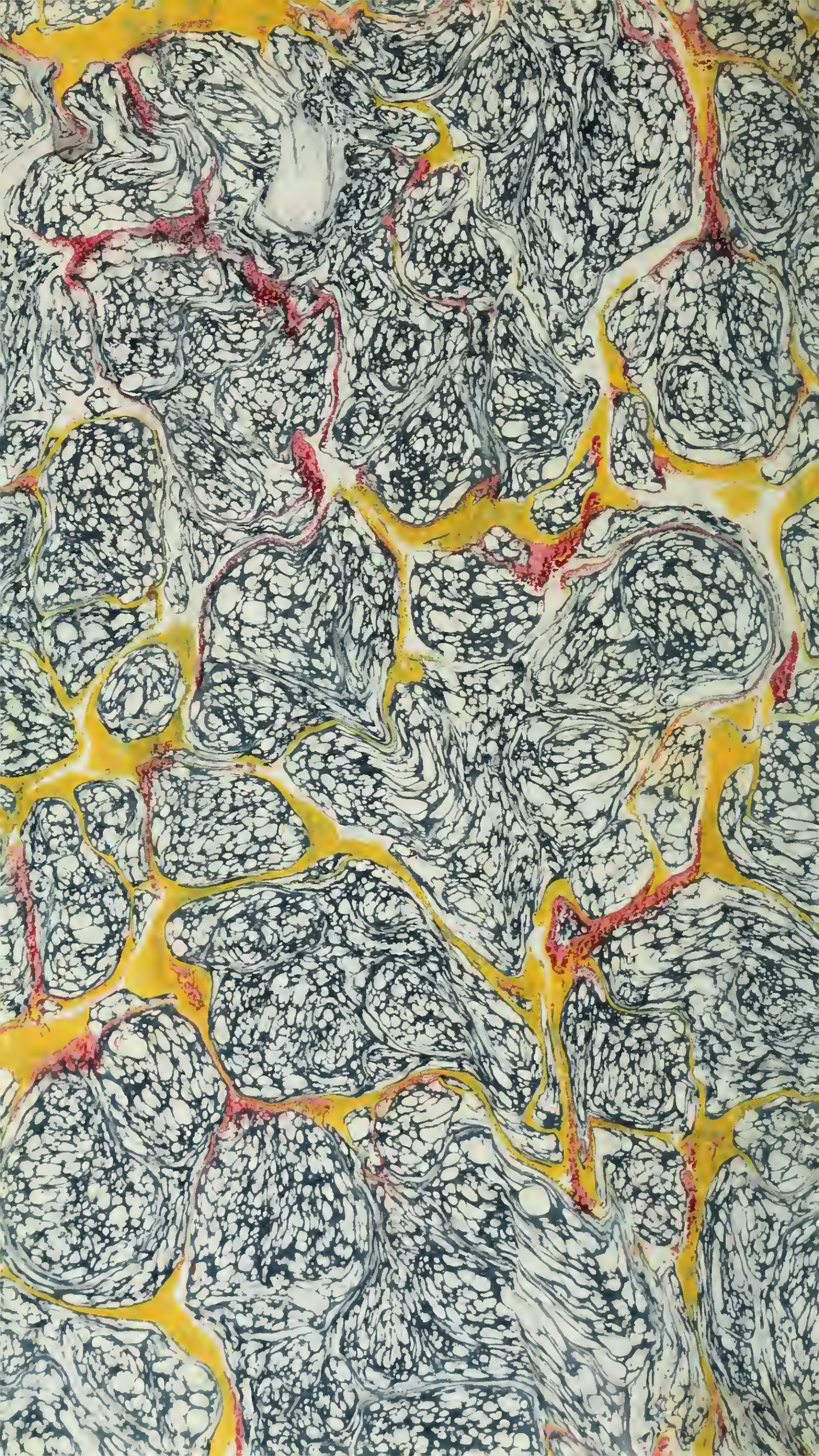
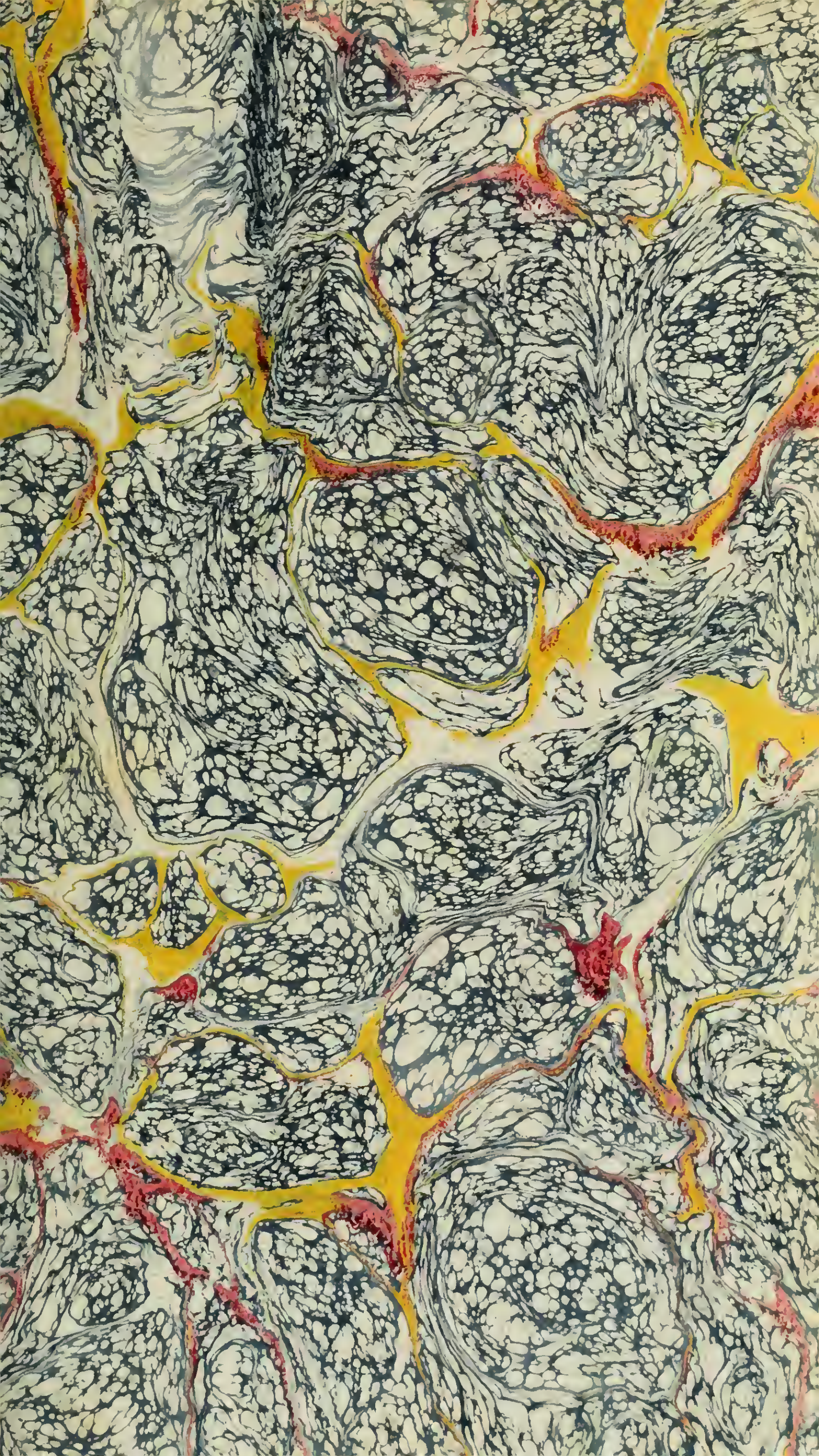






LE NOUVEAU
CONSERVATEUR BELGE,

POUR SERVIR DE SUITE A

L'ANCIEN CONSERVATEUR.

TOME IV.



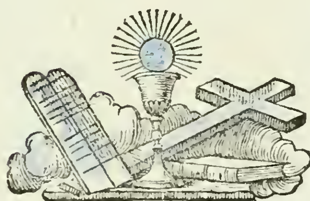
LE NOUVEAU CONSERVATEUR BELGE,

RECUEIL ECCLÉSIASTIQUE ET LITTÉRAIRE,

EXTRAIT DE DIVERS JOURNAUX.

Quod bonum est, tenete.
1. *Thessal.* 5, 12.

TOME IV.



LOUVAIN,
CHEZ VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.

1831.

LE NOUVEAU
CONSERVATEUR BELGE.

LETTRE
DE M. MICHAUD SUR LA VILLE DE JÉRUSALEM (1).

Nous avons quelquefois parlé à nos lecteurs de M. Michaud, nom connu de tous les amis des bonnes doctrines, et de son voyage dans la Terre-Sainte : nous pensons qu'ils liront avec plaisir quelques-uns des détails qu'il a transmis dans une lettre à ses amis sur l'état des *lieux-saints*, et l'impression qu'ils ont faite sur lui.

« Après beaucoup de peine et de fatigues, me voilà enfin arrivé à Jérusalem; j'avais fait une chute dans la plaine de Troie; j'en ai fait une autre dans les montagnes; mais tout cela ne m'a ôté ni mes forces ni mon courage; je ne vous décrirai point les impressions que j'ai éprouvées à l'aspect d'une ville d'où sont sorties les croyances qui ont changé le monde; nous avons visité en détail le mont des Oliviers, le mont Sion, la vallée de Josaphat; j'ai vu les rives du Jourdain et de la mer Morte; ces noms parlent tout seuls et je n'ai pas besoin d'y rien ajouter. Au milieu de ces grands spectacles, je n'ai point perdu les souvenirs de l'amitié, et je me suis assis avec mes amis absens aux bords de la fontaine de Siloé : il me semble que tous ces lieux m'étaient déjà connus, et telle a été la nature et l'objet de mes études depuis vingt ans, que je me crois un habitué du Calvaire; il m'est doux de vous écrire du couvent de Saint-Sauveur, et de conserver votre pensée dans la *voie douloureuse*.

» On ferait un beau livre si on voulait exprimer les sentimens qu'on éprouve en passant par le chemin où Jésus-Christ a porté sa croix; toutes les grandes leçons sont là : nous avons tous passé par là, car nous sommes nés pour souffrir. Combien j'aurai de choses

(1) Extrait des *Annales de Phil. Chrét.*, tome II, p. 311.

à vous dire, quand nous nous retrouverons à Angerville! Il me semble que je suis devenu meilleur depuis que je suis dans la ville sainte. Que les grandeurs humaines sont petites, lorsqu'on les voit des hauteurs de Sion! J'en aurais pris mon parti plus facilement, et la résignation ne m'aurait pas manqué.

» Il faut le dire cependant, le tableau que j'ai sous les yeux est un peu gâté par l'esprit de secte et l'ignorance honteuse des habitans. On ne peut voir sans quelque pitié les Latins, les Arméniens et les Grecs se disputant une pierre de cinq pieds de long, comme on se dispute ailleurs un empire; il est vrai que cette pierre est le tombeau d'un Dieu, mais plus l'objet de la dispute est sacré, plus la dispute est condamnable. Il faut voir les Turcs dominer, le bâton à la main, sur toutes ces sectes animées les unes contre les autres, et profiter de la discorde des fidèles pour les ruiner par des amendes. Au milieu de ces animosités, il y a néanmoins un sentiment unanime dans les esprits, c'est le vœu exprimé hautement de voir arriver les Français comme libérateurs. Peu s'en est fallu qu'on ne m'ait pris pour un autre Pierre l'Hermite, et comme l'avant-coureur d'une nouvelle croisade.

» Tel est l'effet qu'a produit la conquête d'Alger dans la Palestine et sur toutes les côtes de la Syrie; on n'aurait plus besoin de dépeupler l'Europe, pour délivrer la ville de David et de Salomon; il suffirait d'un régiment de dragons et d'une compagnie d'artillerie; mais l'Europe a bien d'autres querelles à soutenir et d'autres guerres à faire dans le moment où nous sommes; je m'arrète, car je crains que les souvenirs de notre malheureuse politique ne reviennent sous ma plume; je ne veux plus m'occuper de Paris que pour les amis que j'y ai laissés; je me rappelle que j'avais proposé à un de nos anciens ministres de venir avec moi à Jérusalem : il aurait bien fait; Calvaire pour Calvaire, celui que je vois maintenant vaut mieux que celui que j'ai quitté. Je me demande quelquefois ce que vous faites, ce que vous pensez; que dit notre ami Berryer, que dit le baron de.....? Quand j'ai passé près du lieu où Jésus avait pleuré sur Jérusalem, toutes mes pensées se sont dirigées vers la France, et j'ai cru un moment que ces prédictions pouvaient nous regarder aussi; mais je compte sur le bon sens tardif et sur les tristes leçons de l'expérience..... Je partirai bientôt pour l'Egypte, et de là pour la France, où j'acheverai tous mes récits. »

MICHAUD.

Jérusalem le 15 février 1831.

NOTICE DE DEUX MANUSCRITS EN VIEUX FRANÇAIS,

DU XIIe ET XIIIe SIÈCLE.

On a remarqué dans une vente de livres qui a eu lieu à Valenciennes, deux manuscrits en vieux français, précieux par leur ancienneté. Le premier, qui est du 12e siècle, contient l'*histoire de l'abbaye de Cîteaux* avec la règle de saint Benoît, l'origine et les instituts de la maison, et les plus grands détails sur les occupations des moines : il paraît traduit du latin par un bénédictin nommé Martin, qui, dans plusieurs endroits du livre, se recommande aux prières des dames pour lesquelles, dit-il, il a beaucoup *labeuré* (travaillé), attendu qu'elles n'entendent pas le latin.

Le second manuscrit est du 13e siècle; il contient des explications sur les commandemens de Dieu, les articles de foi, sur l'Apocalypse avec une miniature représentant la bête, des commentaires sur les péchés capitaux et les vices qui en dérivent, une paraphrase sur la *patenostre* et sur les vertus cardinales : ces matières forment un cours complet de morale. A la fin du volume, on lit : *Ce livre compila et fist ung des frères de l'ordre de S. François, à la requeste du Roi Philippe* 3 *de France, en l'an de l'incarnation de nostre Seigneur Jauchrist* MCCLXX *et nuef; deo gracias.*

Le premier de ces volumes est à longues lignes. Le second est à deux colonnes; tous deux ont leurs majuscules en azur, et les titres des chapitres en rouge. Ils paraissent provenir de la bibliothèque de l'ancien couvent des capucins.

VOYAGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES EN ITALIE

PENDANT LES ANNÉES 1826, 1827 ET 1828,

PAR M. VALÉRY.

(Deuxième article (1).)

M. Valery, qui est bibliothécaire, a visité avec le plus grand soin toutes les bibliothèques qu'il a trouvées sur son passage. Il a su jeter de l'intérêt sur le compte qu'il rend de ses recherches bi-

(1) Voyez tome III, p. 453.

bliographiques par les réflexions ingénieuses qu'il y mêle : l'histoire des livres lui fournit des peintures de mœurs piquantes, des anecdotes curieuses et peu connues sur des personnages célèbres.

La bibliothèque de Genève arrête d'abord ses pas. Il y trouve des notes de Tyron : « Les notes tyroniennes, dit-il, sont la ta-
» chygraphie de l'antiquité : ces signes inventés ou plutôt perfec-
» tionnés par l'affranchi de Cicéron, afin de recueillir les haran-
» gues de son maître, ressemblent assez à l'écriture chinoise. Il
» n'est point étonnant de voir la tachygraphie connues des anciens,
» instrument rapide de publicité, elle était un besoin de ces états
» libres où la publicité exerçait tant d'empire. »

M. Valery fait encore une découverte assez curieuse dans la bibliothèque de Trivulzio à Milan. Sur le manuscrit de l'oraison d'Isocrate au roi Nicoclès, d'abord dédié à Henri II, il lit les vers suivans de Gabrielle d'Estrée :

De vraie amour autre amour réciproque
C'est le parfait de son plus grand désir ;
Mais si l'amour de l'autre amour se moque,
Pour un amour trop moins digne choisir ;
C'est un ennui qui ne donne loisir,
Temps ne repos pour trouver reconfort ;
Le désespoir est pire que la mort,
Et jalousie est un vrai désespoir.
O foi rompue, ô trop apparent tort,
Pour vous me fault pis que mort recevoir.

Il y a dans ces vers de la grâce et de la passion ; ils ont dû toucher le cœur du prince volage à qui ils étaient adressés. S'ils sont réellement l'œuvre de Gabrielle, conçoit-on qu'on l'ait accusée de manquer d'esprit ?

A la bibliothèque Ambrosienne, M. Valery admire une partie des palimpsestes mis en lumière par M. Angelo Mai, doctes débris où revivent de beaux ouvrages des anciens. A côté de ces manuscrits précieux, il en remarque un d'un autre genre : « ce sont dix let-
» tres de Lucrèce Borgia au cardinal Bembo, à la suite desquelles
» est une pièce de vers espagnols de celui-ci, qui respire le plato-
» nisme le plus exalté, le plus pur ; la réponse de la dame est
» beaucoup plus nette, et elle l'accompagne d'une boucle de ses
» blonds cheveux. Ainsi le fonds de ce portefeuille offre un mo-
» nument frappant, caractéristique de la corruption des mœurs ita-
» liennes au quinzième siècle, ce mélange bizarre, pédantesque,

» de poésie, de philosophie et de sensualisme; ces cheveux de femme » dans une grande bibliothèque, au milieu de vieux manuscrits, » sont une piquante singularité, ce n'est guères là, certes, qu'on » s'attend à les trouver, et la garde d'un tel dépôt semble étran- » gement confiée aux docteurs de l'Ambrosienne. »

Quelquefois il mêle à ses observations sur les manuscrits anciens des allusions aux événemens contemporains. Voici ce qu'il dit à l'occasion d'un *fragment du compte des dépenses faites dans la maison de Philippe-le-Bel, pendant les six derniers mois de* 1308. « Le sort des peuples devait être bien misérable, si l'on en juge » par la condition des officiers du prince, dont quelques-uns sont » si pauvres qu'ils sont obligés de recourir à la charité de leurs » maîtres, et ne laissent même point l'argent nécessaire aux frais » de leur sépulture. Philippe-le-Bel semble, au reste, plein de com- » misération pour toutes ces misères et sans la forme bizarre de » ces tablettes de bois, on pourrait les prendre, à la multitude des » malheureux que l'on y voit si généreusement secourus, pour » quelques feuilles détachées des comptes de la maison d'un autre » Philippe. »

De même que ce manuscrit est daté des six derniers mois de 1308, je daterais ces dernières lignes des mois qui ont suivi la révolution de juillet. Elles ont certainement été écrites ou intercalées après cette époque.

Je ferais remonter au contraire à un temps antérieur ces phrases fort sages écrites sur le meurtre du ministre des finances *Prina*, tué dans une émeute populaire, à Novarre.

« Ce n'est point par de telles violences que se produit et s'ob- » tient de nos jours la liberté; fille de la civilisation et des lu- » mières, cette haute *liberté ne s'agite plus au milieu des car- » refours, des rues, ou sur la place publique*, elle réside au » palais, siége au sénat, ou délibère dans des assemblées d'élite; » la liberté n'est devenue possible et durable que lorsqu'elle est » donnée par la justice et la grandeur. C'est un rayon du soleil, » a dit un homme éloquent, il doit venir d'en haut. »

On aurait pu dire, il y a un an, que ce passage était admirable de vérité et d'éloquence. Aujourd'hui il est devenu un véritable anachronisme. Et voilà comme le temps dans sa course rapide semble se jouer de la sagesse humaine, en condamnant au néant ses vues bornées comme notre nature elle-même! Voilà comme dans la mo-

bilité des événemens qui nous entraînent, ce qui était vrai la veille cesse de l'être le lendemain!

Mais revenons à M. Valery. On ne devrait pas s'étonner de le trouver quelquefois en désaccord avec les circonstances qui l'entourent, car il n'est pas toujours en parfaite harmonie avec lui-même. Au reste, il le reconnaît tout le premier dans sa préface: « Pour peu que l'on soit doué, dit-il, de quelque facilité d'impression, il est difficile, par le temps actuel, d'échapper à certaines inconséquences, elles sont surtout naturelles au voyageur, et l'Italie, théâtre de tant de contrastes, vous y expose bien d'avantage, etc. » Faute avouée est presque faute pardonnée, et je n'ai vraiment pas le courage de reprocher à M. Valery d'avoir constamment obéi à ses impressions du moment. C'est aussi un genre de sincérité et il est plus rare qu'on ne pourrait le croire. Il y a si peu de gens aujourd'hui qui disent ce qu'ils sentent et ce qu'ils pensent: faudra-t-il donc charger d'anathèmes ceux qui se refusent à *jouer la comédie*, comme tant d'autres?

Laissons donc M. Valery admirer les capucins dans le Valais et les critiquer en Italie, et sachons rendre justice à la modération habituelle de ses vues politiques. Sa manière de juger le gouvernement des états autrichiens est tout à fait impartiale. Il nous révèle sur leur administration trop peu connue des particularités curieuses. Nous allons citer à cette occasion M. Valery: cela vaudra mieux pour nos lecteurs que de parler nous-mêmes.

« Malgré l'accusation de la *Revue d'Edimbourg*, le gouvernement absolu de l'Autriche n'est point un gouvernement *obscurant* dans le sens ordinaire. Après l'Ecosse peut-être, l'enseignement populaire est là plus encouragé et plus répandu que dans aucun autre pays de l'Europe. Les écoles paroissiales écossaises sont louées et connues de tout le monde, et il a été fort peu parlé des écoles autrichiennes. Fondées par Marie-Thérèse, ces écoles furent étendues, il y a sept ou huit ans, au royaume lombard-vénitien; le mot *Scuola* s'y lit au-dessous des armes de l'empereur, jusque dans les villages; et chaque commune, même la plus petite, doit avoir son école, ou contribuer à l'entretien de celle où ses enfans vont apprendre à lire, lorsqu'elle n'en a point, cas du reste infiniment rare. Le gouvernement autrichien est à la fois pédagogue et militaire; il a pour fonctionnaires des sergens et des maîtres d'école pour ressort la canne et la férule. L'effet de cette éducation générale est déjà très-sensible en Lombardie, et l'on peut espérer de voir s'y réaliser une parole très-belle de l'empereur. Invité à établir

une jurisprudence exceptionnelle pour cette province, attendu la trop grande douceur de la loi autrichienne, il s'y refusa; il prétendit que la civilisation devait rendre un jour, là, son code bon comme en Autriche, qu'il ne s'agissait que de l'y répandre : « Quand » le peuple saura lire, ajouta-t-il, il ne tuera plus. » Ce vaste système d'enseignement populaire a excité les alarmes convenues de quelques fortes têtes, et provoqué de singulières remontrances. Quelques seigneurs de Milan, d'ailleurs infiniment respectables, allaient jusqu'à dire dans ces remontrances, qu'avec tant d'écoles, la Lombardie était un pays perdu. Le travail des écoles part du cabinet de l'empereur, qui examine lui-même les divers rapports d'inspection : jamais prince depuis Denys ne s'est autant occupé d'écoles; et c'est assurément le seul rapport qu'il y ait entre un monarque aussi honnête homme et le tyran de Syracuse.

AL. D.

(*Le Correspondant, tome IV, n° 25.*)

DE LA FIN PROCHAINE DU GENRE HUMAIN.

M. Charles Nodier a publié sous ce titre, dans la *Revue de Paris*, un morceau remarquable, comme tout ce qui sort de la plume de cet écrivain, par l'éclat du style et l'originalité de la pensée, et qui présente sous une forme un peu paradoxale, de sévères vérités sur notre décadence sociale. Nous en donnons la conclusion à nos lecteurs :

« Je disais tout à l'heure que la société avait appris quelque chose, et je me hâte d'expliquer cette concession trop obligeante pour elle, afin qu'on ne lui donne pas une fausse latitude. La société n'a pas appris pendant quelques milliers d'années une idée essentielle. Elle ne sait pas une vérité morale qui n'ait été vulgaire au temps de Job; elle n'a pas contemplé la nature sous un seul point de vue, elle n'a pas pénétré un seul mystère de l'âme, qui aient été célés à Homère. Elle n'est ni plus philosophe que Pythagore ni plus poète qu'Alcée. Ses légistes n'ont pas plus détrôné Solon que ses médecins Hippocrate. Les arts des anciens seront à jamais l'objet de ses imitations et celui de son désespoir. Les travaux les plus vulgaires de la force et de l'industrie, que l'expérience éclairée par une lon-

gue pratique devrait aisément perfectionner de génération en génération, n'ont fait eux-mêmes que des progrès partiels, et la compensation qu'on essaierait d'établir entre ce qu'ils ont perdu, et ce qu'ils ont gagné, ne serait pas de nature à flatter notre orgueil. Voilà où en sont, jusqu'à nouvel ordre, les affaires de la perfectibilité depuis la fondation de Babylone jusqu'à la destruction de l'archevêché de Paris. C'est un bilan de faits et de siècles qui parle plus haut que les théories.

» Pour réduire les conquêtes de la société à leur véritable expression, convenons qu'elle a appris à jouir. Pendant qu'elle parlait fièrement de sa destination future, un instinct secret, mais universel et manifeste, lui a révélé qu'elle n'en avait plus. Fixée au présent par l'égoïsme, qui est le seul véhicule des existences transitoires, elle cherche à se rattacher à l'avenir par la vanité, qui est la seule indemnité des grandes déceptions. Quant au passé, il est assez naturel qu'elle le répudie, et qu'elle se sente dépourvue de toute sympathie pour lui, elle qui ne sera jamais le passé pour une société nouvelle. De ce phénomène de position qui n'avait pu se présenter jusqu'à nous résultent deux faits politiques également nouveaux, également caractéristiques, également propres à notre époque ; la notabilité de l'or et l'ascendant social de la jeunesse. Aucune histoire n'en offrirait un autre exemple ; il n'y a rien de plus conséquent dans la nôtre. Les peuples destitués de leur fin morale ont besoin de se réfugier tout entiers dans le foyer de la vie, et d'honorer d'une espèce de culte le signe des jouissances passagères qui leur adoucissent quelques jours encore la perspective de son terme inévitable. Héritiers en viager d'une succession qui ne sera pas recueillie après eux, ils ont placé la civilisation à fonds perdu ; et sans cette science intime de notre dissolution prochaine, dont le monde est pénétré, qui eût enseigné aux jeunes gens de la génération actuelle qu'elle aurait à peine besoin pour elle-même du respect que tous les siècles ont porté aux vieillards ?

» Ce ne sont plus les dieux qui s'en vont, comme au temps de Constance et de Galère, ce sont les hommes : société, l'âme des sociétés s'est retirée d'eux avec les institutions et les croyances ; espèce, leur dégradation rapide hâtée par l'impur levain des passions, des vices et des infirmités inséparables d'une civilisation excessive, n'a plus besoin que de quelques années de barbarie pour les faire descendre au-dessous de l'albinos. Et ne demandez pas quand la barbarie commencera. Une révolution, une guerre, une invasion, vous répondrait peut-être pour moi. Le premier tocsin qui grondera

d'un bout de l'Europe à l'autre sur cette foule sans simultanéité, sans affections, sans lois et sans Dieu, peut la convoquer pour la mort. Laissez-la se presser d'exister un moment encore, dévorer impatiemment ce jour sans lendemain, et dissiper son orageuse agonie en émotions turbulentes. Elle assiste, sans le savoir, au festin de Balthazar. Le bruit qu'elle fait aujourd'hui ne troublera pas longtemps désormais le silence de la création. L'espace qu'elle avait à parcourir dans le temps n'est pas infini comme son orgueil, et cette ardeur imprévoyante avec laquelle elle se précipite vers un but inconnu n'est autre chose que l'effet irrésistible de la pente qui l'entraîne à sa fin. La nature produira d'autres espèces sans doute; mais elle n'en conserve point éternellement. L'éternité n'appartient qu'à la nature elle-même.

» Il y a loin de ces considérations austères aux douces et brillantes palingénésies des optimistes, qui rêvent avec candeur un nouvel âge d'or pour la décrépitude des nations, et je conviens qu'aux yeux des hommes, une vérité triste n'aura jamais l'attrait d'un beau mensonge : aussi n'ai-je pas conçu le vain espoir d'être écouté, et de faire passer dans l'esprit des autres une conviction d'ailleurs inutile. J'obéis, en écrivant, à une impulsion plus forte que le désir de plaire ou la prétention d'instruire, à l'ascendant d'un cœur profondément détrompé, qui goûte une amère joie en dépouillant ses dernières chimères.....

» Je ne me dissimule pas, au reste, combien l'opinion que j'ai entrepris de soutenir aujourd'hui présenterait de difficultés à un raisonneur plus habile, dans l'état de philautie ingénue et de prévention complaisante pour ses doctrines et pour ses œuvres, où la société actuelle se délasse de ses souffrances matérielles. La perfectibilité n'est plus une théorie abandonnée à la discussion comme le reste des systèmes; c'est un fait philosophique auquel il manque à peine quelque vernis de mysticité pour être converti en dogme. On ne la démontre plus, on la professe; et un des talens les plus purs, les plus élevés, les plus consciencieux de notre nouvelle école, lui prête en Sorbonne la triple autorité de sa raison, de son savoir et de sa bonne foi. Un jeune professeur y cherche la vérité, dans l'intérêt de notre amélioration sociale, et il la trouverait sans doute si la vérité devait jamais se rendre aux vœux d'un cœur droit, ou se laisser captiver à l'attrait d'un élégant et noble langage. Malheureusement le sage par excellence a reconnu il y a trois mille ans que toutes nos sciences n'étaient que vanités; et si ce n'est pas là tout ce qu'il nous est permis de savoir de la vérité, il se pour-

rait bien qu'il n'y en eût point. Ce qu'il y a de certain, c'est que la philosophie ne lui a pas arraché un voile depuis, et que les esprits réfléchis qui ne se contentent que d'évidence ne paraissent pas fort disposés à appeler de l'arrêt de Salomon.

» Une proposition de M. Théodore Jouffroy que mon hypothèse ne saurait admettre (et je renoncerai volontiers à mon hypothèse, je le déclare, aussitôt que la vérité sera trouvée), c'est que le christianisme ne sera suivi d'aucune autre religion. Comme je ne prévois pas que la vérité, qui est encore un peu confuse, doive être mise très-incessamment à l'usage des populations, et que, d'un autre côté, il y a, selon moi, dans le christianisme trop d'élémens de vie, de grandeur et de liberté pour qu'on puisse supposer qu'il reste à la portée de l'homme tombé au dernier degré de l'avilissement et de la misère, je conjecture qu'il en sera autrement. Les religions, révélées ou non, deviennent toujours plus ou moins l'expression de la société qui les a faites successivement et qui les modifie sans cesse. Le culte de la raison était l'expression fort exacte de notre démocratie extravagante et féroce : la révolution parvenue à la crise de la terreur est là-dedans tout entière, avec l'orgueil de la sagesse, les saturnales de la démence, la prostitution et le sang. Ce culte dura peu de temps, le temps que dura le paroxysme qui l'avait produit. L'autel et l'échafaud s'écroulèrent le même jour, et se releveraient ensemble. Voilà une religion qui se trouvera au besoin, et qui palpite peut-être déjà dans quelque évangile de mort. Si, comme je l'espère pourtant, il n'y a plus assez de brutale énergie dans les passions de l'époque pour arriver une seconde fois à ce résultat, le froid matérialisme, l'athéisme moral et la personnalité avare des dernières sociétés n'iraient pas chercher bien loin une autre foi et d'autres symboles. En opérant sur le *saint-simonisme* à la manière de la réforme, c'est-à-dire en retranchant soigneusement de ses pompes et de ses doctrines ce qu'une tradition mal effacée de philosophie chrétienne et de tendresse humaine y a laissé pour l'intelligence et pour le cœur, cette religion me paraît merveilleusement appropriée aux besoins d'une espèce impatiente d'abdiquer de faibles restes de spiritualisme, pour franchir l'espace étroit qui la sépare encore de la matière brute, et pour prendre possession de son néant. *A chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres.* Au monde que la perfectibilité, la civilisation et le temps nous ont fait, Saint-Simon pour dieu. Il est logiquement impossible de se soustraire à cette conséquence. Je crois donc en Saint-Simon, dieu du dix-neuvième siècle, et j'y croirai ferme-

ment, tant qu'un autre dieu de la même nature ne viendra pas simplifier la question sociale et la réduire à ses derniers termes. Il ne faut décourager personne. »

(*Le Correspondant, tome IV, n° 25.*)

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE;

A L'USAGE DES COLLÉGES ET MAISONS D'ÉDUCATION;

Par M. l'abbé DANIEL, proviseur du collége royal de Caen (1).

C'est avec un véritable plaisir que nous nous occupons d'un nouvel ouvrage de M. l'abbé Daniel. Prêtre laborieux, il est tout entier voué à l'éducation. Si la surveillance d'un établissement considérable lui laisse quelques loisirs, il les consacre à la composition d'écrits variés : nous avons déjà parlé d'un discours destiné à éclairer le goût littéraire des jeunes gens; cette fois il veut leur rendreplus faciles les études historiques. Tel est le but de l'*Abrégé chronologique de l'histoire universelle* que nous avons aujourd'hui sous les yeux.

Qui n'a été frappé du vague, du défaut d'étendue, et, si j'ose le dire, du *décousu* des connaissances historiques que possède un jeune homme en quittant le collége? Voici l'élève d'une de ces maisons célèbres où l'on reçoit, comme on dit, *l'éducation la plus soigneuse;* interrogez-le : il sait très-bien que Léonidas est mort aux Thermopyles, que Socrate a bu la ciguë, que Scipion vainquit Annibal; s'il est *très-fort*, le sort divers de Marignan et de Pavie sera resté dans sa mémoire; mais demandez ce qui se passait en Grèce ou en Judée au temps de tel consul, exigez qu'il vous trace l'esquisse la moins détaillée de l'état de l'Europe à une époque de notre histoire que vous déterminerez, il restera court. Et plus tard, s'il ressent le besoin de s'élever au-dessus de cette connaissance enfantine des annales du monde, s'il veut de toutes les anecdotes dont sa mémoire est chargée former un ensemble pour aborder enfin sérieusement la science de l'histoire, que de peines, de dégoûts, de travaux arides! Ici j'invoque le témoignage de tant d'hommes, dont

---

(1) 1831. Caen. Imprimerie de A. Leroy.

les efforts persévérans ont été infructueux, faute de ces notions premières qu'une mémoire jeune et libre saisit facilement et met en réserve pour toujours, qu'un esprit plein d'idées faites et travaillé de soins repousse invinciblement.

C'est comme un préservatif contre le mal que je viens de signaler que M. Daniel nous présente son *Abrégé Chronologique*, chaque siècle y occupe un chapitre où sont rapprochés les principaux événemens qui en ont rempli la durée, à quelque portion du globe que ces événemens appartiennent. C'est là une excellente méthode pour l'enseignement élémentaire de l'histoire. L'estimable auteur s'empresse de déclarer dans une préface pleine de modestie qu'on ne lui en doit pas l'invention; déjà M. l'abbé Borne, et plus récemment M. Lévi, avaient suivi le même plan; et si M. Daniel publie son nouvel ouvrage, c'est qu'à son avis ceux de ses devanciers sont trop développés et trop chargés de réflexions. A leur tour ceux-ci pourront bien reprocher à l'*Abrégé* de la sécheresse et trop peu de liaison. Quant à moi, je pense que chacun a dû faire son livre comme il l'a fait, en raison du but qu'il s'est proposé, but qui n'est pas le même pour M. Daniel et pour M. Lévi (1), par exemple.

Evidemment M. Daniel a voulu donner à l'enfance une sorte de catéchisme d'histoire générale, un livre enfin que les enfans apprendront par cœur pour le réciter en leçon. La brièveté est un mérite principal pour ce genre de composition : M. Daniel nous présente un ouvrage court et complet, que pouvait-il de mieux? Au contraire, M. Lévi n'entend pas qu'on récite son livre page à page, sans doute lui aussi s'adresse à la mémoire, mais sa route est toute autre. Chaque année M. Lévi ouvre divers cours d'histoire : là, il expose d'abord, puis questionne, commente les réponses, présente sous mille formes à l'attention de son jeune auditoire les mêmes idées et les mêmes faits, exige du tout un compte exact soit par écrit, soit de vive voix, et conduit ainsi pas à pas ses élèves à savoir imperturbablement ce que pourtant ils n'ont jamais appris ni récité comme on apprend et récite au collége. Son livre est le résumé de son cours, et il est facile de voir qu'on ne pourrait sans inconvénient le réduire à une simple liste de faits. M. Daniel peut à la rigueur espérer qu'en grouppant dans une courte leçon apprise par cœur tous les événemens d'une même époque, il force son élève à les joindre pour jamais dans un même souvenir, mais chez M. Lévi

(1) *Esquisses historiques; Élémens d'histoire générale*, par M. Levi; Paris, chez l'auteur, rue de Seine Saint-Germain, n. 32.

ces événemens ne sont pas seulement rapprochés, ils sont liés entre eux par une pensée, un jugement, une explication, qui les fixe dans la mémoire ainsi que leur date. Sans doute le professeur ne lance pas à l'aventure de si jeunes intelligences dans la philosophie de l'histoire et il a bien raison; mais les développemens qu'il se permet ne doivent pas pour cela être élagués comme superflus, en eux est la vie de sa méthode et ce qui lui assure son efficacité.

Maintenant cette méthode qui passe par l'entendement pour arriver à la mémoire est-elle préférable à l'ancienne qui suit une marche exactement inverse. J'ai déjà fait pressentir mon penchant pour le système nouveau, je lui reconnais entre autres avantages celui de réserver les exercices de pure mémoire à l'ornement de l'esprit des jeunes gens qui retiendront par cœur avec moins de peine et d'ennui des fragmens choisis de nos chefs-d'œuvre qu'une série de dates et de faits écourtés. Je ne tranche pourtant point absolument la question, c'est déjà, ce me semble, assez de présomption d'oser, au moment où j'ai sous les yeux l'ouvrage d'un homme d'expérience et de savoir, témoigner de l'inclination pour des procédés d'enseignement autres que ceux qu'il a suivis.

(*Le Correspondant*, n° 26, *t. IV.*)

LETTRE AU CONSEIL ECCLÉSIASTIQUE DE ZURICH

SUR LES MOTIFS DE SA RÉSOLUTION DE RENTRER DANS LE SEIN DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE,

Par M. Esslinger, pasteur protestant, aumônier de l'ex-garde royale suisse.

C'est une grande consolation pour nous que la vue d'un protestant qui rentre dans le sein de l'Eglise catholique : mais quand ce protestant est un pasteur, un théologien, un homme distingué par sa science et ses lumières, ce grand témoignage rendu à notre foi nous remplit le cœur de joie. En attendant que nous rendions un compte détaillé de la lettre de M. Esslinger, nous en donnons un extrait à nos lecteurs. Après avoir exposé les motifs philosophiques de sa croyance à la vérité du catholicisme, il ajoute :

« Que ces considérations ne m'aient pas aussitôt déterminé à embrasser le catholicisme, cela doit-il étonner ceux qui ont étudié

le cœur humain ? Ne peut-on reconnaître tout ce que j'ai reconnu, et être encore arrêté par de grandes difficultés ? Et parce qu'on admet franchement la connexion intime qui existe entre la certitude d'une révélation et la nécessité d'une autorité chargée de la conserver et de la défendre, s'en suit-il que la raison, ou, si l'on veut, la faiblesse de l'homme, ne reculera pas devant certains dogmes que cette autorité enseigne et devant certains préceptes qu'elle lui prescrit ? Car autre chose est d'avouer que, sous peine d'inconséquence, il faut opter entre le catholicisme et le rationalisme, et autre chose est de sacrifier aux préceptes sévères du premier, les principes du second qui sont plus commodes dans la pratique, qui ont de puissans auxiliaires dans le penchant naturel de notre esprit pour ce qui flatte son orgueil et favorise son indépendance, enfin qui sont recommandés par l'exemple séduisant et les argumens spécieux de ses nombreux défenseurs. Aussi même parmi les protestans, combien n'en voit-on pas qui, long-temps rationalistes prononcés, n'admettent aujourd'hui la révélation, (qu'ils nomment en Allemagne *surnaturalisme*) qu'après avoir, ainsi que moi, long-temps hésité entre ces deux doctrines !

» Or, si l'on trouve l'indécision excusable alors même qu'il n'est question que de choses de peu d'importance, à plus forte raison doit-elle être permise lorsqu'il s'agit de prendre un parti irrévocable, et dont les conséquences sont immenses et pour soi et pour les autres. En pareil cas, ce n'est pas assez d'une conviction froide, fondée sur le raisonnement seul ; il faut encore une détermination de la volonté et comme un élan du cœur que ne puissent arrêter les plus grands sacrifices. Tant qu'elle manquait, cette précieuse disposition, je pouvais bien, il est vrai, regretter quelquefois de n'être pas né dans l'Eglise catholique, et, abrité, pour ainsi dire, par elle contre les doutes et les combats qui agitaient ma vie ; mais ma résolution n'allait pas plus loin ; et le courage me manquait pour rompre définitivement avec le protestantisme et avec une église, où j'avais reçu les premières impressions religieuses, et qui compte parmi ses membres tant d'objets de ma tendresse, de mon amitié et de ma plus sincère vénération. Mille raisons, ou, si l'on veut, mille prétextes se présentaient pour m'y retenir. Je me disais que plusieurs ministres, plusieurs théologiens protestans avaient aussi remarqué cette liaison intime entre la révélation et le catholicisme, et l'avaient même publiquement reconnue, et ne s'étaient pourtant pas faits catholiques....

» Je me disais aussi, (et cet argument me paraissait le plus

solide) que les jugemens que nous portons d'après notre examen particulier étant toujours plus ou moins incertains, et la raison individuelle pouvant rejeter demain ce qu'elle admettait hier, je devais, avant de risquer une démarche, source peut-être d'un repentir tardif, attendre que Dieu parlât plus distinctement à mon cœur, et y imprimât une conviction plus forte et plus impérieuse. Enfin je ne voulais pas précipiter une démarche qui devait nécessairement déplaire à mes confrères que j'estime, à mes concitoyens que j'aime, et qui pouvait me faire perdre l'affection d'amis qui me sont bien chers, et plus que tout, affliger une famille à laquelle je suis bien tendrement attaché....

» J'en étais à ce point, et désirant chaque jour davantage qu'un événement quelconque, que je pusse regarder comme un avertissement de Dieu, vînt mettre un terme à mes longues et pénibles irrésolutions, lorsqu'en juillet dernier, le licenciement des régimens suisses, en me forçant à chercher quelque autre emploi, me fit jeter les yeux sur la chaire vacante de Lucerne que mes amis m'engageaient fortement à solliciter. Aucune autre place, en effet, ne pouvait mieux me convenir, et je crois pouvoir dire que, sous quelque rapport du moins, je convenais aussi à la place, puisque les fonctions qu'elle impose exigent précisément la connaissance des deux langues allemande et française. Frappé de la coïncidence de mon licenciement avec la vacance de cette chaire, à laquelle je me trouvais ainsi comme naturellement appelé, et accoutumé à étudier dans tous les événemens la volonté de Dieu sur moi, je cherchai le sens providentiel de celui-ci. Je me demandai si cette nouvelle place, qui s'offrit à moi au moment même où je venais d'en perdre une, n'était pas comme une indication que je devais continuer ma carrière et ajourner indéfiniment une démarche que, sur mille protestans dans ma position, à peine un seul se décide à faire; ou bien si cette place, au contraire, et en raison même des avantages qu'elle me promettait, n'était pas plutôt une épreuve que Dieu m'appelait à surmonter, une tentation qu'il me donnait à vaincre.

» Alors me rappelant ces paroles du poète : Il est des instans » dans la vie où l'homme se trouve plus près de l'esprit qui gou- » verne l'univers, et où il est comme en droit d'interroger le des- » tin (1); » je me dis que si le héros profane qui s'adresse ici aux astres sourds; à l'aveugle destin, et seulement pour leur demander

(1) Schillers *Wallenstein.*

de le diriger dans le choix d'un ami dévoué et fidèle, n'en devait attendre qu'une réponse trompeuse, le chrétien, plus favorisé du ciel, alors qu'incertain sur ce qu'il doit faire, il interroge avec foi et confiance la volonté divine, qu'il ne désire connaître que pour lui obéir, peut et doit compter sur l'infaillible assistance de celui qui veut notre salut comme il veut sa gloire, et qui se plaît à faire du bonheur de ses enfans le triomphe de son Eglise.

» Trop convaincu de ces vérités pour craindre un moment de n'être pas exaucé, je me prosternai devant le Dieu qui accueille toujours la prière quand l'objet en est pur et que le cœur qui prie est sincère, et je lui demandai de me faire connaître, par le résultat de mes démarches, ses desseins sur moi, et qu'elle voie je devais choisir pour accomplir sa volonté.

» Je formai dès ce moment la ferme résolution de considérer ma nomination à la place demandée comme un signe que je devais abandonner mon projet de retour au catholicisme, et continuer seulement à développer dans mes prédications les grandes vérités du christianisme, tandis que, dans mes écrits, je travaillerais sans relâche à l'accomplissement du plus chrétien, du plus cher de mes désirs, *la réunion future de toutes les Eglises*, et dans ce but je résolus aussi, si j'étais appelé a administrer cette nouvelle église réformée, récemment fondée au sein d'un pays tout catholique, et que, pour cela, un de nos écrivains appelle *le plus jeune des enfans de la concorde helvétique*, de nourrir autant que possible cette concorde, en profitant de mes dispositions favorables au catholicisme pour vivre en bonne intelligence avec le clergé et les fidèles de Lucerne, et tâcher, par là, de disposer et d'amener plus tard tous les esprits à un entier rapprochement.

» Mais, en même temps, JE FIS, DEVANT DIEU, LE VOEU, au cas où, contre toute probabilité humaine, ma demande serait rejetée, de voir dans ce refus une indication de la volonté divine, et, en conséquence de ne jamais solliciter ni accepter aucun emploi protestant, du moins ecclésiastique, afin de pouvoir rendre un plus libre hommage à toutes les vérités, de publier hautement mes convictions, à mesure qu'elles deviendraient plus favorables au catholicisme, et enfin de rentrer moi-même, au jour marqué par la Providence, dans le giron de l'Eglise.........

» Aussi je dois dire que si j'éprouvai un moment d'humeur de cette injuste exclusion, et quelque regret de perdre, par la faute d'un ami, une place avantageuse, que j'avais désirée vivement et comme trop souvent, hélas! l'homme désire les biens et les jouis-

sances de la vie, du moins cette impression fut passagère ; un peu de réflexion suffit pour me rendre à de meilleures pensées, et me rappelant aussitôt la résolution que j'avais prise devant Dieu et la prière que je lui avais adressée, je reconnus avec évidence que non-seulement la lumière que j'avais demandée au ciel venait de m'être donnée, mais que je l'avais reçue par une voie qui devait me la rendre plus frappante encore....

» Au reste, je dois d'autant plus considérer la marche des événemens comme la réponse de Dieu à ma prière, et ma confiance en cette réponse est d'autant moins superstitieuse, que c'est aussi celle que j'aurais dû me faire à moi-même si, à cette époque, mon esprit moins troublé et mon cœur plus tranquille m'avaient permis d'écouter la voix de la raison. Car, une fois la vérité du principe catholique et l'erreur du principe protestant reconnues, devais-je me laisser arrêter encore par des objections de détail et des difficultés secondaires, ou par quelques vaines considérations humaines ? Et n'est-ce pas aussi une loi de notre intelligence, et comme une condition que Dieu y a attachée en nous l'accordant, qu'il faut vouloir les conséquences quand on admet le principe, et prendre les doctrines pour règle de ses actions ? »

VISION D'HÉBAL.

La vision d'Hébal fait partie de la *Ville des Expiations*, III partie des *Essais de Palingénésie sociale* de M. Ballanche, dont cet écrivain distingué continue la publication commencée avant cette époque de tourmentes politiques, où les grandes idées philosophiques ne peuvent plus trouver d'accès à l'oreille des hommes, si douce et si séduisante que soit la voix qui leur sert d'organe. En d'autres temps, nous eussions déjà analysé et discuté le système théoraphique de M. Ballanche, nous eussions essayé de mêler les faux principes, qui, malgré son bon vouloir et la droiture de son âme, si naturellement chrétienne, l'ont égaré quelquefois loin des voies de la vérité : nous nous proposons encore de l'essayer, pourvu que la politique nous le permette : en attendant, nous donnons à nos lecteurs une sorte de prophétie sur les destinées de la société, conforme sous beaucoup de rapports à nos propres prévisions que nous

sommes heureux de trouver chantées sur une lyre si pure et si mélodieuse.

» Une Europe toute nouvelle doit sortir des ruines de l'Europe ancienne, restée vêtue d'institutions usées comme un vieux manteau.

» Une incrédulité apparente menace d'abolir toute croyance, mais la religion du genre humain renaîtra plus brillante et plus belle.

» Elle renaîtra au moment où le moyen âge aura rendu son dernier soupir dans sa dernière agonie : la résurrection est fille de la mort.

» N'a-t-il pas été dit : « Je graverai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leurs cœurs ? »

» Et le Christ n'a-t-il pas dit : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce troupeau ? »

» Toutes les expressions des croyances intimes tendent à se résumer dans un symbole qui se forme en silence, au milieu des terribles agitations des sociétés humaines ; et quelques sons de ce futur symbole déjà commencent à se mêler au glas funèbre du moyen âge expirant.

» Hébal ne cherche point ces théurgies, ces sciences magiques et superstitieuses qui, à la fin d'un cycle religieux, essaient de se substituer à la foi.

» Il sait bien que le genre humain n'est point en travail d'une religion nouvelle, car il sait que tout est dans le christianisme, que le christianisme a tout dit.

» Toutes les communions chrétiennes gravitent donc vers une unité catholique ; le temps est venu où toutes les hérésies vont confesser leur insuffisance.

» C'est en vain que, dans la métropole de la civilisation, le signe de la promesse a été outragé : la croix civilisatrice régnera sur le monde.

» La Grèce, la Belgique, la Pologne, ont demandé la liberté promise aux enfans de la foi : et voyez les miracles qui ont été enfantés ! La renommée aura-t-elle assez de palmes immortelles pour tant de héros ?

» Une voix, prière ardente de tout un peuple qui demande le baptême du sang, s'élève, vers les hauteurs du ciel, à la mère du Christ :

« Que la Pologne, qui vous appelle sa reine, que la Pologne » qui fut si souvent le plus ferme appui de la chrétienté, redevienne » florissante sous l'abri du saint Evangile, et soit aussi l'égide de

» la liberté des peuples. Vierge sainte! si le Tout-Puissant a dé-
» cidé, dans sa sagesse profonde, que notre patrie toute chrétienne
» doit souffrir comme votre fils la mort du martyre, que sa gloire
» fasse partie de la gloire éternelle du monde! »

» Hébal revoit et Sagonte et Saragosse, et les Termopyles et Missolunghi, et le rocher de la Calédonie, et les partages sanglans de la Pologne, triste fin d'une belle histoire qui recommence.

» Qu'encore une fois la civilisation soit sauvée!

» L'Italie ne conquerra-t-elle pas son indépendance, et la Péninsule ibérique n'entrera-t-elle pas dans la loi du progrès?

» La ville éternelle sait qu'un nouveau règne lui est promis : le pontificat romain dira de quelles traditions il est dépositaire.

» Les peuples ne seront plus parqués selon le caprice des conquêtes ou de la politique. Trois limites seront reconnues pour marquer la diversité des nations : les mœurs, les langues, les bassins géographiques. Et les limites naturelles ne nuiront point à la grande unité du genre humain, exprimée par la religion universelle.

» Toutes les sympathies générales, toutes les sympathies de races se manifestent de nouveau comme dans les temps primitifs : c'est le signe certain d'une immense régénération.

» Et la Russie va cesser d'être une puissance européenne.

» Une mission lui sera accordée pour remuer l'Asie.

» Combien de temps encore l'Autriche sera-t-elle campée sur les rives de la Brenta et du Pô?

» L'Angleterre déchire les derniers tégumens de la puissante chrysalide.

» Ainsi que la France, l'Europe veut agir comme un seul homme; à son tour, le monde entier le voudra.

» Un nouveau rideau est tiré, un dernier sceau est brisé.

» Et le passé raconte l'avenir.

» Et une voix se fait entendre : Qui dira l'avenir?

» Et une autre voix dit : Celui qui sait le passé sait aussi l'avenir.

» L'Europe se constitue donc de nouveau.

» Et un frémissement général se fait sentir dans toute la création.

» Le sang qui a arrosé le Golgotha proclame enfin l'abolition de la peine de mort, et dit l'impiété de la guerre.

» Et la solidarité devient la charité.

» La loi est fondée sur l'identité de l'essence humaine.

» Le christianisme achève son évolution; il règne sur le monde, mais d'un règne pacifique.

» Et le christianisme, identique à lui-même, accomplit ses promesses dans toutes ses traditions, qui sont les traditions générales du genre humain.

» La perfectiblité sort de la réhabilitation.

» Les épreuves successives ont conduit à l'émancipation.

» L'Occident triomphe. Voilà que l'Orient est ébranlé, et perd la conscience de son immobilité.

» L'islamisme succombe dans la lutte.

» La Chine elle-même devient progressive.

» Le Gange est affranchi.

» Partout, l'éclat du dogme éteint les lueurs incertaines du mythe; les traditions resplendissent par-delà les condescendances des symboles.....

» Hébal croit assister à l'agonie de l'immense univers.

» Les lois qui en firent l'harmonie semblent avoir cessé.

» Et cependant les corps célestes continuent de suivre en silence leurs ellipses tracées depuis l'origine des choses. Mais la terre, la terre seule, ne sait plus où est son équateur, où sont ses pôles. Elle chancelle sur elle-même. Son atmosphère est redevenue mortelle. Toute vie périt comme au temps du déluge. Hébal lui-même se sent mourir au sein de cette angoisse universelle. Son âme, détachée de son enveloppe mortelle, plane sur cette vaste ruine : elle se prépare à contempler un nouvel acte de la puissance suprême. La terre, globe éteint sans vie, ni végétative, ni animale, la terre est lancée dans un autre coin de l'espace.

» A un signe de la puissance suprême le genre humain tout entier se réveille de la mort.

» Les hommes sortent des entrailles de la terre, des lieux qui furent des montagnes, des vallées ou les profonds abymes des mers. Ils se lèvent debout, et ne reconnaissent ni la terre ni les cieux, car tout est changé. Hébal revêt pour la dernière fois le vêtement de poussière qu'il venait de quitter. Il se trouve au milieu de cette multitude qui est le genre humain tout entier.

» Et les bêtes rugissaient dans les dernières limites de la création qui n'était plus. Et les animaux domestiques, et les poissons muets, et les oiseaux s'agitaient, comme touchés par une verge galvanique. Mais pour la race animale ce n'était qu'une résurrection apparente, car l'homme seule ressuscitait réellement. Mais l'immatériel ne devait point être anéanti, et toute vie s'était réfugiée dans la vie humaine.

» Quel spectacle!

» Le genre humain, seule forme subsistante, se réveillant de la mort, et se mettant, comme autrefois Job, à interroger le Créateur, le Créateur dont l'ouvrage va périr! Tant de générations qui parlent par un cri unanime, devenu une voix articulée, une seule voix, la voix de l'homme universel; et cette voix est un gémissement qui contient l'image et le souvenir de toutes les calamités humaines depuis le commencement jusqu'à la fin.

» Et cette voix du gémissement, de l'angoisse et de la mort, cette voix disait :

» Voilà donc cette terre qui me fut donnée comme un héritage!

» Voilà cette terre que j'ai arrosée de mes sueurs, que j'ai baignée de mon sang, que j'ai pétrie de mes larmes!...

(*Le Correspondant* n° 27, *tom. IV.*)

LA FÊTE-DIEU (1).

L'an passé à pareille époque notre Dieu sortait de ses temples et il passait au milieu de nous; ses prêtres le suivaient, couverts de leurs plus riches ornemens; toutes les pompes de son culte étaient déployées; les rues étaient jonchées de verdure et de fleurs; des enfans, des vierges vêtues de blanc jetaient devant lui des feuilles de rose, pendant que sous un dais quelque pontife à cheveux blancs tenait entre ses mains la douce victime des péchés du monde; il semblait que ce jour là le bon pasteur allât rappeler lui-même ses brebis égarées, et se montrer à celles qui ne le connaissaient pas. Cette année, la Fête-Dieu a été pour Paris un jour comme les autres jours, un jour de bruit et de trouble, de vaines affaires et de plaisirs grossiers. Rien n'est venu avertir les citoyens de la ville-reine qu'il y a une autre vie que la vie du corps, d'autres joies que les joies terrestres; de plus hautes pensées, des espérances plus nobles que celles dont ils nourrissent leur triviale existence d'un moment. Nous avons regretté vivement l'absence de nos pures et touchantes cérémonies; nous les avons enviées à ces villages favorisés, où la liberté des cultes n'a pas encore été immolée à la tyrannie d'une minorité brutale. Il était bon que les pompes du catholicisme pussent se montrer au grand jour. Des hommes qui

---

(1) Extrait du Correspondant, 7 Juin 1831, n° 28, tom. IV.

n'auraient pas été les chercher au pied de nos tabernacles étaient frappés de leur beauté : leur cœur étonné s'ouvrait au respect, peut-être à l'amour. Les bénédictions passaient avec le Sauveur, et se répandaient sur ce pauvre peuple, plus ignorant que coupable, qui ne sait pas quel est notre Dieu, parce qu'il n'y a personne pour le lui dire ; les mères amenaient leurs petits enfans malades pour que le Saint-Sacrement les touchât, et elles les remportaient rassurées et pleines de confiance. Quel mal y avait-il à tout cela? Quelle conscience était blessée par nos cérémonies? De quel hérétique, de quel athée gênaient-elles la liberté? Parmi ceux qui n'ont pas notre foi, y avait-il un honnête homme qui s'en plaignît? Il était donc bien pressant d'exhumer ce je ne sais quel article d'une loi morte de désuétude, qui interdit à notre religion de sortir du temple, de peur qu'elle ne fasse des prosélytes en se montrant. Mais on veut éclairer le peuple : nos fêtes l'abrutissent et le rendent superstitieux : elles le poussent à prier le *père des pauvres* et la *consolatrice des affligés*, à croire au Dieu charpentier, au Dieu crucifié ; quelle honte pour le dix-neuvième siècle, s'il en revenait là ! Il lui faut d'autres enseignemens, d'autres spectacles : les mélodrames, les combats d'animaux et la Grève.

Est-ce à dire que nous regrettions pour notre religion son nom et ses prérogatives de religion de l'état? Oh, non. Elle ne doit être la religion que de ceux qui y croient. Nous ne regrettons ni les soldats *commandés* pour nos processions, ni les tentures par ordre de la police, ni les habits brodés et les uniformes, ni les grands de la terre s'humiliant, en vertu d'un réglement, devant ce qu'ils croient peut-être un morceau de pain. Nous ne voulons pas de ces hommages sans conviction ; mais nous voudrions notre liberté, nos processions de huit siècles, notre Dieu suivi de ceux-là seuls qui veulent de lui, et protégé seulement contre les insultes, comme on protége tous les citoyens qui passent dans la rue. Pourquoi la France fermerait-elle la porte du temple sur cette religion à laquelle elle doit tant, et dont elle a plus besoin que jamais? Si nous gémissons sur la suppression de la Fête-Dieu, c'est moins comme chrétiens que comme Français. Est-ce donc pour Dieu que se font ces cérémonies, et lui en revient-il quelque fruit? N'est-ce pas pour nous, pour nous seuls? N'est-ce pas pour que les lieux où il a passé soient bénis, pour que les fléaux célestes en soient détournés? Si Paris rejette le Christ, s'il tue ses prophètes, s'il profane ses autels, si la vue de son culte lui est insupportable, il faut trembler sur la nouvelle Babylone, sur la nouvelle Jérusalem. L'Esprit saint

nous dit que « celui qui ne veut pas de la bénédiction, elle lui sera » retirée; qu'il a choisi la malédiction, et qu'elle viendra sur lui (1). » Et la punition du peuple qui est sourd à la voix de Dieu, quelle est-elle? Ecoutez : « Je les ai livrés aux désirs de leur cœur; ils » suivront toutes les inventions de leur esprit (2). » Menaces plus terribles que la guerre, la famine et les tremblemens de terre!

En voyant nos jours de fêtes effacés, il y a sans doute des hommes qui disent d'un air triomphant : Où est leur Dieu? Ils se rient de la *vieille superstition* reléguée dans ses asyles, ils calculent le temps où ces asyles eux-mêmes tomberont ou resteront vides et muets.

Pour nos fiers ennemis ce deuil est une fête.
Ils se montrent, Seigneur, ton Christ humilié;
Et Moloch, en passant, a secoué la tête
Et souri de pitié (3).

« Que Dieu ressuscite son Eglise, disent-ils comme autrefois les Juifs; qu'il la relève, puisqu'il l'aime! » Parce que les pouvoirs humains lui manquent, ils croient qu'elle va tomber avec le bras de chair sur lequel elle s'appuyait. Ils ne savent donc pas qu'il nous est dit d'*espérer dans le Seigneur et non dans les princes* (4). Aveugles, qui ne s'apperçoivent pas que, si la société s'en va, c'est parce que notre foi se retire d'elle, que les nations tombant en dissolution parce qu'elle est absente, lui rendent le plus éclatant témoignage; qu'elle est encore partout où se remue quelque chose de grand et de fort dans ce misérable siècle, et que, pour qui sait voir, *nul temps ne fut jamais plus fertile en miracles*.

Nous étonnerions prodigieusement ces hommes si nous leur disions qu'il y a encore de la foi et beaucoup de foi en France. Ils s'imaginent que la protection du trône pouvait seule faire fleurir la religion, que tous ceux qui se pressaient autour de nos autels y étaient poussés par la peur des vengeances de la congrégation ou par l'espoir de ses faveurs. Eh! bien, aujourd'hui que les hypocrites se sont retirés, nous leur dirons que le vide est inaperçu : nos églises sont plus pleines que sous Charles X, nos mystères reçoivent plus d'hommages, notre Dieu plus de réparations pour les injures faites à son nom. La tribulation est le van qui sépare la paille du bon grain, et elle nous a ramené bien des cœurs. La ré-

---

(1) Ps. 108. — (2) Ps. 80. — (3) Lamartine. — (4) Ps. 117, 9.

volution de juillet a bouleversé beaucoup d'existences, et qui fait des malheureux, prépare des chrétiens. Puis il y a des hommes à l'âme noble qui se ressouviennent de l'Eglise lorsqu'elle souffre ou lorsqu'elle est menacée, et les violences de février, les scandales de mai, tant de profanations impunies sur tous les points de la France ont jeté sur l'avenir de la religion un sombre voile.

Hier, en suivant cette procession à huis-clos, un pressentiment sinistre nous tourmentait : « Cela même nous sera-t-il permis l'an- » née prochaine, pensions-nous; aurons-nous encore nos temples? » S'il prenait fantaisie aux ennemis de notre foi de les demander pour en faire des bazars ou des casernes, où sont ceux qui les défendraient? Le pouvoir n'achèterait-il pas quelques instans de vie au prix de tous nos droits et de toutes nos libertés? Quand notre premier pasteur est obligé de se cacher pour dérober sa tête aux fureurs de la populace, qui sait s'il ne précède pas dans la carrière ses frères dans le sacerdoce, que dis-je? tous ceux qui croient comme lui? Rien n'annonce sans doute que la persécution soit proche, et nous ne sommes pas de ceux qui crient d'avance au martyre : mais si l'esprit de tolérance a fait quelques progrès chez les hommes éclairés du libéralisme, la multitude est aussi grossière, aussi violente que jamais; et le gouvernement de la multitude n'est-il pas à nos portes? et ses tribuns ne lui jetteront-ils pas tout ce qu'elle demandera? et les hommes qui nous gouvernent, des hommes aux mœurs douces, à l'esprit généreux, qui même ont des prétentions à la fermeté de caractère, ne lui ont-ils pas déjà livré tout ce qu'elle a voulu sur sa première sommation? Au reste, que le malheur vienne s'il doit venir, les catholiques ne dégénéreront pas des grands exemples que dix-huit siècles leur ont donnés. Il serait présomptueux de désirer des épreuves auxquelles on n'est pas sûr de ne pas succomber; mais au reste, c'est dans les tribulations que l'Eglise brille du plus vif éclat; c'est là qu'elle se retrempe, qu'elle puise de nouvelles forces et une nouvelle vie. Pour nous, s'il est dans son histoire un souvenir qui nous remplisse l'âme d'orgueil et d'amour, ce n'est pas Constantin, Charlemagne ou saint Louis; c'est Dioclétien et les Catacombes.

A.

VOYAGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES EN ITALIE

PENDANT LES ANNÉES 1826, 1827 ET 1828;

Par M. Valery.

(Troisième article (1).)

Jusqu'ici nous avons approuvé par notre silence ou nos éloges les observations politiques de M. Valery : mais il n'en sera peut-être pas toujours de même. Ainsi nous ne donnerions pas notre adhésion à ces lignes sur les gouvernemens ou *légations* des Etats-Romains (2) :

« Les légations peuvent être comparées pour le genre et l'étendue de l'autorité de ceux qui les gouvernent à des espèces de pachaliks dévots ; le pouvoir ecclésiastique y remplace, d'une manière non moins absolue, le pouvoir militaire : quant à la civilisation, je ne serais point surpris qu'avec le mouvement imprimé de nos jours en Orient, quelques-uns des vrais pachas, malgré le génie barbare de l'islamisme, ne fussent moins arriérés que certains légats. »

Il y a dans cette dernière phrase une sorte d'aigreur et de légèreté, qui n'est pas en harmonie avec le ton ordinairement décent et modéré de M. Valery. Je crois que sa bonne foi a été surprise en cette occasion par quelqu'un de ces *letterati* qui ont contribué à la dernière révolution d'Italie. Il n'est pas vrai que le cardinalat romain soit dépourvu de lumières et s'oppose à leurs progrès. Léon XII, pendant son pontificat, a appelé au sacré collége les membres de son clergé les plus distingués en tout genre, et déjà ce corps respectable était composé, comme il l'est depuis long-temps, de la manière suivante : un tiers y arrivait par la naissance, et la naissance n'exclut pas toujours le mérite ; un autre tiers par l'exercice des vertus apostoliques dans le saint ministère, et la piété n'est pas incompatible avec l'instruction ; un derniers tiers enfin par la supériorité reconnue dans les sciences, dans la prédication, dans la diplomatie, etc. Or, surtout depuis la promotion de Léon XII, il est difficile de croire que les cardinaux romains, et en particu-

(1) Voir ci-dessus, p. 3.
(2) Liv. VII, ch. IX.

lier ceux choisis pour gouverner les légations, soient aussi ignorans et *arriérés* que M. Valery veut bien nous le faire entendre.

Il est encore un point sur lequel M. Valery n'est pas tout-à-fait d'accord avec nos idées, quoiqu'il s'en rapproche beaucoup plus. C'est *sur l'unité de l'Italie*, sujet que nous avons traité *ex professo* dans notre numéro du 8 avril dernier. M. Valery, après s'être abandonné à des vœux lointains pour la liberté de l'Italie, présente ainsi le résultat de ses idées sur les moyens de redonner de la force et de l'indépendance à ce beau pays.

« L'Italie semble offrir, pour la politique comme pour l'imagination, trois grandes divisions naturelles : le Nord, l'Etat romain, le royaume de Naples ; tout le passé est réuni dans les souvenirs que ces divisions rappellent : le Nord est le moyen âge ; Rome, l'histoire ; Naples, la fable. Le plan d'un état unique en Italie, et d'une seule capitale, est tout-à-fait chimérique. Si jamais quelque nouvel Amédée, négociateur et guerrier, monté sur le trône de Savoie, ses destinées seront grandes ; il sera le fondateur de cet empire nouveau de l'Italie septentrionale : alors elle cessera d'être la proie toujours incertaine de la conquête ; il y aura un peuple de plus en Europe, et douze millions d'Italiens reprendront leur place au rang des nations.... »

Je ne puis m'empêcher de citer les lignes qui suivent sur la Garisenda, tour penchée voisine de celle des Asinelli :

« L'inclinaison de la Garisenda n'est point un effet de l'art, mais de l'affaissement subit du sol ; il est prodigieux qu'elle ait résisté depuis à tant et de si violens tremblemens de terre ; elle paraît désormais inébranlable, comme certaines âmes qu'une première catastrophe a bien moins abattues que surprises, et qui semblent, au contraire, affermies par cette chute... »

Nous avons vu dans le précédent article avec quelle rigueur M. Valery semble disposé à juger le gouvernement des États romains : on est d'autant plus étonné que dans tout le cours de son ouvrage, il se montre religieux et opposé aux déclamations philosophiques ; c'est ainsi, par exemple, qu'il rend justice au talent des prédicateurs italiens (1), et qu'il les juge avec une impartialité très-rare parmi les voyageurs même les plus distingués ; ensuite il ne manque pas une occasion de déclarer son aversion pour les écrivains cyniques du dix-huitième siècle : à Dijon, il ne va pas voir la mai-

(1) Liv. III, ch. VIII.

son de Piron. « Il est, dit-il, une certaine dégradation du talent qui produit une indifférence absolue pour la mémoire de l'écrivain. »

Il remarque à Ferney un orme planté par Voltaire, que la foudre a frappé en 1824. A Bossey, séjour de l'enfance de Jean-Jacques, il aperçoit le célèbre noyer, filleul de Jean-Jacques, à moitié brisé par un violent orage en 1826. « En voyant ainsi frappés du ciel » à deux années de distance les deux arbres plantés par Voltaire » et par Rousseau, ne serait-on pas tenté d'y voir un présage? Le » chêne vert de Socin à Scopetto, d'où il a daté quelques-uns de » ses écrits (*ex ilice Scopettiana*), fut abattu à la même époque » par le propriétaire du lieu..............................
» Les catastrophes de ces arbres plantés par l'incrédulité ne touchent » guère; leur ombrage doit être pesant, l'air qu'on y respire est » un souffle aride qui abat et dessèche; c'est véritablement *cette* » *ombre de la mort* dont parle l'Écriture. »

A Lausanne, où il visite la maison de Gibbon, voici les réflexions qu'il fait sur cet historien : « Gibbon méconnut une partie de ses » devoirs lorsqu'il parla sans respect du courage des premiers chré- » tiens; qu'il persécuta par l'ironie, et après dix-huit siècles, ces » victimes de leur foi, et fit des épigrammes sur leurs tombeaux. »

Dans une église de Sainte-Marie Della Vita, on montre à M. Valery une chapelle où reposent les os du bienheureux *Buonaparte* Ghisilieri. Il s'étonne à l'apparition dans un tel lieu de ce nom redoutable, qui semble bien plus appartenir aux annales de l'ambition et de la gloire qu'à la légende des saints. « La relique de l'obscur et bienheureux Buonaparte, ajoute M. Valery, repose sur un riche autel plus doux, plus léger pour elle, que le roc battu des flots qui cache la dépouille de Napoléon. » Il y a dans ce contraste si bien exprimé, quelque chose qui invite à la méditation et au recueillement. On s'étonne après tous ces passages empreints d'une foi vive et éclairée, de voir M. Valery témoigner à plusieurs reprises une admiration presque fanatique pour la *Nouvelle Héloïse.* Il va même quelque part jusqu'à s'enthousiasmer *pour l'âcre baiser de Julie,* et tandis qu'ailleurs il pousse la sévérité de sa morale presque jusqu'à la pruderie, il oublie tout dans cette circonstance pour tomber aux pieds de l'héroïne de Jean-Jacques.

Quant à moi, je le déclare, je ne serais nullement du goût de Saint-Preux et de son rival posthume, M. Valery. La prêcheuse et pédantesque Julie ne m'inspirerait aucune passion : cette femme est trop peu de son sexe; elle n'a pas cet instinct de faiblesse qui me touche, cet abandon dans la foi qui m'intéresse, ce charme

d'ingénuité qui me ravit : ce pouvait être le type idéal du dix-huitième siècle : ce n'est plus celui du dix-neuvième. *Atala et Elvire* ont détrôné Julie.

J'ai examiné les *Voyages en Italie* de M. Valery sous le rapport littéraire, bibliographique, politique et religieux ; il semblerait donc que je dois toucher à la fin de la tâche que je me suis imposée. Mais j'ai laissé en arrière l'examen d'une partie de cet ouvrage, de celle où il est parlé de Genève et des Alpes. J'ai à faire là-dessus des réflexions qui me pesaient, et dont il faut que je me décharge en finissant.

M. Valery, pour peindre quelques accidens des montagnes, a essayé d'imiter le style de l'école pittoresque, c'est-à-dire de chercher dans les aspects physiques des harmonies avec le monde moral ; il n'a pas toujours été très-heureux dans ce genre. En voici un exemple :

« Voyageur inexpérimenté, je n'oublierai jamais quel fut sur moi l'effet du premier torrent que je découvris dans les Alpes. Je ne savais d'abord quelle était cette espèce de vapeur au haut de la montagne ; mon domestique parisien n'était pas moins surpris. En vérité, n'est-ce pas là l'image des révolutions ? On ne sait d'abord ce que c'est, ni comment cela finira ; il faut s'approcher pour entendre le bruit, et contempler les ravages du torrent. »

Voir dans la cascade de Pisse-Vache (1) l'image d'une révolution, n'est-ce pas un peu forcé ! Est-il vrai de dire qu'*en approchant d'un torrent, on ne sait ni ce que c'est, ni comment cela finira :* je n'ai pas, je l'avoue, éprouvé cette impression ; il est vrai qu'enfant des Alpes, je suis peut-être, en fait de montagnes et de torrens, un *voyageur moins inexpérimenté* que M. Valery.

M. Valery n'a fait que retracer à grands traits les impressions générales qu'il a reçues des aspects de la Suisse ; il n'a pas dû l'examiner en détail, ni la décrire avec étendue. Il devait être impatient d'arriver à son but, l'Italie. Ainsi nous ne lui reprocherons pas de n'avoir pas eu pour les belles scènes de la nature alpestre une grande abondance d'émotions et de paroles ; nous avons déjà dit qu'il était heureux d'avoir pu échapper à cette manie descriptive, qui finit par fatiguer le lecteur le plus patient, mais nous aurions voulu du moins que le petit nombre d'observations qu'il a faites, en passant sur les montagnes, n'eussent pas été en contra-

---

(1) Cette cascade a dû être en effet la première qu'ait vue M. Valery.

diction avec la manière dont nous les avons vues nous-mêmes quand nous les avons visitées. Il dit qu'il a trouvé ces lieux *plus désolés que sublimes*. Sans doute ils ne sont pas *riants* comme un vallon de Touraine ou des bords de la Saône ; mais ils ont précisément ce caractère âpre et grandiòse qui constitue le *sublime*.

M. Valery se plaint d'avoir été obligé dans les montagnes de Suisse de suivre les pas de son guide au milieu *des précipices, les pieds meurtris par les caillòux*, et il se rappelle à ce propos cette exclamation d'une églogue de Virgile, adressée à une délicate bergère :

Ah ! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas !

Et nous nous écrierons à notre tour : Hommes de salon parisiens, vous qui avez les pieds tendres comme la bergère de Virgile, vous qui ne savez marcher qu'en escarpin sur des parquets polis ou des tapis soyeux, vous qui ne chaussâtes jamais le lourd soulier à cloux du montagnard, ni le crampon du chasseur de chamois, n'allez pas, croyez-moi, n'allez pas parmi ces rocs, ces abymes et ces glaciers ! Si vous vous obstinez à ces courses qui ne sont pas faites pour vous, la fatigue et la frayeur vous fermeront les yeux sur des beautés trop chèrement achetées et trop rudes pour les molles habitudes de votre vie. Contentez-vous alors de voir du fond des vallées l'agile montagnard gravir les flancs escarpés des montagnes, se suspendre sur des rochers glissans au-dessus des plus affreux précipices, et escalader des glaciers à pic, comme l'oiseau qui effleure ses ailes la surface polie des mers. C'est à lui, et non pas à vous qu'il appartiendra de jeter un regard de dédain sur l'espace dangereux qu'il aura parcouru, c'est lui qui verra s'enfoncer et fuir sous ses pas les collines intermédiaires où déjà vous auriez peine à arriver, c'est lui qui pourra s'énorgueillir comme un triomphateur en prenant possession du sommet qui était le but de ses efforts ! Mais pour savourer à loisir l'air pur et énivrant de ces hautes régions, pour éprouver dans toute leur force les pénétrantes émotions du danger, pour goûter dans tout leur charme ces aspects d'une nature déserte et sauvage, il faut laisser là les guides et les sentiers battus, il faut s'égarer à la poursuite du chamois, parmi ces cîmes gigantesques et entremêlées de glaciers ; il faut vivre là pendant quelques jours, perdant et retrouvant tour à tour ses hardis compagnons de chasse, au milieu des labyrinthes que forment les rocs entassés et brisés par la foudre. Voilà comment on apprend à connaître les beautés les plus secrètes des hautes montagnes ! Voilà

comment on se rend digne de les admirer!....... Mais je doute que M. Valery veuille employer notre recette.

Qu'il garde donc ses préjugés contre les Alpes, puisqu'il veut absolument des bosquets, du tendre gazon, et des bergères aux pieds délicats! Qu'il se prosterne devant les danses et les fleurs prodiguées dans les tableaux voluptueux de l'Albane, et qu'il se détourne de ces paysages sombres, de ces grottes d'anachorète, de ces rochers brûlés, déchirés, de ces accidens de nature si âpre, si heurtés, si pittoresques, que s'est plu à représenter le fier et mâle génie de Salvator Rosa!

Et pour s'excuser de n'avoir pas admiré les montagnes, que M. Valery ne nous cite pas l'exemple de M. de Châteaubriand! Quand on est allé visiter le saut de Niagara, quand on a contemplé la nature vierge et imposante du Nouveau-Monde, il peut être permis jusqu'à un certain point de trouver les cascades du Valais mesquines et le Mont-Blanc considérablement trop petit. Mais un habitant de Paris, qui n'a peut-être vu dans ce genre que le Mont-Valérien et les jets-d'eau de Versailles, en vérité, est-ce bien à lui de rabaisser la majesté des Alpes, d'invectiver contre leurs glaciers et leurs torrens? AL. D.

(*Le Correspondant* n° 28, *tome IV.*)

LETTRE A MM. LES DISCIPLES DE SAINT-SIMON,

SUR QUELQUES POINTS DE LEUR DOCTRINE,

Par M. Hollard, docteur en médecine.

La lettre de M. Hollard est consacrée à la réfutation de quelques-unes des erreurs où sont conduits les disciples de Saint-Simon, en faisant à l'étude de l'histoire l'application de leur panthéisme philosophique.

En laissant de côté les reproches de détail adressés aux apôtres de la religion nouvelle, reproches qui annoncent une érudition approfondie, et, selon nous, une intelligence parfaite de cette prétendue religion, nous indiquons à nos lecteurs les points saillans de ce court et remarquable écrit, et nous désirons qu'ils veuillent voir eux-mêmes le développement que leur donne l'auteur.

En considérant l'humanité comme un être collectif, et ne voyant dans le développement de l'humanité que les phases successives de la vie d'un individu, le saint-simonisme a été poussé à ne plus reconnaître de distinction entre le bien et le mal; ou à n'avoir plus d'autre idée du mal que celle du retour au passé, du bien d'autre idée que celle de la progression; ce qui est n'en avoir aucune idée. Absorbant l'individu dans l'espèce, on n'a plus compris quelle était la loi morale de l'individu, ni s'il en avait une : cet individu était simplement une portion d'être attachée arbitrairement à un anneau de la grande chaîne humaine. De là une déplorable confusion du monde moral et intellectuel.

Une autre erreur des disciples de Saint-Simon, c'est l'idée qu'ils se font sur le développement religieux de l'humanité. Selon ces messieurs, l'homme a d'abord été *fétichiste*, puis *polythéiste*, puis *monothéiste*, M. Hollard leur montre que l'histoire ne répond point à leur système; que les documens historiques les plus anciens font foi que l'homme a commencé par le monothéisme, et que les erreurs du fétichisme et du polythéisme sont des dégradations de la foi primitive, des *infidélités de l'homme* envers Dieu.

Le bon sens n'est, pas plus que l'histoire, en faveur des saint-simoniens, dans cette question. Car on ne voit pas comment l'homme s'élèverait du fétichisme, superstition de peur ou de colère, ou du polythéisme, idolâtrie stupide, à toutes les notions divines contenues dans le monothéisme chrétien. Ne faudrait-il pas qu'une partie de ces notions existassent dans les deux premières formes religieuses pour se développer dans la troisième? Or elles n'y existent pas dans l'hypothèse saint-simonienne. Rien, au contraire, de plus facile à comprendre que le mélange des passions et de l'ignorance de l'homme à une foi originairement pure et élevée.

M. Hollard conclut que ce n'est point dans l'histoire, mais dans un système conçu *à priori* et arbitrairement, que les disciples de Saint-Simon ont puisé leurs idées sur le développement religieux de l'humanité; de même c'est leur système conçu *à priori* et arbitrairement, qui leur faisant confondre la destinée de la vérité morale et religieuse avec celle de la forme sociale d'un temps où cette vérité s'est trouvée avoir une grande puissance sur les hommes et conséquemment sur leurs institutions, les empêche de comprendre que le christianisme n'est pas mort avec le moyen âge et la puissance temporelle des papes.

Voyant le monothéisme au berceau du monde, le retrouvant chez les premières familles humaines et chez les nations les plus civili-

sées de nos jours. M. Hollard le conçoit comme le dogme fondamental de toute religion. Hors de là, égarement et folie. Pourquoi donc ce dogme fondamental ne présiderait-il pas encore aux destinées de l'homme et de la société, ainsi qu'il a fait depuis la création? Pourquoi cette parole évangélique qui remonte jusqu'à nos premiers parens, ne descendrait-elle pas jusqu'à nos derniers enfans? Elle, toujours si efficace, toujours si puissante pour satisfaire à tous les besoins de la nature humaine, et pour répondre à tous les cris de notre cœur!

« Ah! si, au lieu de voir toujours l'humanité dans vos grandes coupes historiques et dans les masses, si au lieu de n'envisager de nous que ce qu'il y a de plus extérieur, et par conséquent de plus prompt à se modifier sous l'influence du dehors, vous eussiez porté vos regards au-delà de cette teinte générale que le siècle dépose à la surface de l'individu; si, vous recueillant en vous-mêmes, vous eussiez commencé l'étude de l'homme pour vous; si, portant la sonde au fond de votre cœur, de ce cœur qui est essentiellement *vous*, qui est la source de vos paroles et de vos actions, et qui domine plus que vous ne le pensez vos conceptions intellectuelles, vous y eussiez suivi, non point seulement avec curiosité, mais d'un œil sérieux, les désirs et les répugnances qui vous font parler et agir; si vous eussiez analysé la nature de vos joies et de vos désappointemens; et si enfin, recherchant dans le passé l'histoire morale des hommes qui se sont examinés de la sorte, et qui, comme saint Augustin, ont exposé ce qu'ils avaient vu dans leur for intérieur, vous n'en seriez pas aujourd'hui à croire que vous avez fait le portrait de l'homme, pour avoir ébauché celui de son siècle, et vous sentiriez que nos besoins religieux sont, au fond, toujours les mêmes; qu'il leur faut, non point un dogme transitoire, non point une simple conception intellectuelle, accommodée avant tout à la nouvelle forme politique que réclame la société, mais *la vérité* sur tout ce qui fait l'objet de nos espérances et de nos craintes, *la vérité* sur notre destination, *la vérité* sur ce qui pourra satisfaire cette soif de paix et de bonheur que nous éprouvons tous, bien qu'à des degrés très-différens. Eh bien! messieurs, l'Evangile est cette *vérité là.* L'Evangile est venu répondre aux premiers besoins de la nature humaine, besoins qui ont été et qui seront invariablement les mêmes dans tous les siècles; l'Evangile n'est point une *conception religieuse*, mais un *fait religieux*, mais la proclamation du grand fait historique de la rédemption des hommes par le sacrifice

de Jésus-Christ : c'est un message de paix apporté aux hommes pécheurs de la part de Dieu. »

Après avoir trouvé dans la lettre de M. le docteur Hollard des argumens qui nous paraissent si justes, et cité un passage qui est si en harmonie avec ce que nous sentons et pensons, pourquoi faut-il que nous ayons à nous séparer de lui, au moment où il appelle les regards de ses adversaires sur la beauté de la société chrétienne qui se forme au-dessus de ce qu'il appelle les ruines de l'Eglise catholique et de toutes les églises nationales ? Comment peut il en appeler aux publications et aux prédications protestantes pour montrer *la vie et la puissance de la doctrine chrétienne* ? Lui, qui fait remonter sa foi jusqu'au berceau du monde, lui qui ne voit d'avenir que pour la vérité de Jésus-Christ, abandonne-t-il l'épouse de Jésus-Christ, à qui notre Dieu a confié jusqu'à la consommation des temps le dépôt inviolable de son éternelle vérité? La lettre que nous avons sous les yeux est pénétrée d'une logique trop droite, et empreinte d'une chaleur religieuse trop sincère, pour que nous n'ayons pas l'espérance de voir son auteur venir faire partie de la famille catholique.

(*Le Correspondant* n° 28, *tome IV*.)

STATISTIQUE; REVENUS DU CLERGÉ ANGLICAN.

Voici un tableau qui offre la répartition exacte des revenus du clergé anglican, suivant les divers ordres de sa hiérarchie :

Clergé épiscopal.

Nombre de dignitaires.	Revenu moyen de chaque individu.	Revenu total.
2 archevêques	26,465	52,930
24 évêques	10,174	244,185
28 doyens	1,580	44,250
61 archidiacres	739	45,126
26 chanceliers	494	12,844
514 prébendiers et *vicar canons*	545	280,130
		679,465

	Report.		679,465
330	grands-chantres, vicaires-généraux et autres membres des églises cathédrales et collégiales	338	111,650
985	membres jouissant d'un revenu de		791,115 (19,777,875 fr.)
	Clergé paroissial.		
2,886	pluralistes appartenant à l'aristocratie, la plupart non-résidant, et qui ont 2, 3, 4 bénéfices, et même plus ; en tout, 7,037 bénéfices ; la moyenne de chaque, en comprenant les dîmes, les glèbes, les *church fees*, est de 764 liv. st. (19,100 fr.)	1,863	5,379,430
4,305	bénéficiers, dont chacun jouit d'un bénéfice, et dont la moitié seulement résident dans leurs bénéfices	764	3,289,020
4,254	*curates, licensed and unlicensed*, dont le revenu annuel offre une moyenne d'environ 75 liv. chaque, forme la somme de 319,050 liv. (7,976,250 fr.), sont compris dans les revenus des pluralistes et des bénéficiers.		
11,445	membres jouissant en revenu de		8,668,450 (216,711,250 fr.)
12,430.	Total général.		9,459,565 (236,489,125 fr.)

Il est évident, d'après ce tableau, qu'environ 2,152 bénéficiers et 4,254 curés dont le revenu moyen est de 301 liv. (7,525 fr.), ce qui est bien au-dessus du revenu moyen du clergé écossais, plus que le revenu moyen du clergé dissident d'Angleterre et celui du clergé catholique d'Irlande, remplissent presque toutes les fonc-

tions spirituelles du culte national ; en sorte qu'on peut conclure de ce fait qu'avec seulement 1,974,503 liv. sterl. (49,362,575 fr.), revenu total de ces deux classes, on pourrait subvenir à toutes les dépenses de la religion établie. On épargnerait ainsi plusieurs millions des revenus publics, ou bien on pourrait affecter la somme retranchée à assurer l'existence du pauvre, et à diminuer ainsi cet impôt dont le fardeau, selon M. Huskisson, détruit les sources de la prospérité, et contribue à produire le malaise et la misère de la nation.

Nous croyons ne pouvoir rien faire de mieux, pour résumer tout ce que nous venons de dire, que de donner un aperçu des frais de l'Eglise anglicane comparés à ceux des autres pays chrétiens.

Le tableau que nous présentons à nos lecteurs servira à prouver que le revenu actuel des églises catholiques présente un contraste frappant avec leurs anciennes dotations et l'opulence énorme de l'église anglicane telle qu'elle est aujourd'hui.

NOMS DES PAYS.	NOMBRE d'habitans.	DÉPENSES pour le clergé par chaque 1,000,000 hab.	DÉPENSES totales p. le clergé.
		Liv. st.	Liv. st.
France	31,000,000	35,000	1,050,000
Etats-Unis	9,600,000	60,000	576,000
Espagne	11,000,000	100,000	1,100,000
Portugal	3,000,000	100,000	300,000
Hongrie, catholiques	4,000,000	80,000	320,000
calvinistes	1,050,000	60,000	63,000
luthériens	650,000	40,000	26,000
Italie	19,391,000	40,000	776,000
Autriche	18,918,000	50,000	950,000
Suisse	1,720,000	50,000	87,000
Prusse	10,536,000	50,000	527,000
Autres petits états de l'Allemagne	12,763,000	60,000	765,000
Hollande	2,000,000	80,000	196,000
Pays-Bas	3,000,000	42,000	252,000
	128,628,000		6,988,000

Report. . .	128,628,000	. . .	6,988,000
Danemark	1,700,000	70,000	110,000
Suède	3,400,000	70,000	238,000
Russie, église grecque	34,000,000	15,000	510,000
catholiq. et luthér.	8,000,000	50,000	400,000
Chrétiens en Turquie	6,000,000	30,000	180,000
Amérique du Sud	15,000,000	30,000	450,000
Chrétiens répandus dans d'autres pays	3,000,000	50,000	150,000
Le clergé de toutes les églises chrétiennes du monde qui ont	199,728,000 h.	reçoit	8,999,000 (224,975,000 f.)
Le clergé d'Angleterre et du pays de Galles	6,500,000	1,455,316	9,459,565 (236,489,125 f.)

Il résulte de ce tableau que l'administration de l'Eglise anglicane coûte plus à 6,500,000 prosélytes, que toutes les autres églises hrétiennes du monde, à 199,728,000 religionnaires.
c

L'Angleterre et l'Irlande sont les seules contrées de l'univers, où le clergé réclame un tiers des productions. En Italie la dîme ecclésiastique n'est que d'un quarantième, et elle est payée en espèces. Un procès intenté par le clergé pour les dîmes, y est inconnu; tandis que, dans le Royaume-Uni, les procédures de ce genre sont souvent une des parties les plus dispendieuses et les plus embrouillées de la législation. En France toutes les religions sont soutenues par l'état, sans distinction, et tout le monde est reçu aux universités et aux écoles publiques. En Angleterre, il n'y a qu'un seul culte qui soit protégé par l'Etat, et tous les dissidens sont exclus des universités, des colléges et des places de professeurs dans les écoles latines et autres établissemens publics qui ont été dotés, par nos ancêtres communs, pour la prospérité générale de la piété et de l'instruction...

Voici le résumé des revenus de l'église établie d'Irlande :

		Liv. st.
Archevêques et évêques : le revenu moyen de chaque à 10,000 liv.		220,000
Biens et dîmes des doyens et des chapitres		250,000
Vicariats, cures et les cures perpétuelles :		
Dîmes	590,450 liv.	
Glèbes	91,137	
Paiement en arg. comptant	25,000	
Droits d'église	250,000	
		956,587
Total général		1,426,587
		(35,664,675 fr.)

Il faut convenir que c'est un revenu bien monstrueux pour le soutien d'une église sans importance, et qui compte à peine un peu plus d'un demi-million de prosélytes. L'église protestante d'Ecosse, qui en a *un million et demi*, est regardée comme étant amplement dotée, quoiqu'elle ne reçoive que 290,000 liv. (7,262,500 fr.), c'est-à-dire un cinquième des revenus de celle d'Irlande. Les sommes qui sont déboursées pour les ecclésiastiques de ce dernier pays égalent presque la moitié des impôts payés au trésor pour l'entretien d'une armée de 50,000 hommes, pour les frais de police et de justice, pour l'entretien de l'administration locale, pour défrayer l'intérêt de la dette publique d'Irlande, et pour les besoins du gouvernement général. On ne doit pas oublier non plus que les sommes immenses qui sont prodiguées à ce clergé opulent, sont arrachées à une population malheureuse, dont il périt annuellement des milliers d'individus, parce qu'ils ne peuvent pas satisfaire à leurs premiers besoins. Un pareil état de chose est certainement monstrueux. On n'a pas d'exemple qu'il y ait, dans aucun pays, 850 personnes qui possèdent un dixième du sol en biens ecclésiastiques, et qui réclament en outre le dixième des autres produits qui doivent servir à l'entretien de 8,000,000 d'âmes. Jamais aucun pays, quelque abruti qu'il fût par la superstition, n'a abandonné un dixième de ses propriétés rurales, plus un dixième de ses revenus pour l'entretien d'un clergé qui ne fait pas la $\frac{9}{1000}$ partie de la population.

La religion catholique a fait un grand nombre de prosélytes dans

la dernière moitié du dix-huitième siècle, tandis que le protestantisme s'est affaibli. En 1766, les protestans formaient environ *la moitié* de la population de l'Irlande; en 1822, ils n'en formaient que le *septième*. Le nombre des catholiques s'est plus que quadruplé de 1766 à 1822, tandis que celui des protestans s'est à peine doublé. Le tableau suivant fera mieux connaître ce fait important; nous en tirons en partie les chiffres des rapports faits au Parlement, et en partie des évaluations du docteur Beaufort, et d'autres personnes bien informées.

	Année 1766	Année 1772	Année 1822.
Protestans	544,865	522,023	980,000
Catholiques	1,326,960	3,261,303	5,820,000

(*Revue Britannique.*)

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD
EN 1829 ET 1830.

PREMIER FRAGMENT.

Brésil. — Rio-Janeiro et ses environs. — Visite à l'empereur don Pèdre. — Forêts vierges.

« Le 21 juillet nous abandonnâmes définitivement le bâtiment dans lequel nous avions été enfermés si long-temps, et vînmes nous établir à l'hôtel du Globe, qui est le meilleur de Rio et cependant fort mauvais. Le ministre des affaires étrangères avec lequel nous nous trouvions déjà en relation, eut la bonté de nous faciliter les formalités de douanes si ennuyeuses et si vexatoires par tous pays. Après nous être installés, nous employâmes le reste de notre journée à porter les lettres de recommandation qu'on nous avait données, nous eûmes donc l'occasion de parcourir toute la ville, et cette inspection ne fut pas à son avantage : les rues sont droites à la vérité, mais sales, étroites et mal pavées. Les ruisseaux par leur profondeur et leur construction, semblent des fossés destinés à défendre un côté de la rue des invasions du côté opposé. Les maisons sont généralement élevées et garnies, au moins au rez-de-chaussée, de grilles en bois à mailles serrées dans le genre de cel-

les de nos prisons. Ces grilles tiennent lieu de fenêtres et de carreaux, et s'ouvrent de bas en haut comme des trappes ; de distance en distance une de ces trappes se soulève quand on a quelques raisons de soupçonner qu'un étranger vient à passer ; mais si l'étranger aussi est curieux, s'il lance un regard, même furtif, vers *le saint des saints*, à peine a-t-il eu le temps de distinguer une forme de femme qu'aussitôt la trappe tombe et le curieux est obligé d'attendre une autre occasion.

Ce que les Napolitains disent des Français : « qu'on ne voit que » les chiens et eux dans les rues de Naples au milieu du jour, » peut également se dire à Rio. Il faut cependant, pour être juste, mettre sur la même ligne les Anglais, mais jamais vous ne rencontrerez dans la journée un Brésilien dans les rues. Leurs esclaves sont chargés de faire des visites, d'aller à la provision, de marcher et même, nous a-t-on assuré, de penser pour eux ; il est difficile quand on est au Brésil de ne point se rappeler les voyages de Gulliver à Laputa.

» Il existe une rue qui forme un contraste frappant avec le reste de la ville, c'est la rue Vivienne de Rio. Elle est presque en entier habitée par des Français, selliers, tailleurs, marchandes de modes et de nouveautés, etc. ; là tout est activité, empressement. Vous n'entendez parler que français, et vous voyez bon nombre de peaux blanches mêlées aux peaux noires qui cependant prédominent toujours. Cette rue est la rue d'Ouvidor.

» Rio ne possède aucun monument, si ce n'est l'aqueduc dont nous avons parlé. Le palais n'est qu'une grande maison peinte en jaune, sans aucune espèce d'architecture ; quelques églises sont fort ornées au-dedans, mais n'ont point d'autre mérite.

« Les personnes pour lesquelles nous avions des lettres, nous reçurent assez bien, nous firent d'immenses offres de services que nous prîmes d'abord pour argent comptant, mais qui au fait n'aboutirent même pas à nous faire faire connaissance avec une seule dame, et nous ne reçûmes aucune autre espèce de politesse que la carte d'usage ; une seule fois nous pûmes pénétrer auprès de la dame dont nous avions été si long-temps les compagnons de voyage, et l'on eût l'air si étonné de notre visite que nous nous gardâmes bien de la renouveler. Nous fûmes donc obligés de nous rejeter sur la société des étrangers, et d'après le peu de naturels que nous avons vus, je crois pouvoir assurer que nous ne perdîmes pas au change. En effet les étrangers sont fort nombreux à Rio. Outre les négocians, il y a les consuls, les agens diplomatiques et les officiers de

stations anglaises et françaises, et quand on se trouve si loin d'Europe, tout Européen est un compatriote, et un compatriote est bientôt un ami. Aussi trouvâmes-nous de la part des Anglais la même prévenance, la même obligeance, j'ai presque dit la même amitié que de la part de nos compatriotes, et nous eûmes lieu de faire cette observation, non pas pendant notre séjour à Rio seulement, mais pendant tout le reste de notre voyage.....

» L'aqueduc auquel nous avons déjà fait allusion aboutit à Rio, dans l'une des rues qui mènent au chemin de Botafogo. Il présente en cet endroit plusieurs arcades fort élevées qui vont en diminuant de hauteur jusqu'à une centaine de toises, à mi-côte d'une colline où les eaux arrivent du Corcorado. Une des plus belles promenades qu'il soit possible de faire est de monter cette colline, de suivre ensuite la prise d'eau, et de remonter jusqu'au sommet du Corcorado, d'où vous pouvez ensuite redescendre par Catèt. Dans une promenade de six à sept heures, on peut se procurer toutes les jouissances d'un long voyage. A peine arrivé à la naissance des arcades de l'aqueduc, vous avez la vue de la ville et d'une partie de la baie; en continuant à suivre la prise d'eau qui est sur le flanc d'une montagne, vous arrivez à un endroit où il existe une séparation bien marquée : les montagnes s'abaissent tout d'un coup, et seulement pour une vingtaine de toises, en sorte qu'au lieu d'étre à mi-côte, vous vous trouvez sur le sommet. En cet endroit, je restai muet d'admiration. En face, je voyais la pleine mer et une partie de la baie, et en me retournant je voyais la ville, le reste de la baie, la plaine de Saint-Christophe avec les montagnes qui la terminent. On arrive enfin au ruisseau qui tombe en cascade presque du haut du Corcorado. En cet endroit, si vous vous enfoncez de vingt pas dans la forêt, il vous semble être à deux cents lieues de toute habitation. Vous êtes pénétré d'admiration à la vue de cette végétation luxuriante dont la nôtre n'est pas même l'ombre, de ces palmiers armés d'épines si formidables qu'il semble que l'une d'elles suffirait pour donner la mort, de ces lianes, de ces admirables lianes dont quelques-unes sont applaties comme des rubans, d'autres en forme de cable entourent un arbre de tous les côtés et semblent les haubans d'un grand mât de vaisseau. Jamais le soleil n'a pénétré dans ces forêts. Aussi y règne-t-il une fraîcheur qui serait très-funeste au promeneur venu à pied s'il s'y arrêtait un seul instant.

» De là, pour arriver à la cîme du Corcorado, il faut environ deux heures. On parcourt toujours cette belle nature de forêt ar-

rosée et égayée par le ruisseau dont nous venons de parler. Du haut de la montagne, on domine toute la baie, la plaine de Rio et même la plupart des autres montagnes. On voit également la pleine mer ainsi que les îles qui sont en dehors et presque à l'entrée de la baie. C'est un vaste panorama où les objets se montrent applatis comme sur un plan topographique. Le Pain-de-Sucre (1) lui-même semble un pygmé. Nous ne pûmes, du reste, contempler long-temps ce spectacle magnifique, un nuage envieux qui depuis long-temps se promenait sous nos pieds, nous déroba bientôt toute espèce de vue, et d'un autre côté l'extrême fraîcheur de l'air ne nous permit pas de nous arrêter plus de quelques minutes, car une grande prudence est nécessaire aux Européens qui veulent conserver leur santé dans les régions tropicales. Anciennement il y avait sur la sommité la plus élevée du Corcorado un télégraphe qui annonçait long-temps d'avance les arrivages; près de là était un poste de quatre ou cinq soldats, et l'empereur, qui aimait beaucoup cet endroit, y avait joint un petit kiosque où il allait se raffraîchir et se reposer des fatigues de l'ascencion. Quelques Nègres révoltés contre leurs maîtres, et échappés de chez eux, renversèrent tout cela; ils brûlèrent le télégraphe, chassèrent le poste qui oncques n'osa y revenir, et ruinèrent le kiosque, de sorte que l'empereur fut obligé de diriger ses excursions d'un autre côté. Pendant près de douze ans cette promenade, quoique si rapprochée de la ville, resta fort dangereuse et maintenant encore il est bon de ne pas la faire seul et sans armes. Nous descendîmes, ainsi que cela se pratique d'habitude, beaucoup plus vite que nous n'étions montés, et arrivâmes à Rio à la tombée de la nuit.

A environ une lieue de Botafogo, et toujours en suivant les bords de la mer, se trouve le jardin botanique qui mérite d'être vu; il est négligé maintenant, mais il a été formé avec soin et on y trouve toutes les plantes des pays chauds, le thé, la canelle, le camphre, etc. Le roi Jean avait fait venir des Chinois pour naturaliser la culture du thé et la propager au moyen des plans importés dans le jardin botanique. On dit que déjà l'essai avait réussi et qu'il s'était une année récolté jusqu'à douze mille livres de thé. Mais quand le roi a quitté Rio, les Chinois ont déserté, d'autres sont morts, et il n'en est resté que deux pour la culture du petit carré de thé qui se trouve dans le jardin : on trouve là le plus beau palmier qu'il soit possible de voir, lui seul mériterait la peine que

(1) Haute montagne qui domine la baie de Rio.

donne l'excursion, si tant est qu'elle en donne. Il étonne même en sortant de ces forêts où tout est si gigantesque.....

Le ministre des affaires étrangères avec lequel, ainsi que je l'ai dit, nous nous trouvions en relation, nous offrit de nous mener à Saint-Christophe, et de nous présenter à l'empereur; nous acceptâmes avec empressement. Saint-Christophe est à environ deux lieues de Rio du côté opposé à Botafogo près du fond de la baie. Le chemin par lequel on y arrive est sur une espèce de chaussée qui traverse un marécage assez infect, incessamment envahi et délaissé par la marée. Abstraction faite du désagrément du chemin qui y mène, la position de Saint-Christophe est belle, ce qui est plus qu'ordinaire dans les environs de Rio. Le château est sur une hauteur qui domine la ville et d'où l'on découvre toute la baie. Il nous parut de beaucoup préférable au palais de Rio. L'extérieur est assez régulier et noble. L'intérieur est bien meublé, mais non pas avec ce qu'on est convenu d'appeler en Europe une magnificence royale. Du reste, on travaillait beaucoup à l'agrandissement du château pour la réception de la nouvelle impératrice.

L'empereur nous reçut avec beaucoup d'affabilité, il parle le français facilement. Nous restâmes avec lui un bon quart d'heure, causant de la France et de nos projets de voyage. Dans le courant de la conversation il nous demanda si nous voulions qu'il nous *présentât* ses enfans, ce furent ses expressions. Il nous les amena en effet. Ils étaient au nombre de quatre, tous fort gentils et commençant à parler français, mais avec beaucoup de timidité. L'empereur nous demanda ensuite si nous voulions voir le portrait de la reine (Maria da Gloria), et sur notre réponse affirmative il nous l'envoya chercher. La peinture était fort au-dessous du médiocre, et le portrait de l'enfant était tout surchargé d'une quantité de joyaux qui ne l'embellissaient nullement. Nous apprîmes alors, et non sans étonnement, de la bouche de l'empereur, que la reine de Portugal allait revenir, mais il ne nous parla pas de l'impératrice. Dans le cours de la conversation, l'empereur nous répéta plusieurs fois qu'il voulait donner une bonne éducation à ses enfans, et nous l'encourageâmes fort dans ces bons sentimens, lui disant que pour des princes comme pour des particuliers c'était le plus beau cadeau à faire à ses enfans, et pensant, mais ne disant pas que malgré leur puissance c'était un présent que les rois faisaient bien rarement aux leurs. Cette espèce de bonhomie dans la vie intérieure nous avait assez touchés; mais ce sentiment fut un peu diminué quand nous apprîmes que sur les quatre enfans qu'il nous *avait présentés*,

il y avait un bâtard né pendant son mariage et légitimé. Cette gentillesse à la Louis XIV, nous parut d'un goût suranné, et il nous sembla que la bonne éducation qu'il disait vouloir donner à ses enfans péchait un peu par la base. Le dirai-je et ne trouvera-t-on point que c'est pousser la susceptibilité un peu loin surtout d'un particulier vis-à-vis d'un prince? je fus choqué d'avoir été ainsi induit en erreur, et d'avoir regardé la fille d'une courtisane comme une princesse issue de deux maisons illustres.

L'empereur est plutôt bien que mal quoique commun dans sa tournure et dans ses manières. Il a le son de la voix bref et presque brusque, et l'on assure que quand il a quelques raisons de se plaindre d'eux, ses ministres et ses courtisans éprouvent que ses manières sont plus brusques encore. Il sortait, quand nous l'avons vu, de présider son conseil. Il était vêtu d'une simple redingote bleue; mais dans les réceptions de gala il est toujours en uniforme; il porte la moustache et même la royale. En général on ne va le voir qu'en uniforme, mais faute d'un costume plus convenable, il avait bien voulu nous recevoir *en pékins;* seulement le chargé d'affaires de France avait eu la bonté de nous prêter des chapeaux à trois cornes qu'il nous avait assurés être complètement indispensables.

Quelques jours après notre visite à l'empereur nous allâmes faire une petite excursion dans l'intérieur des montagnes du côté de Tijuka. On sort de Rio par la route de Saint-Christophe que l'on laisse bientôt à droite pour tourner le dos à la baie. Au bout de trois quarts d'heure de marche on commence à monter par un chemin pierreux et assez mauvais. Nous allâmes coucher à l'habitation de M. le comte de Scey qui a établi à Tijuka une plantation de café. Comme nous n'étions partis qu'après dîner, nous arrivâmes de nuit et n'eûmes d'autres sensations de la forêt que nous traversâmes, que la profonde obscurité dans laquelle nous fûmes plongés comme subitement. Le lendemain à notre réveil nous eûmes tout le plaisir de la surprise. Nous nous trouvions au milieu de ces belles forêts dont jusque-là nous n'avions vu que la lisière, de distance en distance une maison rustique, quelques défrichemens autour, au milieu desquels se trouve une quantité de troncs d'arbres consumés à demi seulement, un joli ruisseau passant dans la vallée formée entre les pentes de deux rangées de montagnes opposées, tel est le pays étrangement pittoresque au milieu duquel nous nous trouvions.

Nous étions venus principalement dans l'intention de chasser afin de faire collection de quelques oiseaux; nous partîmes donc de bon matin pour battre ces immenses forêts. Avant d'être sorti du jardin

de M. de Scey, j'aperçus, pour la première fois, un joli colibri se baignant dans la rosée recueillie par les larges feuilles d'un bananier. Le cœur me battit; je voulais avoir et cependant je craignais de tuer ce joli petit oiseau : je tirai cependant et il tomba.... Nous remontâmes le petit ruisseau dont j'ai parlé plus haut; il nous mena dans un vallon plus étroit et plus sauvage encore que celui que nous quittions. Les montagnes sont plus rapprochées, les pentes plus rapides, le ruisseau est un torrent qui mugit dans le fond et que la plupart du temps l'épaisseur du feuillage vous empêche de voir. Des arbres si immenses qu'ils semblent remonter aux premiers jours du monde, sont encore debout, d'autres sont tombés, non sous la hache du bûcheron, mais sous la faux du temps. D'autres, pourris aux trois quarts, sont encore debout, soutenus seulement par ces lianes dont le poids les chargeait quelques siècles avant. Une jolie allée bien entretenue, bien dessinée, de manière à ne jamais présenter une montée ni une descente trop rapide, mais qui souvent se trouve suspendue au-dessus de l'abîme, traverse cet endroit sauvage et forme un contraste frappant avec ce mélancolique aspect du désert. Nous nous écartâmes un peu à droite et à gauche, mais non sans la plus grande difficulté, tant parce que le bois est excessivement fourré malgré la hauteur prodigieuse des arbres, que parce que la plupart des arbrisseaux sont armés d'épines de l'espèce la plus formidable. Après que vous avez suivi cette route un quart d'heure, le ruisseau forme une superbe cascade qui tombe tout d'une masse et perpendiculairement d'une soixantaine de pieds. Un sentier descend de la route au pied de la cascade et là se voit une petite maison, elle a appartenu à un artiste français distingué, M. Taunay, qui a passé quelque temps au Brésil, et certes un peintre ne pouvait mieux choisir. La jolie route dont nous avons parlé mène à l'habitation de M. le comte de Gestas : elle a été faite entièrement par lui et à ses frais, sa plantation est à quelques pas au dessus de la cascade.

Notre chasse ne fut pas fort heureuse, non plus qu'aucune de celles que nous fîmes par la suite dans les forêts de l'Amérique. Le feuillage est si touffu que si vous entendez un oiseau, vous avez beau tendre les yeux et le cou, il faut presque toujours renoncer à l'apercevoir. Quand vous avez été assez heureux pour le voir, vous avez encore, là comme partout la chance de manquer, et enfin quand vous avez tué il arrive le plus souvent que le petit animal reste suspendu dans les branches, ou bien qu'il tombe et se perd dans les buissons et les épines. R. R.

(*Le Correspondant*, n° 29, *tome IV*.)

SUR L'ÉTAT DU PROTESTANTISME A GENÈVE.

Lettre adressée à M. le Rédacteur du *Correspondant*.

Lausanne, 30 mai 1831.

Monsieur,

Depuis l'insertion dans le *Correspondant* de la lettre que je vous ai écrite sur l'état du protestantisme à Genève (1), une foule de nouvelles brochures publiées dans cette ville et ici sont venues confirmer les prévisions que je vous avais communiquées.

Genève et Lausanne sont les deux centres du protestantisme en Suisse, comme Genève a la prétention d'être la Rome de l'Europe réformée. Je voudrais vous introduire aujourd'hui au milieu de ces débats entre l'Eglise nationale de Lausanne et les ministres dissidens : il est curieux d'entendre agiter toutes les hautes questions sur la liberté des cultes que le *Correspondant*, l'*Avenir* et le *Globe* ont soulevées contre tous ces partisans inconséquens des religions d'état et du despotisme du pouvoir sur les consciences. Nous reviendrons plus tard sur tout ce mouvement au milieu duquel me voilà désormais fixé; et avec l'impartialité d'un juge désintéressé, je vous ferai voir, à Lausanne comme à Genève, le protestantisme se déchirant le sein, et affaiblissant ainsi chaque jour davantage son action et son influence.

Revenons à Genève, dont j'ai encore à vous parler : deux brochures nouvelles semblent dessiner avec une exactitude bien remarquable les traits principaux de la physionomie de l'Eglise de Genève. La première est la *justification* de la compagnie des pasteurs au sujet de la suspension qu'elle a prononcée contre M. Gaussen, l'un de ses membres. La seconde est une thèse théologique sur l'emploi de la raison en matière de foi, par M. Louis Pouzait, proposant, thèse revêtue de la permission d'imprimer de la faculté de théologie.

La première brochure signale la discorde entre les chefs de l'Eglise de Genève; la seconde en anéantit l'autorité jusque dans ses fondemens.

Pour comprendre l'importance européenne de ces débats, il faut

(1) Voyez tome III, page 113.

bien savoir que toutes les sectes sorties du catholicisme ont les yeux sur leur métropole, et lorsqu'elles vont voir le *schisme* et l'*hérésie* s'y élever, s'y soutenir et s'y développer, elles répudieront un patronage qui accroîtra encore davantage la division des *opinions* protestantes.

La compagnie des pasteurs avoue elle-même (p. 10), qu'on la commet au tribunal de l'opinion comme formant un corps illégal, usurpateur, intolérant, *désévangélisé;* elle avoue que l'un de ses membres l'accuse d'avoir *fait sortir du catéchisme, l'une après l'autre*, non pas plusieurs, mais *toutes les doctrines fondamentales du catholicisme* (p. 21). La compagnie s'émeut, et, à son tour, elle accuse M. Gaussen, qui a réfusé d'enseigner ce catéchisme, de *jeter imprudemment un brandon, sous prétexte de justifier un acte d'insubordination, qui peut allumer dans l'Eglise un feu de division et de discorde.* Viennent ensuite des discussions sur des points de fait et de droit, dont vous m'épargnerez le détail, mais où la compagnie cherche à prouver son droit d'enseignement, aussi-bien que son pouvoir disciplinaire; *c'est au public qu'elle livre sa justification, c'est lui qui jugera*, dit-elle. Et pendant ce temps, M. Gaussen, comme précédemment M. Malan, autre ministre, ouvre une église nouvelle à Genève même où il réunit *ses fidèles.* Ainsi il y a dans cette ville l'Eglise de la vénérable compagnie, l'Eglise Malan, l'Eglise Gaussen, sans compter l'Eglise luthérienne; et toutes se combattent, quant à leurs croyances fondamentales et à leur discipline. L'une d'elles a été jusqu'à retrancher de son sein quarante de ses membres par l'excommunication, pour avoir assisté aux instructions du *blasphème;* car les peines canoniques sont conservées dans le *pontificat* de toutes ces sectes bizarres.

J'avoue que je m'amuse de ces querelles intestines; car personne n'a raison. La vénérable compagnie n'a pas plus d'infaillibilité doctrinale et ecclésiastique que M. Malan. Chaque ministre a son opinion, et voilà tout, et il n'a pas le droit de l'imposer à son collègue, ni à qui que ce soit au monde; chaque ministre peut se tromper dans son interprétation de la Bible; il n'a pas le droit, par conséquent, de faire un catéchisme pour autres que ses enfans, et encore seulement jusqu'à ce que ceux-ci sachent raisonner. Sur quels fondemens repose l'autorité de la vénérable compagnie? Est-ce parce qu'elle existe qu'on lui doit obéissance? Mais il est question de savoir d'abord pourquoi elle existe. Est-ce parce qu'elle a été instituée par Calvin, Bèze, etc. Mais quels étaient les droits de Calvin? et Calvin a-t-il pu lui donner l'infaillibilité? D'ailleurs, ce

ne sont plus les enseignemens de Calvin que professent les pasteurs; M. Malan le prouve; la vénérable compagnie ne le nie pas. La vénérable compagnie est un corps nouveau qui n'a reçu sa mission de personne, que Calvin répudierait, comme un ministre socinien (M. Chénevière) répudie solennellement le calvinisme tout entier. Celle-ci n'a pas plus le droit de m'imposer son catéchisme que son édition de la Bible de 1805. Et ce catéchisme, qu'elle enseignait hier, elle ne l'enseignera peut être pas demain. Calvin, dans son catéchisme, a abjuré l'autorité infaillible de l'Eglise catholique, et l'Eglise de Genève, dans le sien, a abandonné la Trinité et la divinité de Jésus-Christ. Cela promet, et avec le progrès des lumières, ou plutôt avec la force de la logique, il est possible qu'une autre compagnie s'effraie de l'*autorité* de la Bible, de la justice, de la prescience et de la providence de Dieu.

Ce que je dis de la vénérable compagnie de Genève, la métropole du protestantisme, il faut le dire de tous les consistoires, de tous les rois-papes, en Prusse, en Angleterre, etc. Où est leur droit d'enseignement? vraiment dans un temps qu'on dit éclairé, il est impossible que le principe de la liberté de conscience essentiellement protestant ne tue le protestantisme lui-même. Voici ce que chaque synode, consistoire, vénérable compagnie, pasteur et ministre, est obligé de professer avant tout : « Ne croyez pas ce que j'enseigne; » car peut-être que je me trompe. » Et alors surgissent par centaines ces sectes diverses qui m'étonnent beaucoup moins dans l'existence de leurs chefs que dans la bonhomie de leurs adeptes. Le catholique, lui qui se défie de sa raison personnelle et qui dans l'Eglise croit trouver l'autorité de la souveraine raison, de la raison de Dieu en matière de foi, est conséquent et raisonnable dans sa soumission; mais chaque docteur, ministre, pasteur, de quelque secte qu'il soit, avoue bien, lui, qu'il n'a qu'une autorité d'homme, il ne prétend à rien d'autre, tellement que chaque sectateur du luthéranisme, du calvinisme, du socinianisme, de M. Chenevière, cet inventeur des quatre catégories distinctes d'êtres intelligens, Dieu, l'ange, l'homme, et Jésus-Christ, de M. Malan, de la vénérable compagnie de Genève, a le courage, non pas de céder à une autorité qu'il croit infaillible comme le catholique, mais qu'*il sait faillible*, dont il constate la faillibilité, puisqu'il voit élever chaque jour, particulièrement à Genève, autel contre autel, doctrine contre doctrine.

Et remarquez bien que chaque protestant méthodiste ou socinien, poussé à bout par cette désolante vérité, ne peut pas se réfugier

dans sa propre raison dont le premier cri est un aveu de ses limites, et au moins de la possibilité de ses écarts. Ira-t-il alors se réfugier dans un coupable scepticisme, mais ce n'est pas un poste tenable pour l'intelligence qui vit de foi, et c'est un singulier moyen d'être raisonnable que de renier la raison, et ce serait une *belle réforme* que celle qui conduirait les hommes dans cet affreux scepticisme traînant à sa suite l'athéisme, l'irréligion et l'immoralité. Je voudrais bien qu'à côté de la confession du vicaire savoyard de Rousseau, on fît aussi la confession de quelque pasteur protestant, plus tard je demanderais celle de quelque philosophe déiste. Il y aurait là bien des aveux, bien des regrets, au milieu peut-être bien des remords, à moins qu'il y ait encore plus d'illusion et d'ignorance.

A Genève il y a des protestans de bonne foi, mais ce sont ceux qui ne raisonnent pas et qui répètent en parlant de M. Chenevière, de M. Malan, etc., *le maître l'a dit*, je soumets ma raison faillible à la raison de ce pasteur faillible. Il y a des protestans qui sont conséquens avec le principe de la réforme, et ceux-là passent à travers le socinianisme, le déisme, peut-être même la matérialité, pour en définitive douter de leurs doutes mêmes. Il y a des protestans, je n'ose pas dire de mauvaise foi, car je ne veux offenser ni un homme ni une cité, mais qui ont l'air de ce qu'ils ne sont pas; il y a, du reste, comme dans toutes les religions, et dans le catholicisme même, des hypocrites de religion et de la religion par intérêt; il y a de l'immoralité comme ailleurs, de manière qu'on peut conclure que non-seulement la réforme ne satisfait pas *la raison*, mais qu'elle n'a rien *réformé* dans les mœurs.

Ces réflexions, il faudrait qu'elles fussent faites à Genève, car elles ne viennent pas naturellement à l'esprit des habitans de cette ville qui admettent bien le principe du libre examen, mais qui le dirigent contre l'Eglise romaine, sans s'apercevoir que la question pour eux n'est pas là du tout. En général Genève est peu à la hauteur du siècle pour les sciences intellectuelles, et surtout pour les sciences philosophiques. Je doute que la philosophie éclectique et idéaliste y soit encore comprise. Cependant elle commence à s'introduire dans les idées, et il faut désirer qu'elle y fasse des progrès. L'école du célèbre professeur de Paris, M. Cousin, a besoin d'avoir une expression à Genève, pour y détruire de vieilles et fausses idées qui sont maintenant des préjugés du bon vieux temps de la réforme. De la philosophie de M. Cousin bien autrement large, savante et rationnelle que tout le protestantisme, il y a un pas fa-

cile au catholicisme. Saint Clément d'Alexandrie fut d'abord philosophe platonicien. Il avait une prodigieuse érudition et lui aussi s'appelait éclectique. Ce fut après avoir étudié tous les systèmes de la Grèce, et de l'Orient et d'Alexandrie qu'il se fit chrétien. Partout il avait vu la raison individuelle de l'homme créant des théories incomplètes ou absurdes. Dans le christianisme il trouva la raison divine; il s'y soumit. Le calvinisme est passé à Genève, le socinianisme y passera aussi, le déisme ensuite, et placés sur les ruines de toutes ces opinions humaines, les hommes, dégagés de vains préjugés, feront comme saint Clément, et retrouveront la lumière et la vie dans ce catholicisme qui survit à toutes les écoles et à tous les systèmes.

Je voulais vous parler de la brochure curieuse de M. Pouzait, mais cette lettre est déjà trop longue permettez-moi de vous en écrire une autre fois.

(*Le Correspondant* n° 30, *tome IV*.)

DE LA FORCE QU'IL Y A DANS LA MESURE.

Il n'y a qu'un parti *brutalement fort*, un parti des masses qui puisse tenir impunément un langage aigre et passionné, un langage provocateur. L'insulte n'est jamais permise; mais elle revêt un caractère horrible quand celui qui vous insulte fait briller à vos yeux la lame du poignard, quand ses paroles sont des assassinats. Et, pour ne parler que du plus forcené des hommes, tellement forcené que l'on doutait pendant long-temps de son existence, témoin madame Rolland, qui ne voulait pas y croire, Marat était terrible, parce que derrière Marat se cachaient dix mille brigands.

Mais un parti qui ne saurait compter sur les masses populaires dans ce qu'elles ont de plus abject, et qui ne saurait pas même compter sur la grande masse nationale, toujours respectable, même quand elle est égarée, le parti du *petit nombre*, s'il a pour lui la raison et l'éternelle justice, ne doit se fâcher d'autre colère que de la colère du juste, et ne doit jamais se mettre en fureur. Il perd en force et en dignité. Or c'est à quoi ne font jamais attention une foule d'hommes de bien; ils ne voient, ils n'écoutent qu'eux-mêmes, boivent l'Arrack de leurs propres paroles, et, après s'être ainsi enivrés d'enthousiasme, ils ne s'aperçoivent que le lendemain du pas de clerc qu'ils ont fait.

Quelques hommes, il est vrai, semblent à cet égard privilégiés,

parce que c'est le *génie* qui les privilégie. A lui sied une certaine amertume, et même, de temps à autre, quand elle est juste et bien appliquée, la manifestation d'une éclatante colère. Mais ce n'est pas alors *ab irato*, dans les accès d'une fureur passagère, que de pareils hommes composent, c'est avec un misanthropie sublime, avec un amour de l'humanité qui se tourne en désespoir. Si toutefois cet état paradoxal, où peut se trouver plongée une âme de feu, peut être toléré dans l'homme de génie, il est nécessaire qu'il ne se transforme pas en caractère habituel de son esprit. Rien n'est exagéré comme la misanthropie, et rien ne voit l'humanité plus à faux. Burke, grand entre les orateurs, traita comme ils le méritaient les fabricateurs de constitutions, hommes qui faisaient de la géométrie politique, et devina le côté machiavélique de la révolution française dans ses plus atroces conséquences. Mais ne voyant la révolution que dans ses manifestations seules, il oublia par trop que derrière cette société ancienne, qu'il défendait avec une si haute éloquence, il ne se mouvait plus aucune Europe réelle; que l'Europe de Louis XIV, dégénérée en Europe de Louis XV, était elle-même une monstrueuse aberration de l'esprit humain, un plan bâtard, incompatible avec les nécessités du christianisme qui régissent le monde moral. M. de Maistre, inférieur en politique, mais supérieur en philosophie à Edmond Burke, et qui lui-même se répandait dans de sublimes invectives, voyait à cet égard plus haut et plus loin. Le noyau de l'esprit des Burke et des de Maistre est demeuré sain et intact; il n'en est pas de même de la misanthropie d'un écrivain, qui, sous d'autres rapports, a de très-grands mérites, M. de Haller. Réclamant l'état de nature comme état de droit, état vraiment social, et en cela il a parfaitement raison, M. de Haller s'indigne contre l'état de convention, la fiction législative des temps modernes, et y voit un violent despotisme : toutes choses sur lesquelles nous sommes d'accord. Mais lorsque, à force de nous donner le *paternel* comme l'état primitif de la société, et, à force d'écarter le caractère *citoyen* auquel, du reste, il rend hommage dans la forme communale des constitutions suisses, il nous construit, avec son droit de nature, un gouvernement absolu, et qu'il veut nous imposer ce gouvernement comme sanctionné par Dieu lui-même, l'impatience gagne le plus sincère admirateur du talent et des connaissances de M. de Haller; tels sont les torts où l'entraîne sa mauvaise humeur contre la grande révolution sociale qui s'est opérée de nos jours, et dont il n'a étudié qu'une seule face.

Règle générale : la violence du langage ne convient jamais à un

parti de la minorité, parce qu'il montre de toutes les choses la plus fâcheuse : « le désaccord des moyens que l'on a à sa dispo- » sition avec le but qu'on se propose d'atteindre. » Cette fougue n'est rationnelle qu'en tant qu'elle peut réaliser des appels à la force, et ces appels ont toujours en eux quelque chose d'immoral, sauf les cas d'une légitime défense. Oui, il est beau d'être violent, quand, en parlant avec véhémence, l'on frappe un de ces Cléons, un de ces monstres de démagogie contre lesquels Aristophane, en appelait au peuple d'Athènes; oui, ces grandes apostrophes sont de saison, quand elles ne s'évaporent pas dans la fumée d'une vaine bravade. Mais traiter comme Cléon mérite d'être traité le premier fou ou le premier imbécile, confondre avec Cléon la première bête brute, et même élever au rang des Cléons, c'est-à-dire des êtres éminemment anti-sociaux, le premier venu qui nous choque dans notre opinion, qui nous blesse ou nous gêne, c'est une de ces fautes qui jette subitement le discrédit sur la meilleure des causes.

Certes, le pouvoir a souvent forfait à la société, dès les âges les plus reculés du monde. Aujourd'hui il ne se signale plus, généralement parlant, par des crimes et de l'arbitraire, mais il lui manque le respect pour la dignité de l'homme, la reconnaissance de la sublime origine de la nature humaine. Il veut remplacer la liberté par l'administration, il veut en général administrer au lieu de gouverner, il s'ingère dans nos intérêts au lieu de diriger nos affaires. Il fait mal les choses que nous ferions mieux que lui, si elles étaient en notre pouvoir, ce qui l'empêche de bien faire le gouvernement, que le peuple ne peut jamais bien faire. On parle comme d'un fléau politique de la prétention d'une poignée d'hommes qui se disent le peuple et veulent exercer, au nom des oisifs *d'en bas* (comme d'autres ont voulu, de droit divin, l'exercer au nom des oisifs *d'en haut*) la souveraineté nationale sur la place publique, où elle dégénère en violences révolutionnaires, en commérages dignes des sifflets de la postérité; et l'on ne voit pas que l'on provoque ce fléau en enlevant aux hommes leurs occupations naturelles, le soin de leurs communautés, de leurs provinces et de leurs cités? Ces reproches sont généralement fondés, quand on les adresse aux gouvernemens de l'Europe actuelle, l'Angleterre exceptée. On ne peut assez combattre cette tendance, grosse de révolutions pour l'avenir; mais la bonne voie pour obtenir, à cet égard, ce qu'il est juste de désirer, est-ce de saper la base même du pouvoir, de lui ravir le respect des peuples, et de placer, en

quelque sorte, la haute influence sur la société dans la pure opposition, c'est-à-dire dans la critique négative de toutes choses ?

C'est cette *négativité* de l'opposition qui constitue sa faiblesse, et qui cause aussi le *désappointement* des peuples, quand l'opposition devient ministère. Forcée alors de se placer dans toutes les réalités, elle les embrasse sans pensée d'avenir, elle se laisse glisser sur la pente qu'elle avait si vivement signalée. Mieux eût valu pour elle et pour les peuples qu'elle eût critiqué les choses avec la connaissance positive des affaires, qu'elle eût vu ce qu'il y avait à faire, et *de quelle manière* il y avait à faire, pour ne pas se trouver elle-même embarrassée dans l'exercice du pouvoir.

La vérité de ceci est bien plus frappante, quand on s'est placé dans une position isolée, encore peu comprise de ses contemporains, mais où l'on a pour soi la conscience éternelle du genre humain. Il ne s'agit pas alors d'avoir constamment raison, mais il faut encore avoir raison de la manière la plus convenable, afin que le bon droit prenne un caractère plus pénétrant. La vérité défigurée par la colère est bien près d'être, aux yeux des peuples, la vérité ivre et chancelante. On la hue, après l'avoir traînée dans les rues.

Baron d'Eckstein.

(*Le Correspondant n° 30, tome IV.*)

DE LA CIVILISATION.

Le mot de civilisation n'est pas aussi défectueux qu'on l'a quelquefois prétendu.

Civilisation vient, comme on sait, de *civis*, *civitas*.

Dire qu'une nation se civilise, c'est dire qu'elle devient ville, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Je m'explique ; c'est dire qu'elle prend dans son ensemble les mœurs, les usages, les habitudes, qui tiennent plus spécialement à l'existence des villes.

Quand une nation se civilise, c'est que les membres qui la composent se plient peu à peu à cette mollesse qui tient au frottement des hommes, à ces raffinemens de luxe qui naissent de la comparaison continue résultant d'un voisinage non-interrompu ; à la douceur de cette vie intellectuelle, fille du commerce des esprits et de l'échange des idées ; à ces recherches du bien-être matériel qui ger-

ment insensiblement au sein d'un ensemble de découvertes accumulées ; à ces habitudes sociales qui résultent des réunions fréquentes, enfin à tout ce qui distingue la vie des cités. Les villes sont des groupes d'hommes condensés dans un espace rétréci : quand les hommes se rapprochent, que le nombre des villes augmente, que les habitudes qui s'y engendrent débordent dans les campagnes, on dit qu'une nation se civilise, et c'est bien dit.

Les nations ont deux vies simultanées, et dont l'une prend naissance et se fortifie à mesure que l'autre s'efface et s'en va mourir.

L'une est la vie isolée, agreste, individuelle ; l'autre est la vie composée, *polie* (πολις), sociale.

Celle qui domine méprise l'enfance ou la décrépitude de l'autre ; la noblesse féodale habitante des campagnes avait fait une injure du mot *vilain*. Nos villes sourient de dédain, en prononçant les mots de rustique et de campagnard. On dit : Il est de son village.

Savoir lire, s'adonner au commerce des lettres, étaient choses dédaignées par la superbe rudesse de nos ancêtres non civilisés ; ne pas savoir lire, rester insensible aux agrémens des productions intellectuelles, c'est se ravaler au-dessous de la dignité de l'homme, aux yeux des glorieux citadins de nos jours.

Autrefois on enviait la vie isolée et indépendante de la campagne, maintenant on se presse aux portes des cités. En France, le siècle de Louis XIV a porté une atteinte mortelle à la vie rustique, en jetant tant d'éclat sur la ville.

Laquelle vaut mieux de ces deux existences d'un peuple ? Qu'un autre le décide : car il est bien difficile d'apprécier ce que vaut la civilisation : surtout si l'on considère que nous sommes juges et partie, que nous aimons ses douceurs, qu'elle nous rend fiers de nous-mêmes, et que, civilisés comme nous le sommes, notre amour-propre de siècle est intéressé à décider dans son propre sens.

Cependant on peut dire qu'il y a plus d'indépendance dans la vie rustique ; se civiliser, c'est se plier les uns aux autres ; c'est faire un échange de concessions : les rustiques, qu'on me passe l'expression, se laissent à l'aise dans leurs défauts ; ils ont plus de vigueur et de rudesse dans l'âme : le frottement use et polit. La vie des premiers est pleine de jouissances intellectuelles et matérielles ; la vie des seconds a de moins la corruption réfléchie qui naît de l'attouchement continuel des hommes. Il y a plus de largeur, de noblesse, de spontanéité dans les vertus et dans les vices de celle-ci ; plus de raffinement, de grâce, de travail, dans les

vertus et dans les vices de l'autre. Quand l'une domine, la force est plus disséminée, mais plus également répartie; quand l'autre l'emporte, la force devient ordinairement plus identique, plus une dans son action; mais certains membres souffrent et s'énervent.

Quoi qu'il en soit, ce sont les villes qui règnent en Europe; les derniers événemens politiques l'ont suffisamment démontré. Les campagnes, traînées à la remorque, sont comptées à peu près pour rien. En Angleterre, la révolution parlementaire va consacrer ce fait accompli, savoir que dans les villes réside la force prépondérante. Partout les grandes influences viennent habiter les villes. Cette migration du dehors au-dedans des cités paraît être une règle universelle d'histoire. Les premiers Romains aussi étaient campagnards; la chaumière du consul et la hutte du sénateur évitaient l'enceinte de Rome; des champs on se rendait au *forum;* le bas peuple composait presque seul la population de la ville. Plus tard, les principaux de l'empire ne conservèrent aux champs que des *villa.*

Il est évident que le vent est à la civilisation; en ce sens le siècle est en marche; les mœurs des villes inondent les campagnes; les nations deviennent des cités, et bientôt nous n'aurons que des peuples de bourgeois.

L'Angleterre paraît être jusqu'ici la nation la plus avancée dans les voies de la civilisation matérielle. Sillonnée par les routes et les canaux, couverte de villes ou de bourgs très-rapprochés, elle a plutôt l'air d'une ville que d'une nation. En vain opposerait-on les habitations orgueilleuses et quasi-féodales de son aristocratie; elles ne conservent qu'un simulacre de l'ancienne vie expirante. De *castels* elles sont devenues *maisons de campagne.* Les mœurs de la ville sont assises au foyer des châteaux antiques comme à celui des nouvelles *villa.* Les petites commodités, les petites douceurs de la cité se rencontrent partout : il n'y a plus de chaumières, il n'y a plus de villages. Le *confortable* a tout envahi, a tout nivelé, a tout civilisé : il a escaladé les rochers et les sommets de l'Ecosse, et s'infiltre dans le pays de Galles. La rudesse, la sauvagerie, la fierté des anciennes mœurs sont traquées et n'échapperont pas.

Quant à la civilisation intellectuelle, c'est, je crois, en France qu'elle tient son avant-garde : c'est du moins la France qui en réfléchit et en concentre tous les rayons. Elle est de toutes les nations la plus sociable, la plus policée, la plus disposée à tout mettre en commun; elle offre le plus grand nombre d'hommes capables de goûter à la fois les délicatesses des mœurs et celles de l'esprit :

elle possède au plus haut degré la puissance d'expansion et d'assimilation.

En France comme en Angleterre, la société se produit également sous l'autre forme, quoiqu'à un moindre degré. On voit disparaître ou se transformer les châteaux qui donnaient aux campagnes un air de noblesse et de supériorité. Sous ce rapport la révolution et la bande noire ont beaucoup avancé la civilisation. Les habitations de campagne ne sont plus de nos jours que de pauvres maisons comme celles qui s'accottent dans les villes pour étayer leur faiblesse mutuelle et pallier leur mesquinerie commune. Aussi ces maisons, qui ne sont pas des châteaux, se bâtissent moins à l'écart : elles commencent à se rechercher, à se rapprocher, comme les animaux timides.

Il est désormais impossible de résister à ce mouvement. On a oublié la noblesse et l'orgueil de la vie isolée, et l'on s'est engoué des agrémens et des vanités de la vie sociale. Les individus ni les familles ne sauraient se contenter d'eux-mêmes : on a besoin les uns des autres. Quand on a goûté de la vie civilisée bien moins rude, bien plus commode à la faiblesse, qui demande bien moins d'énergie, on ne la quitte plus : on préfère marcher en troupeau.

On a déjà fait remarquer que la civilisation finissait par énerver le corps et l'âme des peuples : l'un et l'autre sont trop abandonnés à des sensations de détail ou factices et n'ont plus l'habitude de se suffire à eux-mêmes. L'une perd en force et en simplicité ce qu'elle gagne en finesse et en plaisirs, l'autre perd en vigueur et en santé ce qu'il gagne en *sensibilité* et en jouissances. Aussi a-t-on vu les nations parvenues au dernier période de la civilisation, succomber à la longue dans le choc contre les Barbares. D'abord elles paraissent plus fortes à cause de l'habileté acquise, mais bientôt les ressources créées par l'*industrie* factice deviennent égales et ce qui est propre à chaque antagoniste reste seul dans la balance.

L'entraînement est universel, et si l'humanité n'est pas arrêtée par un de ces grands fléaux qui détruisent un siècle en un jour, peste, conquérant, ou irruption de barbares, qui sait où elle s'arrêtera. Je m'imagine par fois que le globe entier ne sera bientôt plus qu'une grande cité. Déjà on cause d'un bout de l'Europe à l'autre. M. de Châteaubriand (1) a fait un tableau animé de la marche de l'humanité dans les voies du rapprochement physique ; il fait remarquer la progression que nous indiquons.

---

(1) Préface du Voyage en Amérique.

Il y a quelques siècles, avait-on quelque chose à dire à un habitant de Montpellier, par exemple, il fallait, à travers mille dangers et la lance au poing, voyager à grande peine pendant plusieurs mois : sans doute alors on ne se dérangeait pas pour se demander des nouvelles de sa santé. Les lettres vinrent, et l'on se dit bonjour, sans bouger, de Paris à Calcutta. Mais une lettre, il faut l'écrire, puis le temps de la porter laisse vieillir les idées en route, malgré le perfectionnement des chemins; le télégraphe a surgi : en quelques minutes, la pensée d'un homme arrive à Toulon ou à Pékin, dit M. de Châteaubriand. Ce n'est rien; elle arrive à Toulon, et à Brest, et à Strasbourg, et en cent endroits à la fois. Les gouvernemens se sont réservé le monopole du télégraphe; mais un temps viendra sans doute où des entreprises particulières fonderont aussi des télégraphes à l'usage de tous, et où il sera plus agréable de converser avec un de ses amis de Digne ou d'Arras que de faire le voyage du faubourg Saint-Honoré au Marais. Vous pensez peut-être qu'en voilà assez, et que l'humanité peut se reposer, après avoir si bien travaillé : non, non; le télégraphe a ses désagrémens; le nombre des signes en est nécessairement borné; il doit remuer bien des fois les bras avant de finir une phrase; on est obligé d'être trop concis pour ne pas être trop long. Or on sait que deux vases placés dans une certaine position se renvoient à une grande distance les sons qu'on leur confie, sans en rien laisser transpirer sur la route; tout le monde en a fait l'épreuve dans les deux bassins de bronze qui sont au Louvre. Eh bien! au moyen de deux vases immenses placés à une ou deux lieues l'un de l'autre, on pourra s'entendre et se répondre; et en échelonnant ces appareils d'un bout de la France à l'autre, on fera passer un discours de M. Péton en cent villes différentes, et sans perdre trop de temps. Une imagination un peu vive pourrait entrevoir dans le bassin dont je parle la future tribune aux harangues de la France et de l'Europe. Il ne faut pas qu'un scepticisme déplacé nous croie trop loin d'un pareil perfectionnement; la route est tracée, il y a déjà quelques années qu'en Angleterre on a fait l'expérience de ces télégraphes parlans, bien supérieurs aux télégraphes pantomimes.

Dire qu'il y a moins loin maintenant de Saint-Pétersbourg à Madrid qu'il n'y avait au douzième siècle de Paris à Gisors, c'est tomber dans le lieu commun; ce n'est pas non plus la peine de faire remarquer qu'il est plus commode, plus facile, plus sûr, et moins long de venir de New-York au Hâvre, qu'il ne l'était d'aller de la Grèce au rivage troyen, ou de Honfleur à Plymouth. Tout se

rapproche, tout se resserre, les distances disparaissent, on se trouvera bientôt trop près les uns des autres. Les bateaux à vapeur qui volent contre vent et marée, on fait de la mer une grande route non moins directe et aussi peu variable que la route de Saint-Denis à la Chapelle. Et puisque nous y sommes, nous devons dire que l'amélioration des routes a considérablement augmenté les moyens de civilisation : les transports se sont aussi tellement multipliés et perfectionnés depuis un siècle. Quoiqu'il reste encore beaucoup à faire, qu'il en coûte moins de temps, de tracas et d'argent pour faire quatre cents lieues qu'il n'en coutait naguère pour en faire quarante.

A ne parler que des voitures publiques, quelle distance énorme entre les messageries actuelles (un peu lourdes j'en conviens) et les horribles caisses où l'on charretait nos pauvres grand'pères comme des animaux que je ne veux pas dire! Aussi ne bougeait-on de chez soi, et les habitans de la Bretagne habitaient un autre hémisphère que les Normands. Il n'en est pas ainsi de nos jours : y a-t-il un paysan qui n'ait quitté son village ou qui n'ait un peu plus de lumières géographiques que ses aïeux? Nous ne sommes plus au temps où les croisés prenaient Troies en Champagne pour Jérusalem.

Qui sait où nous nous arrêterons une fois sur cette pente? Le but vers lequel nous marchons est comme l'horizon qui recule à mesure qu'on avance et personne ne peut dire où nous mèneront les ballons, les chemins de fer et les voitures à vapeur.

Outre ces facilités qui font qu'on n'est jamais loin les uns des autres, le système militaire de l'Europe est bien fait pour accélérer la tendance du siècle. En confondant les diverses provinces les unes dans les autres par le mélange des contingens, il opère un rapprochement dans les esprits, une fusion d'idées qui rend les citoyens moins étrangers les uns aux autres, leur donne des mœurs et des habitudes semblables, crée des rapports plus intimes et par là *civilise*.

En France, la chute de l'esprit provincial et le système des départemens qui fond le pays en un tout unique et identique ont fait tomber une autre barrière. La langue française en s'étendant comme une tache d'huile, qu'on nous passe ces mots, en étouffant peu à peu tous les patois ou langues qui morcèlent le territoire, tend à rapprocher tous les Français et les rapproche en effet.

On pourrait ici faire remarquer que la langue elle-même reflète l'époque : nous n'avons plus de grands hommes; ils sont remplacés par de grands *citoyens*.

Mais si l'on voulait énumérer toutes les causes de détail qui mènent à l'effet général, ce serait à n'en pas finir. Et par exemple l'influence de la presse périodique qui, malgré ses luttes intestines, groupe et rapproche les esprits autour d'un certain nombre d'idées communes, mériterait un chapitre à part. Mais il reste beaucoup plus à dire sur ce sujet que ne comporte un article de journal.

B.

(*Le Correspondant* n° 30, *tome IV.*)

MÉDITATIONS CHRÉTIENNES.

Par M. l'abbé Mac Holley, missionnaire anglais dans l'Amérique (1).

Voici un petit ouvrage dont nous devons remercier MM. *les éditeurs des bons livres.* On n'a pas voulu que la voix d'un pauvre missionnaire qui s'est fait entendre dans les forêts de l'Amérique fût perdue pour la France, et on répand parmi nous les *Méditations* qu'a eues là bas, devant Dieu, le cœur d'un pieux vieillard.

Le monde qui tourbillonne autour de nous ne sait pas toute la grâce attachée aux paroles sorties d'une pareille bouche, mais nous, chrétiens, nous le savons, et ne suffit-il pas? Si, dans ce peu de pages, nous trouvons la douceur que demande notre âme pour se consoler d'elle-même et de la vie, la force dont elle a besoin pour se soutenir dans ses perpétuelles défaillances, ne suffit-il pas? Il y a dans des écrits fameux de belles sentences de morale qui nous charmeraient peut-être, ou au moins assoupiraient quelque temps nos sens et notre cœur. Mais prenez garde qu'il ne faut point assoupir le cœur de l'homme, car il ne sort de ce sommeil que plus irritable et plus douloureux. Il faut le tenir éveillé sur lui-même et sur son sort, détourner sa vue du triste spectacle des misères qui l'assiégent, pour la porter sur la ravissante scène du bonheur que sa patience doit conquérir. Et si quelque parole peut nourrir en vous cette activité morale nécessaire, soutenir cette réaction vitale pour ainsi dire, c'est assurément la parole de celui qui a étudié l'humanité, non point en contemplation sur des livres, ni en

---

(1) Paris. A la Société des Bons Livres, rue Saint-Thomas-d'Enfer. n. 5. Chez Bricon, rue du Vieux-Colombier, n° 19.

amusement dans les théâtres et dans les fades conversations, mais pour l'amour de Dieu et de ses enfans, en plein air, mais dans les bois et sur les montagnes, au milieu des neiges de l'hiver et des ardeurs de l'été, mais les yeux pleins de larmes et le cœur serré de tristesse devant des corps souffrans ou des intelligences fermées à la vérité. Ah! oui, c'est celui-là qui entrera en maître dans votre âme pour lui faire entendre la voix de son Dieu, et la rendre meilleure et plus heureuse. Pour cela il n'aura pas besoin d'une brillante éloquence, mais simplement des mots qu'il sait lui, pauvre prêtre, et qu'il a pris dans son livre sacré, et puis des mots qu'ajoute naturellement son amour pour les malheureux, c'est-à-dire pour les hommes.

Nous ne pouvons mieux faire connaître les *Méditations Chrétiennes* qu'en répétant ce que disent les éditeurs dans leur préface :

« On sent, à la seule lecture de l'ouvrage, que c'est l'émanation d'une âme douce et sans aigreur, triste et désenchantée de la terre, mais pleine d'amour pour ses semblables et d'espérance au ciel, d'une âme qui a placé sa confiance en Dieu et qui est sûre de n'être point trompée dans son attente. L'auteur n'a point prétendu faire un livre; il a laissé parler son cœur; il n'a pas même songé à ordonner ses réflexions; il n'a pas écrit des méditations pour tels ou tels jours, tel temps de l'année : ce sont de simples et naïfs épanchemens; ce sont des paroles tout naturellement tombées de ses lèvres, suivant que le besoin de ses frères et l'amour de Dieu l'ont inspiré.

» Nourri des saints livres et des écrivains ascétiques, l'auteur a souvent leur onction : son style est, comme son âme, sans ambition, sans enflure.

» Lors même qu'il prononce la menace contre les pécheurs et qu'il leur révèle les châtimens d'une autre vie, sa parole est encore douce et bienveillante; c'est toujours la parole d'un apôtre pacifique, d'un père tendre et chrétien qui ne peut voir sans alarmes les dangers de ses enfans, qui ne sait être sévère envers eux que dans leur intérêt et pour leur salut.

» Du fond des forêts du nouveau monde, à la recherche des âmes qu'il voulait conquérir à Jésus-Christ, dans la hutte peut-être d'un sauvage, au milieu d'incroyables accidens de la nature physique, sous le poids d'accablantes fatigues, le pieux missionnaire exhalait les touchantes pensées que nous publions aujourd'hui. Ainsi celui qui est uni de cœur à Dieu, est fort de sa force; rien ne l'étonne; c'est l'homme dont a parlé le poète et que la chute même du monde

ne saurait ébranler : ce qui nous agite et nous trouble si fort, n'est rien pour lui ; c'est à ses yeux une ombre vaine ; c'est le monde qui passe ; il participe d'avance à la paix du Dieu qui doit être son éternel repos.

» Lisez en effet la méditation sur la Sainte-Vierge ; et dites si notre saint prêtre n'est pas déjà aux pieds du trône de Dieu, au-dessus de l'humanité : c'est un hymne d'une suavité ravissante ; c'est une mélodie céleste ; il semble entendre retentir ce cantique d'amour au milieu des anges et des saints qui forment la cour de la reine du ciel... »

On nous saura gré aussi de citer en partie cette *Méditation* sur la Sainte-Vierge, dont il est ici parlé.

« Mon fils, il n'y a pas de repos de la vie. Il faut être armé sans cesse : de tous côtés, il y a des ennemis, et si tu ne veilles, tu seras bientôt blessé. Si tu ne donnes pas ton cœur à Dieu avec la sincère intention de tout endurer pour sa gloire, tu ne pourras résister au zèle de tant d'ennemis et mériter la palme bienheureuse. Avance vaillamment et d'une main vigoureuse renverse les obstacles que l'on t'oppose. Le brave est toujours riche et le lâche toujours misérable.

» Choisis entre le repos en cette vie et le repos de l'éternité. Ah ! préfère la patience au repos, aspire à la paix véritable ; elle n'est pas sur la terre, mais dans le ciel ; elle n'est pas au milieu des créatures, mais en Dieu seul.

» Pour l'amour de Dieu il faut tout souffrir de bonne grâce. Travaux, douleurs, tentations, contraintes, anxiétés, obligations pénibles, infirmités, injures, calomnies, reproches injustes, châtimens, mépris, c'est là ce qui fait la vertu, le soldat de Jésus-Christ, c'est là ce qui prépare la céleste couronne.

« Vierge Marie, ne nous abandonnez pas au milieu des tentations : *et ne nos inducas in tentationem.* Vierge Marie, priez pour nous.... »

» Vierge pure, purifiez nos lèvres afin qu'elles prononcent le nom de Marie !

» Céleste Jérusalem !

» Autel de diamant ! l'Enfer ne le renversera pas !

» Notre mère !

» Oranger fleuri !

» Claire fontaine où viennent s'éteindre les feux de l'impureté !

» Bananier chargé de ses fruits !

» Bouquet d'anémones !

» Soleil levant sur la montagne?

» O vierge Marie, mère de mon Sauveur!

» Sainte épouse du Saint-Esprit. Toute sagesse vient de votre divin époux, intercédez pour ceux qui vous aiment de tout leur cœur, de toute leur âme et de tout leur entendement; ô mère de Dieu, c'est ainsi que nous adorons votre Fils, c'est ainsi que nous vous honorons.

» Marie, nom protecteur!

» Marie, nom bien-aimé!

» Marie, nom cher à Dieu!

» Pleine de grâces!

» Plus belle qu'un palais de cèdre et d'or!

» Puissante comme la foudre, douce comme la colombe des bois!

» Lis des vallées!

» Vierge choisie entre les vierges purcs, priez pour nous votre Fils : que par votre aimable intercession nous méritions la grâce nécessaire pour vivre dans la pureté. Que nous puissions nous présenter un jour devant le tribunal de Dieu avec cette robe d'innocence, dont l'Eglise nous a revêtus en nous donnant le baptême.

» O vierge Marie, mère de mon Sauveur. Nul parmi les hommes n'aura le bonheur de vous plaire, s'il n'est chaste!

» Une pensée impure dans le cœur d'un chrétien vous fait verser des larmes!

» Que je meure, ô ma mère, plutôt que de vous offenser!

» Délivrez-nous du mal!...

» La reine du ciel est aussi la reine des mers.

» Elle commande aux orages.

» Il faut donc la supplier d'appaiser dans nos cœurs les orages que le démon y soulève. Une seule invocation à Marie rendra le calme à notre âme.

» Une simple invocation à Marie délivre de tous les dangers.

» Lorsque nous pleurons elle essuie nos larmes.

» Lorsque nous souffrons elle porte nos douleurs aux pieds de son Fils.

» Si vous avez perdu une personne qui vous soit chère, adressez-vous à la Sainte-Vierge : elle seule peut comprendre vos douleurs, cette tendre mère qui a embrassé l'arbre de la croix où son Fils était attaché.

» Si vous êtes accablé par la misère, adressez-vous à la Sainte-Vierge, elle a déposé son Fils dans une étable.

» O chrétiens, mes frères, dans ce cœur de mère il y a eu douze glaives de douleur... »

Des publications semblables à celle-ci sont faites assurément pour répandre des sentimens de consolation et de courage, et pour réveiller un peu de cette piété intérieure, dont nous sentons chaque jour un plus vif besoin. Soyons reconnaissans envers les hommes qui se dévouent à faire circuler des paroles de foi et d'espérance dans les familles chrétiennes, et qui remplissent ainsi leur part de l'action publique que la Providence nous impose. Voici les paroles qui terminent la préface que nous avons sous les yeux :

« Que si, comme c'est tout notre but et notre plus ardent désir, nous faisons quelque bien en présence de tant de mal; si au milieu de tant de sujets de tristesse pour les âmes religieuses, nous apportons par nos publications quelque adoucissement à leurs douleurs, le ciel en soit béni! Oui, si nous connaissions quelque chose au-dessus des consolations chrétiennes, au-dessus de la paix de Dieu, nous voudrions, s'il était besoin, nous sacrifier pour le leur procurer; mais il n'est rien au-dessus de ce bien; c'est le trésor des trésors, la manne par excellence; la parole de Dieu est plus que l'or, les pierres précieuses et tous les biens du monde. »

(*Le Correspondant n°* 30, *tome IV.*)

PRÉTENTIONS DE LA PHILOSOPHIE MODERNE.

Narraverunt mihi fabulationes, sed non ut lex tua. *Ps.* 118.
Peribunt omnes cogitationes eorum. *Ps.* 145.

Epuisement de la Philosophie. — De l'Eclectisme. — Son impuissance. —De la Religion nouvelle. — Son impossibilité. — Du développement de l'Humanité par le Christianisme.

Semblables aux Juifs qui refusèrent de reconnaître le Fils de Dieu parce qu'ils attendaient un Messie vainqueur des nations et dominateur du monde, il est des hommes qui refusent de reconnaître l'Eglise à cause de ses humiliations et des triomphes de l'erreur. S'ils comprenaient quelque chose au christianisme, ils sauraient que le monde n'est qu'un combat, une épreuve, une expiation, un sacrifice; que l'Eglise, comme chacun de ses enfans, doit avoir

ses tribulations et ses douleurs ; car son chef, son divin modèle a subi aussi les humiliations, les souffrances et la mort. Il ne faut donc pas s'étonner que l'erreur ait eu puissance sur le monde et les choses du monde ; qu'elle ait pu, couvrant son néant de vaines apparences, les embellissant d'éblouissans prestiges, entraîner par une fausse éloquence, séduire par de trompeuses lumières les peuples abandonnés à leurs passions ; tout cela est châtiment, avertissement du Ciel, accomplissement de ce qui fut prédit. Mais cela ne peut durer toujours, l'erreur a des limites qu'elle ne franchira que lorsque devra périr l'univers, et il serait bien coupable, celui qui fermerait les yeux aux signes visibles qui annoncent aux chrétiens de la part de Dieu l'approche du règne de la vérité.

La philosophie eut, par la permission du Tout-Puissant, ses hommes de science et de génie, son temps de force et de gloire ; ce temps, ces hommes ne sont plus : se développant chaque jour, et chaque jour se dépouillant de ce qui la cache aux aveugles, bientôt, réduite à son expression la plus simple, elle sera contrainte de se montrer aux hommes dans sa nudité, et les hommes n'en voudront plus. Peut-être quelques esprits impuissans lui demeureront-ils fidèles, mais sa ruine et la gloire de la Religion feront le supplice de ces restes d'intelligences que n'aura pas désabusées sa misère.

Oui, l'erreur s'épuise, la philosophie meurt : après le XVIIIe siècle et les sanglantes applications de ses théories dégradantes, on pouvait espérer que, se séparant violemment du matérialisme, prenant en main la défense de Dieu, de l'âme et de sa liberté, combattant pour cette cause avec enthousiasme, la philosophie tirerait l'incrédulité de la boue où elle était plongée, et, par ce retour à des idées plus généreuses, préparerait les peuples à la régénération sociale ; elle eût eu pour elle une foule d'hommes que les doctrines avaient emportés à leur insu, ce besoin de croire qui tourmente si cruellement tant de jeunes âmes, et ce sentiment universel de la dignité humaine, qui, d'un bout du monde à l'autre, soulève les peuples et se débat contre ces principes flétrissans qui soumettent notre vie à une nécessité fatale pour nous livrer enfin au néant. Mais pour imprimer aux esprits un tel mouvement, il fallait un homme qui sût prévoir, un homme de génie et d'éloquence ; et la philosophie ne pouvait plus produire un tel homme ; il fallait des intelligences qui s'attachassent à ses conceptions, qui eussent foi en sa parole ; et la philosophie était trop vieille, elle avait creusé trop avant, pour que ses enfans pussent respecter une parole, re-

cevoir un enseignement, croire un système. L'erreur a ses lois comme la vérité, elle se développe suivant sa nature, et si elle y a pris racine, nulle force humaine ne l'empêchera de faire naître l'anarchie dans la société, ou de produire le scepticisme dans l'intelligence. On peut couper l'arbre et le jeter au feu; si on le laisse croître, il portera son fruit.

Sitôt que la philosophie fut comprise, qu'il fut clair pour tous qu'elle établissait chaque intelligence juge infaillible et suprême de ses croyances, de ses droits et de ses devoirs, elle dut cesser d'imposer aucune doctrine, c'est-à-dire, d'être inconséquente, et, pour conserver encore quelque apparence de vie, revêtir une forme nouvelle : ce fut l'Eclectisme.

L'Eclectisme en effet n'est rien et paraît quelque chose, laissant vide le cœur et l'esprit et nourrissant l'orgueil, n'ôtant pas le savoir et détruisant la science, ne touchant pas au doute et promettant la foi, ne sortant pas du scepticisme et pourtant sachant consoler l'âme de sa solitude en y faisant tour à tour apparaître les vaines ombres de l'avenir et du passé, il est comme le fantastique mélange d'une espérance et d'un souvenir. Ecoutons ses adeptes (1) :

Ils ne croient à rien, et pourtant, loin de mépriser ce qui fut, ils le révèrent, et prétendent faire servir ses ruines à construire ce qui sera; ils ne savent pas s'ils ont un Dieu, s'ils ont une âme, *aucune des religions qu'a vues le monde ne leur paraît être la vérité*, et pourtant ils nous parlent sans cesse de *dogme nouveau*, *de religion nouvelle;* ils prétendent conserver l'indépendance de leur raison et demeurer les juges de tout symbole, et pourtant ils se tiennent certains *que de cette anarchie apparente et passagère doivent s'élancer un jour le principe de foi et la communauté de croyance.* Ce principe de foi doit sortir du sein de la philosophie, s'emparer de la société et la former à l'image de sa mère.

Qui le croirait, si les prophètes de l'électisme n'en donnaient l'assurance? car enfin il n'est pas populaire, il n'a sur les âmes aucune puissance, il n'a pu faire pénétrer dans les masses une seule

(1) Je dois prévenir le lecteur une fois pour toutes que je ne prête aux *Eclectiques* que des idées expressément avouées par eux, que le plus souvent je me sers de leurs propres expressions, que tous les mots soulignés sont tirés textuellement des ouvrages de MM. Cousin, Jouffroi, Damiron ou du *Globe,* avant qu'il fût *Simoniste.*

idée, il n'a pu faire triompher un principe ; il est de bon ton, je le sais, de lui accorder de l'estime, mais il est de bon ton aussi de le laisser rêver dans son coin. Les hommes de ce temps sont singulièrement petits, les intérêts les touchent beaucoup, et peu les doctrines ; la philosophie peut être pour eux une occupation de jeunesse que dédaigne bientôt l'âge mûr pour s'attacher au réel, au positif de la vie : les principes peuvent servir comme moyen, mais les honneurs, la fortune, voilà le but. Et qui s'en étonnerait ? on ne croit plus qu'aux biens de ce monde, et la philosophie elle-même n'en promet pas d'autres.

D'ailleurs par quelles œuvres s'est-elle assuré l'empire des intelligences ? Elle a porté dans l'étude de l'histoire quelque bonne foi, fait quelque cas des traditions antiques, jugé le passé du christianisme sans trop de prévention ; il le fallait bien, le monde est dégoûté des mensonges de Voltaire et des contes encyclopédiques, la science contemporaine rend, par tous ses travaux, hommage à la religion, de toutes parts des rayons de lumière révèlent au siècle les vieilles croyances des peuples qui ne sont plus, la vérité se fait jour, les préjugés finissent, les calomnies sont manifestées, et la haine tombe : si la philosophie s'est trouvée un peu mêlée dans tout ce bien, si elle a bien voulu reconnaître les *avantages que la civilisation a retirés de la religion du Christ*, avouer que c'est *un système religieux plus complet et mieux en harmonie avec la conscience humaine que bien d'autres*, et même, — quelle générosité ! — qu'*on peut lui accorder sur le mahométisme et le brahmanisme une supériorité de raison et de vérité*, on ne refusera pas de lui en tenir compte ; on sait qu'elle a aujourd'hui assez de pudeur pour n'aimer pas qu'on la surprenne à mentir ; mais après tout l'injustice envers le présent n'est pas excusée par l'indifférence pour le passé, et pourrait faire croire que cette bonne foi qu'on affecte, que cette impartialité qu'on nous vante, sont bien plus une nécessité des temps qu'un mérite des hommes. Cette ostentation d'impartialité et ces cris de liberté et de vraie tolérance ont rallié à sa cause quelques esprits de talent et de travail, quelques jeunes hommes qui, froissés par les doctrines matérialistes et ne sachant où se prendre dans cet abîme de scepticisme, lui ont demandé cette nourriture de l'âme qui leur manque et qu'elle ne leur donnera point. Mais enfin ce nombre est-il bien grand ? A Paris, dans les provinces, combien de gens qui aient l'honneur d'être éclectiques ? et sommes-nous bien près de ce temps que nous annonce M. Cousin, où sur cent hommes, quatre-vingt-dix-neuf

philosopheront, et philosopheront à sa manière. Oh! l'avenir! l'avenir! c'est là leur refuge, car le passé, le présent, tout leur manque; eh-bien! dans l'avenir, si elle y arrive, la philosophie sera tout aussi misérable : un boiteux se redresse-t-il parce qu'il vieillit?

Les prétentions de l'Eclectisme à la popularité sont donc surprenantes, surtout quand on songe qu'il est condamné par sa nature même à demeurer toujours étranger au grand nombre. N'étant autre chose qu'un choix de ce que contiennent de vrai et de bon les divers systèmes, ne faut il pas que l'Eclectiste les connaisse tous? Et que de gens réunissent assez de science et de talent pour juger avec connaissance de cause ces milliers de systèmes que depuis la création enfanta la raison humaine? Courage donc, mettez-nous en état d'accomplir ce travail, faites-nous connaître Tennemann et la philosophie d'Edimbourg, remettez Proclus en honneur, traduisez Platon, réimprimez Descartes, courage! Il s'écoulera du temps avant que tous les philosophes aient passé par nos mains et sous nos yeux. D'ici là vous aurez appris peut-être que toutes ces froides erreurs ne peuvent plus remuer la pensée humaine, et que si ces puissantes intelligences ont pu se tromper, vous le pouvez même après eux, et ne pas distinguer toujours infailliblement dans leurs systèmes le vrai du faux, le mal du bien.

Toutefois *connaître les solutions diverses qui contiennent chacune une portion de la vérité*, *et de leur comparaison tirer la solution complète, qui est la véritable;* en un mot, *trouver et réunir les membres de la philosophie épars dans les monumens qui la contiennent*, n'est pas une œuvre qui suffise au génie de ces messieurs et les empêche de faire dans leurs momens de loisir quelques châteaux en Espagne. Ils ont rêvé, par exemple, qu'à eux appartenaient la *régénération de la société*, la *prédication d'un dogme nouveau*, l'établissement d'*une religion nouvelle.*

Ne leur demandez pas quel est ce dogme et quelle est cette religion; ils vous prieraient d'attendre qu'ils aient trouvé *les membres épars de la philosophie;* mais provisoirement vous pouvez renoncer au christianisme, car *il a subi la loi de cette force qui pousse le monde en avant*, *de cette force qui flétrit le passé et embellit l'avenir*, *qui rend impuissant ce qui est vieux*, *et puissant ce qui est nouveau.* Ainsi voilà des hommes qui prêchent un Dieu nouveau, Dieu inconnu qu'ignore le monde, qui ne s'est manifesté à aucune intelligence, qui n'a pas donné mission à ceux qui l'annoncent, et n'a révélé à personne ni en quoi s'éloignaient

de la vérité les anciennes croyances, ni en quoi consisterait la nouvelle doctrine! Que sont donc ces puissans esprits? comment se sont-ils assurés que depuis dix-huit siècles l'humanité ne pratiquait que de vaines superstitions et n'adorait qu'un nom? Sans doute que le Dieu dont ils sont les apôtres a guéri l'infirmité de leur raison, et, par un singulier privilége, les a faits infaillibles? Mais pour connaître l'erreur, il faut connaître la vérité, et qui fait profession d'ignorer le caractère qui la distingue n'a le droit de dire à personne : Il n'est pas là. Qu'on invente les dogmes les plus extravagans, on pourra les croire; mais proposer sérieusement de quitter une religion qui a fait le bonheur et la gloire des siècles passés, à laquelle la société doit ses progrès et sa civilisation, une religion dont on connaît le dogme et le culte, qui a ses prêtres et son Dieu, ses prophéties et ses traditions, son paradis et son enfer, ses consolations pour toutes les douleurs, ses espérances pour toutes les infortunes, de la quitter pour une croyance que ses futurs inventeurs ignorent encore, et qu'ils ne doivent révéler au monde qu'après avoir *rassemblé les membres épars de la philosophie*, qu'après avoir fait *une science* qu'eux-mêmes déclarent *impossible à faire*, c'est une folie dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire des hommes; il était plus raisonnable de prétendre édifier Babel.

Passons : cette difficulté ne mérite pas qu'on s'y arrête. Bientôt la philosophie aura terminé son *voyage* autour de la vérité, et connaissant ses *faces diverses*, fera ce qu'elle n'a pu faire depuis 3000 ans, résoudra tous les doutes, s'assurera définitivement si l'homme a une âme, s'il a un Dieu, s'il doit craindre des châtimens éternels, espérer des récompenses éternelles, et alors elle lui formulera son symbole, proclamera le nouveau dogme, et prêchera à l'univers la religion nouvelle.

Mais alors tout sera-t-il fini? n'y aura-t-il pas des esprits mal faits qui trouveront peu raisonnable de soumettre leur âme aux inventions de quelques hommes, qui, *doués de raison*, ne pourront *abdiquer leur jugement*, voudront *des croyances qu'ils comprennent*, et ne comprendront guère celles de l'éclectisme? De quel droit ces nouveaux pontifes décideront-ils les questions de foi? que pourra leur raison contre la raison d'hommes qui se croiront leurs égaux, et comment prouveront-ils qu'ils ont la vérité pour eux? L'homme est ainsi fait, qu'il croit à la parole d'un Dieu, et ne veut pas croire à la parole d'un homme. J'ai grand'peur que si le Dieu de la philosophie, *la force des forces*, comme ils l'appellent, s'obs-

tine à demeurer dans son obscurité, à refuser de manifester son existence par quelque signe extérieur et visible, ses disciples n'aient grand'peine à établir son culte dans l'univers, et que le monde qui s'est passé de lui pendant 6000 ans ne s'en passe encore jusqu'à la fin des siècles. Ces nouveaux apôtres diront sans doute aux peuples : Vous avez tort d'exiger des miracles, un syllogisme suffit, et nous en avons en quantité : majeure...., mineure......, conclusion.... Pouvez-vous douter à présent de l'existence de cet être, *la force des forces*, *l'âme par excellence*, *le type de tout bien*, *l'idéal de tout ordre*...., ce sont ses noms, adorez-le.... Philosophes, vous spiritualisez un peu trop vos idoles : les peuples pourraient retourner à leurs dieux de pierre ou de bois, mais jamais ils ne reconnaîtront ce dieu enfant de votre raison, ils n'adoreront jamais la conséquence d'un syllogisme.

Hommes de contradiction, ils ne savent donc pas ce qu'est une religion : une religion est une soumission commune des consciences à une loi, source obligatoire de devoirs communs : et ils prétendent laisser à chacun son indépendance et le soin de se faire à lui-même sa loi, sa raison, son dieu. Une religion suppose un culte et un sacerdoce : où faudra-t-il adorer leur divinité? auront-ils des temples, des sacremens, une liturgie? Oh! qu'elles seront belles, les abstraites cérémonies de l'Eclectisme! Auront-ils des prêtres? leurs prêtres dresseront-ils des chaires dans chaque village pour prêcher lumineusement le *moi* et le *non-moi* au peuple assemblée? Rivalisant de zèle avec nos missionnaires, on les verra sans doute quitter patrie, famille, richesse, honneur et gloire pour hâter par d'obscurs et pénibles travaux les progrès de la civilisation. Ils sauront mourir pour annoncer à l'Américain sauvage ou au Chinois lettré le règne de la philosophie, et traversant tous les genres de douleur et de mort, s'engloutir dans les bagnes de Constantinople, expirer en chantant des hymnes sous la hache de pierre des sauvages, ou verser à grands flots leur sang précieux dans les sorbonnes du Japon.

Ah! j'entends! des prêtres, un culte sont fort inutiles, la morale suffit bien; et cette morale persuadera au riche de se ravir le prix de ses jouissances pour secourir le pauvre, à celui-ci d'être heureux et content dans sa misère pour son intérêt bien entendu, cette morale étouffera les haines, les désirs de vengeance, inspirera le pardon des injures, l'amour des ennemis, empêchera les hommes de se livrer à leurs passions, portera nos filles à sacrifier leur jeunesse et leur beauté au service des malades et des malheureux,

remplacera le Christianisme en tout ce qu'il a fait pour la consolation de l'humanité souffrante !!

Prenez garde pourtant : les peuples ne se contenteront pas de grandes maximes et de vains raisonnemens ; aurons-nous quelque chose à craindre quand nous transgresserons vos préceptes moraux, quelque chose à espérer si nous avons la force de les accomplir ? Si la vie de ce monde est la seule vie, si ses jouissances sont le bonheur, bien fou qui se donnerait le tourment de combattre le penchant qui le porterait au mal, bien fou qui n'assouvirait pas les désirs que son cœur enfante ! Tous les calculs d'intérêt bien entendu n'y feront rien, on jouira tant qu'on pourra jouir, et si la vie vient à peser, on saura bien s'en défaire ? Que me donnerez-vous à moi, jeune homme bouillant de passions, afin que je puisse lutter contre elles et les vaincre ? me promettrez-vous les richesses, les honneurs, un peu de ce bruit qu'on appelle gloire ? vous n'en êtes pas les dispensateurs, et si vous pouviez me les donner, je n'en veux pas ; il y a un grand vide dans mon cœur, et rien de tout cela ne le peut remplir. Il faut donc céder et se soumettre au mal ! Je trouve cette doctrine bien dégradante ; combattre ! mais c'est une guerre, une guerre de chaque jour !... Toute guerre a un but, quel sera le prix de la victoire ? Les chrétiens ont le ciel et l'enfer, les philosophes auront-ils aussi le ciel et l'enfer ? Je le demande, que me donnerez-vous pour que je me soumette à votre morale ? il ne vous reste que les supplices et le bourreau !

Les supplices et le bourreau ! la Philosophie en aura besoin pour soutenir et défendre l'étrange société qu'elle va nous faire : il y aura des lois dans cette société, et la souveraine raison de chaque intelligence sera tenue de leur obéir : l'homme sera donc soumis arbitrairement à la volonté de l'homme, et la liberté ne consistera que dans une soumission aveugle aux volontés changeantes d'un pouvoir humain qui se déclarera infaillible et se fera Dieu. Que ce pouvoir se nomme chambre ou roi, il n'importe : la tyrannie n'en sera ni moins odieuse, ni moins réelle. Mais non, ne sachant pas s'il est une loi qui puisse obliger les hommes ? ignorant la loi divine, ne croyant pas en Dieu ou ne s'en occupant pas, car s'il existe, son royaume n'est pas de ce monde, ce pouvoir ne prétendra pas à l'empire sur la conscience humaine. Et ne voit-on pas en effet qu'il est tout aussi facile d'établir une société sans obligation morale qui lie les consciences, que de fonder une religion sans dogme commun auquel les intelligences demeurent soumises ?

On le voit donc, la Philosophie ne peut, sans se contredire elle-même, professer un dogme, proclamer une maxime morale, promulguer une loi, et toute société, toute religion sont incompatibles avec le principe de doute et d'indépendance qui la constitue essentiellement et la fait être ce qu'elle est ; car ce principe est directement contradictoire au principe de foi et d'autorité qui constitue essentiellement toute société, toute religion, et la fait être ce qu'elle est.

Nos philosophes prétendent avoir découvert les lois du monde moral ; avant eux on ne voyait qu'*un côté des choses*, ils voient tout, car la tête humaine s'est élargie dans ces derniers temps. Ecoutez-les, ils vous révèleront l'humanité ; c'est étonnant comme elle leur ressemble ! Reste à savoir si l'humanité sera flattée de la ressemblance, si elle trouvera bon que ces messieurs l'aient faite à leur image, si elle consentira à se renfermer dans les limites qu'ils lui ont prescrites. La foi à une autorité infaillible et divine est aussi un fait de l'humanité, pourquoi n'en pas tenir compte ? La raison d'un homme n'a pas le droit d'argumenter contre l'humanité, elle doit tout accepter, elle ne peut rien rejeter de ce que l'humanité lui enseigne, et quel enseignement plus constant, plus général, que celui d'une soumission légitime de l'esprit de l'homme aux traditions universelles, irrécusables témoignages de la vérité révélée par l'Être infaillible ?

Tradition ! révélation ! tout cela, bon autrefois, n'est plus de saison aujourd'hui, car *le temps marche*, *l'humanité se développe* et se dépouille chaque jour de ses vieilles erreurs. Oui, les chrétiens le savent, le temps marche, l'humanité se développe, et à mesure que le monde avance, la vérité est mieux comprise ; oui, le sort des doctrines n'est pas le résultat purement fortuit d'accidens imprévus, de volontés arbitraires, et il est une Providence qui, dirigeant pour sa gloire les événemens de cet univers, faisant servir malgré lui l'esprit du mal et ceux qu'il possède au triomphe du bien, montre la vérité plus pure après les temps d'erreur, et rend la foi plus vive après les siècles de doute. L'humanité ne revient pas en arrière, vous l'avez dit, et le Christianisme vous a vaincus il y a dix-huit siècles ; vous êtes bien les mêmes, vos principes n'ont pas changé, vos systèmes ne sont guère différens, vous n'avez pas trouvé grand nombre d'absurdités nouvelles, et les intelligences qui vous défendent ne sont pas plus fortes ? Pourquoi le Christianisme eut-il la victoire ? parce que vous étiez vieillis, et que vous ne répondiez pas aux besoins du cœur et de l'âme, et

aujourd'hui ni vous, ni le Christianisme, ni l'homme n'ont changé de nature, la Réforme et le dix-huitième siècle vous ont encore usés; revenir à vous serait reculer de dix-huit siècles, et prendre le droit chemin du paganisme; l'humanité ne rétrograde pas, vous êtes donc vaincus.

Et leurs oracles ne le prophétisent-ils pas eux-mêmes? cette *nouvelle religion*, ce *dogme nouveau*, cette *unité de croyances*, ce *principe de foi* qu'ils annoncent, qu'est-ce donc autre chose que la destruction de la philosophie, telle qu'ils l'ont faite? Ce qu'ils annoncent est l'objet de tous leurs désirs, il n'est donc pas vrai que l'unité de croyance soit illégitime en soi; que le principe de foi ait rien d'humiliant pour la raison humaine? Ils comprennent donc que Dieu a le droit et la puissance de dire à l'homme la vérité et de lui donner les moyens de la connaître avec certitude, que l'homme a la puissance et le devoir de croire à la parole de son Dieu et d'obéir à ses commandemens, sans que sa liberté soit violée, sans que sa foi ou son obéissance le dégradent. Ils comprennent donc qu'il y a dans notre âme, qu'il y a dans notre cœur quelque chose que le doute, que l'incrédulité ne sauraient satisfaire, et ils ne croient pas que le doute, que l'incrédulité, que la philosophie puissent durer encore long-temps.

Ah! s'il est des âmes que ne puissent remplir les intérêts et les affaires, les plaisirs et les joies du monde, qui aient besoin de foi, d'espérance et d'amour de frères qui prient avec elles, d'un Dieu dont la parole calme leurs passions, console leurs douleurs, qu'elles viennent à la seule doctrine qui ait vie en nos jours, à la seule qui descendant du ciel, et rassemblant sous ses ailes des intelligences librement soumises, puisse promettre et donner le bien de l'âme aux hommes égarés dans leurs voies, que le doute désole, que le désespoir flétrit, et leur tendre la main pour les élever à quelque chose de meilleur que la vaine, froide et stérile philosophie.

Mais le Catholicisme est mort!... il est mort! approchez, vous qui le dites, et mettez la main sur le cœur de ce prétendu cadavre.... vous verrez qu'il y a encore assez de chaleur et de vie pour échauffer et ranimer toute cette humanité si malade et si débile.

Mais je dispute contre des fantômes : où est donc cette doctrine puissante, qui s'en allait disant au catholicisme : Tu es mort. Où se cache-t-elle, que je puisse lui demander quel fruit a porté l'arbre de sa science? qu'elle me nomme quels sont les enfans qui l'appellent en ce moment du doux nom de mère? C'est elle qui est morte, si l'on peut dire qu'elle ait jamais vécu. On nomme même

des héritiers étrangers qui se sont partagé ses dépouilles, hommes qui n'ont pas assez de foi pour croire à Jésus-Christ, et qui en ont assez pour croire à Saint-Simon. Nous avons entendu leur voix, ils se donnent pour les apôtres de la religion nouvelle, de cette religion qui va réaliser toutes les promesses de la philosophie.

Nous les écouterons une autre fois d'une oreille attentive, et nous examinerons quels sont les titres qu'ils ont à notre croyance.

M.

(*Annales de Phil. chrét. tome II, p.* 397.)

DES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES DE L'INDE.

Systèmes philosophiques indiens. — Six systèmes. — 1° Le *Mimansa*, système des nombres et des sons. — 2° Le *Vedantha*, ou Panthéisme spiritualiste. — 3° Le *Yogha*, ou Mysticisme. — 4° Le *Sankhya*, ou Panthéisme matérialiste. — 5° Le *Veisheshika*, ou Matérialisme. — 6° Le *Nyaya*, ou Rationalisme. — Enfin, le Scepticisme.

Les différens articles que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs, sur les traditions des Hindous, ont assez fait sentir le besoin de donner à ce peuple une place dans les cours de philosophie.

L'étude des systèmes philosophiques de la Grèce ne suffit plus. Il y a eu progrès véritable dans l'histoire de la philosophie, il faut le suivre; derrière la Grèce commencent à se montrer les grandes, patriarcales et primitives figures des Egyptiens et des Hindous; un jeune philosophe, qui veut savoir quelque chose de ce que l'on appelle l'*histoire de l'esprit humain*, ne peut ignorer quelle a été la marche de l'esprit de ces peuples, pères de la civilisation moderne; il doit nécessairement connaître leurs travaux. Comme le dit M. Victor Hugo, *il ne suffit plus d'être Helléniste, il faut encore être Orientaliste.* Mais que d'ouvrages à se procurer, la plupart écrits dans une langue étrangère, d'une lecture et d'une compréhension assez difficiles? Nous avons donc cru utile de donner une analyse des principaux systèmes philosophiques de l'Inde. C'est avec étonnement que l'on verra l'esprit humain, presque dès le commencement, arriver aux mêmes résultats que ceux qui ont été obtenus par les philosophes modernes. On verra que l'homme, qui sort de la vérité, ne va pas bien loin, mais tourne nécessairement dans le cercle étroit d'un petit nombre d'erreurs.

La seule analyse des systèmes philosophiques de l'Inde est immense; la vie entière, dit W. Jones, serait trop courte pour lire seulement la moitié des ouvrages que les philosophes indiens ont écrits sur les matières les plus abstraites et les questions les plus hautes de l'intelligence. Car il est certain que la métaphysique a été cultivée dès les temps primitifs par les Brahmanes; et Manou, dans son code antique, avertit même de se prémunir contre les faux sages qui, par leurs systèmes, avaient essayé de renverser les lois saintes et la révélation des Védas. Dans la grande épopée du Ramayana, il arrive souvent que le poète interrompt le récit d'un sacrifice pour nous montrer les prêtres se lançant des défis, et discutant des thèses : dans le premier chant, on voit paraître un philosophe qui, niant l'immortalité de l'âme, soit par feinte, soit sérieusement, prêche une morale égoïste et épicurienne (1).

Cette doctrine, conçue sous les formes gigantesques de l'intelligence des premiers temps, fait trembler par son audace.

Jusqu'ici, comme l'observe M. Guigniaux, « on n'a pas tenu assez compte de cette observation spontanée, de cette étude intuitive de la nature et du monde, d'où résultèrent une science et une philosophie primitive, contemporaines de la formation des systèmes religieux. Tous, de près ou de loin, appartiennent à la haute antiquité où sentiment et pensée, idée et croyance, science et religion se confondaient (2). »

Or de l'examen des systèmes des Hindous, il est résulté que leur développement philosophique est au moins aussi remarquable que leur poésie, rivale en plusieurs points de celle des Grecs; de sorte que c'est le seul peuple de l'Orient chez lequel la force de l'intelligence se soit montrée égale à la force de l'imagination et du sentiment. Le peuple hindou résume ainsi en lui les deux grandes puissances de l'âme humaine qui ne se trouvent presque jamais réunies dans le même peuple, pas plus que dans le même homme.

En généralisant les vastes travaux des savans idianistes, Colebrooke est enfin parvenu à classer tous les philosophes de l'Inde en six écoles, dont les unes sont considérées comme hérétiques, les autres comme orthodoxes.

En effet, les Védas, dépositaires du catholicisme primitif de l'Inde,

---

(1) *Ramayana*, édit. de Sirampour, lib. I, cité par W. Schlegel, indische bibliothek, tom. II, cahier 3e.

(2) Des religions de l'antiquité. Notes du tome Ier.

une fois reconnus comme livres divins et inspirés, toutes les conceptions qui s'en écartèrent durent être déclarées mauvaises, comme chez nous ce qui s'écarte de l'Evangile. Dans l'Inde comme en Europe, tous les systèmes, toutes les idées se rangent donc naturellement en deux classes : dans la première sont ceux qui partent des Védas et de la foi, dans la deuxième sont les systèmes rationnels ou protestans. Les noms de ces six *darsanas* ou systèmes sont extrêmement anciens ; toutefois il paraît qu'ils sont allés se modifiant avec le temps bien que les noms soient restés les mêmes.

Le plus ancien, et peut-être le plus remarquable de ces systèmes, est le *Mimansa* qui se partage en deux : le premier Mimansa, ou le *Parva-Mimansa*, attribué à Djaimini, et le dernier ou l'*Uttara-Mimansa*, bien postérieur et qui n'est, à ce qu'il paraît, que le premier refondu et modifié par Viasa.

Le Mimansa, philosophie des nombres et des sons, approchant de celle des Chinois et des Pithagoriciens, qui prend la musique et les règles de l'harmonie pour base de tout un ensemble d'idées, est probablement la première qui se soit developpée sur la terre. Nous n'avons du *Mimansa* que des fragmens incomplets qui ne peuvent nous en donner qu'une faible idée : voici ce qu'ils nous font conclure.

Tout est harmonie dans l'univers, et l'ensemble des êtres forme un grand concert dont Dieu est comme la base et le son simple. Les lettres ou nombres sont le symbole et l'expression des sons ; chaque son particulier doit toujours correspondre au son universel, à la parole de Brahmâ ou au Verbe, sous peine de rompre l'harmonie des mondes.

C'est dans le même sens que Mercure Trismégiste disait peut-être à la même époque dans les sanctuaires de Memphis : *l'Univers est une lyre dont Dieu est le musicien* (1).

Dans cette antique doctrine, chaque son ou être harmonieux ayant pour expression un nombre, la science des nombres devient ainsi la science magique qui nous révèle l'essence cachée des choses et les mystères du passé et de l'avenir. Et en effet pendant toute l'antiquité, le système des nombres est toujours resté étroitement lié à l'astrologie qui n'a cessé que dans les temps modernes de faire partie de l'astronomie.

Dans le monde primitif, les familles patriarcales et nomades

(1) Cornelius à Lapide, (*Commentaire sur la sagesse.*)

roulant sur la terre, avec leurs chars et leurs troupeaux, comme aux cieux les étoiles, attribuaient aux nombres une puissance mystérieuse, et ne préludaient à leurs grands mouvemens qu'après les avoir consultés. Il y avait des nombres mystiques tels que 1 et 3, consacrés à Dieu trinité et unité, et 7 exprimant le jour de repos de Dieu et du monde; il y avait d'autres nombres consacrés aux choses naturelles, ainsi le nombre 2, symbole des deux forces mâle et femelle dans la nature, du feu et de l'eau, de la lumière et des ténèbres, en un mot des deux sexes, le nombre 4, emblème du monde créé, des quatre points de la terre et de tous les globes, des quatre fleuves primitifs, enfin du carré dont toutes les figures sont formées; le nombre 10, exprimant les dix mois de l'année lunaire, suivie par les peuples du nord ou *de la nuit*, suivant l'expression des anciens; et le nombre 12, nombre solaire, et zodiacal des peuples de l'Orient ou *de la lumière*.

Le Mimansa, philosophie des nombres et des sons rappelle la doctrine des Védas. On y voit une intelligence première ou *son simple*, qui s'exprime par une parole ou un verbe, et une multitude de sons composés, émanés du son éternel, immense, et qui sont les créatures.

Le second système, un peu mieux connu que le premier, est le *Vedantha;* on l'attribue à Vyasa (*le Compilateur*), personnage mythique selon la plupart des Orientalistes; car il est difficile à croire qu'un seul et même homme puisse être à la fois, comme l'a été Vyasa, théologien, législateur, philosophe, historien, poète, auteur des 18 Pouranas, d'autant d'autres livres intitulés *Oupa-pouranas*, en un mot, de tous les livres sacrés de l'Inde, c'est-à-dire de la moitié de la littérature indienne, qui, comme on sait, est immense. Il est donc probable que Vyasa représente une grande époque de l'esprit indien, époque où toutes les croyances primitives du genre humain se sont comme résumées et fixées dans un certain nombre de livres, destinées à servir de point de départ à de nouveaux développemens de l'intelligence.

Le *Vedantha* de Vyasa s'annonce comme l'explication des Védas dont il diffère néanmoins beaucoup. Car selon lui, Dieu est tout; le reste n'est qu'une grande illusion, *Maya* ou *Maha-Maya*. De toute éternité Dieu dort plongé dans une nuit lumineuse : il rêve; — Ce rêve c'est l'univers, c'est Maya qui remplace le verbe ou swadha des livres saints. C'est de Maya que tout sort, elle renferme en elle tous les principes élémentaires des choses; ces principes fécondés par l'esprit pendant le sommeil de Dieu, font éclore tous

les êtres, et l'homme ; qui vit d'une vie toute divine, mais toute composée d'illusions, car le germe de sa vie est Maya. D'où il suit qu'il n'y a d'existence réelle que celle de Dieu, tout le reste est un rêve, et Dieu n'enfantant rien de réel est pour ainsi dire stérile ; ainsi la mort n'est pour chaque homme que la fin du rêve, le retour, l'absorption dans l'être infini dont il est émané.

En effet, il en est de Maya, ou du rêve de Dieu, comme des rêves humains : qu'un homme pendant son sommeil ait songé qu'il était revêtu d'un corps qui n'existe pas ou qui n'est pas le sien, quand il se réveille il se retrouve tout à-coup en lui-même, et le fantôme a disparu. L'homme dans la vie réelle peut de la même manière parvenir à reconnaître que tout autour de lui n'est qu'illusion, enfin que lui-même, comme être individuel, n'est qu'une modification de Maya ; et alors s'oubliant lui-même, il est arrivé au sein de Dieu, où il commence réellement à vivre d'une vie infinie, éternelle : tout l'univers n'est plus à ses yeux que comme une fantasmagorie, et il rentre, lui, absorbé dans le grand Être.

Ce point de réunion de l'homme avec Dieu s'appelle l'*Yogha*, le but unique de la vie est d'arriver à ce point, et le meilleur moyen d'y parvenir est de s'arracher le plus possible à tout ce qui est Maya, de fuir toute jouissance physique, toute action corporelle, de rendre en soi la matière immobile, inerte, afin de l'oublier, et de l'éteindre. De là ces maximes d'apathie sans cesse répétées par les Brahmanes vedanthas : il vaut mieux s'asseoir que de marcher, se coucher que de s'asseoir, dormir que de veiller, mourir que de vivre. Tel est le Védanthisme, le premier système de Panthéisme indien.

Le Védantha diffère donc des Védas sur deux points principaux : 1° les Védas admettent un Principe créateur et créant, le Védantha n'admet que Dieu se révélant à lui-même ; dans les Védas, Swadha est quelque chose de réel en soi, c'est le Verbe éternel de Dieu ; dans le Védantha, Maya n'est qu'une illusion. 2° Les Védas voient dans les créatures quelque chose de réel et de vivant, le Védantha ne voit hors de Dieu que la mort, et dans le genre humain qu'un monde ténébreux de fantômes.

Ce système repose sur une grande vérité outrepassée, c'est qu'il n'y a que Dieu qui vive d'une vie indépendante, c'est-à-dire qui soit par lui-même ; l'homme n'existe point ainsi, et son grand mal c'est de vouloir imiter *cette existence par soi* de l'Être souverain, de vouloir se faire Dieu. Toute vertu consiste donc pour lui à confondre cet orgueil, à anéantir son moi devant la volonté divine,

à être humble. Telle est la vérité qui, mal interprétée, a mené les sages de l'Inde au Panthéisme.

Du Védantha découle comme conséquence immédiate la philosophie *yogha*, qui n'est à proprement parler que le Védanthisme dans son application à la vie humaine. Cette école du mysticisme indien, d'où sortent les *yoghis* ou solitaires de l'Hindoustan, a pour fondateur *Patanjali* que ses disciples font vivre avant le déluge. Ses livres qui sont remplis de l'ascétisme le plus profond ont été commentés par plusieurs sages, surtout par Vyasa.

En voici l'idée fondamentale :

Que l'esprit de l'homme s'isole du monde et de tout ce qui l'entoure par la méditation, il deviendra semblable à l'être qu'il veut connaître, et il ira se confondre avec lui; si au lieu de s'élever vers Dieu, l'homme s'abaisse vers la terre, il y restera attaché, son âme deviendra comme la matière, inerte, brute, capable seulement de désirs voluptueux et de souffrances. Cette philosophie consiste presque tout entière en préceptes pour les hermites contemplatifs, et en institutions pour ceux qui aspirent à le devenir. On y indique longuement les moyens de se dominer soi-même, puis de dominer par là, comme faisait l'homme primitif, la nature extérieure, avec laquelle nous sommes pour ainsi dire en communauté d'existence, les moyens de commander aux élémens par un regard, par une parole, au milieu de l'extase des pieuses pensées, de lire par la seule puissance d'une méditation profonde dans le passé et dans l'avenir.

Tel est le mysticisme du système Yogha, fondement de toutes les sciences magiques de l'Orient, qui tiennent une si grande place dans les études des Brahmanes, et dont la principale erreur est de croire que l'humanité, dégradée et déchue, peut par ses propres forces se relever de l'état actuel à l'état primitif et merveilleux de l'homme.

Du reste, tout ce qu'on rapporte de prodigieux et d'incroyable de ces yoghis des déserts de l'Inde, est reconnu désormais pour historique. « Car aujourd'hui, dit Schlegel (1), on connaît mieux l'étonnante flexibilité de l'organisation humaine et la puissance miraculeuse des forces qui sommeillent au fond de notre âme. « Quand ces forces magnétiques endormies se réveillent, on voit alors apparaître des prodiges. »

---

(1) *Philosophie der Geschichte*, Sechste Vorlesung.

La philosophie *Sankhya*, fondée par Kapila, est le quatrième système reconnu par les Brahmanes. Se séparant entièrement des précédens, il substitue à l'obscurité divine, dans laquelle dort et rêve le grand Être, des ténèbres matérielles qu'il nomme *Prakriti ;* de Prakriti émane la conscience du moi, *Ahankara* ou *Ankara*. Dans le Védantha-yógha, Ankara n'est qu'une illusion de l'orgueil, puisqu'il n'y a de réalité que Dieu; dans le Sankhya au contraire, Ankara est quelque chose de réel et d'existant, bien qu'émané des ténèbres : de lui dérivent les sens et les sensations, qui produisent les élémens subtils, d'où sort la matière grossière, de sorte qu'en dernière analyse, tout émane de ce moi humain.

Ainsi l'homme est vraiment créateur ; il est le centre de tout, tout vient de lui et se rapporte à lui. D'Ankara sort Pradjapati ou Adima (l'Adam de la Genèse), qui renferme en lui les germes de tout le genre humain.

« Adima, se trouvant seul, ne ressentait aucune joie, dit l'Oupanishada (1), et voilà pourquoi l'homme ne se réjouit point, quand il est seul. Il souhaita l'existence d'un autre que lui, et tout-à-coup il se trouva comme un homme et une femme unis l'un à l'autre ; il fit que son propre être se divisa en deux, et ainsi il devint homme et femme. Ce corps ainsi partagé n'était plus que comme une moitié imparfaite de lui-même ; il se rapprocha d'elle, et par cette union furent engendrés les hommes.... Puis elle se métamorphosa en génisse, et lui en taureau. »

Ils devinrent ainsi successivement tous les êtres de la nature, et toutes les espèces naturelles furent enfantées depuis l'éléphant jusqu'aux fourmis. Ainsi l'homme est le père de toute vie ; bien que fils du sombre chaos, et sorti des ténèbres originelles, il n'en est pas moins le commencement et la fin de toute lumière ; tout ce qui n'existe pas pour lui et par lui est fantastique.

Ce système d'une intelligence puissante et audacieuse marque dans la philosophie si mystique de l'Orient, le premier pas vers un panthéisme matérialiste, qui ne tarda pas à être complété par Kanada, auteur de la philosophie *Veisheshika*.

Cette cinquième école, la première qui soit décidément matérialiste, pose dès l'abord comme principe de toutes choses la matière telle qu'elle est sous nos yeux ; ainsi elle n'est plus une illusion ; elle est au contraire devenue la seule réalité. Réduite à l'état le plus

---

(1) *Oupanishad*. Trad. de Colebrooke. *Asiat. researches*, tom. VIII.,

pur elle est le feu et la lumière ; et la lumière, la plus pure essence de la nature, est Dieu, l'infini qui nous enveloppe, nous pénètre, et nous anime, l'éther. Le but de tous les efforts de l'homme doit donc être de s'affranchir de l'état obscur et sombre de la vie grossière pour s'élever de plus en plus dans la matière lumineuse ou pensante, jusqu'à ce que nous soyons tout esprit, c'est-à-dire toute lumière.

Kanada, le père de cette école, était, comme tous les philosophes indiens, un pieux hermite des déserts, car même le matérialisme a dans l'Inde une teinte mystique et tend à la vie contemplative.

Le but constant de toute la philosophie des Brahmanes, c'est d'arracher l'homme à la vie des sens et à l'empire de la matière, pour le faire monter dans la pure région de l'intelligence.

Nous arrivons enfin au fameux et dernier système connu sous le nom de *Nyaya*, qui n'est plus que le Rationalisme pur. C'est la philosophie d'Aristote tout entière ; quelques savans même (1) pensent que ce sont les Brahmanes qui communiquèrent leur doctrine à Callisthène, de qui Aristote l'emprunta pour la revêtir de formes grecques.

Cette grande réforme philosophique, dont le fondateur est *Gautama Bouddha*, avait été depuis long-temps préparée et annoncée à l'Inde par la philosophie déjà très-rationnelle de Kanada. Ce dernier dans son Veisheshika avait commencé à classer tous les principes élémentaires des êtres en neuf substances qui étaient les cinq élémens, le temps, l'espace, l'âme ou la vie, et l'intelligence, substances d'ailleurs purement matérielles, et composées d'atômes co-éternels, dont chacun forme à lui seul un monde.

Cette philosophie est la première qui ait présenté l'espace et le temps sous une notion abstraite, et qui ait introduit une classification dans les pensées, comme a fait plus tard la philosophie européenne, long-temps écho de celle d'Aristote.

Pour compléter cette première et faible tentative, Gautama, successeur de Kanada, établit un système complet de dialectique ; la raison humaine qui, jusque là toute contemplative, ne concevait guère que par intuition, fut soumise à des règles. Ces règles, désormais reines absolues de l'intelligence, furent chargées de contrôler

(1) Marlès, par ex., dans son *Histoire générale de l'Inde*, tom. II, pag. 368 et suiv.

et de vérifier les croyances; celles que la logique ne peut accepter, durent être rejetées, car il fut reconnu que la logique était infaillible, et que l'homme avec cette balance pèserait tout, jusqu'à Dieu.

La logique de Gautama, type de celle d'Aristote, se divise en 16 catégories, dont l'une présente le syllogisme avec ses trois membres, absolument dans les mêmes formes que la philosophie grecque. Ainsi commença la Méthode en philosophie. La raison affaiblie, à force de s'écarter des croyances révélées, ne pouvait plus marcher par élans, par *illuminations soudaines*, comme la raison primitive, il lui fallait un guide pour diriger ses pas; désormais plus mesurée, moins vagabonde, la triste expérience de ses écarts ne lui permettait plus de se hasarder trop loin dans l'abîme de ses pensées : ce bâton régulateur de la marche de la raison humaine, fut la Logique.

On a remarqué que la tendance de la philosophie Nyaya est tout-à-fait idéaliste; et en effet, il est presque impossible qu'un système issu, non plus de la nature, mais du travail intérieur de la pensée, et du plus grand effort de l'intelligence affranchie de cette nature sensible et extérieure, n'ait pas une tendance idéaliste quelconque.

Du Rationalisme de Gautama, au Scepticisme en religion et en philosophie, le passage a été rapide; les philosophes indiens, qui sous le règne des premiers Césars accompagnèrent à Rome les ambassadeurs de Taprobane (1), ne dissimulaient point à cet égard l'audace de leur doctrine; ils regardaient toutes les religions de l'Europe, comme des institutions de politique, « et ce monde, dit l'historien des hommes (2), avec tous ses cultes divers, comme une des soixante-dix mille comédies que la Divinité fait jouer devant elle pour amuser son loisir. »

Ainsi le scepticisme a été le dernier terme de la philosophie rationnelle dans l'Inde, comme plus tard dans la Grèce, comme aujourd'hui en Europe. En général, cette philosophie est partie dans l'Inde de l'idée de Dieu, ou de l'idée de l'homme; et selon que s'isolant de la tradition elle a pris pour point de départ, Dieu ou l'homme, elle n'a pu se prouver autre chose que Dieu, ou autre

---

(1) Ile de Ceylan.

(2) *Histoire des hommes;* Assyrie, tom. II. Nous ne citons cet ouvrage maintenant oublié que parce que le fait qu'il rapporte est cité par plusieurs auteurs latins.

chose que l'homme, c'est-à-dire qu'elle est restée constamment panthéiste.

Comment en effet ceux qui partaient de l'idée de l'Être infini, qui remplit tout, qui est tout, auraient-ils pu se démontrer la possibilité d'autres êtres existant avec lui, sans être lui. Jamais la philosophie ne donnera une solution rationnelle de ce fait.

Cette route conduisit donc à conclure qu'il n'y avait que l'infini, que Dieu, et que tout ce qui n'était pas lui était Maya; tel fut le védanthisme. Les autres, au contraire, comme Kapila, partant de la conscience du *moi* humain, *ahankara*, ne purent se prouver autre chose, et ils firent tout découler de cette conscience du *moi*, faisant ainsi de l'homme l'alpha et l'oméga des êtres; c'est le panthéisme sous une autre forme.

Le panthéisme au reste tient à un mystère profond de l'âme humaine, mystère par lequel l'homme, confondant dans une seule les deux vies dont il est doué, et qui le lient, l'une au monde des esprits, l'autre au monde matériel, prête à toute la nature, surtout aux animaux, une existence semblable à la sienne. Voyez le Grec moderne, l'Arabe nomade : il converse avec son coursier ou son dromadaire, comme s'ils pouvaient le comprendre. Tout, aux yeux des peuples enfans chez qui les sens dominent, et qui ne se sont pas encore élevés bien haut dans la vie intelligente, tout se revêt d'une existence semblable à celle de l'homme. C'est qu'ils ne connaissent guère encore que la vie sensitive; et en effet la nature est animée de cette vie aussi bien que l'homme, car comment se mettrait-il en rapport de sensations avec elle, si elle n'avait une vie commune avec lui?

Le panthéisme n'est donc qu'une vérité mal conçue : aussi ce système a-t-il été l'erreur de tous les temps, et comme le point de repos des philosophes de tous les peuples, qui, après s'être écartés de la foi primitive, ont voulu retrouver la vérité par eux-mêmes.

Au reste le panthéisme n'a jamais été qu'une erreur philosophique et individuelle, ne s'étendant jamais hors des castes savantes, et sans rapport avec la religion et le bon sens des peuples, qui ont toujours cru à une hiérarchie sans fin de dieux et d'anges, présidée par un Dieu suprême distinct de ses créatures.

Telle est l'histoire de la philosophie de l'Inde : un poète indien dans un drame célèbre, traduit en anglais par Taylor, et intitulé : *Prabodh Chandrodaya*. (Le lever de la lune de l'intelligence), a présenté sous une forme dramatique le développement merveilleux

de toutes ces conceptions, sortant, pour ainsi dire, du sein des nuages qui couvrent l'âme humaine, dans la nuit sombre de cette vie, et qui vont se dispntant peu à peu.

On retrouve dans l'Inde le germe de tous les systèmes modernes, qui ne sont que les systèmes anciens renouvelés; seulement on en a retranché ce qu'ils avaient de poétique et de trop oriental dans les formes, pour qu'ils fussent mieux appropriés à la sécheresse et à l'exactitude de nos siècles rationnels; car, on ne peut trop le répéter, l'esprit humain, lorsqu'il s'est écarté de la vérité, a constamment tourné dans le même cercle d'erreurs : tant il est vrai qu'il n'y a qu'un certain nombre, et un nombre très-borné, d'erreurs possibles, après lesquelles il faut recommencer à tourner dans le même dédale, ou embrasser le néant, tandis que soutenu par la vérité, l'homme s'élève au contraire éternellement.

La plupart des écrivains ont partagé ces six systèmes, ou *darsanas*, indiens en trois couples, de manière à former trois méthodes qui sont comme les routes obligées de l'intelligence, et qui se développent de telle sorte que dans chaque groupe, le second système n'est jamais que le développement, la conséquence du premier (1).

Ces trois groupes de systèmes sont, suivant W. Jones, le *Mimansa-védantha* qui, parti des Védas, a pour objet de montrer le but de toutes choses, de tout ramener au principe final des êtres. Cette philosophie qui indique le dernier terme de la pensée et de l'action, et qui sous une forme panthéiste domine depuis long-temps toute la littérature de l'Inde, s'est développée la dernière, suivant plusieurs orientalistes. Elle avait été précédée par la philosophie rationnelle et libre du *Veisheshika-nyaya*, expression de la plus haute époque de l'esprit indien. Les Nyayas eux-mêmes avaient été précédés par une philosophie de la nature, née de l'examen des phénomènes extérieurs et sensibles de l'univers et de la vie, philosophie primitive, quoique matérialiste; c'est le *Sankhya*, représentant dans l'Inde les écoles italique et stoïcienne, dit W. Jones, comme les Nyayas représentent les écoles péripatéticienne et ionique, et les Mimansa-Védanthas l'école de Platon.

Nous n'avons pu adopter cette classification, d'où il résulterait

---

(1) Schlegel's *Philosophie der Geschichte*, (Sechste Vorles). — Guigniaud, *des religions de l'antiquité*; notes du liv. 1er. — W. Jones. Works etc.

presque que le matérialisme fut le premier état du genre humain. Si la philosophie de la nature a été la première développée chez les peuples originairement barbares, les faits démontrent que le contraire a eu lieu pour toutes les grandes nations civilisées de l'Orient, qui ont commencé évidemment par le spiritualisme le plus profond. La philosophie indienne repose tout entière sur deux grands faits : d'abord ses six écoles s'accordent dans un but pratique, qui est de délivrer l'homme d'un état de chute et de souffrance, et de lui épargner toutes ses migrations en le jetant de suite dans le sein de Dieu ; en second lieu elles conviennent unanimement avec les Védas que les victimes matérielles, les offrandes d'animaux, celles de son corps et de sa vie même ne peuvent suffire pour accomplir la délivrance : il faut que l'homme immole son âme, son *moi*, il faut que l'*yogha* s'accomplisse.

Nous connaissons maintenant la philosophie indienne, la plus remarquable de l Orient, la seule de toute l'antiquité qui puisse rivaliser avec la philosophie grecque, et qui lui soit sous certains rapports supérieure, car quant aux autres nations orientales, leur développement philosophique n'est presque pas distinct de la théologie et des sciences sacerdotales. C. R.

(*Annales de Phil. Chrét. tome* 2, *p.* 408.)

DE LA DÉCOUVERTE DE L'ALPHABET HIÉROGLYPHIQUE,

ET DE SES RÉSULTATS POUR LES PREUVES DE LA RELIGION.

Histoire de cette découverte. — Essais tentés par différens savans. — Heureux efforts de M. Champollion jeune. — Alphabet démotique et hiéroglyphique.

La lecture des hiéroglyphes égyptiens est peut-être l'événement le plus grave, le plus important de notre siècle, si fécond pourtant en surprenantes révolutions. Qui peut prévoir les secrets que la mort tenait en réserve, et qu'elle se voit arrachés en ce moment? L'Egypte est le berceau de la Grèce, et par là de notre civilisation moderne. L'Egypte a été aussi un des principaux théâtres de la puissance de Dieu, et de son action immédiate avec les hommes.

Que diraient ces incrédules, reste de la philosophie moqueuse du dernier siècle, si l'on venait à découvrir une relation des événemens racontés dans la Bible sous le nom des *Dix Plaies d'Egypte*? Qu'opposeraient-ils au témoignage des écrivains égyptiens racontant le désastre de Pharaon dans la mer Rouge? Or, tout cela doit avoir été écrit. Car les faits dont parle Moïse sont assez publics et assez graves pour que le peuple en ait conservé le souvenir. Ces documens existent probablement encore, et s'ils existent, nous sommes sur le point de les connaître. Ainsi, gloire à Dieu, qui vient soutenir la foi de ses fidèles!

Voyez : dans le siècle passé, quelques demi-savans avaient voulu faire parler la science contre Dieu; ces divines pages, où Dieu a renfermé l'histoire de ses rapports avec les hommes, avaient été traitées de fables et de rêveries; la parole de Dieu, le Verbe, l'Esprit-Saint avaient été accusés — quelques hommes en délire avaient dit convaincus — de mensonge. Et voilà que Dieu se suscite des témoins dans toutes les parties du monde; voilà qu'il rend, pour ainsi dire, la vie aux morts, et les oblige à venir témoigner de sa véracité. Encore un coup, gloire à Dieu, qui vient soutenir la foi de ses enfans!!

On conçoit que l'étude des hiéroglyphes ouvre à la curiosité humaine une carrière immense : c'est une proie de plus donnée à l'esprit de l'homme affamé de science et de connaissances. Fidèles à nos principes, nous en prendrons seulement *la bonne part*, celle pour laquelle, suivant nous, Dieu a laissé soulever le voile qui couvrait depuis si long-temps tant de secrets.

Trois choses principales seront l'objet de nos recherches et de nos études.

Les époques de l'histoire de ce peuple qui étaient ignorées ou couvertes d'ombres, et qui vont se trouver fixées : interruption de la grande chaîne des temps et des traditions qui va être renouée et devenir complète.

Les croyances religieuses, les dogmes, les erreurs, les cérémonies, la mythologie encore si cachée des Egyptiens : découvertes qui seront d'un grand secours pour expliquer plusieurs passages de nos livres.

Enfin, le récit des événemens, qui confirmeront ou compléteront le récit de nos divines Ecritures.

Déjà plusieurs travaux sont préparés sur toutes ces matières.

Mais quoiqu'il n'entre pas dans notre plan de faire à nos lecteurs un Cours de langue hiéroglyphique, cependant nous croirions

tromper leurs espérances si nous négligions de les mettre au courant de la manière dont s'est faite cette découverte ; nous croyons surtout satisfaire leur juste curiosité, en mettant sous leurs yeux une lithographie représentant *l'alphabet démotique et hiéroglyphique*, résultat des travaux de M. Champollion, et la clef nécessaire de toutes les découvertes présentes et futures, vrai miracle de la science de ce siècle.

Nous y ajoutons, pour modèle de lecture de ces sortes de caractères, le nom d'Alexandre, en écriture *démotique* et en signes *hiéroglyphiques*. Pour l'application de l'alphabet à la lecture de ces signes, il est nécessaire d'avertir qu'il faut lire de droite à gauche (1).

Les études archéologiques égyptiennes se divisent en deux branches, études *philologiques* ayant pour objet la langue, les divers systèmes d'écriture, enfin l'interprétation des inscriptions monumentales, et les études *archéologiques* qui embrassent l'examen des monumens sous le double rapport de l'art et de leur destination religieuse, politique ou militaire.

Traçons en peu de mots l'histoire de l'archéologie en Europe.

L'attention des antiquaires se concentra d'abord sur les monumens romains, puis s'occupa des monumens de la Grèce lorsqu'on reconnut que c'était de là que Rome avait reçu les arts par transmission immédiate; mais l'opinion qui faisait de la Grèce le berceau primitif de la civilisation, qui croyait en quelque sorte à une génération spontanée des sciences et des arts sur ce sol si riche, s'est modifiée par l'étude des traditions et des monumens grecs; on s'est convaincu que la population véritablement hellénique descendait du nord, tandis que la civilisation vint plus tard du midi, importée par des étrangers venus des contrées orientales de l'ancien monde.

C'est donc dans l'Orient que l'archéologie cherche aujourd'hui les origines helléniques.

Les historiens assurent que les premiers civilisateurs vinrent par mer d'Egypte en Grèce : et en effet l'Egypte fut l'école où allèrent s'instruire les législateurs et les sages grecs. C'est donc par une connaissance approfondie des monumens égyptiens, en constatant l'antiquité de la civilisation sur les bords du Nil, et les relations nombreuses de la Grèce naissante avec l'Egypte déjà vieille, que l'on pourra remonter à l'origine des arts de la Grèce, à la source

(1) Voir les planches lithographiques.

d'une grande partie de ses croyances religieuses et des formes de son culte.

Deux causes ont retardé jusqu'ici le progrès des études égyptiennes, la rareté des monumens originaux, l'ignorance de la langue des anciens égyptiens.

Dès le dix-septième siècle, quelques cabinets renfermaient un certain nombre d'objets d'art qu'on recueillait comme objets de curiosité. C'étaient des amulettes, des figurines en terre émaillée, enfin des momies communes et peu remarquables. Plus tard, on posséda des lambeaux de manuscrits sur toile, des bandelettes couvertes de caractères sacrés, et des cercueils couverts d'inscriptions.

Ces objets appelèrent l'attention des savans sur le système d'écriture des Egyptiens. On étudia les obélisques de Rome, et l'archéologie s'enrichit d'une nouvelle branche qui resta long-temps stérile par suite de la fausse direction imprimée aux recherches des érudits. On ne saisit pas alors les distinctions établies par les anciens auteurs entre les différens systèmes d'écriture usités chez les Egyptiens. On mit en fait que *l'Ecriture hiéroglyphique* ne représentait nullement le son des mots de la langue parlée, que tout caractère y était le signe d'une idée distincte, enfin que cette écriture ne procédait que par symboles et par emblêmes.

De tels principes ouvraient à l'imagination une carrière sans limites.

Kircher s'y jeta et publia, sous le titre d'*OEdipus ægyptiacus*, de prétendues traductions des légendes hiéroglyphiques, sculptées sur les obélisques de Rome; mais qu'attendre d'un homme qui affichait la prétention d'expliquer les hiéroglyphes *à priori* sans aucune espèce de méthode et de preuves. Il contribua à répandre un préjugé d'après lequel les inscriptions hiéroglyphiques sculptées sur tous les monumens étaient comprises par ceux-là seuls d'entre les Egyptiens qui étaient avancés en grade dans les initiations religieuses. On croyait que les textes roulaient sur des sujets cachés et mystérieux, renfermaient uniquement les doctrines occultes de la théosophie égyptienne. Cependant on négligeait le seul moyen de parvenir à l'intelligence des inscriptions hiéroglyphiques, la connaissance de la langue parlée des Egyptiens, sans laquelle on ne pouvait rien faire, quelque hypothèse qu'on adoptât sur leur système graphique.

En effet, si l'écriture hiéroglyphique ne se composait que de signes purement idéographiques, il fallait connaître la langue parlée parce que les symboles employés dans l'écriture à la place des mots de la langue, devaient être disposés dans le même ordre logique et

suivre les mêmes règles de construction que ces mots; car il s'agissait de rappeler par la *peinture* les mêmes combinaisons d'idées qu'on réveillait par la *parole*. Si, au contraire, le système hiéroglyphique employait exclusivement des caractères de son ou phonétiques, ces signes ou lettres ne devaient reproduire que le son des mots et des lettres de la langue parlée. En supposant enfin qu'il y eut mélange de signes idéographiques, il est clair que la connaissance de la langue restait l'élément nécessaire de toute recherche raisonnable.

On ne songea même pas à user de cet instrument d'exploration, et cependant il n'était pas douteux dès le dix-septième siècle que les manuscrits coptes, rapportés d'Egypte par les missionnaires, ne fussent conçus en langue égyptienne, écrite lisiblement, puisque l'alphabet copte n'est que l'alphabet grec adopté par les Egyptiens devenus chrétiens, et accru de quelques signes.

Ce fut Kircher lui-même qui donna dans sa *Lingua egyptiaca restituta* une grammaire et un vocabulaire copte. Cet ouvrage, malgré ses imperfections, contribua beaucoup à répandre l'étude de la langue copte.

Plus tard, les travaux de Wilkins et Lacroze, ayant facilité la connaissance de la langue copte, l'archéologie fut ramenée aux études égyptiennes par l'espoir d'expliquer le système religieux de l'ancienne Egypte en réunissant les passages épars dans les auteurs grecs et latins, et interprétant les noms de ces divinités à l'aide du vocabulaire copte.

Tel fut le but de Jablonsky, lorsqu'il entreprit l'ouvrage intitulé *Pantheon Egyptiorum*. Mais il était présumable que les écrivains grecs et latins ne devaient donner que des notions incomplètes sur le système religieux de l'Egypte, et quant à l'interprétation des divinités par la langue copte, il était difficile que ces auteurs, en transcrivant ces noms, ne les eussent pas altérés. Tout prouve au contraire que l'analyse de ces noms ne saurait être tentée sans la connaissance de leur orthographe égyptienne, et il faut le dire, les élémens phonétiques, formant les noms propres des divinités, dans les textes hiéroglyphiques, n'ont rien de commun avec l'orthographe que leur attribuait Jablonsky.

On fit à la fin du dix-huitième siècle de nouvelles tentatives tout aussi infructueuses pour l'exploitation des monumens de l'Egypte. La science ne fit aucun pas par suite de la manie des systèmes *à priori* qui introduisit dans les travaux des savans d'étranges dis-

sidences. Les amis de l'archéologie se contentaient de réunir dans les musées les divers produits de l'art antique des Egyptiens. Les études sérieuses ne commencèrent qu'à la publication du grand ouvrage du Danois Zœga sur les obélisques de Rome. Ce savant en discutant les notions fournies par les écrivains de l'antiquité sur le système graphique des Egyptiens réduisit la question à ses véritables termes, et le premier soupçonna vaguement l'existence de l'élément phonétique dans l'écriture sacrée : mais il le réduisit à quelques caractères qui exprimaient les sons à la manière de ce que nous appelons des *rebus*. Il combattit le préjugé existant sur l'emploi mystérieux des hiéroglyphes. Ce savant pensait avec raison que cette écriture était employée à la rédaction de textes relatifs à toutes les matières; toutefois, il croyait que son usage ne pouvait que difficilement s'introduire dans les masses de la population; cette restriction disparaît aujourd'hui devant les faits.

Ce fut immédiatement après la publication de l'ouvrage de Zœga que l'armée française conquit l'Egypte : les savans qui accompagnaient l'expédition donnèrent une impulsion nouvelle à l'archéologie. Les monumens furent dessinés avec exactitude, et ces dessins furent recueillis dans le grand et bel ouvrage connu sous le nom de *Description de l'Egypte*. Le monde savant connut pour la première fois une juste idée de la civilisation égyptienne.

En août 1799, un officier de génie trouva alors à Rosette un monument bilingue qui donna l'espoir fondé de pénétrer les mystères du système hiéroglyphique. C'était une pierre de granit noir dont la face offrait trois inscriptions en trois caractères différens. L'une, détruite en partie, est en caractères hiéroglyphiques, le texte intermédiaire appartient à une écriture cursive égyptienne; la troisième est en langue et en lettres grecques. C'est un décret du corps sacerdotal pour décerner de grands honneurs au roi Ptolémée Epiphane.

On attacha avec raison de grandes espérances à la découverte de ce monument. La possession de textes égyptiens, accompagnés de leur traduction en une langue connue venait établir des points de départ et de comparaison nombreux et incontestables pour arriver à la connaissance du système graphique des Egyptiens. Il fallut abandonner la voie des hypothèses pour se circonscrire dans la recherche des faits.

En 1802, M. Sylvestre de Sacy ayant reçu ún *fac simile* du monument de Rosette, examina le texte démotique en le comparant

avec le texte grec, et publia un écrit qui renfermait les premières bases du déchiffrement du texte intermédiaire.

Bientôt le savant Suédois Akerblad publia une analyse des noms propres grecs cités dans l'inscription en caractères *démotiques* et en déduisit un court alphabet égyptien *démotique* ou populaire qui les représentait.

Mais Akerblad, si heureux dans l'analyse des noms propres n'obtint aucun résultat dans celle des autres parties de l'inscription, parce qu'il ne supposa pas que les Egyptiens avaient pu supprimer en grande partie les voyelles médiales, comme cela s'est pratiqué chez les Hébreux et les Arabes et d'un autre côté ne soupçonna pas que plusieurs signes de ce texte pouvaient appartenir à la classe des caractères symboliques. Il se rebuta et cessa de s'occuper du monument de Rosette.

Il resta prouvé toutefois que l'écriture vulgaire des anciens Egyptiens exprimait les noms propres étrangers, par le moyen de signes véritablement alphabétiques. Quant au texte hiéroglyphique, on ne s'en occupa guères à cause du mauvais état où se trouvait cette première portion du monument. Son intégrité eut pourtant épargné de longs tâtonnemens.

Les auteurs des divers mémoires, formant le texte de la *Description de l'Egypte*, ne s'occupèrent des divers genres d'écritures égyptiennes que sous des rapports purement matériels : ils publièrent des copies aussi fidèles que possible, d'un grand nombre d'inscriptions monumentales, mais ne traitant que d'une manière générale les questions relatives à la nature des signes élémentaires. Ce grand ouvrage donna la certitude que des notions très-précieuses étaient cachées dans les inscriptions hiéroglyphiques, ornement obligé de tous les édifices égyptiens; mais certaines déductions tirées de l'examen des tableaux astronomiques sculptés au plafond de plusieurs temples, propagèrent de graves erreurs sur l'antiquité relative des monumens. Ainsi on supposa à tort que tout monument de style égyptien, décoré d'hiéroglyphes, était antérieur à la conquête de l'Egypte par Cambyse.

Un savant Anglais, le docteur Young, en examinant le monument de Rosette, reconnut dans les portions existantes de l'inscription *démotique* et de l'inscription hiéroglyphique les groupes de caractères répondant aux mots employés dans l'inscription grecque. Il fournit des preuves matérielles à l'assertion des anciens, relativement à l'emploi de caractères *figuratifs* et *symboliques* dans l'écriture hié-

roglyphique; mais ses rapports avec la langue parlée, le nombre, l'essence et les combinaisons de ses élémens fondamentaux restèrent encore incertains. Le docteur Young embrassa tour à tour deux systèmes opposés. En 1816 il croyait à la *nature alphabétique* de la totalité des signes composant le texte intermédiaire de Rosette. En 1819, il affirma au contraire que toutes les écritures égyptiennes étaient purement idéographiques.

Les travaux de M. Champollion ont démontré que la vérité se trouvait précisément entre ces deux hypothèses extrêmes, c'est-à-dire que le système graphique égyptien employa simultanément des *signes d'idées* et des *signes de sons*; que les caractères phonétiques de même nature que les lettres de notre alphabet formaient la partie la plus considérable des textes égyptiens et y représentaient les sons et les articulations des mots propres à la langue parlée.

Seize mois passés au milieu des ruines de la Haute et de la Basse-Egypte n'ont apporté aucune modification à ce principe dont M. Champollion a éprouvé en tant d'occasions la certitude et la fécondité. Son application seule l'a conduit à la *lecture* proprement dite des portions phonétiques formant les trois quarts au moins de chaque signe hiéroglyphique; de là est résultée la pleine conviction que la langue égyptienne antique ne différait en rien d'essentiel de la langue vulgairement appelée *copte* ou *cophte*, et que les mots égyptiens écrits en caractères hiéroglyphiques sur les monumens les plus antiques de Thèbes et en caractères grecs dans les livres coptes, ont une valeur identique et ne diffèrent en général que par l'absence de certaines voyelles médiales, omises selon la méthode orientale dans l'orthographe primitive.

Les caractères symboliques devinrent dès-lors plus distincts et M. Champollion put saisir les lois de leur combinaison et arriver à la connaissance de toutes les formes et notations grammaticales exprimées dans les textes égyptiens.

Ainsi fut levé le voile qui couvrait la nature du système graphique égyptien.

M. Champollion va faire connaître au monde savant les résultats qu'il a obtenus pendant son séjour en Egypte et en Nubie, où il a recueilli des matériaux immenses.

L'importance de ces résultats est facile à comprendre; c'est par l'intelligence des textes hiéroglyphiques, c'est par l'analyse raisonnée de la langue des Pharaons que l'ethnographie décidera si la vieille population égyptienne fut d'origine asiatique ou si elle descendit des plateaux de l'Afrique centrale.

La connaissance de l'Egypte importe également beaucoup aux études bibliques. La longue captivité des Hébreux en Egypte, l'éducation tout égyptienne de leur législateur durent nécessairement s'empreindre, dans l'organisation religieuse et politique des enfans d'Israël. Moïse quitta la vallée de l'Egypte, non pour ramener les tribus à la vie nomade de leurs pères, mais pour les constituer, comme les Egyptiens, en une nation sédentaire, cultivant le sol et s'adonnant aux arts industriels. S'il proclama des dogmes religieux essentiellement distincts de ceux de l'Egypte, il imita quelques pratiques égyptiennes dans les formes extérieures du culte et sur-tout dans le matériel des cérémonies.

L'histoire de l'Egypte est liée, dès les temps les plus reculés, à celle de tous les grands peuples de l'Afrique et de l'Asie. Mais les annales de la plupart de ces nations ayant péri sans retour, il faut interroger les monumens écrits de l'Egypte. Les tableaux historiques sculptés dans les vastes palais de Thèbes, l'aînée des villes royales, nous font assister en quelque sorte aux expéditions militaires exécutées en Asie dans des temps dont les annales des hommes n'ont conservé qu'un souvenir confus et nous conservent les noms des trois Egyptiens, auteurs de ces grandes entreprises. Ces bas-reliefs offrent en même temps à notre curiosité les noms des peuples asiatiques rivaux de l'Egypte dans cet ancien monde politique que l'histoire abandonnait jusqu'ici aux fictions des mythes héroïques. Ils fournissent les notions les plus précises sur les races d'hommes auxquelles appartenaient ces nations, sur leur degré d'avancement dans la civilisation et les commodités de la vie. On en jugera encore bien mieux d'après les longues inscriptions sculptées sur les murailles des palais des rois, et contenant le détail circonstancié des expéditions militaires, le poids des pierreries et des divers métaux imposé sur l'ennemi, l'énumération de tout ce que le pays conquis devait régulièrement livrer au vainqueur. Ces inscriptions furent expliquées à Germanicus par les prêtres du pays, et Tacite en a donné une analyse surprenante par son exactitude (1).

L'étude des monumens et des textes égyptiens, en présentant sous son véritable jour l'état politique et religieux du vieil empire des Pharaons, conduit à la source des premières institutions de la Grèce : elle démontre l'origine égyptienne d'une partie très-importante des mythes et des pratiques religieuses des Hellènes sur les-

---

(1) *Annal.* l. II, n° XL.

quelles restent encore tant d'incertitudes. On reconnaît dans les portiques de Benihassan et dans les galeries de Karnac, exécutées par les Egyptiens bien avant l'époque du siége de Troie, l'origine évidente de l'architecture dorique des Grecs : en examinant sans prévention les bas-reliefs historiques de Nubie et de Thèbes, on se convaincra que l'art des Grecs eut des sculptures égyptiennes pour premiers modèles. Ce fut en partant de là, qu'adoptant un principe qui ne fut jamais celui de l'art égyptien, la reproduction obligée des plus belles formes de la nature, il s'éloigna de plus en plus de la simplicité du faire primitif, et s'éleva de lui-même à cette sublimité qui n'a pu être atteinte par les efforts des modernes. L'interprétation des monumens de l'Egypte mettra encore en évidence l'origine égyptienne des sciences et des principales doctrines philosophiques de la Grèce : le Platonisme et le Pythagoricisme sortirent des sanctuaires de Saïs.

Ce travail est le résumé des leçons que M. Champollion donne en ce moment, tous les mardis, au collége de France, où l'on vient d'ériger une chaire pour la langue hiéroglyphique. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ces leçons.

A.

(*Annales de Phil. chrét. t. II, p. 422.*)

RAPPORT

A M. le ministre des travaux publics sur les épopées françaises du XII siècle, restées jusqu'à ce jour en manuscrits dans les bibliothèques du Roi et de l'Arsenal; par M. Edgar Quinet.

Ce petit écrit contient des renseignemens fort curieux et pleins d'intérêt sur les plus anciens monumens de l'histoire et de la littérature française, monumens oubliés et l'on pourrait presque dire inconnus jusqu'à ce jour, malgré leur importance. L'ouvrage très-court de M. Quinet n'étant pas susceptible d'analyse, nous ne pouvons mieux faire que de le citer.

« L'antiquité entière est d'accord sur ce point, qu'avant l'invasion romaine et dans des temps qui échappent à toute appréciation historique, les peuples celtiques possédaient des livres sacrés dont les colléges des prêtres conservaient le dépôt, et que les Bardes étaient chargés d'accroître incessamment. Il est facile de juger de l'étendue qu'avaient ces recueils du sacerdoce, en considérant que la jeunesse gauloise mettait ordinairement vingt années à les étudier; nous ne pouvons nous les représenter autrement que semblables au Védas des Indiens, au Zend-Avesta des Persans, aux recueils hermétiques des Egyptiens. De même que tous ces derniers monumens, ils contenaient deux parties : 1° les dogmes théologiques sur la formation de l'univers; 2° la généalogie et l'histoire primitive de la race indigène. Après l'invasion romaine, ces dogmes et les souvenirs de ces dynasties devinrent le fond des traditions populaires, et continuèrent long temps de se développer avec elles. Sans altérer le fond de leurs doctrines, les livres sacrés empruntèrent quelques détails aux traditions latines. Mais ce ne fut qu'après la grande invasion du cinquième siècle, que ces recueils cessèrent de se répandre dans la langue où ils avaient été écrits. La civilisation celtique, successivement opprimée par le poids de deux conquêtes, par celle des Romains et par celle des Barbares, n'eut d'abord de liens et de rapports moraux qu'avec les conquérans qui la touchaient de plus près, et partageaient son sort, c'est-à-dire avec la société romaine : le clergé devint l'interprête nécessaire et le conciliateur de ces deux mondes. Dès que le sacerdoce chrétien s'établit dans les Gaules, son premier effort de prosélytisme le

conduisit à rencontrer face à face les dogmes druidiques, et c'est par le combat qu'il apprit à connaître ce qui faisait alors la vie intellectuelle et religieuse de ces contrées. Aussi dès l'origine le trouve-t-on occupé à reproduire à son usage et dans sa langue les monumens religieux et historiques des idiômes des provinces celtiques. On eut ainsi les traductions latines des poèmes de l'Armorique, de ceux de Cornouailles, d'Irlande, et du Gévaudan. On eut la traduction des livres de l'Espagne et de la Catalogne, qui contenaient, à ce qu'il paraît, les doctrines sacerdotales des Turdetains, auxquels Strabon attribue de vieilles épopées de six mille ans. Les Latins, frappés du caractère extraordinaire de ces monumens, inventèrent un titre pour les désigner, et ils les appelèrent livres d'exaltation, *libri exaltationis*. Au onzième siècle, on les possédait presque tous; aujourd'hui il ne nous reste que ceux de Bretagne, publiés quelques années après la découverte de l'imprimerie, et presqu'aussi rares aujourd'hui que le manuscrit...

» Tant que dura le premier débrouillement des langues modernes, elles restèrent impuissantes à lutter avec le génie de l'épopée. Le latin fut donc à peu près seul interprète des traditions primitives depuis le cinquième siècle jusqu'au dixième. Dans cet intervalle les traditions s'essayèrent dans la bouche du peuple à parler les langues nouvelles; mais elles ne furent pas encore déposées dans des monumens écrits. Ce n'est que vers la fin du onzième siècle que la langue romaine servit de truchement aux traditions celtiques de la Catalogne; et Flagetanis, si savant dans les livres païens, et lui-même étranger au christianisme, fut un des traducteurs arabes de cette époque.

» Dès le commencement du douzième siècle, les choses changent brusquement; alors les deux langues d'oc et d'oil sont distinctes, et s'essaient à l'envi sur les livres sacrés de l'Europe occidentale, très-faiblement altérés dans les versions latines. C'est une chose vraiment merveilleuse que de voir avec quelle ardeur ces langues naissantes se prennent à reproduire dans un mètre nouveau les traditions sacerdotales et les fables originales des Celtes. En moins d'un demi-siècle, toutes les vieilles provinces furent couvertes de vastes épopées romanes qui chacune établissait son centre là où avait été jadis un collége de Druides ou de Bardes. Celles qui se formaient près des vallées de l'ancienne Catalogne, s'affiliaient aux traditions orientales des Arabes et des Persans. Celles qui cherchaient leur point d'appui autour des pierres druidiques des Ardennes, s'associaient

aux traditions germaniques des bords du Rhin. Les plus pures de tout mélange étaient celles qui se ramifiaient dans l'Irlande, le pays de Galles et de Cornouailles, la Basse-Bretagne et l'île de Jersey. Il est à remarquer que, dans leur composition, elles sont parfaitement contemporaines de la première des Eddas scandinaves, et qu'elles ont devancé les Nibelungen de près d'un demi-siècle.

» Or, ces vastes épopées nous ont été conservées intactes dans la langue et le mètre du douzième siècle; seulement jusqu'à ce jour elles sont restées inconnues dans les manuscrits des bibliothèques. J'en ai compté environ soixante et dix, en ne faisant entrer, dans cet examen, que celles dont l'intérêt est décidément de premier ordre. Elles forment là, à elles seules, dans l'obscurité où on les laisse, une littérature entière, dont les plus savans critiques tels que les éditeurs du *Recueil des historiens français*, loin de connaître la valeur, n'ont pas même soupçonné l'existence.

» Ces épopées, comme les livres sacrés des Druides, se divisent en deux classes : les unes sont des généalogies des dynasties celtiques, les autres ont davantage le caractère de la cosmogonie et des fables théologiques.

» Les poèmes généalogiques sont pour la race des Celtes, ce que sont pour les Hébreux les livres des juges, pour les Goths l'histoire de Jornandès, pour les Indiens les Pouranas; et la critique leur trouve les mêmes conditions de vérité historique. Ils découvrent près de trente générations de chefs Bretons et Galls antérieures à la conquête de César. Ils décrivent la première occupation des terres du nord par les races humaines. Les traditions historiques de ces temps jusqu'au contact des Gaules et de la civilisation italienne s'y développent avec ordre sur un fonds très-faible de mythologie. Puis ils racontent, sous le point de vue national et indigène, les luttes de la race celtique contre les Romains. Leur récit continue jusqu'à la première invasion scandinave. L'étonnement des vieilles populations des îles en présence des conquérans germaniques, est dépeint en traits primitifs qui rappellent l'arrivée des Espagnols au Mexique. Ils ne s'arrêtent que lorsque les chefs Gaëls ont décidément embrassé le christianisme. Ces poèmes sont appelés à reculer de plusieurs siècles l'horizon de l'histoire des Gaules. Ce que l'on trouvait jusqu'ici à la tête de toutes les races humaines, ces monumens qui tiennent à la fois de la régularité de la généalogie et du ton consacré du sacerdoce, qui se rencontrent au berceau de tous les peuples dont l'existence a été complète,

manquaient encore à notre histoire : il est donc d'une importance inappréciable d'en réhabiliter les textes. Tant qu'ils ne seront pas connus, tout ce que l'on pourra dire de nos origines, sera absolument privé de force et de profondeur.

» Mais, quel que soit l'intérêt de ces poèmes, il en est d'autres, en plus grand nombre, qui ne sont pas moins ignorés, malgré la gloire littéraire dont ils ont été autrefois justement environnés. Si je disais que nous avons en France des épopées, les unes de 20,000 (1) vers, les autres de 30,000 et même de 70,000 qui remplissent près de cinquante volumes in-folio ; que ces épopées brillent autant par la profondeur des traditions que par l'éclat du langage, par le génie individuel des poètes, l'imagination radieuse qui les soutient sans cesse, par la largeur et l'ampleur de l'idiôme ; que tous ces poèmes, unis entre eux par mille liens, à proprement parler n'en font qu'un seul qui se divise et se ramifie à l'infini, on croirait sans doute que je parle des épopées indiennes, écrites sur l'écorce des palmiers, et cachées dans leurs étuis de bois odoriférans. Eh bien, ces épopées sont françaises. Elles ont été citées et admirées par le Dante. Trois siècles après leur complet achèvement, elles ont été imitées en détail par l'Aristote avec qui elles rivalisent tout-à-fait d'éclat et de pittoresque, et sur qui elles l'emportent sans contredit par la profondeur, le naturel et la naïveté. Ces épopées, nous les avons sur des manuscrits du douzième siècle, dans l'octave de l'Arioste, avec les moralités qui précèdent chacun de ses livres. Que l'on se figure le caractère intime des cinq premiers siècles de notre histoire représenté au vif et en relief dans une action complexe comme cette époque elle-même. Le jet abondant des traditions armoricaines qui pénètre et se fait jour à travers l'ébauche inachevée de la société féodale, ce fonds de croyances et de formes primitives à demi recouvert des teintes du christianisme ; tous nos âges héroïques rassemblés et résumés dans un cycle unique ; cette période mérovingienne avec ses petits chefs, ses royautés errantes ; les anciens bardes réduits aux rôles de mages et de devins : tout ce monde au berceau est réfléchi dans les épopées, dont il est ici question, avec une incroyable transparence. Non-seulement elles offrent ainsi le tableau le plus profond du système de l'Europe occidentale, après l'invasion ; non-seulement elles ont pour nous, peuples modernes, un intérêt privé et domestique, mais elles se rattachent par mille

(1) Aymery de Narbonne a plus de 77,000 vers.

liens aux traditions universelles de l'humanité primitive ; et il est évident qu'au fond, elles sont la succession naturelle et le développement des doctrines sacrées de l'Orient. C'est ainsi que toute la partie du Saint-Graal ramène incessamment à l'histoire des religions Indostanes, Persanes et Pélasgiques. Quant à la langue, dès le premier bond, elle a atteint là, par la force et l'élan des hommes de génie et des écoles d'artistes qui viennent de la créer, toutes les qualités fondamentales de l'esprit français, l'éclat, la marche vive et impatiente, la grâce et la richesse dans le récit, la clarté jusque dans le mystère, et avec cela des qualités tout-à-fait perdues depuis, et dont se compose la vie épique.

» Les ouvrages de nos modernes rhapsodes naquirent donc du mouvement naturel des traditions indigènes ; ils s'aidèrent des premières versions qui avaient été faites en latin, et leurs épopées eurent derrière elles un texte historique auquel elles recouraient au besoin, de la même manière qu'un siècle auparavant, l'épopée des Persans modernes s'était appuyée sur le texte des traditions recueillies dans une prose qui ne devait pas lui survivre. En effet, à mesure que cette forme plus vive s'imposa à la tradition, les anciennes versions tombèrent dans l'abandon, et elles ne tardèrent pas à se perdre entièrement. De savoir jusqu'à quel point la rhapsodie française resta conforme à la leçon primitive, c'est une question que nous avons assez d'élémens pour résoudre, puisqu'il nous reste une de ces traductions latines et l'ouvrage français qui en est sorti, je veux dire la chronique de Montmouth et le poème de Brut. Or, à la première vue, il est manifeste que le poème français est resté fidèle en tout au sens et à l'ordre même du texte primitif ; ce qui doit s'étendre aux ouvrages en vers pour lesquels nous ne sommes plus en état de faire cette comparaison. Mais une chose montre, d'une manière encore plus évidente, combien la tradition primitive s'est exercée d'une manière toute-puissante et presque sans mélange ; c'est de voir que les poètes du douzième siècle, sous la préoccupation des souvenirs de Charlemagne et de la croisade que prêchait saint Bernard, ne font entrer aucun de ces élémens postérieurs dans le système et la contexture de leurs épopées.

» J'achève de les suivre dans leurs dernières destinées. A peine furent-elles composées et eurent-elles couvert le sol et les débris de l'Europe celtique, qu'elles devinrent populaires dans tout le reste de l'occident. Ce fut alors un zèle inouï chez les peuples étrangers à les reproduire dans leur langue. L'Allemagne, l'Angleterre, l'I-

talie, même les îles Scandinaves se disputèrent de les traduire librement. Les plus grands poètes de ces pays mirent leur vie à reprendre nos originaux et à faire des versions où leur caractère indigène se développait encore à l'aise. Chacun de nos grands cycles héroïques trouva ainsi au-dehors plusieurs poètes qui le refirent et l'interprétèrent à leur manière. C'est ainsi que le Tristan fut traduit séparément par les deux hommes les plus éclatans de cette époque de l'Allemagne; la France eut alors, sur le développement littéraire de l'Europe, une influence qu'elle n'a plus retrouvée que dans le siècle qui suivit celui de Louis XIV. Ces poèmes brillèrent dans leur forme la plus pure pendant le douzième siècle et la première moitié du suivant. Comme s'ils eussent dû partager et reproduire en tout les phases de l'architecture, ce fut au quinzième que leur dégénération s'accomplit. Le mètre fut aboli. Le sens profond des originaux se perdit de plus en plus; réduits à une prose triviale ils ne furent plus qu'un texte où entraient pêle-mêle toutes les idées, toutes les formes à mesure qu'elles se dissolvaient avec le moyen âge. On les paraphrasa comme on fit de la Bible, et, vers le seizième siècle, ils étaient défigurés et inconnus comme elle.

» De là cette incroyable opinion qui s'est formée depuis ce temps, que les hommes les plus savans dans notre histoire ont répandue à plaisir, et qui enfin est aujourd'hui la conviction générale : que la poésie française n'a commencé qu'au seizième siècle, et qu'excepté les troubadours de la langue provençale, tout ce qui a précédé n'est que barbarie et basse latinité. Les poèmes que j'ai sous les yeux sont destinés à établir un fait précisément contraire, à savoir : qu'avant le siècle de Louis XIV, une grande et magnifique ère de poésie a éclaté en France dans le courant du douzième siècle, et que c'est dans ces monumens d'art indigène, moitié Celtiques, moitié Français, que se retrempera à une autre époque le génie national. On verra que, faute de ces épopées, la science de nos origines est complètement ajournée, et, qu'en ce qui nous regarde, grâce aux recueils de nos chroniques, nous pouvons citer nos Hérodotes, mais que pour notre époque homérique, celle-là nous est encore inconnue comme si elle n'eût jamais été.

» C'est d'après ces considérations, Monsieur le ministre, que je me suis résolu à faire tout ce qui dépendra de moi pour tirer de l'oubli où on les laissait, ces monumens du génie national, aussi importans qu'aucun de ceux auxquels on puisse songer. Déjà je préparais les matériaux nécessaires à une collection des principaux dé-

bris de nos cycles héroïques, quand je fus envoyé en Morée par le gouvernement. Depuis, la nécessité de ce travail m'a paru de plus en plus imminente, à mesure que mes recherches sur ce sujet se sont aussi accrues. Après avoir, dans divers voyages, comparé les manuscrits allemands avec les manuscrits français, il n'y avait pour moi qu'un embarras entre tant de richesses, celui du choix en commençant. Ne pouvant publier à la fois qu'un seul de ces poèmes, je me suis arrêté d'abord à deux épopées d'un caractère entièrement différent, au Brut et au Parceval. Il serait vraiment à regretter que l'une et l'autre ne fussent pas immédiatement publiées; mais devant opter d'abord pour l'une d'elles, je me suis décidé pour le Parceval. Voici par quelles raisons. Le Brut, il est vrai, a une richesse incalculable de traditions historiques : ce sera la mine nécessaire de toutes les recherches futures sur nos origines; mais enfin le génie de l'écrivain, quoiqu'il s'y décèle par intervalles, est enchaîné au texte de la généalogie d'un peuple; et j'espère, dans mon introduction générale, donner un examen suffisamment complet de ses élémens historiques, en attendant sa publication, qui est indispensable. Quant au Parceval, c'est évidemment une œuvre d'artiste : langue, couleur, récit, plan, tout est là d'un grand et puissant écrivain; il y aurait sacrilége de le mutiler dans un résumé, on n'y peut pas songer. Ce poème a vingt mille vers, un peu moins du double de l'Odyssée. C'est le fruit le plus beau, le plus suave, le plus riche de notre littérature jusqu'à Louis XIII et Louis XIV, puisque le Tristan est perdu. Il remplira deux volumes que précédera un travail étendu sur les sources des traditions celtiques, et leurs rapports avec l'orient et le nord. A la seule comparaison des textes, les oppositions fondamentales par lesquelles les caractères des races se reproduisent et se distinguent dans les poèmes germaniques, ou les *Nibelungen*, et dans nos poèmes celto-romains, se montrent d'elles-mêmes. Il ne sera pas moins facile de découvrir, ce qui n'a pu être fait encore, faute de monumens, les différences nationales que les traducteurs étrangers du moyen âge ont introduites dans le système de nos cycles héroïques et la part d'originalité qu'ils y ont apportée. A cette question doit répondre l'examen des manuscrits qui nous restent des épopées tant françaises que provençales. Je n'ai parlé que de celles dont les traditions sont puisées dans le monde celtique et breton. Il en est d'autres qui sont d'origine franke et barbare. Un troisième cycle est entièrement fondé sur les souvenirs de la civilisation romaine et bysantine. Mais quoique contemporains jamais ces systèmes épiques ne se confondent,

et chacun poursuit son cours isolément sans dévier nulle part. S'ils descendent de sources opposées, il est surtout remarquable qu'ils ont chacun un rythme différent. Les poèmes d'origine celtique conservent tous l'octave, la mesure rapide du mouvement lyrique, la souplesse des chants populaires. Au contraire, les poèmes tudesques qui se groupent autour de Charlemagne, ont adopté sans exception le grand vers héroïque, le vers des Nibelungen, et des chansons latines. Avec leur rime uniforme qui retentit toujours la même pendant des chants entiers, comme la lance sur le hautbert, c'est la lourde marche, le sourd frémissement des bataillons appesantie sous l'armure et le harnais de la chevalerie naissante. Ainsi, par la forme autant que par le fond, ces épopées prennent soin elles-mêmes de se distinguer entre elles, comme l'accent, le vêtement, la condition des races, alors plutôt rassemblées et campées sur un même sol, que confondues dans une même société; et elles montrent à découvert, selon leur ordre historique, tous les fondemens du monde moderne, qui plus tard se mêlent jusqu'à devenir méconnaissables dans l'harmonie idéale de Dante et d'Arioste.

» Monsieur le ministre, permettez-moi de remarquer, en finissant, que les Latins avaient, comme nous, dans les premiers siècles, des poèmes semblables aux nôtres, où toutes leurs traditions étaient contenues. Peu à peu ils les laissèrent périr, à mesure que l'intelligence de ces premières époques s'effaça davantage parmi eux. De là, la confusion et l'ignorance inouie où ils arrivèrent touchant leurs origines. Il s'agit pour nous de ne pas retomber, après eux, dans la même faute; il en est encore temps, quoique, ainsi que je l'ai dit plus haut, nos plus précieux manuscrits et la plus belle de nos épopées soient déjà irréparablement perdus dans notre langue, et n'existent plus que dans les traductions étrangères. Je crois qu'il est inutile de vous exposer plus au long quelle misère c'est en effet pour l'histoire nationale, de penser que les étrangers ont seuls, jusqu'à présent, le secret et les témoins de notre propre génie à son origine. Je ne sache pas qu'aucune entreprise plus nationale puisse être présentée à votre intérêt, que de ressusciter ces merveilleux poèmes en qui nous trouvons tous les types les plus purs du génie de la France, et qui rejettent en arrière de près de cinq siècles sa grande ère littéraire et poétique. On a compris dans ces derniers temps quelle protection est due à l'architecture du moyen âge, et la conservation et la réparation de ces édifices sont devenues l'objet d'une attention particulière. Cette sauve-garde mise sur

une partie de nos antiquités ne s'étendra-t-elle pas à ces monumens d'un autre genre qui ont suivi jusqu'à présent toutes les phases des cathédrales gothiques? Pour ceux-là, il ne s'agit pas de les conserver, mais bien de leur donner l'existence et de les exhumer pour la première fois des manuscrits où ils demeurent ensevelis. Toute espèce de retard en ce qui les regarde, équivaut à une destruction momentanée, outre que leur influence, aujourd'hui si nécessaire, en s'ajournant plus long-temps, peut finir par perdre toute efficacité. Car ces monumens sont de ceux qui semblent avoir été tenus en réserve pour le temps où l'art national, après avoir épuisé toutes les voies et cherché toutes les solutions, ne peut plus retrouver de vie et de naturel qu'en se renouvelant dans les sources indigènes qui lui étaient restées inconnues. »

RÉFLEXIONS

Du *Messager des Chambres* sur *la Vision d'Hébal*, de M. De Ballanche (1).

« Ce qui perdit le principe plébéien en 89, c'est, nous l'avons dit, le manque de foi. Aussi est-il remarquable aujourd'hui que tous les esprits éclairés convergent vers l'unité et cherchent un dogme commun qui assure la communauté des intelligences, dans le mouvement naturellement désordonné des idées libérales. Le libéralisme philosophique est bien et dûment convaincu d'impuissance; aussi, depuis la révolution de juillet, depuis que le présent affranchi du passé semble chanceler sans règles et exposer l'avenir, tous les philosophes s'agitent, et l'école de Maistre et celle de Vico, et même une nouvelle école qui vient de naître, legs équivoque de St.-Simon, s'étudient toutes à rallier à elles les sciences inquiètes, qui s'ennuient du doute, et les convictions flottantes.

» Ce n'est pas toutefois un dogme nouveau que le monde demande, et nous dirons avec M. Ballanche : « Il ne faut point chercher ces théurgies, ces sciences magiques et superstitieuses, qui à la fin d'un règne religieux, essaient de se substituer à la foi. Le genre hu-

(1) Voir ci-dessus p. 17.

main n'est point en travail d'une religion nouvelle ; car tout est dans le christianisme, le christianisme a tout dit. Toutes les communions chrétiennes gravitent donc vers une unité catholique; le temps est venu où toutes les hérésies vont confesser leur insuffisance. »

» Les hérésies n'ayant qu'une vertu dissolvante, doivent sortir du monde au jour où le monde cherche à se réformer dans une vaste synthèse définitive. Voyons au reste ce qui se passe.

» Dans les pays tolérans, le catholicisme, par sa propre force, attire à lui des majorités imposantes. Les deux nations qui présentent, aux deux extrémités de l'Europe, là l'esclavage dans toute sa laideur, ici l'intolérance sectaire et l'égoïsme aristocratique dans toute leur nudité, sont deux nations dissidentes. Là les catholiques expirent sur des champs de bataille, fort de leur foi et de leur union contre des masses barbares; ici les catholiques meurent de faim par milliers, en vue de la riche et froide métropole, plutôt que de renier leur foi. Les priviléges féodaux ont conservé toute leur rigueur, et le despotisme sa sauvage autocratie, avec l'aide des évêques anglicans, comme avec celle des évêques grecs.

» Cependant la France, en 89, avait donné le premier signal, et sa première campagne contre le principe fatal, souillée par des crimes et terminée par le despotisme, avait pourtant soulevé en Europe toutes les sympathies plébéiennes. Quand elle a relevé son drapeau en 1830, qui s'y est rallié ? Les peuples catholiques, en Pologne, en Belgique, en Italie même où le pouvoir spirituel ne fut jamais renié par les masses, mais où l'instinct catholique répugne à la domination étrangère. Qu'a fait la France pour ses amis en 93 ? qu'a-t-elle fait en 1830 ?

» La propagande, proclamée au sein de la convention par des philosophes, et accueillie par la nation, est une idée toute catholique, déposée au fond des cœurs français par la foi, et que jamais les sceptiques n'eussent devinée. L'islamisme lui-même, une fois bien assis, a cessé d'être propagateur, et s'est renfermé dans son mépris pour les chrétiens. La propagande était dans tous nos vœux, à la nouvelle des insurrections belge et polonaise, et l'Europe sait que le pays n'a jamais voulu la paix au prix du sang de nos frères. Mais quand notre gouvernement crut de sa prudence de ne pas passer les frontières, quel principe proclama-t-il ? Le principe tout protestant de la non intervention, fondement de la politique égoïste de l'Angleterre, que les Etats-Unis eux-mêmes n'ont adopté peut-être que forcés par la distance. Qu'on le remarque, ce point est décisif. Le mouvement européen est pour la liberté des peuples,

pour leur intervention des uns en faveur des autres, et leur union catholique.....

» Aujourd'hui, au nom d'un philosophe qui paya par le mépris public la misère et le suicide, le bonheur de soulever un coin du grand voile, quand ses disciples disputent l'honneur de ses doctrines à des religionnaires qui les travestissent, que leur disent-ils? « Le dernier mot du christianisme est l'amélioration du sort physique, intellectuel et moral de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ; » et la philanthropie moderne, et la diffusion infinie des lumières, considérées comme le premier devoir des gouvernemens, et la complète émancipation des hommes à tous les degrés de cette échelle sociale, dont il faut adoucir la rudesse, tout ce dont s'énorgueillit notre siècle se trouve avoir été révélé au monde il y a dix-huit cents ans; les dogmes étaient un germe fécond, mais c'était au travail des siècles à le mûrir; toute vérité a été dite aux hommes le premier jour, leur devoir, et heureusement c'est aussi leur bonheur, a été d'arriver petit à petit et par des découvertes successives à la posséder tout entière. La loi du progrès n'a pas d'autre sens. Supposez la vérité tout-à-fait comprise d'abord, l'humanité n'a plus rien à faire; supposez-la absolument inconnue au monde, l'humanité manque des moyens d'agir. Elle nous a été donnée voilée, comme il convenait à notre faiblesse; notre vue, chaque jour plus sûre, a mieux étudié chaque jour toutes ses faces, et notre mission sur la terre est de perfectionner assez l'organe humain pour pouvoir enfin la voir à découvert et jouir éternellement de sa contemplation. »

MÉMOIRE

Sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao, fondée par Lao-Tseu, traduit du chinois et accompagné d'un commentaire tiré des livres sanskrits et du Tao-te-King de Lao-Tseu, établissant la conformité de certaines opinions philosophiques de la Chine et de l'Inde; suivi de deux oupanichads des Védas, avec le texte sanskrit et persan; par M. G. Pauthier, de la *Société asiatique de Paris* (1).

L'école philosophique de Lao-Tseu a donné naissance, en Chine, à une secte religieuse fort dégradée qui le considère comme une incarnation divine. Les légendes de cette secte renferment plusieurs traits empruntés aux légendes indiennes sur Bouddha. C'est ce qui nous paraît résulter des monumens cités par M. Pauthier. Mais il va plus loin, et croit pouvoir affirmer de plus que la philosophie même de Lao-Tseu appartient originairement aux systèmes indiens *sanc'hya* et *védanta.* Ce sentiment ne repose, suivant nous, jusqu'ici du moins, sur aucun motif plausible. Car, avant de conclure, de certains points de conformité, plus ou moins frappans, entre deux doctrines, une dérivation subordonnée, il faudrait d'abord exclure, d'après des preuves positives, la possibilité d'une dérivation commune. Pourquoi la philosophie *védanta* et *sanc'hya*, d'une part, et celle de Lao-Tseu de l'autre, ne seraient-elles pas sorties parallèlement d'une philosophie antérieure? A moins que le contraire ne soit établi d'une manière satisfaisante, on s'expose, en voulant les expliquer l'une par l'autre, à créer des rapprochemens arbitraires et souvent illusoires. M. Pauthier suppose que les Chinois n'ont jamais eu de philosophie qui leur fût propre : supposition qu'il nous semble difficile de concilier avec tout ce que nous connaissons de leurs anciennes doctrines philosophiques, qui ont un caractère spécial, résultant

---

(1) Brochure in-8° de 80 pages, à la librairie orientale de Dondey-Dupré, à Paris. — Extrait de *l'Avenir* n. 282.

soit de la combinaison interne des idées, soit de leurs formes extérieures. La question de l'origine indienne des légendes, adoptées par la secte religieuse qui adore Lao-Tseu, est logiquement et historiquement indépendante des questions relatives à la source première des systèmes philosophiques. Ce qui nous paraît le plus probable, c'est qu'à l'époque où la religion de Bouddha fut propagée à la Chine, les disciples de Lao-Tseu élevèrent, par rivalité, leur maître au rang divin attribué à Bouddha, et le revêtirent des traits sous lesquels celui-ci était présenté à l'imagination des peuples.

En critiquant, sous quelques rapports, la brochure publiée par M. Pauthier, nous n'en rendons pas moins justice au talent de l'auteur, et aux connaissances variées que suppose cet écrit, d'ailleurs fort court. Nous applaudissons avec empressement à tout ce qui concourt au grand travail que le dix-neuvième siècle est destiné à faire sur les antiquités orientales. M. Pauthier, nous le croyons, y occupera une place d'autant plus honorable, qu'il poursuit ses doctes recherches au bruit des agitations politiques qui ne détournent que trop les esprits de ces paisibles luttes avec les difficultés qui hérissent encore la science de l'antiquité. Il a suivi le conseil de Pythagore : « Dans les discordes civiles, retire-toi sur la montagne pour » étudier en paix la marche harmonieuse des astres. » L'esprit humain a aussi ses constellations, qui apparaissent dans les espaces de l'histoire. Leur contemplation ne saurait être stérile. Malgré des erreurs passagères, elle conduira définitivement, nous en avons la ferme conviction, à reconnaître que le catholicisme, pris dans son ensemble, est l'axe autour duquel tournent toutes les traditions et toutes les philosophies.

ÉTUDES HISTORIQUES,

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

(Premier article (1).)

Il est bien tard pour venir parler de l'ouvrage de M. de Châteaubriand; et il serait bien plus tard, s'il s'agissait d'un autre.

---

(1) Extrait du Correspondant, nº 32, tom. IV, 21 juin 1831.

Il est permis de ne pas se presser avec les grands écrivains ; leur livre est encore nouveau quand tout le monde en a parlé, et, au bout de six mois, le titre de leur ouvrage en tête d'un article réjouit plus le lecteur que celui de ces productions de la veille, qu'il faut saisir dans la fleur de leur succès.

Nous avouons d'ailleurs que, loin d'égaler d'ingénieux critiques, qui ont jugé l'ouvrage de M. de Châteaubriand le lendemain de sa naissance, nous n'avons pas cru pouvoir le garder trop long-temps dans nos mains, ni trop insister sur ces pages pleines d'éclat aux yeux de celui qui lit, pleines d'enseignement pour celui qui médite. C'est une bonne fortune pour nous, après que la bienveillance de l'auteur nous a permis d'en donner d'avance de précieux extraits à nos lecteurs, de pouvoir en causer longuement avec eux; et, quand il s'agit d'un pareil écrivain, on peut causer de tout; ses fautes même sont instructives. Nous ne savons néanmoins si le temps nous sera donné pour rendre ici toutes les réflexions que nous a inspirées cet ouvrage, et celles qu'il nous inspirera encore ; car il n'y a rien de plus nouveau à lire qu'un livre qu'on a lu déjà, quand le sujet en est grand, et que le génie y a mis la main.

Aujourd'hui, une pensée nous frappe, et c'est la seule dont nous ferons part à nos lecteurs. Nous avons remarqué combien, dans sa forme même, l'ouvrage de M. de Châteaubriand est approprié à notre siècle. Il a senti qu'il n'y a pour personne de paix assez longue, de trêve assez durable aujourd'hui, pour achever le travail ou même la lecture d'une histoire. Dans sa préface, il se plaint de l'exigence des modes actuelles qui demandent à nos historiens et des récits de combats et des détails de mœurs, et de la finance et de la poésie, qui se fâchent de ne pas connaître le prix du poivre, et jugent le tableau incomplet, si elles ne savent la couleur du haut-de-chausse d'un roi. Accordez maintenant un pareil travail avec la préoccupation de l'homme sur lequel pend son siècle comme la pierre de Sisyphe, obligé de soutenir le poids de ces révolutions qui retombent sans cesse sur sa tête, faisant l'histoire du passé, en présence de cette histoire du présent, qui se fait auprès de lui, et qui le tue !

Il faut donc se renfermer dans des études, couper sa science en morceaux épars, dont chaque intervalle est marqué par le choc d'une commotion publique, livrer sa pensée par fragmens, puisqu'en fait, le temps manque pour en faire un tout. Il fau-

drait un désert à l'historien, un désert même au lecteur, et au lieu de cela, l'un et l'autre est dérangé dans son cabinet par le canon des guerres civiles.

Et au fond, avec un siècle comme le nôtre, y a-t-il pour les arts de toute espèce une autre forme acceptable que cette forme des Etudes, une autre admiration à obtenir que celle qui se demande et s'accorde en passant, une autre attention à exiger que celle qui ne se donne qu'à la hâte?

Il faut en convenir, le temps des grandes œuvres est passé. Il y a deux parts dans la société, une froide, massive, indifférente, que rien ne touche ni n'émeut, qui est tout au plus susceptible de peur à l'aspect des révolutions; une autre pensive, abstraite, élevée, doctrinaire (car tous les partis ont leurs doctrinaires); une, produit du matérialisme de Voltaire, combiné avec l'esprit administratif, de l'empire, ayant fait un culte de l'égoïsme, parlant des intérêts avec âme et presque avec conscience, comme autrefois on parlait des dieux, assez rassurée sur l'avenir social, dès qu'on ne menace plus ses maisons, que les saint-simoniens n'acquièrent pas de prosélytes, et que de vilains prolétaires ne font pas l'émeute dans les rues; l'autre inquiète, mais pleine d'espérance, forgeant pour la société un avenir chimérique, mais un avenir; chrétienne ou philosophique, catholique ou protestante, idolâtre ou déiste, mais du moins pensant ou rêvant quelque chose, savante surtout, pleine de foi dans le pouvoir de la science, convaincue (c'est là le seul dogme qui soit commun à tous ses membres) qu'à la science appartient de régénérer le monde; car enfin elle comprend qu'à un monde comme le nôtre il faut la régénération ou la mort. Ici une cité où ne vivent que les corps, nécropolis d'êtres vivans, qui vont se perdant de plus en plus dans le matérialisme pratique; là une tribu jetée comme un germe de vie en ce désert, tourmentée par le besoin de croire, et croyant du moins à sa mission; ici l'indifférence, là la pensée; ici la foule, là le petit nombre.

Il y a donc défaut de sympathie entre l'artiste et le peuple auquel il s'adresse, entre la masse d'hommes qui gravite sans cesse autour d'une seule idée, celle de ses propres besoins, qui, à chaque spirale, s'y complait et s'y enfonce plus avant, et ce petit nombre de sommités sociales, tours élevées qui aperçoivent le soleil, et qui aspirent vers la voûte des cieux. La langue de la science et des arts est une langue qui ne s'en-

tend pas ; les besoins de progrès et les pensées d'avenir ne sont les soucis que d'un petit nombre. Aussi, voyez comme, pour faire passer dans les âmes leur philosophie ou leur science, ils épuisent toutes les formes, et fatiguent leur pensée pour la revêtir d'un appareil qui la rende pardonnable. L'histoire se fait drame, et la philosophie devient feuilleton. Les bénédictins de notre siècle font des romans ; l'érudition se pile sous le mortier pour être façonnée en scènes historiques. Il y a là sans doute amour de la forme romanesque, mais il y a aussi amour de la science. Il y a besoin de la faire goûter, besoin de tourner et de retourner le vase, jusqu'à ce qu'un de ces bords soit moins repoussé par des lèvres dédaigneuses. Mais il le faut dire, toutes ces ressources sont inutiles; on ne va pas jusqu'au fond du vase y boire la philosophie et la science; on s'arrête sur les bords, et l'on ne touche qu'au roman.

Reste donc toujours, aussi entier, ce grand divorce entre l'art et la pensée publique, entre un petit monde d'enthousiasme et de science qui se travaille lui-même, s'agite et s'admire, et voudrait croire qu'on l'admire, et ce grand monde où il se perd, qui ne le regarde même pas, ne peut le comprendre, et s'il le comprenait, le dédaignerait encore. Quelle est aujourd'hui la corde qui résonne, quel est l'art qui a d'autres amis que ses propres artistes ? la poésie, cette gloire des temps primitifs, aujourd'hui la chose la moins poétique de nos mœurs, ne peut être, chez les peuples modernes, qu'un jeu d'esprit plus ou moins habile. La politique, maintenant qu'il est bien reconnu que les principes sont de purs instrumens de parti dont on se défait après la victoire, n'est plus qu'une querelle d'homme à homme, qu'une discussion d'avocats empoisonnée et pleine de fiel, où l'attention est pour le fausset le plus aigu, le succès pour celui qui a à son service le plus d'âmes damnées. L'éloquence, qui ne s'adresse qu'à l'homme moral, qui ne vit qu'en soutenant les passions contre les passions ou contre les intérêts, est nulle quand il n'y a plus en jeu que des intérêts de part et d'autre, et quand il y a un parti pris dès long-temps contre tous les ressorts qui répondent à l'âme. Quant à l'histoire, en voyant dans la préface de M. de Châteaubriand, tout ce qu'il faut lire pour la comprendre, nous avons eu peur, et nous croyons que de plus courageux que nous auraient pris comme nous la résolution de ne pas connaître l'histoire, puisqu'il faut tant de livres pour

la bien connaître. Pour dire ce qu'est devenu le drame, il faudrait prendre les mots de sa langue actuelle, et les images que la scène nous présente. Quant à la philosophie, je ne sais où elle est; je la crois morte.

Il semble que les beaux-arts aient été maltraités un peu moins; ils sont restés comme objets de prétention ou de luxe. C'est un caprice de la mode qui s'est tournée pour la musique et la peinture, comme elle s'est tournée contre la poésie et l'histoire. Et encore que de figures harassées se traînent dans les galeries de nos musées, pour conter et s'extasier ensuite! En écoutant les chefs d'œuvre de la musique, que d'éventails cachent de jolies bouches, honteuses de ne pas admirer! Au fond de toute cette prétention, y a-t-il un sentiment naturel, une vraie sympathie?

Quant à nous, assez neutres dans cette querelle des arts contre l'indifférence, désenchantés, si toutefois nous eûmes besoin de l'être, des illusions de la pensée, sans être pour cela plus satisfaits du cercle étroit de la vie matérielle, trop étrangers peut-être aux saintes méditations de l'étude, quoique pleins de respect pour ce qu'elle produit, nous nous consolerions de ces disgrâces que la science éprouve, si elles ne se rattachaient à un symptôme plus grave d'une maladie sociale. Si les arts périssaient faute de talens, nous ne regretterions tout au plus que des jouissances faibles pour nous; un siècle peut très-bien vivre sans hommes de génie : mais ici les talens ne manquent pas. Jusque dans les formes bizarres qu'ils sont obligés de prendre dans cette histoire devenue historiette ou proverbe, cette peinture devenue caricature, le génie qui y est comprimé se révèle par mille ouvertures; et peut-être, si l'on compte les talens déguisés comme les talens qui se montrent dans tout leur jour, aucune époque n'en posséda plus que la nôtre. Je n'en voudrais pour témoin que cette lutte bizarre, vivace, multiforme, qui dans les écrits, dans les musées, au théâtre même, quelque avili qu'il soit, ce Protée de la pensée soutient contre l'indifférence du sens. Mais ce qui lui manque, c'est la sympathie; et la sympathie lui manque, parce qu'elle manque aussi de toute vérité morale, parce qu'en prenant le moi dans son sens le plus étendu, il n'y a point de foi, parce que le schapel de l'analyse a tout déchiqueté dans le cœur de l'homme. En voyant un tableau ou en lisant un livre, nous disons,

comme ce géomètre : *Qu'est-ce que cela prouve?* parce que depuis long-temps, lorsqu'on nous parle religion, amour du pays, respect de la vieillesse, liberté même, nous disons aussi : *Qu'est-ce que cela prouve?* parce qu'il nous faut toujours quelque chose qui se compte ou qui se pèse; c'est ce que nous appelons du positif : le mot le plus sottement appliqué qui fût jamais, car, puisque l'homme est âme, l'existence la plus réelle pour lui est celle de la pensée; ce qui se compte ou se pèse est du vague; le positif, c'est ce qui se pense.

Il faut toujours en revenir au grand vide de notre siècle, à ce qui fait la nullité des âmes médiocres, l'inquiétude et le tourment des âmes élevées, l'absence de la vraie foi. Qui dit vérité morale, dit vérité religieuse. L'amour paternel, le patriotisme, le sentiment de l'humanité, toutes les idées hautes et générales, s'expliquent en Dieu ou ne s'expliquent pas. Ces choses n'existent point pour celui qui n'a pas de croyance, ou existent en lui comme un sentiment involontaire et étranger, auquel la raison donne un démenti. Mettez-le maintenant en face des arts dans leur sérieux, de cette reproduction grave et mystérieuse des œuvres divines! pourquoi s'y arrêterait-il? pourquoi y admirerait-il quelque chose? Il n'y trouve pas comme nous un type sacré, le cachet de la main de Dieu, ce beau divin qui se dessine dans un brin d'herbe, ou se module dans une brise de vent. Quant à ce qui est de passer ses jours sur de pareilles études, de se consumer sur de vagues travaux qui n'ont point de but direct ni matériel, de dépenser cette vie, le seul temps qu'ils croient donné à l'homme, sur des pages poudreuses et sans profit, de renoncer à mille jouissances matérielles pour ne rien satisfaire qu'un incompréhensible caprice de savoir, il faut pour cela être bien peu épris de ce monde, et bien en paix avec soi-même. L'homme qui jette sa vie aux livres a quelque raison pour faire peu de cas de la vie; ce sont quelque soixante ans qu'il détache tranquillement d'une existence immortelle et qu'il donne à une noble pensée. C'est ce grand loisir qui lui reste après avoir rassuré la paix de sa conscience, et qu'il couronne dans de pacifiques travaux, de peur de l'employer au mal.

Aussi, s'il y a encore une sympathie morale, c'est de la foi à la foi, c'est du chrétien au chrétien. S'il y a quelque place au génie, c'est dans le langage de la sainte éloquence ou dans les méditations de la piété. Pourquoi la chaire ne serait-elle pas appelée

à avoir encore ses Chrysostôme, ou la cellule ses A Kempis? Les plus grands écrivains de notre siècle déposent dans leurs volumes de nobles pensées qui ne sont pas comprises : c'est un auditoire qui leur manque. Un pauvre curé bas-breton, prêchant dans son dur idiôme, a au moins ses vingt ou trente paysans qui l'écoutent et qui pleurent. Un Fénélon ou une sainte Thérèse seront toujours aimés et compris, (à de pareils auteurs peu importe d'être admirés) par ce qui reste de catholiques; c'est déjà quelque chose. Un Dante ou un Milton, s'ils revenaient aujourd'hui, ne seraient compris par personne; et nous les premiers, si l'Iliade ou le Paradis-Perdu nous était présenté comme un livre nouveau, savons-nous si nous aurions le courage de le lire?

Aussi le besoin de la religion se trahit-il; malgré tous les efforts de l'amour propre, dans ce petit nombre d'hommes privilégiés que nous signalions tout-à-l'heure. Elevés presque tous dans la philosophie voltairienne, ils l'ont tous plus ou moins complètement abjurée; maintenant ils cherchent quelque chose; ils travaillent sur la religion; ils poursuivent *une foi :* c'est déjà un grand pas de fait pour arriver à *la foi.* Pendant cinquante ans, la science n'a fait qu'abattre; les têtes de la société n'ont travaillé qu'à *décroire;* c'est à croire qu'elles travaillent maintenant. Il est vrai que mille voies absurdes, inconséquentes, impraticables sont suivies : qu'importe? Quand on songe quel a été ce besoin de croyance dans certains de ces esprits élevés, qu'ils ont, à défaut d'autres, adopté, ne serait-ce qu'un moment, jusqu'à la *foi saint-simonienne*, il est permis d'espérer quelque chose pour le temps où, brisant avec effort les chaînes où est captive leur intelligence, la science les mènera en face de la vérité catholique, qu'ils la verront dans tout son jour, que la conscience du savant aura peu à peu usé à force de frottemens tous ces préjugés d'éducation déjà démentis par les premières recherches d'une croyance; qu'après avoir démoli, erreur à erreur, tout l'édifice d'incrédulité qui pesait sur leur âme, ils finiront par trouver la pierre de Jacob, sur laquelle se reposera leur tête lassée de ses doutes. Singulière époque que la nôtre, où le génie n'a plus sa royauté, où il marche à droite tandis que le peuple, sans chefs, marche à gauche, où les hommes forts gravitent vers la foi et le vulgaire vers l'incrédulité, ou il semblerait que la religion

doive perdre les nations et gagner en échange leurs grands hommes.

Si un jour devait venir où tous ces voyageurs perdus sur le chemin de la foi finiraient par se retrouver au bas, ce serait un admirable uuumm qui s'élèverait alors au sein d'un peuple sans vie et sans croyance, une oasis de génies chrétiens! Ici l'impiété, rassasiée d'elle-même, et abâtardie par son propre orgueil; là la religion et le génie; ici toute cette masse inerte et insensible, croyant que l'homme vit seulement de pain, et ne voulant ni de la parole de Dieu, ni de celle des hommes; là, au contraire, tout ce qui bat de grandes pensées, tout ce qui s'harmonise en accens sublimes, non pas tous les poètes, mais toutes les âmes nées poètes, non pas tous les philosophes, mais toutes les âmes nées pour comprendre la philosophie; non pas tous les orateurs, mais tous ceux à qui, pour l'être, il n'a manqué qu'une tribune. Ils ne se plaindraient plus, ces grands cœurs, de n'avoir point d'âmes étrangères pour les écouter; ils seraient bien consolés d'avoir perdu la sympathie du vulgaire, si jamais ils pouvaient s'entendre, s'ils pouvaient monter leurs luths sur un même accord; et, pleins de la même foi, jeter vers les cieux un seul chant de croyance et d'amour, qui n'aurait pas besoin d'applaudissemens, mais qui lui-même serait pour chacun d'eux sa meilleure récompense!

Mais rendre aujourd'hui au talent la sympathie populaire, ce serait vivifier les ossemens desséchés; c'est ce qui n'appartient pas à l'homme. S'il faut encore travailler, c'est pour le but direct de l'instruction et de la science, ce n'est plus pour le but indirect des applaudissemens et du génie. Il ne s'agit plus d'être auteur, mais de jeter au peuple, s'il se peut, quelque chose qui l'instruise. Le *Génie du Christianisme* restera comme le noble témoignage d'une noble pensée, comme un écrit déjà consacré par l'admiration d'un peuple, à travers trois révolutions différentes; mais s'il était à faire aujourd'hui, son auteur ne le ferait plus, il ferait des études sur la religion, comme il vient d'en faire sur l'histoire; il étoufferait la poésie de son âme, afin de la faire cadrer avec des formes que ne repousserait pas un lecteur de journaux. Il ne songerait plus au *monumentum œre perennius*. Il élèverait, non un obélisque pour un grand peuple, mais des bornes placées de lieue en lieue pour montrer la route à un peuple enfant.

C'est ce que M. de Châteaubriand a fait dans ces études. Prise en elle-même, l'histoire ne se découpe pas plus que l'étude de la religion, mais aujourd'hui il y a un moule qu'il faut que tout le monde subisse (cela est triste à dire, mais le génie nous en donne le premier un exemple), celui du feuilleton. Non pas, certes, que le livre de M. de Châteaubriand n'ait son unité et sa grandeur, ou qu'il faille le comparer aux productions journalières d'une presse inépuisable en paroles, quoique épuisée en talens. Mais le livre de M. de Châteaubriand a été fait pour le siècle, coupé, hâtif, précipité comme lui. Il a senti qu'avec des gens si peu disposés à lire, il faut passer par-dessus bien des choses, et que c'est beaucoup de faire comprendre les sommités de la science à ceux que leur intelligence prépare déjà si peu à saisir ces sommités. Dans un autre temps, il eût fait une histoire; la tâche était haute et digne de lui; aujourd'hui il n'a pu qu'étudier l'histoire, et faire lire à ses concitoyens une petite partie de ce qu'il a étudié.

Après un pareil exemple, quel est l'amour-propre qui refuserait de se soumettre? Certes, personne ne jalouse moins que nous ces gloires innocentes qui se construisaient lentement dans le silence d'un cabinet, avec quelques in-folio, qu'on façonnait en commodes volumes, et des phrases académiques qu'on étendait par-dessus. Mais le temps en est fini : le temps des livres est passé; on ne fait plus lire que des fragmens. L'art de l'écrivain n'est plus un bien ni un mérite par lui-même; ce n'est plus qu'un moyen pour faire passer des vérités. Il ne doit pas travailler à être complet. Le poème épique a fini son temps comme le madrigal, la tragédie comme la satire, la compilation historique comme le résumé. Reste maintenant à rompre le pain de la science pour ceux qui le dédaignent, à forcer les sympathies non pour le talent mais pour la vérité, à persuader à la foi un monde qui détourne la tête, et qui, en haine de la foi, redoute tout ce qui pourrait en approcher, la philosophie, l'histoire, toute espèce de doctrine. Tâche rude, mais glorieuse!

Nous avons cru pouvoir rattacher ces réflexions à l'ouvrage de M. de Châteaubriand. C'est une idée que son seul titre inspire. C'est sans doute s'arrêter bien long-temps sur la première page; mais des pensées de religion et de science ne nous ont pas semblé pouvoir être une digression à propos de M. de

Châteaubriand, et d'ailleurs en parlant de lui, nous aimons à faire longue la carrière qui s'ouvre devant nous. Nous ne tarderons pas à examiner ce livre dans tous ses détails; et quelque riche qu'il soit en grandes pensées, il fera naître encore des pensées nouvelles sous notre plume. C'est un privilége qui appartient à l'histoire et à M. de Châteaubriand.

J.

APPEL A LA FRANCE SUR LES VÉRITABLES CAUSES DE LA RÉVOLUTION DE 1830;

Par M. le vicomte de Suleau (1).

M. le vicomte de Suleau vient de publier une brochure pleine de nobles sentimens, de pensées élevées : nous en donnons à nos lecteurs quelques passages, où nous sommes heureux de retrouver nos propres idées :

« Le moment est venu pour toutes les intentions pures de s'adresser à la raison de la France : bien fou celui qui de notre temps chercherait la renommée pour elle-même, et poursuivrait dans ses rêves quelque chose de mieux que le repos et l'obscurité; mais la parole est aussi l'arme avec laquelle il faut défendre la paix de ses pénates sur la place publique; et nos lois nouvelles, en admettant une entière liberté de discussion, ont subordonné les destinées de la société aux arrêts de l'opinion, redoutable divinité des temps modernes, que chacun doit se résoudre à conjurer par tous les sacrifices, même celui de son repos.

» Je parlerai donc, et je parlerai sans haine comme sans crainte, car il m'a toujours paru que ces deux infirmités du cœur humain doivent écarter des affaires publiques quiconque en est atteint.

» Blessé avant ma naissance par la révolution qui a choisi mon père pour l'une de ses premières victimes, et qui me retrouve trente-neuf ans plus tard plaidant la même cause que lui sur de nouvelles ruines.

» Appelé aux affaires par la restauration qui m'avait recueilli dans les camps de l'empire, alors forcé, quoi qu'on puisse dire,

---

(1) Paris. Pelissier, libraire, place du Palais-Royal.

de lui céder l'honneur de sauver la France, je me tairais si je me croyais sous la double influence de l'injure et du bienfait; mais parmi toutes les tyrannies, qui ne me verront jamais fléchir devant elles, je place en première ligne celle des haines de parti, et des préjugés de situation.

» Tous les esprits élevés comprennent très-bien qu'on peut se roidir contre des opinions dominantes sans être moins fidèle à son pays, que dis-je, sans cesser de l'aimer jusque dans ses écarts. Quant à moi, je l'aimerai jusque sous la verge de ses rigueurs et de ses injustices; je veux que ses bons et ses mauvais jours soient les miens, et le sol de la France tremblerait sous mes pieds, que je ne sais quel invincible attrait m'y retiendrait encore, comme les habitans de ces chaumières placées au pied du Vésuve bravent, sans se décourager, ses fréquentes éruptions et sa lave toujours menaçante.

» Mais quels que soient mes sentimens pour la France, j'excepterai toujours des sacrifices que je suis prêt à lui faire, celui de ma conviction, surtout quand le redressement de l'une des plus grandes injustices de l'opinion m'apparaît en même temps comme la première garantie du salut de mon pays.....

» N'en déplaise aux conspirateurs de toutes les classes, ce sont des causes supérieures à leur malveillance qui ont conduit les événemens et renversé la légitimité. A eux donc, puisqu'ils le réclament, le triste honneur d'avoir sonné sa dernière heure, et suivi en habit de fête son cercueil, vide grâce à Dieu, et ses funérailles peut-être anticipées. Mais il a fallu pour triompher d'elle une force qui n'était point en eux, ou plutôt un principe invincible de destruction qui s'est trouvé dans les contre-sens et dans les lacunes d'une constitution incomplète, mi-partie d'élémens inconciliables, et qui avait laissé en présence de la presse et de la tribune l'organisation administrative et la centralisation de l'empire.

» La centralisation livrait tout à Paris, les provinces, leurs mœurs, leurs notabilités, leurs capitaux; peu s'en est fallu qu'elle ne lui ait livré aussi les flots de l'Océan, et avec eux les voiles des bassins du Hâvre, de la Loire et de la Gironde. Paris, centre du gouvernement, devint aussi le centre de l'opposition. C'est de Paris que le gouvernement imposait des préfets et des maires à l'obéissance des provinces; c'est de Paris que le comité directeur ou l'insurrection légale et organisée, imposait des députés à leurs opinions hostiles ou abusées. Les provinces ainsi réduites à un rôle passif par la centralisation, puisque tout leur venait de Paris, les

actes du pouvoir et leur censure, les ordres de l'autorité et les contre-ordres de ses adversaires, l'avenir de la restauration et le maintien de la Charte de 1814, au lieu de rester une question française, ne furent plus qu'une question parisienne.

» Cette multitude d'emplois que nécessite la centralisation, et dont la distribution parut d'abord un moyen pour le gouvernement, ne fut bientôt pour lui qu'une cause d'embarras, en même temps que de ruine et de dissolution pour le parti royaliste. En refoulant sur tous les points de la circonférence cette activité que l'organisation de l'an 8 attirait tout entière vers le centre du gouvernement, on eût prévenu les oppositions systématiques qui sont nées du venin des factions combiné avec la convoitise des places. Que de difficultés disparaissaient devant leur réduction! que de professions de foi superbes et de palinodies honteuses! que de bassesses habillées de termes magnifiques! que de boue dans de l'or faux! que de lieux communs d'amour ou de haine épargnés au gouvernement; s'il avait eu le bon esprit de ne pas rester, par le monopole des places, en butte à toutes les mauvaises parties du cœur humain!

» Ah! plût à Dieu que la royauté eût renvoyé devant leurs juges naturels toutes les prétentions qu'il ne lui appartient pas plus d'apprécier que de satisfaire! Plût à Dieu que, mieux éclairée sur ses véritables intérêts, elle eût renoncé à une concentration plus funeste pour elle que les ressorts les plus relâchés du système fédératif!

» Que, s'il en eût été ainsi, le procès qui depuis quinze ans était resté pendant entre elle et ses ennemis, entre les principes de la Charte et la révolution, se serait décidé non dans cette ville où la royauté avait déjà trouvé des juges et un bourreau, non sur la place de Grève ou dans des carrefours, vieux foyers de séditions depuis les chaperons de Marcel et de Charles-le-Mauvais, depuis les barricades de la ligue et de la fronde jusqu'aux piques de 93, mais en Bretagne, en Provence, en Alsace, en Champagne, en Picardie, en France enfin; alors l'issue n'était point douteuse. Des provinces réellement constituées ne tombent pas devant une malle-poste. Le mouvement accueilli sur un point est repoussé sur l'autre. Une royauté de quatorze siècles ne disparaît pas dans une bourrasque de quelques heures sous l'arrêt de deux cent dix-neuf députés assermentés, qui lient la France en se déliant eux-mêmes......

» Ou plutôt cette fatale expérience nous eût été épargnée. Que la liberté, comme un édifice complet et rationnel, se fût élevée

graduellement des provinces et des communes émancipées jusqu'à la hauteur de la représentation nationale ; que la liberté, étendue aussi à l'enseignement public, eût fait tomber le fantôme du jésuitisme et d'injustes ombrages contre le clergé ; que le clergé lui-même eût retrouvé dans cette abolition de tous les monopoles quelques-unes des libertés dont il a été privé par les trois concordats, et dont un autre principe de gouvernement et une autre raison d'état ne rendait plus le sacrifice nécessaire : alors l'autorité royale ne se serait pas vu menacée par un orage formé de tant d'élémens disparates, par une ligue monstrueuse qui réunit quelque temps sous le même drapeau des passions et des intérêts si contraires. La royauté serait alors restée face à face avec ses ennemis naturels et invétérés. Avec eux seulement il pouvait y avoir duel à mort ; mais ils ne l'auraient pas provoqué ; car la France aurait servi de second.

» La Charte de 1814, ainsi accollée à des institutions d'une autre époque, portait donc en elle-même un germe de destruction.......

» Nous ne sommes donc pas surpris que des esprits logiques et vigoureux qui, tout en n'adoptant pas la restauration, n'ont pu se méprendre sur le principe fécond qui était en elle, veuille lui en substituer un autre qui ne le soit pas moins, et qu'au grandiose de la légitimité ils veulent opposer le grandiose de la république. La république soit : c'est aussi une forme complète de gouvernement, bien que ce ne soit ni la plus générale ni la plus ancienne. Mais elle a ses conditions d'existence sur lesquelles il faut d'abord s'entendre. Or, comme il ne s'agit pas ici de la république de l'antiquité, avec le patriciat au sommet et l'esclavage à la base, mais de la seule république possible selon l'esprit du christianisme et l'état de notre civilisation, je ne crois pas qu'aucune forme de gouvernement puisse offrir à nos jeunes concitoyens plus de sujets de mécomptes et de déceptions.

» Si je ne me trompe, la liberté, telle qu'ils la conçoivent, peut sortir au besoin des effets d'une coaction sans limite exercée contre les intérêts individuels dans un intérêt déclaré arbitrairement celui de tous. Je ne m'étonne plus dès-lors que cette liberté leur apparaisse merveilleuse dans les actes de la convention, traitant la France comme un fait inanimé, comme une nature morte, et nivelant ses inégalités sociales avec la hache du bourreau. Mais alors qu'ils la retrouvent aussi, car elle y est tout aussi bien dans les volontés absolues de Pierre-le-Grand, disposant de la barbe même de ses Moscovites pour commencer l'œuvre de leur civilisation ; qu'ils la

retrouvent surtout dans les volontés absolues de Mamoud s'efforçant de noyer dans le sang des janissaires la résistance que rencontrent ses innovations.

» Un principe aussi redoutable de coaction, quel qu'en soit le dépositaire ou l'agent, prince ou assemblée, un seul ou plusieurs, n'est toujours qu'une odieuse usurpation de la volonté publique ; et dès que je retrouve le despotisme, que m'importe son but, ses formes et son habit ? La véritable liberté, au contraire, bien loin de tendre les ressorts outre mesure, les relâche jusqu'au degré où ils s'énerveraient.

» C'est ainsi qu'elle reconnaît dans l'état des citoyens, des communes et des provinces, c'est-à-dire autant de fractions diverses de la volonté publique, autant de résistances légales et organisées qu'il peut y en avoir sans que cette volonté en soit neutralisée. La tolérance en matière de religion n'est qu'une des nombreuses applications de ce principe, que peuvent invoquer également les mœurs, les coutumes et les traditions qui perpétuent le passé et l'éducation qui prépare l'avenir. Dans ce système, qui accepte tous les fruits de la liberté quels qu'ils soient, il faut renoncer à l'idée favorite des libéraux depuis l'Assemblée constituante, celle de violenter les mœurs par les lois, et d'imposer le progrès des idées comme ils s'indignent qu'on impose ailleurs leur immobilité ; il faudrait, par exemple, se résigner à laisser à la liberté bretonne ou provençale des allures et une physionomie autres que celles de la liberté parisienne. Aux Etats-Unis, les catholiques traitent avec Rome sans l'intermédiaire du gouvernement, et le jésuite voit prospérer ses écoles à côté de celles de l'anglican et du luthérien.

» Le jour où ces principes auront pris possession de la France ; le jour où, las de se donner en spectacle et de s'agiter dans le vide des théories, chacun réclamera d'abord cette liberté pratique qui fleurit, sans faire parler d'elle, entre la maison commune et le clocher du village ; le jour où l'archevêque de Paris ne sera pas moins respecté que l'évêque catholique de Baltimore, et où chacun, tout en jouissant selon la loi d'une liberté complète des cultes, sera cependant, comme aux Etats-Unis, forcé par l'opinion de faire partie d'une congrégation religieuse quelconque ; le jour où les mœurs publiques, lettre vivante des lois du pays, suffiront pour leur rallier toutes les volontés : ce jour-là, je le déclare, si tous mes concitoyens viennent à se prononcer pour la république, je ne ferai point obstacle à leurs vœux ; la royauté ne sera plus à mes yeux qu'un rouage superflu : que dis-je ? le fruit mûr sera tombé de l'ar-

bre sans qu'il ait été nécessaire de l'arracher; la royauté aura reconnu elle-même que son temps est passé; nous l'aurons vue descendre sur la place publique, et résilier son autorité séculaire aussi facilement qu'on se démet d'une magistrature annuelle.

» Mais tant que sur les débris d'un trône renversé on se hâtera d'en relever un autre, et qu'on se croira plus libre parce qu'on aura donné à celui-ci quelques pouces de hauteur et quelques franges de galon de moins; tant que les partisans de l'égalité demanderont des distinctions et des cordons, et qu'il faudra même en inventer de nouveaux pour la victoire populaire de juillet; tant qu'on plantera des arbres de la liberté dans des communes qui resteront asservies à la bureaucratie de Paris, et qui ne comprendront rien de mieux que cet asservissement; tant que mon voisin se croira d'autant plus libre que sa liberté me fera peur, je reconnaîtrai là le vieux génie de ma patrie, toujours le même dans ses mille transformations; force me sera de croire la royauté nécessaire encore, et de ne pas me faire républicain de peur de l'être tout seul. Je ferai plus, je resterai fidèle à la royauté de droit, qui me paraît la meilleure de toutes, et je demanderai à Dieu qu'il me soit un jour permis de lui restituer la portion de souveraineté que je tiens de la révolution de juillet. »

(*Le Correspondant tome IV, n°* 32.)

DISSERTATION CRITIQUE ET APOLOGÉTIQUE SUR LA LANGUE BASQUE.

Par un ecclésiastique du diocèse de Bayonne (1).

La France possède un monument historique de l'importance duquel on ne paraît presque pas se douter, et qu'on a négligé jusqu'à présent d'une manière impardonnable. Ce monument, c'est la langue basque; cet idiome appartient incontestablement à une époque antérieure à l'arrivée des tribus de la haute Asie qui sont venues s'é-

---

(1) Prix : 2 fr. 50 cent. Bayonne, chez Duhart-Fauvet, in-8°. — L'article sur cette dissertation, que recommande suffisamment le nom du savant Klaproth, est emprunté au *Temps*.

tablir en Europe, et desquelles descendent la plupart des peuples qui habitent actuellement cette partie du monde. En effet, si nous examinons les idiomes européens, nous trouvons que tous, à l'exception du basque, du turc et des langues finnoises, appartiennent à une seule et grande famille, à laquelle on a donné le nom d'*indo-germanique*, parce qu'elle s'étend depuis les bords du Gange jusqu'aux extrémités occidentales de l'Europe. On connaît l'époque assez récente de l'arrivée des Turcs en Europe; les peuples finnois qui habitent plusieurs contrées de sa partie orientale, y étaient probablement plus nombreux avant la migration des peuples, et trouvent encore aujourd'hui leurs parens dans les tribus qui habitent la partie de l'Asie septentrionale la plus voisine de l'Europe. Les Basques seuls et leur langue, qui ne montre presque aucun rapport avec d'autres, restent une énigme pour l'histoire.

Nous ne savons pas positivement si toute la péninsule hispanique a été anciennement habitée par une seule et même nation. Strabon assure que les peuples qui occupaient cette vaste contrée se ressemblaient tous pour les mœurs, leur manière de vivre et leurs armes, et qu'ils ne différaient entre eux que par la langue et par le degré de civilisation. Suivant le même auteur, la moitié méridionale de l'Espagne était occupée par les Ibériens, et la septentrionale par les Cantabres. A présent la plupart des anciens habitans de l'Espagne ont disparu, et il n'en reste qu'un petit nombre de descendans, des Cantabres, qui, sous le nom de Basques, occupent les campagnes de la Biscaye et de la Navarre, et au nord des Pyrénées celles de la Basse-Navarre française et des pays de Labour et de Soule en France, où la Basse-Navarre et le pays de Soule sont compris dans l'arrondissement de Mauléon dans le département des Basses-Pyrénées, et le Labour dans celui de Bayonne du même département.

La langue basque, appelée par le peuple qui la parle *escuara*, a adopté un bon nombre de mots latins, pendant le temps que les Basques étaient en relation avec les Romains; mais ces mots sont pour la plupart modifiés d'après le génie de la langue; la même observation a eu lieu pour les termes espagnols et français qu'on y rencontre. On y trouve également plusieurs mots qui, sans aucun doute, sont d'origine germanique; ceux-ci ont probablement été introduits dans le basque à l'époque de la domination des Visigoths; mais tous ces élémens étrangers ne sont qu'importés dans la langue, qui, pour le fond et pour la substance, diffère de tous les idiomes connus.

Plusieurs savans philologues se sont occupés à comparer les radicaux du basque avec ceux des langues de l'Asie antérieure, qu'on comprend ordinairement sous la dénomination d'idiomes sémitiques. Cette comparaison est restée sans résultat, et l'on n'a trouvé qu'un petit nombre de mots qui montrent quelque analogie avec l'hébreu, l'arabe et le syriaque. D'autres racines basques se retrouvent dans les langues finnoises et dans celles de l'Asie septentrionale et moyenne, et entre autres dans le turc; cependant leur nombre est assez limité, et les ressemblances qu'on a découvertes proviennent plutôt du rapport primitif qui existe entre les radicaux de toutes les langues du monde, que d'une parenté de famille spéciale. Ces ressemblances ne peuvent donc, en aucune manière, servir de base à un système tant soit peu plausible sur l'origine asiatique du peuple basque.

Le nord-ouest de l'Afrique est, en grande partie, occupé par les divers tribus qui forment la nation des Berbers, originaire des deux versans du mont Atlas. Les Berbers se trouvent aujourd'hui entremêlés de peuplades nègres, et quoique brunis par le climat brûlant du désert, ils montrent, de même que les Basques, des traits européens. La langue des Berbers offre, comme le basque, le phénomène d'un isolement complet; car elle n'a de rapport ni avec les idiomes sémitiques, ni avec les différens dialectes des nègres qui partagent avec les Berbers les sables de la Libye. Ces traits de ressemblance auraient pu faire supposer quelque parenté entre les Berbers et les Basques. Le seul moyen de la constater était la comparaison des langues de ces deux peuples; mais cette comparaison a démontré justement le contraire, puisqu'on ne trouve aucune analogie entre elles, ni sous le rapport des mots, ni sous celui des formes grammaticales.

Tous les efforts pour rattacher les Basques à une des grandes familles de nations que nous connaissons ont été infructueux. L'espoir de quelques savans du pays, qui ont cru entrevoir une parenté de leur langue maternelle avec celle des anciens Carthaginois, a été également vain. Il ne nous reste du carthaginois que quelques vers qui se trouvent dans le *Pœnulus* de Plaute; l'idiome dans lequel ils sont écrits est évidemment d'une origine sémitique, et ce fait n'est nullement en opposition avec ce que nous savons historiquement sur l'origine des Carthaginois, qui étaient une colonie phénicienne, et devaient, par conséquent, parler un idiome peu éloigné de l'hébreu et du syriaque.

Mais si le basque diffère presque entièrement pour ses mots ra-

dicaux de toutes les langues de l'ancien continent, il s'en éloigne encore davantage par ses formes grammaticales, qui, pour la conjugaison, montrent une analogie frappante avec les langues de l'Amérique. Le basque est riche et sonore; il doit la dernière qualité à l'absence de toute rencontre désagréable de consonnes, surtout au commencement et à la fin des mots; il peut, par l'addition de certaines particules, changer un nom en verbe, adverbe et autres parties du discours, et par des terminaisons ajoutées aux substantifs exprimer la qualité bonne ou mauvaise d'un objet quelconque. Sa conjugaison est extrêmement difficile, et montre la même richesse sauvage qui caractérise celle des idiomes des Indiens de l'Amérique septentrionale; elle exprime non-seulement la signification active et passive des verbes, mais elle peut aussi rendre les nuances que d'autres langues ne peuvent exprimer que par une réunion de plusieurs verbes, ou même par des phrases entières.

Les bornes de cet article ne nous permettent pas d'entrer dans les nombreux détails de la grammaire basque, nous ne citerons que quelques exemples de la richesse presque puérile en formes variées que possède cet idiome. Par exemple le mot *handi*, grand, comme tous ceux de la même classe, présente la série suivante de dérivations produites par des terminaisons différentes, qui en font de nouveaux mots signifians : assez grand, plus grand, un peu plus grand, d'un rien plus grand, trop grand, un peu trop grand, d'un rien trop grand, grandement, plus grandement, un peu plus grandement, d'un rien plus grandement, trop grandement, un peu trop grandement, d'un rien trop grandement, ayant la disposition de grandir, grandeur, grandeur (en mauvaise part), un peu de grandeur, aiment les grands, les grandeurs, grandir, faire grandir, fait grandir, etc.

De *giçon*, homme, on dérive d'une manière semblable des mots qui signifient : devenir homme, devenu homme, de l'espèce de l'homme, homme de rien, bonhomme, plus homme, un peu plus homme, le plus homme, etc. Enfin on se convainc que la richesse des formes est portée en basque jusqu'au ridicule, quand on apprend qu'on y peut décliner et *verbiser* les caractères alphabétiques, *verbiser* les pronoms *déclinaisonnaux*, et même les pronoms verbaux; changer les participes en nominatifs, et les décliner comme de noms ordinaires, ayant chacun jusqu'à seize cas différens, produits par des désinences nouvelles; on peut décliner tout ce qui est indéclinable dans les langues modernes, comme les prépositions, les adverbes, les interjections; et même les *verbiser;* on peut conjuguer chaque

verbe radical jusqu'à vingt-six fois, sans augmenter ni varier son unité indivisible, et toujours avec des désinences nouvelles; tous les infinitifs et tous les participes se peuvent changer en nominatifs, et être déclinés ensuite comme les noms ordinaires, ayant chacun onze cas. Enfin, selon un célèbre grammairien basque, cet idiome ne connaît ni verbes réfléchis ni verbes défectueux; il a quatre langages différens dans l'unité indivisible de la même conjugaison, savoir : un langage enfantin diminutif, un langage adulte ou d'égalité, un langage de majorité ou de respect, et un langage féminin; et chacun de ses noms substantifs a jusqu'à douze cas différens et six degrés de nominatifs, et chacun de ses adjectifs jusqu'à vingt cas différens.

Voici un exemple de six degrés de nominatifs : 1° *ait,* père; 2° *aitaren*, celui du père; 3° *aitarenarena,* celui de celui du père; 4° *aitarenarenganicacoarena*, celui de celui de celui du père; 5° *aitarenarenganicacoarenarena*, celui de celui de celui de celui du père; 6° *aitarenarenarenganicacoarenarena*, celui de celui de celui de celui de celui du père, dont l'ablatif est *aitarenarenarenganicacoarenarenarenarequin* , mot qui n'a pas moins de *quarante-deux* lettres, et qu'on ne saurait prononcer sans une extrême difficulté.

L'auteur de la dissertation sur la langue basque, qui fait l'objet de cet article, nous paraît moins imbu que ses prédécesseurs d'admiration pour la perfection transcendante de cet idiome. Son livre contient un aperçu clair et simple de la grammaire du cantabre, parlé au nord des Pyrénées, et mérite sous ce rapport l'attention du philosophe et de l'historien. Il fait vivement désirer que le gouvernement français fasse enfin les frais pour la rédaction et la publication d'un dictionnaire complet de la langue basque, ouvrage qui manque totalement, car le lexique de Larramendi n'est plus trouvable et d'ailleurs fait sans critique. Il faudrait confier ce travail à des mains habiles et en écarter les enthousiastes et les celtomanes, qui, au lieu d'avoir avancé la connaissance des antiquités de la France, ont plongé cette étude dans la bourbe de la fausse science et de l'étymologie déraisonnable.

J. KLAPROTH.

INSTRUCTION PRIMAIRE EN ESPAGNE (1).

« S'il y a des Espagnols qui ne savent pas lire, ce n'est pas la faute du gouvernement, car rien n'a été négligé pour établir des écoles primaires dans la péninsule. Depuis Charles III, c'est-à-dire depuis soixante ans, il ne s'est guère passé une année sans qu'il ait paru un décret au moins sur cette matière. Les systèmes de Pestalozzi, de Bell, de Lancastre, ont été successivement mis en pratique; et aujourd'hui l'enseignement mutuel a été adopté presque dans toutes les villes. Il est vrai qu'en ceci comme en bien d'autres les efforts du gouvernement ont été très-souvent peine perdue. Heureusement que sous Charles III quelques Espagnols patriotes fondèrent dans deux ou trois provinces, avec l'agrément de l'autorité, quoique tout-à-fait indépendantes de lui, des sociétés appelées *Economicas ó de los amigos del pais*, pour favoriser les progrès de l'éducation et de l'agriculture. Des sociétés semblables se sont rapidement multipliés et ont été très-utiles. Celles de Madrid, de Saragosse, de Valladolid, de Bascongada, de Cahtabrica, de Valence et autres, sans aucun secours du gouvernement, fondèrent non-seulement des écoles primaires, mais encore des cours d'économie politique, de chimie, d'agriculture, etc., etc. Au commencement de ce siècle il y avait près de cinquante sociétés de ce genre; mais les malheurs politiques de l'Espagne en ont réduit le nombre à vingt-deux.

» Les écoles primaires augmentèrent rapidement, grâce aux *sociedades economicas* et aux recommandations de Charles III, imité en 1815 par son petit-fils, mais plus encore peut-être grâce à la permission accordée aux municipalités, en 1580, de payer les maîtres d'école aux frais du trésor public. Il est de fait que dans le dernier siècle une moitié de l'Espagne ne savait pas lire; et c'est bien différent depuis 1800.

» Dans presque toutes les villes d'Espagne, il y a des maîtres d'école payés pour instruire les enfans des pauvres, et des écoles sont établies pour la même œuvre dans plusieurs couvens. On pense bien que l'éducation qu'on y reçoit n'est pas très-étendue, étant bornée à la lecture, à l'écriture, aux premières règles d'arithmétique

---

(1) Extrait de la *Revue de Paris*.

et au catéchisme. Dans les écoles des sociétés on enseigne les élémens généraux de la langue, et la religion y est expliquée d'après un système plus large.

» Il n'existe pas de plan général d'instruction élémentaire dans les écoles ou les colléges d'Espagne. Avant 1808, il y avait un collége très-célèbre pour les fils des nobles, à Madrid; mais il n'a pas été rétabli depuis la paix. Celui de Vergara, fondé par la société de Biscaye ou *Vascongada*, il y a soixante-dix ans, est encore, et fut toujours le meilleur de l'Espagne. D'autres ont été établis sur le même plan. On en trouve encore dans quelques couvens de bénédictins; mais l'éducation qu'on y reçoit est bornée, quoique bonne d'ailleurs.

» L'éducation des femmes a plus gagné en Espagne, depuis cinquante ans, que celle des hommes. Avant Charles III, il était regardé comme très-peu convenable d'apprendre à écrire à une demoiselle, parce que, disait-on, c'était lui donner les moyens d'entretenir des correspondances galantes. Aujourd'hui ce préjugé est tombé au point que j'ai entendu de vieilles dames de l'ancien régime n'avouer qu'en rougissant qu'elles ne savaient pas écrire. Presque toutes les demoiselles reçoivent une éducation soignée, les unes avec des maîtres particuliers, les autres dans des couvens ou des écoles publiques.

» Occupons-nous maintenant du haut enseignement. En 1806, il y avait en Espagne vingt-deux universités; elles furent, cette année-là, réduites à onze, et il y en a seize à présent. De ce nombre, trois sont appelées *mayores*, ou de première classe : ce sont celles de Salamanque, de Valladolid et d'Alcala; les autres sont appelées *menores* ou de seconde classe : ce sont celles de Valence, Cervera, Saragosse, Grenade, Séville, Oviédo, Santiago, Huesca, Majora, Orihuela, Ossena et Onate. Si les Espagnols ne sont pas le peuple le plus savant de l'Europe, ce n'est donc pas faute d'universités, car il y en a une par sept cent mille habitans; mais trois ou quatre universités bien dotées vaudraient mieux que seize universités pauvres. A Salamanque les professeurs sont généralement bien payés; mais sauf cette exception, les émolumens de la plupart sont excessivement misérables. Il en est qui ne reçoivent pas au-delà de cent francs par an, entre autres les professeurs de mathématiques et de philosophie. Beaucoup sont forcés de se contenter de cent écus, et ceux qui ont mille à douze cents francs doivent se regarder comme richement rétribués. La conséquence en est que le professorat n'ex-

cite pas l'ambition pour lui-même, et que ceux qui l'exercent en cumulent ordinairement les fonctions avec celles d'un autre emploi sur les lieux, ou, à Salamanque même, n'y voient qu'une transition pour arriver à des places plus importantes et plus profitables, après s'être fait connaître dans les chaires de l'université.

» Le gouvernement espagnol intervient en toute chose, et les universités, comme on le pense bien, ont toujours été sous son contrôle immédiat. Même les méthodes d'instruction, les livres que les étudians doivent lire, les cours qu'ils doivent suivre, tout enfin dans les plus minces détails est réglé par le gouvernement.

DE L'ACTION DE LA RÉFORME PARLEMENTAIRE SUR L'ÉGLISE ÉTABLIE (1).

(Premier article (2).)

Que nos lecteurs et tous les amis de l'unité considèrent attentivement ce qui se passe en Angleterre : ils découvriront les préparatifs d'un grand spectacle ; presque tout un peuple occupé sans le savoir à déblayer une vaste enceinte que la réforme religieuse a chargée de ruines.

Déjà le *Correspondant* a fait pressentir ce qui adviendrait si la tempête s'élevait tout à coup, et menaçait l'Eglise anglicane, cette singulière Eglise qui se vante d'être *établie* sur une constitution de papier, et non sur *Pierre*. Or voici que la tempête se déclare, et ce n'est pas l'Ecole de M. Canning, c'est le *Dieu des dieux* sans doute qui a *parlé*, après une patience de trois siècles. C'est aux catholiques d'Angleterre, et d'Irlande sur-tout, à prêter l'oreille : qu'ils cherchent à distinguer, à recueillir cette divine *parole* dans les faits dont ils sont et dont ils vont être témoins ; elle leur dira leurs devoirs. Pour vous qui hélas ! n'êtes plus des nôtres, mais qui regrettez dans le secret le pain de notre table, protestans instruits, catholiques de désir, réjouissez-vous aussi, et levez la tête ; car le mur de séparation commence à s'ébranler....

---

(1) On sait que l'Eglise anglicane prend le titre de *Church by law established*.

(2) Extrait du *Correspondant*, du 12 Juillet 1831, n° 38, tom. IV.

Telle est du moins notre conviction intime. Nous croyons qu'il est temps de la manifester à haute voix, et de montrer que *la réforme parlementaire entraînera prochainement la chute de l'Eglise anglicane*, et par suite, *la ruine de la réforme prétendue religieuse*. Plusieurs articles seront consacrés à cette importante question : nous ferons voir d'abord que la réforme parlementaire ne peut se consommer sans appauvrir l'Eglise anglicane, et que l'Eglise anglicane ne peut être isolée de son appui, le dieu Mammon, sans s'écrouler immédiatement. D'autres considérations viendront ensuite : aujourd'hui nous nous bornons à quelques réflexions préliminaires et générales.

Et en premier lieu, n'est-ce point ici le *prodige* dont parlait le comte de Maistre (1), « prodige adorable, qui force le mal à » nettoyer de ses propres mains la place que l'éternel architecte » a déjà mesurée de l'œil pour ses *merveilleuses constructions ?* » Si c'est là le moyen que Dieu veut prendre pour ramener l'Angleterre au catholicisme, il est le maître ; que sa volonté se fasse ! Quant à nous, il nous semble que c'est un devoir sacré de chercher à la connaître, et d'adjurer ensuite tous ceux qui se souviennent de Dieu, de propager la bonne nouvelle, de l'environner de l'évidence, de travailler avec ardeur à la réaliser.

Mais ce n'est pas, qu'on le sache bien, par des *discussions*, même *amicales*, que désormais on avancera l'œuvre : outre que ces discussions ne seraient pas lues du peuple anglais, qui ne se soucie plus de controverses, elles exposeraient encore les catholiques à passer pour des aveugles. N'est-il pas manifeste que le protestantisme, comme doctrine, est ruiné, est nul de la nullité de la mort ? Vous dites qu'il est encore debout ? — Mais approchez : vous verrez pourquoi ; vous découvrirez les *étais d'or* qui le soutiennent.

Le protestantisme, vendu à l'aristocratie qui le paie de sa protection et de l'argent du pauvre, n'est plus qu'une affaire de politique, ou, si l'on veut, de *convention*. Ceci est palpable en Angleterre, où l'*Eglise établie* a perdu toute influence morale sur le peuple. Elle ne le nie pas ; mais elle sera forcée bientôt de le déclarer en plein parlement, lorsque, à l'occasion de la réforme parlementaire, elle s'apercevra que son cri d'alarme : *Church in danger* (2) ne trouve plus d'écho dans la Grande-Bretagne.

---

(1) *Principe générateur*, p. 57, édition de Louvain 1830.

(2) L'Eglise est en danger !

Ce serait donc une erreur, un non-sens de croire aujourd'hui que le protestantisme recevra le coup mortel dans une controverse : il n'était pas digne de cet honneur. Dieu, ce semble, avait arrêté qu'il s'épuiserait lui-même dans les efforts qu'il a faits pour renverser la chaire éternelle. Aussi touchez-le, et vous sentirez qu'il n'a plus de vigueur, plus d'âme, et que le froid de la mort l'a saisi.

La tâche des catholiques est donc extrêmement simple à l'époque où nous sommes : elle se réduit à constater des faits, à dire aux protestans : « *Venez* et *voyez ;* votre *réforme* prétendue est un *informe* système, une détestable idole, qui ne peut ni vous secourir, ni vous entendre ; et *son culte et ses prêtres dévorent la substance de vos enfans.* »

Et qu'on ne croie pas qu'il y ait en nous le moindre sentiment d'amertume contre ceux qui appellent vivante cette idole rongée des vers ; nous pouvons les plaindre ; mais les haïr..... jamais ! Avant de prendre la plume, nous avons interrogé notre cœur, et, nous osons le dire, il n'en est sorti que le cri de l'unité, qui est un cri d'amour.

Mais ce sentiment profond de charité ne nous empêchera pas d'exprimer énergiquement notre conviction ; de flétrir la nullité de l'église anglicane ; son mépris du peuple, sa brutale intolérance à l'égard des catholiques, sa voracité insatiable, ses doctrines de la plus abjecte servitude, elle qui promettait la liberté ! Nous aborderons son clergé *passif ;* nous demanderons à quoi peut servir un tel état-major de *fainéans*, qu'on nous pardonne le terme ; nous demanderons ce que peuvent, sous le rapport religieux, « des évê-» ques qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire, en » condamnant ouvertement leurs prédécesseurs, jusqu'à la source » même de leur sacre ; ce que c'est qu'un épiscopat, séparé du Saint-» Siége qui est son centre, pour s'attacher, contre sa nature, à la » royauté comme à son chef (1) » : enfin, nous demanderons ce que le peuple anglais peut gagner, sous le rapport politique, à ce que des lords mitrés, à ce que des évêques de cour siégent au parlement ; et si le salut de la réforme parlementaire n'exige pas qu'ils n'y soient plus admis.

Catholiques d'Angleterre et d'Irlande, comprenez vos devoirs : ils sont grands, ils sont honorables, vous êtes les défenseurs nés de tout ce qui fait battre le cœur des hommes, la religion, la liberté, la patrie. Puisque l'émancipation vous ouvre une nouvelle

(1) Bossuet, Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

carrière, préparez-vous à la remplir avec la dignité, la loyauté, la générosité qui fait le fond de votre âme. Qu'à votre aspect, les pauvres se disent : *voilà nos vrais amis !* Alors vous répondrez : « Protestans, vous nous rendez justice...... Ah ! que ne puissiez-» vous bientôt nous appeler vos *frères !* Ecoutez, ô vous que nous » aimons d'une charité non feinte! s'il vous est dur d'être conduits » devant les tribunaux pour livrer le *tiers* de vos productions à » l'*église établie ;* si vous êtes las d'arroser de vos sueurs cet arbre » sauvage qui ne vous a jamais protégés de son ombre, et qui n'a » porté pour vous que des fruits amers, eh bien! venez avec nous, » venez le maudire ! venez : la malédiction de Dieu a précédé la » nôtre; et, si vous en doutez, aidez-nous à soulever l'*écorce d'or* » qui le couvre, vous verrez qu'il n'a plus de sève, et qu'il est » attaqué au cœur. »

P.-P. R....LT.

LIVRE DE PRIÈRES DE HENRI VIII.

« Un obscur particulier de Brackburn possède, dit-on, le livre de prières que Henri VIII donna à sa fille Elisabeth le jour où elle reçut le sacrement de la confirmation. Cette curiosité si précieuse fut dérobée à Hampstead-Court au commencement du dernier siècle, ce qui fut cause du renvoi du bibliothécaire. Ce livre de prières est enrichi de notes et de devises manuscrites, et on conjecture que c'était le présent qui aurait pu sauver la vie d'Essex, s'il eût été présenté à la reine. Le frontispice de cette antiquité représente un arc de triomphe; on y lit ces mots en lettres noires : *C. Certeine, Prayers, and Godly Meditatyons, very nedeful for euery Christien.* (Prières et méditations divines très-utiles à tout chrétien.) On lit au verso : « Imprimé à Marlboro, l'an de N.-S. MCCCCCXXXVIII, par Joannis Philopanan. » Le volume est dans un très-bon état de conservation, relié en velours, avec des roses et les armes du roi. »

(*Furet de Londres.*)

ESSAI DE PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE.

Par C. Chardel, ex-député, auteur de l'*Esquisse de la nature humaine;* avec cette épigraphe :

« C'est le devoir de chacun de répandre les lumières qu'il croit posséder seul, quand, par leur nature, elles appartiennent à tous. » (*Introduction*)

Les médecins veulent à toute force connaître la nature même du principe vital : hypothèses, expériences, systèmes, ils n'épargnent rien. Il n'est pas rare de voir adressés aux académies, ou affichés sur les murs de Paris, les Mémoires de savans qui prétendent avoir pris la nature sur le fait, et lui avoir arraché son secret. Je m'étonne de cette opiniâtreté : d'abord, puisque, depuis la création du monde, l'humanité n'a pu concevoir la plus petite idée sur la nature des choses, il semble qu'on devrait renoncer à la solution de ce problème, ou du moins l'attendre avec plus de patience ; ensuite, je ne vois pas de quelle utilité réelle serait cette connaissance ; car pour savoir comment nous vivons, nous ne vivrions pas d'une autre façon, nous n'aurions pas une autre destinée ni d'autres conditions vitales. Ce serait une chose de pure curiosité.

A chaque découverte, on croit que la science va changer de face, que le monde va être renouvelé ; au bout de quelques jours, l'enthousiasme meurt, et on en revient à dire ce qu'on dit depuis longtemps : que la vie est l'ensemble des forces qui résistent à la mort. Il est vrai que cette définition n'apprend rien ; elle est au moins sans prétention. Jusqu'ici la vie est un fait, inconnu dans son essence, fort connu dans les manifestations d'activité qu'il produit, et dans lesquelles seules il peut et doit être étudié.

Ces dernières années, MM. Dutrochet et Magendie eurent en France l'honneur de la découverte : je ne parle pas de M. Broussais, dont l'idée est vieille au fonds. Les phénomènes curieux de l'*endosmose* et de l'*enosmose* ne tardèrent pas à être appréciés à leur juste valeur ; et le fluide cérébro-spinal, dont on avait, depuis plusieurs années, perdu de vue l'importance, fut simplement un fait déjà connu, qu'on remercia M. Magendie d'avoir rappelé à l'attention des anatomistes et des physiologistes.

Aujourd'hui M. Chardel, qui ne paraît ni anatomiste, ni physiologiste, se met sur les rangs, et nous offre un *Essai de psychologie physiologique*, ou *Explication des relations de l'âme avec le corps*. Comme, selon toute apparence, le monde savant n'honorera pas sa découverte même d'un peu de discussion, il faut que nous en donnions ici une idée. C'est tout bonnement la vie que M. Chardel a découverte.

« La plus grande difficulté, dit-il, consistait à trouver le prin-
» cipe du mouvement : je n'ai fait que suivre à cet égard les lu-
» mières instinctives que la science a trop négligées ; elles m'ont
» montré le soleil comme la source de la vie et le moteur de l'u-
» nivers. »

Ailleurs, l'auteur dit : « Je *me suis assuré* que les rayons du
» soleil s'unissent à la terre et sont l'unique principe du mouve-
» ment : ce sont eux qui forment la vie des êtres, car la vie est
» la cause du mouvement organique des végétaux et des animaux. »

Comment s'en est-il *assuré?* nous venons de voir que c'était au moyen de *ses lumières instinctives*. Il n'y a donc rien à dire.

Si, pour trouver le principe de la vie, il suffit de se laisser aller à *ses lumières* instinctives, et de *s'assurer* de sa découverte, ainsi que M. Chardel s'est *assuré* que le soleil est la source universelle de vie, j'imagine qu'on peut faire sur ce sujet, avec la même facilité, un grand nombre de découvertes. L'un prendra l'oxigène, un autre l'électricité atmosphérique, un troisième le calorique, un quatrième, etc., et puis donnera au public les mêmes raisons.

A présent, la nature n'est plus une énigme pour M. Chardel. Toutes les conséquences découlent du principe avec une admirable clarté.

Voici sa théorie sur la vie humaine :

Nous puisons le principe de la vie animo-végétale dans l'air que nous décomposons par la respiration et dans les alimens que nous décomposons par la chylification. Cette *vie* qu'on pourrait appeler vie au premier degré circule avec le sang et arrive au cerveau qui la convertit en *fluide nerveux*. C'est la seconde modification vitale. Le *fluide nerveux* met *l'être spirituel* en rapport avec *l'affectibilité* de nos organes (nos organes ne sont pas par eux-mêmes capables de connaître, ils sont seulement *affectibles*.) Mais on conçoit qu'il y a une trop grande différence de nature entre *l'être spirituel* et le *fluide nerveux* pour que ces deux substances puissent être mises directement en rapport. C'est pourquoi M. Chardel place ingénieusement en cet endroit une troisième modification vitale

qu'il appelle *vie spiritualisée*, laquelle est quelque chose de plus subtile que le *fluide nerveux* et de moins subtile que *l'être spirituel.* Or, voici comment se forme cette *vie spiritualisée.* Suivez avec attention : « Le fluide nerveux, après avoir formé l'affectibilité de nos organes, revient au cerveau et s'en échappe en partie pour envelopper la sensibilité de l'âme qui l'attire par une sorte d'aspiration ; une portion du fluide nerveux abandonne alors la circulation pour entrer au service de la volonté qui s'associe désormais à tous ses actes. » C'est ainsi que se forme la *vie spiritualisée* dit M. Chardel. Il pourrait dire aussi-bien : « Voilà pourquoi votre fille est muette ! »

Et pourtant M. Chardel paraît satisfait de cette théorie. Après l'avoir développée, il s'écrie : « La simplicité de ces explications » contraste avec la définition embarrassée que les physiologistes » donnent de la vie. » Comment l'auteur ne voit-il pas que cette simple explication ne résout absolument aucune difficulté ? Ne reste-t-il pas toujours à savoir en vertu de quoi l'organisme animal pompe dans les rayons solaires une autre vie que l'organisme végétal, et même tel organisme animal une autre vie que tel autre organisme animal ? Il y a donc dans les organes, avant l'arrivée des rayons solaires, une forme vitale particulière, un moule qui détermine pour ceux-ci la direction à prendre ; ils ne sont donc pas le principe de la vie. Ne reste-t-il pas à savoir en vertu de quoi se font toutes les transformations successives des rayons vitaux à travers le prisme organique ? Si c'est en vertu d'une force qui leur est inhérente, la question est justement de connaître la nature de cette force, la raison de son action : on arrive toujours à un mystère, et la difficulté est seulement reculée.

Mais vraiment c'est perdre du temps que de faire des objections à ce système qui n'est fondé sur aucune observation, et qui n'a d'autre raison d'existence que d'être venu par hasard, spontanément, dans un cerveau bizarre. Je sais bien que le génie a ses illuminations soudaines qui traduisent à ses yeux les vérités de la nature. S'ensuit-il que la première hypothèse venue soit une conception du génie ? Celui-ci n'a point de compte à rendre, c'est là son privilége : mais aussi, quand il a vu et parlé, la nature paraît environnée d'une auréole lumineuse.

Toutefois rendons à notre auteur la justice qui lui est due : il comprend la faiblesse et l'impuissance des matérialistes à expliquer quoi que ce soit dans l'homme ; il montre combien stériles sont leurs efforts, quand, s'agitant dans le petit cercle de leurs préjugés et

de leur ignorance, ils prétendent établir quelque constance de rapports entre les phénomènes matériels et les phénomènes intellectuels observés, et quand ils tirent gratuitement des conséquences qui ne sont pas dans la nature des choses.

M. Chardel fait encore une critique, ce nous semble, fort juste de l'esprit scientifique de nos jours : esprit qui rapetisse tout à sa taille, qui morcèle tout pour l'accommoder à sa vue étroite, qui divise et analyse à l'infini dans les détails, incapable d'une idée générale et d'une conception d'ensemble. Nous croyons l'avoir fait déjà remarquer, les savans actuels ne sont que la *queue* des philosophes du dernier siècle : ceux-ci ont si bien établi le règne de la matière et de l'observation toute matérielle; ils ont rejeté avec un dédain si triomphant tout ce qui sortait du domaine de la sensation, que ceux-là ont abdiqué leur pensée, n'ont plus voulu que les faits *positifs*, c'est-à-dire que les faits qui se touchent et se voient, prétextant que le reste est pure hypothèse et indigne d'un siècle de lumières; ils ne se sont plus occupés des rapports qui lient ces faits entr'eux et des lois qui expriment ces rapports; il a fallu rester courbé sur sa machine, sur son cadavre ou sur sa cornue, sous peine d'être traité de rêveur; et ils ont presque perdu la faculté de conclure. Ainsi on a marché dans les voies de ce qu'on appelle l'*analyse*, et la science devenue féconde en merveilles de détail a perdu ce caractère élevé que lui avaient donné les Newton, les Leibnitz et tous les pères de ce qui restera des temps modernes. Qu'est-ce qui constituait la supériorité de ces grands hommes? c'est que, au lieu de dépenser tout leur travail dans des recherches minutieuses d'expérimentation et de calcul, ils méditaient souvent sous l'influence d'une vue d'ensemble, d'une pensée raisonnée d'ordre et d'harmonie et d'une hypothèse en rapport avec cette pensée. De cette hauteur, ils apercevaient les lois de génération des faits qui composent le domaine scientifique, et ils descendaient à la recherche et à la coordination de ces faits. Nous croyons que toute science qui n'est pas fécondée par quelque grande donnée fondamentale se fausse et se dénature, et que sa mauvaise direction fait avorter un grand nombre de talens qui se développeraient dans son sein. Tel est pour nous l'état actuel de la science en général, malgré le vif éclat dont elle brille incontestablement sous certains rapports, et malgré les services dont nous reconnaissons que la civilisation lui est chaque jour redevable.

Le malheur de M. Chardel, qui sent très-bien le besoin qu'a une

science d'idées générales et de principes régénérateurs, est de s'être imaginé que, pour trouver ces idées et ces principes, il n'y avait qu'à suivre une méthode opposée à celle des savans d'aujourd'hui. Alors il est allé à la découverte, se fiant à *ses lumières instinctives*, mais il n'a rencontré que la pauvre théorie dont nous avons fait part à nos lecteurs. G.

(*Le Correspondant n° 40, tom. IV.*)

PROMENADE AUX RUINES DU MONASTÈRE DE SAINT-ÉVROULT. (Orne.) (1)

J'avais lu l'histoire d'un saint personnage nommé Évroult, qui, né dans la ville de Bayeux au commencement du cinquième siècle, avait passé sa jeunesse à la cour du roi Clovis, et plus tard s'était retiré dans une forêt profonde, au pays d'Ouche, où il avait élevé un monastère devenu célèbre dans la suite sous le nom de son bienheureux fondateur.

J'avais étudié les écrits d'un vieux moine appelé Orderic Vital, qui, du fond de ce monastère bâti par Evroult, et dans le siècle superstitieux et ignorant de Guillaume et de ses fils, avait tracé les annales de notre province, et nous avait légué les souvenirs les plus attachans et les plus complets qui nous soient restés de ces temps vraiment originaux de l'histoire de nos aïeux.

Enfin, dans mes jeunes ans on m'avait entretenu fréquemment des merveilles du monastère de Saint-Evroult, que mes devanciers avaient encore vu dans tout son éclat, et qui ne se trouvait qu'à quatre lieues au plus de la ville où je suis né.

L'esprit préoccupé de ces lectures et des récits que j'avais entendus, je formai le projet de visiter des lieux qui devaient me rappeler tant d'événemens et de tableaux variés du moyen âge; et dès que l'occasion d'entreprendre ce pélerinage se présenta, je la saisis avec empressement.

---

(1) Extrait de la *Revue Normande*.

Je m'acheminai donc, par un beau jour d'automne, au milieu d'une de mes dernières vacances, vers cette ancienne forêt d'Ouche, au sein de laquelle était cachée depuis un si grand nombre de siècles la retraite du simple Évroult, devenue plus tard la demeure plus fastueuse de ses nombreux successeurs. Je rêvais, en traversant les campagnes solitaires et à demi sauvages qui y conduisent, aux cruelles guerres dont ces landes ont été long-temps le théâtre, aux superstitions auxquelles les tristes populations de ces hameaux ont été livrées presque jusqu'à nos jours, au peu de ressources que l'ignorance avait su tirer durant une si longue suite de générations, d'un sol qui, malgré son ingratitude apparente, serait cependant susceptible de se couvrir de plus riches produits et d'un peuple plus heureux, si la civilisation parvenait à y apporter enfin ses lumières. Ces pensées et la conversation d'un compagnon qui se prêtait complaisamment à répondre à mes questions, me disposèrent merveilleusement à jouir des impressions que j'allais chercher. J'étais donc tout entier à l'objet qui m'animait, lorsqu'à la descente d'un vieux chemin couvert, bien profond, je poussai une exclamation, et je me reconnus au milieu du vallon de la Charentone, dont j'avais pu me faire une idée par les descriptions d'Orderic Vital, avant de l'avoir visité et parcouru dans ses détails :

« Ce lieu est agréable et très-propre à la vie solitaire; car » la petite rivière de Charentone coule dans une vallée incul- » te, sur les limites des évêchés de Lisieux et d'Évreux; sur » le sommet d'un mont s'élève une forêt, qui reçoit le souffle » des vents sous ses épais ombrages; un verger entoure l'é- » glise sur le penchant des côteaux, entre la rivière et la forêt. » Devant les portes de l'église coule la fontaine d'Ouche, qui » a donné son nom à toute la région circonvoisine. »

L'église dont il s'agit ici a disparu depuis long temps, mais on voit sur le coteau celle de *Notre-Dame-du-Bois*, qui sert aujourd'hui de paroisse, et dans la vallée se montrent les énormes et imposantes ruines de cette basilique fameuse, qui était sans contredit le plus beau monument religieux de toute cette contrée. La hauteur de la tour, jusqu'au rond point, était de

cent pieds, bien qu'élevée sur pilotis; le chœur, la nef, les bas côtés offraient de larges fenêtres d'un élégant gothique; de vastes arcades, des rangées de balustrades, de riches pinacles et tous les ornemens de la plus brillante époque du style oriental. Aujourd'hui presque toutes ces merveilles de l'art des treizième et quatorzième siècles gisent brisées et entassées sur le sol; un pan d'un des croisillons, haut de soixante pieds, et les arcades du côté droit de la nef, sont restés seuls debout. Près de là les tombeaux mutilés des vénérables abbés, les ronces qui s'allongent sur leurs ossemens blanchis, ajoutent à l'effet de ce monceau de ruines; mais ce qui surtout complète la désolation d'un pareil tableau, c'est la vue d'un énorme four à chaux, ménagé dans les murs de l'ancien chœur, et d'où s'exhale une fumée continuelle qui va noircir les derniers restes des colonnades. C'est dans cette abîme que l'infatigable entrepreneur de cette destruction engloutit froidement, à toute heure, les riches chapiteaux, les corniches à délicates dentelures, les ogives gracieuses, et jusqu'aux débris des statues de ces saints et de ces martyrs qu'adorèrent si long-temps nos pères, et qui même encore aujourd'hui excitent involontairement notre intérêt, par les souvenirs naïfs et touchans qu'ils nous rappellent. Ce fut par ce monument renversé que je commençai ma visite, et je puis dire que j'usai ainsi mes émotions les plus vives dès le premier moment. Toutefois d'autres débris appelaient encore mon attention, et je les recherchai successivement. Un antiquaire sait trouver mille charmes secrets au milieu de ces tas de ruines où le peuple des curieux n'aperçoit que des cailloux brisés et un sol encombré qu'il est urgent de déblayer pour le livrer à la charrue.

L'intérieur du chapitre, couronné d'arcades, avait quarante pieds de longueur sur vingt-cinq de largeur. Une inscription, à demi effacée, rappelait les noms d'un des restaurateurs de la maison, du brave Hugues de Grantemesnil, qui vint déposer sa part des lauriers de la conquête sur le tombeau du moine Evroult. On dit qu'il mourut sous le cilice, et que sa cendre honora l'enceinte que ses trésors avaient relevée. Je répétai vainement son nom au milieu des ruines; l'écho fut sourd, et

je prévis qu'avant peu le voyageur ne retrouverait plus même la place où ce héros chrétien avait fini sa carrière.

Un pavillon s'élevait à la pointe des bâtimens, vers la prairie, et entraîné par un mouvement inexplicable, je me dirigeai vers cette masure qui me sembla recéler quelque souvenir précieux pour un ami des lettres. N'était-ce pas en effet vers cet emplacement que se retirait le bon Orderic Vital, quand il nous traçait ces annales précieuses, qui, avec leurs fréquens récits de miracles, nous offrent le tableau le plus curieux de notre province sous le duc Guillaume? Orderic avait fait les délices de quelques-unes de mes soirées d'hiver, au coin du modeste foyer de l'antiquaire, et je me plaisais à rechercher sa vieille image parmi les débris de ce cloître tombé qui fut tant de fois témoin de ses rêveries. Un pan de galerie entr'ouverte s'offrit à moi, et je crus y apercevoir encore le pieux historien du monastère que *le froid de l'hiver* forçait chaque année de quitter la plume, pendant quelques mois, comme il nous l'apprend lui-même, *pour se livrer à d'autres travaux;* mais qui s'empressait de reprendre ses récits *au retour du doux printemps*. De ce point, le solitaire voyait, à droite, s'étendre la forêt qu'agitait *le souffle de vent;* au-dessous ses regards tombaient sur l'aride prairie et sur le cours de *la Charentone;* enfin, en face, il contemplait la basilique, dont les flèches élevées dirigeaient ses pensées vers ces demeures saintes où reposait tout son espoir. O vie d'un sage reclus, tu nous sembles bien vide; mais tu avais aussi des douceurs que ne peuvent comprendre nos cœurs usés par le mouvement du monde et par ses passions?

La *manse conventuelle* est encore entière, mais les planchers s'écroulent, et ce n'est plus sans danger que l'observateur franchit les escaliers brisés. Là, sur le haut d'un des palliers, je me trouvai devant une porte de chêne, au-dessus de laquelle ces mots tracés me causèrent un instant d'étonnement et d'émotion.

Mathildis regina uxor Guillelmi conquestoris regis anglorú
Et ducis Normannorum uticum venit, fratribusque, datis
Sumptibus, lapideum tricorium ubi uná reficerent construi.
Præcepit, anno 1081, *sub Meineirio abbate.*

En lisant cette inscription, mon premier soin fut de demander à celui qui me guidait, si en effet cet appartement avait servi de réfectoire. Mais lui, secouant la tête, me répondit qu'au contraire *c'avait été une bibliothèque où les moines venaient pour lire.* Ainsi donc, le *tricorium* de la reine Mathilde aurait été un établissement allégorique et un lieu destiné à la nourriture de l'âme. Ainsi, cette princesse ignorante aurait eu une idée aussi élevée dans un siècle de barbarie! Mais alors je me demandais tristement ce qu'était devenue cette collection de livres, commencée, selon toute apparence, sous la direction du moine d'Attingham, et qui a dû contenir, dès ce temps, les documens les plus précieux sur l'histoire de nos contrées. Je songeai avec inquiétude à tous ces trésors littéraires que sept siècles de prospérité rarement interrompue, avaient dû entasser successivement dans cette enceinte. Plein de ces idées, j'entr'ouvris la porte vermoulue, et derrière elle des tablettes brisées, des vers destructeurs et de la poussière, voilà tout ce qui s'offrit à moi. Faut-il donc que pas un lambeau n'ait échappé au vandale qui réduit en chaux les colonnes du temple saint? Faut-il que les produits des arts et ceux de l'esprit aient disparu dans la même tempête? Mais bientôt un souvenir vint me rappeler qu'une main amie avait, il y a trente ans, sauvé ce que l'édifice renfermait de plus important en tableaux et en manuscrits; et parmi ces débris même, je rendis intérieurement mille grâces à M. Louis Dubois, à qui les lettres ont dû ce service. Ce savant a su ainsi attacher déjà deux fois son nom à l'histoire de ce lieu fameux : la première en recueillant les précieux écrits que l'on y conservait depuis long-temps, et en les déposant dans la charmante bibliothèque d'Alençon, dont il est le fondateur; la seconde en nous donnant une traduction justement recherchée de cet Orderic Vital, que nous pourrions peut-être appeler avec raison le *père de l'histoire normande.*

FRED. GALERON.

PRÉCIS HISTORIQUE DU PARTAGE DE LA POLOGNE.

Par M. Brougham. *Traduit de l'anglais* par A. Clapier. Paris 1831.

(Premier article.)

On est heureux sur les bords de la Vistule ; on a une cause pour laquelle on peut mourir, une cause sainte aux yeux de tous, dont la légitimité ne peut être obscurcie par aucun sophisme. On a non-seulement une patrie à défendre, mais ses ancêtres à venger des plus exécrables attentats dont l'histoire des peuples chrétiens fasse mention : ces attentats ont été renouvelés trois fois ; toujours préparés avec une froide scélératesse, dissimulés sous les dehors de l'hypocrisie, autorisés par la faiblesse et la lâcheté de l'Europe, dans un siècle de philosophie qui prétendait avoir retrouvé les titres perdus du genre humain. Quand on étudie les détails de ce grand crime, consommé en pleine paix, préparé par une longue suite d'intrigues, sans aucun droit, même apparent, que celui de la force, quand on entre dans ce dédale de cruautés et de ruses infâmes, qui semblent inspirées à la fois par la barbarie du cinquième siècle et le machiavélisme du quinzième, on s'étonne qu'un cri unanime de réprobation ne se soit pas alors élevé d'un bout à l'autre de l'Europe civilisée. Les philosophes de ce temps sont bien froids pour la malheureuse Pologne, et l'attentat de Catherine et de Frédéric, auquel les *lois sacrées* de l'équilibre contraignirent même Marie-Thérèse à s'associer, n'a fait rétracter à aucun d'eux les éloges périodiquement adressés à Pétersbourg et à Potsdam. De quoi s'agissait-il en effet? De peu de chose, de l'existence de quinze millions d'hommes. Mieux valait combattre des préjugés, faire des discours académiques et des articles pour l'Encyclopédie.

Absorbés aujourd'hui par le spectacle d'une lutte héroïque, nous ne reportons guère notre pensée jusqu'à ces temps déjà éloignés de nous : et pourtant, comment avoir le secret de cet héroïsme même, si l'on ne sait tout ce que ce peuple a dévoré de douleurs, et quel poids d'oppression il avait à rejeter, quand l'heure de la délivrance a sonné pour lui ! Relisons sans cesse l'histoire des trois partages : c'est en la méditant que nous comprendrons ce qui se passe, et

que nous verrons combien un peuple a la vie dure, et comme il faut enfoncer le poignard avant d'arriver jusqu'à son cœur. Ces articles, qui forment un traité complet, parurent sur ce sujet dans l'*Edimburhg Review*, je crois, lors du congrès de Vérone, c'est-à-dire vers la fin de 1822. Ce beau travail, qui fit sensation en Angleterre, fut généralement attribué à M. Brougham, aujourd'hui lord chancelier. C'est sous son nom que M. Clapier publie la traduction de ce précis historique, composé d'après les meilleurs mémoires contemporains, ceux du comte de Goertz et de Frédéric II, et les œuvres de Georgel, de Viomesnil, de M. Ferrand. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur offrant une analyse raisonnée du travail de M. Brougham, auquel le traducteur a joint une introduction et un appendice pleins de vues élevées; nous essaierons de conserver les idées de l'auteur, en les développant par des réflexions personnelles ou par des données puisées à d'autres sources.

Il faut remonter haut dans l'histoire pour saisir les premières causes des désastres qui devaient accabler la Pologne. Ce pays ne put suivre dans ses développemens la marche progressive des autres états de l'Europe : la race conquérante n'ayant point rencontré, sur le sol de la Pologne, une population antérieurement établie, comme dans les Gaules, assez forte pour composer une classe moyenne, ne trouva aucune résistance dans sa lutte contre le pouvoir royal. Dans le reste de l'Europe, au contraire, la royauté, en s'appuyant sur la bourgeoisie, put pousser de profondes racines, et conquérir avec une hérédité incontestée un pouvoir central et fort. Cette domination de l'aristocratie, un instant contenue sous les premiers Jagellons, se développa sous leurs faibles successeurs. Aucune des prérogatives royales ne put s'exercer sans autorisation du sénat, et dès 1468 naquirent les diètes représentatives et le *liberum veto*, qui plus tard arrêta toutes les délibérations en donnant à un seul nonce le pouvoir de tout empêcher par le simple effet de son opposition personnelle. Cette institution singulière paraît à M. Brougham, découler de ce principe, que les députés n'étaient pas représentans, mais ministres; que la constitution était plutôt une confédération qu'une république, et que la diète n'était pas tant une assemblée délibérante qu'une réunion de mandataires indépendans entre eux.

De la fin du quinzième siècle date la suprématie absolue de l'aristocratie polonaise, dont le premier soin fut de détruire les institutions que la royauté avait accordées aux classes inférieures pour

les protéger. Le droit de paix et de guerre fut conféré à la noblesse, elle usurpa le pouvoir judiciaire, et les rois ne conservèrent plus que des prérogatives illusoires. Le droit d'élection à la couronne découlait nécessairement d'un tel état de choses, aussi la noblesse l'exerça t-elle souverainement, quand, en 1572, le dernier des Jagellons fut descendu dans la tombe. Dès ce moment commence, avec l'établissement des *pacta conventa*, la décadence de la Pologne.

L'influence russe commença à se faire sentir sous Auguste II que Pierre-le-Grand soutint contre le Roi de Suède Charles XII. Sous les règnes de Stanislas Lekczinsky et d'Auguste III, les factions étrangères déchirèrent le pays; et dès cette époque le désordre y devint un état en quelque sorte permanent, que les cours étrangères s'attachèrent à maintenir. Aussi la Russie, qui conçut la première la pensée du partage, n'eut-elle que ce seul but dans ses rapports avec la Pologne : ce fut en prévenant toute réforme, en maintenant et *faisant consacrer par des traités*, dans les institutions polonaises, les élémens de destruction que le temps et la prépondérance exclusive de la noblesse y avaient introduits; ce fut, en un mot, en garantissant tous les abus et en interdisant toutes les réformes, qu'elle prépara l'œuvre d'iniquité du dix-huitième siècle.

A la mort d'Auguste en 1763, les intrigues étrangères qui se croisaient en Pologne, faillirent allumer une guerre européenne. La France soutenait le Roi détrôné, beau-père de Louis XV; la cour de Vienne, unie à l'Angleterre, soutenait l'électeur de Saxe. Le cabinet russe invoqua alors, pour la première fois, une prétendue garantie de l'intégrité de la constitution polonaise, garantie dont il fit plus tard un si affreux usage pour empêcher les améliorations que les malheureux Polonais, instruits par l'expérience, voulurent introduire, après le premier partage, dans leurs institutions régénérées. L'influence russe sans cesse croissante depuis le règne d'Auguste III finit par dominer tout le gouvernement, et la Pologne cessa pendant vingt ans de compter au nombre des nations. A la mort de ce prince, Cathérine imposa pour Roi à ce pays Poniatowski, son amant répudié. En vain les Polonais résistèrent-ils avec leur valeur héréditaire, il fallut céder au nombre, aux intrigues, aux menaces d'extermination; ils restaient d'ailleurs sans ressource par la faiblesse de la France et l'alliance de Frédéric II avec Catherine. Toutefois, à cette époque, cette princesse, satisfaite de voir une couronne décorer le front de son ancien favori, ne son-

geait point à arracher aux Polonais leur existence nationale. Elle affirmait n'agir qu'*en vertu du droit de voisinage reconnu par toutes les nations*, ne vouloir jamais rien entreprendre qu'*en vertu de la justice et de l'humanité ;* enfin elle finit, quand la Pologne eut reconnu son titre d'impératrice de toutes les Russies par accorder à la république UNE GARANTIE SOLENNELLE DE TOUTES SES POSSESSIONS.

Cet acte de garantie est du 23 mai 1763 ; le roi de Prusse y accéda également, et le 16 mars précédent, Marie-Thérèse d'Autriche avait pris l'engagement solennel de *maintenir* la république polonaise, dans tous ses droits et *possessions*. L'ambition de Catherine et de son allié Frédéric n'allait pas encore au-delà du désir d'influer sur le gouvernement polonais et sur l'élection des princes appelés à la couronne. Pour s'assurer cette influence, les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Berlin conclurent en 1764 une alliance défensive où l'on inséra une clause par laquelle les parties contractantes devaient s'opposer à toute tentative, soit pour rendre la couronne héréditaire en Pologne, soit pour renforcer le pouvoir royal.

Une aussi immorale stipulation n'avait évidemment pour but que de perpétuer les troubles de ce pays, et de le retenir sous le joug de ses voisins, en lui interdisant les deux principales réformes commandées par l'expérience, et appuyées par les vœux de la très-grande majorité de la nation

En 1767, les dissidens des églises grecque et protestante formèrent une confédération pour reconquérir les droits dont ils avaient été dépossédés ; ils invoquèrent l'assistance de la Russie, qui profita de cette cause d'intervention pour faire entrer 50,000 hommes en Pologne. Une confédération générale des mécontens fut formée sous le patronage russe à Radom, et une diète élue sous les bayonnettes étrangères, soumise à tous les caprices du trop fameux prince Repnin, intimidée par des actes du plus farouche despotisme, finit par conclure un traité avec la Russie, qui stipulait la reconnaissance de tous les droits des dissidens. Cet acte contenait en outre la garantie réciproque de *l'intégrité du territoire des deux puissances*, de la manière la plus sacrée, « *Sa Majesté Impériale promettant* » *solennellement de conserver à jamais la république dans son* » *intégrité.* » Du reste, ce traité renfermait, comme les précédens, l'immorale stipulation de la garantie pour la constitution polonaise : on y spécifiait entre autres le maintien du droit désastreux du *liberum veto*, principe de l'anarchie polonaise, si bien décrite par Rulhières.

Cette garantie donnée à la malheureuse Pologne ne précéda que de quatre années la première conspiration ourdie contre son existence. Jusque-là on n'avait songé qu'à l'affaiblir, à y fomenter tous les vices, à l'exemple de ces courtisanes qui allument toutes les passions de la jeunesse, pour pouvoir la dominer plus facilement. Il avait suffi à l'impudique Catherine de donner le trône de Pologne pour retraite à un amant rejeté de sa couche; voici venir le moment où l'opprobre de ce grand peuple ne lui suffira plus.

Les succès de la Russie dans la guerre de 1770 contre l'empire ottoman inspiraient à toutes les puissances d'Allemagne les craintes les plus vives. Les armées de Catherine semblaient menacer la Hongrie, et elle était en mesure d'arracher tout ce qu'elle eût voulu à la Porte pour prix d'une paix vivement sollicitée par elle. L'Autriche, presque abandonnée par la France, sa nouvelle alliée, depuis la chute du duc de Choiseul, se voyait avec anxiété à la veille d'être engagée dans une guerre que l'occupation de la Moldavie et de la Valachie par les forces russes semblaient rendre inévitable. L'alliance de Frédéric II avec la czarine le mettait dans l'impossibilité de se déclarer contre elle, et cependant il eût vu avec la plus grande inquiétude la puissance de sa redoutable voisine recevoir un tel accroissement. Ce fut alors que l'impératrice conçut la première pensée du démembrement de la Pologne, avec qui elle était en pleine paix, et dans le gouvernement de laquelle elle exerçait alors sous un roi, sa créature, une influence qu'aucun parti ne contrariait. Il lui fallait à tout prix des conquêtes : elle voulait retrouver le prix de ses victoires et de ses sacrifices : mais il lui importait peu que ce fussent les Turcs ou les Polonais qui acquittassent la dette : ayant besoin de vivre en paix avec l'Allemagne, il lui vint dans la pensée, qu'au fait, elle pourrait bien ménager la Turquie, si la Pologne lui était offerte en compensation, et qu'il était plus important pour elle de s'assurer un beau territoire européen et une frontière sur le Niémen, que de porter un dernier coup à un empire dont les dépouilles lui étaient assurées. Sur cette donnée, son imagination s'exalte; elle espère concilier à ses vues et l'Autriche et la Prusse, en arrondissant les états de Frédéric par un territoire qui lui manque, et en détournant « la maison d'Au-» triche *par d'autres perspectives* des vues qu'entretenait alors son » système politique. »

Frédéric, alarmé des difficultés que présentait la conclusion de la paix, envoya le prince Henri, son frère, à la cour de Russie, avec mission de donner à tout prix aux négociations une issue pa-

cifique. C'est dans les conversations de ce prince avec l'impératrice qu'eurent lieu les premières ouvertures relatives au partage. M. Brougham trace un tableau du plus haut intérêt des insinuations honteuses, des allusions détournées par lesquelles Catherine s'efforçait de dévoiler sa coupable pensée à son interlocuteur. Il règne dans ses entretiens, dont des Mémoires contemporains et la correspondance du prince Henri nous ont conservé toutes les particularités, une sorte de cynisme caché sous un reste de pudeur. Catherine essaie de se faire deviner par des réticences, des mots couverts, des sourires et des regards significatifs. Henri, de son côté, a promptement saisi ce qu'on voile encore à ses yeux, mais il n'ose décharger son interlocutrice de la responsabilité de sa pensée; tous deux hésitent, divaguent, balbutient, chacun voudrait pouvoir dire à l'autre, *c'est toi qui l'a nommé.*

Peu à peu les allusions deviennent plus claires, les propositions plus précises; on finit par convenir que le partage seul peut empêcher une guerre générale, et *pour prévenir ce malheur, il n'y a qu'un expédient, c'est de mettre trois têtes dans un bonnet, et cela ne peut se faire qu'aux dépens d'un quart.* Dans les conversations qui suivirent, Catherine promit d'effrayer la Turquie, de flatter l'Angleterre; c'est à vous, dit-elle au prince de Prusse, de gagner l'Autriche pour qu'elle puisse endormir la France. Et la czarine, exaltée par la perspective qui s'ouvrait devant son ambitieux génie, plongeant son doigt dans l'encre, traça une ligne de partage sur une carte de Pologne déployée devant elle.

Quand Henri quitta Pétersbourg, le 30 juin 1771, les bases du plan étaient arrêtées. Il paraît qu'il n'en donna connaissance à son frère qu'à son retour à Berlin. Quelques témoignages autoriseraient à croire que Frédéric rejeta d'abord cette ouverture avec indignation, mais au bout de vingt-quatre heures cette colère était passée, « un rayon de vertu, dit M. Brougham, brilla un instant dans » cette grande âme, elle fut honnête un seul jour; mais le lendemain » il embrassa son frère, comme inspiré par un dieu secret, et lui » dit avec transport qu'il avait sauvé la monarchie. »

Il fut plus difficile de conduire jusque-là la sévère vertu de Marie-Thérèse. Ses principes de piété et d'honneur, sa gloire et l'avenir de ses enfans assurés, le mépris profond qu'elle portait à Catherine, la haine qu'elle avait vouée au roi de Prusse, rien enfin ne la disposait pour une telle alliance et pour une telle complicité. Aussi fallut-il employer d'extrêmes ménagemens avant de lui faire une semblable insinuation. On commença par s'assurer du bouillant prince

Joseph et de Kaunitz, dont l'ambition sans principe se prêta facilement aux vues des deux cours, et qui par la suite aspira même à les étendre encore; car Joseph et Kaunitz proposèrent par amendement d'étendre le même système aux états secondaires de l'Allemagne pour égaliser le partage, et mieux asseoir l'équilibre entre les trois cours. L'Autriche se voyait dans l'alternative d'une formidable guerre et d'une paix avantageuse; peut être fût-elle entrée dans la voix de l'honneur, si la politique pusillanime du duc d'Aiguillon ne lui avait ôté tout espoir d'être secourue par la France, et si l'Angleterre n'avait été en ce moment régie par l'ignoble administration de lord Shelburn, dont les lettres de *Junius* nous offrent un si énergique tableau. Le prince de Kaunitz profita de ces motifs auprès de l'impératrice, dont les répugnances d'abord très-vives paraissent avoir cédé au bout de quelques mois. Ce moment de faiblesse coûta plus tard des larmes à Marie-Thérèse, et cette princesse confessait au moins son repentir. Trois mois après le premier partage, elle disait à M. de Breteuil, lors de son audience de réception, avec le ton d'une profonde douleur : « Je sais, Mon-
» sieur, que ce qui a été fait en Pologne a couvert mon règne
» d'une tache ineffaçable; mais on me pardonnerait, j'en suis cer-
» taine, si l'on connaissait toutes mes répugnances à consentir à
» ce partage, et si l'on savait quelle foule de circonstances se sont
» réunies pour faire fléchir mes principes. » On vient d'exposer ces circonstances devant lesquelles recula cette fois le génie de la noble Marie-Thérèse.

En résumant ces observations, nous dirons avec M. Brougham :
« La culpabilité des puissances intéressées au partage fut très-inégale : Frédéric, le plus faible des trois, avait à craindre soit une rupture, soit les chances d'une guerre générale, tandis que, d'autre part, quelques acquisitions semblaient nécessaires pour donner à ses domaines une ligne suffisante de défense; la maison d'Autriche n'entra qu'à regret et la dernière dans la conspiration. Elle ne l'eût pas fait sans doute, si la France eût possédé une administration plus vigoureuse. Catherine se montra la plus criminelle : pendant huit ans elle avait opprimé et ravagé la Pologne; elle lui avait imposé un roi; elle avait prévenu toute réforme dans le gouvernement, fomenté des divisions parmi la noblesse, créé et maintenu cette anarchie qui servit enfin de prétexte au démembrement : son vaste empire ne réclamait aucune acquisition de territoire pour assurer ses moyens de défense : on devait même croire son ambition satisfaite. Cependant son insatiable avidité à faire des conquêtes sur

la Turquie fit naître la prétendue nécessité d'un partage. Il fallut l'empêcher de s'emparer de la Crimée, de la Moldavie et de la Valachie, et les cours de Vienne et de Berlin consentirent à la voir commettre un vol équivalent sur la Pologne, à condition que chachune d'elles pourrait en voler une part égale. Elles espérèrent maintenir la balance politique en égalisant les parts du butin; et pour s'opposer aux agrandissemens sans bornes de la Russie, elles consentirent à s'emparer en commun de la plus belle partie d'un état avec lequel elles étaient en paix et dont elles s'étaient engagées, par des traités et par de récentes proclamations, à maintenir le territoire inviolable. »

Dans un prochain article nous exposerons les suites du premier partage : à cette époque s'ouvre pour la Pologne une carrière de malheur et d'héroïsme qui dure encore, et dans laquelle elle a, suivant ses pieux désirs, conquis cette gloire, *qui*, soit qu'elle triomphe soit qu'elle succombe, *fera désormais partie de la gloire éternelle du monde* (1).

(*Le Correspondant n°* 41, *tome IV*.)

DE LA CENTRALISATION (2).

La centralisation n'est pas d'hier. Laissant de côté les efforts à peu près inutiles de Charlemagne pour organiser une administration régulière, on pourrait faire voir que la centralisation naquit et se développa sous la troisième race, comme accroissement du pouvoir royal. L'aristocratie qui vivait de son existence propre avant Louis XI, Richelieu et Louis XIV, l'aristocratie confondait sa vie et ses droits avec la vie et les droits des provinces : elle contribuait à faire de chacune un corps organisé selon sa nature particulière et l'individualité des habitans, des mœurs, des traditions. Le pouvoir royal brisant l'aristocratie et substituant sa volonté uniforme aux influences diverses et multiples de la noblesse commença l'effacement des provinces. La force et puis la cour tuèrent partout la puissance et la volonté de résister. L'égalité de tous les sujets devant le roi fut un premier nivellement : le gouvernement central commença à se sub-

---

(1) Prière des Polonais à la Vierge.

(2) Extrait du *Correspondant*, 15 juillet 1831, tom. IV, n. 39.

stituer aux constitutions spéciales des localités, et à tout rapporter à lui. Cette transformation qui portait d'abord uniquement sur les droits politiques commença même à devenir sensible dans l'ordre civil lorsque les ordonnances de nos rois embrassèrent toute la France, sans distinction des pays coutumiers et des pays de droit écrit.

Comme expression extérieure, physique pour ainsi dire de cette progression, nous remarquons que les rois une fois fixés à Paris, cette ville s'accrut et s'agrandit en raison directe de leur puissance : cela est un fait.

Toutefois des usages séculaires, les états, et surtout l'esprit provincial, qui faisait des habitans d'une même contrée une espèce de corporation, ne laissaient pas la volonté royale sans limite ni contrôle à l'époque où la révolution éclata.

Selon M. Michelet, la population de Paris et de l'Ile-de-France a, par la puissance d'assimilation qui la distingue, créé la France, comme le germe crée la plante et comme l'embryon devient homme en s'incorporant les élémens qui doivent servir à son développement organique. C'est parler vrai sous certains rapports : les circonstances politiques qui n'étaient pas inévitables pour quiconque n'est pas fataliste, et qui firent enfin triompher la centralisation dont Paris fut le pivot accidentel, ont, il faut l'avouer, singulièrement contribué à imprimer à tout le royaume le cachet franco-parisien. Ici nous ferons remarquer au savant publiciste, qu'il suffit de remonter à quelques siècles pour trouver hors de l'Ile-de-France des centres de vie et de composition au moins aussi puissans et aussi réels. En tous cas la nature supérieure qu'il attribue à celui-là ne s'est produite que bien tard. Il n'en était nullement question dans l'ancienne Gaule. Plus tard Rome absorba tout. C'est en Flandre et en Picardie que l'empire des Francs commença son travail de conquête et de végétation. Dans le chaos de la première race et même de la seconde, l'Ile-de-France était loin d'être la formule vivante des divers peuples situés entre le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et l'Océan : rien n'annonçait qu'elle dût l'être un jour. Paris, effacé par vingt villes, séjour passager des rois, n'était nullement un foyer d'action, ni, comme le soleil, un centre de vibrations lumineuses. La civilisation des contrées qui composent la France n'avait point alors établi son avant-garde dans notre province. Après bien des réactions, le gouvernement dont elle était le siége prit une prépondérance marquée, lia et augmenta le faisceau des provinces souvent prêt à se rompre; la guerre de cent ans y aida beaucoup, par le caractère de nationalité qu'elle eut. Toutefois la Provence et

la Bourgogne, par exemple, nous effacèrent encore long-temps, malgré les liens de la suzeraineté féodale. Mais, à mesure que le pouvoir royal fit des progrès, l'esprit français l'emporta plus ou moins sur l'esprit bourguignon, l'esprit provençal, l'esprit breton, etc., etc. La féodalité vaincue, la France devenait peu à peu un tout identique dont nous étions ici le noyau. Il faut dès-lors tenir compte de l'influence que le souverain, la cour dont le souverain était entouré, et les grands talens, arts, sciences ou littérature, qui se donnaient rendez-vous à ses pieds pour se frotter les uns aux autres, et se trouver à portée de la protection et de la faveur, il faut, dis-je, tenir compte de l'influence qu'ils exerçaient invinciblement sur le reste du royaume dont ils étaient les députés et les représentans. Sous ce rapport, dire que Paris fait et gouverne la France, c'est dire que la France se fait et se gouverne elle-même. Ainsi l'Ile-de-France, en imposant sa nationalité aux divers territoires qui sont maintenant une seule patrie, n'a pas moins été servie par des causes indépendantes d'elle-même que par une faculté, une propriété naturelle de sa population.

Déjà, comme nous le disions, et comme on peut l'entrevoir dans les considérations qui précèdent, l'œuvre de la centralisation était avancée lorsque la révolution fit explosion. C'est elle qui porta les grands coups à l'ancienne constitution du pays : ce fut un changement radical, universel : corporations ou provinces, tout tomba, dans la forme comme dans le fond, pour faire place à une seule administration gouvernementale et à des individus : les résistances furent écrasées; les inégalités disparurent; les droits acquis, spéciaux, pratiques de chacun furent échangées contre les droits de l'homme. Le lien qui unissait les provinces fit place au lien qui unissait les citoyens. Un moment le fédéralisme essaya de se faire jour; mais il n'était pas dans les conditions de la vie révolutionnaire. Il mourut le lendemain de sa fête. En présence de l'Europe armée et de l'Ouest insurgé, on avait trop besoin de l'action une et indivisible pour que la république une et indivisible ne l'emportât pas. Elle l'emporta; les provinces démonétisées furent fondues en départemens : division purement administrative. Par là même, ces provinces qui, par conquête ou traité, avaient été successivement attachées au centre français, et qui, par les mœurs, les idiomes, les coutumes et certains priviléges réservés, formaient encore des corps distincts, perdirent toute individualité : il n'y eut plus qu'une seule tête et qu'un seul corps soumis à cette tête : les Franc-Comtois et les Normands ne furent que des Français : ils perdirent

le droit d'intervenir dans les affaires personnelles à leurs localités; il n'y eut plus que les affaires générales de la nation. La convention et ses représentans répandus sur la surface de la France lui inoculèrent la centralisation par la terreur (émanation de la vertu, disait St.-Just.) La tendance à l'unité, qui n'était que l'usurpation de tous les droits et de tous les pouvoirs par le gouvernement central, maître absolu, tyran, quelque forme qu'il prît, avec une seule tête ou avec cinq cents, se produisit partout. Danton et Robespierre préludèrent à l'université, en professant la théorie de l'éducation nationale. « La patrie (lisez la convention) a seule le droit d'élever » ses enfans; elle ne peut confier ce dépôt à l'orgueil des familles » ni aux préjugés des particuliers, alimens éternels de l'aristocratie » et d'un *fédéralisme domestique* qui rétrécit les âmes, etc. (1). » L'école normale, qui a produit tant de sujets distingués, fut fondée la même année pour rendre l'enseignement *uniforme*. Tout contribue à faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges de l'esprit provincial, le système décimal substitué à la foule des systèmes de mesures locaux et spéciaux, comme les lois et les impôts, discutés en commun, et destinés à régir ou à frapper également toutes les parties de la France.

La centralisation fut un des grands ressorts de la force révolutionnaire; la convention ne put, au milieu de ses atrocités, déployer tant d'énergie que par la faculté qu'elle avait d'employer à son gré toutes les ressources de la nation, et, toute opposition étant rendue impossible, d'exiger des Français *leur dernier enfant et leur dernier écu*. Le sentiment de nationalité qui survécut seul à tous les autres, s'accrut par cet isolement même. Avant la révolution, dans certaines provinces on n'aimait pas les *Français*, mais alors toutes les affections locales, pour ainsi dire, devinrent *patriotisme* et accrurent la vigueur du gouvernement qui l'exploitait. L'énivrement des théories révolutionnaires qui fit partout explosion, créa de nouveaux liens par la communauté de sentimens, et les *patriotes fraternisèrent* d'un bout de la France à l'autre. C'est ainsi que de nos jours un des plus puissans auxiliaires de la centralisation est l'esprit de parti qui tend toujours, malgré les divergences naturelles, à réunir en un tout identique les hommes d'un même bord, en vertu de cet axiôme : *l'union fait la force*. Aussi les passions politiques plus fortes que tout le reste parmi nous s'efforceront-elles toujours

(1) Discours de Robespierre, du 7 mai 94.

de conserver un centre et de se grouper, de même que le pouvoir fondé lui-même sur l'esprit de parti voudra également, pour mieux résister, se conserver une action universelle et uniforme, par le maintien d'une administration usurpatrice de tous les droits.

Une des plus grandes habiletés de la convention fut de confondre la centralisation qui était son propre pouvoir, avec le principe révolutionnaire et le *patriotisme*. Le fédéralisme et le monarchisme se trouvaient par là même *anti-nationaux*.

Bonaparte vint : il accepta l'héritage de sa mère et l'accrut encore : la centralisation et l'élément *français* qui lui servirent de piédestal, sont le secret de ses faits gigantesques. En cela, il fut plus heureux que Charlemagne. On comprend tout ce que peut un homme de tête qui tient la France entière dans sa main, et peut la porter où il veut. L'esprit national était, au moment où le général Bonaparte s'empara du pouvoir, tenu en éveil, échauffé, exalté par les guerres, et la vie des camps. Il avait suivi la centralisation dans ses développemens quoiqu'il en fût bien distinct : il servit à nous rendre supportable l'odieuse tyrannie sur laquelle il se fonde; parce qu'en mettant une masse énorme de forces entre les mains du chef ou des chefs de l'état, elle donne au pays vis-à-vis de l'étranger une puissance d'autant plus considérable qu'ils en usent plus facilement. L'orgueil national pardonna au principe d'attraction qui épuisait nos forces, qui absorbait nos libertés, parce que par lui la France avait ses hautes marées comme l'Océan.

Le clergé salarié devint un instrument du gouvernement, et la religion servit le système de Bonaparte, contrainte qu'elle fut de prêcher l'empereur et roi comme dieu de l'état. La législation uniforme qui, sous ses auspices, nous fut donnée acheva de ruiner l'ancien édifice français, et d'en rendre la reconstruction impossible. L'esprit militaire augmente souvent le patriotisme local sur lequel il se fonde lorsqu'il se produit comme résistance à l'invasion; mais quand il est conquérant, il ne peut suspendre ses trophées que dans le temple de la patrie commune : il fut tout national sous l'empire. Bonaparte perfectionna et consolida la machine administrative. L'université, utopie rêvée par Robespierre, couronna l'œuvre : les intérêts industriels et politiques des citoyens ne furent pas seuls soumis au gouvernement, il se saisit de la science et de la morale pour les administrer à sa guise. L'esprit et la matière subirent le joug de la centralisation. Il n'y eut plus rien dans le citoyen qui relevât de lui-même; on agit et on pensa pour lui.

Il est certain que cette impulsion renferma de plus en plus l'u-

niversalité des Français dans un seul et même cercle; et les confondit de plus les uns avec les autres. La France prit l'habitude de n'être rien par elle-même. Depuis lors elle a revendiqué quelques droits politiques généraux; mais elle fait tout aussi peu que jamais ses propres affaires.

Cependant les graves et nombreux inconvéniens de la centralisation ont frappé les bons esprits. Une réaction a commencé dans l'opinion publique. On tend à secouer un joug odieux, et nous avons souvent frappé cet échafaudage dont les principales bases sont la servitude des cultes, de l'enseignement, de la famille et des provinces. Nous persisterons : nous travaillerons à la réhabilitation de l'espèce humaine, que la révolution et l'empire avaient foulée aux pieds dans notre personne et dans la personne de nos pères.

L'ancien parti royaliste est entré dans cette voie. Il a bien fait. Mais ici nous devons signaler une confusion qui pourrait nuire à cette cause sacrée, selon nous. On affecte de confondre l'émancipation des provinces, que nous appelons de tous nos vœux, avec la renaissance des anciennes provinces, qui nous paraît impossible. On n'improvise pas plus le passé qu'on n'improvise l'avenir. Les anciennes provinces sont mortes presque toutes; on ne les ressuscitera pas. Elles n'ont plus ni mœurs, ni lois, ni habitudes propres. Les traditions se sont à peu près perdues; les idées et les idiômes particuliers s'effacent tous les jours; ces choses-là ne se refont pas. Nous repoussons surtout vivement la tendance de certains esprits, qui semblent vouloir insurger la *province* contre la nation et disloquer la France. Ruiner la centralisation n'est pas rompre le lien national, voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Confondre ces deux choses; c'est compromettre le succès. En faussant ses idées par l'exagération, on leur crée des ennemis d'autant plus redoutables qu'ils ont raison sous certains rapports. Ainsi l'on donnerait pour adversaires à l'émancipation provinciale tous ceux qu'un vif sentiment de nationalité rend soupçonneux; on les jetterait dans les bras des révolutionnaires despotes, qui sont éminemment centralistes.

C'est posée sur une liberté large et inconnue jusqu'ici, que la France doit *spontanément* et *instinctivement* travailler à son organisation. Les provinces, nous le répétons, ne sauraient, à peu d'exceptions près, être jetées dans l'ancien moule. Nous ne les concevons plus que comme des agglomérations résultant de la nature des choses. Abandonnées à leur propre tendance, que les affinités religieuses, intellectuelles, industrielles, traditionnelles là où il en reste, que les intérêts se groupent eux-mêmes et se circonscrivent;

que chaque circonscription se dirige, subvienne à ses besoins, spécialise son mode de perception des impôts et de dépenses locales, en un mot toute son administration intérieure. Sous ce point de vue que les Etats-Unis nous soient un exemple. Surtout point de ces projets ministériels nés dans le cabinet, et dont le territoire doit, bon gré mal gré, subir les imaginations. *Laissez faire la nature*, elle fait bien. Chaque province confondant sa cause avec la cause commune, serait d'ailleurs assez indépendante pour résister aux fantaisies de telle autre province éloignée de deux cents lieues, et ses portes pourraient au besoin se fermer au despotisme ou à l'anarchie.

La nationalité est maintenant profondément enracinée dans toutes les parties du pays : elles sont liées par un certain nombre d'intérêts naturels : les idées, la langue, les mœurs, les souvenirs, les habitudes, la composition des armées, la législation uniforme, un centre d'administration conservé pour certains objets d'une utilité générale, l'exercice commun des droits politiques, et le concours de tous à la même législation, la conformation géographique, le rôle, la position et l'unité indiqués et presqu'obligés dans le système continental et maritime de l'Europe, leur donnent une personnalité pour long-temps indestructible. Ainsi l'émancipation des localités ne risque pas de détruire la patrie, et quand le but que nous indiquons sera atteint, le pied de l'ennemi posé sur la frontière du Rhin n'en fera pas moins bouillonner le cœur de l'habitant de Brest et de Toulon.

En terminant, prions certains journaux révolutionnaires qu'il leur plaise de ne pas découper quelques-unes de nos phrases pour nous faire dire ce que nous ne pensons pas et se donner un texte de déclamations et de fureurs. Nous leur demandons s'ils croient ainsi faire preuve de dignité et de bonne foi. Ils savent ce que nous sommes, et nos intentions si souvent expliquées sont connues, pourquoi affecter de s'y méprendre? Nous aimons la France autant qu'eux, et, si je ne me trompe, nous avons sur eux l'avantage du désintéressement. Qu'ils cessent de nous appeler provocateurs; nous le disons à regret, c'est un nom qui leur va trop bien pour qu'on ne soit pas tenté de le leur renvoyer : ils parlent de guerre civile, nous pensons avoir plus fait pour l'éviter par notre modération et nos conseils, qu'ils n'ont su faire par leurs diatribes et leurs menaces. Mais, quoi qu'il arrive, que Dieu soit en aide à nos idées, car elles n'ont pour but que le bonheur et la prospérité du pays.

N.

ÉTUDES HISTORIQUES,

Par M. de Chateaubriand.

(Deuxième article (1).)

Sans avoir jamais approfondi les questions historiques, il nous avait semblé (et la lecture de M. Châteaubriand nous a confirmés dans cette pensée), que le plus beau sujet de toute l'histoire serait le récit de cette grande révolution qui s'est achevée entre le premier et le cinquième siècle de notre ère, c'est-à-dire de l'établissement du christianisme et de la chute de l'empire romain. Il ne nous paraît pas y avoir dans toutes les annales de la terre un fait plus grand que celui-là; il n'y en aura probablement pas dans l'avenir. Cette époque marque la transition du monde antique au monde moderne; elle sépare ces deux sociétés qui ont tour à tour occupé le globe, et elle tient par ses bouts à toutes deux. C'est une révolution dans les mœurs, dans les lois, dans les races humaines plus grande qu'aucune autre, et que la Providence divine a peut-être voulu placer comme une pyramide entre les deux moitiés du temps, dont l'une appartient à l'homme du péché, et l'autre à l'homme de la rédemption.

Ce sujet n'a pas encore apparu dans toute sa grandeur, parce qu'on a sans cesse divisé les deux faits, l'un politique, l'autre religieux, qui le composent. On a fait des histoires romaines, c'est-à-dire des catalogues d'empires, qui n'expliquaient rien, et ne pouvaient rien expliquer sur les mœurs et la vie sociale. On a fait des histoires ecclésiastiques pleines des actes des martyrs et des extraits des saints-pères, mais ne disant rien du monde dans lequel vivaient ces pères et ces martyrs. On a constamment mis à part deux révolutions contemporaines et parallèles, la révolution religieuse opérée par le christianisme, la révolution politique opérée par les barbares.

M. de Châteaubriand a compris qu'on devait les réunir; elles s'appuient et s'expliquent merveilleusement l'une et l'autre,

---

(1) Voir ci-dessus page 105.

elles se confondent en un seul fait, qui est la grande limite entre les temps antiques et les temps modernes. C'est ce fait que M. de Châteaubriand a peint dans ses premiers volumes; c'est ce fait qui, à nos yeux, pourrait devenir le sujet de la plus belle histoire qui fût au monde. Placés entre le peintre d'aujourd'hui et l'historien futur, essayons de voir ce que l'un a fait et ce que l'autre aurait à faire.

M. de Châteaubriand a merveilleusement accompli une partie de sa tâche, l'histoire et le tableau de la société chrétienne; là il avait pour l'aider, non des annalistes, mais les héros même de son histoire, des raconteurs non du passé, mais du présent, non pas une chronique de la société chrétienne, mais la société chrétienne toute vivante dans ses livres. Il avait la bibliothèque des pères, ce fleuve de lumière et de vérité, cette voie lactée de l'intelligence; nul siècle, nulle société, ne se peint plus riche, plus vivant, plus lumineux que la vie des chrétiens dans les écrits de leurs docteurs; ce n'est pas son histoire, c'est elle-même; ce qu'ailleurs il faut découvrir sous la sécheresse des chroniques se montre ici dans tout son jour, c'est-à-dire la partie morale de la société, sa philosophie, ses croyances et tout le mécanisme de sa vie. Tout cela s'est fondu admirablement dans les pages de l'illustre écrivain; il n'a eu qu'à peindre et à recevoir le génie des rois, qui a passé aisément par le creuset de son propre génie.

L'histoire de la société païenne était plus difficile, peut-être même impossible, si on veut plus faire que la raconter, si on veut la comprendre; ce sera toujours un grand mystère que la vie intérieure d'une société dans laquelle tout semble à la merci du premier venu, qui ne fait que tuer des tyrans et puis se laisse tuer par d'autres, chez laquelle il n'y a pas l'ombre d'une loi, d'une croyance commune, d'une institution établie, où vont tournoyant dans le même gouffre toutes les races, toutes les mœurs, toutes les langues, tous les dieux, et qui cependant fatigue durant des siècles le lit de son agonie, et semble pendant quatre cents ans trouver une force sécrète pour se débattre contre la Providence qui l'a condamnée. Il est bien vrai que dans les desseins de Dieu, cette longue agonie a ses motifs, qu'il fallait que le christianisme grandît, qu'il achevât de se baptiser dans le sang, que les douze pêcheurs de la Judée finissent par inonder de leurs disciples toutes les provinces de l'empire, que ce succès fût acheté par de longues

épreuves. Il fallait aussi qu'il se formât dans le nord des peuples nouveaux, des tribus exhubérantes pour venir balayer ce que le christianisme avait laissé de ruines païennes, pour achever par la force ce qu'il avait fait par la persuasion. Dieu à qui les siècles ne manquent pas, laissa les choses humaines suivre leur cours accoutumé, les peuples se multiplier avec lenteur, le germe de la foi mûrir avec peine, les bourreaux se fatiguer pendant des âges à verser le sang chrétien, et pour qu'en attendant tout ne pérît pas, il soutint, comme par miracle, ce vieil empire qui avait passé sa décrépitude, et il lui accorda dans sa pitié, quelques siècles de plus, comme il avait fait reculer l'ombre du soleil pour prolonger la vie du roi de Juda.

Mais, à côté de l'explication divine, l'explication humaine doit avoir son tour. Dieu emploie les miracles plus comme signes de sa puissance que comme instrumens de ses desseins. C'est par les voies humaines qu'il fait vivre d'ordinaire les sociétés humaines. On n'a pas tout dit, lorsqu'on a osé conjecturer quelque chose sur les conseils de sa providence; il faut aussi en signaler les moyens. Quels sont ceux qu'elle a donnés pour étais à la ruine branlante de l'empire romain?

Ici la science s'arrête; de secs annalistes, filant péniblement leurs arides chroniques, cousant à peine les uns aux autres les règnes des tyrans qu'ils vous nomment par centaine, sont ceux chez lesquels il faut pourtant découvrir quel était alors le secret de la vie sociale. M. de Châteaubriand l'a cherché sans doute. Quant à nous, même après l'avoir lu, nous sommes restés dans notre ignorance.

Il est bien vrai que, dans le premier ou le second siècle, un reste d'aristocratie romaine semble unir les temps de l'empire à ceux de la république et communiquer aux uns un peu de la vie des autres. Ce vieux sénat, quelque vil qu'il soit devenu, a pourtant gardé son nom et conservé dans son sein quelques familles patriciennes. Mais ce peu d'aristocratie effraie les empereurs, en même temps que la richesse de ces familles les attire. Les délateurs remplissent un double devoir, celui d'abattre les têtes qui pouvaient dominer, celui d'enrichir le fisc et de soumettre à la loi commune les sénateurs que les priviléges dispensaient de l'impôt, mais sur qui le poison ou la hache exerçaient un autre genre de perception.

M. de Châteaubriand a remarqué ailleurs la tendance qu'ont

à s'unir la démocratie et le pouvoir absolu. Ce fut là, je crois, le secret de la tyrannie de Tibère et de ses premiers successeurs. Ils jetaient de l'argent au peuple, ils l'appelaient au cirque, et quoique dans les premières années il s'éveillât parfois aux souvenirs républicains, ils finirent par lui faire prendre un amour de servitude. Ils l'accoutumèrent à voir tranquillement réduits à s'empoisonner de leurs propres mains les derniers descendans des Lamia ou des Brutus, offerts à la fois en holocauste à l'avarice et à la politique des Césars ; mais ils ne laissèrent pas le licteur déroger en frappant des plébeïens ; et Domitien, tout humide du plus beau sang de la noblesse romaine, tomba le jour où les petits du peuple eurent pour la première fois à le craindre.

Un autre événement, que M. de Châteaubriand n'a peut-être pas assez remarqué, et qui put contribuer à soutenir l'empire dans sa ruine, fut la renaissance de la philosophie. Il a décrit parfaitement le néoplatonisme de Libanius et de Julien, espèce de philosophie religieuse mêlé de forme chrétienne et de superstitions idolâtres. Mais ces hommes avaient eu pour prédécesseurs des hommes plus graves, qui sentaient du moins l'impuissance et la stérilité de l'*hellénisme*, comme ils sentaient peut-être aussi l'impossibilité de mettre quelque chose à sa place. Ils se refugièrent dans une philosophie purement morale; mais qu'il eurent au moins le mérite de perfectionner autant que le pouvait la raison de leur temps. M. de Maistre, le premier, a signalé dans Sénèque même, cette moralité plus correcte, plus rigoureuse et plus pure, cet examen des devoirs de l'homme plus voisin du christianisme. Sénèque eut pour successeurs Epictète et Marc-Aurèle, auteurs d'un stoïcisme nouveau; dégagé du fatalisme de Zénon, ou plutôt n'ayant que le nom de commun avec les doctrines du Portique. Après eux vinrent Platon, Jamblique, les prôneurs des miracles d'Apollonius et toute cette thaumaturgie platonicienne. Ensuite Julien, Libanius et cet hellénisme dont le tableau est complet dans M. de Châteaubriand.

Je crois saisir ici l'influence chrétienne. Il est certain que, même avant d'arriver à l'empire, le christianisme avait jeté dans le sein du paganisme lui-même des germes de régénération et de vertu. C'était un reflet de sa lumière qui descendait jusque dans les abîmes. En persécutant les disciples du Naza-

réen, les Antonins ne disaient pas ce qu'ils devaient à leur doctrine, et que Paul, le barbare, commençait à devenir leur maître. Lorsque Marc-Aurèle défendait les jeux de gladiateurs, Antonin la torture et la prostitution des esclaves, lorsque les deux premiers parlaient de la fraternité humaine comme un chrétien en aurait parlé, lorsqu'Epictète disait dans un langage pareil à celui de Job : « Ton fils est mort? Dis plutôt que tu » l'as rendu. Tu as perdu ta femme : dis plutôt qu'on te l'a » reprise! Tu n'a plus ce champ : dis plutôt que tu l'as res- » titué. Mais, dis-tu, il a passé dans les mains d'un homme » criminel. Que t'importe que celui qui t'a donné ce bien te » l'ait repris par les mains d'un homme ou par celles d'un » autre? » N'est-il pas évident que ces hommes étaient éclairés du christianisme, et que la religion que l'empire persécutait prêtait cependant un dernier appui à l'empire.

Le temps de sa chute arriva, et c'est ici un des momens les plus marqués du sceau de la Providence divine. Ce spectacle était trop grand pour ne pas se retrouver dans l'écrit de M. de Châteaubriand. Il n'y a pas vu, comme d'autres, des promenades de peuples, sans raison et sans loi, une sorte de divagation incroyable, imprimée par un caprice à des millions d'hommes, et des troupeaux de figure humaine conduits à travers l'Europe par des brûleurs de cités. Il a compris cet instinct de destruction et de ruine, instinct divin qui convoquait les barbares au banquet de la dévastation romaine, qui les appelait sans qu'ils sussent pourquoi, les uns sur de frêles barques, pêcheurs de l'Océan, dont Germanicus avait brûlé vingt fois les bateaux d'écorce, devenus conquérans de la Bretagne; les autres sur la glace des Palus-Méotides; ceux-ci fuyant devant des peuplades victorieuses, et, dans leur défaite, vainqueurs de la faiblesse romaine : ceux-là, jetés au milieu des déserts, et ne sachant où y prendre une patrie, se laissant conduire par un léger cerf qui les menait prendre part à ce grand pâturage des nations. Au milieu d'eux, Attila s'élève, dominant comme une tour, grand missionnaire des vengeances divines, tout empreint du sceau de cette main qui l'a marquée au fond de ses déserts, rayonnant sur les milliers de peuples qu'il a vaincus, et les menant ensemble dépecer les lambeaux de l'empire, et devinant en lui-même le Dieu qui le fait marcher.

Les barbares avaient leur mission, et leur mission n'était

pas toute funeste : à Dieu il appartient de guérir par le sang et par le feu ; mais quand il le fait, le bien ne tarde pas à paraître. Il fallait une société nouvelle : le christianisme lui avait donné des lois ; mais il lui manquait des hommes. La régénération morale était achevée ; la régénération physique devait se faire. Il fallait ces tribus de barbares, cette exubérance de sang scandinave, cette fécondité du nord, ces Bourguignons hauts de six pieds, ces Goths à la chevelure blonde et au blanc visage, ces hommes si beaux, dont les jeunes fils, ôtages des Romains, échappaient à peine à l'infâme impudicité de leurs gardiens, ces rois à la longue chevelure et à la vie centenaire, pour refaire le monde rapetissé des Romains, pour relever la race humaine, qui allait dégénérant de turpitude en turpitude, pour renouveler, après l'avoir versé à grands flots, ce sang corrompu et ces races dépeuplées, ce peuple métis, mélangé d'Egyptiens et d'Etrusques, de Grecs et de Gaulois, qui avait épuisé sa vie sous la hache des bourreaux ou dans le lit des courtisanes. La santé des peuples a ses lois comme leur intelligence et leur vie morale : c'est une histoire qu'on n'a pas faite, mais qui jetterait peut être un jour inattendu sur bien de recoins inexplorés de la nature humaine.

Tout le monde alors comprenait que Rome était condamnée ; Augustin le disait comme Attila, et l'évêque d'Hippone avait senti que la cité terrestre allait finir. Rome était le dernier résumé de la société antique, en elle s'était fondue et le génie grec et le génie étrusque, et le génie de la Celtique et celui de l'Orient ; elle apportait sous la hache d'Alaric, toutes les gloires, toutes les croyances, toutes les mœurs qui restaient du monde passé ; à lui était donné de frapper le dernier coup et de trancher le dernier fil entre la société éteinte et la société nouvelle. Rome, toujours païenne dans ses affections, toujours avec son sénat et son capitole, était la dernière expression de la civilisation occidentale, comme Babylone l'avait été de la civilisation de l'Orient ; ivre du sang des martyrs comme Babylone du sang des prophètes, elle avait pu lire sa condamnation dans saint Jean, comme Isaïe avait chanté celle de la cité de Sémiramis. Rome aussi put lire les mots de la main invisible *Mane*, *Thecel*, *Phares !* Son temps avait été compté, ses mérites pesés et trouvés trop faibles, son royaume se partagea à l'infini. L'une et l'autre tombèrent frappées par les Barbares, car Cyrus et les Perses étaient pauvres, robustes, durs

et sans arts, comme les soldats d'Alaric. L'un et l'autre furent surprises au milieu des festins ; car Rome ne cessa d'applau- à ses amphithéâtres, et au moment de sa ruine, ses exilés faisaient rougir Carthage du spectacle de leurs débauches.

C'est ainsi que les mondes passent. C'est ainsi que les vieilles monarchies de l'Orient avec leur puissance sans limites, leurs sciences non apprises, leurs gigantesques édifices, firent place devant la justice de Dieu, et laissèrent arriver le monde occidental, avec ses républiques, sa philosophie et ses arts ; c'est ainsi que passèrent les deux Babylones, images de celles que l'apôtre a prédites et que la meule du moulin laissée tomber par l'ange, surprendra aussi au milieu des rois qui l'adoreront et des prostituées qui danseront autour d'elle. J.

(*Le Correspondant n° 39, tome IV.*)

Lettre adressée à M. le Rédacteur du *Correspondant* sur les études ecclésiastiques en Bavière (1).

Munich, 9 juin 1831.

Monsieur,

S'il est vrai, ainsi que vous l'avez dit tant de fois, qu'un de nos premiers devoirs est de nous approprier la science, pour ramener les intelligences éparses au divin centre vers lequel elles

---

(1) « La lettre suivante nous est adressée par un de nos amis, étudiant ecclésiastique, qui voyage actuellement en Allemagne. Nos abonnés auront aujourd'hui sous les yeux les impressions que fait naître dans l'âme d'un jeune catholique la vue de tant de richesses intellectuelles et d'une si belle ardeur pour le travail et la science que celles qu'offre le paisible pays de Bavière. N'est-il pas de bon augure pour notre cause de voir l'élite de notre clergé régénérateur aller ainsi recueillir au loin les parcelles de tout ce qui peut servir à l'élévation du grand édifice ? La voix de ces jeunes prêtres qui veulent rester enfouis dans les universités d'outre-Rhin, *pour marier l'esprit français à la science allemande*, et qui appellent à eux les débris de ces grandes et vieilles familles de France, désormais forcées d'être nobles par l'intelligence et la vertu, ou de ne l'être plus, cette voix qui nous parle avec tant d'espérance et de foi de la nouvelle vie scientifique du catholicisme, qui nous en découvre avec tant de simplicité les ressources, et qui nous en annonce avec tant de fierté les résultats pro

doivent converger, il n'est pas moins certain qu'un des plus puissans moyens de réussite, c'est de mettre en œuvre les immenses matériaux amassés dans ce but par les écrivains catholiques d'Allemagne. Et, pour donner tout de suite à ma parole une autorité qu'elle n'aurait point d'elle-même, je me hâte de vous répéter ce qu'un d'entr'eux, le célèbre M. de Baader, me disait il y a peu de jours, avec son originalité de saillie habituelle, qu'une des choses les plus importantes à faire aujourd'hui pour le triomphe du catholicisme en Europe, *c'est de marier l'esprit français avec la science allemande*, mot profondément juste qu'il ne serait pas inutile de commenter.

Cela étant, y a-t-il un moyen plus sûr, ou du moins plus court et plus facile que d'aller prendre cette science chez elle-même? Je ne le pense pas. Or, entre toutes les villes d'Allemagne qu'on pourrait choisir, il y a mille raisons de préférer Munich. Avant d'entrer dans le détail des avantages qu'on y trouve, je vous préviens qu'à moins de vouloir remplir une de vos feuilles entières, honneur que je laisse aux exploits de M. de Montalivet, je ne puis qu'indiquer très-légèrement chaque chose.

Parlons d'abord de l'université. Impossible de trouver partout ailleurs, pour la pureté, l'élévation, la solidité et le zèle de l'enseignement catholique, un concours plus admirable que celui des professeurs Allioli (exégèse, herméneutique biblique, et cours d'arabe), Dollinger (patrologie et histoire de l'église), de Baader (spéculative-dogmatique et philosophie sociale), Gœrres (histoire universelle), De Moy (droit canon). Remarquez bien d'abord qu'il n'en est pas ici comme à Paris, où nos professeurs de faculté ne donnent qu'une et au plus deux ou trois leçons par semaine. L'enseignement est chose plus sérieuse en Allemagne. Ainsi, sur plus de quatre-vingts professeurs que compte l'université de Munich, pas un seul qu'on ne voie tous les jours en chaire, et beaucoup y montent deux fois, trois fois dans le même jour. A présent, je devrais dire ce qu'il y a à gagner avec chacun de ces messieurs dans un

---

chains et magnifiques, cette voix n'a-t-elle rien qui nous encourage, et qui réveille dans nos âmes toute notre force et toute notre ardeur? Oui, quand nous voyons de ces choses, nous nous trouvons bien loin du temps des abbés de cour, et du *catholicisme de l'état*, et nous ne pouvons croire que l'époque soit bien éloignée où toutes les intelligences amies du vrai et du beau, marcheront de concert, et entraîneront après elle le siècle. Le siècle va toujours là où est la puissance » Le *Correspondant*, n° 33.

commerce plus intime ; mais cela serait trop long. Qu'il me suffise de certifier qu'on dirait d'un concours à qui sera le plus complaisant et surtout le plus utile.

Passons aux bibliothèques proprement dites. Il y en a deux : la bibliothèque royale de quatre cent mille volumes et huit mille manuscrits (c'est la première d'Allemagne après celle de Gottingue), et la bibliothèque de l'université. Pour emporter des livres de l'une et de l'autre, il suffit d'être présenté par quelque professeur. Une foule d'autres circonstances contribuent comme à l'envi, à rendre le séjour de Munich extrêmement favorable à l'étude. Il faut mettre en première ligne, par le temps qui court, la profonde tranquillité de tout le pays, tranquillité que la trombe révolutionnaire n'emportera pas d'ici long-temps, parce qu'elle a ses racines dans l'esprit essentiellement catholique de la grande majorité du peuple. Assurément ce n'est pas chose indifférente aux travaux sérieux que la sérénité de l'atmosphère intellectuelle et morale où l'on s'y livre. Pour mon compte, quand je compare la manière d'étudier à Munich avec celle de Paris depuis l'immortelle révolution, cette activité calme et soutenue avec ce mouvement febrile, cette préoccupation continuelle...... Il y a d'ailleurs ici chez les hommes voués à la science, un ensemble d'habitudes simples qui contribuent merveilleusement à les faire réussir dans ces longs ouvrages presqu'inconnus parmi nous. Je veux parler de la distribution toute naturelle de leur temps et de leurs relations de société non moins naturelles. Ainsi, par exemple, ils ont conservé la bonne vieille coutume, très-provinciale à la vérité, de dîner à midi, de souper à neuf heures et de se coucher à dix. Puis, ce n'est que le soir, après une journée bien pleine, qu'ils se font des visites, visites sans cérémonies aucunes, je vous assure, où, dans le laisser-aller d'une conversation tranquille, on dépense moins d'esprit qu'en France et l'on gagne plus de raison. Il n'y a pas jusqu'au ciel, qui, moins serein, moins léger que le nôtre, inspire plus de recueillement à la pensée.

Venons à des détails moins relevés en apparence, et qu'il importe cependant de bien préciser. Je sens ici que je vais dire des choses incroyables, surtout pour vous, messieurs les Parisiens. Toutefois, comme je ne veux rien avancer que je n'aie expérimenté moi-même, j'espère qu'on voudra bien ne pas me récuser. A Munich donc, pour douze kreuzers (huit sols de France), on dîne aussi confortablement que pour trente et quarante sols à Paris, dans les bonnes pensions bourgeoises, avec la différence que du dîner de

Munich il reste toujours de quoi souper le soir, et souvent de quoi déjeûner le lendemain. En deux mots, un étudiant vit parfaitement bien ici avec 500 fr. durant une année entière, et bien encore avec beaucoup moins. On compterait une foule de jeunes gens de l'université dont le budget de recettes et de dépenses ne dépasse pas la somme de cent quarante florins par an.

Enfin une remarque fort importante pour ceux de nos compatriotes qui, désirant venir ici, se trouvent dans la même position, c'est qu'un très-grand nombre d'étudians sans fortune subviennent à tout leur entretien par des leçons qu'ils donnent dans la ville, ce qui ne les empêche point de suivre leurs cours, et de s'instruire eux-mêmes. Il y aurait pour les étudians-professeurs français cet avantage particulier que notre langue étant fort étudiée ici, ils auraient encore plus de ressources. Malgré les généreux efforts de la très-grâcieuse université de France, il ne sera peut-être pas inutile de lui dire, en passant, l'immense supériorité des établissemens d'éducation en Allemagne. Dans ce pays-ci, grâce à Dieu et au sens commun, il n'est point de colléges royaux, point de vingtième à payer pour les institutions particulières; mais tout bonnement, sans préjudice de celles-ci, un gymnase, dont les professeurs, rétribués par le gouvernement et la ville, distribuent *gratis* à tout venant le grec, le latin et bien d'autres choses. Pour achever ce qui regarde l'instruction publique, je placerai ici ce que j'ai oublié de dire plus haut, savoir que les différentes parties de la jurisprudence, des mathématiques, des sciences naturelles, de la littérature, de l'esthétique, sont enseignées à l'université par une foule de bons professeurs, dont plusieurs d'un mérite transcendant; par exemple, M. Schubert, que la voix de l'Europe savante a placé au rang des premiers naturalistes; M. Dollinger père, un des plus savans médecins, et M. Bayer, un des plus profonds jurisconsultes de l'Allemagne.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur le haut degré de culture et l'état florissant des arts à Munich, parce que, depuis plusieurs années déjà, grâce au goût passionné et éclairé du roi actuel, poète lui-même comme on sait, cette capitale jouit de la réputation incontestée d'être, sous ce rapport, la première ville de l'Allemagne entière. Un simple chiffre d'ailleurs en dira plus que les plus belles phrases. Sur une population de soixante-dix mille âmes, on compte environ cinq cents peintres dont un très-grand nombre ont un talent du premier ordre et plusieurs du génie. A la tête de ces derniers il faut mettre l'illustre Cornélius, qui, sans parler de tous

ses autres grands ouvrages, a couvert de fresques véritablement sublimes les murs de la Glyptothèque, espèce de Parthénon que le roi a fait bâtir lorsqu'il n'était encore que prince royal, et où il a réuni avec une incroyable magnificence une des plus riches et des plus belles collections de statues antiques. Puisque j'ai nommé Cornélius, il m'est impossible de ne pas dire au moins un mot de ses admirables dessins au trait du paradis du Dante, dans lesquels son génie de peintre a exprimé d'une manière si intime et si vivante, en un mot si chrétienne, celui du *poète souverain*, c'est-à-dire en même temps de tout le moyen âge (1).

Et la musique, bien autre chose encore. Les musiciens ne se comptent pas en Allemagne, et moins ici qu'ailleurs, tant par un effet des faveurs du prince qui ne se borne pas à encourager la peinture et l'architecture, que par une foule de causes locales. Il est en quelque sorte impossible de passer devant une maison de Munich, sans en entendre sortir les sons d'une voix, d'un piano ou d'un instrument quelconque. Deux fois la semaine, dans la belle saison, à six heures du soir, et tous les jours de l'année, à midi, les excellens musiciens de plusieurs régimens jouent des morceaux délicieux. Les dimanches et jours de fêtes, dans toutes les églises, dont plusieurs sont d'une beauté et d'une richesse rares, d'innombrables orchestres d'amateurs de tout âge et de tout sexe exécutent, sous la direction de maîtres de chapelle consommés, les meilleures compositions du genre. En deux mots, je vous dirai que la bonne musique est aussi peu rare à Munich, et presqu'aussi peu chère que la *Parisienne* et la *Marseillaise* dans les rues de Paris. Quoique j'abrège le plus possible, j'insisterai sur les ressources de tout genre que cette ville offre aux artistes, parce qu'il est très-désirable que quelques jeunes compatriotes viennent puiser ici des leçons et des inspirations qu'on n'a point en France. A ce propos j'invoquerai le témoignage d'un compositeur français très-distingué qui s'est fixé depuis quelque temps à Munich, et que S. M. le roi de Bavière a nommé maître de sa chapelle, de M. Chelard dont *le Correspondant* a beaucoup loué une messe l'année dernière. M. Chelard donc m'a répété je ne sais combien de fois qu'il met une

---

(1) Ces précieuses esquisses, que la gravure a reproduites on ne peut plus fidèlement, se trouvent à Leipzig, chez Bœrner, avec un texte explicatif plein d'érudition et de goût de l'abbé Dollinger qui joint de vastes connaissances en littérature à sa profonde science ecclésiastique. On trouve à la même adresse une bonne traduction française de ce texte.

distance immense entre son nouveau séjour et Paris, tant pour les moyens de composition que pour ceux d'exécution, et que ce qu'écrivait, il y a plus de vingt ans, madame de Staël sur la différence fondamentale de traiter la littérature chez les deux nations est encore aujourd'hui, pour ce qui concerne la musique, une vérité rigoureuse; qu'à cela il faut joindre cette atmosphère musicale, si l'on peut ainsi parler, où naissent et grandissent les enfans, laquelle leur donne pour l'art comme un sens de plus; enfin qu'il y a chez les Allemands un amour beaucoup plus vif et plus simple, et par conséquent un sentiment plus vrai de la nature.

On se tromperait grandement si de ce qui précède on concluait que la Bavière en général et Munich en particulier sont une espèce d'oasis catholique au milieu du désert que le protestantisme a fait en Allemagne. Sans doute, c'est là ce que ce pays et cette ville pourraient être et ce qu'ils seraient, si le gouvernement avait compris ses devoirs, ou si simplement il n'avait pas contrarié, étouffé même la végétation naturelle du bien. Mais hélas! ici comme ailleurs, par la faute de la tête, des plaies profondes ont atteint le corps entier de l'état. Ces malheurs de la Bavière ne détruisent en rien les avantages dont j'ai parlé et une foule d'autres que je pourrai faire connaître une autre fois. Ce serait même une instruction de plus, si en venant de France on avait besoin de nouvelles leçons sur ce qui perd les peuples.

En 1827, précisément à pareille époque, un rédacteur du *Globe* d'alors, écrivait de Weimar : « Lorsque je serai de retour en » France, je crierai : allez en Allemagne! allez en Allemagne! » Et le *Globe* de parler vivement et souvent des trésors infinis, des mines intellectuelles d'outre-Rhin. Or, c'était uniquement, ou à bien peu près, la science protestante et rationaliste qui était prônée et recommandée par MM. les ecclectiques. Que *le Correspondant*, qu'on a surnommé dès sa naissance *le Globe Catholique*, prêche donc à son tour une expédition, pourquoi ne pas dire une *croisade* scientifique en Allemagne. Le moment est favorable. Ceux que le devoir n'y retient pas, ne peuvent avoir beaucoup de peine à quitter pour un temps la terre de France dans ces jours mauvais. C'est particulièrement à quelques-uns de ces fils généreux de la vieille noblesse française que *le Correspondant* exhorte sans cesse à reconquérir par l'intelligence une supériorité sociale qu'elle seule, avec la vertu, peut désormais leur donner, c'est à ceux-là, dis-je, qu'il siérait bien de faire une petite émigration scientifique.

Encore deux mots. Les feuilles françaises ont annoncé que le

gouvernement a chargé M. Cousin de visiter les principales universités d'Allemagne, afin d'y recueillir tout ce qui peut servir à l'amélioration des études en France. Catholiques, ne voilà-t-il pas un grand sujet d'émulation pour vous (1)?

Un étudiant ecclésiastique.

---

(1) Le *Correspondant*, dans son nº 42, donne encore une lettre sur le même sujet, datée de Munich 21 juillet 1831. Nous en reproduisons ici l'extrait suivant : « Un des plus profonds penseurs de l'Allemagne, un de ceux qui connaissent le mieux les besoins de l'époque et les moyens à prendre pour les satisfaire, me disait, il y a quelque temps, que la France et l'Allemagne devaient s'unir et se marier, et que la science vraiment catholique devait sortir de cette union. Si cela est vrai de la science en général, et de chaque science en particulier, cela doit être d'une vérité incontestable pour la science religieuse ou théologique, mère de toutes les autres, qui toujours suivent celle-ci dans leurs développemens, et qui n'ont pris leur essor que quand elle a été formée. Ingrates, elles ont renié leur mère, et ont déchiré le sein qui les avait nourries : mais on peut prévoir que le terme est arrivé où il faut que les sciences se rattachent à la religion, si elles veulent ne pas mourir et ne pas entrainer dans leur ruine le monde intellectuel. C'est donc à la théologie qu'il appartient de sauver l'intelligence ; et comme toute science est ce que la font les hommes qui la cultivent, tous ceux qui se livrent à l'étude de la théologie, et qui sentent se remuer au fond de leur âme des pensées élevées et de saintes espérances, doivent se considérer comme chargés d'une mission spéciale, dont ils rendront compte à la société et à Dieu. Il importe donc d'établir entre le clergé français et le clergé allemand des rapports plus intimes ; et quand je dis le clergé, je ne prétends pas exclure les hommes catholiques et dévoués qui, revêtus du sacerdoce et de la science, et consacrés par l'onction du génie, travaillent à la gloire de l'Église avec une ardeur que la foi seule la plus vive peut inspirer. Mais je me suis servi de cette expression, parce qu'en France je ne sache pas qu'il y ait hors du clergé beaucoup d'hommes qui s'occupent de la science religieuse proprement dite ; tandis qu'en Allemagne le mouvement catholique est parti des laïques principalement : à la vérité, cet exemple n'a pas été infructueux ; le jeune clergé sur-tout a été entraîné ; l'esprit de foi, assoupi depuis long-temps, s'est réveillé, et l'on peut dire que le germe de la régénération existe déjà. On a en France une triste idée du clergé allemand. Je ne veux point examiner ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans les reproches qu'on lui fait, et la part que peuvent avoir dans la sévérité avec laquelle on le juge des préjugés de nation, d'école et de système. J'avoue que le clergé allemand ne peut aucunement soutenir la comparaison avec le nôtre pour la régularité, la piété et le zèle, et que, dans une partie des membres qui le composent, il y a des dispositions désolantes pour un cœur chrétien. Mais il faut avouer aussi que, dans la partie choisie, on trouve plus de science et plus d'activité que dans la partie la plus distinguée du nôtre. L'université de Munich compte six cents élèves en théologie. Sur ce nombre, quatre-vingts environ ont formé ce qu'on appelle en Allemagne kranken,

UNITÉ D'ORIGINE DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Fausseté de l'opinion des philosophes qui donnent aux Américains une origine spéciale, distincte de celle des peuples de l'ancien Continent. — Preuves qui établissent que les indigènes de l'Amérique descendent des habitans du Nord et du Sud de l'Asie.

Les philosophes du dernier siècle ayant Voltaire à leur tête, imités par quelques naturalistes du siècle présent, ont fait des efforts inouïs pour prouver que les Américains forment un peuple à part, un peuple qui a son origine propre, distincte de celle des indigè-

---

une petite commune, ou société, pour entretenir parmi eux le feu sacré de la piété et de la science. Deux fois la semaine a lieu un exercice de prédication, dans lequel chacun doit à son tour réciter un sermon préparé d'avance. Deux autres jours de la semaine, un jeune homme qui, quoique laïque, s'occupe exclusivement de philosophie religieuse, et que l'on s'accorde généralement à regarder comme un des jeunes gens les plus distingués que l'université de Munich ait produit, explique les ouvrages si profonds et quelquefois si difficiles de Baader, qu'il possède et comprend parfaitement. Enfin tous les mercredis, il y a discussion publique sur un point de théologie fixé d'avance par le président de la petite assemblée, et sur lequel deux ou quatre membres ont dû préparer des preuves ou des objections qui sont discutées en publics et soumis à l'examen le plus scrupuleux.

» Quelques professeurs et quelques prêtres viennent prendre part aux délibérations, et donner leur avis sur les questions discutées. On y voit même de jeunes laïques, qui, après avoir consacré la journée à l'étude de la jurisprudence ou des arts qui semblent avoir le moins de rapport avec la théologie, viennent se reposer par une utile diversion, en assistant aux débats de leurs jeunes amis. Car il n'y a aucune comparaison à établir entre la France et l'Allemagne pour le sérieux et la direction mystique et religieuse des esprits, et l'union intime des arts et de la science. Baader dit quelque part dans ses *Fermenta cognitionis*, je crois, que la religion, la science et les arts forment une sorte de trinité qu'on ne peut jamais séparer sans détriment pour chacun de ce triple élément, qui est comme le ternaire de la vie. Or il est très-vrai que cette trinité existe, au moins depuis quelque temps, dans la direction intellectuelle d'une grande partie de la jeunesse en Allemagne, et que la science et les arts y prennent une direction toute mystique et toute religieuse.

» Je reviens à notre petite couronne théologique. L'ordre le plus parfait y règne; les fonctions y sont partagées, pour éviter toute confusion : l'un est président, l'autre est chargé de dresser le procès-verbal de chaque séance, qui est toujours lu au commencement de la séance suivante : d'autres examinent le travail qui a été fait sur le point discuté, et qui

nes de notre hémisphère, que les premiers chefs de cette famille sont nés dans le nouveau continent, et qu'il y a ainsi deux espèces d'hommes et non point une seule reconnaissant Adam pour premier père, comme l'enseigne la Genèse. Ils se fondent sur l'isolement des deux continens séparés de toutes parts par des mers qui ont dû mettre des obstacles insurmontables au passage de l'homme de l'un dans l'autre; sur les particularités de couleur, de forme, d'organisation, de langage qui sont propres aux Américains; sur l'absence de tout fait ou monument historique qui prouve l'unité d'origine des aborigènes des deux continens.

Depuis l'époque où l'incrédulité fouillait avec avidité dans les annales de toutes les sciences pour trouver des argumens contre notre foi, ces sciences ont fait de nouveaux progrès, des faits se sont ajoutés à d'autres faits, et bientôt il a été évident pour les esprits les plus prévenus que les opinions qu'on avait émises sur la

---

doit leur être remis; un autre est trésorier; quelques-uns enfin invitent les professeurs à venir prendre part aux délibérations. Chaque membre n'est admis qu'après une épreuve qui, sans avoir rien de pénible pour celui qui en est l'objet, et sans être minutieuse, donne cependant toutes les garanties qui sont si nécessaires dans une université où sur six cents théologiens la sixième partie tout au plus sent le besoin de s'unir pour être plus forte. Chaque dimanche, il y a une réunion chez M. Dollinger, professeur d'histoire ecclésiastique qui cherche avec une ardeur incroyable à ressusciter dans le jeune clergé, dont il possède toute la confiance, l'esprit de science et de piété. Sa bibliothèque, son temps, ses conseils, son affection sont ouverts à toute la jeunesse catholique, et quand on considère tout ce que lui prennent de temps ces rapports extérieurs, on ne sait où il a pris toutes ces connaissances si variées et si étendues qui le distinguent.

» Déjà plusieurs jeunes ecclésiastiques, sortis de cette société, sont répandus dans les différentes villes d'Allemagne, où ils ne tardèrent pas à développer le même esprit. Cette association naissante embrasse dans son zèle toutes les universités allemandes, avec lesquelles elle cherche à s'unir. Déjà plusieurs évêques ont demandé les statuts de cette société, afin de faire jouir leurs diocèses de la même institution. Elle porte même ses regards vers la France, et sent que c'est par l'union des deux pays que doit se consommer la glorification de la science. Plusieurs membres connaissent assez le français pour le parler, d'autres le lisent facilement; la plupart sentent le désir et le besoin de connaître notre langue. J'ai été invité, avec un ami qui vous a donné des détails sur les ressources qu'offre cette ville pour l'étude, à la réunion hebdomadaire de ces jeunes théologiens, et nous croyons avoir, en y assistant, commencé, au nom de la jeunesse catholique de France, une alliance qui s'affermira de plus en plus. » E. J.

diversité d'origine des peuples des deux hémisphères ne reposaient sur aucun fondement solide.

Il serait trop long et sans utilité de consigner ici les travaux de tous les naturalistes qui sont arrivés à ce résultat. Nous nous bornerons à quelques-uns des plus remarquables que nous choisirons de préférence parmi ceux des savans qui, en combattant l'opinion des philosophes impies, n'avaient d'autre but que de détruire une erreur d'histoire naturelle. Tel est M. Samuel L. Mitchell, docteur en médecine, et professeur d'histoire naturelle à New-York.

La dernière leçon publique que ce savant a faite, il y a quelque temps, à l'université de cette ville, avait précisément pour objet la question de l'origine de la famille américaine. Nous en reproduisons ici l'analyse telle que l'auteur l'a publiée dans un des journaux d'Amérique. Nous y joindrons les réflexions judicieuses et savantes que cette leçon a inspirées à un de nos savans les plus distingués.

« Dans la dernière leçon de mon cours d'histoire naturelle, j'ai commencé, dit M. Mitchell, par nier l'assertion que les aborigènes américains forment une race *sui generis*, douée d'un teint cuivré et d'une complexion particulière. J'ai traité toutes ces idées de pure vision.

» Les indigènes des deux Amériques me semblent sortir de la même tige, et appartenir à la même famille que les habitans du nord et du sud de l'Asie. Les tribus septentrionales étaient probablement plus robustes, plus féroces et plus guerrières que les tribus méridionales. Les peuples des latitudes moins élevées semblent avoir été plus avancés dans les arts, et particulièrement dans l'art de se fabriquer des habits, de défricher la terre, et d'élever pour leur défense des fortifications.

» D'un parallèle établi entre les peuples d'Asie et d'Amérique, on tire cette conséquence importante que, dans l'un et l'autre continent, les hordes placées sous les latitudes plus élevées ont subjugué les habitans plus civilisés, mais plus faibles, des régions voisines de l'équateur. Les Tatars conquirent la Chine; les Aztèques soumirent le Mexique; les Alains et les Huns désolèrent l'Italie; les Chipewas et les Iroquois renversèrent les populeux établissemens situés sur les deux rives de l'Ohio.

» § I. — *La race qui a survécu à ces conflits terribles entre les diverses nations des anciens indigènes de l'Amérique du nord, est évidemment une race tatare.*

» Quatre faits appuient cette opinion.

» 1° *Ressemblance de traits et de physionomie.*

» M. Genest, ancien ministre plénipotentiaire de France aux Etats-Unis, a étudié avec le plus grand soin les figures, l'aspect, la couleur de nos indigènes d'Amérique et des Tatars d'Asie : il ne met pas en doute leur parfaite ressemblance. Un examen attentif de plusieurs indigènes du nord de l'Asie et du nord de l'Amérique a conduit à la même conclusion M. Cazeaux, consul de France à *New-York*.

» Nous tenons de M. Josiah Meigs Esq., aujourd'hui commissaire du *Land-office* des Etats-Unis, que M. Smibert, qui s'est occupé long-temps de peindre pour le grand-duc de Toscane des figures de Tatars, fut si frappé de la ressemblance de leurs traits avec ceux des Naragans (peuplade indigène d'Amérique), qu'il les déclara membres de la grande famille du genre humain. Cette anecdote est consignée avec toutes ses circonstances dans le XIVe volume du *Medical repository*.

» J'examinai à plusieurs reprises, il y a quelques mois, sept ou huit matelots chinois qui avaient aidé à ramener un vaisseau de Macao à *New York*. Leur barbe peu fournie, leur teint rouge-brun, leur chevelure noire et droite, la forme de leurs yeux, le contour de leur visage, en un mot, tout leur extérieur forçait quiconque les observait à reconnaître combien ils ressemblaient aux *Mohégans* et aux *Onéidas* de *New-York*. Sidi Mellimelli, envoyé de Tunis aux Etats-Unis en 1804, conçut la même opinion en voyant les Cherokées, les Osages, et les Miamis assemblés à Wasingthon. Pendant qu'il résidait en cette ville, il fut, dès le premier moment, frappé de leur physionomie tatare.

» 2° *Affinité d'idiômes.*

» Feu le professeur Barton, homme aussi actif qu'instruit, nous a ouvert la route dans cette recherche curieuse. Il a rassemblé le plus de mots qu'il a pu de divers idiômes parlés en Asie et en Amérique; et des nombreuses coïncidences de sons et de significations qui s'y rencontrent, il a conclu que ces langages devaient dériver d'une origine commune.

» 3° *Existence de coutumes semblables.*

» Il suffit de citer celle de se raser la chevelure sur le front et les côtés, de manière à ne laisser qu'une touffe ou un toupet de cheveux sur le sommet de la tête. Des autorités dignes de foi nous apprennent aussi que les Tatars d'Asie et les *Siaux* d'Amérique se distinguent également par la coutume de diriger la fumée du calumet, dans des occasions solennelles, vers les quatre points cardinaux, vers le ciel et vers la terre.

» 4° *Identité d'espèce du chien de Sibérie en Asie, et du chien d'Amérique.*

» L'animal qui tient la place du chien chez les indigènes des deux continens diffère beaucoup de l'animal apprivoisé et familier qui porte le même nom en Europe. Il est d'une espèce différente ou appartient à une variété très-éloignée dans la même espèce. Mais l'identité du chien d'Amérique et de celui d'Asie, est prouvée par plusieurs considérations. L'un et l'autre sont le plus souvent blancs; ils ont le poil long, le museau effilé, et les oreilles droites. Ils sont voraces et voleurs, et, jusqu'à un certain point indomptables. Ils dérobent tout ce qu'ils trouvent et attaquent quelquefois leurs propres maîtres. Ils sont enclins à gronder et à montrer les dents, et hurlent plutôt qu'ils n'aboient. Dans les deux hémisphères, on les fait travailler; on les emploie à traîner des fardeaux, à tirer des traîneaux sur la neige et à d'autres ouvrages semblables; et pour cela on les accouple et on les enharnache comme des chevaux.

» L'identité de notre chien d'Amérique et du *canis Sibericus* est un fait très-important : Le chien est le compagnon, l'ami ou l'esclave des hommes dans toutes leurs aventures et dans toutes leurs migrations; et à ce titre, son histoire répand un grand jour sur l'histoire des nations et de leurs descendans.

» § II. *La race exterminée jadis dans les combats meurtriers des nations de l'Amérique du Nord, paraît clairement avoir été une race Malaye.*

» Il y a quelques années que, dans les états de Kentuckey et de Ténessée, au fond des cavernes où l'on recueille du salpêtre et de la couperose, on a découvert des cadavres de ces anciens indigènes, enveloppés d'habits et de linceuils. Leur conservation et leur dessication parfaite a induit l'homme habile qui les a observés à leur donner le nom de momies. Ils forment une des antiquités les plus intéressantes que possède l'Amérique septentrionale. La nation ou la race à laquelle ils appartenaient est aujourd'hui éteinte. Mais, dans des temps reculés, elle occupait la région située entre les lacs *Ontario* et *Erié* au nord, et le golfe du Mexique au sud, et bornée par les monts Allégany à l'est, à l'ouest par le cours du Mississipi. Il résulte de diverses circonstances qu'elle avait la même origine et les mêmes usages que les habitans de l'Australasie et des îles de la mer Pacifique.

» 1° La contexture du drap ou de la pagne qui enveloppe les momies est la même que celle des étoffes apportées de Wakash, des îles Sandwich et des îles Fidgi par nos navigateurs.

» 2° On remarque une ressemblance parfaite entre les manteaux de plumes que l'on tire présentement des îles de la mer du Sud, et les couvertures dont sont revêtues les momies récemment déterrées dans les états de l'Ouest. Les plumes d'oiseau qui les forment sont entrelacées ou assujetties par des fils avec un art particulier; l'eau coule dessus comme sur le dos d'un canard.

» 3° Les mailles de leurs filets très-régulièrement formées et assemblées, sont d'un fil très-fort et très-égal.

» 4° Leurs mockasons ou chaussures, fabriquées d'écorce travaillée en une sorte de natte très-solide, sont le produit d'une industrie remarquable.

» 5° Dans les pays occupés jadis par ces tribus détruites, on trouve des morceaux de sculpture antique, qui représentent divers objets et particulièrement des têtes humaines. Ils ressemblent aux images taillées d'Otahiti, de la Nouvelle-Zélande et de quelques autres de ces contrées.

» 6° On voit des retranchemens, des fortifications répandus çà et là sur la contrée fertile que possédaient jadis ces peuples : on peut donc supposer qu'ils étaient capables de construire des ouvrages beaucoup plus simples, tels que les Moraïs ou lieux de sépulture, et les *Lippas* ou places d'armes des îles de la Société (1).

» 7° Autant que les observations déjà faites mettent en droit d'en juger, les momies présentent le même angle facial, et la même forme de crâne que la race des Malais.

» Je rejette donc la doctrine professée par plusieurs naturalistes d'Europe, que l'homme de l'Amérique occidentale, diffère, sur plusieurs points importans, de l'homme de l'Asie orientale. Si les Buffon, les Robertson, les Raynal, les de Paw, si tant d'autres qui ont raisonné spéculativement sur le caractère américain, et ont cherché à l'avilir, eussent acquis sur l'hémisphère situé à l'ouest de notre continent, une instruction qui leur était indispensable, ils auraient découvert que les habitans d'une partie considérable de l'Asie, au nombre de bien des millions, sont du même sang et de la même famille que cette population américaine qu'ils méprisent et déprécient. Le savant docteur Williamson a discuté ce point avec un talent véritable, ayant rendu certaine, par tous les traits de res-

---

(1) Voyez la description de ces antiquités dans les nos 3, 4 et 5 des Annales, tom. 1, pag. 153, 233, 305. Ces monumens paraissent avoir plus d'un rapport avec les monumens égyptiens.

semblance établis plus haut, l'identité d'origine et de descendance des indigènes de l'Asie et de l'Amérique; je n'ai pas voulu aller plus loin......

» Après avoir ainsi esquissé l'histoire de ces races d'hommes qui s'étendent si loin sur la surface de la terre, j'ai rangé sous trois divisions tout le genre humain.

» 1° L'homme *basané* (tawny) comprenant toutes les tribus indigènes de l'Amérique, les Tatars, les Malais, les Chinois, les Lascars, et les autres nations du même sang et de la même famille.

» 2° L'homme *blanc* qui habite naturellement les contrées d'Asie et d'Europe situées au nord de la mer Méditerranée, et, dans le cours de ses entreprises, s'établit sur tous les points du globe. Je range dans cette première variété les Groenlandais et les Esquimaux.

» 3° L'homme *noir*, dont la résidence naturelle est dans les régions au sud de la Méditerranée, et particulièrement dans l'intérieur de l'Afrique. A cette race, semblent appartenir les Lapons et les habitans de la terre de Van-Diemen.

» On suppose généralement, et cette opinion est même soutenue par des hommes ingénieux et instruits, que des causes physiques extérieures, et cette combinaison de circonstances que l'on appelle le climat, ont opéré toutes les variétés qui existent dans la conformation de notre espèce : tout cela néanmoins me semble insuffisant pour expliquer les différences que l'on remarque entre les nations. Il est une autre cause physique interne, de la plus grande importance, et dont à peine on a parlé : *l'influence de la génération.*

» Si l'acte qui moule la constitution de l'embryon ou de fœtus suffit pour engendrer une prédisposition à la goutte, à la folie, aux scrofules, à la consomption, nous sommes en droit d'en conclure, avec le clairvoyant d'Azzara, que la même force est capable de donner à la figure ses formes, à la peau sa couleur, et de créer dans l'homme tant d'autres traits particuliers. »

Tels sont les résultats auxquels l'étude des Aborigènes américains a conduit M. Mitchell. Un des rédacteurs de la *Bibliothèque universelle* y ajoute des réflexions trop savantes et trop importantes pour être passées sous silence. Nous en donnerons donc ici un extrait étendu.

Cet écrivain commence par contester la dernière proposition du professeur de New-York, relativement à l'influence de la génération. « Les exemples cités, dit-il, sont sans valeur, si (comme cela arrive presque toujours) les parens eux-mêmes sont atteints du mal qu'ils transmettent à leur postérité, puisqu'alors on reconnaît la

préexistence de l'accident dont on devait expliquer la production primitive : si, au contraire, ils sont sains, où est la preuve que la prédisposition maladive soit contemporaine de la conception ; qu'elle ne soit point postérieure à cet instant, postérieure à celui de la naissance, et dépendante de la qualité du lait, de l'état endiométrique de l'air habituellement respiré, des variations brusques de la température, de l'excès du froid ou de la chaleur, etc.

» Accordons néanmoins, ce que ne prouve jusqu'à présent aucune expérience, que de l'union de deux individus basanés, soient nés une fois des hommes noirs, des hommes blancs, avec tous les traits qui distinguent aujourd'hui si fortement les races ; ce n'est pas encore assez pour qu'il résulte une variété constante. Il faudrait 1° que le phénomène se répétât simultanément pour un grand nombre de parens ; 2° que leurs enfans ne pussent engendrer que des êtres semblables à eux-mêmes, et non reproduire dans leurs descendans, les traits de leurs pères ou de leurs aïeux, ce qui arrive toutefois assez communément ; 3° enfin qu'ils s'alliassent exclusivement entr'eux : trois suppositions difficiles à admettre, surtout toutes les trois ensemble.

. . . .

» Qu'il y ait eu, et très-anciennement, entre l'Asie et l'Amérique, une communication qui ait porté les peuples d'un continent sur l'autre, c'est ce qu'il n'est plus permis de révoquer en doute. Dès le milieu du siècle dernier, *Steller* et *Krachéninnikow* avaient reconnu la réalité de cette communication, et ils ont indiqué les traits de ressemblance qu'elle avait dû produire entre les Kamtchadales et les peuples du nord de l'Asie, et les indigènes de la côte opposée de l'Amérique (1). Buffon, frappé de la justesse de leurs observations, admet sans difficulté les conséquences qu'ils en tiraient (2). Et, disons-le en passant, il faut croire que M. Mittchell n'a point lu cette partie de l'ouvrage du Pline français ; autrement il ne l'eut pas mis à côté de De Paw, dans la liste des détracteurs des Américains. Buffon, au contraire, en cet endroit même, emploie plusieurs pages à relever avec autant de force que de décence, l'in-

(1) Krachéninnikow. Hist. du Kamtchatka, IIe partie, ch. 10, traduc. par S.-Pré, in-4° 1768.

(2) Buffon. Hist. nat., supplément, in-12, Paris 1778, tom. VIII, p. 334, 338.

justice et le peu de fondement des assertions de Kalm et de De Paw, sur l'infériorité de la race américaine (1).

» Ce qui n'était alors qu'une conjecture très-vraisemblable, mais bornée dans son application, au point de contact des deux continens, a pris le caractère de la certitude et une plus grande latitude d'application, à mesure que l'on a mieux étudié l'histoire des peuples. Aux faits rapportés par M. Mitchell, on peut en ajouter d'autres, non moins remarquables.

» L'établissement au Mexique de peuples sortis de l'Asie, semble aujourd'hui démontré par les savantes recherches de M. de Humboldt (2).

» M. Fr. *Schlegel* a retrouvé dans la langue péruvienne des mots dérivés du Samscrit. Le nombre en est petit à la vérité; mais il suffit pour autoriser à supposer que la langue sacrée, propre, dit-on, aux seuls Incas, était le Samscrit ou quelqu'un des idiômes dont il est la tige primitive; 2° pour confirmer la tradition, suivant laquelle les fondateurs de l'empire du Pérou y sont arrivés en se dirigeant de la Chine ou des îles de l'Inde vers l'Orient (3).

» On sait que les Incas étaient révérés par leurs sujets, comme descendans du soleil, du dieu qu'adorait le Pérou. Unie au même culte, la même opinion existait chez une peuplade sauvage du Mississipi : chez les *Natchez*, le roi et tous ses parens sans distinction de sexe portaient le titre de soleils. Il est curieux de retrouver quelque chose d'analogue à l'extrémité de l'Asie Septentrionale : les *Kamtchadales* donnèrent au souverain de la Russie (empereur ou impératrice), le titre de *Koatch-Aerem*, littéralement, Soleil-Majesté (4).

» Les impressions que font sur nos sens l'astre du jour et celui de la nuit sont si différentes en même temps et si profondes, qu'il semble impossible de les confondre assez pour désigner les deux astres par le même nom. Cette singularité du moins doit tenir à une cause unique; et, si elle se répète chez plusieurs nations, on y verra volontiers un indice de leur origine commune. Des bords

---

(1) *Ibidem*; p. 324, 334.

(2) Nous donnerons prochainement ces *recherches*, en continuant l'analyse des ouvrages de ce savant voyageur.

(3) Fr. SCHLEGEL. De la langue et de la philosophie des Indiens; l. 1, c. 4.

(4) Krachéninnikow, etc., 1ʳᵉ partie, ch. 1.

du lac Ontario, au sud du Kamtchatka, nous en découvrons cinq exemples. Chez les Hurons, le mot *Andicha* (1), *Sah* chez les Chipiouyans (2), *Tchouppou* chez les Kouriles (3), *Chagalkh* chez les habitans de l'île Karaga (4), *Koatch* (5), enfin chez les Kamtchadales méridionaux signifient également le *soleil* et la *lune*.

» Le *soleil de la nuit*, c'est le nom que donnent à la lune les Knisteneaux (6), et les Algonquins (7). Cette métaphore, que ne désavouerait pas une poésie audacieuse, quel hasard singulier a pu la porter d'Amérique en Asie, chez les *Koriaques* fixés au bord de la rivière d'Ouka (8)?

» Elle se représente encore, avec une modification remarquable, chez les Kamtchadales septentrionaux; quoique cette peuplade possède dans sa langue les mots *jour* et *nuit*, elle a emprunté l'un aux Koriaques fixes, l'autre à un dialecte *Kamtchadale* différent du sien, pour en former les noms du soleil et de la lune, qui, traduits littéralement, sont soleil de jour et soleil de nuit (9).

» Et si d'Asie nous repassons en Amérique, la langue des Miamis nous offre des expressions semblables à celles-là : *lune*, lumière de nuit (*Pékantécué kilixsoua*); *soleil*, lumière du jour, (*sprêté kilixsoua*) (10).

» Voilà des conformités assez marquées pour qu'on ne puisse pas légèrement les attribuer au hasard; et surtout si l'on en rapproche des coutumes communes à des peuplades très éloignées les unes des autres, et des traditions positives. Les traditions que les Chipiouyans ont conservées, portent qu'ils sont originairement sortis

(1) G. Sagard. Dictionnaire de la langue hurone.

(2) Mackenzie. Voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale. Tom. 1, pag. 308 (traduction de Castera).

(3) Krachéninnikow, etc.; 1e partie, ch. 22.

(4) *Ibidem*, *idem*.

(5) *Idem*, 1e partie, ch. 20.

(6) *Tibisca-Pisim*. Nuit-Soleil. Mackenzie, etc.; tom. 1, p. 266.

(7) *Dibic-Kigis*. Nuit-Soleil. Mackenzie, etc., tom. 1, p. 266.

(8) *Dikouea-Kouleatch*, de Nuit-Soleil. Krachéninnikow; 1e partie, c. 21.

(9) *Golen-Konleatch*, soleil. — *Gouïngan-Koaletch*, lune, (*ibidem*, ch. 20). Chez les Koriaques fixes, *Kouleatch*, soleil. *Galel* jour (*ibidem*, ch. 21). Chez les Kamtchadales des bords de la Vorowskaïa, *Kouïougouna* ou *Kounkou*, nuit (*ibidem*, ch. 20).

(10) Volney. Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique, pag. 527.

de la Silésie; leurs vêtemens, en effet, et leurs usages sont semblables à ceux des habitans de la haute Asie (1); d'autres traditions font croire, au contraire, que les *Tchoucks* ou *Tchouktchis* sont venus de la côte nord-ouest de l'Amérique s'établir au nord de l'Asie (2).

» Ce fait a de l'importance dans la question qui nous occupe. Un peuple qui émigre ne change pas sa langue subitement : ce n'est qu'avec le temps qu'il la modifie par son commerce habituel avec ses nouveaux voisins. Or, la langue des Tchouktchis a une telle affinité avec celle des Koriaques (3), que l'une paraît être un dialecte de l'autre. On semblerait dès-lors autorisé à donner aussi une origine américaine à toutes les peuplades koriaques.

» Ne nous disimulons pas toutefois que cette conclusion serait précipitée; que l'arrivée des Tchouktchis en Asie a pu n'être qu'un retour. Serait-ce donc l'unique exemple d'une horde demi-sauvage ramenée à son insu, par une suite d'émigrations, aux lieux qui furent le berceau de ses ancêtres?

» Ce n'est pas seulement chez les *Tchouktchis*, aux lieux où la continuité de l'Asie et de l'Amérique est à peine interrompue par le détroit de Béring, ce n'est pas seulement au *Kamtchatka*, qui put jadis être uni au continent opposé, par cette longue chaussée dont la file des îles Aleuthiennes et le cap Alaska présentent de si grands et de si reconnaissables vestiges; c'est par delà l'équateur, près du tropique du Capricorne, à l'est de l'Amérique, que se trouve la preuve de l'existence d'une race *tatare* sur le continent. Un voyageur qui a récemment parcouru le Brésil, observe, à deux reprises, que les indigènes qu'il a pu voir ne sont point, comme on le prétend, couleur de cuivre, mais d'un brun jaunâtre ou rougeâtre. Il affirme ensuite que ceux de ces indigènes qui sont établis à *San-Pedro das Indias*, « portent sur leurs figures, à quelques différen-
» ces près, tous les caractères qui désignent la race tatare. Ils ont
» le visage large et plat, les os de la pommette très-prononcés,
» le nez étiré en long et peu saillant, les lèvres épaisses, les yeux
» et les cheveux noirs (4). »

---

(1) Mackensie, etc., tom. III, p. 342.

(2) PINKERTON. Abrégé de Géographie moderne. Asie, t. II, p. 2.

(3) Krachéninnikow, etc., 1e partie, ch. 21, p. 155.

(4) Voyages du prince Maximilien de Neuwie au Brésil. Bibl. univ. littér., tom. V, (mai 1817), p. 60 et 64.

DE DIEU.

De l'affaiblissement de la croyance en la présence de Dieu. — Des rapports de Dieu avec les gouvernemens et avec les familles dans les temps anciens et dans les temps modernes.

(Premier article.)

Pour un Chrétien, et même pour tout Observateur judicieux, il est quelque chose, au milieu de nous, plus effrayante et plus sinistre que ces chutes de trônes, que ces esprits en ébullition, que ces peuples qui veillent debout, se gardant contre je ne sais quel ennemi caché qui les a saisis au cœur et qui lentement, ou par accès, les dévore ; cette chose plus effrayante et plus sinistre, c'est de voir Dieu, exclu pour ainsi dire du gouvernement de ce monde ; Dieu repoussé du sanctuaire où se font nos lois, chassé pour ainsi dire des palais de ceux qui paraissent être les maîtres de ce monde et des salles où se rend la justice, espèces de temples où l'on décide, parmi les hommes, du bien et du mal, du juste et de l'injuste : voilà ce que nous trouvons effrayant et sinistre.

A Dieu ne plaise pourtant que nous voulions voir nos chambres, nos rois, nos ministres, nos tribunaux décréter, régir, administrer, rendre exécutoire notre religion ; tribunaux, rois, ministres, chambres, ne savent pas la Religion de Dieu ; ils ne la connaissent pas eux-mêmes, comment en parleraient-ils aux autres ? Mais il est un danger, naissant de ce système, qu'il nous importe de signaler à nos amis ; il est une conséquence qui pourrait ressortir de cette conduite, contre laquelle nous voulons et nous devons hautement protester, et devant Dieu et devant les hommes.

On sait, par une récente et affligeante expérience, combien les peuples respectent peu les hautes infortunes ; aussi il ne faudrait pas qu'ils allassent considérer Dieu comme un de ces rois tombés de leurs trônes dont on a souillé et dispersé les symboles et les emblêmes ; il ne faudrait pas qu'ils le missent au rang d'un de ces illustres malheureux que l'on peut insulter sans péril, oublier sans conséquence, et pour lequel on passe pour généreux en le conservant l'objet de quelques regrets cachés, ou de quelque espérance vague et chancelante. Certes, il faut que l'on sache, et c'est un

devoir de le dire hautement, que si Dieu doit être séparé de ces hommes éphémères qui se montrent çà et là élevés un peu au-dessus des autres dans notre société, il doit être admis plus intimement au milieu de cette société, et surtout au sein de la famille.

Ceci est un point essentiel, et un devoir rigoureux; pasteurs, pères de famille, professeurs, instituteurs de tout genre, dont la voix est écoutée par les hommes, il faut que votre bouche comme celle de Job, soit en ce moment *pleine de paroles* pour annoncer que le Dieu qui a fait le ciel et la terre, continue de régner, qu'à lui seul sont dus foi et hommage, que de lui seul viendront paix et salut.

Nous croyons donc devoir appeler l'attention de nos lecteurs sur un si grand sujet; aussi nous allons offrir à leurs réflexions une esquisse sommaire des rapports qui existaient entre Dieu, les gouvernemens et les familles, dans les temps anciens et de ceux qui existent encore dans nos temps modernes. Et pour ne pas borner nos efforts à une stérile contemplation du mal, nous essayerons de rechercher quelques-unes des causes de ce désordre, et de proposer quelques-uns des moyens qui pourraient y remédier.

Dans les premiers âges du monde, dans ces âges de tradition et de foi, ce qui frappe d'abord l'esprit de celui qui en parcourt l'histoire, c'est cette majestueuse image de Dieu, continuellement présente aux yeux de tous les hommes : tout y porte l'empreinte de la Divinité. Le mal était ce que la voix de Dieu avait défendu; la vertu, ce qu'elle avait ordonné; la religion n'était autre chose que quelques marques d'amour et d'obéissance que Dieu avait nommément exigées de ses créatures en leur donnant cette terre en jouissance. Il semblait que les peuples voyaient continuellement les yeux de Dieu ouverts sur eux. Le chef qu'ils suivaient, et le prêtre qui les sanctifiait, n'étaient dans leur esprit que des hommes qui représentaient Dieu au milieu d'eux. Il y avait bien des chefs, des juges et des docteurs; mais c'était Dieu seul qu'ils considéraient comme le véritable chef, le souverain juge, le grand docteur. Tels sont les croyances répandues dans tout l'univers.

Et d'abord dans les Patriarches, nous voyons des hommes, non pas seulement qui croient en Dieu, mais qui le voient, qui le sentent, et l'admettent en participation des actions les plus communes de leur vie. S'ils chargent de quelque important message quelqu'un de leurs serviteurs, c'est au nom de Dieu qu'ils *le conjurent*

et qu'ils le lui confient (1); s'ils désirent éclaircir quelque mystère, ou lever quelque doute, c'est Dieu qu'ils prient de les seconder (2); si leurs vœux sont accomplis, ils tombent au milieu des champs, ou en présence des peuples, la face contre terre, et, prosternés, ils *adorent Dieu* (3); si après une longue absence des amis se revoient, c'est Dieu qu'ils remercient de la rencontre de l'amitié; d'abord on offre un sacrifice à Dieu, puis les amis prennent ensemble un repas, que l'on appelle dans la sainteté de ces mœurs antiques, *manger du pain devant Dieu* (4). Dans les entretiens même les plus familiers, Dieu venait se mêler à leurs paroles les plus simples et les plus ordinaires. Le riche Booz visite ses serviteurs, qui travaillent dans un champ, sa première parole est : *Que Dieu soit avec vous!* et les moissonneurs, qui comprennent ce langage, lui répondent : *Que Dieu vous bénisse vous-même* (5). Cependant une jeune femme attire ses regards : depuis le matin jusqu'au déclin du jour, sa main laborieuse avait ramassé l'épi échappé de la faux du moissonneur; il s'avance vers elle : que va dire ce riche du siècle à cette belle inconnue?... « Que le Seigneur te rende, » selon la bonté de ta conduite : et puisses-tu recevoir une récom- » pense entière de l'Eternel, ton Dieu, sous les aîles de qui tu as » cherché un asile (6). »

Dieu était le conseiller presque immédiat de toutes les actions : aussi lorsqu'il s'agit du plus grand des actes et des devoirs de la famille, celui de chercher une épouse à un fils, ou de trouver un époux à sa fille, c'est encore Dieu qui dirige toutes les démarches.

Le plus vieux serviteur de la maison est envoyé dans un pays lointain, mais auparavant on lui a fait jurer devant Dieu de remplir fidèlement sa mission. Il arrive, mais ce n'est ni sur le nom ou la richesse de son maître qu'il compte, ni par de beaux présens qu'il veut gagner le cœur de la jeune fille. « Eternel, Dieu de mon » maître, dit-il, favorise-moi de ta rencontre aujourd'hui, je t'en » conjure, et fais miséricorde avec mon maître, ton serviteur... (7) »

---

(1) *Genèse*, ch. xxiv, v. 3.
(2) *Id.* v. 12.
(3) *Id.* v. 27.
(4) *Exod.* ch. xviii, v. 12.
(5) *Ruth.* ch. ii, v. 4.
(6) *Id.* v. 12.
(7) *Genèse*, ch. xxiv, v. 12.

Puis se confiant en sa prière, il pose lui-même les signes par lesquels il désire que Dieu lui manifeste ses volontés... Et ces signes ayant eu lieu, l'homme *tombe la face contre terre, et adore Dieu...* (1) Mais la jeune fille avait couru tout annoncer à sa mère. Alors le vieux serviteur est introduit, et il expose tout ce qui s'était passé. A ce récit les parens répondent.... *C'est une parole sortie de Dieu.... Nous ne pouvons dire un mot contre son bon plaisir* (2).

Dieu était aussi le Dieu des voyageurs, et l'on n'entreprend point de voyage sans implorer son assistance, et le mettre pour ainsi dire de compagnie (3).

Dieu était encore le Dieu des campagnes; aussi dès le commencement du monde, nous voyons le raisin et l'épi, la tourterelle et l'agneau, offerts en hommage à la puissance de Dieu; et un peu plus tard, une loi expresse ordonnait, qu'au retour de chaque printemps, les premiers épis tombés sous la faux, seraient portés au prêtre, lequel devait élever ces prémices de la moisson devant l'autel du Seigneur, comme pour les faire remonter vers leur source (4). Dieu, satisfait de cette offrande, ordonuait aux peuples de se réjouir devant lui. « Lorsque vous aurez recueilli tous les fruits de » vos campagnes, disait-il, alors vous célèbrerez les féries du Sei- » gneur : vous prendrez les fruits du plus bel arbre, les branches » du palmier, les rameaux des bois, les saules du torrent, vous » vous ferez des cabanes de feuillages, et vous vous réjouirez de- » vant le Seigneur pendant sept jours (5). »

Dieu était enfin le Dieu des armées, et le général ne faisait camper, marcher, combattre ses troupes qu'au nom de Dieu : *Le Seigneur, votre Dieu*, était-il dit dans un des *ordres du jour* de ces temps antiques, *se promène dans votre camp, pour vous défendre et pour vous livrer vos ennemis* (6).

Chaque père de famille était l'historien, qui perpétuait dans sa maison ces traditions. C'est *sous le chêne d'Ephra*, disait-il, que

(1) *Idem*, v. 24.

(2) *Idem*, v. 50.

(3) Voir *Tobie*.

(4) *Lévitique*, ch. XXIII, v. 10.

(5) *Idem*, v. 39. — *Deut.*, ch. XXVI, v. 10. *Id.*, ch. XVI, v. 10. *Id.*, ch. XII, v. 17 et 18. *Id.*, ch. XIV, v. 23.

(6) *Deut.*, ch. XXIII, v. 14.

des messagers sont venus de la part de Dieu juger plusieurs différens; et les enfans en voyant le *chêne d'Ephra* avaient souvenance de la visite, comme nous nous souvenons du plus saint de nos rois au nom du *chêne de Vincennes* (1).

C'est dans la vallée de Membré, ajoutait-il, qu'ils sont venus visiter les hommes, qu'ils se sont assis à la table de nos pères, et se sont unis avec eux par ce gage de l'hospitalité, et les enfans se regardaient comme les hôtes des anges, et espéraient en recevoir dans l'autre monde une nouvelle hospitalité (2).

Le père était le prêtre, qui continuait et perpétuait le sacrifice. Dans les foyers domestiques, au milieu d'un champ, ou sur une colline, il élevait un autel de simple structure, répandait du vin et de l'huile, et immolait une victime devant Dieu, en présence de ses enfans; ou même, soir et matin, il offrait un *sacrifice pour expier leurs péchés* (3).

Dieu était donc toujours au milieu de ces peuples ou par sa présence visible, ou par ses envoyés, ou par ses commandemens, ou par ses punitions, ou par ses récompenses. Il n'est donc pas étonnant que l'homme eut reçu pour précepte : *Marche devant moi, et sois parfait* (4); et pour modèle, Dieu lui-même : *Soyez saint, parce que je suis saint* (5).

Mais ce n'est pas seulement chez le peuple choisi de Dieu, pour être le gardien particulier de ses promesses et le témoin de son alliance avec les hommes que nous voyons ces preuves de la foi en la présence de Dieu; les mêmes usages et les mêmes traditions se trouvent encore chez les autres nations. Les historiens et les poètes, grecs et romains, font foi de cette disposition d'esprit. Aussi voyons-nous dans Homère la Divinité invoquée dans toutes les actions de la vie, et également honorée par les rois et par les peuples. Le guerrier lance-t-il son javelot? c'est un Dieu qu'il invoque. A-t-il renversé son ennemi dans la poussière? c'est un Dieu qu'il remercie, et à un Dieu qu'il fait hommage des dépouilles. A-t-il lui-même évité la *noire mort?* c'est un Dieu qui a détourné le trait lancé par une main sûre. Des convives commencent-ils un repas?

---

(1) *Les Juges*, ch. VI, v. 11, 24.
(2) *Genèse*, ch. XVIII, v. 2.
(3) *Job*, ch. I, v. 5.
(4) *Genèse*, ch. XVII, v. 1.
(5) *Lévitique*, ch. XI, v. 44.

une libation de vin ou de lait est d'abord répandue en l'honneur de la Divinité. *Semblable à Dieu, ami de Dieu, fils de Dieu; ayant la prudence, l'éloquence, la force de Dieu; belle, grande, fière comme une Déesse*, ce sont là des paroles et des comparaisons qui sont fréquemment dans la bouche du poète, et qui étaient sans doute comprises par le peuple qui entendait ses chants (1).

Le même sentiment de la Divinité, le même respect pour sa présence, la même croyance à sa providence immédiate se retrouvent encore dans la plupart des auteurs de l'antiquité. « Plusieurs hommes, dit Pindare, se sont efforcés d'acquérir de la gloire par des » vertus formées à l'aide de la science; mais les actions de l'homme, » faites sans l'aide de Dieu, ne méritent pas d'être tirées de l'oubli (2). » « Comme je passais devant un oratoire champêtre, dit » Ovide, j'entendis mon guide dire à voix basse à la Divinité : » *Soyez-moi propice;* et moi aussi je lui dis à voix basse : *Soyez-moi propice* (3). » « La providence des dieux, dit Cicéron, ne » veille pas seulement sur le genre humain dans son universalité, » mais encore sur chacun de nous en particulier, en sorte que s'il » a existé plusieurs hommes remarquables par leurs vertus, à Rome » ou dans la Grèce, il faut croire qu'aucun n'a été tel, sans l'aide » de Dieu (4). »

C'est par un effet de cette croyance répandue partout, que partout on a vu des devins et des auspices, des sacrificateurs et des oracles. Les Assyriens, les Perses, les Scythes, les Gaulois, les Parthes croyaient à la présence d'une Divinité qui les accompagnait dans leurs voyages, dans leurs guerres, et qui était présente à toutes les actions de leur vie.

De notre temps, les voyageurs nous apprennent tous les jours que les Chinois, les Indiens, le nègre de l'Afrique, le sauvage habitant de l'Amérique, ces peuples qui n'ont rien reçu des Grecs et des Romains, sont, comme les patriarches, remplis de la vue et de la présence de la Divinité. S'ils sont en voyage, s'ils entreprennent une affaire, s'ils passent devant une mosquée ou devant une pagode, dans les actions de leur vie même les plus ordinaires, c'est vers une Divinité qu'ils élèvent leur esprit, leur visage

---

(1) Voir *passim* dans l'Iliade et l'Odyssée.

(2) *Pindare*, Olympique IX.

(3) *Métamorphoses*, liv. VI, v. 327.

(4) *De la nature des dieux*, liv. II, n° 66.

et leur voix. Parmi les sauvages de l'Amérique, le dieu du fleuve, le dieu des forêts, le grand esprit de la colline ou de la savanne, est connu et respecté de chaque individu : sa fétiche habite le plus souvent sa cabane, et son manitou est toujours suspendu sur son sein.

Quand je rappelle ces coutumes et ces croyances des peuples païens, je sais fort bien que je cite des ignorances et des erreurs, mais ce qui n'est ni une ignorance, ni une erreur, c'est cette propension de la volonté, cet usage de la vie, de se tourner vers Dieu; c'est cette disposition d'un esprit, rempli de défiance de soi-même, et de confiance en la Divinité; c'est cette résolution librement prise, de se défier de ses propres forces et de se laisser guider par une autorité et par une parole qui viennent de Dieu...... car c'est là ce que l'on appelle la foi. Ces peuples se trompaient sur l'objet de leur foi, mais dans leur foi elle-même on ne peut s'empêcher de trouver une preuve de ce dogme chrétien, dont un de nos apôtres a emprunté l'expression à un païen, et qui doit être notre croyance par rapport à Dieu; à savoir, que c'est en lui que *nous vivons, que nous nous mouvons, et que nous sommes* (1).

Je ne parlerai pas des temps qui ont suivi l'établissement du Christianisme. Le Christ était venu apporter la connaissance parfaite du Père, au monde, qui n'en avait conservé qu'un obscur souvenir. Cette connaissance plus développée, recueillie et conservée d'abord dans les asiles de la pauvreté et de la souffrance, cultivée par les tortures et arrosée par le sang, fructifia bientôt dans tout l'univers. La grande image de Dieu fut encore, comme aux temps antiques, apparente aux yeux de tous les hommes, aux yeux des princes comme des sujets. Le moyen-âge fut vraiment un âge de foi. Les rois ne régnaient qu'au nom de Dieu; ce n'est aussi que par son nom que les peuples obéissaient. Au-dessus des passions qui bouillonnaient, puissantes, au sein de ces nations renouvelées; le nom de Dieu dominait comme celui d'un père au milieu d'enfans un peu turbulens, mais soumis et respectueux. Cette disposition d'esprit se prouve parfaitement et par l'autorité suprême de l'Eglise, dont la voix était écoutée des peuples au-dessus de celle des rois, et par la soumission des rois eux-mêmes à la voix de l'Eglise, et par ces immenses mouvemens des peuples que la parole

---

(1) In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus : sicut et quidam vestrorum poetarum dixerunt. *Actes des Apôtres*, ch. XVII, v. 28.

Cette citation de S. Paul est prise au poète grec Aratus.

d'un Ermite remuait jusque dans leurs entrailles, et emportait au-delà des mers pour obéir à la volonté de Dieu. Quiconque n'a pas senti cette disposition d'esprit des peuples du moyen-âge, ne comprendra jamais rien à la lecture de nos vieilles histoires. Il ne pourra jamais apprécier ces temps où, comme le dit un Père de l'Eglise, le seigneur dans ses châteaux, le laboureur dans ses champs et sous le poids du jour, le militaire dans son camp et ses marches guerrières, le matelot sur l'immensité des mers, dans son frêle vaisseau, pratiquaient l'abstinence et le jeûne, priaient et chantaient : *Gloire au Père, et au Fils, et au Saint Esprit,* tandis que d'autres répondaient : *Comme cela a été au commencement, que ce soit à présent et tous les jours, et dans les siècles des siècles.*

Tel était l'état de cette société : sur cette terre des hommes, avec leurs faiblesses et leurs passions; mais entre le ciel et cette terre, l'image de Dieu, plus influente que la lumière du soleil, plus brillante que la clarté des étoiles, les dirigeant, les fortifiant, les réprimant, les remplissant de sa présence.

Après avoir vu quels étaient les rapports, directs pour ainsi dire, qui ont existé entre Dieu, les rois et les peuples dans les siècles passés, essayons d'apprécier sommairement quelle est la disposition générale de la génération au milieu de laquelle nous vivons, par rapport à la croyance de la présence de la Divinité.

Et d'abord nous sommes loin de vouloir ici calomnier notre siècle : nous rendons autant que personne hommage à un grand nombre de familles dont les vertus privées font l'ornement de notre société, sont un sujet de consolation pour les vrais Chrétiens, et constituent peut-être dans les conseils de Dieu *le petit troupeau* auquel doivent se joindre tous les peuples, pour ne former *qu'un seul bercail.*

Mais on ne peut s'empêcher de convenir en même temps que ce qui frappe et contriste d'abord l'esprit de celui qui examine attentivement l'ensemble de notre société, c'est de ne plus y trouver la croyance pratique à la présence de Dieu. Dieu n'est plus un père, qui habite la famille, n'est plus un conseiller qui la dirige, n'est plus un juge qui la punit; c'est pour la plupart, et surtout pour ceux qui se prétendent grands, savans, capables, élevés au-dessus du peuple, comme une espèce de puissant personnage, qui, semblable à ce Jupiter d'Homère, brouillé avec les autres dieux, se tient à l'écart, loin de tous les autres, ne voulant des mortels ni crainte ni amour. Comme un de ces rois fainéans, qui dormaient

sur le trône, il semble qu'il ne surveille plus ce monde, et qu'aussi, toutes les créatures sont laissées à l'abandon. Ce n'est point de Dieu que ces hommes occupent leurs pensées; Dieu n'est rien pour eux. Dans le commerce de leur vie, dans leurs voyages, dans leurs dangers, dans leurs maladies, ce n'est pas à Dieu qu'ils s'adressent. Aussi nulle attention à sa présence, nul honneur rendu à son nom.

Voyez : ce Savant a fait une infinité de découvertes; il est venu à bout de lire toutes les langues, mais il ne voit plus, il n'entend plus la langue de Dieu. Jadis les peuples reconnaissaient les grandes catastrophes de la nature pour une des voix de Dieu ; attentifs à ces terribles paroles, ils cherchaient souvent dans une vaine science l'interprétation de cette langue qu'ils ne comprenaient pas. Nos pères encore regardaient le tonnerre comme un des accens de sa bouche puissante, et certes ils avaient bien au moins autant de courage que leurs fils! Ces guerriers, qui ne comptaient jamais les ennemis avant le combat, ces preux, qui se vantaient de *relever le gant au diable lui-même, s'il fût venu à sortir des enfers*, à la voix du tonnerre, allumaient pourtant dévotement le cierge béni, et leurs lèvres sincères récitaient la simple prière avec le paysan grossier, leur épouse ingénue et leur vieille nourrice. Mais aujourd'hui le chimiste, debout et tremblant, se rassure par des raisonnemens contre sa faible machine qui chancelle; tandis que toute la nature frémit, il s'obstine à ne pas frémir en son âme. Il ne voit là ni Dieu, ni avertissement, ni menace. Il pense froidement à son fourneau chimique, et suppute la quantité de gaz, de sels et de matières premières, qui produisent de si terribles résultats. Il ne craint plus rien durant la tempête, comme si son paratonnerre pouvait lui servir contre Dieu, ou que cette menace de Dieu ne dit plus rien depuis qu'il peut en décomposer les lettres!

Voyez encore ce fils de la civilisation : il se pique d'être renommé par sa courtoisie dans les salons et dans les cercles, et veut en rendre avec usure à tous les hommes; mais, dans le raffinement de sa politesse, il ne trouve pas convenable d'accorder un salut au nom de son Dieu. Il viendra dans nos églises pour remplir ce qu'il appelle les devoirs attachés à son état; il y viendra pour compatir à la pusillanimité d'âme d'une famille ou d'une épouse crédules; mais qu'on ne lui dise pas que Dieu l'y appelle, car dès-lors il n'y viendrait pas. Et là encore, il semble jeter un œil de dédain, et sur le peuple prosterné, et sur le prêtre qui offre le sacrifice, et

sur le sacrifice lui-même. De bout, il veut y être seul; seul il veut faire sa prière; seul il veut régler ce qu'il doit rendre ou demander à Dieu; seul, il veut lui exposer ce qu'il en espère, ou ce qu'il en craint..... Et si quelquefois un de ceux qui ont été *envoyés de Dieu*, monte sur cette chaire où il lui est ordonné d'annoncer la bonne nouvelle du salut, alors l'homme du siècle s'indigne. Il méprisera et le prêtre, et son simple langage, et sa *bonne nouvelle.* Car il ne veut pas qu'on l'exhorte à bénir Dieu, qu'on le convertisse à lui rendre l'honneur qui lui est dû, qu'on lui apprenne ce qu'il désire de lui; il regarde cela comme une preuve d'humiliation et de dépendance, et sort, le sein tout ému de cet essai de puissance qu'on a voulu faire sur lui.

Suivons-le dans l'intérieur de sa maison : ici il veut bien, et, au besoin, il exigera que son fils et que sa fille apprennent quelque prière, et qu'ils aient une religion; il souffrira que son épouse en pratique quelques actes. Mais pour lui, il rougirait de les imiter ou de leur en donner l'exemple. Ainsi donc, la prière se fait bien encore quelquefois dans la famille; mais presque toujours le chef de la prière est absent; ou, s'il s'y trouve, il est là, comme un de ces dieux de pierre, habitans d'un temple païen, témoins impassibles des prières des mortels. Ni image sacrée, ni crucifix, ni aucun de ces signes extérieurs qui distinguent le chrétien, ne brillent jamais entre ses mains; jamais il ne leur adresse une marque de respect en présence de sa famille. Aussi, ses enfans lui demandent quelquefois s'il ne fait pas sa prière : et il faut qu'il leur réponde qu'il prie seul et en secret. En effet, comme un prêtre sacrilége, qui prostitue son encens à une idole inconnue, il s'enfonce dans le lieu le plus caché de sa maison, choisit l'heure la plus obscure, et là, loin de tous les yeux, le cœur rempli d'une espèce de crainte, et comme essayant d'une mauvaise action, il fait à Dieu une prière courte, rapide, impertinente, que sa mère ne lui a pas apprise, et que son fils ne répètera pas après lui. Il fait les œuvres de la loi, comme un roi, qui, loin de ses serviteurs et de sa cour, enveloppé de ténèbres, se livre à un plaisir honteux ou à une faiblesse avilissante : plus lâche que le pharisien superbe, il n'ose même faire retentir sa voix, pour annoncer qu'il prie; dans sa fuite loin de Dieu, il a perdu jusqu'à son orgueil.

Cependant, après avoir vécu plus ou moins de temps dans ce commerce clandestin avec son Dieu, survient une maladie, un accident, un rien qu'il ne connaît pas, mais qui lui annonce qu'il

va être tiré sans son consentement du milieu de ce monde qu'il habite ; pourquoi alors tout s'empresse, tout s'agite-t-il autour de lui ? pourquoi sa famille est-elle toute en alarmes et en mouvement ? pourquoi une mère prépare-t-elle sa tendresse, une épouse son amour, les hommes leurs plus forts raisonnemens, les femmes leurs plus douces, leurs plus touchantes paroles ? pourquoi cherche-t-on une personne qui ait autorité sur ses esprits, et une bouche qui sache faire passer la persuasion dans son âme ?..... Le grand homme nous l'a dit assez souvent pendant sa vie..... Tout ce qui est noble, généreux, élevé, tout ce qui est bon, il s'y porte de lui-même et de toute sa volonté...... Il faut donc que ce soit une action injuste, une démarche avilissante, qu'on veut lui faire faire, ou une humiliation honteuse qu'on veut lui faire subir ; car on a préparé tous les moyens de séduction et de corruption. En effet, on veut décider le bon fils, le bon époux, le bon père à reconnaître le Dieu de l'univers, à croire ce qu'il a dit, à faire ce qu'il a ordonné : on veut le décider à recevoir le testament de grâce, dans lequel Dieu l'avait inscrit. Voilà ce que veulent tant de personnes conjurées. Mais non, comme un preux chevalier qui veut garder son honneur et sa foi jusqu'à la fin, il a tout préparé pour un combat à outrance. Long-temps il s'est essayé pour cette heure, il a fait tous les préparatifs, a disposé toutes les défenses, a prévu tous les pièges, s'est endurci contre toutes les propositions de paix, il a juré de ne jamais se rendre à Dieu, et il meurt, se complaisant dans ses désirs, s'absolvant de ses péchés, espérant dans ses espérances, et ne craignant que ce qu'il a résolu de craindre.

Pourtant quelquefois, malgré ses résolutions, malgré sa force et son courage, il s'est rendu à ces séductions, ou à ses craintes, ou à sa conscience. Il a daigné ne pas laisser inutiles les immenses trésors de grâce que Dieu a préparés de toute éternité à sa créature, et qu'il est venu apporter aux hommes avec sueurs, fatigues, mort, — les sueurs, les fatigues, la mort d'un Dieu ! ! Il a daigné recevoir Dieu chez lui, et tendre son visage au baiser qu'il lui apportait. Mais pourquoi ne voit-il plus ses anciens amis ? pourquoi toutes ses connaissances sont-elles éloignées ? pourquoi ne laisse-t-on approcher personne, et conserve-t-on tant de mystère ? Ecoutez la raison : elle est bonne, elle est généreuse !..... Il ne veut pas que l'on sache qu'il a eu quelques jours de faiblesse, et que, vers la fin de sa vie, il est descendu à un acte de soumission devant Dieu.

Tels sont les seuls rapports qui existent souvent dans les familles, entre les individus et Dieu; que si nous recherchons quels sont les liens qui attachent encore ceux que l'on appelle les Chefs des nations, les rois des peuples à Dieu, nous ne trouverons pas plus de foi en sa présence. Les rois les plus puissans, les plus influens sur les choses de ce monde, ceux par conséquent que Dieu a honorés de plus de faveurs, sont précisément ceux qui se sont séparés de l'Eglise et des traditions de Dieu. La loi de Dieu n'est plus dans leurs conseils une chose sacrée, divine, de laquelle il ne faut traiter qu'avec amour et respect, c'est, pour la plupart, seulement un frein dont ils ont intérêt à se servir pour contenir les peuples dans l'obéissance; notre Religion même est pour eux, dans sa constitution et son hiérarchie, une chose gênante, dangereuse, dont il faut surveiller l'influence, gêner les rapports, arrêter l'essor.

Aussi c'est ce qui nous fait penser, et c'est ce qui nous a fait dire, au commencement de cet article, que, dans les circonstances actuelles, le plus ardent désir que nous puissions former, c'est que les grands et les puissans de la terre ne se mêlent plus des choses de Dieu.

Mais comment avons-nous été amenés, rois et sujets, peuples et gouvernemens, à nous séparer de Dieu, à l'oublier et à le méconnaître? par quels moyens peut-on ramener l'auguste croyance de sa présence dans la famille, pour qu'elle vienne éclairer, et vivifier une société toute malheureuse d'ignorance et de maladie? c'est ce que nous essaierons de rechercher dans un autre article.

A.

(*Annales de Phil. chrét. tom. III, p. 1.*)

RUINES DE TYR. — PROPHÉTIES D'ÉZÉCHIEL.

La superbe Tyr qui couvrait les mers de ses flottes, et dont l'orgueil ainsi que les désordres égalaient la richesse et la puissance, Jéhovah l'avait condamnée par la bouche d'Ezéchiël. Nous allons montrer que les Prophéties ont été littéralement accomplies sur cette ville célèbre. Nous nous servirons pour cela du témoignage des voyageurs; nous invoquerons surtout celui d'un auteur qu'on ne

soupçonnera pas de vouloir favoriser la cause de la Religion, car elle a la douleur de le compter au nombre de ses plus ardens adversaires. M. de Volney, en qui nous nous plaisons, malgré ses torts, à reconnaître une érudition peu commune jointe au talent d'observer et d'écrire, a enrichi son *Voyage de Syrie* d'un fragment précieux sur le commerce de l'ancienne Tyr : il est tiré de l'un de ces écrivains hébreux dans lesquels le vulgaire des incrédules rougirait, sans doute, de reconnaître des prophètes, mais auxquels on ne peut refuser au moins le titre de poètes pleins de verve et de génie. Voici ce fragment que M. de Volney n'a point dédaigné de traduire.

« Ville superbe, qui répose au bord des mers, Tyr, qui dis, » *Mon empire s'étend au sein de l'Océan*, écoute l'oracle prononcé » contre toi! tu portes ton commerce dans les îles lointaines, chez » les habitans des terres inconnues ; sous ta main les sapins de » Sanir deviennent des vaisseaux, les cèdres du Liban des mats, » les peupliers de Bysan des rames ; tes matelots s'asseyent sur le » buis de chypre, orné d'une marqueterie d'ivoire ; tes pavillons » sont tissus du plus beau lin d'Egypte; tes vêtemens sont teints » de l'hyacinthe et de la pourpre de l'Archipel; Sidon et Arouad » t'envoient leurs rameurs, Djabal ses habiles constructeurs, tes » géomètres et tes sages guident eux-mêmes tes proues ; tous les » vaisseaux de la mer sont employés à ton commerce, tu tiens à » ta solde le Perse, le Lydien et l'Egyptien ; tes murailles sont » parées de leurs boucliers et de leurs cuirasses. Les enfans d'A- » rouad bordent tes parapets ; et tes tours gardées par des Phé- » niciens, brillent de leurs carquois. Tous les pays s'empressent » de négocier avec toi : Tarse envoie à tes marchés de l'argent, » du fer, de l'étain, du plomb; l'Ionie, le pays des Mosques et » de Teffis t'approvisionnent d'esclaves et de vases d'airain; l'Ar- » ménie t'envoie des mules, des chevaux, des cavaliers; des îles » nombreuses échangent avec toi l'ivoire et l'ébène; le Syrien t'ap- » porte le rubis, la pourpre, les riches étoffes, le corail et le » jaspe. Les enfans d'Israël et de Juda te vendent le froment, le » baume, la myrrhe et l'huile ; et Damas t'envoie le vin de Hal- » bon et les laines fines. Les Arabes d'Oman offrent à tes mar- » chands le fer poli, la cannelle, le roseau aromatique; et l'Arabe » de Dédan des tapis pour t'asseoir ; les habitans du désert et les » chaïcs de Kédar paient de leurs chevaux et de leurs agneaux tes » riches marchandises ; les Arabes de Saba (dans l'Yemen) t'en- » richissent par le commerce des aromates, des pierres précieuses

» et de l'or; les facteurs de l'Assyrien et du Chaldéen commer-» cent aussi avec toi, et te vendent des manteaux artistement » brodés, de l'argent, des mâtures, des cordages et des cèdres; » enfin les fameux vaisseaux de Tarse sont à tes gages. O Tyr, » fière de tant de gloire et de richesses! bientôt les flots de la » mer s'élèveront contre toi, et la tempête te précipitera au fond » des eaux. Alors s'engloutiront avec toi tes trésors; avec toi pé-» riront en un jour ton commerce, tes négocians, tes correspon-» dans, tes matelots, tes pilotes, tes artistes, tes soldats, et le » peuple immense qui remplit tes murailles; tes rameurs déserte-» ront tes vaisseaux; tes pilotes s'assiéront sur le rivage, l'œil » morne et fixé contre terre; les peuples que tu enrichissais, les » rois que tu rassasiais, consternés de ta ruine, jetteront des cris » de désespoir; dans leur deuil ils couperont leurs cheveux, ils » jetteront de la cendre sur leur front dépouillé, ils se rouleront » dans la poussière, et ils diront : *Qui jamais égala Tyr, cette* » *reine de la mer* (1)? »

« Voici ce que dit le Seigneur : Les pierres précieuses formaient » ton ornement; le rubis, la topaze, le jaspe, la chrysolite, l'onix, » le béryl, le saphir, l'escarboucle, l'or, brillaient sur toi. — » Semblable au chérubin, tu étais établie sur la montagne sainte » du Seigneur; — ton cœur s'est enflé de ta beauté; tu as perdu » ta sagesse et ta gloire. Je veux te renverser sur la terre; je veux » te mettre aux pieds des rois, pour qu'ils contemplent ta ruine. » — Dans la multitude de tes crimes, et dans l'iniquité de tes » trafics, tu as souillé ta pureté, c'est pourquoi je te renverserai, » je bouleverserai tes édifices qui s'écrouleront en débris enflam-» més. — Je te rendrai à la pierre, et tu serviras à sécher les » filets, et tu ne seras plus rebâtie, car, moi, Jéhovah, j'ai parlé, » dit le Seigneur Dieu (2). »

M. de Volney, en comparant l'état actuel de Tyr avec la Prophétie, malgré son incrédulité connue, fait cette réflexion remarquable : « Les révolutions du sort ont accompli cet oracle. Au lieu de cette ancienne circulation si active et si vaste, Tyr réduite à l'état d'un misérable village, n'a plus pour tout commerce qu'une exportation de quelques sacs de grains et de coton ou de laine, et pour tout négociant qu'un facteur grec au service des Français

(1) Ezéchiel, ch. xxvi, et xxvii.

(2) *Voyage en Syrie et en Egypte*; tom. ii, p. 405.

de Saïde, qui gagne à peine de quoi soutenir sa famille (1). » « Le sort a frappé Tyr, la reine des mers, le berceau du commerce qui civilise le monde (2); ses palais ont fait place à quelques cabanes chétives; le pêcheur indigent habite les caves voûtées où jadis s'entassaient les trésors du monde; une colonne debout au milieu des ruines, marque la place où était le chœur de la cathédrale consacrée par Eusèbe (3). » Le voyageur anglais Maundrell dit qu'on ne voit plus dans Tyr que des débris de murailles, de voûtes et de colonnes brisées, et qu'il ne s'y trouve pas une seule maison entière. « Il semble, dit cet auteur, que cette ville ait été conservée en ce lieu là comme une preuve visible de l'accomplissement de la parole divine : *Elle sera comme le sommet d'un rocher, et elle servira à sécher les filets des pêcheurs* (4). »

« La seule curiosité, dit J. Bruce, m'engagea à passer par Tyr, et je devins le triste témoin de la vérité des Prophéties..... Deux misérables pêcheurs, après avoir attrappé un peu de poissons, venaient d'étendre leurs filets sur ces rochers de Tyr (5). »

H. de C.

(*Annales de Phil. chrét. tom. III, p.* 65.)

ETUDES HISTORIQUES,

Par M. de Chateaubriand.

(Troisième article (6).)

Aujourd'hui que nous sommes loin du paganisme, nous comprenons mal l'immense changement que la mission chrétienne a opéré dans la société. Ce ne fut pas sa forme ni sa couleur, ce furent son essence et sa base qui s'altérèrent. Il ne s'agit point d'une ré-

---

(1) Ezéchiel; ch. XXVI.

(2) *Voyage en Syrie;* tom. II, p. 208.

(3) Malte-Brun, *Précis de la Géograp.*

(4) *Voyage d'Alep à Jérusalem.*

(5) *Voyages aux sources du Nil, en Nubie et en Assyrie.*

(6) Voir ci-dessus pag. 105 et 153.

volution dans les institutions sociales, mais dans l'esprit même, dans la nature de la sociabilité. La société antique était une grande usurpation sur les droits individuels, le despotisme du prince ou de la patrie sur la volonté et la personne de l'homme. La liberté dans les républiques, la souveraineté dans les monarchies n'étaient pas là pour le bien et l'avantage de chaque citoyen, mais pour le bien et l'avantage de l'homme qu'on nommait roi ou de la fiction qu'on appelait chose publique. En effet, pour soumettre à un état social quelconque des âmes que le christianisme n'avait point purifiées, il avait fallu leur en imposer par un grand mensonge, et mettre sur leurs têtes le poids d'un faux dieu.

La foi chrétienne purifia l'homme, la politique chrétienne l'émancipa. Elle attaqua le principe de l'ilotisme individuel dans la forme politique qui le reproduisait de la manière la plus manifeste, dans l'esclavage qui avait été la base de toutes ces sociétés antiques et qui, à lui seul, les range dans un ordre d'idées tout à fait étranger aux sociétés modernes. Elle l'attaqua dans la polygamie et le divorce, dans l'abaissement des femmes, dans la rigueur envers les accusés ou même les coupables; enfin sans briser les liens de la famille, du sol, de la nation, elle fit rayonner par dessus tout la sainteté et la conscience de l'homme.

Mais ces bases sociales devaient se produire sous une forme politique; ces principes, de pure morale jusque-là, devaient s'ériger en institutions. Sans cela la société n'était pas complète. Elle avait la foi, mais non les œuvres, de grandes pensées, mais non un pouvoir pour les soutenir, des principes de vie, mais non une action vitale organisée. Lui donner ce qui lui manquait à cet égard fut le travail du moyen-âge.

La base de ces institutions chrétiennes, celle qui manqua le plus aux âges antiques, celle qui se dégagea dès l'abord du chaos de la conquête, ce fut la fraternité des nations. Le jour où put être usité ce mot *la chrétienté*, mot auquel rien ne ressemble dans les langues antiques, où naquit l'idée qu'il renferme, non pas seulement celle d'une secte religieuse, mais celle d'une fraternité politique, on peut dire qu'une bien noble conquête fut faite sur la barbarie. Charlemagne eut mission de Dieu pour commencer cet œuvre; son empire factice, passager, impossible à soutenir, eut cependant pour effet de jeter dans les âmes de trois grands peuples auxquels cet empire donna leur forme et leur nom, l'idée d'une nationalité supérieure à la nationalité française, allemande ou italienne, de leur

laisser mille souvenirs communs, mille germes d'institutions pareilles, et surtout de les grouper autour du Saint-Siége, qui devint bientôt le centre politique de l'unité chrétienne. Sous cette première écorce qu'elle ne tarda pas à rompre, germa la famille européenne, association de peuples plus étroite que ne l'étaient avec leurs Amphictyons, les fédérations antiques, association qui, sans exemple dès-lors pour son immensité, s'est encore accrue depuis et a conquis tout un monde à elle-même, à la religion, aux mœurs sociales, hors de laquelle enfin il n'y a pas de civilisation parce qu'elle est devenue le type de la civilisation chrétienne, la seule possible aujourd'hui. Par elle, le nom d'Europe n'a pas été seulement une désignation de pays sur la carte, mais une appellation de famille, un mot qui représente des liens, un synonyme des mots d'ordre et de liberté civile. Cette association a eu ses lois, son droit des gens que l'antiquité n'eût pas soupçonné et qui eut paru un rêve à Cicéron, son droit de la guerre, merveilleuse pensée d'ordre et d'humanité au milieu du désordre et du meurtre, et, avec meilleure raison que la Grèce menteuse, elle a pu appeler barbare tout ce qui ne lui appartenait pas.

Par elle, il s'est établi tant d'affinité entre les peuples que les institutions politiques ont presque toujours été les mêmes et qu'il y a dans leurs gradations chez les nations différentes une simultanéité qui révèle une œuvre supérieure. Nous voudrions aujourd'hui donner une idée de ce remarquable progrès, et nous la trouvons dans M. de Châteaubriand qui ne s'occupe pourtant que de l'histoire de France; mais c'est que, pour toutes les grandes formes sociales, l'histoire de France est l'histoire d'Angleterre, l'histoire d'Allemagne, l'histoire d'Europe : c'est une famille qui, dans chacun de ses membres, reçoit la même loi et subit les mêmes événemens. Nous allons essayer d'en tracer le tableau, d'adapter à l'Europe entière ce que l'illustre écrivain a considéré sur notre pays, de faire, d'après lui, l'histoire de cette grande famille, de la montrer s'augmentant sans cesse au-dehors, se civilisant sans cesse au-dedans : c'est ce fait qu'on appelle le moyen âge.

Bossuet a placé la fin du monde antique au règne de Charlemagne; et en effet de lui datent les nations modernes; dès-lors plus rien d'antique ni de romain. Aussi M. de Châteaubriand commence-t-il ici et avec raison la première époque de la monarchie française, l'époque féodale. Car, après cette union factice qu'un seul génie avait créée, toutes les portions de la société retombaient isolées et

multiples, et elle se fut réduite en poussière, si elle n'eût rencontré pour point de résistance l'attachement au sol et la stabilité territoriale. Sur cette base se bâtit la féodalité, bien différente de ces institutions militaires faites pour les peuples vagabonds de la Germanie. Le contrat entre l'homme de charrue qui inféode sa terre et l'homme d'épée qui en devient le protecteur fut le modèle de tous les rapports sociaux. Le droit du prince sur les sujets, du maître sur ses serviteurs, de l'abbé sur ses moines, du pape sur les couronnes, ne fut admis qu'à titre de suzeraineté. La main d'une abbesse donna l'investiture à un soldat armé, Dieu et ses saints devinrent seigneurs suzerains, et reçurent des sermens de féauté.

Tel fut alors le principe social. L'Italie, la France, l'Allemagne, le reçurent en même temps. La conquête de Guillaume fut destinée à le porter en Angleterre, et ces quatre contrées formèrent alors le faisceau de l'association européenne.

Mais ce principe, comme tout autre, avait son vice. Essentiellement destructeur de toute unité, morcelant et divisant l'état comme la borne divise les terres, il ne pouvait mener loin la civilisation. Aussi il s'éleva bientôt un principe d'une nature tout opposée, tout moral et tout spirituel, tandis que l'autre tenait tout aux liens matériels de la propriété, tout central et tout unitaire, tandis que l'autre était tout local. Le pontificat et le clergé se firent rapidement puissance politique, et le sentiment universel des besoins publics firent bien vite passer sous cette loi les peuples les plus lointains comme les princes les plus rebelles. Ce fut la seconde institution politique qui se greffa sur le sauvageon né de la conquête.

Elle altéra aussi à sa manière la forme de tous les rapports sociaux, mit en maint endroit le juge d'Eglise à la place du baron, le concile à la place du champ-de-mai, la trève de Dieu à la place des guerres privées, l'interdit et l'excommunication à la place du duel, la seule sanction qu'avait la justice féodale, et par dessus tout elle fit trôner le pape, dont les mains paternelles s'étendirent alors jusqu'aux chrétiens les plus éloignés, et dont la voix appela les familles du Nord, celles de l'Espagne, celles de l'Ecosse et de l'Irlande, à cette fédération dont Rome était le centre.

La puissance de l'empire fut un des phénomènes de cette époque. Quoique l'empereur luttât souvent contre l'Europe, l'empire n'eût jamais pourtant à souffrir de la puissance pontificale. En paix avec le saint-siége, le César allemand était le bras temporel de la royauté céleste, l'avoué de l'Eglise, le premier suzerain des peuples chré-

tiens, le patron et le protecteur de tous les nouveaux venus dans la société européenne. Cette croyance à l'universalité de l'empire était destinée à rattacher à l'Europe tous les peuples à peine chrétiens qui étaient encore étrangers à sa civilisation. La Pologne, et par elle la Lithuanie, la Hongrie, la Bohême, plus tard la Prusse, conquise par les ordres militaires de l'Allemagne, reçurent leur initiation du pape qui couronnait leurs rois, et de l'empereur qui les reconnaissait pour ses vassaux et les admettait à l'ombre de ce grand trône où Léon avait placé Charlemagne.

Un des principaux résultats de la domination ecclésiastique fut la guerre sainte, dont les effets ont été si vastes et si divers, et qui eut surtout pour conséquence de resserrer les liens de fraternité entre les nations. Les états du nord y restèrent à peu près étrangers, ce qui prouve qu'ils n'étaient pas encore entrés dans l'union chrétienne. Mais du reste, l'Espagnol et le Hongrois, l'un de race gothique, l'autre, à peine arrivé des déserts de la Tartarie, se retrouvèrent en Palestine sous les mêmes drapeaux. Les vaisseaux pisans conduisirent des Ecossais sous les murs de Jérusalem, et le nom de Francs laissé comme un nom national sur les côtes de la Syrie, attesta quel esprit de fraternité avait conduit les croisades, et quel peuple, quelle langue, avait dominé dans les armées chrétiennes.

Mais un principe nouveau devait naître dans la société. La féodalité avait été campagnarde et châtelaine. L'Eglise poussait l'homme vers les villes. Autour du monastère aux blanches murailles s'élevaient des huttes, puis des maisons, des rues tortueuses, pour le serf fugitif, l'affranchi sans asyle, le laboureur dépouillé. Le clocher de l'abbaye, ou le château de l'évêque les protégeait contre le seigneur. D'un autre côté, les arts mécaniques rapportés de l'Orient durent se caserner ou dans les villes anciennes qui se repeuplaient, ou dans les *villes neuves* dont le centre était toujours un saint lieu. De ces pauvres gens, humbles et craintifs, naquirent de riches et de fiers bourgeois, la plupart dénommés serfs de l'Église, mais qui devinrent curieux de se gouverner eux-mêmes. Il y eut donc un retour contre l'Eglise de la part de ceux-même qu'elle avait accueillis; il y eut révolte contre le seigneur, plus souvent contre l'évêque ou le chapitre qui dominait la ville; le principe bourgeois, le principe communal naquit alors.

M. de Châteaubriand nous paraît avoir trop restreint le caractère de cette révolution. Quelques insurrections de communes en Picar-

die et quelques chartes de Louis-le-Gros sont-elles tout dans ce qu'on a appelé un mouvement européen. Le régime légal des villes du midi de la France nous semble obscur; mais leur force et leur richesse, bien supérieures à celles des villes du Nord ne datent pas de la même époque. L'Espagne la première, livrée aux incursions des Maures, eut ses bourgs fortifiés où le laboureur se réfugiait, où habitait le noble, où naquit le bourgeois; l'Italie, devenue commerçante par les croisades, eut ses grandes cités, demi-républiques qui remuaient déjà sous le gant de fer des empereurs. Comme toutes les révolutions du moyen âge, celle-ci passa du midi en France et de la France dans le Nord. L'Angleterre eut ses corporations et l'Ecosse ses bourgs royaux; en Allemagne, les villes ne faisaient que naître, simples camps de bois destinés à servir de rempart contre le brigandage des Hongrois; de là sortirent les cités municipales et les villes impériales, et le mouvement commencé dans les cités de l'Aragon ne s'arrêta que sur les bords de la Vistule. Il y eut partout richesse et population dans les villes, charte communale, association libre des bourgeois, réunion de tous les pouvoirs dans l'enceinte d'une seule cité, ou même d'un seul faubourg, justice locale, magistrats armés, etc., singulier témoignage de la sympathie qui faisait frémir l'un en même temps que l'autre les deux bouts de la chaîne européenne.

Il serait même permis de se demander si à cette époque l'affinité des peuples n'était pas plus grande qu'aujourd'hui et leurs relations plus intimes. Plus voisins de leur origine commune, soit Romains, soit Barbares, les hommes avaient souvent hors de leur pays de plus vrais compatriotes que ne l'étaient certains habitans de la même cité. Car les distinctions de classes rompaient les distinctions nationales; le bourgeois français et le bourgeois allemand, le chevalier de France et celui d'Angleterre s'entendaient mieux que tel serf et tel noble de la même contrée. On était plutôt homme de sa profession qu'homme de son pays, clerc ou seigneur qu'Italien ou Espagnol. En outre, les langues se touchaient, la moitié de l'Angleterre parlait la nôtre, langue de la chevalerie, alors, comme elle fut depuis la langue de la politique et celle de la science; le français lui-même, c'est-à-dire, la langue d'oyl tenait plus de son origine germanique; nous touchions par le gascon à l'espagnol, par le provençal au toscan, et dès le douzième siècle, un Italien écrivant en Italie, se servait de notre idiôme, parce que, disait-il, *ce parler est plus délectable et mieux entendu que nul autre en la chrétienté.*

De plus, les limites internationales étaient moins tranchées, et, par cela même qu'elles choquaient souvent les rapports de mœurs et de position physique, elles établissaient aussi une moins forte barrière. Ainsi la Provence, mi-partie de France et d'Italie par ses mœurs, pays de Laure et du roi René, était un des états de l'empire germanique. La Flandre parlait allemand, et reconnaissait nos rois pour suzerains. Les chevaliers anglais étaient gens du continent bien plus qu'aujourd'hui, eux qui avaient encore leurs fiefs paternels en Normandie, leurs charges et commandemens en Guyenne, leurs belles à Paris. Le royaume de Naples était Normand, et celui de Portugal Aquitain. En un mot, croisées les unes dans les autres, se découpant et s'enclavant de toutes manières, les nations perdaient le sentiment de leur vie individuelle dans celui de l'existence commune.

Nous avons parlé des institutions politiques; mais avec quelle facilité, et la chevalerie, cette institution morale, et la législation canonique, et le droit romain, quand il fut retrouvé ou plutôt remis en usage, et l'architecture gothique quand elle fut connue, se filtrèrent d'un bout à l'autre de la terre chrétienne. Les communications n'étaient pourtant ni aussi faciles ni aussi fréquentes qu'aujourd'hui; mais elles fructifiaient davantage. Nos voyageurs, gens d'affaires ou de plaisir, apportent ou remportent de la corruption et de l'argent. Ils ne sont pas en contact avec le peuple dont ils parcourent le pays, mais seulement avec une population toute mobile et tout extérieure, gens d'hôtellerie ou de commerce, peuple à part, qui vit pour eux et par eux. L'évêque qui allait au concile à travers des pays vastes et peu parcourus, le moine qui changeait de monastère, toute cette partie voyageuse du clergé, énorme alors, parce que les voyageurs laïques étaient plus rares, et, parmi les simples fidèles, le pélerin qui allait à Saint-Jacques, le chevalier qui menait contre les Maures une de ces innombrables croisades qui passent dans l'histoire à peine aperçues, touchaient, eux, au fond de cette mer dont nous effleurons la surface, ils voyaient les mœurs et les rapportaient; leur marche lente et pénible les menait par tous les accidens de la vie sociale, les faisaient vivre avec ce peuple et non à côté de lui, prier à ses autels, manger à sa table, se chauffer à son feu, et revenir moitié Espagnols ou moitié Byzantins, avec de rares présens qu'ils avaient reçus de leurs hôtes, et qu'allait imiter le marchand de leurs pays, avec d'autres habits et d'autres usages que la mode changeante allait revêtir, avec de bons dits et

doctes préceptes qui allaient être couchés sur le vélin, avec d'inépuisables devis qui allaient remplir bien des veillées.

Enfin les grandes rivalités nationales n'étaient pas encore nées. La guerre de la rivalité fit seule éclore l'inimitié des deux peuples anglais et français, qui étaient frères alors plus que nuls en Europe. La haine de l'Italien contre l'Allemand naissait à peine, et de plus elle avait sa racine dans un reste de patriotisme antique que l'Italie n'a jamais perdu tout à fait, et que le Dante lui-même reproduit avec un langage vraiment romain. Il n'y avait de haines implacables qu'entre le chrétien et l'infidèle, parce que celui-ci était hors de la civilisation, entre le Castillan et le Maure, le Sicilien et le Sarrazin, le Polonais et le Slave idolâtre.

Nous nous arrêtons ici. Dans un prochain article, nous parlerons des quatorzième et quinzième siècles, pendant lesquels le moyen âge atteignit son point culminant, et commença son déclin. Nous avons fait l'histoire de ce que M. de Châteaubriand appelle la monarchie féodale; nous examinerons successivement et toujours sous le rapport européen, les époques de la monarchie des états et de la monarchie absolue. Nous terminerons par une vue générale de son ouvrage.

J.

(*Le Correspondant n° 44, tom. IV.*)

HISTOIRE DE LA CASTE GUERRIÈRE DE L'INDE.

Plus nous remontons dans la nuit des temps, plus nous remarquons que les institutions civiles, religieuses et politiques tirent leur origine des élémens les plus simples de l'existence primitive des hommes. Ce n'est pas la manière de vivre des tribus, ce ne sont pas leurs occupations journalières qui ont déterminé leurs croyances, car celles-ci dérivent d'une révélation générale; mais elles ont donné à ces croyances une direction conforme aux habitudes sociales des peuples. Dans le dernier siècle, c'était *à priori*, et sans études historiques profondes, que l'on avait établi ces maximes. Aussi les avait-on faussées dans l'application. On croyait que les hommes s'étaient *fait* leurs dieux, leurs établissemens domestiques et publics; on méconnaissait la révélation de Dieu au sein de la nature, et dans l'âme et l'intelligence de l'homme; on ne comprenait

rien à ce grand livre de la nature et à ce livre non moins sublime de l'esprit : on ne pouvait donc saisir les rapports de ces deux ordres de choses, l'ordre divin et l'ordre terrestre, le dernier s'étant emparé de l'autre d'une manière toute spéciale, selon le génie des peuples et leurs occupations particulières. Mais aujourd'hui où la critique est plus avancée et moins prévenue par les systèmes, ce point de vue du dernier siècle ne suffit plus quand il s'agit de traiter des origines.

Qu'étaient les Kshatriyas de l'Inde ? Cette caste militaire a-t-elle formé dès le principe une société close, une société à part des autres associations d'hommes ? Tire-t-elle son origine de la *loi*, comme l'indique le code de Manous, ou la *nature* lui a-t-elle donné naissance, comme le veut le système des Vedas ? Enfin a-t-elle jamais été organisée et établie sur les fondemens que lui assigne la législation indienne, ou cette législation ne repose-t-elle que sur des combinaisons plus ou moins fictives, que la caste sacerdotale a prétendu imposer aux peuples, sans y réussir complètement ? C'est ce que nous allons examiner.

D'abord il faut distinguer entre les Kshatriyas, organisés en caste d'après le code de Manous, et la nation héroïque du même nom, que nous voyons guerroyer, dès les temps les plus anciens, dans un grand nombre de localités contre la caste sacerdotale. La législation indienne entendait primitivement, sous l'appellation de Kshastriyas, une toute autre classe d'hommes que les guerriers des temps héroïques, qui furent toujours indépendans de la caste sacerdotale, mais qui se virent contraints de capituler avec elle, et d'adopter quelques-uns des réglemens de l'ancienne et primitive caste des Kshatryias, laquelle s'était trouvée placée tout entière sous la main des brahmanes.

Les Kshatriyas, suivant le code de Manous, sont les *Vaisampatis*, c'est-à-dire sont les rois de la caste des Visas ou Vaisyas, du gros du peuple indien, parlant le prakrit, dialecte du sanscrit, et étant originaires de la Bactriane. Ce ne sont pas des rois héroïques, des rois guerriers, mais ce sont des princes pacifiques, placés sous la tutelle des brahmanes, et institués pour protéger les Vaisyas : ce sont des rois de la même catégorie que les *Despotes* du temps des Pélasgues, les rois des Sicèles, dans le Latium, les *Viespats* des Lithuaniens, et ces rois germains, qui ne concouraient pas aux expéditions guerrières, et que Tacite distingue avec grand soin des chefs militaires devenus les rois héroïques de l'antiquité germaine

et scandinave. Tous ces rois ne dérivaient pas de la conquête ni de la domination populaire. Dans l'Inde ils avaient été installés par les brahmanes comme juges suprêmes du peuple des Vaisyas, et ce n'est que par une assimilation postérieure aux Kshastriyas guerriers, que le caractère du Vaisampatis, chef des Vaisyas, s'est confondu avec le caractère du conquérant héroïque.

Ce n'est pas que le Kshatriyas brahmanique, le prince des Vaisyas ne portât pas les armes; les brahmanes les lui avaient remis en mains pour la défense du peuple contre les invasions des tribus militaires; mais sa vocation réelle n'était pas la guerre pour la guerre, c'était la protection et la défense du brahmane, qui formait son conseil politique, et du Vaisyas, propriétaire du sol, agriculteur et pasteur, ou aussi commerçant, qui payait tribut, mais non pas en esclave. Le Kshatriyas héroïque, au contraire, chef des guerriers, à l'instar des Pahlavas persans, des Æoliens, des Achéens, des Ioniens, des Doriens, des conquérans germains et scandinaves, aimait la guerre pour la guerre, ne souffrait pas de joug, n'avait pas été institué par la loi et s'était créé lui-même. Les causes qui l'ont obligé de s'accommoder en partie au régime des brahmanes, sont très-compliquées, et exigeraient une analyse à laquelle nous ne pouvons pas nous livrer dans les bornes de cette feuille.

Reste à connaître l'origine distincte de ces rois de la paix et de ces rois de la guerre, que les brahmanes se sont efforcés d'assimiler et de confondre, probablement au moyen de mariages dont ils ont effacé les souvenirs; car ils étaient intéressés à faire oublier aux conquérans leur origine, qui était la conquête. Cet état de choses coïncidait en partie avec les premiers établissemens des brahmanes dans l'empire d'Ayodhya, car le Kshatriyas héroïque s'y trouve à tel point identifié au pacifique Vaisampatis, que nous y voyons un amalgame antérieur à la fondation même de cet empire, amalgame effectué dans les pays d'où les peuples qui parlent le sanscrit étaient originaires.

Quel que fut cependant cet amalgame, les rois qui se disaient issus du soleil, et qui régnaient à Ayodhya, se sont montrés plus d'une fois rebelles aux exigences des brahmanes, et tel est le principe des guerres que leur fit Parasou-Ramas, partisan des brahmanes, et ennemi des Kshatriyas. L'autre dynastie des rois de l'Inde, qui se disait issue de la lune, et qui régnait à Hastinapoura, fut bien plus rebelle à la législation sacerdotale, qui ne triompha que sur ses ruines. Cependant toutes les races guerrières des contrées

occidentales de l'Indostan, et qui se sont perpétuées jusque dans les temps modernes, prétendent descendre de ces anciens fils de la lune, ce qui paraît prouver que leur destruction n'a pas été aussi complète que les disent le Pouranas.

Les rois de la paix étaient, dès l'origine, eux, leurs familles et leurs affidés, membres d'une caste close, distincte des autres castes, comme les Pharaons d'Egypte, avant leur émancipation de la tutelle des prêtres, émancipation qui arriva au temps des Sésostrides, s'il faut s'en rapporter aux traditions défigurées que les Grecs nous ont transmises sur ce pays. Ont-ils été dans le principe des *rois pasteurs;* car les Vaisyas, sur lesquels ils gouvernaient, étaient pasteurs et agriculteurs, avant d'embrasser le commerce? Nous devons le supposer, la vie pastorale étant antérieure à la vie agricole, qui paraît s'être développée du sein de l'autre. Les Vaisyas s'appellent aussi Gauvansas, fils de la vache, animal qui est à la fois l'emblème de l'existence pastorale et de l'existence agricole. Les brahmanes, en créant la législation des castes, séparèrent les Vaisampatis, rois pasteurs, des Vaisyas, ou du corps de la nation dont ils étaient issus, et firent des rois de leurs familles une classe à part, classe à laquelle ils attribuèrent, sous le nom de Kshatriyas, la défense du territoire et l'administration de la justice souveraine, en se réservant de les diriger dans leurs conseils, et de composer leur ministère, tout en dirigeant dans la vie privée leur conscience.

Les Kshatriyas de la vie militaire ne connaissaient pas cette organisation d'une caste close, placée sous la tutelle du régime sacerdotal. Ils paraissent partout comme conquérans; mais, ainsi que je l'ai dit, leur amalgame avec les Vaisampatis, à l'origine plus ancienne, s'était déjà effectuée au commencement même de la colonisation de l'Inde. Toute la politique des brahmanes consistait à rendre les Kshatriyas conquérans, les fils du soleil et de la lune, comme ils s'intitulaient, aussi Vaisampatis et aussi pacifiques que possible, de calmer en eux l'esprit chevaleresque, et de les ployer sous leur autorité sacrée. Les Puranas et les poèmes épiques nous montrent ces constans efforts, et nous font tâter au doigt la véritable énigme de l'histoire de l'Inde ancienne.

Ces Kshastriyas héroïques se sont développés d'une manière très-indépendante des brahmanes, qui ne sont venus leur imposer le joug de leur autorité sacrée qu'après coup. Les rois libres, non originellement assujettis à la loi des castes, ont une origine étrangère à la loi, et qui appartient tout entière à la nature de leurs occupations.

Les plus illustres et les plus anciens étaient les chefs des *peuples chasseurs ;* non moins célèbres, les autres commandaient à des *peuples pasteurs*, qui conduisaient au pâturage, soit des vaches, comme anciennement les Vaisyas et leurs rois, les Vaisampatis, soit des troupeaux de chevaux.

Baron d'ECKSTEIN.

LETTRE DE M. BALLANCHE.

Nos lecteurs n'ont sans doute point oublié une belle prophétie sur les destinées futures de l'Europe et du monde tirée de la *Vision d'Hébal*, de M. Ballanche, que nous leur avons donnée (1). Nous leur offrons aujourd'hui quelques extraits d'une lettre adressée par cet écrivain au *Messager des Chambres*, à l'occasion d'un article sur son livre publié par ce journal (2). Nous avions l'intention d'analyser et de discuter tout le système exposé par M. Ballanche dans sa *Palinginésie sociale :* mais nous devons attendre, pour nous livrer à ce long et difficile travail, que les questions brûlantes de la politique de chaque jour nous laissent, à nous, ainsi qu'à ceux qui nous lisent, l'esprit assez libre pour suivre M. Ballanche dans les hautes régions où il s'est établi. L'humanité, selon lui, se développe progressivement par voie d'initiations successives : la révolution de juillet ouvre une époque de renouvellement qui doit aboutir à une grande unité religieuse ; mais cette révolution a troublé l'harmonie, en imprimant à la France un mouvement qui l'a jetée bien en avant de toutes les idées, de tous les vœux, de toutes les prévisions, et qui a déconcerté et désorienté tous les esprits. Selon l'expression d'Hébal, *deux degrés d'initiation ont été franchis à la fois, et la loi des développemens successifs veut que l'homme se rachète d'un degré franchi sans l'épreuve préparatoire.* De là doivent nécessairement résulter de grands troubles avant que la loi du progrès ait rétabli l'harmonie. Nous sentons combien ces quelques mots sont insuffisans pour donner l'idée d'un système qui exige, pour être bien compris, toute l'attention d'un esprit méditatif, et

(1) Voir ci-dessus pag. 17.
(2) Voir ci-dessus pag. 101.

dont nous adoptons volontiers une grande partie : nous espérons seulement qu'ils éclairciront ce que les réflexions suivantes pourraient présenter d'obscur :

« Le régime que la restauration n'avait point produit, mais qui était résulté des conditions et des circonstances de la restauration elle-même, était un régime transactionnel fort approprié à la situation de l'Europe, qu'il devait introduire graduellement dans la voie de l'avenir. Nous le savons bien, la dynastie ne pouvait rien pour se frayer la route de la France, les événemens de 1814, sans le concours de cette vieille dynastie, avaient seuls relevé le trône. Son devoir à elle était d'employer sa liberté à consentir aux conditions de son existence nouvelle, c'est-à-dire à accepter les fonctions d'initier, par la France, les autres nations de l'Europe. La restauration, au lieu d'accomplir la tâche qui lui était imposée de légitimer un fait consommé sans elle, a voulu l'usurper et rétrograder dans le passé. Alors deux principes opposés se sont trouvés face à face, subitement privés l'un et l'autre du principe médiateur qu'avait si bien ménagé la Providence, en le faisant sortir de la loi qui est toujours dans les choses, loi générale qui ne cesse jamais de gouverner les sociétés humaines. Il est donc arrivé que le principe médiateur, principe progressif, initiateur et transactionnel, fait pour éviter le heurt brutalement et aveuglément instinctif des principes absolus, ce principe médiateur s'est retiré lui-même en abdiquant sa noble et glorieuse mission. Ce n'est pas merveille que l'Europe tout entière ait été ébranlée.

» Ainsi, la révolution de juillet, qui n'était point commandée par l'état des esprits, qui n'était ni mûrie, ni préparée, qui brisait violemment la chaîne des idées a été une grande perturbation de la loi successive du progrès. L'illustre Niéburh en a tellement été épouvanté qu'il n'a pas pu supporter la terreur dont il a été saisi : et la mort qui l'a frappé au milieu de ses vastes études sur les élémens les plus obscurs de l'histoire romaine laisse inachevé le beau monument qu'il élevait à la science de l'antiquité. Le profond historien du droit, Hégel, a aussi reçu une si vive impression de la marche précipitée des événemens que, dans le *Journal de Berlin*, il a jeté un cri d'alarme sur la réforme anglaise, quoiqu'elle s'opère dans les termes et dans les limites de la légalité. Mais peut-être serait-on disposé à récuser le témoignage de ce philosophe, dont on connaît les doctrines exclusives sur le droit positif, et toutes les sympathies pour le monde de l'orient. Gans a été, sur

ce sujet, plus indépendant de l'austérité des doctrines de son maître; cependant il ne s'est point dissimulé, non plus, le trouble qui devait résulter de ce terrible conflit de deux principes mis en présence comme deux athlètes jetés inopinément sur l'arène pour un combat à outrance. Enfin notre plus grand écrivain, celui qui a été une expression si puissante du principe médiateur, trop méconnu par la dynastie tombée, M. de Châteaubriand, a, il me semble, fait assez comprendre ce qu'il y avait de disharmonique dans une révolution où tout était devancé, les intelligences, les opinions, les partis et les peuples.

» Mais ce qui prouve surtout que deux degrés ont été franchis à la fois, c'est précisément la situation difficile où nous nous sommes immédiatement trouvés. Voyez en effet ce qui est arrivé. Il s'est opéré de suite une scission inconciliable parmi les hommes même du progrès; il faut bien le reconnaître, la résistance et le mouvement sont également fondés sur la logique du fait accompli. Et ce fait accompli n'a pu produire ses véritables organes, parce qu'il était en dehors de la loi qui nous régissait et que nous avions acceptée, de la loi qui, par nous, dirigeait progressivement l'Europe dans la voie de l'avenir. Il est bien évident que si la restauration ne se fût pas follement précipitée dans une route sans issue, que si elle n'eût pas renié les colléges électoraux fondés par elle et reconnus par le pays; que si elle ne se fût pas privée à plaisir de la force légale, passive, mesurée, conciliatrice, de cette force inséparable du sentiment de l'ordre, qui réside dans l'institution de la garde nationale, elle n'aurait été obligée qu'à donner de nouvelles garanties, celles qui existaient ayant été usées par quinze ans de conflits entre les pouvoirs de la Charte, puis enfin discréditées par l'usurpation de l'un de ces pouvoirs. Il n'en a point été ainsi, et le choc a produit le renversement de la dynastie.

» Les hommes de la résistance n'ont vu dans le fait accompli que la manifestation du besoin de nouvelles garanties. Les hommes du mouvement y ont vu toute une révolution. Les peuples et les cabinets de l'Europe se sont bien moins divisés dans l'appréciation de l'événement.

» Quoi qu'il en soit, le gouvernement sorti des barricades avait une grande énigme à deviner. Il avait à résoudre un problème à peu près insoluble pour lui; car il est arrivé, pour la première fois peut-être, qu'une société toute constituée, a été poussée accidentellement à invoquer l'intervention d'un pouvoir constituant, lors-

que dans la réalité intime des choses, elle ne devait avoir qu'à se développer dans son propre principe, et que le principe avait péri, en quelque sorte, à son insu. Le temps est difficile à suppléer dans la conduite et le développement des affaires humaines, parce qu'il en est un des élémens, une des conditions. De plus, la France n'est point une puissance isolée faisant à elle seule l'ordre qui lui convient; elle est la tête des destinées de l'Europe.

» La chambre nouvelle est chargée d'un immense fardeau : c'est elle qui doit résoudre le problême que le gouvernement n'était pas en état de résoudre; par son propre principe, il était inhabile à se saisir du pouvoir constituant, et, par sa nature, il lui était interdit de s'emparer du pouvoir dictatorial.

» Si je ne devais pas rester dans la sphère de la théorie, j'aurais maintenant à m'expliquer sur ce qui a été fait, mais je sortirai trop de bornes d'une lettre. Venons à un autre point.

» Vous avez, Monsieur, dépassé ma pensée au sujet de l'état actuel de l'Angleterre. J'ai dit de ce pays. « L'Angleterre déchire » les derniers tégumens de la puissante chrysalide. » C'est donc seulement une crise palingénésique que j'ai entendu caractériser.

» Il faut bien admettre qu'en effet l'Angleterre était destinée à subir une révolution, si elle n'eût pas travaillé légalement à sa réforme. Mais voit-on bien où cette réforme la conduit? Ne vous est-il pas prouvé dès à-présent, Monsieur, qu'elle tend à s'affranchir de sa religion d'état? Alors elle marchera libre dans la voie du progrès; alors elle pourra rentrer graduellement dans la grande orthodoxie de la religion générale de l'humanité : c'est bien là votre vœu et le mien.

» Quant à la Russie, nous voyons s'écrouler l'édifice de Pierre-le-Grand. Toutes les portions de son vaste empire qu'elle n'a pas su, ou qu'elle n'a pas pu s'assimiler, se séparent d'elle. Autant en doit arriver à l'Autriche, par le même défaut d'assimilation. Les sympathies de races et de nationalités crient trop haut et sur trop de points.

» Vous dites, Monsieur, avec une profonde vérité, qu'en Italie l'instinct catholique répugne à la domination étrangère. Si le pape eût senti en lui quelque peu de ce vieux guelfe traditionnel, il aurait préféré se retirer devant l'insurrection plutôt que d'invoquer l'Autriche. Il eût conquis à son influence paternelle les nationalités italiques, et il eût introduit dans l'administration de ses états les

changemens réclamés par les besoins de ses peuples. Je crains bien que le prince de Carignan ignore aussi que l'Autriche n'est que campée en Italie.

» La sainte-alliance fut une conception contre nature. Le moment est venu où l'occident mobile doit imprimer le mouvement à l'immobile orient. Le mysticisme étroit des czars les a empêchés de secourir la Grèce après l'avoir soulevée, et leur a fermé l'oreille aux plaintes trop fondées de la noble et héroïque Pologne. Vous pensez bien, Monsieur, que la Russie, rendue elle-même à sa primitive nationalité, se civilisera pour entrer à son tour dans l'unité religieuse, dans la grande orthodoxie que le genre humain doit finir par produire.

» Ce futur symbole dont Hébal a entendu quelques sons, ce n'est point à un homme à le formuler, c'est à l'autorité, dépositaire des traditions. Et elle ne peut le formuler qu'en se faisant l'organe des populations chrétiennes.

» Vous avez bien raison, Monsieur, de dire que nous autres Français nous avons besoin de nous convertir de notre philosophie du dix-huitième siècle, comme il y a treize siècles nos pères furent convertis de leur idolâtrie : vous avez été sans doute douloureusement affecté des profanations de Saint-Germain-l'Auxerrois, si bien considérées comme anti-historiques par M. de Châteaubriand; vous avez sans doute aussi déploré que le signe civilisateur ne domine plus sur la coupole du Panthéon destiné aux morts illustres.

PHILOSOPHIE DE L'INDE.

Du Panthéisme indien. — Analyse philosophique du Bhagatvat-gita.

Nous avons présenté dans un article précédent (1) le développement des systèmes philosophiques de l'Inde; nous les avons vus tous aboutir au Panthéisme. C'est qu'en effet le Panthéisme est le terme de toutes les philosophies rationnelles, et qui ne prennent pas pour point de départ la révélation. « Il ne faut pas se le dé-

---

(1) Voir ci-dessus pag. 72

guiser, dit Benjamin-Constant lui-même (1), le sentiment religieux (c'est-à-dire la foi) mis de côté, le Panthéisme est le dernier terme de toutes les doctrines. On le voit depuis le Fétichisme le plus grossier jusqu'au Théisme le plus sublime étendre ses bras immenses pour les saisir et les absorber. » « En effet, ajoute cet écrivain (2), lorsque le sentiment n'est pas arrêté par l'impérieux besoin d'espérances morales, il trouve lui-même quelque charme à se plonger dans le Panthéisme. Il existe entre nous et toutes les parties de la nature; les animaux, les plantes, les vents qui gémissent, l'onde qui murmure, les cieux, tantôt sereins qui semblent nous appeler dans un océan de lumière, tantôt voilés et qu'on dirait sympathiques avec nos douleurs, je ne sais quelle mystérieuse correspondance, qui paraît nous révéler que nous sommes tous portions d'un même être, arrachés de son sein par une séparation violente, mais si passagère qu'elle est presque illusoire, et devant y rentrer pour abjurer cette division qui nous tourmente, et cette individualité qui nous pèse. La disposition de notre âme au Panthéisme est telle que la mysticité dans toutes les religions.... aboutit à ce résultat. Comparez les vers de Xénophane, la prose éloquente de Pline, les symboles des Brahmes, les hymnes des *Soufis* persans, les allégories des Néo-Platoniciens, les expressions de quelques sectes mahométanes, celle des Japonais et des lettrés chinois, l'ivresse de nos Quiétistes, la métaphysique nouvelle d'une philosophie allemande, vous y trouverez le Panthéisme exposé diversement, ou même quelquefois en paroles merveilleusement semblables. Et cependant le Panthéisme n'est pas moins destructif de toute distinction entre le Créateur et les créatures, de toute justice distributive, et de toute protection spéciale dans l'un, de tout mérite moral èt de toute prière efficace dans les autres; en un mot, de tout ce qui satisfait le sentiment religieux. Certes, en reconnaissant que la logique sèche et dédaigneuse donne aux doctrines incrédules de tristes avantages, nous n'insinuons pas que les espérances du sentiment religieux soient fausses : l'on a vu que nous contestons la juridiction du raisonnement dans ce qui n'a pas rapport à la nature physique. »

En effet, il faut bien le reconnaître maintenant, la grande erreur de la philosophie chrétienne des XVII[e] et XVIII[e] siècles,

---

(1) *De la Religion ;* tom. III, liv. VI, ch. III, p. 51.
(2) *Ibid.* p. 26, 27, 28.

c'est d'avoir voulu répondre rationnellement à des objections insolubles, renverser, par les armes de la logique, des systèmes basés sur la logique même, comme le Panthéisme, et qu'il faut par conséquent renoncer à attaquer de cette manière. Aussi M. Girou de Buzareingues, dans un ouvrage philosophique récent, dit-il en parlant de l'âme humaine, « Cette âme particulière a-t-elle une existence propre, ou n'est-elle qu'une émanation de l'âme de l'univers (ou de Dieu), qu'est-elle enfin ? Il m'est impossible de résoudre cette question par les seules lumières de la raison (1). »

Toute la philosophie de notre siècle depuis Kant est d'accord pour déclarer qu'il n'y a contre le Panthéisme aucune raison péremptoire. Le bon sens des peuples seul, soutenu par la foi, s'y est constamment opposé, bien que des philosophes sans nombre l'aient adopté dans tous les temps.

Maintenant venons à l'objet spécial de cet article, qui est l'examen du Panthéisme indien. Ce vaste et prefond système se déroule tout entier dans le Bhagavat-gita ou *Chant divin.* Ce poème sanscrit, composé de dix-huit chants, pleins de magnificence, présente l'expression du plus haut développement de la philosophie indienne. Nous nous bornerons donc à l'analyser; et pour cela nous nous servirons principalement du mémoire de M. W. de Humboldt, lu à l'Académie des sciences de Berlin, le 30 juin 1825 (2). Ce mémoire si remarquable sur le Bhagavat-gita n'a pas encore été traduit en français, quoique le *Journal asiatique* de Paris en ait parlé avec les plus grands éloges ; ainsi c'est encore une nouveauté que d'en citer les fragmens les plus curieux.

Le Bhagavat-gita est un épisode de la grande épopée indienne du Ramayana, dont l'objet est la guerre de deux puissantes familles qui se partagent en quelque sorte le globe, celle des Pandavas ou Pandous, et celle des Courons ou Couravas. Le dieu Chrishna qui représente dans l'Inde le Verbe divin, la parole qui instruit le monde, et combat pour la vérité et la justice, soutient Ardyunas ou Bharatas, chef des Pandous, son ami. A l'entrée du premier chant du Bhagavat-gita, les deux armées sont en présence et près

---

(1) *Philosophie physiologique, politique et morale ;* 1 vol., p. 189.

(2) Abhandlungen der Koniglichan akademie der Wissenschaften zu Berlin, ausdem yahre 1825. Abhandlungen der historische-philologischen klasse. — Berlin 1828.

de combattre. Ardyunas et Crishna paraissent à la tête des lignes, entre les deux camps rivaux ; ils contemplent ces innombrables bataillons qui se rangent de part et d'autre. Peu à peu, à la vue de ses propres parens qu'il va combattre, car les chefs de l'armée ennemie sont sa famille, Ardyunas se laisse aller au découragement, le cœur lui manque, il baisse son arc, remet ses flèches au carquois, et demande conseil à Crishna. Le Dieu le ranime et l'excite au combat par une espèce de *sermon sur la montagne*, prononcé au milieu d'un peuple immense de guerriers. Ce discours, dont le Panthéisme est le fond, mais qui s'en écarte quelquefois pour proclamer des vérités sublimes, forme en tout sept cents distiques, qui sont l'abrégé et comme le symbole de la morale brahmanique, et présentent un système complet de philosophie. M. de Humboldt fait la remarque que Colebrooke, dans ses recherches sur les divers systèmes de philosophie indienne, n'a pas parlé du Bhagavat-gita, ayant peu consulté pour les doctrines les poèmes qui en ont traité, bien que presque toute la philosophie de l'Inde soit en vers.

Les deux points fondamentaux, autour desquels viennent se ranger toutes les idées de Crishna, c'est :

1° Que l'esprit étant simple et incorruptible par sa nature est essentiellement distinct du corps, qui lui est uni et qui est corruptible ;

2° Qu'après la séparation désirée, et la cessation des rapports de l'âme et du corps, l'esprit doit entrer dans une complète indifférence sur ce qui concerne ce corps. Tels sont les deux points sur lesquels Crishna insiste le plus, pour exciter au combat le héros, son ami. Tandis que les corps dans lesquels l'âme habite successivement sont sujets à la mort, variables comme les élémens dont ils sont formés, et qui flottent éternellement de forme en forme, l'âme au contraire est éternelle, immuable ; à chaque destruction de son corps, elle s'unit, sans changer, à des corps nouveaux, comme l'homme qui dépouille un habit usé pour en revêtir un neuf.

Ainsi la mort n'est qu'un nom, elle n'existe pas en réalité, et pour le sage elle est indifférente ; car il n'y a de vie que celle de l'âme, qui est sans commencement comme sans fin. En effet l'impossibilité du passage de l'être au non-être, et réciproquement, est l'un des premiers fondemens de la philosophie indienne. Suivant elle, il n'y a aucune raison pour commencer d'être, et chaque chose a sa raison qui est, comme elle, existante éternellement.

« Le non-être est la non-existence ; le non-être ne peut avoir rap-

port à ce qui existe. La distinction de ces deux choses est aperçue par celui qui voit la vérité, » dit le Bhagavat-gita (1).

« Car, ajoute le poète, la mort se tient toujours auprès du berceau, et la renaissauce auprès de la tombe (2);

» Tu ne dois jamais t'affliger de voir tes destinées incertaines et flottantes;

» Les créatures ont une origine et une fin inconnues;

» Leur vie intermédiaire seule est visible : pourquoi donc cette tristesse, ô Bharatas ? »

Ensuite Crishna se représente lui-même comme une divinité en même temps que comme un homme; c'est le Dieu-homme réunissant en lui l'humanité tout entière.

« Car, dit-il, tandis que toi, ô Ardyunas, prince des peuples, tu n'es rien, moi, dans aucun temps je n'ai été rien;

» Et jamais mon être ne pourra s'anéantir, car il est toute chose (3).

Et alors Crishna commence à développer la doctrine de l'absorption de toutes les créatures en Dieu : il n'y a que Dieu qui agisse dans tous les êtres; quoi qu'il arrive et quoi qu'on fasse, tout doit donc être fort indifférent, puisque les hommes ne sont point libres, puisque nul ne fait ses propres actions. Amis et ennemis, parens et étrangers, doivent être vus du même œil: toutes ces apparences du monde extérieur ne sont qu'un jeu de l'éternel magicien.

» Maintenant donc, ô Ardyunas, allons à la bataille et au carnage;

» Tes ennemis sont déjà par moi vaincus, je t'ai préparé la victoire (4). »

Puis revenant sur son idée première, il la développe et l'explique.

« Dieu est l'être éternel, invisible, indivisible et simple;

» Le principe divers de tous les êtres corruptibles, visibles et partagés en individus (5). »

« Un être éternel, invisible, est différent des êtres visibles et passagers;

---

(1) Chant II, distique 16.

(2) Chant II, dist. 26 et 30.

(3) Ch. II.

(4) *Ibid.*

(5) Chant. II.

» Quand chaque créature est anéantie, cet être n'est pas détruit avec elle ;

» C'est cet être invisible et un que l'on estime pour le plus grand ;

» Vers lequel on tend sans cesse, sans pouvoir y atteindre, c'est lui qui est ma demeure originelle et dernière (1). »

« O maître de toutes choses, forme de tous les êtres ;

» Je ne te vois aucune fin, aucun milieu, aucun commencement (2).

» Tu es l'univers, le père des forces et des actions, le docteur suprême, le plus digne d'adoration ;

» Rien n'est semblable à toi, dominateur dont l'empire est sans bornes. Qui pourrait dans les trois mondes être plus que toi (3) ? »

« Dieu a fait sortir de lui toutes choses ; ainsi il est tout, et tout est en lui.

» Celui d'où découle le fleuve de la création est nécessairement tout (4). »

Dans cette philosophie, comme le remarque M. de Humboldt (5), « tous les esprits sont réunis les uns dans les autres, et ne font qu'une seule et même unité ; et l'homme peut dans son intelligence et dans le sentiment de son être, découvrir toutes les autres créatures et Dieu même.

Mais en même temps que l'esprit divin se partage en s'individualisant dans toutes ces existences diverses, il n'en reste pas moins toujours renfermé dans le sanctuaire incorruptible, impénétrable de son unité. Ce qui donne à chaque chose la manière d'être qui lui est propre, cela est Dieu. L'éclat des astres, la lumière de la flamme, la vie de ceux qui vivent, la force des forts, l'intelligence de ceux qui pensent, la science de ceux qui savent, la sainteté des saints, c'est Dieu. Les rapports que l'on peut indiquer entre lui et l'univers consistent en ce qu'il est le père et la mère, le fondement et la source des choses ; il est la doctrine, la purification, les saintes écritures, la paix silencieuse du sanctuaire qui n'est jamais troublée. »

---

(1) Ch. VIII, dist. 20 et 21.

(2) Ch. XI, dist. 16.

(3) *Ibid.*, dist. 43.

(4) Ch. XVIII.

(5) Pag. 11, de son mémoire.

Enfin venant à lui-même, Crishna s'écrie :

» La semence de toutes les créatures, je la renferme en moi, ô Ardyunas ;

» Rien n'est sans moi dans le cercle des mondes, sans moi rien n'a vie, ni ne se meut (1). »

Ainsi lui, Crishna, est le verbe, la manifestation ou la forme de la divinité, s'individualisant dans tous les êtres qu'il passe en revue dans ce poème, en se donnant comme le prototype de toutes les espèces vivantes de la nature; d'où il conclut la compénétration universelle, et la confusion de toutes les personnalités dans une seule. « Car, dit-il, ce que je suis vous l'êtes, par la raison que votre prototype est le mien ; un être est tous les êtres, et tous les êtres sont lui. » De cette manière la juxtaposition apparente des individus et leur distinction va disparaître absorbée et réunie dans l'unité infinie de la nature divine.

Alors Ardyunas prie le Dieu de se montrer à lui, comme il vient de se peindre lui-même. Crishna exauce sa prière, et lui donne d'abord un œil divin, parce que l'œil de l'homme ne peut contempler de semblables merveilles; puis il se révèle à son ami dans sa forme lumineuse, infinie, primitive, embrassant toute chose et que nul être créé n'avait encore contemplée. Ardyunas l'admire remplissant tout l'espace depuis les voûtes du plus haut ciel jusqu'aux dernières profondeurs des abymes (2), agitant des millions de têtes, d'yeux et de bras, déployant toute l'infinité des formes divines, au milieu desquelles les univers brillent dans leur splendeur, ainsi que tous les dieux, depuis Brahma, assis dans le calice du Lotos avec l'auguste trinité, jusqu'aux saints solitaires et aux ermites contemplatifs, et enfin la multitude tout entière des hommes, des animaux et des plantes, et tout cela aux yeux du Pandava ne formait que l'organisation d'un seul être, une grande unité, Crishna.

» Regarde, lui disait le Dieu; l'univers entier, tout ce qui se remue et ce qui ne se remue pas,

» Se tient au-dedans de mon corps comme une seule chose (3). »

---

(1) Ch. x, dist. 39.

(2) Voyez M. de Humboldt, pag. 12, 13 et suivans.

(3) Ch. xi, dist. 7.

« Celui qui contemple l'existence partagée des créatures comme ne formant qu'une unité,

» Et qui part de ce point de vue, celui-là s'élève vers la divinité (1). »

Mais ce n'est pas tout; dans ce profond Panthéisme, Dieu n'embrasse pas seulement toutes les manières d'être, il est aussi le non-être; sans quoi Dieu ne serait pas tout, suivant Crishna, il ne serait pas infini.

» Je suis, dit-il, l'immortalité et la mort, ce qui est et ce qui n'est pas, ô Ardyunas (2)! »

» De même que l'éther remplit l'espace et pénètre toute chose,

» Ainsi considère-moi comme le résumé de tout l'univers qui habite en moi (3). »

« Car tous les mondes sont attachés à moi, comme une rangée de perles dans un fil. »

« En moi est l'origine de tous les univers, en moi leur destruction (4). »

« C'est moi qui ai fondé les quatre castes....

» Cependant je vois en moi qui agis sans cesse l'Eternel n'agissant pas.

» Car l'action ne me modifie pas; je ne jouis pas du fruit de mes œuvres.

» Celui qui me connaît ainsi, celui-là en agissant ne se modifie pas non plus (5). »

« L'esprit suprême, sans commencement, roi éternel de la nature,

» En se limitant dans les corps, agit et ne change pas.

Comme l'éther subtil, toujours le même, lorsqu'il pénètre l'épaisse matière,

» L'esprit en se fixant dans les corps ne subit aucune modification (6). »

Dans cette doctrine, dit M. de Humboldt (7), la matière n'est

(1) Ch. XIII, dist. 30.

(2) Ch. IX, dist. 19.

(3) *Ibid.*, dist. 6.

(4) Ch. VII, dist. 7.

(5) Ch. IV, dist. 13 et 14.

(6) Ch. XIII, dist. 31 et 32.

(7) Pag. 12 de son mémoire.

pas autre chose qu'une extension sensible de l'âme universelle, extension par laquelle embrassant tous les êtres, l'âme les réunit dans son unité.

D'où il suit que chaque esprit individuel n'étant point distinct de l'esprit général, peut reconnaître en lui toutes les autres créatures et elles dans Dieu.

« Ayant ta demeure dans la nature, réjouis-toi donc, ô homme ;

» Qui as l'empire sur tes sens : l'univers t'obéit (1). »

« Ce n'est pas par aveuglement, fils de Pandou, que te recueillant en toi-même,

» Tu vois en toi, et puis dans moi le résumé de l'univers.

» Celui qui se voit soi-même dans chaque créature,

» Et qui au milieu de ses pieuses contemplations voit toutes les créatures en lui,

» Celui qui partout me contemple, et contemple tout en moi,

» Celui-là est à la fois et n'est pas en moi,

» Car, s'il m'adore dans toutes les créatures comme formant l'unité,

» Bien qu'il puisse s'arrêter toujours, cependant il ne s'arrêtera qu'absorbé dans mon être (2). »

« Maintenant il ne me reste à peu près plus rien, ô Bharatas, à faire dans les trois mondes.

» J'ai atteint tout ce qui pouvait être désiré, cependant je flotte toujours visible d'actions en actions.

» C'est qu'infatigable et privé de repos, si j'étais un seul instant sans agir,

» Cet univers tomberait dans le néant; car, ô Parthas,

» Partout la vie suit la trace de mes pas (3). »

Il suit du Bhagavat-gita que les philosophes indiens ont reconnu deux forces originelles, renfermant les germes de toutes choses, et renfermées elles-mêmes en Dieu, c'est-à-dire la substance intelligente, infinie par sa nature, mais qui se fixant dans chaque être se borne, se limite, et la matière primitive, germe de tous les corps, co-éternelle à l'intelligence : et ces deux forces c'est Dieu.

« Sache que l'esprit et la matière sont tous les deux éternels et sans commencement (4). »

---

(1) Ch. XI, dist. 36.

(2) Ch. VI, dist. 29, 30, 31 et 32.

(3) Ch. III, dist. 22 et 23.

(4) Ch. XIII, dist. 19.

Le poète expliquant ensuite le développement du monde visible, peint la création comme un grand sacrifice de la divinité, s'immolant elle-même, en entrant dans la forme, en bornant son infini, sublime idée que l'on trouve exprimée dans tous les livres sacrés de l'antiquité.

L'esprit ou l'intelligence de la nature, organisant tous les êtres, et se mêlant à chacun d'eux à des degrés plus ou moins grands s'appelle Pourouscha.

Pourouscha domine les trois mondes, ou Gounas, formes de la création matérielle. La première et la plus noble de ces formes est Sattwa, l'essence de l'être; c'est la matière dans ce qu'elle a de réel par elle-même, la matière dans sa raison d'être.

Autour de ce monde central des essences, se développe la seconde forme des mondes, Radschas; ce mot, dit M. de Humboldt (1), désigne proprement la *poussière*, mais il vient de la racine *randsch*, qui signifie les *vêtemens de la vie*, et par une métaphore très-simple les *couleurs*. Cette seconde forme s'appelle encore *raga* ou couleur. « Dans ce cercle s'agitent les passions tumultueuses; les héros et les rois y marchent avec leur cortège pompeux, tandis que le premier monde est peuplé par les Brahmanes méditatifs et les silencieux ermites. Mais dans ce monde des couleurs toujours il se mêle quelque chose qui attire en bas vers la terre; les âmes y sont agitées, tout y est variable et passager, tandis que dans le monde des essences tout est pur et immuable. La troisième forme enfin est *tama*, les ténèbres et le chaos aveugle et désordonné. Ces trois formes se trouvent dans tous les êtres, et par conséquent dans l'homme; chacune de ses actions en est plus ou moins empreinte; la victoire sur ces trois formes de la nature mène au repos complet auquel tout être aspire; ainsi les dieux comme les hommes, tous doivent tendre à s'en affranchir. On est considéré comme s'en étant affranchi, lorsque, vivant dans une indifférence complète sur toutes les formes qui passent, on contemple au-delà de tous ces mondes la seule chose immobile, la divinité ou Crishna, et qu'on se consacre entièrement à son service; alors on est délivré après la mort de toutes les migrations auxquelles les autres âmes sont condamnées.

» Celui qui connaît, dans la vérité pure, mes actions divines et mon essence,

(1) Pag. 29 de son mémoire.

» Celui-là à la mort ne subit point de renaissance, il vient droit à moi, ô Bharatas (1). »

« Comme une lampe qui, libre de tout souffle du vent, ne remue pas, l'âme contemplative,

» Fixée dans ses méditations et indifférente à tout le reste, s'absorbe en elle-même.

» Quand la pensée est enfin parvenue à aller se reposer dans l'extase,

» Quand l'esprit ne jouit plus qu'en se contemplant soi-même,

» Alors l'homme commence à éprouver ces voluptés infinies, sans mélange des sens, et que l'esprit seul peut sentir;

» Et s'il persiste dans ses contemplations, rien ne peut plus l'écarter des vérités éternelles,

» Vers lesquelles seules il élève son âme, n'estimant plus rien digne de son attention.

» Dès ce moment l'infortune la plus grande peut le frapper sans l'ébranler;

» Cette délivrance entière de la douleur est nommée l'*absorption en Dieu* (2). »

C'est l'*yogha*, l'extase sainte, dernier terme de toutes les doctrines de l'Inde. Ce mot yogha, suivant M. de Humboldt (3), vient de la racine *yudsch* (d'où le latin *jungere*) qui veut dire *lier*, *réunir à Dieu*.

Une fois arrivé là, l'homme se débarrasse de tout, même de sa conscience, magicienne donnée à l'homme, suivant Crishna, pour le bercer dans l'illusion, et il s'enfonce tout entier dans la conscience de Dieu : car il est arrivé au repos, dans le sein de Brahma.

« Le ciel de Brahma est la limite des renaissances,

» Et les mondes sont repliés les uns sur les autres jusqu'à ce dernier de tous les cieux (4). »

Mais pour y arriver il faut livrer de longs combats, il faut passer par bien des vies d'épreuves; il faut se séparer de plus en plus du vieil homme, de l'homme souillé, car

---

(1) Ch. IV, dis. 9.

(2) Ch. VI, dist. de 19 à 27.

(3) Pag. 33 de son mémoire.

(4) Ch. VIII, dist. 16.

« Toute action de l'homme est entourée du péché, comme la flamme est entourée de la fumée (1). »

Tel est le fond des doctrines du Bhagavat-gita, que M. de Humboldt, dans le journal intitulé *Bibliothèque indienne*, appelle « le plus beau poème philosophique qu'on ait peut-être jamais écrit (2). »

C'est, comme on voit, un mélange de hautes vérités et de profondes erreurs.

La réforme religieuse et philosophique opérée dans l'Inde par Crishna, regardée comme une incarnation divine, et dont le Bhagavat-gita est l'expression, annonçait au monde la prochaine arrivée de la religion de Bouddha, qui devait attirer dans ses temples près de la moitié du genre humain, et qui nous occupera peut-être.

C. R.

(*Annales de Phil. chrét. tom. III, p.* 81.)

UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Toutes les recherches d'histoire naturelle prouvent l'unité de l'espèce humaine, et réfutent l'opinion des philosophes impies qui font des nègres une race à part.

Dans tous les temps on a fait des efforts pour détruire le témoignage de nos livres saints, sur la création, sur les devoirs et les destinées de l'homme. Parmi les vérités que nous enseigne la Genèse, il en est peu qui aient été plus vivement et plus longuement contestées que l'unité de l'espèce humaine. Tantôt on a opposé au récit de Moïse l'impossibilité où avaient dû être dans l'origine, à une époque où les moyens de navigation étaient inconnus, les hommes de l'ancien continent de peupler le nouveau; tantôt on se servait des grands traits de différence que présentent les races humaines dans leur conformation extérieure et leurs couleurs, pour en conclure que tous les hommes ne pouvaient point dériver d'une souche commune. Plu-

---

(1) Ch. XVIII, dist. 48.

(2) Indische bibliothek von W. von Schlegel, band II, heft. 2.

sieurs philosophes du dernier siècle, à la tête desquels nous devons placer Voltaire, et quelques naturalistes anciens et modernes, animés d'un esprit de haine contre la religion, se sont surtout appliqués à prouver que la race nègre ne pouvait point tirer son origine de la race blanche, et dès-lors qu'il devait y avoir eu, dès l'origine, création de deux espèces particulières d'hommes. Des motifs spécieux paraissaient donner quelque poids à cette opinion; on alléguait surtout qu'on avait beau transporter des nègres dans des climats tempérés, qu'ils conservaient, quelque jeunes qu'ils fussent, la couleur noire de leur peau. Ils se fondaient encore sur ce que les enfans qui naissent d'individus blancs, conservent sous la zone torride la couleur de la peau de leurs parens.

Des naturalistes superficiels et passionnés ont encore cherché dans notre siècle à soutenir cette doctrine. Mais la science, étudiée sans prévention, réfute victorieusement toutes ces idées suscitées par l'incrédulité. Nous pourrions combattre ici nous-mêmes ces théories par les meilleures observations d'histoire naturelle. Mais nous préférons invoquer directement le témoignage des plus célèbres naturalistes, et apporter leurs propres paroles en réponse à nos adversaires.

Nous nous bornerons à la question d'unité d'espèce humaine, d'après la conformation et la couleur de la peau des différens peuples. Nous renvoyons pour ce qui regarde l'identité d'origine des peuples des deux continens à notre précédent article (ci-dessus page 166), où nous avons traité ce dernier sujet.

Parmi les naturalistes qui partagent l'opinion que nous soutenons, nous citerons seulement Buffon, Cuvier, Blumenbach, Lacepède et M. Virey.

Buffon.

« La différence des nègres d'avec les blancs serait une forte preuve d'une différence d'origine entre les uns et les autres, si présentement on n'était pas assuré que les blancs peuvent devenir noirs et les noirs devenir blancs, et si l'on ne connaissait pas les causes de la noirceur d'une partie des habitans de la terre. »

Buffon expose ces causes d'une manière sensible.

« La première, dit-il, est l'influence du climat; la seconde, qui tient beaucoup à la première, est la nourriture; et la troisième, qui tient peut-être encore plus à la première et à la seconde, sont les mœurs. La chaleur du climat est la principale cause de la couleur

noire : lorsque cette chaleur est excessive, comme au Sénégal et en Guinée, les hommes sont tout-à-fait noirs ; lorsqu'elle est un peu moins forte, comme sur les côtes orientales de l'Afrique, les hommes sont moins noirs ; lorsqu'elle commence à devenir plus tempérée, comme en Barbarie, au Mogol, en Arabie etc., les hommes ne sont que bruns ; et enfin, lorsqu'elle est tout-à-fait tempérée, comme en Europe et en Asie, les hommes sont blancs. On y remarque seulement quelques variétés qui ne viennent que de la manière de vivre. » Buffon, conclut de cette manière : « Tout s'accorde à prouver que le genre humain n'est pas composé d'espèces essentiellement différentes entre elles ; qu'au contraire, il n'y a eu originairement qu'une seule espèce d'hommes, qui, s'étant multipliée et répandue sur toute la surface de la terre, a subi différens changemens par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, et aussi par le mélange varié à l'infini des individus plus ou moins ressemblans ; que d'abord ces altérations n'étaient pas si marquées, et ne produisaient que des variétés individuelles ; qu'elles sont ensuite devenues variétés de l'espèce, parce qu'elles sont devenues plus générales, plus constantes par l'action continue de ces mêmes causes ; qu'elles se sont perpétuées et qu'elles se perpétuent de génération en génération comme les difformités ou maladies des pères et mères passent à leurs enfans, et qu'enfin, comme elles n'ont été produites originairement que par le concours de causes extérieures et accidentelles, qu'elles n'ont été confirmées et rendues constantes que par le temps et l'action continue de ces mêmes causes, il est très-probable qu'elles disparaîtraient aussi peu à peu avec le temps, ou même qu'elles deviendraient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, si ces mêmes causes ne subsistaient plus, ou si elles venaient à varier dans d'autres circonstances et par d'autres combinaisons (1). »

Depuis que Buffon a écrit, on a fait de nouvelles observations qui tendent à confirmer ce qu'il vient de dire et à le mettre hors de toute incertitude.

Si l'on ne s'était pas livré aveuglément à des préjugés systématiques, dit un célèbre médecin, on n'aurait jamais recherché avec

---

(1) Discours sur les variétés dans l'espèce humaine, dans les œuvres de Buffon.

tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la zone torride, et des hommes blancs dans les zones tempérées. Si l'on n'avait pas été prévenu, on aurait vu clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitans. Il n'existe nulle part des nègres, sinon dans les pays excessivement chauds du globe : il n'y en a point hors des bornes de la zone torride.

CUVIER.

« On a remarqué que les propriétés les plus variables dans les corps organisés sont la *grandeur* et la *couleur*.

» La première dépend surtout de l'abondance de la nourriture; la seconde, de l'influence de la lumière, et de plusieurs autres causes si cachées, qu'elle paraît souvent varier par pur hasard. Cependant les variations de l'une et de l'autre de ces qualités sont renfermées dans certaines limites que l'on peut déterminer par l'observation.

» La longueur et l'épaisseur des poils sont très-variables. Ainsi, une plante velue, transportée dans un terrain humide, y devient presque lisse. Les animaux perdent leurs poils dans les pays chauds, les augmentent dans les pays froids, etc... Le nombre de certaines parties extérieures se trouve quelquefois augmenté, ou diminué (les étamines, les doigts, les dents, etc.); des parties peu importantes changent de proportion, s'allongent ou se raccourcissent (les barbes, les épis, etc.); des parties de nature analogue se changent les unes dans les autres (les étamines en pétales dans les fleurs doubles, etc.)

» On peut croire, ajoute ce célèbre naturaliste, que les grandes différences qui se trouvent parmi les hommes, les chiens et les autres êtres répandus par tout le monde, ne sont que des effets de causes accidentelles, en un mot des variétés (1).

» Rien n'empêche d'admettre que de l'espèce primitive se soient formées, par des causes accidentelles, des espèces caractérisées, dont les traits ne se perdent plus (2). »

L'auteur moderne d'un ouvrage, rempli d'érudition et de goût, qui a obtenu un grand succès, fait à ce sujet des réflexions que nous allons rapporter.

---

(1) Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux par Cuvier, Paris 1797, in-8°, p. 14 et 75.

(2) *Ibid.* pag. 14.

« Nous savons que des naturalistes distinguent au moins trois races d'hommes qu'ils consentiraient difficilement à faire sortir de la même souche ; les différences qu'ils trouvent les plus sensibles, sont celles qui existent entre les races Altaïque, Caucasienne et Nègre. On sait que ces différences ne consistent pas seulement dans la couleur et dans la configuration du visage et des os de la tête, mais aussi dans la forme du corps. Personne n'ignore aujourd'hui que l'ouverture de l'angle facial, fixé chez l'Européen entre 80 et 90 degrés, l'est chez le Nègre entre 75 et 80. Indépendamment de ces grandes divisions, on peut remarquer au moins une vingtaine de familles qui diffèrent sensiblement.

» Les espèces du chien, beaucoup plus nombreuses, diffèrent cent fois davantage ; et cependant les mêmes naturalistes non-seulement les font tous descendre d'une espèce unique et primitive, mais encore considèrent le loup comme le type et la souche de tous ces animaux. Le lévrier, le barbet, le doguin et le chien turc, offrent pourtant bien moins de ressemblance entre eux que l'Européen et le Nègre. Quand on voit les hommes blancs au nord, devenir basanés vers le midi, puis tout-à-fait noirs sous la ligne, quand on les voit arriver à cette couleur par des dégradations insensibles, on peut, en toute sûreté de cause, admettre l'influence des climats, surtout lorsqu'elle n'est contestée par qui que ce soit à l'égard des animaux. »

(Voy. *de la religion des Hébreux et de leur cosmogonie*, par M. de Montbron. Paris, 1819, tom. 1er, pag. 134.)

BLUMENBACH (1).

Toutes les raisons physiologiques doivent faire regarder la race du Caucase comme la souche des autres...

« Les peuples dispersés dans les différentes parties du monde ont, d'après l'influence plus forte ou plus longue des différens climats et des autres causes de dégénération, éprouvé des effets différens. Ou ils se sont éloignés davantage de la figure primitive de la race moyenne, ou ils s'en sont plus rapprochés. Les Jacates, par exemple, les Kosaques, les Esquimaux et les autres peuples de la case mogole qui habitent sous les pôles, sont dégénérés d'une manière frappante de la beauté de la race moyenne, tandis qu'au con-

---

(1) *Manuel d'histoire naturelle*, tom. 1, pag. 77 et 78.

traire, la race américaine, quoique plus éloignée du Caucase, mais habitant sous un climat plus tempéré, s'en rapproche davantage. Ce n'est que dans la partie la plus septentrionale de l'Amérique, c'est-à-dire à la Terre de Feu que cette race retombe encore dans la conformation de la race mogole. Il en est de même de la race éthiopienne ou nègre sous le climat brûlant de l'Afrique ; elle a passé à l'autre extrême dans la gradation des variétés de l'espèce humaine, tandis que dans la Nouvelle-Hollande et dans les Nouvelles-Hébrides, où l'air est beaucoup plus doux, elle passe à la race malaise. »

Lacépède.

« L'espèce humaine, dont nous avons tâché de donner un tableau rapide, est seule de son genre ; mais on remarque dans les individus qui la composent des conformations particulières et héréditaires, produit de causes générales et constantes, et qui constituent des races distinctes et permanentes. La nature de l'air, de la terre et des eaux ; celle du sol et des productions qu'il fait naître ; l'élévation du territoire au-dessus du niveau des mers ; le nombre, la hauteur et la disposition des montagnes ; la régularité ou les variations de la température ; l'intensité et la durée du froid ou de la chaleur, sont des causes puissantes et durables qui ont créé, pour ainsi dire, les grandes races dont se compose l'espèce humaine. On en compte plusieurs. Mais trois se distinguent par des caractères beaucoup plus faciles à saisir ; ces trois sont l'arabe européenne ou la caucasique, la mongole, et la nègre ou l'éthiopique (1) »....... « Selon qu'elles habitent sur des montagnes ou dans des plaines, près de vastes forêts, ou sur le bord des mers, dans la zone torride ou dans le voisinage des zones glaciales ; qu'elles sont soumises à une chaleur excessive, ou à une douce température, à la sécheresse ou à l'humidité, aux vents violens ou aux pluies abondantes, et qu'elles reçoivent l'action de ces différentes forces plus ou moins combinées, elles peuvent offrir, et présentent, en effet, de grandes différences dans leur extérieur et forment, par la nature et la couleur de leurs tégumens, des sous-variétés très-remarquables. Le tissu muqueux ou réticulaire qui règne entre l'épiderme et la peau proprement dite, s'organise ou s'altère de manière à changer la

(1) *Histoire naturelle de l'homme*, Paris, 1827, p. 247 et suiv. ; et XXIe vol. du *Dictionnaire des sciences naturelles*.

couleur générale des individus, la nature, la longueur et la nuance des cheveux et des poils (1). Cette couleur générale est le plus souvent blanche dans les pays tempérés et presque froids : les cheveux y sont blonds, très-longs et très-fins. Le blanc se change en basane, en brun, en jaunâtre, en olivâtre, en rouge brun assez semblable à la couleur de cuivre, et même en noir très-foncé, à mesure que la chaleur, la sécheresse ou d'autres causes analogues augmentent : la longueur des cheveux diminue en même temps; leur finesse disparaît, leur nature change; ils deviennent laineux ou cotoneux.

» Les différentes races de l'espèce humaine sont sujettes à d'autres altérations produites par l'influence du climat, plus profondes, mais moins constantes, et qui, ne passant pas toujours du père ou de la mère aux enfans, ne forment pas des variétés ou sous-variétés proprement dites, et ne doivent être considérées que comme des modifications individuelles.

» Tels sont, par exemple, les goîtres et le *crétinisme*, ou maladie des *crétins*. On a attribué la dégénération de ces crétins à l'effet d'une humidité excessive et d'une grande stagnation dans l'air de l'atmosphère réunies à d'autres circonstances du climat.

» Une autre grande dégénération de l'espèce humaine produit quelques-uns des effets que nous venons de décrire : elle consiste particulièrement dans l'altération de la couleur de la peau et des poils qui y sont enracinés. Nous avons vu que dans toutes les races humaines, la couleur et la nature de la peau, ainsi que celles des cheveux et des poils qui la garnissent, dépendaient de ce tissu réticulaire que l'on trouve au-dessous de l'épiderme et au-dessus de la peau proprement dite, et qui est plus ou moins blanc dans la race caucasique, olivâtre dans la mongole, et noire dans l'éthiopique. Une altération particulière dans ce réseau où l'absence de cet organe est le symptôme d'une dégénération particulière, que l'homme peut présenter à quelque race qu'il appartienne, et dont on peut voir des caractères plus ou moins nombreux et plus ou moins prononcés dans tous les corps organisés, dans les plantes comme dans les animaux, dans les végétaux *panachés* comme dans

(1) « Les différentes couleurs qui empreignent ces variétés de l'espèce humaine, résident, non dans l'épiderme, mais dans le tissu muqueux et reticulaire qui est immédiatement au-dessous. » (Cuvier ; *Traité élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, pag. 75.)

les mammifères et les oiseaux, notamment dans les singes, les écureuils, les martes, les taupes, les souris, les cochons d'Inde, les chèvres, les vaches, les chevaux, les sangliers, les éléphans, les perroquets, les corbeaux, les merles, les moineaux, les serins, les poules, les perdrix et les paons, parmi lesquels on trouve des individus dont la couleur est blanche, la vue est délicate et le tempérament très faible. Les hommes dans lesquels on remarque cette grande altération, sont nommés *blafards* en Europe; *bedos*, *chacrelas* ou *kakerlacs*, dans les Indes; *dondos*, *albinos*, *nègres blancs*, en Afrique, et *dariens* en Amérique; leur couleur est en totalité ou en partie blanche; leur peau, molle, lâche et ridée, leurs cheveux et leurs poils sont blancs et soyeux; leurs yeux, dont l'iris est rouge, ne peuvent supporter la lumière du jour, et ne voient un peu distinctement que pendant le crépuscule; leur corps est sans vigueur, leur esprit est sans force : à peine peuvent-ils traîner leur vie languissante.

» La terre nous montre donc partout la puissance du sol, des eaux, de l'air et de la température, sur l'organisation et les facultés de l'espèce humaine (1). »

Lacépède.

Second morceau sur l'unité d'espèce dans la race humaine.

« Le climat, qui produit les variétés secondaires de l'espèce humaine, qui altère les tégumens, qui change du blanc au noir, ou du noir au blanc, la couleur de chaque race en particulier, a-t-il pu agir assez profondément sur les parties solides de l'homme pour en dénaturer les proportions, et leur imprimer les dimensions particulières qui constituent les différences des races?

Nous ne pouvons pas douter que la rigueur de la température qui pèse constamment sur la race hyperboréenne n'ait produit cette race, en rapetissant toutes les dimensions, et en modifiant les proportions d'une ou de deux autres races dont des individus plus ou moins nombreux, forcés par des causes physiques ou morales de quitter leur terre natale, auront été repoussés jusques au cercle polaire et contraints d'habiter cette froide région comme leur unique asile. Mais à l'égard des autres races, et particulièrement de

(1) *Histoire naturelle de l'homme*, pag. 276, 278 et 281.

la mongole et de l'arabe-européenne, il se présente une grande difficulté. Comment le climat, pourrait-on dire, a-t-il produit les caractères profonds qui distinguent l'une ou l'autre de ces races, lorsque nous voyons chacune de ces grandes tribus de l'espèce humaine varier dans son extérieur, dans ses cheveux, dans sa peau, dans ses couleurs, à mesure qu'elle est soumise à plus de chaleur ou de froid, de sécheresse ou d'humidité, mais montrer toujours la même charpente osseuse, et se faire remarquer, sous la ligne comme auprès des glaces septentrionales, par ces traits prononcés qui nous servent si facilement à la reconnaître?

Voici ce qu'on peut répondre à cette objection. Les grandes variétés de l'espèce humaine ne sont pas un ouvrage récent des causes naturelles à l'influence desquelles l'homme est soumis, comme les variétés secondaires qui consistent dans les maux de la peau et les qualités des cheveux. Lorsque l'espèce humaine a été divisée en groupes fondamentaux, lorsque les différentes races ont commencé d'exister, l'action du climat était bien supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui. Elles ont été produites, ces races, à une époque très-rapprochée de la dernière catastrophe qui a bouleversé la surface du globe. Tous les élémens dont la réunion compose ce que nous appelons l'*influence du climat*, présentaient, dans ces temps d'agitations et de désordres, une puissance bien supérieure à celle qu'ils peuvent manifester maintenant où un calme d'un grand nombre de siècles a émoussé toutes les forces de la nature les unes par les autres, et enchaîné l'activité d'un grand nombre de substances par leur rapprochement, leur mélange et leurs combinaisons. A cette époque de destruction où les lois conservatrices étaient, pour ainsi dire, suspendues, où chaque chose était, en quelque sorte, hors de sa place, les extrêmes étaient bien plus éloignés les uns des autres, les contrastes plus frappans, les changemens plus soudains; et c'est cette succession rapide de causes contraires, ou du moins très-différentes, qui a toujours fait éprouver aux êtres organisés les effets les plus marqués, les modifications les plus profondes, les altérations les plus durables.

« Le climat a donc pu produire, dans le temps, les races de l'espèce humaine, comme il en produit encore les variétés du second ordre. »

(Vue générale des progrès de plusieurs branches des sciences naturelles, depuis la mort de Buffon, par Lacépède. Paris, 1822, page 84.)

M. Virey.

« Will. Hunter, Stanhope, Smith, Zimmermann, après Buffon, soutiennent qu'une atmosphère toujour brûlante, surtout avec ces vents enflammés, le samiel, le kampsin, l'harmattan, qui dévorent toute fraicheur humide et toute verdure, dans les déserts africains, ou de l'Australasie, qu'un soleil toujours ardent, dessèchent, concentrent, brunissent toutes les substances végétales et animales, en dissipant la lymphe qui humectait et délayait tous les organes. Le froid, au contraire, empêchant la transpiration, accroît l'humidité des corps, laquelle rend la peau, les poils plus blancs, plus lisses et plus longs. Ainsi les Danois, les Allemands et les Anglais sont blonds; ainsi les lièvres, les renards, les ours et plusieurs oiseaux dans le nord, prennent des couvertures blanches, ou blanchissent pendant l'hiver, mais se colorent en été. Sous notre ciel nébuleux, durant les longues nuits de nos hivers, toute la nature pâlit et se décolore; l'homme blanc devient leuco phlegmatique, étiolé, d'un tempérament lymphatique, inerte. Le patient Hollandais semble un être impassible à Batavia, au milieu des Malais turbulens et atroces; de même son teint fade et blond contraste avec la peau tannée et olivâtre, les cheveux noirs et durs de ceux-ci; l'un n'est que phlegme; tout est bile dans ces derniers.

On peut donc conclure, ajoutent ces auteurs, que les peuples septentrionaux à grande stature, à cheveux blonds et lisses, aux yeux bleus, sont diamétralement opposés aux habitans de la zone torride, à courte taille, à complexion sèche, brune, aux cheveux crépus, noirs comme leur teint.

» Les habitans des régions intermédiaires formeront la nuance mitoyenne. Voilà donc les septentrionaux placés à une extrémité, comme les nègres le seront à l'autre dans les races humaines. Aussi nous remarquerons que les nations brunissent successivement en se rapprochant de l'équateur; que leurs cheveux desséchés, comme s'ils étaient soumis à la vive chaleur du feu, se crèpent ainsi que la laine; notons cependant que la laine des moutons en Afrique devient dure et presque raide comme le crin. Il n'est pas surprenant que les nègres, abandonnés dès l'enfance, nus et perpétuellement exposés sous un ardent soleil, à l'air libre, n'étant presque jamais protégés par des habitations, aient acquis, dans la suite des siècles, cette couleur foncée. Et Ovide dit de la chute de Phaéton :

Indè etiam OEthiopes nigrum traxisse colorem
Creditur.

» Transportons-nous sur le sol aride et brûlant de la Guinée et de l'Ethiopie, et voyons perpétuellement le soleil verser des flots d'une vive lumière qui noircit, dessèche et charbonne, pour ainsi dire, les hommes, les animaux, les plantes exposés à ses brûlans rayons. Les cheveux se crispent, se contournent pas la dessiccation sur la tête du nègre; sa peau exsude une huile noire qui salit le linge; le chien perdant ses poils, ainsi que les mandrils et les babouins, ne montre plus qu'une peau tannée ou violâtre comme le museau de ses singes. Le chat, le bœuf, le lapin, noircissent; le mouton abandonne sa laine fine et blanche pour se hérisser de poils fauves et rudes. La poule se couvre de plumes d'un noir foncé; ainsi à Mosambique il y a des poules nègres, ou dont la chair est noire. Une teinte sombre rembrunit toutes les créatures : le feuillage des herbes, au lieu de cette verdure tendre et gaie de nos climats, devient livide et âcre; les plantes sont petites, ligneuses, tordues et rapetissées par la sécheresse, et leur bois acquiert de la solidité, des nuances fauves ou obscures, comme l'ébène, les *aspalathus*, les *sidéloxylon*, les *clerodendron*, espèces de bois nègres : il n'y a point d'herbes tendres, mais des tiges coriaces, solides; les fruits se cachent souvent, comme les cocos, dans des coques ligneuses et brunes. Presque toutes les fleurs se peignent de couleurs foncées et vives, ou bien violettes plombées, ou d'un rouge noir comme du sang desséché. Les feuilles mêmes portent des taches noires, comme les noires tiges et le sombre feuillage des *capsicum*, des *cestrum*, des *strychnos*, des *solanum*, des *apocynum*, etc., qui décèlent des plantes âcres, vénéneuses, stupéfiantes, tant leurs principes sont exaltés, portés au dernier degré de coction et de maturité, par l'ardent soleil et la lumière du climat africain; aussi plusieurs fournissent des teintures fortes, le bleu de l'indigo, comme des *perium*, des *asclepias*, et autres apocynées dangereuses.

» De même que le mouton, les chiens, en Afrique, deviennent bruns et noirs. De là résulte aussi cette disposition aux épanchemens bilieux, comme dans l'ictère, les fièvres bilieuses et surtout la fièvre jaune ou typhus ictérode, qui attaque si violemment les habitans des climats chauds. Toutefois les nègres ne sont pas sujets à cette dernière maladie.

» Il est impossible de contester ces faits....

» En admettant le récit antique de la Genèse et la dispersion des trois fils de Noë, on peut regarder Japhet comme le tronc originaire de la race blanche ou arabe indienne, celtique et cauca-

sienne; son nom a même été connu des anciens Grecs et Romains; *Audax Japeti genus* (1). Sem sera la tige de la très-nombreuse race jaune et olivâtre, ou chinoise, kalmouke-mongole et lapone.

» Comme les Américains paraissent être une branche émanée de ces grandes familles, on peut les regarder aussi comme la génération de Sem. Cham, maudit par son père qui lui prédit qu'il serait l'esclave des descendans de ses frères, peut se reconnaître dans les races nègre et hottentote. Les Malais, qui composent notre quatrième race, paraissent être un mélange des générations de Sem et de Cham. Cet ensemble comprend donc tout le genre humain sous trois tiges originelles principales (2). »

« Chacune des souches humaines, ou plutôt chaque grande famille, paraît avoir eu, dans le principe, des foyers primitifs d'où elles se sont disséminées et répandues de proche en proche par des accroissemens successifs de population. Ces foyers de propagation peuvent se reconnaître à la beauté et à la perfection corporelle de chaque famille qui les peuple; et comme le genre humain s'est dispersé par des colonies, il est naturel de croire qu'il a suivi d'abord les terres, avant de s'exposer à un océan inconnu et à l'inconstance des eaux. Ainsi les familles humaines paraissent avoir établi leurs foyers primitifs près des élévations du globe, et de là se sont écoulées comme les fleuves des montagnes jusqu'aux extrémités des terres et aux rivages des mers. C'est dans les pays de montagnes que l'espèce est toujours plus florissante, plus libre et plus féconde; c'est la patrie première du genre humain; c'est de là que coule sans cesse l'urne des générations; c'est du sein des montagnes que sortent les colonies et les conquérans pour descendre dans les plaines fertiles, comme l'aigle et ses enfans fondent du haut des rochers sur la proie paisible des campagnes. » (*Histoire du genre humain*, par M. Virey, tom. I et III, in-8°, édition de 1825; et *Nouveau Dictionnaire de l'histoire naturelle*, 2e édition, Déterville 1818. Art. *homme*, par M. Virey.)

(*Annales de Phil. chrét. tom. III, p.* 93.)

---

(1) Horace, liv. I, ode 3, et Hésiode.

(2) *La Genèse.* — Strabon, Geogr., liv. III et IV; Pomponius-Mela, *de situ orb.;* Agatharchide (voy. *Biblioth.* de Photius), font de l'Orient et de l'Asie le berceau de toutes les nations du monde. Les Egyptiens se prétendaient aborigènes, selon Diodore, liv. I, et Hérodote, liv. II.

Pallas, *sur la formation des montagnes;* Bailly, *Lettres sur l'origine des sciences;* William Jones, dans les *Recherches asiatiques;* et Linnée, pensent que le plateau de l'Asie fut la demeure primitive du genre humain.

ÉTAT ACTUEL DES JUIFS.

Les Juifs, preuve vivante de la vérité de la Religion, continuent à former un peuple à part, errant dans l'univers, répandu au milieu de toutes les nations, sans en faire partie, méprisé, haï, repoussé par tout le monde, et portant les caractères ineffaçables du plus grand de tous les crimes. — L'histoire de son état actuel confirme toutes les prophéties de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

Parmi toutes les preuves du Christianisme, il n'en est pas de plus grande, de plus admirable, de plus capable de porter la conviction dans l'âme, que l'existence des Juifs. La voix de Daniël avait dit à ce peuple, plus de cinq cents ans avant l'époque où ses prophéties devaient s'accomplir : « Lorsque vous » aurez mis à mort le Christ, le Sauveur du monde, vos hos- » ties et vos sacrifices cesseront, votre loi sera détruite; Dieu, » dont vous étiez le peuple élu et que vous aurez renoncé, » vous rejetera à son tour. Un chef, à la tête d'une puissante » armée, renversera votre ville de fond en comble; l'abomi- » nation de la désolation sera dans le temple, jusque-là votre » refuge, et vous serez vous-mêmes, jusqu'à la fin des siècles, » l'objet du mépris de toutes les nations. »

Il n'est pas un point de ces prophétiques menaces qui n'ait été accompli, ou qui ne s'accomplisse tous les jours. L'histoire des Juifs modernes ne le prouve pas moins que celle des anciens Hébreux. Ce n'est pas ici le lieu de remonter aux temps primitifs de cette nation, autrefois si grande et si favorisée du ciel, et réduite aujourd'hui au dernier degré de l'avilissement. Nous voulons seulement constater son état présent, et montrer la suite des prophéties qui le regardent, faire admirer ce miracle vivant d'un peuple le plus ancien du monde, passant sa vie au milieu de toutes les nations, sans se mêler avec elles, tenant à tous ses anciens usages, à toutes ses généalogies, et cependant ne conservant plus aucun souvenir de la race sacerdotale de Lévi, des hosties et des sacrifices qui faisaient la base de la loi mosaïque; d'un peuple chargé tout entier de prouver l'authenticité et la pureté de nos divines Écritures, qui les lit et les médite sans cesse sans les com-

prendre; d'un peuple enfin qui porte empreint sur le front le stigmate ineffaçable de la réprobation divine.

L'article qu'on va lire est d'autant plus digne de foi, qu'il est d'un Juif lui-même, M. Peter-Beer, qui l'a publié dans le *Quaterly Review* de Londres. Nous l'inserons tel qu'il a été analysé et discuté par la Bibliothèque universelle de Genève (tom. xxxix.)

Un orateur célèbre, l'évêque Walson, a dit, en parlant des Juifs :

« Je considère ce peuple avec étonnement et respect, comme la preuve évidente d'un événement ancien des plus intéressans pour la race humaine. Dans quelque partie de la terre que nous rencontrions un Juif, nous avons devant les yeux un être dont l'existence et la conduite lient le temps présent avec le commencement de toute chose ! »

Mais il est d'autres circonstances encore qui concourent à rendre la condition du peuple de Dieu intéressante pour notre siècle.

Le nombre actuel des Israélites n'excède pas six millions, peut-être; mais c'est probablement plus que le roi Salomon n'eut de sujets à gouverner. Une bonne partie de ces six millions réside dans les pays contigus de Pologne, Moravie, Moldavie, Valachie et Crimée, en sorte qu'ils ne sauraient être très-nombreux dans les autres parties de l'Europe. Mais les rapports qui lient entre eux les individus de cette nation; ou pour mieux dire de cette famille, sont si intimes, et leur fortune est d'une espèce si facile à réaliser, qu'ils ne doivent pas être considérés isolément, mais plutôt comme agrégation. Plût au ciel que la force du lien qui les unit n'eut pas un de ces motifs dans le souvenir des cruautés et des persécutions que leur firent endurer autrefois les nations de l'Europe. Serait-ce aller au-delà de la vérité, de dire que si nous les avons soufferts au milieu de nous, c'est en quelque sorte comme une vermine dont on ne sait comment se débarrasser, et non point à titre d'enfans du même père? C'est encore là un des accomplissemens des prophéties terribles qui les regardent. Vous serez l'horreur et l'opprobre des nations, leur avait dit Isaïe.

Mais, s'ils sont unis par le sentiment d'une infortune commune, une foi vive dans un événement qu'ils regardent comme certain, contribue plus que toute autre chose à les maintenir

en un corps de nation distinct, et à empêcher que nulle concession civile ne puisse les attacher d'une manière permanente au gouvernement des Gentils. Ils doutent si peu que cette espérance ne se réalise qu'en dernier lieu, un grand nombre d'entr'eux, persuadés que les prophéties qui prédisent le rétablissement du royaume d'Israël allaient s'accomplir, renoncèrent à la protection que leur accordaient les gouvernemens d'Europe et se transportèrent avec leurs familles et leurs richesses en Syrie pour se soumettre volontairement aux exactions tyranniques d'un pacha turc. A Saffet (1) et à Jérusalem, où l'on ne voyait, il y a vingt ans, que quelques centaines de Juifs, on en compte maintenant plus de dix mille. Cette ferme attente les met à la merci du premier aventurier qui formera le projet de la faire tourner à son profit; témoin l'émotion extraordinaire que produisit, il y a quelques années, la nouvelle répandue mystérieusement d'un prétendu prince juif qui régnait, disait-on, dans un Etat indépendant de l'Asie.

Le pays qui formait autrefois le royaume de Pologne, est le point de l'Europe où les Juifs se trouvent maintenant rassemblés en plus grande masse. M. Beer nous dit qu'un nombre considérable d'Hébreux émigra, il y a quelques siècles, de France en Allemagne, d'où leurs descendans passèrent ensuite en Pologne; mais si le fait est vrai, ils doivent avoir séjourné long-temps en Allemagne avant que cette seconde migration ait eu lieu, car le langage des Juifs de Pologne, appelé juif-allemand, quoique écrit en caractère rabbinique, est un dialecte tudesque mélangé d'hébreu, et toujours plus de polonais à mesure qu'on avance vers le nord. La colonie obtint plusieurs priviléges de Casimir-le-Grand, qui avait épousé la belle juive Esther.

On trouve encore beaucoup de Juifs dans les provinces turques contiguës à la Pologne. Ils y exercent les professions d'aubergistes, de marchands, de distillateurs, de brasseurs de bière, de maquignons, de changeurs et d'usuriers; quelques-uns cultivent la terre, mais c'est le très-petit nombre.

Ce peuple s'est tellement multiplié depuis quelques années, qu'il est devenu un sujet de grave embarras pour les gouver-

(1) Saffet ou ancienne Béthulie, est considérée comme une ville sainte pour les Juifs.

nement des pays dont les principales ressources sont dans les produits du sol, à cause de l'aversion des Juifs pour les travaux de l'agriculture.

L'inconvénient de l'accumulation de cette race, que ses intérêts, comme ses sentimens, isolent du reste de la population, est fortement senti en Russie. La situation misérable des Juifs, rassemblés dans la Pologne russe, a été l'objet de la sollicitude de son gouvernement. La même raison, leur multiplication surabondante, qui leur fait désirer de tenter la fortune ailleurs, dispose aussi leurs hôtes à chercher un moyen de se débarrassser d'eux. Il faut remarquer encore que cet accroissement a surtout lieu dans un pays chrétien (la Pologne), où le sentiment national a été profondément blessé en dernier lieu, où l'intérêt des grands propriétaires a été froissé et sacrifié, et où le système social violemment ébranlé est dans un état précaire, c'est-à-dire tel que les Israélites le désirent, comme signe que le temps de leur délivrance approche. La manière tout aristocratique dont la nation polonaise est constituée, est un obstacle absolu à ce que les Juifs puissent jamais s'élever à une certaine hauteur dans l'échelle sociale. Il n'y a point de classe mitoyenne entre les seigneurs et les paysans, si ce n'est celle que les Juifs ont formée peu à peu, mais qui ne saurait constituer le lien intermédiaire entre le noble et le serf chrétien.

Cependant, leur éducation, quelque fautive qu'elle soit, les place au-dessus de ces derniers, sous le rapport de la culture de leur intelligence. On les dit forts de stature, et très-bien faits. Les Juives de Varsovie sont célèbres par la beauté de leurs traits et l'éclat de leur teint. Les hommes n'affectent rien extérieurement qui les distingue des chrétiens, mais leurs femmes ont conservé le vêtement de leur nation. Ceux qui possèdent une grande fortune déploient beaucoup de splendeur dans l'intérieur de leurs maisons.

La situation de l'Allemagne, relativement au commerce et à la civilisation, a été particulièrement favorable aux Juifs. On sait de quels immenses capitaux ils disposent sur les principales places de commerce. Depuis Mendelsohn, un grand nombre d'Hébreux étudient avec succès dans les universités; beaucoup de jeunes Juifs se sont distingués dans la guerre qui eut lieu pour soustraire l'Allemagne au joug de Bonaparte, et quelques-uns même ont obtenu des décorations. D'autres en-

core pratiquent la médecine. La détresse dans laquelle se trouvaient les grands propriétaires en Prusse, à la suite de l'occupation française, des contributions dont ils avaient été frappés, et enfin des guerres subséquentes, engagea le gouvernement de ce pays à permettre que les Juifs, dans les mains desquels étaient toutes les richesses numéraires, pussent acquérir des propriétés seigneuriales (ritter güter), ce qui ajouta beaucoup à leur consistance politique; mais on crut néanmoins devoir suspendre pour eux l'exercice d'un privilége attaché à la possession de ces terres, celui de nommer aux bénéfices qui en dépendent, aussi long-temps que le propriétaire ne serait pas converti à la foi chrétienne.

Mais il était dans le cours naturel des choses, qu'en voyant ces vastes propriétés, ainsi que les plus belles maisons de la capitale, passer dans les mains des Israélites, et ces étrangers infidèles monter sur le piédestal d'où les statues des barons chrétiens, de race antique, venaient d'être précipités, le peuple s'émut d'une noble indignation. Une autre cause encore avait puissamment aidé à attirer sur les Hébreux l'animadversion des patriotes allemands, c'est que, lors de l'invasion des Français, les Juifs, possesseurs de capitaux considérables, traitèrent avec eux pour de fortes sommes, et aidèrent ainsi aux succès de leurs entreprises militaires.

Tous ces griefs et quelques imprudences d'ostentation avaient provoqué la haine des nations germaniques à un degré qu'on n'aurait pu imaginer, avant que les événemens de Meiningen et de Wurtzbourg en 1820 eussent éclaté. L'effervescence avait déjà gagné les rives du Rhin, lorque les sages mesures des gouvernemens du nord de l'Allemagne réussirent à en arrêter les progrès. Mais bientôt on vit les mêmes scènes se répéter à Copenhague, et l'on entendit de nouveau retentir le cri de *hep! hep* (1)! qui semblait oublié depuis plusieurs siècles.

Les Juifs sont soumis à l'enrôlement en Allemagne. Dans ces derniers temps, diverses mesures ont été prises pour l'amélioration de leur condition civile, mais surtout pour introduire parmi eux un meilleur système d'éducation. Les an-

(1) Il est probable que le mot *hep* est la construction de *Hierosolima est perdita*, alors le cri de guerre en usage sur les bords du Rhin, et surtout à Metz, lorsqu'au XIIe siécle on massacrait les Juifs.

ciennes prohibitions contres les Israélites, qui pour la plupart étaient dures et arbitraires, ont été toutes modifiées. Quoiqu'il reste encore beaucoup à faire sous ce rapport, nul doute que les Juifs n'aient beaucoup gagné pour le caractère et le développement intellectuel. Les riches aident les pauvres avec munificence, et même ils ne bornent pas leurs charités aux individus de leur nation, quoique leur générosité n'ait pas obtenu l'approbation qu'elle méritait. Il y a quelques années que l'un d'entr'eux donna une forte somme pour la reconstruction d'une petite ville d'Allemagne, qu'un incendie avait consumée. Deux ans plus tard, lorsqu'au retour d'un voyage, le même individu se présenta aux portes de cette ville, il y fut arrêté par une loi qui en défendait l'entrée aux Juifs.

C'est ainsi qu'une longue oppression et l'exclusion des professions nobles ont réduit un peuple intelligent et énergique, dont l'existence dépendait de son industrie, à ne la devoir qu'à un gain sordide. Mais qui peut douter que, si ces causes cessaient d'agir, le Juif ne s'élevât de nouveau à cette dignité morale dont il est déchu? Qu'il ait supporté pendant tant de siècles le joug accablant qu'on lui imposait sans y succomber, est une preuve irrécusable de l'énergie et de l'élasticité de son caractère.

Nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage de Beer, pour connaître les sages mesures par lesquelles l'empereur Joseph II tira les Juifs de l'état d'abjection où on les avait fait descendre dans les siècles de barbarie, et comment ils cessèrent d'être astreints à porter un vêtement distinctif, à habiter un quartier séparé, et à payer la capitation. Il les préparait ainsi à être identifiés avec ses autres sujets, à jouir des mêmes priviléges et à être régis par les mêmes lois. Il fonda des écoles où l'on enseignait la langue allemande aux Juifs des deux sexes. Il leur ouvrit ses universités, et assigna des fonds pour ceux d'entr'eux qui annonçaient des dispositions particulières pour l'étude.

L'empereur actuel s'occupe aussi à neutraliser les mauvais effets du mode de vivre et du genre d'industrie des Juifs, en effaçant peu à peu les distinctions qui les séparent de ses sujets chrétiens.

Le sixième article de l'acte de confédération germanique, dit: « Que la diète prendra en considération la meilleure ma-

» nière d'améliorer l'état des individus qui professent la reli-
» gion judaïque, et en particulier de les faire jouir, dans tous
» les Etats de la confédération germanique, des droits civils,
» en retour des obligations civiles qui leur sont imposées. »

En 1824, un ukase de l'empereur Alexandre ordonna que tous les Juifs de la Pologne russe, qui n'étaient pas voués à la médecine ou au haut commerce, seraient transportés l'année suivante dans un climat doux où il leur serait assigné des terres qu'ils cultiveraient libres de toute taxe pendant un espace de temps déterminé. Mais cet acte législatif n'était pas de nature à recevoir son exécution; et toute tentative pour l'effectuer eut infailliblement causé de violentes convulsions en Russie, et de graves inconvéniens pour les pays limitrophes où les Juifs se fussent précipités, pour se soustraire à cet acte d'une bienveillance méconnue.

On ne saurait trop applaudir à un autre mesure de ce monarque, la formation à Varsovie d'une commission chargée de rechercher les meilleurs moyens pour améliorer le sort des Juifs. Un comité composé de quelques hommes de cette nation, institué par le même décret, s'y rassemble également pour lui soumettre ses plans. Un établissement pour l'éducation des rabbins et des maîtres d'école, a été le premier résultat de leurs travaux. Des professeurs de langue hébraïque, allemande et polonaise, de mathématiques, d'histoire, de géographie et de littérature rabbinique, donnent des cours réguliers; et l'on projette d'établir des écoles primaires dans tout le royaume de Pologne pour les enfans de cette nation. Dans les premiers examens qui ont eu lieu six mois après que les cours avaient été commencés, les progrès des étudians ont tellement dépassé l'attente générale, que les riches Juifs, qui d'abord avaient été contre le projet, ont demandé que leurs enfans y fussent reçus, en payant une pension; tous les autres sont instruits aux frais du gouvernement.

Le pharisaïsme a été transmis sans aucune altération aux Juifs de la secte rabbinique. Les rabbins de notre temps sont les descendans spirituels des scribes et des docteurs dont il est parlé dans l'Evangile. Il paraît que toutes les traditions additionnelles de la loi qui existaient alors, sont encore en vigueur, et qu'elles ont même été déplorablement augmentées. Nous faisons grâce à nos lecteurs des citations nombreuses que

l'auteur donne du Talmud, livre absurde et blasphématoire, qu'ils prétendent basé sur des révélations que Moïse reçut de l'Eternel, lorsqu'il lui livra les tables sur le mont Sinaï (1). Nous ne parlerons pas des superstitions sans nombre qui tourmentent l'âme du Juif, non plus que de cette démonomanie qui arme un nombre infini d'esprits malfaisans et invisibles, contre le genre humain. Dans la Pologne russe, les Israélites enterrent leurs morts, dès l'instant où la glace qu'on place près de leur bouche cesse de se ternir; et si le cahotement du char funèbre ramène la vie et le mouvement, ils pensent que c'est un démon qui a pris possession du corps, et ils agissent en conséquence. Ils sont prémunis contre les raisonnemens sur l'Ancien-Testament, que du reste ils connaissent fort peu, par leurs rabbins qui prétendent que le Tout-Puissant a placé beaucoup de choses dans le texte, comme pierre d'achoppement pour les gentils; mais que la véritable loi se trouve dans les notes marginales du Targum, qu'ils donnent comme les seuls guides infaillibles des Juifs.

Ils leur enseignent en outre, que les sept nations du pays de Chanaan étaient chrétiennes, et que Jésus-Christ était un magicien. Cependant ils appellent de leurs vœux un intercesseur céleste, et dans les jours de pénitence ils récitent une prière qui se termine par ces mots : *Malheur à nous, car nous n'avons point de médiateur!*

Le Juif au lit de mort ne voit dans son Dieu qu'un juge inexorable, dont il ne peut détourner la colère ou satisfaire la justice. Dans tous les temps, mais surtout lorsqu'il est atteint par la maladie, l'idée de la mort le remplit d'effroi. La crainte du mauvais œil (2), toujours si redoutable pour lui devient alors un sujet de terreur constante qui lui fait redouter l'approche de ses parens et de ses plus intimes amis. On ne sait comment expliquer ces grossières superstitions chez un peuple qui eut pour guides Moïse et les prophètes, et qui vit depuis tant de siècles au milieu de l'Europe civilisée.

Mais il est encore un trait distinctif du caractère hébreu, qui mérite d'être remarqué. Tandis que toutes les races d'hom-

---

(1) L'auteur de cet ouvrage est Juif lui-même, mais d'une secte antirabbinique.

(2) *Evil-Eye.*

mes long-temps foulées aux pieds, comme les Parias de l'Inde, perdent le sentiment de leur dégradation et de l'injustice de leurs semblables, le Juif conserve intact au fond de son âme un orgueil national. Il se roidit contre l'infortune, et ne cesse pas de mépriser ses oppresseurs. Cette fierté arrogante, qui double sa souffrance, est le principe de la résistance qu'il oppose depuis des siècles à l'opprobre dont il est abreuvé. C'est cette hauteur de caractère dit M. Beer, en opposition avec sa situation actuelle, qui le rendra propre à reconquérir, dès que l'occasion s'en présentera, les nobles destinées dont il est déchu, et qu'il croit lui être promises dans un avenir glorieux. La connaissance du passé, une foi vive dans l'avenir, nourrissent en lui cette énergie de caractère inconnue d'ordinaire aux peuples avilis par l'oppression.

Un autre principe de résistance se fait encore remarquer chez les Hébreux, c'est cette ténacité de caractère qu'on leur a reprochée en tout temps. A Londres, au Caire, comme dans les forêts de la Pologne, partout on le retrouve empreint de cette obstination dont il fit preuve dans le désert. La coupe de ses yeux, l'inclination de son nez, et la forme étroite de sa mâchoire inférieure, ne sont pas des signes plus distinctifs de sa conformation physique que l'opiniâtreté n'est un trait caractéristique de sa disposition morale; et c'est cette disposition qui apporte le plus d'obstacles à nos rapports avec lui.

On a souvent observé que chez les peuples qui suivent une religion fausse ou corrompue par le temps, les femmes n'occupent pas leur place naturelle. La superstition déprave le cœur, affaiblit le jugement; et là, où la charité, cette vertu qui naît d'une foi éclairée, est inconnue, l'homme doué d'une plus grande force physique, soumet à son joug la créature la plus faible. Nous voyons dans l'histoire des anciens Juifs les femmes honorées et considérées; mais de nos jours, les Juives de la secte rabbinique sont traitées comme des êtres d'une nature inférieure à l'homme. Elles ne reçoivent aucune instruction morale ou religieuse; et le seul livre qu'on mette entre leurs mains n'est propre qu'à leur donner l'idée la plus fausse de la Divinité. Cependant, en dernier lieu, on a fait imprimer en Allemagne des morceaux détachés de l'Ancien-Testament, destinés à leur usage.

L'instruction obligée que les jeunes garçons reçoivent dès

leur enfance, n'est pas moins propre à corrompre leur cœur. Quoique les Juifs aient dans leurs prêtres des instituteurs religieux, auxquels ils attribuent une puissance surnaturelle, ceux-ci n'exercent aucune fonction qui réponde au ministère d'un ecclésiastique chrétien, dont la mission n'est pas seulement d'instruire, d'exhorter et de reprendre, mais encore de verser dans le cœur de celui qui souffre toutes les consolations que lui fournissent la charité et les promesses de l'Evangile. Les rabbins constituent un corps de noblesse dans lequel tous les Juifs sont ambitieux de faire entrer leurs fils. Dès qu'un petit garçon annonce quelque aptitude à l'étude, on le place en présence des douze volumes in-folio du *Talmud*, et de ses commentaires, et on l'oblige à les étudier avec une si grande application, que bien souvent il en résulte une débilité de corps et d'esprit qui le rend incapable, pour le reste de sa vie, de toute autre application. Telle est la rigoureuse vigilance avec laquelle on le surveille pour s'assurer qu'il ne sera pas détourné de cette unique étude, qu'un voyageur disait avoir rencontré dernièrement trois de ces étudians, nés et élevés en Pologne, et qui, quoique parvenus à l'âge d'homme, ne savaient pas un mot de la langue du pays. Parler le polonais, le jour du sabath, serait profaner le saint jour, disent les orthodoxes.

C'est à quatorze ou quinze ans, et même plus tôt, car les Juifs sont majeurs à treize, que l'étudiant réalise les espérances de sa jeunesse. Les familles les plus riches recherchent avec empressement l'honneur de s'allier avec ces santons en herbe; et les parens lui font contracter immédiatement son mariage, afin de s'assurer le plus tôt possible la chance de voir naître le Messie dans leur famille. L'inconvénient de ces unions prématurées est facile à comprendre pour des adolescens que le genre de leur éducation n'a point préparés à remplir les obligations de la vie et les devoirs de la paternité.

Le système d'enseignement des Talmudistes actuellement suivi en Pologne, fut créé par le rabbin Jacob Pollak, et acquit bientôt une telle faveur, que toute la jeunesse juive de France et de Hollande accourut en Allemagne pour y être initiée, et que l'étude de connaissances plus solides fut complètement négligée. Un des résultats de cette migration fut l'établissement de trois universités hébraïques en Allemagne, l'une à Francfort-sur-le-Mein, une autre à Furt, près de Nuremberg, et la troisième à Prague.

L'empereur Alexandre, fortement pénétré des dangereuses conséquences de l'autorité absolue que les rabbins exerçaient, décréta l'abolition des assemblées qui gouvernaient en son nom les communautés israélites du royaume de Pologne, donnant pour raison de cette mesure, que les biens de ces communautés, devant à l'avenir être administrés par les anciens de la nation on obvierait ainsi aux abus qui avaient eu lieu jusque-là.

Le peuple hébreu ne semble pas fort curieux de s'enquérir pourquoi il se trouve placé sous la domination de ces chefs spirituels inconnus à la loi, tandis qu'il a perdu l'ordre sacerdotal qu'elle avait institué. Le prophète Daniël avait dit que *les oblations et les sacrifices cesseraient lorsque le Messie serait retranché.*

Ils ont cessé lors de la destruction de Jérusalem, et n'ont pas eu lieu depuis, quoique cette ville ait été rebâtie et qu'un grand nombre de Juifs l'habitent maintenant, parce que ces cérémonies ne peuvent avoir lieu sans le ministère d'un prêtre de la race d'Aaron et de la tribu de Lévi. Pour l'accomplissement de ces prophéties, il fallait que ces cérémonies n'eussent pas lieu de nouveau, et rien autre chose que leur entier oubli ne pouvait empêcher les Juifs de les reprendre. Il est bien remarquable qu'ils n'en aient pas conservé le plus léger souvenir, tandis qu'ils n'ont oublié rien autre chose.

On trouve encore, il est vrai, parmi eux des gens qui se font appeler Levi et Cohen, c'est-à-dire prêtre, mais ils ne prétendent pas établir leurs droits à ce titre par leur descendance; et cependant, tous les Juifs mettent la plus grande importance à conserver la généalogie des familles, et surtout ceux de la tribu de Juda où le Messie devait naître.

Quand on réfléchit que ce peuple n'a d'autre guide en morale que les préceptes corrupteurs contenus dans le Talmud; et que toutes ses facultés intellectuelles sont employées à la poursuite d'un misérable gain, on ne s'étonne plus de l'absence complète d'intégrité dans ses rapports avec des peuples qu'il déteste comme ses oppresseurs, et qu'il méprise comme impurs et idolâtres.

Antonio-Margarita, Juif converti, reprochait aux rabbins du XVI[e] siècle, de donner le *col nidre*, c'est-à-dire une absolution générale à tous ceux qui assistaient à une certaine fête qu'ils

célèbrent annuellement, pour tous les actes de mauvaise foi, toutes les fraudes, tous les faux sermens dont ils s'étaient rendus coupables dans le cours de l'année. Son nom dérive des deux premiers mots d'une prière que les prêtres récitent dans cette occasion. Durant un jour et une nuit, le Juif demeure revêtu du drap mortuaire dans lequel il doit être enseveli, et qu'il a reçu de son beau-père le jour de ses noces. Lorsque les 24 heures de pénitence sont écoulées, il reçoit une absolution entière de ses péchés. Mais Lisenmenger va plus loin dans son *Entdecktes Judentum* (le judaïsme dévoilé), publié dans le XVII[e] siècle; il les accuse de prononcer cette absolution d'avance pour les péchés qui seront commis dans l'année qui suivra; et un gouvernement d'Allemagne, ayant eu connaissance de ce fait, ordonna que le témoignage des Juifs ne fût admis devant les tribunaux, qu'après qu'ils auraient fait serment de n'avoir pas assisté à la promulgation du *col nidre* de l'année précédente; oubliant que, s'ils y avaient assisté, ils étaient absous d'avance du faux serment qu'ils allaient prêter, et que, s'ils n'y avaient pas assisté, ils étaient sûrs d'obtenir, à la prochaine fête l'absolution du crime qu'ils allaient commettre.

Voici un fait qui vient d'une autorité sûre. Il n'y a pas longtemps qu'un Juif polonais acheta de son rabbin la promesse d'envoyer l'ange de la mort à un seigneur qui le menaçait de le faire punir pour une fraude dont il s'était rendu coupable. A quelque temps de là, la femme du noble Polonais mourut, mais le seigneur continuant à se bien porter, le Juif vint reprocher au rabbin de n'avoir pas tenu sa parole. Celui-ci s'en excusa en disant qu'il avait bien envoyé l'ange exterminateur, mais que, comme il n'avait pas trouvé le comte chez lui, il avait fait de son mieux en tuant sa femme; et cette explication parut suffisante au plaignant.

Tout ce que nous venons de dire au reste se rapporte uniquement aux Juifs de la secte rabbinique, et plus particulièrement à ceux de Pologne.

On en voit beaucoup dans les autres parties de l'Europe qui participent à l'avancement de la civilisation, et qui professent tous les principes de la morale évangélique, quoi qu'ils ne veuillent pas reconnaître son origine divine. On trouve parmi eux des hommes éminens par leur caractère, qui sont charitables envers leurs semblables et pleins de probité. Quoique le

nombre de ceux d'Angleterre soit fort restreint, nous en connaissons dont les talens et les vertus honorent le pays qu'ils habitent. Mendelsohn, le traducteur du Pentateuque, porta le premier coup à la puissance des rabbins en donnant une nouvelle direction à l'intelligence et aux talens des hommes de sa nation. Il fut secondé dans ses efforts par d'autres savans Juifs qui s'associèrent à son œuvre, et ils réussirent à inspirer aux Juifs le goût de la science et des lettres. Un journal, écrit d'abord en langue hébraïque et plus tard en allemand, contribua beaucoup à rabaisser le rabbinisme dans l'opinion des Israélites, et à libérer de son joug les nations qui s'élevaient.

Il est maintenant grand nombre de Juifs assez éclairés en Allemagne pour déplorer l'abrutissant esclavage dans lequel les rabbins retiennent la masse de la nation, et qui, après avoir sécoué leur joug, ont établi ce qu'ils appellent un culte réformé. Ils se rassemblent pour écouter lire des fragmens de l'Ancien-Testament et pour entendre des discours de morale. Les prières qu'ils récitent, au lieu d'être dans la langue hébraïque que peu d'entr'eux entendent, comme dans les synagogues des rabbins, sont en allemand. Ce nouveau culte, au reste, n'est pas toléré dans les Etats prussiens, sans doute parce qu'il n'est point encore affermi sur des bases fixes. Le but de ces réformateurs est de ramener le judaïsme à sa simplicité primitive, en le débarassant des fausses doctrines dont les rabbins l'ont obscurci; mais bien loin qu'ils tendent à le rapprocher du christianisme, leurs efforts ont pour principe des vues qui lui sont plutôt hostiles.....

Si nous portons nos regards sur les Juifs Caraïtes, le tableau qu'ils nous présentent forme un contraste parfait avec celui que nous venons de tracer. Ce petit troupeau, demeuré fidèle à la foi de ses pères, semble avoir été conservé pour l'édification des modernes, comme un échantillon de ce que fut jadis le peuple israélite et de ce qu'il peut encore redevenir s'il se relève de l'abaissement où l'a fait descendre un culte corrompu et des superstitions grossières. En tout pays, le Juif Caraïte est justement estimé pour sa bonne foi, son honnêteté, ses habitudes laborieuses; mais ses vertus n'ont pu le préserver de la haine des sectaires rabbiniques, qui les accusent de plusieurs hérésies. Bozalel Aschksnasi disait dans le XIV[e] siècle, que si un Caraïte tombait dans un précipice, il fallait bien se garder de

l'aider à en sortir, et un autre rabbin ajouta à ce précepte que, si par hasard il se trouvait une échelle à sa portée, c'était un devoir de la retirer. Il paraît que le crime de cette secte, aux yeux de ces fanatiques, est de suivre scrupuleusement les préceptes de l'ancienne loi écrite, et de rejeter les additions et les explications que renferme le Talmud. Les Caraïtes, rigides moralistes, maintiennent que le divorce ne peut avoir lieu que pour cause d'adultère, tandis que les rabbins prononcent que le bon plaisir du mari doit en décider, soit qu'il veuille renvoyer sa femme pour en épouser une plus belle, ou qu'il soit mécontent des mets qu'elle lui apprête. Les chefs spirituels des premiers leur adressent, le jour du sabath et dans les fêtes solennelles, des discours de morale, tandis que les rabbins ne s'acquittent de ce devoir que deux fois l'année.

Tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur l'origine de cette intéressante secte, mérite peu de confiance. Les Caraïtes de Pologne se vouent au commerce des grains et du bétail, ou bien ils se font charretiers, manœuvriers, et quelquefois agriculteurs....

A Baktiserai, où ils sont au nombre de onze cents, ils se livrent au même genre d'industrie. On sait que cette colonie vint s'établir, il y a environ six cents ans, sur une montagne en Crimée. Le Kkan alors régnant lui accorda des priviléges dont elle jouit encore de nos jours. La forteresse pittoresque appelée *Dschoufait-kale*, c'est-à-dire château des Juifs, les sentiers qui y conduisent et les bosquets qui ombragent les tombeaux de ce peuple, ont été décrits par le docteur Clarke et beaucoup d'autres voyageurs. On trouve dans ce lieu de sépulture une inscription qui a cinq cent soixante et dix années de date. Dans une pétition qu'ils adressaient à l'impératrice Catherine, ils justifiaient leurs ancêtres d'avoir eu aucune part au crucifiement du Christ.

Clarke, après avoir dit des Caraïtes que leur bonne foi était passée en proverbe, que leur simple promesse équivalait à un contrat, et que nous ne devions rien croire de ce que les rabbins rapportent de ce peuple, ajoute que les Caraïtes s'accordent à dire que leur séparation du reste de la nation juive eut lieu dans la première période de son histoire et qu'elle date de la captivité de Babylone.

La colonie de Troki ne compte guère que cent soixante in-

dividus. Ceux-ci disent qu'ils descendent des Caraïtes de Crimée et qu'ils ne sont établis en Lithuanie que depuis quatre siècles. C'est un fait digne de remarque, qu'ils parlent encore le tartare et ignorent le dialecte juif-allemand; ils apprennent cependant le russe et le polonais. Ainsi que ceux de la Crimée, les Caraïtes de Lithuanie ont adopté le vêtement du peuple au milieu duquel ils vivent. Leurs manières sont simples et affables. L'Ancien-Testament est leur seule loi. Un auteur chrétien a dit, que, durant quatre cents ans, aucun individu de cette petite peuplade n'avait subi un jugement criminel. Un missionnaire qui s'était arrêté à Troki, et qui, dans les conversations qu'il eut avec des Caraïtes, cherchait à faire pénétrer dans leur âme les vérités de l'Evangile, les trouva pleins de candeur et très-attentifs à suivre ses argumens qui lui parurent faire quelque impression....

Un fait intéressant, c'est que, tandis que les Juifs de la secte rabbinique n'ont conservé aucune tradition sur l'histoire de cette branche de leur nation, des découvertes faites en dernier lieu sont venus confirmer les récits des Caraïtes. Un autre missionnaire, M. Wolff, ayant appris qu'une colonie de ceux-ci habitait dans le désert de Hit, à trois journées de Bagdad, alla la visiter. En réponse aux questions qu'il leur adressa, ils lui dirent, que, durant la captivité en Chaldée, leurs ancêtres s'étant aperçus que leurs frères ne craignaient pas de corrompre la pureté du culte qui leur avait été transmis, par le mélange des doctrines chaldéennes, *allèrent s'asseoir aux bords des eaux de Babylone et pleurèrent au souvenir de Sion;* que, pour conserver pure dans leur cœur la tradition sacrée, ils lisaient incessamment la Bible, ce qui leur valut le nom de Caraïtes, c'est-à-dire *Lecteurs;* et que, lorsqu'ils furent revenus de captivité, ils se séparèrent du reste de la nation pour ne pas participer à sa faute et échapper au châtiment qu'elle aurait mérité et qu'ils s'étaient retirés dans cet endroit où leurs descendans continuent de résider.

M. Wolff ajoute que, *ces enfans de la Bible*, car c'est ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes, vivent à la manière des patriarches, qu'ils forment une race superbe, et que leurs femmes sont d'une beauté très-remarquable.....

Ce qui le frappa surtout dans ce petit peuple, c'est son habitude de véracité, dont ses voisins reconnaissent le mérite, sans

pourtant l'imiter. Leur réputation de probité n'est pas moins bien établie. Ils disent encore que des colonies des leurs ont été se fixer au Caire et à Ispahan, où leurs synagogues portent des inscriptions annonçant qu'ils ne forment qu'une seule nation.

Benjamin Tudéla trouva, dit-on, il y a six cents ans, ce même peuple établi dans le désert de Hit, et vivant de la même manière que de nos jours. Ils ne parlent que l'arabe et très-purement, mais ils lisent tous l'hébreu. Le nombre total des Caraïtes, d'après leur rapport, ne s'élevait qu'à cinq mille, et tous seraient sortis de la souche primitive du désert. Ils appellent leurs conducteurs spirituels, *hommes sages*, et ne connaissent pas même le nom de rabbin.

M. Wolff, dans ses voyages en Orient, a visité plusieurs peuplades israélites qui vivent dans des circonstances très-diverses. Les Juifs de Géorgie sont pour la plupart *ascripti glebæ*. Ceux du Yeman mènent la vie des pasteurs. Les colonies de Curdistan parlent le chaldéen, et se vouent au trafic. La condition de ceux de Perse est si déplorable que souvent ils fuient pour se réfugier sous le despotisme turc, qui leur paraît préférable. Ceux de Shiraz connaissent l'Ancien-Testament, mais ils adhèrent à la doctrine du Talmud, quoiqu'ils n'en possèdent point de copie. Les Juifs du Caucase, sans cesse à cheval, sont aussi sauvages que le peuple au milieu duquel ils vivent, et connaissent aussi peu le Talmud que l'Ancien-Testament. Les Zoharites croient, dit-on, à une Trinité. Cette secte date du VIIe siècle de notre ère. Ses doctrines sont secrètes. Les Chasidims qui, ainsi que les Soharites, reconnaissent pour guide le Zoar, livre rabbinique, qui date du premier siècle de l'ère chrétienne, forment une secte nombreuse qui s'est surtout étendue en Pologne dans les soixante et dix dernières années. On les dit très-fanatiques. Ils attribuent à leurs rabbins une puissance surnaturelle, et ils croient qu'ils peuvent opérer des miracles par des moyens cabalistiques.

(*Annales de Phil. chrét. tom. III, p.* 106.)

CROYANCES ORIENTALES — DU BOUDDHISME (1).

Depuis un certain nombre d'années l'attention des Européens qui s'occupent de l'étude de l'Orient s'est portée avec prédilection vers le bouddhisme. Les notions vagues et pour la plupart erronnées qui avaient été répandues sur cette religion de l'Orient n'avaient pas peu contribué à exciter la curiosité des orientalistes. On crut remarquer dans l'accusation d'*athéisme*, de *matérialisme* portée contre cette croyance un indice que, rejetant les nombreuses divinités des autres religions orientales et la plupart de leurs dogmes absurdes, elle pouvait bien être une religion épurée, une philosophie méconnue et revêtue d'une sanction religieuse, mais dont le caractère primitif s'était effacé dans la suite des siècles, et était dégénéré en fables grossières et ridicules. Tous les efforts que l'on a faits pour chercher à découvrir les dogmes primitifs de cette croyance ont eu jusqu'ici peu de succès. Les langues dans lesquelles les ouvrages bouddhiques existent actuellement, le pali, le cingalais, le thibétain, le mongol, le chinois, étant peu connues en Europe, et les originaux sanscrits n'existant plus dans l'Inde, il faut attendre que ces grandes lithurgies bouddhiques soient connues dans leurs langues secondaires pour pouvoir asseoir un jugement fondé. Jusqu'ici on ne peut que donner des aperçus plus ou moins exacts et plus ou moins complets; mais on a lieu d'espérer que sous peu une partie des ouvrages bouddhiques sera offerte à la curiosité des Européens. M. Abel Rémusât, qui se fait de cette croyance une étude toute spéciale, doit publier bientôt le résumé des recherches des orientalistes sur ce sujet, et celui de ses propres travaux.

L'Orient est la contrée merveilleuse par excellence; c'est la terre des prodiges, le berceau de toutes les grandes croyances religieuses; c'est là qu'est la patrie de Moïse et de l'Homme-

---

1) Extrait de l'*Avenir*, n° 321.

Dieu ; c'est la contrée que la Providence semble avoir spécialement choisie pour se révéler aux hommes ; c'est là enfin que l'on doit placer la source des traditions primitives du genre humain; traditions que l'on peut appeler anté-diluviennes avec les secours seuls desquelles on peut comprendre et expliquer les croyances et les récits des anciens peuples.

Ainsi donc, manifestation universelle et plus ou moins altérée d'une révélation primitive anté-diluvienne : voilà le caractère définitif des mythes anciens des diverses croyances humaines. La foi est unanime, si elle n'est identique; le dogme est partout sous divers symboles, et le bouddhisme a de telles affinités avec la religion chrétienne, que quelques écrivains l'ont nommé le christianisme de l'Orient. Il est sorti du *brahmanisme* indien, comme le christianisme est sorti du mosaïsme judaïque. Il est actuellement répandu en Chine, dans l'Indo-Chine ou la péninsule au-delà du Gange, dans le Thibet, dans la Mongolie, etc., et dans certaine partie tartare de l'empire russe, où l'on comptait en 1811 jusqu'à 300,000 bouddhistes. Plusieurs orientalistes portent le nombre total des sectateurs de cette religion jusqu'à 295 ou 300 millions. Il n'est donc pas sans importance de chercher à connaître quels sont les dogmes ou les symboles qui ont pu attirer à eux un si grand nombre de membres de la famille humaine. Peut-être y retrouvera-t-on des vérités de la doctrine catholique, que la Providence aura fait parvenir aux hommes par des voies inconnues, car le salut des peuples est dans les secrets desseins de Dieu.

Les différens peuples qui ont adopté la religion de Bouddha ne sont pas d'accord sur l'époque de sa naissance. Les uns la placent plus de 2,000 ans, les autres moins de mille ans avant Jésus-Christ; mais la date qui paraît la plus vraisemblable est celle qui la place 1029 ou 1027 ans avant notre ère. Selon les légendes chinoises et mongoles, il était d'une famille royale, et il se sentit entraîné à aller instruire les peuples par un irrésistible sentiment de compassion pour leurs misères. Il se retira un grand nombre d'années dans le désert pour méditer et préparer la doctrine; ensuite il alla avec quelques disciples

la prêcher dans les principales villes de l'Inde ; à Bénarès, où sont établis depuis la plus haute antiquité les grands colléges de brahmanes. Là il discuta et soutint sa doctrine dans de longues controverses avec les brahmanes et des mages venus de la Perse pour la combattre. Sa doctrine excita d'autant plus le courroux des brahmanes et la prédilection des peuples qu'il prêchait l'égalité des hommes en repoussant la distinction des castes enseignée par les *Védas*, qui constitue le dogme principal du brahmanisme.

A l'époque où parut Bouddha, la religion enseignée par les Védas avait déjà été soumise à la discussion rationelle ou philosophique, et il en était résulté une secte philosophique qui niait l'autorité exclusive des *Védas* en matière de foi religieuse comme en matière de lois naturelles et physiques. Cette philosophie, désignée sous le nom *Sâmkhia*, c'est-à-dire fondée sur le *raisonnement mathématique*, est divisée en deux branches, dont l'une porte le nom de *Sès'wara*, ou, en décomposant le mot, *Sa Is'wara*, *cum Deo*, et l'autre *Niris'wara* (*nir Is'wara*), *sine Deo* (sans Dieu.) Il est donc très-probable que la réforme bouddhique naquit de cette philosophie avec laquelle elle a d'ailleurs de grandes ressemblances fondamentales, puisque le bouddhisme fut accusé d'athéisme par les brahmanes et persécuté avec violence comme tel, quoique le principe d'égalité qu'il consacrait en eût été le vrai ou le principal motif. On retrouve cette accusation dans un des plus anciens poèmes épiques de l'Inde, le *Ramâyana*, où il est dit :

« Comme apparaît un voleur, ainsi est apparu Bouddha ;
» Sache que c'est de lui que l'*athéisme* est venu (1). »

Bouddha n'a pas été mieux considéré par les missionnaires catholiques dans l'Inde. Un d'entre eux l'appelle « le comble

---

(1) « Yathâ hi tchanrus, sa tathâ hi Bouddhas ;
» Tathâgatam nâstikam atra viddhi. »

Le mot que nous traduisons par *athéisme : nâstikam*, signifie littéralement, la doctrine du *non être : na asti*, *quod non est*. On lit encore dans le même poème : *nâstikô djayaté djanas : le peuple athée est vaincu*. *Ram*. 1, 52, 15.

» de la malice réduit en forme de quintessence, dont le vase » doit être bien luté, parce que si on en considère exactement les maximes, l'art de l'hypocrisie des pharisiens y est » parfaitement bien décrit, de même que l'insolence des blasphèmes des athées, et l'infamie des lumières des novateurs » du siècle. » Ce sont les idées du *vide* et du *néant* reproduites souvent dans la doctrine du Bouddhisme, et interprété dans le sens matériel, qui ont donné lieu à ces différentes attaques. « Les mots qu'on a rendus par *vide*, *néant*, *rien*, dit un savant compétent en cette matière, et par lesquelles on a imputé une doctrine extravagante à des hommes subtils, il est » vrai, mais du reste organisés comme les hommes de tous » les pays, emportent avec eux la négation de tous les attributs matériels, la corporéité et l'étendue. Mais quand on » déclare en même temps que ce *vide* n'a point de cœur qui » puisse l'émouvoir, point de pensée qui l'afflige, point d'intellect avec lequel il puisse raisonner; qu'il est simple, pur, » subtil, inaltérable, incorruptible, parfait, intelligent, que » tout en vient, que tout y retourne; qu'il est le *premier* » *principe* et la cause universelle, peut on meconnaître le sens » d'une pareille dénomination et y voir autre chose que l'être » absolu des panthéistes, la substance par excellence qui est » sans attributs et sans relations, qui existe indépendamment » de tout, et dans laquelle tout existe, une des formes enfin » que l'imagination des hommes fait prendre au souverain » Etre, et qui, si elle ne répond pas mieux que les autres à » sa dignité ineffable, n'est du moins au-dessous d'aucune autre sous le rapport de l'élévation d'esprit et de la force intellectuelle qu'il faut pour la concevoir? »

Une légende chinoise que nous avons sous les yeux (1), raconte ainsi les derniers momens de Bouddha : « Ayant atteint » l'âge de 49 ans, il instruisit son disciple *Mahâkasyapa* en » disant : nous découvrons par la pureté mentale, par l'aide » de la loi, l'admirable esprit (en chinois *Sin*, cœur, âme)

(1) Voyez *Nouveau Journal asiatique*, tom. V, p. 133.

» de la *non-existence matérielle* (de la spiritualité), car c'est » la meilleure et la véritable doctrine de l'*existence apparente* » (ou visible) et de la *non-existence* (ou existence invisible, » immatérielle) que je te transmets : tu dois en conserver » tous les préceptes. *Ananta* t'assistera dans la conversion gé- » nérale, ainsi ne discontenue pas de t'en occuper. » — Il prononça alors cette sentence : « *La doctrine* fondamentale de » la doctrine est la non-doctrine ; la doctrine de la non-doc- » trine est cependant une doctrine ; à présent qu'il est temps » de transmettre la *non-doctrine*, la doctrine de la doctrine, » où est cette doctrine ? » Le *vénérable* du *siècle* ayant transmis cette sentence, il continua d'instruire son disciple favori : « Prends, disait-il, l'habit ecclésiastique de *Kia li*, orné de bro- » deries d'or, je te le remets pour que tu les conserves jusqu'à » ce que l'*accompli* se montre comme Bouddha, plein de » compassion pour le monde, ne permets pas qu'il se gâte ou » qu'il se détruise...... » Le *vénérable du siècle* se rendit dans une grande assemblée, où, après avoir exposé de nouveau sa doctrine, il dit : « Tout m'attriste, et je désire entrer dans la *spiritualité* ou *béatitude universelle.* » Il se rendit ensuite sur le bord de la rivière *Hi-Lian*, où, après s'être couché sur le côté droit et avoir étendu ses pieds entre deux arbres, il expira. Il se releva ensuite de son cercueil pour enseigner les doctrines qu'il n'avait pas encore transmises (1). »

Le nombre et l'étendue des ouvrages bouddhiques sont immenses. Les bouddhistes en comptent 84 mille. Neuf d'entre eux, qu'ils nomment les *neuf vertus*, contiennent chacun 25 mille stances de *deux vers* ce qui fait 450 mille vers.

D'après M. Hodgson, qui a déjà publié deux excellens mémoires sur le bouddhisme, on divise les sectateurs de cette doctrine en quatre principales sectes ou quatre systèmes distincts d'opinions sur l'*origine du monde, la nature de la cause première, la nature*, et *la destinée de l'âme.* Les sectateurs du

(1) Le texte chinois dit : Youan tsi féou tsoung kouan ki : *Dans la solitude silencieuse de la tombe, obéissant de nouveau à sa destinée, il se leva de son cercueil.*

premier système, nommés *Swâbhâvika* (nom sanscrit qui signifie ceux qui croient à l'existence propre ou individuelle; c'est-à-dire inhérente à la nature des choses; de SWA, *suus*, et BHAWA, *existentia, substantia, status*) nient l'existence de l'*immatérialité* : ils affirment que la matière est la substance unique, et ils lui donnent deux modes : l'*action* ou l'*activité*, et le *repos* ou *l'inertie*. La révolution ou la permutation de ces deux états est éternelle, et embrasse la naissance et la destruction de la nature, ou des formes corporelles palpables. Ils affirment que l'homme est capable d'accroître ses facultés à l'infini, jusqu'à la parfaite identification de sa nature avec celle qui existe dans l'état de *repos*.

Les sectateurs du second système, nommés *ais' warika* (ceux qui admettent un *is' wara* ou *Dieu*) reconnaissent l'essence immatérielle, c'est-à-dire un Être suprême, infini et immatériel, que quelques-uns d'entre eux considèrent comme la cause unique de toutes choses, tandis que d'autres lui associent un principe matériel égal et co-éternel. Quoiqu'ils admettent tous l'*immatérialité* et un *Dieu*, ils nient sa providence et son autorité.

Les sectateurs du troisième système, les *kârmika*, et ceux du quatrième, les *yâtnika*, ou ceux qui croient aux effets des *œuvres* et des *austérités morales*, qui ont modifié le quiétisme des premiers systèmes, donnent plus à l'empire des bonnes actions et de la conscience morale en reconnaissant la libre volonté de l'homme.

Quant à la destinée de l'âme, tous admettent les métempsycoses et les absorptions. Mais en quoi l'âme est-elle absorbée? C'est une question difficile à résoudre clairement, et que nous n'entreprendrons pas ici.

Une classe principale des ouvrages bouddhiques a un caractère, éminemment spéculatif, dit M. Hodgson, et ces ouvrages appartiennent plutôt à la philosophie qu'à la religion. La tournure des idées y est extrêmement sceptique, une quantité de doutes y est élevée; très-peu de solutions sont essayées. Bouddha y paraît entouré de ses disciples qui soutiennent principalement les argumens sur chaque sujet. Bouddha s'y

montre généralement comme modérateur. Les sujets discutés sont les premiers grands principes du bouddhisme. L'objet de ces ouvrages semble tendre plutôt à prouver la proposition que *le doute est la fin aussi-bien que le commencement de la sagesse*, qu'à établir un dogme particulier de philosophie ou de religion ; et si l'on en juge par ces traités, les anciens philosophes bouddhistes furent plutôt sceptiques qu'athées.

On aura remarqué qu'il ne s'agit, dans ce qui précède, que du bouddhisme spéculatif et non du bouddhisme pratique tel qu'il est compris par le vulgaire. Il n'a pas d'ailleurs une telle unité qu'il ne puisse, dans son ensemble, donner lieu à diverses interprétations. Cette religion n'est pas simple, dit M. Hodgson, c'est un système vaste et compliqué, formé à loisir pendant des siècles par des hommes lettrés. Il a plusieurs écoles, partagées entre plusieurs docteurs, qui tous soutiennent la supériorité de leur système.

Lorsque la connaissance du bouddhisme aura fait de nouveaux progrès en Europe, nous reviendrons sur cette religion capitale de l'Orient.

HISTOIRE DE L'AME,

Par le docteur Schubert, professeur à Munich.

(Premier article.)

L'antiquité présentait l'homme comme un microcosme ou comme un abrégé de tout ce qui existe dans le monde. Cette manière de considérer l'homme est vraie, si par monde on entend l'universalité des êtres, avec les qualités bonnes ou mauvaises qui les séparent, avec les propriétés qui les constituent et les distinguent. Dieu, l'ange, la brute, la plante, la pierre, l'air, l'eau, le feu, la terre, le ciel, l'enfer, le génie qui crée, l'esprit qui contemple, la raison qui unit ou sépare, le corps qui se meut par un mouvement propre, la vie qui végète, tout est réuni dans l'homme, comme dans un chaos informe et ténébreux, jusqu'à ce que l'esprit de lu-

mière et d'amour vienne couver de son aile, et réchauffer de son souffle ces élémens confondus : alors tout ce qui est supérieur est distingué de ce qui est inférieur ; la lumière est séparée des ténèbres ; les eaux célestes s'élèvent au-dessus des eaux terrestres, et l'esprit, la plus noble partie, et comme le sommet de la nature humaine, est placé, semblable à un firmament solide, entre les deux eaux qu'il sépare : puis ce qui est aride est séparé de l'élément aqueux ; la raison est distinguée du cœur ; la raison et le cœur produisent, chacun dans son ordre, chacun conformément à sa nature ; le soleil de la vérité qui éclaire le jour de l'intelligence et la douce lumière de la grâce qui éclaire et console la nuit profonde et obscure de l'âme, sont attachés à ce firmament de l'esprit, comme à la région supérieure; la vie intellectuelle prend son cours déterminé par la position respective du soleil, centre de tout le système, et parcourt ainsi dans une variété uniforme le cercle de ses jours, de ses mois et de ses années, passant de la nuit au crépuscule du matin, du matin au midi brûlant, du midi à la fraîcheur du soir où Dieu vient se promener et converser avec l'âme, et enfin dans le sommeil de la nuit.

Dieu créa d'abord le ciel et la terre, et après avoir distingué et séparé les élémens, et ordonné la nature entière comme un palais préparé pour recevoir son souverain, il se retira dans le conseil de sa pensée ; et là, se consultant, et tirant du fond de son être une idée plus sainte et plus belle, il dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; puis, comme un peintre plein de génie, qui jette le dernier coup de pinceau sur un tableau déjà disposé et lui donne le coloris qui le fait vivant, Dieu plaça devant son œil son image éternelle, son fils divin ; et le regard fixé sur ce modèle, il en esquissa les traits : puis, glorieux de son ouvrage, il le contempla, et regardant encore son fils engendré de sa substance pour comparer la copie à l'original, il trouva que la copie était ressemblante, il se réjouit, et rentra dans le mystère de son être, pour y répandre les effusions de sa joie et fêter comme dans un temple dans la société de sa pensée et de son amour, le sabbat ou le septième jour ; jour de fête pour toute la nature, qui reçut alors son complément et sa perfection ; repos sacré, dans lequel Dieu et la création tout entière s'embrassèrent par un saint baiser dans l'homme qui, placé au haut de la création et comme le vestibule de Divinité, unit la créature et le Créateur, l'architecte et son ouvrage. L'homme n'est donc pas un être à part, isolé

dans la création, sans rapport à la nature ou à l'univers. Il est le centre de cette circonférence immense qui s'étend dans des espaces infinis; il est le foyer de ces rayons qui jaillissent et s'élancent, et forment comme une couronne de lumière; il est la note dominante, le principe de cet harmonieux concert, ou plutôt il est comme le diapason de l'univers. Il est donc impossible de connaître l'homme si l'on ne connaît la nature, et pour contempler cette image de Dieu dans toute sa beauté, il faut faire ce que Dieu a fait lui-même en créant; commencer par la nature, puis après avoir passé les jours de la semaine de travail, arriver au repos du sabbat, à l'homme. On peut encore comparer l'univers à une vaste crystallisation, déterminée dans ses formes et dans ses rapports par l'homme, qui en est comme le germe et le noyau, autour duquel sont venus se groupper par une insurmontable attraction, tous les germes inférieurs. La véritable psychologie doit donc, comme étude de l'homme, s'occuper de toutes les sciences qui ont pour objet quelque système particulier du vaste ensemble de la création; et le psychologue doit être géologue, astronôme, naturaliste, chimiste, physiologiste, anatomiste et philosophe. Or l'auteur de l'ouvrage que nous recommandons est tout cela, et son ouvrage est un abrégé et comme une fusion de toutes ces sciences, se joignant et s'embrassant dans la science de l'âme ou de l'homme; le tout dominé par une vue profondément chrétienne, revêtu d'une teinte de mysticisme pieux et sublime en même temps, et embelli par le coloris brillant et naturel d'un style riche en images, où le monde de l'invisible pensée et le monde extérieur et visible sont toujours unis dans une même expression, où l'idée, fruit profond de l'abyme impénétrable de l'esprit, se montre visible sous le vêtement gràcieux de la nature, et se joue, comme un enfant naïf, dans les feuilles qui ombragent la cîme des arbres, dans la fleur qui embellit nos jardins, dans l'oiseau qui nous réjouit de sa mélodie. Dans la naïve et fraîche antiquité, la poésie était le langage de la science, dans ce premier printemps de la création où tous les objets étaient encore en fleur, dans ce matin de la nature, où tous les êtres portaient encore fraîche l'empreinte du Créateur, tout était poétique, et pour recueillir cette poésie divine qui découlait de toutes ces fleurs à peine écloses, il ne fallait qu'ouvrir son âme aux impressions embaumées qu'elle recevait de toutes parts. Mais qu'aujourd'hui, dans un siècle où la poésie est tenue captive dans les bourses de nos villes et dans les comptoirs de nos marchands, il se trouve encore des âmes douées de cet instinct délicat qui les porte irrésistible-

ment vers tout ce qui renferme un peu de poésie, comme l'instinct de l'abeille la porte vers le calice de la fleur dont le parfum la nourrit, c'est ce qui rend ces hommes et plus précieux et plus admirables.

Doué d'une âme profondément sensible à tout ce qui est beau et grâcieux, d'une imagination fraîche comme celle d'un enfant, d'une mémoire prodigieuse, riche de faits et de pensées, d'une science profonde qui embrasse dans son vaste cercle et le géant du ciel qui poursuit sa course journalière, et les mondes lumineux qui sont comme des diamans attachés au riche manteau du ciel, et l'animal qui nous aide et partage nos travaux, et la fleur cachée qui se courbe sous notre pied dédaigneux, et le cristal aux facettes brillantes, qui se forme en prisme régulier, et la pierre qui gît inobservée dans nos champs et sur nos routes, et la terre, mère et support de l'animal et de la plante, doué de connaissances profondes dans tous les domaines de la philosophie, et prenant toujours pour point de départ le livre du chrétien, tel est l'auteur de l'*Histoire de l'âme*, à qui il ne manque véritablement, pour être catholique, qu'un degré de foi que Dieu lui donnera; nous en avons la confiance.

L'auteur commence par le vrai commencement de toutes choses, par Dieu; et ce Dieu il ne cherche point à se le prouver en torturant et pressurant comme les philosophes de nos jours le pauvre *moi* humain, pour en faire sortir quelque chose, méthode absurde et sèche, avec laquelle l'homme, tout essoufflé et épuisé, n'a plus ni force ni vigueur pour s'unir à la vérité, et souvent laisse échapper par faiblesse ce *moi* vide et énervé dans la contemplation duquel il a vainement dépensé ses forces, semblable à ce Narcisse de la fable, qui dépérit de langueur devant son image qui se joue dans l'eau d'une fontaine. « Au milieu du royaume de l'être est un » soleil qui porte, entretient, anime et meut tout, et il y a un » œil de la nature même de ce soleil, un œil fait pour ce soleil. » Le soleil c'est Dieu; l'œil c'est l'âme. Non ce n'est point l'effroi, » non ce n'est point la crainte qui passent sur l'aile de l'orage » ou dans le fracas des monts enflammés qui croulent, qui ont dit » à l'homme qu'il est un Dieu. Il ne l'a point lu d'abord dans » l'écriture étoilée de ses œuvres. Profond comme le désir qui part » de l'enfant nouveau né vers sa mère inconnue; haut comme le » cri du jeune corbeau après la nourriture que le repaît; puissant » et calme comme l'effort avec lequel l'œil à peine enfanté de l'obs-

» curité, ou la plante qui vient de rompre son enveloppe cherchent » la lumière qu'ils n'ont pas sentie encore, je trouve dans mon être » un désir vers la source vivante de tout être, et de mon être » propre. » Tel est le commencement, la première page de ce livre, ou plutôt le premier chant de ce poème. Le frontispice de ce temple, ce premier chapitre, ne fait point partie du corps de l'ouvrage. Il en est plutôt l'introduction ; aussi est-il intitulé : *Problème et but de la psycologie.* C'est ainsi que Dieu, dans le grand système des êtres, ne fait point partie de l'ensemble; mais c'est le principe et la fin, le but et la solution de tout l'ensemble.

E. J.

(*Le Correspondant* n° 46, *tom. IV.*)

DU CATHOLICISME SELON LES SAINT-SIMONIENS.

A M. le Rédacteur du *Correspondant.*

Besançon, le 26 Juillet 1831.

Monsieur,

Si quelque chose doit nous rassurer au milieu de tous ces chants de triomphe qui chaque jour saluent l'apparition de quelque doctrine nouvelle *riche d'avenir* (1) sur les ruines convenues du catholicisme, ce doit être, ce fait consolant qu'aujourd'hui comme toujours, pour combattre avec avantage nos doctrines, nos adversaires commencent par les défigurer. Est-ce ignorance ou perfidie? je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que la conséquence est la même pour nous.

Que du temps où la religion du Christ jetait dans les Catacombes les fondemens de la régénération du monde, on avançât contre elle des accusations non fondées, la chose est toute simple; mais que de nos jours de nouveaux apôtres dont la prétention est de s'appuyer sur l'histoire émettent sur le catholicisme des jugemens qui annoncent tout autant de connais-

(1) Prophétie du *Constitutionnel* sur le culte de *M. Châtel.*

sance de notre foi que les prodigieux argumens de *l'église établie* contre la mère des prostituées (*the mother of harlots*); voilà ce qui a droit de surprendre, et puisqu'après tout ces soi-disant héritiers de sa puissance font tant que de lui laisser occuper une place dans le passé, ce qui est bien la moindre chose, ils devraient, ce semble, pousser la générosité jusqu'à l'y laisser tel qu'il est.

Déjà votre excellent recueil a fait justice de la base historique qu'ils prétendent donner à leurs doctrines, ils n'ont pas jugé à propos d'y répondre, et je ne saurais avoir l'intention de revenir sur un sujet qui a été si bien traité. Qu'ils continuent donc en paix à construire, à l'aide du temps, une doctrine *révélée* par Saint-Simon. Que ces contempteurs de la méthode d'observation, même dans les sciences naturelles, continuent à déterminer empiriquement de la loi d'après laquelle une vérité ayant fait son temps doit faire place à la vérité contraire, et à nous dire que l'existence d'un Dieu, pur esprit, éternel et immuable, vraie il y a deux mille ans, a cessé de l'être aujourd'hui, tout cela est sans doute souverainement ridicule, mais Cicéron a dit qu'il n'y avait pas d'absurdité qui ne pût passer par la tête d'un philosophe, et depuis ceux de son temps jusqu'aux auteurs du *Bulletin des lois*, on ne voit pas que l'expérience l'ait démenti. Tout cela n'est rien d'ailleurs, en comparaison de cette prétention de vouloir, en dépit de nous, décider ce que nous croyons et ce que nous ne croyons pas, et dans le seul intérêt de nos adversaires je voudrais les détromper.

Il est d'abord facile de voir que leur prétention de donner une loi générale de l'histoire de l'humanité, se réduit en définitive à refaire l'histoire d'après leur loi, problème beaucoup plus facile, et, pour ne parler que du judaïsme et du christianisme, que font-ils autre chose que d'en faire des théories toutes saint-simoniennes. Ainsi, parce qu'il leur a plu d'instituer dans l'ordre des intelligences une servitude effroyable, de soumettre la pensée d'un homme à celle d'un autre homme faillible comme lui, il faut que, sous peine de perdre leur nom, les chrétiens acceptent un joug semblable. Chaque jour, ces juges suprêmes de notre orthodoxie retranchent sans façon de l'unité tous les catholiques qui se trouvent penser autrement que leurs chefs spirituels sur des questions dont le j...

gement est laissé à la conscience de chacun. N'allez pas leur dire que le principe catholique est que Dieu seul peut commander à notre intelligence et que les vérités qu'il a révélées, et qui constituent ce que nous appelons l'ordre de foi, ont seules droit à notre soumission ; ne leur dites pas surtout qu'en cela la même soumission est exigée du pontife et des fidèles, et que celui qui gouverne et régit l Eglise est à nos yeux non pas l'auteur de la vérité, comme ils le disent, mais l'organe infaillible de la tradition ; ce qui est fort différent. Tout cela ne servirait qu'à vous attirer l'anathème commun, puisque c'est un parti pris de retrancher du christianisme tous ceux qui s'en tiennent à celui de Jésus-Christ. On conçoit qu'après cela, il n'en reste guère, aussi en revanche nous accablent-ils de lamentables doléances sur la fin ignominieuse d'une religion digne de plus de gloire à ses derniers momens. Elle est morte et bien tristement morte, disent-ils. Hélas! Messieurs, dites vrai, elle n'a jamais été.

Ce n'est pas seulement sur les limites de l'ordre de foi qu'ils ont refait notre croyance, ils nous ont encore révélé ce qui fait la base de notre conviction, et la découverte est au moins neuve. Nous nous figurions qu'en révélant au monde des vérités qui dépassent toute intelligence humaine, et cela parce qu'il veut de tous une égale soumission, Dieu, qui n'exige qu'une croyance raisonnable, les avait appuyées de preuves claires et palpables aux yeux de tous comme l'ont été les prodiges qui ont tracé sur la terre la carrière du Christ et de ses apôtres. Nos ancêtres dans la foi nous attestent et nous nous y sommes laissé prendre, qu'ils embrassèrent le christianisme, convaincus qu'ils étaient de la divine mission du Christ par les miracles dont ils furent témoins. Cependant dans l'histoire du christianisme, telle qu'on nous la fait aujourd'hui, les miracles qui sont tant pour les chrétiens n'occupent pas la plus petite place, et je connais tel lecteur du *Globe* qui ne sait à quoi s'en tenir sur ce point, il a été décidé que si, nos ancêtres se sont faits chrétiens, c'est qu'ils voyaient dans le christianisme un progrès sur le paganisme, et voilà tout. C'est pour cela qu'ils se sont fait tuer plutôt que de renoncer à leur foi. Aujourd'hui, en vertu de la même loi du progrès, le christianisme doit faire place à une nouvelle croyance, *attendu* qu'il est désormais impuissant à satisfaire les nouveaux besoins

de l'humanité. Vous objecterez, sans doute, que, pour démontrer cette impuissance, il faudrait d'abord établir invinciblement l'état de ces besoins, et que la théorie qu'on en donne, quelque savante qu'elle puisse être d'ailleurs, n'est après tout qu'une théorie et ne saurait prévaloir contre une doctrine justifiée par des faits directs et positifs, tant qu'on n'aura pas détruit ces faits. Vous direz encore que c'est une injustice pitoyable que de prononcer l'impuissance du catholicisme alors qu'il est entravé de toutes parts par l'emploi brutal de la force; que partout où il conserve quelque liberté d'action il enfante des prodiges. Peine perdue! vous avez affaire à des gens qui n'écoutent pas.

Je n'abuserai pas plus long-temps, Monsieur, d'un espace précieux, car la carrière serait inépuisable, et je dois me borner à prouver mon assertion, que les saint-simoniens dénaturent le catholicisme, et que pour prouver qu'il est mort, ils ont eu l'excellente idée d'un façonner un à leur guise et de nous le montrer en nous disant: « il n'y a plus de catholiques. » Il résulte de là par un singulier travers que ces chevaliers errans du progrès ont conservé de vieux mots pour exprimer de nouvelles idées, en sorte qu'ils embrouillent à plaisir les questions par l'usage inoui qu'ils font de ces grands mots de *foi*, de *révélation*, etc., dont le consentement de dix-huit siècles avait fixé le sens; il y a en quelque sorte mauvaise foi à les employer avec une signification toute différente, d'autant plus qu'à travers les nuages de leur mysticisme, l'erreur est au moins facile.

Tant qu'ils continueront ainsi à combattre sous le nom de catholicisme un fantôme de leur fabrique, et qui n'existe que dans leurs livres, ils auront tort de s'étonner qu'on les laisse sans réponse. Au fond, pourquoi leur répondrait-on? Est-ce pour éviter au catholicisme des coups qui ne s'adressent qu'à une ombre? Allons! il y aurait de la cruauté à troubler la joie bien innocente que leur procurent leurs succès *donquichottiques*, et s'il était question d'intérêts moins graves on ne s'y résoudrait pas.

Il le faut cependant, car en pareille matière toute erreur est un grand mal, tout homme qui erre est à plaindre, et ce serait manquer à notre devoir que de ne pas leur signaler la route sans issue où ils se perdent. Pour moi, alors même

que la *charité* ne nous en ferait pas un à tous, des raisons particulières d'attachement et d'amitié pour plusieurs d'entre eux, m'en feraient une obligation. Puisse cette lettre contribuer à dissiper des préjugés déplorables et qui, je l'espère, auront bientôt fait leur temps, car l'erreur seule peut et doit faire *son* temps : la vérité est éternelle.

Agréez, etc.

Un ancien élève de l'Ecole Polytechnique.

LETTRE AUX PRÉDICATEURS DE LA DOCTRINE DITE SAINT-SIMONIENNE.

L'enceinte de la salle Taitbout ne suffit plus à l'enseignement de la prétendue *religion saint-simonienne*. Les prédicateurs sont obligés de se répandre dans les diverses parties de la France, pour y faire entendre *la parole de l'avenir* : c'est là ce qui constitue les *missions saint-simoniennes*. Je ne sais au juste quel est le succès de ces missions; mais au lieu de m'en inquiéter, je m'en réjouirais plutôt, car je ne crains aucun ébranlement pour le catholicisme dans les âmes catholiques, quand je compare les *idées saint-simoniennes* et la *foi chrétienne*; et j'aime à voir naître dans les cœurs desséchés par la philosophie et la politique de nos jours un peu de chaleur religieuse, quelle qu'elle soit. Le premier pas vers la connaissance de la vérité est le désir de la connaître. La première condition pour qu'un cœur ait de pures émotions, c'est qu'il ait de la vie, et tout ce qui excite cette vie a son degré d'utilité.

Quoi qu'il en soit, c'est pour répondre à une de ces missions du saint-simonisme (*mission de l'Est*, *Dijon*) qu'a été publiée la brochure sur laquelle nous attirons l'attention de nos lecteurs, petit ouvrage de soixante-trois pages, fait sans aucune prétention d'auteur, et sous l'inspiration du seul et pur amour de la vérité, qui résume avec force et clarté les objections fondamentales que les ca-

tholiques ont faites aux bases historiques et politiques de la doctrine de Saint-Simon, et qui jusqu'ici sont restées sans réponse. Nous ne saurions donner trop d'encouragemens à ce genre de travail, et nous voudrions que la foi catholique dont le dépôt, dans les temps de crise que nous traversons, est confié à chaque fidèle, trouvât dans chaque ville de France de bons et dignes défenseurs, comme elle en a trouvé un à Dijon.

L'auteur commence par se demander ce que c'est que les saint-simoniens, et de qui ils tiennent leur mission. Il se trouve que Saint-Simon, écrivain obscur, quoique remarquable sous plusieurs rapports, de la fin du dix-huitième siècle, n'a jamais prétendu se donner pour ce qu'on veut en faire aujourd'hui; qu'après avoir émis quelques idées critiques sur les trois derniers siècles de l'Eglise, et avoir appelé de ses vœux un nouveau développement industriel, il est mort (mai 1825) sans se glorifier d'autre chose que d'une mission philosophique. Ses disciples firent, en 1826, le *Producteur*, où la doctrine de l'*Industrialisme* exposée ne parut qu'une combinaison des idées de Condorcet sur la perfectibilité de l'homme avec la science moderne, et prit le nom de *science positive*. M. Comte fut un des écrivains qui firent éclater le plus de talent dans cette école. Jusque-là il n'est question ni de dogme, ni de foi, ni de religion aucune. Après la chûte du *Producteur*, plusieurs disciples s'aperçurent qu'on avait été trop exclusivement *positif*, qu'on était resté complètement étranger aux phénomènes de *l'activité sentimentale;* on travailla donc sur ce dernier fonds, et on sentit la nécessité de faire une religion, parce qu'aucune *idée de progrès* ne se développe dans l'humanité sans la forme religieuse. La *doctrine* saint-simonienne devint dès-lors la *religion* saint-simonienne. M. Comte prétendit qu'on dénaturait Saint-Simon, que ce philosophe n'avait jamais aspiré à fonder un dogme nouveau, et que les nouveaux apôtres, apôtres sans mission, prostituaient son nom. C'est là encore aujourd'hui une grande discussion entre les amis et disciples de Saint-Simon, de savoir s'il a été simple savant ou prophète. En tout cas M. Comte fut déclaré hérétique.

C'est dans cet état de choses que naquirent l'*Organisateur* et le *Globe*, où est développée chaque jour la *religion* dite saint-simonienne.

Il importe beaucoup à ces Messieurs d'établir que le catholicisme est éteint aujourd'hui : pour prouver cette assertion, ils s'appuient sur l'affaiblissement universel de la foi catholique, affaiblissement qu'ils expliquent par l'impossibilité où est l'ancienne religion de satisfaire aux besoins nouveaux.

La première réponse qu'on leur fait, c'est qu'ils ne comprennent point les épreuves prédites à l'Eglise, que ces épreuves d'où ils tirent leur argument sont l'essence même de la religion qu'ils attaquent, et que l'histoire abonde en époques où la foi paraissait plus faible et plus perdue qu'aujourd'hui, et auxquelles elle a survécu en conservant encore, de leur aveu, la plénitude de sa mission divine. On leur cite l'envahissement de la grande hérésie arienne, quand les Césars et la moitié des évêques, les Goths, les Suèves, les Bourguignons, les Lombards, et tout ce qui a de la vie et de l'avenir dans ce temps-là, se livre à Arius. On leur cite les effrayans progrès du mahométisme au 7 siècle, quand les chrétiens d'Europe, d'Asie, d'Afrique voient partout briller le croissant et se demandent douloureusement pourquoi le dernier jour de leur religion est venu. On leur cite le grand schisme d'Orient, le schisme des antipapes, un siècle tout entier où l'unité catholique et l'avenir de la chrétienté restent en question. Et on leur demande pourquoi ils veulent que la nouvelle épreuve soit plus mortelle que les anciennes. Parce que, disent-ils, le catholicisme n'anime plus les grands cœurs, et n'éclaire plus les hautes intelligences du siècle. On leur répond que jamais ce ne serait une raison, et que d'ailleurs ils n'ont qu'à regarder autour d'eux, et qu'à chercher qui a soutenu les *géans* de la Vendée et ceux de la Pologne, et qui fait battre le cœur des enfans de la Belgique et de l'Irlande : c'est-à-dire qui a enfanté dans ce siècle tout ce qu'on a admiré de prodiges de courage et de vertu; qu'ils n'ont qu'à chercher s'ils voient en France beaucoup de plus fortes et de plus belles intelligences que celles de de Maistre, La Mennais, Lamartine, Châteaubriand; en Allemagne que Baader, Fr. Schlegel et Gœrres; en Italie que Manzoni, etc. Qu'ils cherchent!... Voilà pour le présent; fausse déduction historique, fausse intelligence de la conduite de l'Eglise à travers les siècles, et en particulier à travers le nôtre.

Appréciation du passé :

M*** dit tout simplement aux disciples de Saint-Simon, *avec sa franchise d'homme de province*, *qu'ils ne savent pas l'histoire ;* et il le prouve.

Car s'ils la savaient, comment diraient-ils que l'homme a commencé par l'anthropophagie, la vie sauvage, la guerre, le fétichisme et les sacrifices humains? Est-il permis à des hommes instruits de rester dans ces préjugés et dans cette petite érudition du dix-huitième siècle, contre lesquels les plus grands savans du dix-neuvième siècle, les d'Eckstein, les Niebuhr, les Creuzer, les Gœrres, les Otfrid Muller, etc., protestent si hautement? Tous les grands législateurs de la plus haute antiquité, Moïse chez les Hébreux, Zoroastre dans l'antique Bactriane, Menu dans l'Inde, Confucius enfin témoignent de la physionomie pacifique du monde primitif. Toute l'Europe primitive et les premières populations asiatiques sont empreintes d'un caractère sacerdotal, agricole et pacifique. La guerre, la superstition et la barbarie ont toujours et partout été un état de dégradation pour l'humanité.

De même pour l'esclavage, l'histoire est là qui montre qu'il est, non primitif, et originaire de l'état de guerre; mais né dans les sociétés corrompues, et produit par le commerce. Dans la Genèse, les premières expéditions militaires font des prisonniers, des tributaires, point d'esclaves. Dans l'Inde et la Chine, l'esclavage est généralement ignoré. Si on remonte aux premiers temps de la Grèce, de l'Italie et de l'Europe celtique et germanique, on voit des nuances infinies de servage, et point d'esclavage. En vérité, on est sujet à d'étranges erreurs quand on borne sa vue au monde gréco-romain.

Il est donc constaté que c'est la servitude qui est moderne (avant le christianisme), et que la liberté se trouve au berceau du monde, avec les dogmes fondamentaux de la tradition primitive. Voilà, Messieurs, les vrais titres du genre humain; il ne faut pas les défigurer.

Il y a du vrai dans les caractères que l'école de Saint-Simon assigne aux époques *critiques* et aux époques organiques, c'est-à-dire aux temps où l'humanité se sent mal à l'aise dans sa croyance religieuse, et à ceux où elle se repose avec joie et confiance dans le

dogme qui entretient sa vie morale et intellectuelle. Mais, rien de plus contestable, et même rien de plus faux que la cathégorie d'*époques critiques* et *organiques*, qu'elle reconnaît dans l'histoire. Selon cette école, la première époque organique commence avec le monde et finit à Socrate où commence à son tour la première époque critique qui va jusqu'au christianisme; depuis l'origine du christianisme jusqu'à Luther, deuxième époque organique, depuis Luther jusqu'à nous, deuxième époque critique; et aujourd'hui s'ouvre, avec Saint-Simon, la troisième époque organique de l'humanité, qui est et doit être la dernière. A part ce qu'il y a de futile dans ces symétries de dates, toutes concentrées dans le monde grec et romain, et négligeant tout bonnement les deux tiers du genre humain dont la marche en effet ne cadrerait pas avec celle du premier tiers, à part, dis-je, l'arbitraire de cette systematisation, l'*école* ne fait point reconnaître à des signes certains ce qui distingue une *critique définitive* d'une *critique passagère*, celle de Luther, par exemple, de celle d'Arius, etc. Et pourtant cela est d'une importance fondamentale. Ainsi, après avoir déclaré *sans motif* que l'humanité est à l'état critique, parce qu'une petite partie de l'humanité y est en effet, on déclare *sans motif* encore que telle hérésie appartient à une *époque critique*, telle autre à une *époque organique*.

Quelle confusion! On parle du progrès perpétuel de l'humanité, et voilà que commençant par le monothéisme et la liberté, l'humanité tombe dans l'idolâtrie et l'esclavage! On ose soutenir que *toujours* un siècle est supérieur à celui qui l'a précédé, et c'est au berceau de la civilisation que se trouvent les productions monumentales du génie poétique et du génie législateur! L'importance sociale des travailleurs va toujours croissant, dit-on; et toutes les théories des économistes ont au contraire pour but avoué la réduction des salaires! On veut abolir le droit d'héritage, et confier à une *Eglise-Banque* le soin de donner à chacun suivant sa capacité et suivant ses œuvres; et on ne voit pas qu'on réduit le travail au plus vil égoïsme, que personne ne travaillera que pour soi et point pour les siens, et que le pain de la semaine une fois gagné, chacun retombera dans son oisiveté. Et cette Eglise-Banque, comment la constituer? par les suffrages des travailleurs? Quelle anarchie! Par les

chefs actuels de la société? De quel droit, tant que ces messieurs ne veulent point prouver par des actes divins leur mission divine? Qu'il y a loin de ces pitoyables efforts d'organisation matérielle à la grande et large base fournie par la charité catholique, qui ne songe point à refaire la nature humaine, qui la prend faite comme elle est, qui dit aux hommes de s'aimer les uns les autres, et de se secourir mutuellement dans leurs misères, en leur promettant pour une vie meilleure une récompense d'autant plus belle qu'ils auront davantage aimé dans celle-ci!

Et quand on vient à questionner catégoriquement ces messieurs sur Dieu, sur le péché, la vertu, la destinée de l'homme, qu'on les voit d'abord balbutier, et puis s'enfoncer dans les profondeurs du panthéisme et du fatalisme qui s'en suit; quand on les voit mettre Dieu à chaque ligne de leurs pages, sans pouvoir ou vouloir jamais dire ce qu'ils entendent dire par Dieu, quel crédit accorder à des religionnaires de cette nouvelle sorte? Ils ont beau entourer d'images brillantes le fond obscur de leur prétendue religion, et jeter de vives couleurs sur le pauvre mannéquin qu'ils adorent, on ne peut que les prendre en pitié, et les appeler à réfléchir quelques instans sur la réalité des choses de la vie, et sur la futilité des mensonges dont ils nourrissent leur orgueil; car ils font mentir l'histoire, mentir la philosophie, mentir la religion, mentir l'humanité tout entière. Est-ce assez!

(*Le Correspondant n°* 48, *tom. IV.*)

INFLUENCE DES CROISADES

SUR LA POÉSIE DES TROUBADOURS (1).

Lorsque, dans notre Europe, le pouvoir sacerdotal était assez grand pour donner à la société cette impulsion qui la portait par mouvemens intermittens vers les plaines de la Syrie, il était difficile que les troubadours échappassent à son action.

Habitués à ne célébrer que des choses grâcieuses, mondaines, profanes, l'amour et les exploits chevaleresques, quand ils vinrent à faire entrer dans leurs chants les idées âpres et mystiques qui, du haut de la chaire chrétienne, appelaient tous les croyans à la délivrance de la sainte cité, leur embarras fut grand. Comme ils ne voulaient point bannir de leurs vers cette galanterie contre laquelle tonnaient les prédicateurs, ils essayèrent d'amalgamer deux ordres d'idées bien difficiles à concilier. Mais cet essai, ils ne le firent que tardivement : ils semblent n'avoir suivi le mouvement que quand il ne leur a plus été possible de s'y soustraire.

Pendant la première croisade ils demeurèrent muets. On ne cite de cette époque qu'une seule pièce lyrique relative à l'expédition sainte : et cette pièce, dont il ne nous reste que le nom, n'appartenait point à la Provence : c'est le *Chan tdu passage*, œuvre d'un poète lombard, qui, dit-on, exerça beaucoup d'influence sur le zèle des croisés italiens.

Vint la deuxième croisade, provoquée par les prédications de saint Bernard. L'empressement des fidèles à prendre la croix ne fut pas moindre que dans la première expédition. Le roi de France, Louis VII, se croisa : à sa suite marchèrent la plupart de ses barons, parmi lesquels se trouvait Raymond V, comte de Toulouse, entraînant avec lui une grande partie du midi. Cette fois encore les troubadours gardèrent le silence, et ne trouvèrent ni encouragemens ni éloges pour le zèle religieux de ces brillans seigneurs provençaux, auprès desquels ils avaient mené jusque-là si douce et si joyeuse vie.

Une seule pièce, dans le recueil lyrique des troubadours, a trait

(1) Extrait de la *Gazette littéraire*.

à la deuxième croisade, c'est un commentaire assez hardi du passage suivant d'une lettre de saint Bernard au pape Eugène : « Les villages et les châteaux sont déserts : à peine reste-t-il un homme pour sept femmes ; partout on ne voit que veuves dont les maris sont vivans. » Le poète suppose une de ces veuves, jeune, se lamentant au bord d'une fontaine ; elle se plaint à Jésus avec quelque amertume de son veuvage forcé ; elle se plaint de ce que par son tombeau qu'il laisse aux mains des infidèles, il est cause de l'absence de son chevalier. Cette pièce montre d'une manière assez curieuse le dépit qu'éprouvaient les troubadours de cette grande préoccupation religieuse qui avait mis fin à tous les joyeux passe-temps.

Cependant il n'en fut point de la troisième croisade comme des deux premières; les troubadours prirent par leurs chants une part active aux préparatifs de cette nouvelle expédition : il faut dire qu'elle se fit à l'époque la plus florissante de leur école, alors qu'entre ces poètes-chanteurs il y avait au plus haut degré émulation et rivalité ; il faut dire aussi que les chefs de la croisade nouvelle, l'empereur Frédéric Barberousse et Richard-Cœur-de-Lion, jouissaient d'une haute et brillante renommée, et qu'ils avaient pour eux toute la sympathie de nos poètes provençaux. Quant à Philippe-Auguste, bien que célèbre aussi, il n'avait pas au même degré l'admiration des troubadours. Ces derniers ne se bornèrent point à stimuler par leurs exhortations poétiques le zèle des croisés, ils payèrent aussi de leur personne.

On trouve consignés dans une partie de leurs chants les motifs, ordinairement très-profanes, qui les conduisaient à la guerre sainte ; pour le plus grand nombre c'était l'amour : les uns allaient se faire tuer pour se consoler de la perte ou de l'infidélité de l'objet aimé ; les autres se croisaient par l'ordre de leurs dames ; ou bien encore dans l'espoir de se concilier leur bienveillance. La plus gracieuse des pièces de ce genre qui nous soient connues est l'œuvre d'un troubadour nommé Peirols : c'est un dialogue entre lui et l'amour. L'amour se plaint vivement de l'abandon où le laisse le poète ; celui-ci réplique avec non moins de vivacité, lui disant qu'il doit s'en prendre à ses rigueurs ; les reproches mutuels qu'ils s'adressent de la sorte sont présentés avec une délicatesse charmante ; finalement le troubadour s'éloigne en dépit des conseils de l'amour.

Les exhortations poétiques dont nous avons parlé plus haut se chantaient sans doute en public ; elles sont généralement composées

d'argumens pieux, mystiques, de raisonnemens théologiques, empruntés aux sermons des prédicateurs ecclésiastiques, dont les troubadours se faisaient les auxiliaires ; mais, au milieu de ce langage nouveau, l'on voit reparaître sans cesse les idées favorites de nos poètes provençaux, l'amour, la galanterie chevaleresque, toutes choses mondaines que l'Eglise ménageait peu. La plupart des pièces dont nous parlons passent alternativement par les idées les plus disparates, qui, présentées avec une naïveté charmante, forment un contraste tout à fait piquant. Le poète paraît souvent plus occupé de sa dame, de son amour, de sa réputation, que de la croisade, et le troubadour amoureux revient à chaque instant démentir le langage du troubadour croisé.

Ce qu'il y a de plus singulier dans ces compositions, c'est d'y voir les troubadours, tout en dépréciant la gloire mondaine, pour se conformer aux idées de l'Eglise, la donner cependant comme la plus belle chose du monde, conformément aux idées chevaleresques ; puis, pour concilier tout cela, dire qu'en se croisant on gagnera à la fois et la gloire du ciel et la gloire du monde.

Dans certaines pièces, le sentiment chevaleresque domine complètement le sentiment religieux ; les goûts et les mœurs de la chevalerie, que, dans toutes les prédications, les prêtres censuraient sévèrement, s'y trouvent traités avec la plus grande indulgence, et l'on y voit percer l'intention de transporter à la caste féodale l'initiative de ces expéditions lointaines, jusque-là prises par le clergé; ce sont des avant-coureurs de la lutte qui plus tard devait s'engager avec une extrême violence entre la puissance séculière et le sacerdoce. Dans ces pièces, les raisonnemens par lesquels on engage les fidèles à prendre la croix n'ont plus rien de théologique ; ils sont empreints d'une espèce de mysticisme philosophique.

Les résultats de cette troisième croisade, que les troubadours avaient prêchée dans leurs chants, ne répondirent point aux espérances des croisés. On y compta grand nombre de brillans faits d'armes, mais ils ne conduisirent à rien. Philippe-Auguste se retira des premiers, et laissa Richard-Cœur-de-Lion s'épuiser par de nouveaux exploits tout aussi inutiles que ceux qui avaient signalé le début de l'expédition. Pour donner une idée de l'impression que produisit en Europe l'issue de cette entreprise, nous citerons le passage suivant de l'histoire des croisades de M. Michaud.

« La troisième croisade, quoique malheureuse, n'excita pas tant de plaintes en Europe que celle de saint Bernard, parce qu'elle ne

fut point sans gloire. Elle trouva néanmoins des censeurs, et les raisons par lesquels on la défendit ont beaucoup de ressemblance avec celles qu'employèrent les apologistes de la seconde guerre sainte.

« Il s'est trouvé des gens, dit l'un d'eux, qui, raisonnant à tort » et à travers, ont osé soutenir que les pélerins n'avaient rien gagné » dans la terre de Jérusalem, puisque la ville sainte était restée au » pouvoir des Sarrazins; mais ces hommes ne comptent-ils donc » pour rien le triomphe spirituel de cent mille martyrs? Qui peut » douter du salut de tant de nobles guerriers qui se sont condam- » nés à toutes sortes de privations pour mériter le ciel, et que nous » avons vus nous-mêmes, au milieu de tous les périls, assister cha- » que matin à la messe que célébraient leurs propres chapelains? » Ainsi parlait Gauthier Vinisauf, auteur contemporain. Compter parmi les avantages d'une croisade le nombre immense des martyrs qu'elle a faits, doit paraître une idée singulière.

Malgré leur esprit religieux, les troubadours ne se résignèrent pas aussi pieusement au résultat dont nous venons de parler; ils redirent avec une extrême amertume les revers qu'avaient essuyés les croisés, en les attribuant sans ménagement à ceux qui les avaient causés, guerriers ou prêtres. Le départ de Philippe-Auguste fut un des incidens qui les scandalisa le plus : ils parlèrent de cette fuite en termes peu mesurés, et le roi de France eut à subir de leur part plus d'une épigramme dédaigneuse, plus d'un sarcasme sanglant.

La plus piquante des satires nombreuses dont les troubadours le poursuivirent est une pièce de ce Peirols dont nous avons parlé précédemment. Dans ce petit poème, Peirols, s'adressant à Dieu, lui dit d'une façon tout-à-fait naïve et plaisante, qu'il devrait bien regarder à qui il donne les trônes; car les rois qu'il a faits l'ont renié et se sont enfuis; puis il les rappelle, ces rois, sous les murs de Damiette, en les poursuivant de ses sarcasmes.

Ces pièces satiriques sont incomparablement plus poétiques que les exhortations, et cela devait être, car l'indignation d'un homme de cœur se prête aux couleurs de la poésie tout autrement que des argumens théologiques.

A la troisième des croisades de Terre-Sainte succéda la croisade contre les Albigeois, dans laquelle périt la fleur de la chevalerie de nos provinces méridionales. Dans cette guerre affreuse, les troubadours suivirent la bannière de leurs chefs politiques, et leurs chants, qui ne cessèrent pas un instant, ne furent plus qu'une imprécation continue contre un clergé persécuteur.

Lorsque plus tard les masses de croisés reprirent le chemin de l'Orient, les poètes provençaux demeurèrent silencieux comme aux deux premières croisades; il n'y eut pour chanter l'expédition de l'empereur Frédéric II que des gens qui lui étaient dévoués; les troubadours ne pardonnaient point à l'Eglise le sang dont elle avait arrosé leurs provinces. Ils reparurent cependant dans la croisade de saint Louis : il nous reste de cette époque un assez grand nombre de pièces, mais elles sont toutes d'une platitude extrême. La poésie provençale était arrivée à son déclin : elle avait partagé les beaux jours de la chevalerie; elle allait s'éteindre avec elle. La meilleure des pièces relatives à la croisade de saint Louis est l'œuvre d'un chevalier du Temple : elle est remarquable par un scepticisme religieux d'une hardiesse singulière. En la lisant on peut voir que le temps des croisades était passé.

ETUDES HISTORIQUES,

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

(Quatrième article (1)).

Les trois principes de la féodalité, de la puissance ecclésiastique et de la liberté communale s'étaient élevés de siècle en siècle jusqu'au commencement du quatorzième, et leur lutte plus ou moins violente constituait la vie sociale du moyen âge. Le commencement du quatorzième siècle les fit marcher d'accord par l'institution des états généraux, tout-à-fait nouvelle dans l'histoire du monde, aussi différente des assemblées germaniques que celles-ci pouvaient l'être des sénats de l'antiquité, et qui semble tout à coup frapper, comme une révélation, la pensée des nations européennes.

Ici se retrouve encore leur sympathie accoutumée. L'Espagne avait dès long-temps appelé les représentans de quelques bourgs dans les assemblées nationales. Mais l'Angleterre n'avait pas depuis quarante ans des députés des communes au parlement que la France créait

---

(1) Voir ci-dessus, pag. 105, 153 et 215. — Extrait du *Correspondant*, n° 47, tom. IV.

son tiers-état. L'empire réunissait dans ses diètes et les princes séculiers et les seigneurs spirituels et les villes libres, et jusqu'aux états inférieurs de l'Allemagne rassemblaient autour d'un margrave ou d'un électeur ses nobles, son clergé et les représentans de ses villes municipales. Ainsi se montrait partout la transaction opérée entre les trois élémens du pouvoir, et les états du nord eux-mêmes, en se donnant des institutions semblables, commencèrent à marcher de pair avec la famille européenne.

Mais cette union des trois principes féodal, ecclésiastique et communal, ne se faisait qu'à l'ombre et au profit d'un principe nouveau. Nulle assemblée, comme dit M. de Maistre, n'est légitime, si elle n'est *présidée ;* et les états-généraux du moyen âge peuvent servir à faire comprendre toute la profondeur de cette pensée. Pour que ces assemblées fussent légitimes, que cette alliance des trois pouvoirs fût vraie, il naquit un quatrième pouvoir, dont l'esprit fut un esprit de concentration et d'unité, et la royauté, qui n'avait été jusque-là qu'une capitainerie germanique ou une suzeraineté féodale sur d'autres suzerains, prit un caractère nouveau, un caractère d'autorité politique et de suprématie légale, dont Charlemagne avait bien pensé quelque chose, et qui seul maintenant est représenté pour nous par ce mot de roi. Hlot-witch, le chieftain Frank du cinquième siècle, ou Hugh le comte des Parisii au huitième, ou même saint Louis, le premier baron de son royaume, sont tout autre chose que Philippe-le-Bel, roi de France, qu'on a appelé leur successeur. Le premier caractère de la royauté moderne fut donc la *présidence* des états-généraux, qui fit toucher le roi aux différentes parties de son peuple en même temps, et le rendit également roi de la noblesse, roi du clergé, roi des bourgeois.

Ce principe était tellement nécessaire à la constitution de chaque nation européenne, que là où il manqua là les peuples restèrent en arrière, et ne subirent pas la forme sociale de cette époque, celle des états-généraux. Ainsi l'Italie, que l'ambition des Othons avait privée de sa royauté nationale, n'eut point de *président* pour ses états, et par conséquent point d'états. Ce grand pas que faisaient les nations vers leur centre à chacune et leur unité particulière, laissa l'Italie derrière elles, parce qu'à elle manquait la royauté, principe d'unité, qui ailleurs rappelait les nations à leur centre. L'Italie resta avec sa forme communale, ses villes indépendantes ou liguées, aristocratiques ou populaires.

L'esprit communal de l'Italie avait passé dans la Suisse ; mais

celle-ci était rattachée au principe monarchique par son incorporation à l'empire, qui alors n'était pas purement nominale. Le mouvement de 1308 ne fut autre chose qu'un accident, et non une constitution, qu'une ligue formée comme il s'en formait en Italie, en Souabe, en Flandre, dans toute l'Allemagne, pour maintenir, et non pour changer. Les cantons suisses ne furent autre chose que de vraies communes montagnardes, agrestes ou citadines, confédérées pour le maintien de leur droit. Leur sagesse et leur courage, la protection de l'empire, leur fidélité l'une à l'autre leur firent éviter les maux par lesquels la division communale fit passer l'Italie; jusqu'au jour où elles commencèrent à altérer le principe de leur union, elles montrèrent pendant deux siècles un des plus beaux exemples de vie nationale que l'histoire ait fournis.

Nous avons fixé à cette époque et aux deux siècles qui suivirent l'établissement des états-généraux, le point culminant du moyen âge; cette institution en effet, composée des trois grandes formes politiques que le christianisme avait successivement produites, complétait l'œuvre auquel le moyen âge était destiné, et lorsque par-dessus ces trois principes s'élevait encore celui de la royauté, dont il n'y avait d'ancien que le nom, il est permis de dire que l'Europe tenait déjà dans ses mains tous les élémens du pouvoir qu'elle a ensuite diversement associés. Noblesse, clergé, peuples, rois, il n'y a pour nous aucune idée politique, aucune puissance sociale, aucun germe d'institution que ces quatre mots ne comprennent. Les diètes allemandes, le parlement anglais, les cortès espagnoles, les parlemens de France, n'ont été que des émanations de quelques-uns de ces principes; toutes les institutions européennes étaient créées.

Comme tout marche d'accord dans la société sous toutes ses autres faces, la civilisation du moyen âge se compléta. Pour ne citer qu'un fait, c'est alors que l'architecture gothique s'éleva à son point le plus haut, et l'architecture est de tous les arts celui qui appartient le plus essentiellement au moyen âge. Dans plusieurs pages pleines de vérité et de poésie, M. de Châteaubriand nous montre cette France couvrant tout à coup son sein de constructions infinies par leur nombre et leur diversité, les châteaux, les églises; les forts, les tourelles, les demeures bourgeoises naissant de ce sol fécond comme une végétation immense, et faisant jaillir et se croiser en tous sens leurs ogives entremêlées, leurs colonnes en faisceau, leurs rotules ciselées : il calcule, et le calcul nous étonne par

l'énormité de ses résulsats, le nombre de clochers qui dominait alors la terre de France, et cette richesse d'architecture versée à grands flots sur un sol si pauvre et si dégarni de nos jours.

C'est qu'au moyen âge la pensée religieuse s'était sur-tout placée dans l'architecture. Les autres arts étaient trop incomplets, trop peu avancés dans leur partie matérielle, pour donner un libre développement à cette seconde vue de la foi qui imprimait une si haute et si mystérieuse pensée à cette pierre froide qu'elle poussait comme en jets-d'eau vers le ciel. Nous nous trompons peut-être; mais il nous semble que chacune des grandes époques de l'humanité a particulièrement affecté l'un des arts, et lui a donné un plus grand nombre de chefs-d'œuvre, parce qu'elle en a fait plus particulièrement l'instrument de la pensée religieuse. Ainsi les premiers siècles historiques, eux qui sont pour nous les âges primitifs, dans lesquels la civilisation matérielle était imparfaite, les arts mécaniques à peine développés, n'avaient que la voix de l'homme pour porter au ciel les pensées de la foi; ce fut le temps de la poésie, le siècle de David, celui d'Homère, celui d'Ossian et des Bardes, celui des poètes de l'Inde, ou plutôt celui de tous les poètes du monde. Quand les ressources matérielles de l'art se développaient, les siècles d'idolâtrie concentraient la pensée religieuse dans ces images qui devenaient la divinité elle-même, et que la main du sculpteur entourait de toute l'inspiration et de toute la hauteur que pouvait lui faire concevoir l'étrange pensée qu'il faisait un Dieu; ce fut le temps de la sculpture; elle est ce que l'antiquité nous a laissé de *divin;* c'est là où elle a déposé ce qu'il y avait dans son âme d'idéal religieux. Le christianisme, en agrandissant et en purifiant le principe de l'adoration, a fait comprendre ce que c'est que le *temple*, le rendez-vous des hommes pour être ensemble aux pieds de Dieu, et non, comme au temps du paganisme, un abattoir pour découper des victimes. C'est à agrandir, à élever, à décorer le temple que l'art religieux s'est employé, et ces maçons obscurs du moyen âge sont devenus les plus grands architectes du monde.

On pourrait même continuer cette idée. Car la peinture au temps de Raphaël fut aussi une expression nouvelle de la pensée religieuse; ce fut l'*art* des temps modernes, parce que ce fut celui qui remplit alors de la manière la plus élevée son but d'adoration et d'hommage; aussi resta-t-il, seul magnifique, auprès d'une sculpture rarement belle et d'une architecture si peu féconde. Enfin, si une grande régénération est réservée au monde, ne semble-t-il pas que

cet avenir doive aussi avoir pour lui l'un des arts ; celui qui seul en notre siècle s'est élevé au milieu de la décadence des autres, qui a produit plusieurs grands artistes à la fois, qui, moins attaché aux moyens mécaniques, touche de plus près à la vie intérieure de l'âme, et qui s'unit davantage à la pensée religieuse à mesure qu'elle devient plus haute, plus contemplative et plus pure.

Le moyen âge, arrivé à son apogée, devait commencer son déclin. C'est la loi des choses humaines. Le principe nouveau, celui de la royauté, dont la tendance était dans un sens opposé aux rois du moyen âge, commença à peser plus que les autres et menait au pouvoir absolu. Le grand lien de la société européenne, le pouvoir pontifical s'affaiblissait. Les complaisances de Clément V commencèrent ce système de religion administrative qui fut, depuis, porté à sa perfection par le clergé de Louis XIV. Le séjour des papes à Avignon, dont Clément V donna l'exemple, enfanta le grand schisme ; le schisme devait produire la réforme.

Privée de ce lien, l'unité de la famille européenne se relâchait. Les tendances politiques devenaient plus diverses, et quoiqu'il y eût partout une impulsion vers le pouvoir absolu, la marche des états prenait pourtant un caractère séparé. L'Italie, passant par ses divisions sous des influences étrangères, allait perdre à la fois sa nationalité et sa liberté. Les états d'Allemagne détruisirent leurs franchises locales, mais la grande confédération de l'empire conserva sa forme féodale ; image à peu près complète, et que nos pères ont eu sous leurs yeux, de ce qu'était une monarchie au dixième siècle. La France tint plus long-temps à ses libertés, parce qu'elles avaient pour avant garde la haute noblesse féodale, que M. de Châteaubriand, le premier, a distinguée avec un coup-d'œil plein de justesse, qu'il a vue, décimée à Cricq et à Poitiers, laisser enfin ses dernières têtes au pied du trône de Louis XI. L'Angleterre, au contraire, qui n'avait pas cette noblesse, marche d'un siècle plus vite. Elle eut ses règnes de Charles IX et d'Henri III. Sous Richard II et sous Henri VI, guerre civile des deux côtés, royauté faible, noblesse secondaire et divisée. Elle eut son Richelieu dans la personne d'Henri VIII, son Louis XIV dans celle d'Elisabeth ; elle devait enfin avoir sa révolution un siècle et demi avant nous.

Au seizième siècle se compléta le mouvement de tendance vers le pouvoir absolu. Toute l'Europe le subit. Nous avons retrouvé la même pensée dans M. de Châteaubriand, tout éclatante des nobles couleurs dont il lui appartenait de la revêtir, et nous avons été

assez heureux pour reconnaître que notre faible vue n'avait pas considéré ces faits sous un autre rapport que la sienne.

Nous remarquions alors que trois points seulement avaient gardé leurs institutions du moyen âge, parce qu'ils étaient restés essentiellement catholiques. Les cantons démocratiques de la Suisse, la Hongrie et la Pologne. Une noble fraternité entre ces deux dernières nations vient de rappeler dignement ces souvenirs. Catholiques toutes deux, toutes deux pleines du sentiment national, elles se sont reconnues à travers les siècles; celle qui a eu le bonheur de garder ses libertés jusqu'au bout a tendu la main à celle qui combattait pour les reprendre. Elle lui a donné ce qu'elle a pu, des vœux, de nobles prières, des remontrances à son souverain. Cette antique fraternité des peuples se retrouve toujours, et le cœur nous saigne, à nous épris de ces vieux souvenirs, en pensant qu'il est peut-être en ce moment étouffé sous des monceaux d'hommes, ce peuple, beau débris de la liberté catholique, à qui trois partages et quarante ans d'effacement politique n'ont pu faire oublier qu'il était peuple, qui veut l'être encore ou bien mourir. Puissent-elles, s'il se peut, n'être pas perdues, ces belles larmes de cette noble pitié, qu'a inspirées aux comitats de la vieille Hongrie le sang versé pour la vieille Pologne!

Depuis le seizième siècle, malgré l'uniformité de la civilisation extérieure, il est évident que l'union de la famille chrétienne fut rompue. De grandes guerres, non plus de monarque à monarque, mais de puissance à puissance, une guerre de protestans et de catholiques, du midi et du nord, des traités basés sur l'équilibre, c'est-à-dire sur l'opposition des intérêts, brisèrent cette unité de tendance entre les états européens. Il y eut encore pourtant augmentation de la famille européenne. La Russie vint s'y joindre, et si elle eût été orthodoxe, elle s'y fût associée bien des siècles auparavant. C'eût été non par la volonté d'un homme, mais par la sympathie d'un peuple, non par une civilisation toute factice et extérieure, mais par des institutions chrétiennes et réellement politiques, non en cachant ses mœurs nationales sous une enveloppe allemande ou française, mais en les soumettant au type de l'unité chrétienne, qui laisse aux peuples leur figure héréditaire, mêlée seulement d'une noble et commune ressemblance. Chose remarquable! la Russie, qui a pris notre langue, nos formes sociales, nos arts, et tant de petits détails de notre vie privée, n'a reçu de nous ni une idée religieuse, ni une institution politique; c'est que la vieille Europe n'avait plus à lui en donner.

La famille chrétienne s'est aussi augmentée de l'Amérique, civilisée à notre mode d'abord, terre vassale, habitée par des colons, aujourd'hui terre libre et peuplée de citoyens. Comme son entrée dans la civilisation est plus ancienne, elle a reçu aussi plus de principes de vie, c'est-à-dire, plus de religion et de liberté. Son sol nouveau a rafraîchi les vieilles races d'aventuriers espagnols, ou de puritains anglais que l'Atlantique a poussés sur ses bords. Elle, du moins, a un germe qui peut mûrir, une espérance qui n'est pas desséchée encore, une nouveauté de vie, à qui l'avenir n'est pas refusée. Elle, elle seule peut être, doit être l'instrument de la régénération sociale. Peut-être la civilisation ne doit-elle vivre, qu'autant que son centre sera changé, et qu'elle sera rejetée sur une terre nouvelle, après avoir pendant plus de deux mille ans habité la terre européenne.

Nous avons essayé dans ce travail de ramener l'esprit à quelques-unes des lois qui règlent le cours des institutions politiques. Nous voudrions avoir pu faire comprendre combien d'ordinaire on les juge légèrement, combien on a tort de méconnaître les services rendus en son temps par le principe souvent le plus vieilli de nos jours. La féodalité, le pouvoir ecclésiastique, la commune, les états-généraux, la monarchie absolue, ne sont pour nous que des moyens employés, chacun en son lieu, par la Providence, pour faire vivre les sociétés, bons quand elle le prend, mauvais quand elle les rejette, ayant leur bien qui les fait valoir, leur mal qui les fait tomber, le jour où leur durée devait finir. Nous ne devrions calomnier jamais ce qui une fois a sauvé nos pères.

De cette erreur naît une fausse manière de juger les constitutions des peuples. Quand on les voit tomber au bout de deux ou trois siècles, on décide qu'elles étaient vicieuses dès leur principe, et sur de pareils faits, on base des théories politiques; en effet, les constitutions apportaient leur vice comme l'homme apporte en naissant le germe du mal qui le tue à soixante ans. Deux siècles ou trois sont la vie ordinaire des institutions sociales; voyez en France, par exemple : féodalité au neuvième siècle, mélange de puissance cléricale au onzième, communes sous Louis-le-Gros, états-généraux sous Philippe-le-Bel, destruction de la haute noblesse par Louis XI, des états par Richelieu, de la monarchie en 1789. Trois cents ans ne se passent pas sans une révolution notable dans l'ordre politique. Maintenant accuser une de ces institutions parce qu'elle n'a pas duré dix siècles, n'est-ce point faire comme cette dame cen-

tenaire de l'ancienne cour, qui disait en apprenant la mort du maréchal de Biron, qui avait « vécu quatre-vingt-deux ans : J'avais » toujours dit que cet enfant ne pourrait pas s'élever? »

J.

LE LIVRE DES PSAUMES,

Traduit en français sur le texte hébreu, avec des remarques par l'abbé Danicourt, vicaire-général du diocèse de Tours (1).

Lorsque cet ouvrage parut, il y a cinq ans, personne n'entreprit d'en relever le mérite et de donner une idée du travail de l'auteur. Cependant jusqu'à cette époque rien d'aussi satisfaisant n'avait paru en ce genre, et nous ne sachons pas que depuis, aucune traduction ait égalé celle de M. Danicourt. Il est donc temps de faire connaître aux amateurs des livres sacrés et de la bonne littérature, les services que l'ancien grand-vicaire de Tours a rendus au public en faisant passer dans notre langue le plus beau, le plus poétique des livres de l'antiquité, revêtu de toutes les grâces qu'il a dans l'original.

Aucun livre n'a été traduit en plus de langues que le livre des *Psaumes;* aucun n'a été plus généralement répandu. Nous savons que les premiers fidèles le portaient sans cesse sur eux, qu'ils le lisaient dans leurs maisons et que les voûtes des temples retentissaient le jour et la nuit des sublimes et harmonieux cantiques du saint roi d'Israël. Ses ferventes prières, ses admirables entretiens avec Dieu, ses soupirs exhalés par l'amour le plus tendre et le plus véhément ont toujours composé la majeure partie des prières de l'Église et de l'office des ministres des autels. Et quel est, je ne dis pas seulement le chrétien fervent, mais l'homme du monde tant soit peu religieux, qui n'aime à lire quelquefois ces hymnes dans lesquels la félicité du juste, la grandeur et la justice de Dieu sont célébrées avec tant de magnificence?

Si les Psaumes, tels que nous les lisons dans la *Vulgate*, excitent notre admiration, quel effet ne doivent-ils pas produire lors-

(1) Paris. Chez Sautelet et comp^e, Place de la Bourse.

qu'on les lit dans la langue même où ils ont été écrits ? Simple et naturelle dans les récits, mais noble et élevée lorsqu'elle traite un sujet grave, la langue hébraïque est plus propre qu'aucune autre à faire succéder rapidement dans l'âme aux impressions les plus douces, les émotions les plus fortes, à inspirer la crainte et l'effroi, puis l'espérance, la joie et les plus délicieux transports. Elle est dans les chants lyriques de David, tantôt comme un torrent qui roule ses flots avec un bruit terrible, tantôt comme un ruisseau paisible qui coule sur un sol uni, mais toujours elle peint avec énergie et vérité, ce qui est la première qualité et le plus beau caractère de toute poésie. Ce n'était donc pas une faible tâche de faire passer dans notre langue tant de beauté, et pour cela, il ne fallait pas un talent médiocre. Une connaissance parfaite de l'hébreu, un goût exquis pour le choix des mots, une imagination brillante, un esprit nourri de la lecture des livres saints et des chefs-d'œuvre lyriques de l'antiquité comme des temps modernes, voilà ce qu'il fallait pour réussir ; aussi M. Danicourt a-t-il réussi parce qu'il possédait tout cela.

Le travail de M. Danicourt n'aurait pas été complet s'il ne se fût appliqué à donner au lecteur une juste idée de la poésie des Hébreux. Il fallait, pour atteindre ce but, établir cette correspondance des hémistiches si frappante en hébreu, suspendre la phrase après la pause ou *athnach* de chaque verset, et n'en déterminer le sens complet, qu'à la fin du second hémistiche. C'est ce que les traducteurs n'avaient pas fait jusqu'à présent : la plupart s'étaient traînés à la suite du latin pesant de la *Vulgate* et aucun d'eux n'avait eu l'heureuse idée de rendre familières au commun des fidèles les innombrables beautés dont est parsemé le livre *des Psaumes*. Il était réservé à M. Danicourt de faire comprendre toutes les richesses de l'ode hébraïque, et de prouver que la langue des Fénelon et des Châteaubriand est susceptible, plus qu'aucune autre, de saisir et de rendre fidèlement tout ce qu'il y a de délicatesse, de sublimité et de grandeur dans les productions des différens peuples et des âges les plus reculés.

Nous avons fait une étude assez spéciale du livre *des Psaumes* ; nous avons souvent confronté les différentes traductions avec le texte hébreu et la *Vulgate*, mais aucune ne nous a paru exprimer le sens de l'original aussi fidèlement que celle que nous annonçons. Quel traducteur a rendu dans un style aussi magnifique le Ps. XLV, destiné à célébrer le mariage du fils de David avec la fille des Pharaons :

« Mon âme, enfante un cantique sublime,
» Je chante les exploits d'un roi :
» Ma langue est la plume du scribe qui se hâte sous la dictée.
» Tu es le plus beau des enfans d'Adam.
» Un charme inexprimable est répandu sur tes lèvres :
» C'est pour cela que l'Eternel t'a béni à jamais.
» Ceins ton épée à ton côté, magnanime héros;
» Revêts-toi de l'éclat de ta brillante armure;
» Bande ton arc, et monte sur ton char,
» Pour faire triompher la vérité, pour venger l'opprimé et l'in-
» nocent. »

Rien n'approche de l'élévation des pensées et de la pompe du langage que l'on remarque dans le Ps. LXXI. David chante la gloire du règne de Salomon, mais transporté par l'Esprit-Saint il voit le règne du Christ, et le dépeint avec une magnificence admirable :

« Seigneur, confie tes jugemens au roi,
» Et au fils du roi le sceptre de ta justice,
» Afin qu'il juge ton peuple avec équité,
» Et tes pauvres avec droiture.
» Les montagnes porteront au peuple la nouvelle du bonheur,
» Et les collines l'annonce du bienfait.
» Il rendra justice à l'opprimé,
» Il délivrera les enfans du pauvre, et écrasera l'oppresseur.
» Il sera immortel comme le flambeau du jour,
» Il vivra d'âge en âge comme l'astre des nuits,
» Il descendra comme la pluie sur un champ ravagé par la sau-
» terelle,
» Comme la nuée bienfaisante sur une terre altérée.
» Sous lui fleurira la race des justes.
» Sous lui règnera le bonheur, jusqu'à ce que la lune éteigne son
» flambeau.
» Son empire s'étendra d'une mer à l'autre,
» Des bords du fleuve aux confins de la terre.
» A ses pieds tomberont les habitans du désert.
» Et ses ennemis mordront la poussière.
» Les rois de Tharsis et les rives lointaines lui apporteront leur
» offrande,
» Les rois d'Arabie et de Saba lui paieront leur tribut :
» Tous les rois se prosterneront devant lui,

» Tous les peuples se soumettront à ses lois,
» Car il viendra au secours de l'opprimé qui crie,
» De l'infortuné qui n'a point d'appui.
» Il aura compassion du faible et de l'indigent,
» Il protègera les jours du pauvre,
» Il les garantira du pillage et de la violence,
» Et leur sang sera compté pour quelque chose à ses yeux. »

Le peu de notes ajoutées à la fin de l'ouvrage donnent une idée du travail de l'auteur. Pour déterminer le sens d'un verset, on voit qu'il a souvent fait des recherches immenses, consulté une prodigieuse quantité de manuscrits et comparé entre elles les versions et les paraphrases orientales. Nous regrettons que l'ouvrage n'ait pas été imprimé avec toutes les notes de l'auteur. Ces remarques faites par un homme aussi judicieux doivent être précieuses, et rendraient infailliblement service aux personnes qui font leurs délices de la littérature sacrée.

(*Le Correspondant n° 47, tom. IV.*)

MOEURS ET VIE PRIVÉE DES FEMMES AU XIVe SIECLE (1).

« Il y a un vieil ouvrage, dont le texte original fut composé par un gentilhomme angevin, nommé Geoffroy *Landry de la Tour*, et dont le succès fut européen, vers le milieu du quatorzième siècle. Nous en connaissons une traduction allemande, composée en 1830, une traduction anglaise inédite, aujourd'hui confondue avec les manuscrits de la bibliothèque Harléienne, et enfin une troisième imprimée par le vénérable Caxton, son auteur, la première année du règne de Richard III. Il est question dans ce traité, de l'éducation des femmes, de leurs vices, de leurs défauts, de leurs habitudes. Vous vous trouvez, en le lisant, face à face avec la société du quatorzième siècle, en présence des mœurs intimes, des coutumes secrètes, des modes et des travers féminins de ce temps éloigné. La traduction de Caxton est si rare, que l'on a payé, en 1779,

---

(1) Extrait de la *Revue Britannique*.

un exemplaire complet, 105 guinées (2,630 fr., monnaie de France). Nous nous servirons, dans le cours de cet article, de la traduction plus inconnue encore, plus fidèle et moins libre, que nous avons découverte parmi les manuscrits Harléiens : elle remonte jusqu'au règne d'Edouard VI; le style en est ferme, pur, mêlé toutefois de gallicismes nombreux. C'est un échantillon remarquable de la prose anglaise à cette époque reculée, où les mœurs nationales de la France et de l'Angleterre étaient à peu près identiques. Démétrius Chalcondyle, qui visita l'Angleterre en 1400, ne remarqua aucune différence entre les deux nations. En effet, l'origine normande de notre aristocratie et notre long séjour dans les provinces de l'ouest de la France, qui nous appartenaient, expliquent assez cette ressemblance de deux peuples. Ce ne fut qu'au commencement du seizième siècle qu'une ligne de démarcation très-prononcée s'établit entre leurs mœurs respectives. Les discussions religieuses survinrent, isolèrent l'Angleterre au milieu des nations de l'Europe, transformèrent la joyeuse Albion en une nation nouvelle, empreinte d'un caractère spécial, et effacèrent jusqu'au souvenir de son origine normande et française; mais au quatorzième siècle, la Grande-Bretagne était toute française. Les conseils et admonitions paternels que le seigneur Geoffroy de la Tour donnait aux femmes françaises de son temps s'appliquaient donc également aux Anglaises, leurs contemporaines.

» Contre l'usage de cette époque, on ne trouve dans ce volume ni allégories bizarres, ni personnifications métaphysiques : c'est la bonne vie bourgeoise et châtelaine dans toute son ingénuité. Le seigneur Geoffroy Landry de la Tour a perdu une femme qu'il aimait; il va rêver le soir sous un grand arbre de son jardin. Ses trois filles, qui s'étonnent de ne pas voir leur père revenir, accourent au-devant de lui; à leur aspect, son cœur paternel est ému : il songe à la destinée incertaine et souvent malheureuse des femmes. « Que deviendront-elles? Comment échapper à la licence d'un temps où la galanterie la plus audacieuse se parait des couleurs de la chevalerie et de l'héroïsme? Quels conseils, quelle éducation leur donner? » Ce début est rempli de sensibilité et de naïveté. On ne pouvait inventer un moyen plus naturel, une introduction plus heureuse à un traité sur l'éducation et la destinée des femmes.

» Geoffroy Landry, qui a été jeune et chevalier libertin, se souvient des tours qu'il a joués dans son temps : comment il s'en allait chevauchant à travers le Poitou, escorté de plusieurs jeunes

gens aussi entreprenans que lui, faisant l'amour à toutes les belles, trompant les maris, enlevant les damoiselles, et s'embarrassant peu des résultats de ces prouesses. « Que l'on nous accordât ou non le don d'amoureuse merci, nous n'en répandions pas moins le bruit de nos succès vrais ou supposés : car nous n'avions ni houte ni crainte; et c'est ainsi que nous déçûmes gentilles dames et damoiselles, médisant d'elles sans pitié, d'où advinrent beaucoup de diffâmes et esclandres. » Parvenu à l'âge mûr, Geoffroy se souvenait avec douleur des fredaines de sa jeunesse, et redoutait pour ses filles l'influence de l'immoralité générale. Il rentra donc chez lui, bien résolu à composer un Traité destiné à les prémunir contre les atteintes de la séduction, les défauts ordinaires de leur sexe, et les vices spéciaux du temps où elles étaient nées.

» Or, le bon Landry avait, dans son château d'Anjou, deux prêtres et deux clercs. Il les mit à l'ouvrage, les employant à recueillir, dans tous les manuscrits de sa bibliothèque, les utiles exemples, anecdotes, leçons, extraits, dont son livre doit être composé. Il préféra la prose à la versification, qu'il regardait comme diffuse et moins facile à comprendre. Tel est l'ouvrage qui va nous servir à connaître les mœurs des femmes au quatorzième siècle et leur situation sociale. S'il fallait en croire les romans de chevalerie et les idées admises généralement, on aurait entouré alors le sexe faible d'une vénération profonde. Maîtresses et protectrices du gai-savoir, poètes, musiciennes, inspiratrices des grandes actions et des chants gracieux ou sublimes; elles auraient occupé, il y a cinq siècles, un rang bien supérieur à celui que nos femmes et nos filles occupent parmi nous.

» Fictions que tout cela. La plupart des contemporaines du seigneur de la Tour ne savaient pas lire, comme il nous l'apprend avec chagrin : rien de plus rare qu'une demoiselle qui écrivît couramment; Landry se plaint de cette ignorance où on laissait les femmes. Il veut bien qu'on leur apprenne à lire, mais il regarde l'écriture comme funeste aux maris et très-favorable aux intrigues amoureuses. Il écarte donc de son plan d'éducation cet art dangereux, et n'y fait entrer que la lecture des livres moraux, la couture, le chant des psaumes, les principes de la chirurgie et ceux de la cuisine.

» D'après son récit et ses observations, on voit qu'une jeune demoiselle de haut lieu n'était jamais élevée dans le château de son père. On la confiait à l'abbesse d'un couvent, ou à quelque femme

de grand seigneur, ordinairement d'un rang supérieur aux parens de la demoiselle. Non-seulement le pedantisme des femmes était inconnu ; mais, s'il faut en croire Landry, plus d'un chevalier refusa d'épouser une jeune personne jolie et riche, uniquement parce qu'elle savait lire. « En effet, dit le seigneur angevin, les ouvrages dont on se sert pour leur instruction sont des enseignemens amoureux, romans licencieux, fabliaux graveleux, et autres récits qui ne parlent que de lascivités et de vanités mondaines. » Non-seulement Landry ne permet à ses filles aucune de ces lectures, mais il pousse la sévérité fort loin, comme on va le voir : « Jeûnez beaucoup, mes filles, leur dit-il ; un estomac plein n'est jamais parfaitement humble et dévotieux. Ecoutez autant de messes que vous pourrez. Tant que vous ne serez pas mariées, je vous recommande de faire maigre trois fois par semaine : c'est le moyen d'amortir les désirs de la chair et de vous conserver chastes et pures au service de Dieu. Et si vous trouvez trop dur de jeûner avec le pain et l'eau, gardez-vous du moins de manger rien de ce qui a eu vie. »

» Les dames et les demoiselles se conduisent fort mal à l'église : Landry leur reproche hautement l'indécence de leur conduite et de leur propos. A cette époque si religieuse, les chevaliers, suivis de leurs chiens de chasse, les femmes escortées de leurs valets portant le faucon sur le poing, changeaient la maison de Dieu en une espèce de foire et de salle de bal. On riait, on causait; les intrigues se nouaient devant l'autel : la coquetterie des femmes, la vanité des hommes, n'avaient pas de théâtre plus commode. On se promenait de long en large pendant le service; plus d'un duel et plus d'une liaison d'amour datèrent de l'Introït ou de l'Offertoire. Cet état de choses dura jusqu'à la réforme : nous avons encore, dans les œuvres du seizième siècle, plus d'une preuve de cette inconvenante et irréligieuse liberté...

» Mes filles, dit Landry à ce propos, ne faites pas comme les autres femmes qui tournent la tête et font des mines, au lieu d'écouter le service divin; elles ressemblent moins à des personnes dévotes et honnêtes qu'à la pie babillarde et à la courtisane amoureuse. Ne regardez pas les seigneurs par-dessus l'épaule ou entre vos doigts. Que vos regards soient calmes, modestes, assurés, et au lieu de vous agiter pour attirer l'attention, restez tranquilles à votre place : ou du moins, si vous vous retournez, ayez soin de faire mouvoir à la fois votre tête et votre corps pour ne pas avoir l'air de femmes évaporées. «

HISTOIRE DE L'AME,

Par le Docteur Schubert, professeur à Munich.

(Deuxième article (1).)

L'*histoire de l'âme* commence par une comparaison entre la vie et la mort d'un côté, la lumière et la pesanteur de l'autre; alors l'auteur, suivant la Genèse, parcourt les jours de la création. « Il est un Dieu de l'éternité à l'éternité; il était avant que la terre et le ciel fussent créés. Un esprit est dès le commencement, et cet esprit planait libre et mouvant sur le chaos; sur une terre déserte et vide, et Dieu parla : alors fut l'âme, alors fut la lumière. La lumière est l'âme de la corporalité, une image visible de l'élément divin; car Dieu lui-même est lumière, et en lui il n'y a point de ténèbres. Comme du jour et de la nuit se forme un seul jour de la terre, ainsi une vie commune de la terre se forme de l'âme et du corps. » Et plus bas sur ces paroles de la Genèse : « Et Dieu sépara les eaux supérieures des eaux inférieures, et il mit entre les deux le firmament, et il appela le firmament ciel. » « Un monde est là qui des profondeurs de l'an» cienne obscurité nocturne brillait déjà, quand le soleil, » né plus tard, y plongea ses rayons; un monde d'une eau » de lumière, supérieure, originelle; le monde des étoiles » fixes et de leurs nuages de lumière. C'est l'ancien ciel, le » ciel du commencement, qui, créé en même temps que la » terre, était déjà ce qu'il est maintenant, lorsque la terre » n'était encore qu'un chaos obscur, désert et vide. Un abîme, » un vide immense, peut-être le seul de son espèce dans tout » le domaine du monde visible, sépare le monde des étoiles » fixes du système de notre terre, du soleil et de ses planètes. » Là, de l'autre côté, commence un autre royaume des cho» ses, différent de celui-ci, comme l'air entrelacé des puis» sances célestes, et traversé par les nuages, diffère du corps

(1) Voir ci-dessus pag. 275. — Extrait du *Correspondant*, n° 48, tom. IV.

» ferme de la surface de la terre. Une mer et un fleuve d'éther » lumineux, de formes errantes, qui encore aujourd'hui, » sous nos yeux, s'épaissit çà et là en nuages lumineux, ou » s'allume comme étoile. »

A la fin de chaque chapitre, l'auteur ajoute des notes souvent plus longues que le chapitre lui-même, et qui supposent pour le lecteur des connaissances préliminaires en astronomie, en géologie, en physiologie, etc. « A cette trinité humaine, » de l'esprit, de l'âme et du corps correspond comme image » dans la nature inorganique, le ternaire de l'air, de l'eau et » de la terre. L'air est ici l'esprit, l'eau est l'âme, et la terre » ferme est le corps. L'air est sous plusieurs rapports le pro- » ducteur et le médiateur des tons et de leurs harmonies, » non-seulement de celles qui percent l'oreille, mais plus en- » core des sons devenus visibles; des formes régulières, dans » la nature inorganique. C'est ici que se trouvent plus claire- » ment peut être que partout ailleurs ces harmonies, et les » ordres des nombres dont Pythagore avait déjà compris le » véritable sens. Les rapports de mélange des élémens, que » les modernes désignent par le nom de stochéométriques, sous » une gamme devenue visible aussitôt que dans un mélange » fluide, l'activité intérieure, la force attractive, comme son » principal d'une matière quelconque, s'est éveillé, alors dans » les autres matières qui ont avec la première de l'affinité, » s'éveille comme ton secondaire, d'après la loi invariable de » l'harmonie, le ton 3 ou 4 ou 6 ou 8; et les principes cor- » porels de choses s'unissent selon les exigences du ton prin- » cipal, tantôt comme un à un, tantôt comme un à deux. » Dans son chapitre *de l'origine de la multiplicité*, l'auteur dit : « Cet aigle, avec l'aile étendue, que l'antiquité représentait » parmi les étoiles du ciel, désigne ici le solitaire et le roi » de la solitude. Car élevé au-dessus de tout, il ne connaît » point et n'a point son semblable. Lui, toujours le même, est » comme un hermite dans la plénitude des mondes. Il est tout, » et rien n'est hors de lui. Dans son essor direct, il ne veut » et ne connaît que lui, l'être multiple lui est inconnu. En » lui repose enfermée la plénitude de tout l'être; comme une » montagne qui depuis des siècles renfermait des merveilles » cachées dans des profondeurs des montagnes, de cristal et » de métal, avant qu'un œil fût là pour les voir; un dôme

» plein de saintes écritures ; en lui cependant un silence morne ;
» pas un genou qui se ploie, pas un œil priant qui s'élève,
» pas une bouche qui loue. Alors retentit près de l'aigle le
» son aimable de la lyre. Le cercle fermé s'ouvre. Du dôme
» ouvert sort la vie de l'univers, et ce troisième symbole étoilé
» de l'antiquité, le cygne, indique le souffle vivificateur, l'es-
» prit qui planait sur les eaux. Comme la glace de la montagne
» haute, quand souffle la chaleur de l'été, se divise en gout-
» tes dont chacune réfléchit l'image du soleil, et qui coulent
» çà et là, ainsi la multiplicité sort de l'unité jusque là ren-
» fermée. Le royaume des plantes, comparé au règne animal,
» est l'ouvrage d'une puissance maternelle, formatrice, qui
» prépare la matière capable de vie. Le règne végétal est comme
» l'enfant, dans le sein de la mère ; le règne animal ressemble
» à l'enfant né qui respire et se meut par lui-même. »

L'auteur est pleinement entré dans cette idée sublime du plus grand philosophe chrétien, saint Paul : il représente toute la nature comme travaillée par un instinct secret qui l'attire vers quelque chose d'inconnu, et qui fait graviter la pierre vers la plante, la plante vers l'animal, l'animal vers l'homme, auprès duquel il vient s'ésoléier, comme auprès d'un soleil qui l'éclaire et l'échauffe. C'est dans l'homme que cesse le gémissement de la nature ; l'homme est le temple placé aux confins des deux mondes, à la porte duquel cessent les plaintes de la douleur et de l'indigence, et dans lequel commence l'hymne du sabbat et du repos.

Ici finit la première partie de l'ouvrage : la seconde est consacrée à l'étude des constitutions, des fonctions du corps, considéré non pas comme un cadavre sans aucun rapport à l'âme, mais comme un miroir ou reflet de celle-ci. Toutefois l'auteur, au milieu des recherches de la physiologie et de l'anatomie, conserve toujours sa manière grâcieuse et poétique, et ne perd jamais de vue le point d'où il est parti, rattachant toujours à un centre religieux les observations physiologiques ou anatomiques. Ainsi fait-il remarquer dans les os le nombre septénaire, le nombre par excellence, le nombre mystique, se répétant et se multipliant par lui-même. Puis, s'étonnant de trouver au fond même de ce système organique, et comme au sein de la vie, l'image roide et immobile de la mort, « Une
» physiologie plus profonde, dit-il, fera peut-être des ques-

» tions plus pressantes sur cet objet, et peut-être saura-t-elle » y répondre. » Après avoir donné la description physiologique des organes de la voix, « Tels sont, dit-il, les instrumens » de ce mouvement par lequel chaque animal se fait connaître ce qu'il est, et par lequel aussi l'homme qui ne rend » pas simplement un son, mais qui est un être parlant, se » distingue de tous les êtres vivans de notre monde visible, » et par lequel il est véritablement une mer pleine de puissances, sur la profondeur de laquelle plane un esprit qui » pense tout et qui meut tout. » L'auteur fait remarquer que la formation des os commence dans le cœur humain par les organes de l'ouïe. Nous croyons cette remarque très-importante sous le rapport physiologique. Car, pour nous, qui avons foi en la sagesse de Dieu, et qui croyons que rien ne se fait par hasard dans ce qui arrive, nous voyons dans ce fait une preuve physiologique d'un point de philosophie sur lequel on s'accordera de plus en plus.

« Le sommeil est produit par l'influence ou l'opération de » la région inférieure des entrailles et des vaisseaux de la nutrition, région qui n'est point soumise à la volonté sur la » région sensible et voulante du cerveau. Mais si dans le lieu » que nous habitons, l'obscurité couvre la terre, le soleil n'a » pas disparu pour cela; mais le jour avec sa clarté s'est retiré dans une autre région, là, de l'autre côté de la vaste » mer, où fleurit le palmier. Ainsi l'âme, quand le sommeil » répand l'ombre autour de son corps, est plus près de cet » au-delà d'où elle tire son origine, comme le corps tire la » sienne des élémens de la terre; avec elle jouent pendant la » nuit des corps, la lumière et les puissances d'un monde supérieur étoilé, et l'âme laisse ces puissances régner sur elle » comme l'enfant qui n'est pas encore né, et qui n'a pas puissance sur son corps, laisse dominer sur lui les forces vitales » de la mère dans le sein de laquelle il repose. » Les vues de l'auteur sur l'amour et la génération sont très-remarquables sous le rapport philosophique. Il considère l'acte de la génération comme la sortie de la vie individuelle et particulière, et l'entrée momentanée dans la vie générale de la nature, d'où il déduit un rapport de liaison et de ressemblance entre la génération et la mort, rapport que rend plus sensible l'observation philosophique des différentes classes d'êtres vivans dont

plusieurs ne produisent ou ne mettent au jour qu'en périssant eux-mêmes. Dans le vingt-deuxième chapitre, où l'auteur recherche le principe de la mort, il s'exprime ainsi : « Dans » l'histoire du développement du corps humain et de l'âme » qui règne et désire par lui, nous remarquons que l'activité » formatrice s'accroît et se fortifie de haut en bas, c'est-à-dire » de la tête à la région inférieure du corps, dans le corps de » l'enfant qui n'est pas encore né; la tête se forme par un dé- » veloppement considérable, et dans l'enfance, l'âme agissante » et désirante déploie son activité plus particulièrement à la » tête et aux sens; puis dans l'adolescence se forme le système » de la poitrine et des organes moteurs, et dans la vie de » l'âme croissent les sentimens et les efforts qui correspondent » antérieurement à cette région extérieure. Plus tard encore, » la région digestive atteint son développement, et la région » sexuelle enfin se forme et se parfait la dernière. » Et plus bas, « comme le vers fragile est brisé par le son vigoureux de la voix humaine, si le ton est en désaccord avec le ton propre et immanent d'un verre; ainsi le corps fragile de l'homme peut-être détruit dans un instant par le mouvement trop impétueux de l'âme qui habite en lui, si ce mouvement est l'effroi, la crainte et la colère, ou une joie excessive. Ce qui montre que c'est l'activité de l'âme qui dissout ainsi par sa force propre le lien qui l'attache au corps, comme elle attachait elle-même auparavant ce lien. Mais l'âme ne pourrait s'affranchir ainsi de son corps, si elle n'était fortifiée par une puissance extérieure et plus générale, si elle n'avait dès son commencement un attrait qui opère aussi puissamment dans la région invisible. L'âme est comme la poule d'eau qui à peine échappée de l'œuf a été renfermée dans une cour, étroitement murée. Si les vagues pénètrent dans la cour aussitôt son inclination naturelle se réveille, et avec un cri d'aise elle se précipite dans l'eau. Ainsi l'homme intérieur, l'homme d'en déçà, ne se réjouit de voir accourir les vagues de l'éternité, que parce qu'il a un corps fait pour ce nouvel élément. Pour beaucoup le brisement de ce corps visible sera ce qu'est la chute d'un échafaudage élevé pour celui qui se tenait au-dessus, c'est à-dire un commencement de longues douleurs. »

Dans un autre article nous continuerons l'analyse de cet important ouvrage. E. J.

LETTRE adressée de Munich, en date du 10 *Août* 1831, *à M. le Rédacteur du* Correspondant, *sur les Études, l'Esprit français, l'Esprit allemand, etc.*

Monsieur,

Un ami avec lequel j'ai le bonheur de travailler à Munich vous a signalé dernièrement les avantages de tout genre que cette ville offre pour l'étude (1). Mais comme il ne pouvait, d'après son plan, qu'effleurer une matière si riche, permettez-moi de vous envoyer quelques détails qu'il importe, je crois, de développer.

Et d'abord, puisqu'il s'agit, d'après la grande idée de M. de Baader, d'opérer, au profit du catholicisme une fusion de l'esprit français et de l'esprit allemand, tâchons de voir au juste en quoi celui-ci diffère de celui-là, et ce que l'un doit emprunter à l'autre. On sait bien en gros chez nous que les savans d'Allemagne sont plus profonds et surtout plus érudits que les nôtres, de la même manière qu'on sait encore que ceux-ci, à défaut de la supériorité d'étendue, ont plus de netteté dans le coup-d'œil, en même temps que plus de vigueur et de justesse dans l'application. Mais les causes de tout cela ne sont que peu connues. Sans doute il faut tenir grand compte du génie natif particulier des diverses familles de peuples, et c'est même là qu'on doit chercher la raison première du caractère général des esprits chez une nation donnée. Mais outre qu'on tomberait dans un excès en attribuant tout à cette seule cause, l'erreur serait d'autant plus grande ici que, n'étant question que des esprits formés, et, pour ainsi dire, créés par l'étude, c'est à l'étude elle-même, à ses divers procédés, à ses influences diverses qu'il faut d'abord demander le secret de la diversité des résultats. De ce point de vue en effet l'on découvre aussitôt la principale raison de la supériorité intellectuelle de l'Allemagne. Ses enfans prennent le devant sur ceux de France dès leurs premiers pas dans la carrière de l'instruction, où ils se meuvent plus libres et plus au large, comme aussi mieux exercés. A mesure que les in-

(1) Voir ci-dessus p. 159.

telligences grandissent, les moyens d'étude grandissent avec elles, jusqu'à ce que, devenues majeures, secouant la poussière du gymnase et de l'université, elles se mêlent à ce vaste mouvement scientifique, dont on peut dire en un sens très-vrai que *le centre est partout, et la circonférence nulle part.* Car c'est encore là une des grandes sources de supériorité pour les Allemands que chez eux il n'y ait point, comme chez nous, de centralisation intellectuelle, mais au contraire, jusque dans les moindres villes, des foyers de science, d'arts et de littérature. Aux causes que je viens d'énumérer, je me hâte d'ajouter celle de la langue, qui agit dès le principe et toujours simultanément avec elles. L'Allemagne, tout le monde le sait, possède une langue-mère, dont la profondeur et la richesse approchent de celles des langues primitives, par exemple, du sanskrit. Elle a aussi beaucoup d'analogie avec le grec par la variété, la liberté et la grâce de ses formes, de même que par cette foule de prépositions qui modifient de cent manières l'idée principale du verbe. Ainsi s'explique l'aptitude naturelle et l'extrême facilité des Allemands pour apprendre la langue grecque en particulier, et en général toutes les langues anciennes et modernes. En effet, dès qu'ils savent le latin, ils savent déjà, pour ainsi dire, le français, l'italien et l'espagnol. Quant à l'anglais, dont la majeure partie dérive de leur langue, ce n'est, en quelque sorte, qu'un amusement pour eux. Mais on conçoit dès-lors la masse supérieure de science que cette connaissance plus étendue des langues, c'est-à-dire par conséquent des idées des différens peuples, doit nécessairement leur rapporter. Joignez maintenant à tout cela cette patience passée en proverbe, et vous aurez une idée à peu près complète des avantages de l'esprit allemand.

Les qualités comme les défauts de l'esprit français sont trop connus pour qu'on ait besoin même de les rappeler. Quant à ce qu'il doit demander à son voisin, c'est moins sa patience, qui ne se donne guère, que les résultats de cette même patience. En deux mots, il faut, selon la fable de Lessing, que le coq gaulois s'empare de ce que la poule allemande a déterré. Mais pour cela il est nécessaire qu'un plus grand nombre de nos compatriotes sachent l'allemand; et en vérité, cette langue est si difficile dans les matières élevées, si différente d'elle-même, en quelque sorte, suivant les différens auteurs que, pour la bien apprendre loin des lieux où on la parle, avec le seul et froid secours de la grammaire et du dictionnaire, il est besoin de dispositions et d'un courage peu com-

muns. Cependant que de matériaux précieux, que d'admirables travaux demeurent stériles pour la cause du catholicisme en France; et s'il est vrai, ainsi que le dit quelque part M. de Maistre, qu'une idée, pour devenir européenne, universelle par conséquent, a besoin d'être d'abord française, combien n'importe-t-il pas que les catholiques français s'assimilent la science catholique d'Allemagne! Car enfin il n'en faut plus douter, c'est là que la spéculation et l'érudition réunies produisent les fruits les plus abondans comme les plus substantiels; et si une vraie métaphysique, dont la science française a un immense besoin, doit bientôt se lever sur elle, il faut nécessairement, pour que ce travail soit aussi complet que possible, qu'il soit composé avec la connaissance approfondie des grands travaux allemands sur cette matière, particulièrement de ceux de M. de Baader. Oh! comme il serait à désirer qu'une société de laborieux traducteurs mît en circulation chez nous tant de richesse! Ne pourrait-on donc pas faire enfin pour la vérité, pour la science, pour Dieu, en un mot, ce que nous voyons pratiquer tous les jours pour les chétifs intérêts de la terre; l'or de l'intelligence *désirable par dessus tous les trésors*, *auquel nul poids d'or et d'argent n'est comparable*, n'aura-t-il pas aussi lui ses changeurs, et *les fils de la lumière* seront-ils toujours *moins prudens que les enfans du siècle?* Déjà la science protestante d'Allemagne a vu passer dans notre langue ses plus fameuses productions. N'est-il pas temps d'opposer aux ouvrages traduits de Kant, Herder, Lessing, Schlosser, etc., les ouvrages de Baader, Molitor, Gœrres, Windischmann, Gunther, Pabst, l'abbé Dœllinger, Klée, Gugler et de tant d'autres dont les noms révérés ici ne sont pas même connus en France? C'est encore pour ce qui concerne l'histoire de la philosophie, celle des traditions et des arts, en quoi nous sommes si pauvres, que nous devrions emprunter beaucoup à nos riches voisins.

Ils ont dans ce genre une foule d'excellens livres où les faits consignés avec l'exactitude qu'on leur connaît n'attendent plus, pour ainsi dire, que la forme de notre esprit logique pour environner le catholicisme de l'évidence des conclusions qu'ils renferment. On a déjà vu par ce qui a été traduit de l'admirable ouvrage de Nieburh, de quelle manière les Allemands travaillent chaque partie de l'histoire. A l'illustre Gœrres il est réservé de la présenter dans son état de glorification; de la prendre à son moment éternel dans ce divin intérieur où se consomme et se renouvelle sans cesse l'histoire de la génération du verbe et de l'aspiration de

l'esprit, pour la reporter à travers le cours des siècles à ce centre Alpha et Oméga de toutes choses; montrant, ainsi qu'il s'exprime lui-même, *l'action distincte de l'élément divin et de l'élément humain, et de quelle manière celui-là comme chaîne, celui-ci comme trame, en forment le tissu.* Déjà trois leçons, on pourrait dire trois chants de ce vaste ouvrage (car véritablement Gœrres parle et écrit en poète), ont été publiées. Bientôt, je l'espère, il en paraîtra une traduction française, sinon aussi élégante, du moins aussi fidèle que votre excellent correspondant de Munich a eu l'attention délicate de l'annoncer dans l'*Avenir*. Après avoir parlé de M. Gœrres, comment ne parlerais-je pas de son fils, jeune homme de vingt-deux ans des plus hautes espérances, orientaliste, historien, poète, philologue, lauréat en 1829 à l'académie des inscriptions de Paris, mais qui a interrompu ses travaux scientifiques pour faire de petits ouvrages religieux à la portée du peuple, dans lesquels on ne se lasse pas d'admirer une foi simple et une imagination naïve comme ceux auxquels il parle. Son dernier ouvrage de ce genre est une vie d'un saint personnage du moyen âge, nommé Nicolas de Fluë, lequel a laissé en Suisse, où il vivait, un profond souvenir de ses vertus et de ses miracles. M. Gœrres père a mis une belle préface à la tête de cet ouvrage qui forme le premier volume d'une collection intitulée : *Dieu dans l'histoire*, et sera suivi bientôt de la vie de notre Jeanne-d'Arc. A ce propos je remarquerai qu'en général il y a incomparablement plus de simplicité dans la manière d'écrire des Allemands que dans la nôtre; ou, pour parler plus juste, qu'ils ont de la simplicité et que nous n'en avons pas, ce qui évidemment doit leur donner sur nous un nouvel avantage. Car, quoi qu'on puisse dire, il n'est pas facile de concilier une grande force de spéculation, non plus qu'une vaste étendue de recherches avec la toilette infinie que l'étiquette impose à notre style, et pour peu que l'on voulût y prendre garde, point de doute qu'on ne vît là une des principales causes du peu de profondeur et du peu d'érudition des Français. L'influence des habitudes d'une langue sur les esprits est immense, on ne peut trop le répéter. S'il a été dit avec raison que le style est l'expression de la société, il ne serait pas moins juste peut-être de soutenir que la société à son tour est l'expression du style, puisque nous ne pensons qu'à l'aide des mots que nous fournit notre langue telle qu'elle existe au temps où nous vivons. Ce serait l'objet d'un important travail de rechercher les conditions et les effets de l'action réciproque de la langue en général sur les

peuples, comme des peuples sur la langue, et de déterminer, par l'examen de diverses langues comparées, celles qui offrent le plus de ressources à l'intelligence.

En attendant, je demeure convaincu pour mon compte que l'Allemagne doit à sa langue si profonde une part incalculable de ses forces et de ses succès philosophiques. Il est bien entendu au reste, que les qualités des Allemands ne doivent point nous faire illusion sur leurs défauts, et que lorsque nous accepterons leurs ouvrages, de pure spéculation surtout, ce sera toujours sous bénéfice d'inventaire. Car il ne faut pas disconvenir qu'assez souvent la hardiesse de leur vol les emporte au-delà des bornes prescrites à la faiblesse comme aussi à la curiosité humaines, et qu'en négligeant trop, par un excès opposé aux nôtres, la méthode et les détails, ils deviennent vagues et obscurs. Généralement ils ne s'occupent point des particularités, ce qui par malheur s'applique à la partie de la morale appelée casuistique, dont l'étude est presque entièrement négligée dans leurs facultés de théologie, tandis qu'en France elle est souvent poussée jusqu'au scrupule. Sans aucun doute, il faut voir dans cet abus une des causes du relâchement d'une très-grande partie du clergé et du peuple d'Allemagne, parce que les cas particuliers n'étant point assez déterminés, chacun est abandonné en quelque sorte au jugement de sa conscience individuelle. Et c'est ici l'occasion de reconnaître hautement la préexcellence de nos prêtres français sous le rapport de l'esprit sacerdotal et de la discipline. Il y a également parmi les jeunes gens qui se destinent chez nous à l'état ecclésiastique beaucoup plus de piété que chez les étudians théologues des universités allemandes, par exemple de celle de Munich, en exceptant toutefois les élèves du séminaire de cette même université, lequel, pour être tenu sur un plan d'études beaucoup plus large que les nôtres, ne leur cède en rien pour le reste; d'où je conclus qu'à cet exemple on devrait bien s'appliquer en France, dans les établissemens semblables, à faire toujours marcher de front la science et la piété. Car, sans vouloir répéter ce qui a été dit tant de fois, il est certain que les institutions cléricales de France sont très-loin derrière les facultés de théologie d'Allemagne dans l'étude de la langue sacrée, des ouvrages des pères, de l'histoire ecclésiastique, du droit canon, etc.; et pourtant c'est là surtout qu'il importe de *marier l'esprit français avec la science allemande!*

Un étudiant ecclésiastique.

(*Le Correspondant n° 49, tom. IV.*)

ETUDES HISTORIQUES,

Par M. de Chateaubriand.

(Cinquième article (1).)

Les réflexions que nous a fournies l'ouvrage de M. de Châteaubriand sur l'histoire européenne en général nous ont conduits peut-être trop loin du sujet que nous nous étions proposé. S'il s'agissait de faire connaître son ouvrage, nous en avons certes donné une bien faible idée. Mais nos lecteurs ont sans doute pris, pour le connaître, le meilleur parti, celui de le lire, et ils ne peuvent que se féliciter de l'avoir fait. Qu'ajouter donc sur un écrit connu de tout le monde?

Il y a deux choses dans l'histoire telle qu'on l'entend aujourd'hui, et deux choses qui peut-être ne seront jamais parfaitement conciliées : le récit des faits et la peinture des mœurs. Les historiens de l'antiquité, si riches, si brillans, si animés dans leur récit, ne se doutaient pas de ces généralités de l'histoire que la science moderne affecte avec amour. S'ils les ont fait connaître, c'est sans s'en douter. Jetant au hasard et comme une portion de leur récit ces faits épars qui peuvent servir à peindre les mœurs, ils ont laissé aux Sigonius et aux P. Petau le soin de les recueillir, de les rapprocher, et de reconstruire tant bien que mal avec ces pierres dispersées l'édifice de la société antique. Nous, plus difficiles, nous voulons que l'historien marche avec le peintre, qu'il nous dise exactement la chaîne des traités et des batailles, mais qu'il n'oublie pas le tableau de la constitution sociale, qu'il suive, sans dévier de l'ordre des années, les faits et gestes du prince, et qu'il n'omette pas les faits et gestes du peuple, histoire obscure qui ne se conte pas, mais qui se dessine, qui ne se range pas par ordre d'années, mais par ordre d'idées. Ainsi double tâche, et qu'il est impossible de mener sur une ligne parallèle, deux devoirs, dont l'un croise continuellement l'autre, dont l'un, s'il est permis de le dire,

(1) Voir ci-dessus, pag. 105, 153, 215 et 293. — Extrait du *Correspondant*, n° 50, tom. IV.

suit le cours des temps, tandis que l'autre les traverse en sens contraire.

L'alliance de ce double devoir est-elle possible? Il nous est permis d'en douter. Interrompre l'histoire d'une race de rois pour jeter un lourd demi-volume où l'on disserte, d'après l'abbé Lebœuf et dom Bouquet, sur les mœurs, lois, coutumes, gouvernemens de nos aïeux, où l'on range par ordre méthodique tous les accidens de l'ordre social depuis la constitution de la royauté jusqu'à la mercuriale des foires, c'est mentir à la vérité historique, c'est peindre un état social factice, composé de traits qu'on emprunte tantôt à un siècle, tantôt à un autre; c'est mettre et brouiller ensemble ce qui appartient à sept ou huit générations différentes, et enfin c'est faire le contraire de ce qu'on prétend faire, c'est-à-dire séparer les faits généraux des faits particuliers, la peinture de l'histoire. Jeter, au contraire, çà et là des faits qui, réunis, pourraient peindre les mœurs, commencer au bout d'un récit de bataille une demi-dissertation sur l'état de la science militaire, ou dans le tableau d'une cérémonie un petit traité sur le costume; couper sa science en morceaux, pour lui forcer, comme on peut, une entrée à travers les anneaux serrés de la chaîne chronologique, c'est manquer tout à fait le but, c'est laisser le lecteur tout-à-fait ignorant sur l'état général des mœurs, qui se déduit bien des petits faits, mais alors seulement qu'ils sont rapprochés; c'est en un mot lui laisser à faire le travail qu'on avait la prétention de faire pour lui. Ne sont-ce pas, au contraire, deux histoires différentes que l'histoire de l'état et celle de la société, l'histoire des événemens et celle de la civilisation, liées sans doute l'une à l'autre, pleines chacune des causes et des effets de l'autre, mais avec cela difficiles à réunir dans le même ouvrage; l'une astreinte à l'ordre exact des années, sans lequel la vérité du récit ne subsiste plus, l'autre, au contraire, ne pouvant se plier à cet ordre, obligée de prendre le temps par grandes masses, de compter par générations, et de faire un jour de chacune d'elles? Ne sont-ce pas en un mot deux livres à faire?

M. de Châteaubriand, par la forme de son ouvrage, échappait à cette difficulté. Ce simple titre d'études, trop modeste si l'on considère tout ce qu'il cache, lui permettait de ne faire du récit qu'autant qu'il voulait, de faire de la peinture autant qu'il pouvait le désirer. Ainsi, après avoir couru rapidement sur l'histoire des empereurs romains, jetant sur chacun d'eux quelqu'une de ces nobles paroles qui valent des pages de récit, il reprend ensuite d'une autre manière ces quatre siècles qu'il a mesurés au pas de course,

et partageant la société en trois grandes branches, il montre à ses lecteurs les trois magnifiques tableaux du paganisme, de la chrétienté et de la barbarie. Là se retrouve ce qu'a omis la rapidité du récit, là les faits reviennent prendre leur place, non dans l'ordre des temps, mais dans l'ordre philosophique de la pensée; là les personnages de l'histoire se montrent rapprochés par la ressemblance de leur action sociale; là enfin l'histoire se présente toute d'une seule vue; là en un mot, serait l'histoire, si l'histoire n'était pas le récit; M. de Châteaubriand lui a ôté ce qu'elle a de gênant, d'aride, d'inévitable pourtant si on veut la faire complète; il lui a laissé ce qu'elle a de beau, de concordant, d'harmonieux; il n'en a retranché que ce que nous oublierons volontiers, et pourtant, par cela seul, ce qu'il a fait n'est pas une histoire.

D'ailleurs, son génie, fertile en rapprochemens, liant les faits par la pensée qu'ils voilent, plutôt que par leur nature matérielle, le portait peu à la forme purement historique, à celle qui prend les événemens à leur naissance, les suit de proche en proche dans leurs phases diverses, en un mot raconte et raconte toujours. Peintre et philosophe plus qu'il n'est historien, il supporte impatiemment ce joug des chronologies qui laisse tant de lacunes ou exige tant de transitions factices. Il s'élance vers le moment où il pourra nager dans un flot de pensées et d'images, où, prenant à droite et à gauche, en avant, en arrière, ni les faits ni les idées ne lui manqueront jamais; il sacrifie tout pour le tableau qu'il prépare; car alors qu'il se réserve de caractériser les hommes qu'il nomme maintenant à peine, c'est pour ce moment qu'il garde les traits les plus éclatans de l'histoire, les plus belles paroles des hommes, les plus brillantes inspirations de son génie.

Même dans ce qui est de pur récit, lorsqu'il s'arrête davantage, ce n'est pas pour raconter, c'est pour peindre. Nous avons déjà cité la partie de son premier discours où il parle de l'empereur Julien. Il a vu les choses tout autrement qu'un historien ne l'eût fait. Celui-ci, prenant par la main le jeune César, l'eût montré d'abord aux écoles d'Athènes, faible chrétien, ardent disciple; il l'eût conduit en Asie et en Gaule, l'eût fait païen, l'eût fait empereur, aurait peint la transformation successive de sa pensée, de sa conduite, de sa fortune, les phases de sa persécution, de ses guerres et de sa mort. Cette manière, qui convient moins au génie élevé, qui est peut-être plus servile, est peut-être aussi plus vraie. Elle a son éclat, même pour l'imagination, qu'elle conduit à travers les faits, comme si les faits se passaient aujourd'hui; elle conserve

mieux l'impression contemporaine, parce qu'elle la suit dans ses moindres degrés ; elle s'associe mieux à la vue politique lorsqu'il s'agit des grandes choses, à l'intérêt du roman lorsqu'elle poursuit la vie d'un homme. Mais M. de Châteaubriand a accepté la vie de Julien comme un tout qui l'a frappé par ses rapports d'ensemble, et non par la succession de ses phases. Julien a été pour lui non un homme, mais une philosophie et un livre qu'il a reproduit à sa manière, et qu'il jette à ses lecteurs toute d'un seul coup, comme il leur jetterait, par exemple, un tableau de la philosophie de Platon.

C'est donc dans le talent du peintre et dans la vue du philosophe, que dans le récit même de l'historien soit politique, soit romanesque, qu'il faut chercher le génie de l'auteur. On le trouvera tout entier en deux surtout de ces trois grands tableaux dont nous parlions tout à l'heure. Nous avons déjà dit un mot du troisième, le tableau des mœurs païennes ; nous y avons remarqué quelques lacunes ; de plus, quoique plein de vie, de vérité et de détails, quoique abondant surtout en idées sur la philosophie d'alors, il a, ce me semble, un défaut, celui de présenter sous une seule et même vue les quatre siècles qui se sont écoulés entre Auguste et Théodose. Dans cet espace de temps, la société païenne a changé bien des fois ; bien des idées différentes, bien des influences diverses ont fait varier la philosophie, la religion et les mœurs. Le peuple de Tibère n'était ni celui de Marc-Aurèle, ni celui de Julien. M. de Châteaubriand cependant, sans ignorer ces différences, semble quelquefois les confondre ; il emprunte pour le même tableau des traits à des âges bien divers ; il fait un peu (mais ici on sent que ce n'est pas sans inconvénient), pour la vie du monde païen, ce qu'il a fait pour la vie de l'empereur Julien.

Au contraire, dans le tableau des mœurs chrétiennes, où les différences sont bien moins perceptibles, M. de Châteaubriand a parfaitement discerné les époques ; personne, je crois, ne les avait mieux précisées ni mieux nommées que lui. Ici déjà il a été beaucoup plus historien. Mais lorsque, dans une même époque, il trouve le sujet d'un tableau tout entier, lorsqu'un seul et grand événement lui a offert à peindre les mœurs les plus saillantes et les plus poétiques, lorsque, sans être obligé de violer en rien cette gênante vérité chronologique, il peut faire comparaître les peuples les plus divers, les hommes les plus étonnans, les révolutions les plus graves, son talent s'élève alors à un degré admirable de poésie et de vérité. Son tableau des mœurs barbares est un chant épique sur

cette grande ruine romaine, qui se termine par une beauté toute de poète, l'espérance d'une société nouvelle qui va grandir au pied de la croix. M. de Châteaubriand est ici plus vrai et en même temps plus poète que jamais. C'est que la vérité en général marche très-bien avec la poésie, et que, si elle peut feindre, elle ne peut jamais être fausse. Cette histoire des barbares que nous appelions aride, fatigante, embrouillée, est devenue pleine d'intérêt et de grandeur, dès qu'un homme l'a comprise, et qu'au lieu de la pensée humaine de Gibbon, M. de Châteaubriand y a mis la pensée divine. Il nous révèle ici combien un fait peut devenir grand au lieu d'être petit, clair au lieu d'être obscur, plein d'intérêt au lieu de fatiguer, parce qu'on le raconte avec un mot de plus, mais un mot comme celui de Providence.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse raisonnée de l'histoire de France. C'est encore le même système de récit, rapide, semé de traits brillans, mais trop court pour satisfaire à la plénitude de la compréhension historique. De grands tableaux comme ceux qui terminent la première partie ne pouvaient plus se retrouver là; il eût fallu une vue européenne au lieu d'un récit purement national, et le temps n'eût pas suffi à M. de Châteaubriand. Nous trouvons à leur place des morceaux moins élevés, mais brillans, ingénieux, curieux, pleins de science, d'imagination, d'une riante et spirituelle confusion. Notre siècle, qui aime le gothique par mode; qui s'amuse du moyen âge comme d'un de ces vieux tableaux que le quinzième siècle nous a laissés, dont les cadres à ciselures et à compartimens rassemblent mille sujets divers, mille figures bizarres, d'un rouge ou d'un bleu bien voyant, avec des dorures faites comme d'hier, notre siècle eût compris difficilement une histoire tout-à-fait calme, tout-à-fait reposée du moyen âge. M. de Châteaubriand lui en a fait une poétique, admirable bigarrure où, dans ce langage qui est toujours le sien, c'est-à-dire toujours brillant, facile et divers, il donne et des détails sur la chevalerie et de l'érudition sur l'architecture, des anecdotes de Brantôme et des sermons de saint Bernard, des satires et des édits, des peintures de repas, des modes d'habillement. Tout cela est vrai, tout cela est historique, tout cela est bon. M. de Châteaubriand sait bien que ce n'est pas là toute l'histoire; mais il n'a pas voulu faire une histoire complète, et il a parfaitement fait ce qu'il a fait.

Il faut pourtant ici reprendre quelque chose : M. de Châteaubriand nous semble encore s'être mis un peu à l'aise avec les épo-

ques, et avoir bien agrandi cette sphère du moyen âge, où il a puisé tant de faits, tant de réflexions, tant d'idées. Le morceau dont nous parlons principalement semble, d'après son titre, devoir s'appliquer seulement aux douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles. C'est déjà beaucoup pour un seul tableau, et la confusion des temps ne peut-elle en résulter? Mais ce n'est pas tout. Il s'agit de juger la pureté des mœurs d'alors, et M. de Châteaubriand cite d'abord Grégoire de Tours, puis saint Bernard, puis Pétrarque, puis Péter Plowman et les troubadours. Ces autorités appartiennent à des âges bien divers, et la peinture est-elle bien vraie quand elle est formée de traits empruntés à chacune d'elles? Nous avons en vérité quelque peine à faire cette remarque, tant est brillant le tableau que nos observations tendraient à décolorer, tant sont curieux, romanesques, heureusement rapprochés, ces traits que la sèche vérité voudrait disjoindre. Quel qu'il soit, ce tableau, nous n'aurons jamais le courage de le souhaiter défait. Mais il est bon d'observer ce qui peut conduire à l'erreur, à la contradiction même dans les jugemens. En citant dans le même morceau des auteurs du cinquième et du seizième siècle, en mettant en ligne, pour en faire la peinture d'une même société, les singularités de sept ou huit sociétés diverses, on est plus riche sans doute en documens curieux; mais aussi les jugemens sont-ils moins sûrs. Ainsi M. de Châteaubriand, lui qui voit si bien d'ordinaire, accumule dans un endroit une foule de preuves de la corruption, des crimes, de l'immoralité du moyen âge, et ailleurs il admire « cette » société entière qui reposa sur des simples engagemens, et n'eut » d'autre loi d'existence qu'une parole. »

C'est qu'en effet, en bien et en mal, il y avait de tout au moyen âge; il fut, comme le dit M. de Châteaubriand au même endroit, « innocent et corrompu, libre et opprimé, raisonnable et absurde. » Alors comment le juger? M. de Châteaubriand a été peut-être sévère envers lui; nous ne contestons pas *le fait* de grands désordres et de grands crimes. Mais une société où la foi et la conscience individuelle font seules la police, s'il est permis de s'exprimer ainsi, où il n'y a presque pas de frein matériel, où la peine, quand elle a lieu, n'est qu'une représaille et une vengeance, sans rien de régulier ni de légal, possède toujours dans son sein un assez grand nombre d'hommes mal nés pour la couvrir d'horribles désordres. Qu'arriverait-il aujourd'hui s'il fallait revenir à la police du moyen âge, si quelques jurats ignorans dans les villes, quelques seigneurs violens dans les campagnes, étaient les seuls répresseurs du crime?

Que le moyen âge, par ce vice de sa constitution, fût plus malheureux que notre temps, je le conçois assez; que les hommes fussent plus mauvais, c'est ce que l'histoire ne pourra jamais dire, et ce que sans doute M. de Châteaubriand n'a pas voulu dire; car juger les cœurs est au-dessus de nous.

Il faudrait encore considérer M. de Châteaubriand sous un autre rapport, celui de la philosophie historique. La seconde partie de son ouvrage, surtout, est semée d'une foule d'aperçus qui jettent souvent une large lumière sur l'histoire de France. Il serait aisé de lier ces pensées éparses et l'on en ferait une série d'idées presque complètes sur la philosophie de notre histoire. Mais ici la forme du récit emportait l'écrivain; il fallait, comme il le faut à tout historien, ou jeter çà et là ses idées en laissant au lecteur le soin de les recueillir ou les rappeler, toutes à chaque occasion, et à chaque anneau de la chaîne, reprendre la chaîne tout entière. Voilà encore une chose qui nous semble incompatible avec le récit des faits, une philosophie complète et méthodique de l'histoire. Ce serait peut-être encore, après l'histoire des faits et celle des mœurs, une troisième histoire à faire.

Après tout, ce sera une grande œuvre que celle de M. de Châteaubriand. Ces Etudes, sans être une histoire, valent pourtant bien des histoires. Elles jettent sur les faits bien plus de lumière, bien plus de poésie, bien plus de vérité nouvelle que ne pourrait en faire un ouvrage complètement historique. Elles pousseront, nous osons l'espérer, les générations nouvelles à mieux comprendre et à mieux étudier le grand livre des annales humaines, livre plein de religion, de philosophie, de politique. Nous croyons pouvoir espérer que l'étude de l'histoire sera appelée à contribuer de beaucoup à la régénération de la pensée humaine. Quand nous voyons combien se sont élevés, dans l'ordre politique et dans l'ordre moral, ceux qui ont aimé cette étude pour elle-même, qui l'ont suivie avec bonne foi et avec ardeur, combien, d'un autre côté, ceux qui repoussent les doctrines de religion et de liberté, sont ignorans et ennemis de l'histoire de nos aïeux, il nous semble que quelque chose de grand puisse sortir du caprice qui porterait une nation à connaître et à aimer ses annales. Il y a un rapport très-étroit entre les souvenirs de l'histoire nationale et l'amour du pays. Plus l'histoire est populaire, plus il y a de sens, de stabilité, de vraie nationalité dans les peuples. Un symptôme contraire c'est l'inimitié pour le passé, quel qu'il soit, la destruction des signes qui le rappellent, des monumens qu'il nous a laissés, l'affectation de l'igno-

rer, d'en médire, d'en effacer la trace, ce délire enfin qui voudrait faire que ce qui a été n'eût pas été. Nous avons vu d'assez près ce triste symptôme, brutal égoïsme d'un siècle qui ne comprend que sa vie matérielle et brise les souvenirs parce que les souvenirs sont de la vie morale. Il y a, à cet égard, un instinct dans les ennemis du bien, et cet instinct doit instruire leurs adversaires.

J.

MARSILE FICIN.

Marsile Ficin, restaurateur de la philosophie de Platon, fut l'un des hommes les plus remarquables du siècle de la renaissance, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus à remettre en honneur les sciences et les lettres si long-temps oubliées dans la poussière séculaire où elles étaient ensevelies. Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de leur donner quelques détails peu connus sur ce personnage et sur son époque, tirés presque tous de ses écrits.

Marsile Ficin naquit à Florence le 19 octobre 1433. Son père était médecin de Côme de Médicis. Marsile, dans une de ses lettres, raconte sur ses parens une histoire où se trahit le goût pour le merveilleux qui le caractérisait. « Ma mère Alexandra, dit-il, avait pour père Jean et pour mère Angèle. Alexandra était à Fighino, Jean dans une autre ville, et Angèle à Florence. Celle-ci écrivit à son mari et à sa fille qu'elle se portait bien et reviendrait le lendemain; la nuit suivante, tous deux la virent pendant leur sommeil. Elle apparut à Alexandra dans le vestibule de la maison, et, comme la fille témoignait à sa mère la joie de la revoir; adieu, lui dit-elle, en se dérobant à ses embrassemens; prends soin de faire prier pour moi. Elle dit à Jean : combien je vous plains, mon cher Jean : adieu, priez Dieu pour moi. Ils s'éveillèrent tous deux en poussant un cri, la croyant morte. Ils envoyèrent à Florence; on leur annonça que cette nuit même elle avait cessé de vivre. Vous êtes étonné, continue Ficin; écoutez quelque chose d'aussi extraordinaire. Ma mère donna un de ses fils à nourrir à une paysanne. Dix-sept jours après, faisant la sieste, il lui sembla qu'elle éprouvait de cruelles angoisses de cœur, et que sa mère morte depuis long-temps la secourait et lui disait : Ne t'afflige pas, ma fille. Le lendemain on vint lui dire que son enfant avait été étouffé par sa

nourrice. Je ne parle pas du rêve où elle vit son mari tomber de cheval, et le lieu où avait lieu cette chute; j'en pourrais conter bien d'autres encore. »

Ficin naquit dans ce siècle où le goût des lettres commença à se répandre, où les travaux des Grecs chassés de Constantinople contribuèrent à dissiper l'ignorance et la barbarie des âges précédens. « Ce siècle, dit-il quelque part, mérite bien le nom de siècle d'or quand on considère tout ce qu'il a fait. C'est lui qui a rappelé au jour les arts libéraux à peu près morts, la grammaire, la poésie, la rhétorique, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, etc. » Les Médicis régnaient alors à Florence, et favorisaient de tout leur pouvoir les progrès des sciences et des lettres. Le grand Côme avait jeté les fondemens d'une riche bibliothèque que ses enfans augmentèrent, et pour laquelle la Grèce fut dépouillée à grands frais de ses manuscrits les plus rares et les plus précieux. Laurent de Médicis spécialement avait à un tel point le désir de rassembler tous les trésors de l'antiquité, et de fournir de nouvelles ressources aux grands esprits dont il était entouré, qu'il voulait y employer toutes ses richesses, et qu'il disait souvent qu'il vendrait jusqu'à ses meubles pour continuer sa noble entreprise. A son lit de mort, il avait fait appeler près de lui Pic de la Mirandole et Ange Politien : « O mes amis, leur dit-il, j'aurais voulu que Dieu me laissât seulement le temps de compléter votre bibliothèque. »

Marsile dut à son heureux naturel et aux facultés remarquables qui se montrèrent chez lui dès son enfance la faveur de Côme de Médicis, qui le combla de ses bienfaits tant qu'il vécut. C'est sous ses auspices qu'on lui inculqua de bonne heure les doctrines de Platon, dont il fut toute sa vie défenseur si zélé et propagateur si ardent. « Côme le-Grand, dit-il dans la dédicace de son Plotin à Laurent de Médicis, à l'époque du concile de Florence et de la négociation entre les Grecs et les Latins, entendit souvent un philosophe grec nommé Gemiste disserter sur les dogmes de Platon. Il en fut si frappé qu'il conçut aussitôt le plan d'une académie, et qu'il me destina, moi enfant, et fils de son médecin Ficin, à l'accomplissement de cette grande œuvre. Mon éducation fut dirigée en conséquence. Il prit soin que j'eusse tous les ouvrages non-seulement de Platon, mais encore de Plotin, etc. » Aussi dans la préface de son livre sur la vie, il appelle Côme son second père : « Moi, prêtre indigne, dit-il, j'ai eu deux pères, Ficin le médecin, Côme de Médicis : l'un m'a donné la première naissance,

l'autre la seconde : le premier m'a recommandé à Galien, médecin et platonicien; le second m'a consacré au divin Platon. Ainsi tous les deux ont voué Marsile à un médecin : Galien médecin des corps, Platon médecin des âmes. »

Outre la philosophie, Ficin aimait et cultivait la médecine et la théologie. Il avait aussi du goût pour la musique et chantait souvent en s'accompagnant de la harpe pour ranimer son esprit abattu sous le poids des travaux et des soucis et pour chasser la mélancolie. « Après m'être occupé de médecine et de théologie, écrit-il à un de ses amis, je chante et joue de la lyre pour ne point recourir à d'autres amusemens des sens, pour chasser les douleurs du corps et de l'âme, et élever mon esprit vers Dieu : je suis en cela le conseil de Mercure et de Platon qui disent que la musique nous a été octroyée par Dieu pour dompter le corps, calmer l'âme et louer la Divinité. »

La vertu et la science de Ficin lui valurent la faveur constante des Médicis. Rien de plus intéressant que ce qu'il raconte de ses rapports entre lui et ces princes. « Pendant plus de douze ans, dit-il, j'ai philosophé avec le grand Côme : il était aussi ingénieux dans la discussion qu'habile et ferme dans le gouvernement. Je dois beaucoup à Platon, mais je ne dois pas moins à Côme. Ces vertus dont Platon m'avait fait entrevoir l'idée, Côme m'en montrait la réalité. Comme Solon, après avoir cultivé la philosophie toute sa vie même au sein des affaires les plus importantes, il s'y rattachait surtout dans ses derniers jours au moment de quitter nos ténèbres pour la lumière. Il mourut peu de temps après que nous avions lu ensemble le livre de Platon sur le principe unique des choses et sur le souverain bien, comme pour aller jouir de ce bien qu'il avait pressenti dans la discussion. » Voici une lettre de Côme à Marsile : « Je suis depuis hier à la campagne pour cultiver non mes champs, mais mon esprit. Venez me voir le plus tôt possible : portez avec vous le livre de notre cher Platon sur le souverain bien que je pense que vous avez traduit du grec en latin suivant votre promesse. Car je ne désire rien plus ardemment que de savoir quelle est la voie la plus sûre pour arriver au bonheur. Venez donc et n'oubliez pas la lyre d'Orphée. »

Ficin fut prêtre et chanoine de la cathédrale de Florence : il prononça quelques sermons en public comme le prouvent des homélies publiées avec ses lettres, dont l'une a pour titre : Discours de Marsile Ficin sur la charité, prononcé devant le peuple dans

le collége des chanoines de Florence. Les Médicis le chargèrent de professer la philosophie dans l'académie fondée par eux, et une foule d'auditeurs se pressait autour de lui. Tout ce que la Toscane avait alors de plus illustre était au nombre de ses élèves ou de ses amis. A l'exemple de Platon qui dans le Cratyle appelle maître parfait celui qui sait bien interroger et bien répondre. « Je ne donne des leçons à personne, disait Marsile, mais je fais des questions, des exhortations, je provoque à enfanter les esprits féconds de mes amis. » Sa renommée ne resta pas circonscrite dans les limites de l'Italie; des princes étrangers lui envoyèrent pour recevoir ses leçons des hommes distingués de leur pays : Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'engagea à venir près de lui pour qu'il pût recevoir de sa propre bouche les doctrines de Platon, invitation à laquelle la santé de Ficin ne lui permit pas de se rendre. Tel était à cette époque l'amour des princes et des grands pour le génie et la science. C'est qu'eux-mêmes avaient des pensées élevées et de hautes lumières. « L'autre jour, à la campagne, après avoir disputé sur le bonheur, écrit Marsile à Laurent de Médicis, nous sommes enfin tombés d'accord lorsque vous avez établi ingénieusement que le bonheur est plutôt dans les actes de la volonté que dans ceux de l'intelligence. Nous sommes convenus que nous rédigerions cette discussion, vous en vers, moi en prose; vous avez déjà rempli votre tâche par un poëme élégant : la mienne ne l'est pas encore, mais avec l'aide de Dieu j'espère qu'elle le sera bientôt. »

Marsile était d'une fort petite taille et d'une complexion délicate : sa santé fut habituellement mauvaise. En 1474, pendant qu'il corrigeait son livre sur la religion chrétienne, il eut une maladie à laquelle il succomba presque : « Je tombai dans une telle faiblesse, écrit-il à Marccalchi de Ferrare, que je désespérais d'en revenir : je repassais donc dans ma tête tout ce que j'avais lu depuis trente ans cherchant s'il ne me viendrait pas quelque chose qui pût consoler mon âme abattue. Les écrivains profanes, à l'exception de Platon, ne me fournissaient rien; mais les paroles du Christ me consolaient bien autrement que celles des philosophes. Je fis de plus un vœu à la Sainte-Vierge et lui demandai une marque que j'avais été exaucé. La respiration me revint un peu et je reçus en songe l'assurance de ma guérison. » Sa piété se montre à chaque page de ses écrits. Il donne dans une de ses lettres une belle prière qu'il adressait tous les jours à Dieu pour le prier d'éclairer son esprit et de fortifier sa volonté. Il était un peu enclin

à la superstition et trop infatué d'astrologie judiciaire : c'était le goût et la folie de ce siècle.

Il fut même accusé de magie auprès du pape pour son livre *sur la Vie*, où il enseignait comment il fallait conformer sa vie à la constitution des astres qui y présidaient, et où il prétendait pouvoir faire des choses merveilleuses au moyen de figures astrologiques. Il ne dut qu'à la protection de ses amis d'éviter une condamnation.

On sait assez quel était son amour et son admiration pour Platon. Nous ne voulons pas ici exposer ses systèmes, il faudrait analyser toute la philosophie platonicienne : mais on peut dire en général que ses opinions étaient enveloppées d'allégories si obscures et voilées d'un langage si poétique qu'elles en étaient souvent inintelligibles. Entraîné au-delà des bornes par son goût pour Platon, il soutint que le *Criton* de ce philosophe renfermait les fondemens de la religion chrétienne et crut voir une concordance parfaite entre les doctrines de Moïse et celles de l'élève de Socrate. Il aurait voulu que Platon fût lu dans les églises comme les livres saints, et il appelait ses frères en Platon ceux qui avaient pour lui son goût et son amour. Ces platoniciens étaient nombreux à Florence, grâce à lui. On vit les Médicis eux-mêmes célébrer solennellement le jour de naissance de Platon par un festin magnifique où était convoquée une assemblée de savans et où l'on discutait à la manière des *symposiaques* de l'antiquité.

Les ouvrages de Marsile Ficin sont très-nombreux. Le plus célèbre est son édition de Platon, qu'il traduisit le premier tout entier en latin, et auquel il joignit des commentaires. C'est un admirable travail, surtout lorsqu'on songe aux difficultés qu'il présentait alors avant que l'impression et la critique philologique n'eussent facilité l'accès du texte : cependant il ne faut pas entièrement se fier à cette traduction, parce que Ficin, dominé par ses idées particulières, prête trop souvent à Platon quelque chose d'obscur et de subtil, qu'il avait puisé dans l'étude des platoniciens d'Alexandrie. Son Platon terminé, il publia une version de Plotin; puis plusieurs ouvrages d'Iamblique, de Proclus, de Porphyre, de Synésius, de Psellus, de Théophraste, de Speusippe, etc., puis un livre de lui sur le plaisir, où il a mieux aimé exposer brièvement les diverses opinions des philosophes sur ce sujet que de faire connaître la sienne. Ses lettres furent publiées de son vivant : elles sont médiocrement intéressantes, parce qu'elles donnent peu d'éclaircissemens sur

l'histoire littéraire de cette époque, pleines qu'elles sont d'allégories et de subtilités philosophiques et astrologiques.

Marsile Ficin mourut en 1499, à sa maison de campagne de Corregio. Le cardinal Baronius assure qu'il apparut après sa mort à un de ses amis. Voici comment il raconte cette histoire : « Ficin, dit-il, était intimement lié avec Michel Mercato. Un jour qu'ils discutaient l'opinion de Platon sur ce qui reste de l'homme après son trépas, et la comparaient avec ce que nous apprend la foi chrétienne, ils se promirent solennellement que le premier d'entre eux qui mourrait reviendrait, s'il le pouvait, révéler à l'autre les mystères de l'autre vie. Peu de temps après, Michel, s'occupant dès la pointe du jour de ses études philosophiques, entendit le bruit d'un cheval au galop qui s'arrêta tout à coup à la porte de sa maison, et la voix de Marsile, qui criait : O Michel, Michel, tout ce qu'on nous dit est vrai ! » Michel, à la voix de son ami, courut à la fenêtre, et le vit par derrière, revêtu d'un habillement blanc et monté sur un cheval blanc ; il l'appela de toutes ses forces, le suivit un instant des yeux, mais il disparut. Dans son étonnement et son inquiétude, il alla savoir des nouvelles de son ami, et apprit que Marsile était mort à l'heure même où il l'avait vu et entendu (1).

(*Le Correspondant n° 50, tom. IV.*)

HISTOIRE DE L'AME,

Par le docteur Schubert, professeur à Munich.

(Troisième article (2)).

Deux forces se partagent le monde et se combattent comme d'irréconciliables ennemis : ces deux forces sont la vie et la mort, dont la nature extérieure nous présente une image dans la lumière et la pesanteur. La lumière est l'âme de la corporalité, une image visible de l'élément divin ; car Dieu lui-même est lumière, et en

---

(1) Baron. *Annal. ecclésiast.* Tome V.

(2) Extrait du *Correspondant*, n° 51, tom. IV. — Voir ci-dessus, pag. 275 et 307.

lui il n'y a point de ténèbres. Mais dans les chaos les élémens supérieurs et les élémens inférieurs étaient confondus. Dieu sépara la lumière des ténèbres. Comme le jour et la nuit, quoiqu'ils soient différens, forment ensemble un jour de la terre, ainsi l'âme et le corps, malgré leur différence, forment une seule vie terrestre. Dieu sépara les eaux supérieures des eaux inférieures, et il établit entre elles un firmament, et il appela ce firmament ciel. « Un monde » est là qui des profondeurs de l'ancienne et nocturne obscurité, » jette sa splendeur, lorsque le soleil, né plus tard, a disparu avec » ses rayons; un monde d'une eau lumineuse, supérieure, originelle; » ce monde des étoiles fixes et de leurs formes de nuages lumi» neux, c'est le ciel antique, le ciel du commencement, qui, créé » en même temps que la terre, était ce qu'il est aujourd'hui lors» que la terre était obscure, vide et déserte. Un vaste abyme, un » vide, le seul peut-être de son espèce dans tout le domaine de » la visibilité, sépare le monde des étoiles fixes du système de » notre terre, du soleil et de ses planètes. De l'autre coté com» mence un ordre de choses différent de celui-ci, comme l'air, » tissu de puissances célestes et entrelacé de nuages, diffère de la » surface pesante de la terre. Une mer et un fleuve d'éther lumi» neux et fluide, qui encore aujourd'hui sous nos yeux, s'épaissit » çà et là en nuages de lumière ou s'allume en étoiles. La force » grossière de l'attraction et la répulsion, qui soumet ici-bas les » corps à cette pression et à cette impulsion sans relâche ne do» mine point dans ces globes lumineux. L'étoile à la splendeur so» laire erre avec l'étoile brillante comme un soleil. Un vaste abyme » ne la sépare point de sa compagne; toutes deux courent autour » d'un centre invisible et incorporel. »

Il y a dans l'homme une trinité formée par l'esprit, l'âme et le corps; à cette trinité correspond dans la nature inorganique celle de l'air, de l'eau et de la terre. L'air est sous plusieurs rapports le producteur des tons et de leur harmonie, non-seulement de ceux que l'oreille perçoit, mais plus encore des tons devenus visibles, des formes régulières de la nature inorganique; et c'est ici que se montrent plus clairement que partout ailleurs ces harmonies et ces ordres de nombres dont Pythagore avait compris le véritable sens. Certains rapports de mélange des élémens sont une gamme devenue visible. L'unité existait; mais la variété et la multiplicité n'étaient pas encore produites. Il y avait comme un dôme plein de saintes écritures et de formes profondément significatives; mais dans ce dôme un silence morne; pas un genou qui se courbe, pas

un œil qui s'élève priant, pas une bouche qui loue. Comme la glace de la haute montagne formant un amas de cristal, quand souffle la chaleur de l'été se divise en gouttes qui, réfléchissant chacune l'image du soleil, coulent çà et là; ainsi l'unité s'ouvre et produit la multiplicité de l'être. Le royaume des plantes comparé au règne animal est l'ouvrage d'une force maternelle et formatrice qui prépare la matière vitale. Le règne végétal ressemble à l'enfant dans le sein de la mère; le règne animal à l'enfant né qui respire et se meut d'un mouvement qui lui est propre. On dit que les pensées, les désirs, les sentimens de la mère influent sur l'enfant qu'elle porte, et se réfléchissent en lui. Ainsi dans le règne végétal se réfléchissent les pensées d'une mère invisible, qui porte et forme dans son sein les choses visibles. La nature entière est dans un état d'ascension inquiète jusqu'à ce qu'elle ait trouvé dans l'homme un point de repos. La plante aspire vers l'animal, l'animal vient comme se soulager auprès de l'homme, et dans ses cris et dans ses chants il y a quelque chose de triste et comme un douloureux souvenir d'une ancienne familiarité perdue. Enfin la nature fête son sabbat dans l'homme qui la complète. Ici commence la seconde partie de l'ouvrage qui nous occupe; l'homme étant composé d'âme et de corps, il est naturel de considérer d'abord celui-ci, car tout être inférieur réfléchit dans un certain degré l'être qui est au-dessus de lui.

Cette seconde partie est justement intitulée : *Reflet de l'âme dans la nature du corps.* L'auteur trouve dans chacune des parties de celui-ci une image de quelque fonction de l'âme, et si cette analyse paraît quelquefois poussée trop loin, elle est toujours ingénieuse. Nous nous contenterons d'indiquer quelques-unes de ses observations qui nous paraissent plus importantes sous le rapport philosophique, et d'abord, en parlant de la formation des os, il remarque que c'est l'oreille qui se forme la première, ce fait approfondi et traduit en une idée philosophique est propre à jeter un grand jour sur la question fondamentale qui a occupé dans ces derniers temps les esprits en France, et que M. de Bonald a soulevée. L'auteur trouve dans la génération un rapport intime avec la mort et la corruption qui en est la suite, et l'expérience qui nous apprend que plusieurs animaux n'engendrent qu'au prix de leur propre vie confirme singulièrement cette observation. Le principe de la mort est aussi, d'après lui, un désir qui saisit l'âme et ne la quitte jamais, désir qui la fait soupirer d'un ineffable soupir vers le lieu de son repos. L'homme de *l'au-delà* peut se réjouir de voir approcher la vague de l'éternité, parce qu'il a un corps fait pour ce

nouvel élément. Pour beaucoup la ruine de ce corps visible sera ce qu'est la chute d'un échafaudage pour celui qui se tient dessus, un commencement de longues douleurs. En général, on trouve dans la partie physiologique de l'ouvrage une foule d'aperçus nouveaux, ingénieux et profonds, de faits qui viennent à l'appui des idées, et qui jettent un grand jour sur plusieurs points de la science encore peu observés, surtout en France, et, après avoir ainsi parcouru tout le domaine de la physiologie, non dans un état d'abstraction matérialiste, mais toujours considérée dans son rapport avec le principe vivifiant. Le lecteur se trouve conduit à la troisième partie de l'ouvrage, qui traite proprement de l'âme de l'homme.

L'univers n'est qu'un reflet infini dans ses degrés de cette lumière éternelle qui brille au sommet de l'être et dont les rayons jaillissant de la circonférence immobile ceignent de leurs couleurs tous les objets qu'ils éclairent, et se refractant en mille et mille sens divers, produisent cette admirable variété, dans l'unité non moins admirable qui forme de toutes les parties du tout un ensemble parfaitement ordonné. Ainsi la lumière divine en se produisant au-dehors par la création, se réfléchit d'abord dans ces esprits angéliques, miroirs fidèles et sans tache du Créateur, puis descendant par les anges des degrés les plus inférieurs sur l'homme placé aux limites de deux mondes et formant l'anneau par lequel ces deux mondes se tiennent et s'entrelacent, elle se joue d'abord dans cette partie supérieure de l'humanité, et l'esprit se réfléchit à son tour dans l'âme qui anime le corps et le pénètre de ses rayons. Aussi l'auteur de l'ouvrage dont nous nous occupons a-t-il d'abord considéré, dans une première partie, le corps comme miroir et reflet de l'âme, et parce que le corps humain est lui-même un petit monde et réunit en abrégé tous les élémens dont la composition forme l'univers, l'auteur s'est trouvé naturellement conduit à traiter les objets qui pour une science superficielle paraissent avoir le moins de rapport avec la psycologie. Dans la troisième partie de l'ouvrage, il examine plus particulièrement les rapports de ressemblance qui existent entre l'âme et le corps qu'elle vivifie. Car, conformément à sa première division, il suit toujours cette distinction si ancienne, et que l'on retrouve dans saint Augustin, de l'esprit, de l'âme et du corps. L'esprit qui vit dans l'horizon de l'éternité, qui se nourrit de la vérité, pure émanation des pensées infinies de Dieu, et du bien qui est comme la respiration extérieure de son amour. L'âme qui est dans le sang, selon la parole profondément vraie de l'Ecriture, qui anime, pénètre et vivifie le corps, et l'unit

à l'esprit placé si haut au-dessus de lui. Saint Thomas, en qui l'on trouve tout ce qui est beau et tout ce qui est vrai, saint Thomas dit quelque part que l'âme et le corps sont comme la chaîne et la trame qui, unies étroitement entre elles, forment un seul tissu jusqu'à ce que les fils usés se détachent et se brisent; c'est donc une idée aussi vraie qu'ingénieuse de chercher dans la constitution de l'âme, dans les inclinations qui lui sont propres, l'image du corps et de ses parties principales. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans les développemens si étendus et si instinctifs, auxquels a donné lieu ce point de vue, il nous suffit de l'indiquer. La première question qui se présente pour un psycologue qui prend pour point de départ la foi et l'Ecriture-Sainte est celle de la destination future de l'âme, et c'est aussi la première que traite l'auteur, toujours avec cette grâce et ce charme de poésie qui le distinguent, mais qui n'excluent pas cependant et la profondeur philosophique des vues et l'élévation des idées. L'âme étant une fois reconnue immortelle, il faut assigner l'état qui lui est propre après sa séparation du corps qui périt une fois qu'elle le rejette comme un vêtement usé et incommode; cet auteur particulièrement versé dans la science encore nouvelle du magnétisme qui occupe les esprits les plus profonds de l'Allemagne et dont les découvertes ont jeté un jour encore obscur à la vérité sur l'état de l'âme dans son état de vie propre et séparée, tire de cette science des solutions intéressantes sur la question qu'il se propose. Puis d'après un ordre naturel, il passe à l'examen de ces maladies de l'âme qui paraît comme morte et ensevelie dans le corps, état déplorable d'infirmité spirituelle où l'homme paraît bien souvent au-dessous de la brute qui conserve toujours l'instinct nécessaire à sa conservation, tandis que l'homme dans l'idiotisme et la folie perd souvent ce sentiment de la vie si profondément empreint dans les animaux les plus grossiers. On trouve dans ce chapitre de l'ouvrage des observations curieuses sur le crétinisme qui désole les familles habitant les montagnes des Alpes. F. J.

NOTICE SUR LE PAPE ACTUEL, AVANT SON EXALTATION (1).

On sait peu, en France surtout, ce qu'était le pape régnant avant son élection; nous trouvons, à cet égard, une notice intéressante dans les *Mémoires de la religion*, de Modène; elle est d'un écrivain aussi exact qu'estimable, qui était lié avec le père Capellari. Nous en extrairons ce qu'elle offre de plus propre à faire bien connaître l'auguste personnage qui en est le sujet.

Maur Capellari est né le 18 septembre 1765, à Bellune, dans l'Etat de Venise. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Camaldules, qui avait alors à Rome, à Classe, à Montecorone, à Murano, des monastères exemplaires et remplis d'excellens religieux. Le père Capellari professa la théologie dans son ordre. Les fruits de ses études ne furent pas renfermés dans le cloître, il publia, en 1799, un ouvrage sous ce titre: *Le Triomphe du Saint-Siége et de l'Eglise contre les attaques des novateurs battus par leurs propres armes*, Rome, in-4° de 453 pages. Cet ouvrage est dirigé principalement contre Tamburini (2) et les autres jansénistes d'Ita-

---

(1) Extrait de *l'Ami de la Religion*, n° 1839.

(2) Pierre Tamburini, de Brescia, d'abord professeur au séminaire de cette ville, puis au collège irlandais à Rome, et enfin à l'université de Pavie, a laissé de nombreux écrits, et on en annonçait dernièrement une édition à Milan, qui devait avoir 41 vol. in-8°. Le premier de ces écrits parait avoir été une dissertation latine sur la grâce, publiée à Brescia en 1771, in-8°. Cette dissertation fit beaucoup de bruit, et fut cause que le cardinal Molino, évêque de cette ville, ôta à Tamburini la chaire de Théologie qu'il avait au séminaire. Le cardinal Marefoschi accueillit Tamburini à Rome, et le plaça au collége des Hibernois. La dissertation fut traduite en français, et publiée à Paris en 1775, in-12; elle fut condamnée par un décret de l'Index, du 2 août 1790. En 1781, Tamburini donna l'*Analyse des prescriptions* de Tertullien, in-8° de 282 pag., qui fut attaquée dans plusieurs écrits, et mise à l'Index par décret du 7 août 1786. Il avait publié l'année précédente l'*Analyse des Apologies de saint Justin*, in-8° de 150 pag. Il fit paraitre à Pavie des *Leçons de théologie* (*prælectiones*) *sur la justice chrétienne et les sacremens*, 1783 et 1784, 2 vol.; *sur la Fin de l'homme et les vertus*, 1785, *sur la Morale chrétienne*, 1788, le tout formant 4 vol., qui furent mis à l'Index par décrets des 5 février et 2 août 1790.

Tamburini était alors professeur de morale à l'université de Pavie, et préfet des études du collége Germanique-Hongrois. On croit que c'est

lie. Dans la première partie, on trouve un discours préliminaire qui est en 82 articles. L'auteur présente ses vues sur la nature du

---

lui qui est le véritable auteur du traité *de la Tolérance ecclésiastique et civile*, publié sous le nom du jeune Trautmansdorf, élève au collége Germanique, ainsi que d'une explication qui accompagnait sa thèse. M. de Trautmansdorf désavoua depuis ces deux écrits. Le traité fut mis à l'Index par décret du 18 septembre 1789; il a été traduit en français par Poan-St.-Simon. Après avoir professé pendant huit ans la morale, Tamburini fut transféré à la chaire des lieux théologiques, et publia en 1787 des *Leçons* (*prælectiones*) *pour servir de prélude au Traité des lieux théologiques*; ces *Leçons* furent mises à l'Index le 11 janvier 1796. Mais l'écrit qui a rendu Tamburini plus cher au parti, c'est sa *Véritable idée du Saint-Siége*, publiée d'abord en italien à Pavie, en 1784, et plusieurs fois réimprimée; elle est à l'Index par décret du 7 août 1787. Il en a paru en 1819 une traduction en français, in-8°; le traducteur est, dit-on, M. Jaubert. La *Chronique religieuse* a fait un grand éloge de cet ouvrage, tom. III, pag. 310. Nous citerons encore de Tamburini son traité *de Verbo Dei scripto et tradito*, 1789, 3 vol.; ses *Lettres théologico-politiques sur la présente situation des affaires ecclésiastiques*. Ces lettres, en italien et en plusieurs volumes, sont sous le nom de l'abbé Augustin del Monte-Vicentino. L'auteur y réfute l'abbé Spedalieri, et y fait l'apologie des jansénistes. L'un et l'autre écrits sont à l'Index par décret du 10 juillet 1797. En 1798, Tamburini publia encore une *Introduction à l'étude de la philosophie morale*, et depuis il n'a cessé de mettre au jour des ouvrages de théologie et de controverse en faveur des sentimens qu'il avait adoptés.

On sait qu'il fut l'âme du synode de Pistoie, où Ricci l'appela, et où il remplit les fonctions de promoteur, quoiqu'il fût étranger au diocèse : on le regarde comme l'auteur des actes et décrets du synode. En 1794, l'Empereur François II, sur la demande de Pie VI, priva de leurs chaires Tamburini et Zola, son ami, et tous deux se montrèrent partisans de la révolution d'Italie : aussi l'Empereur supprima l'université de Pavie en 1799. Les Français s'étant emparés de nouveau de l'Italie, Tamburini fut nommé chevalier de l'ordre de la couronne de fer et membre de l'Institut des sciences. Il résida quelque temps à Bielle, en Piémont, et conservait dans un âge avancé tout le feu et toute l'activité de la jeunesse. On le regardait comme la colonne et l'oracle du parti. Il est mort au commencement d'avril 1827, à l'âge de 90 ans. Ce fut un des plus ardens propagateurs des réformes de Joseph, et un des ennemis les plus déclarés de la cour de Rome. Voyez entre autres ses *Lettres théologico-politiques*. Nous indiquerons encore ses *Leçons de philosophie morale et de droit naturel*, publiées à Pavie en 1806, et où cet apôtre du rigorisme se montre, dit-on, favorable au mariage des prêtres. Il a paru en Italie une notice sur ce coryphée des jansénistes, et un savant estimable de Milan avait eu la bonté de nous l'adresser; mais elle ne nous est point parvenue. Nous le regrettons d'autant plus, qu'elle ne pouvait manquer d'offrir des détails curieux sur un homme actif et sur un écrivain fécond, qui avait exercé quelque temps une assez grande influence sur les affaires ecclésiastiques de l'Italie.

gouvernement et sur l'immutabilité de celui de l'Eglise ; il suit pas à pas les sophismes de l'école dont Tamburini était alors le coryphée en Italie. Il défend la monarchie de l'Eglise, et démontre la souveraineté des pontifes romains par le raisonnement, par la tradition et par l'histoire. Il explique la conduite de Grégoire XII lors du concile de Constance, et traite diverses questions relatives à cette assemblée. A la fin de cette première partie, le père Capellari fait voir la tendance des jansénistes vers la souveraineté du peuple, lorsqu'ils dépouillent le pape de ce qu'il y a de plus important dans sa primauté, et le réduisent au simple titre de chef ministériel. La seconde partie, ou traité de l'infaillibilité pontificale, est en 26 chapitres, où l'auteur expose les preuves de cette infaillibilité et répond aux objections. Le livre est terminé par un avis assez piquant d'un janséniste aux protestans et par la réponse; on y montre les points de contact entre les uns et les autres. M. l'abbé Baraldi, auquel nous empruntons cette analyse, fait l'éloge de cet ouvrage pour le choix des preuves, la sagesse des réflexions et la netteté des discussions.

Lors de la création de l'académie de la religion catholique le père Capellari fut un des premiers membres qui y apportèrent le tribut de leurs veilles ; dès 1801, on le voit inscrit parmi les membres résidens, et il lisait tous les ans quelque mémoire dans les séances de l'académie. En 1801, son mémoire roulait sur ce sujet : *Les diverses erreurs qui ont accompagné quelquefois le consentement général sur l'existence de Dieu n'atténuent point la force de cet argument.* Le mémoire de 1802 établissait que *la loi naturelle prescrit de rendre à Dieu un culte intérieur et extérieur que l'on désigne sous le nom de religion;* celui de 1803 prouvait que *la prophétie de Daniël sur les soixante-dix semaines regardait uniquement le Messie ;* celui de 1804, que *la religion chrétienne doit être et est essentiellement une dans ses dogmes et dans sa morale.* Le sujet du mémoire de 1806 est celui-ci : *Pour donner le démenti à la création, on oppose en vain le défaut de régularité de l'univers comme inconciliable avec les attributs de Dieu ;* celui de 1809 exposait *la faiblesse des objections que les incrédules tirent des malheurs et des révolutions du peuple juif contre les promesses de félicité faites à ce peuple.* Ce dernier mémoire ne put être lu en 1809, à cause des troubles de l'Italie, et ne parut qu'en 1816. En 1807, le père Capellari fut un des censeurs en exercice dans l'académie, et depuis il devint professeur émérite en théologie, vice-procureur-général et abbé des Camaldules.

Lorsque Pie VII fut enlevé de Rome, on vit se vérifier littéralement ce mot du prophète : *Frappez le pasteur et les brebis seront dispersées.* Les ordres religieux, contre lesquels l'impiété porta toujours ses premières attaques, souffrirent le même sort à Rome. Le père abbé Capellari retourna dans l'état de Venise, et retrouva quelques-uns de ses confrères dans son ancien monastère de Saint-Michel de Murano, près cette ville. Il enseigna dans le collége qui y était établi, et qui avait pour proviseur le célèbre abbé Traversi, et pour recteur le père Zurla, aujourd'hui cardinal. C'est à l'abbé Traversi que les Camaldules dûrent de rester tranquilles dans leur île. Mais en 1811 on leur prit leur bibliothèque, déjà bien diminuée par le pillage révolutionnaire et par ce qu'il avait fallu donner à la bibliothèque de Saint-Marc, à l'académie et au lycée ; on mit en vente le reste, et les religieux eurent la douleur de voir disperser le trésor littéraire qu'ils avaient amassé à force de recherches et de dépenses. Le père Capellari déplorait cette perte en véritable ami des lettres, dans une de ses lettres à M. l'abbé Baraldi, avec lequel il était en correspondance assidue.

Au commencement de 1814, il se transporta avec le collége à Padoue. C'est là qu'il apprit la délivrance de l'Eglise et de l'Europe. Le retour du pape fut pour lui un grand sujet de joie ; c'était, disait-il, le complément des prodiges par lesquels Dieu console notre foi. Mais le sort des ordres religieux l'occupait vivement, et il enviait le sort de ceux de ses confrères qui, placés dans l'Etat de l'Eglise, devaient plutôt espérer d'être rétablis. La Providence, qui avait ses vues, récompensa son attachement pour l'institut de Saint-Romuald. Il fut rappelé à Rome, et chargé des fonctions de procureur-général des Camaldules. Depuis, le pape le nomma successivement consulteur de l'inquisition, de la Propagande et des affaires extraordinaires ecclésiastiques, examinateur des évêques, consulteur pour la correction des livres de l'Église orientale. Lorsque le père Zurla devint cardinal, le père Capellari fut choisi pour être son vicaire-général dans l'ordre des Camaldules. Léon XII l'avait réservé cardinal *in petto* le 21 mars 1825 ; il le déclara publiquement le 13 mars de l'année suivante. Il parlait de lui en ces termes, dans son allocution au consistoire : *Recommandable par l'innocence et la gravité de ses mœurs, par ses connaissances principalement dans les matières ecclésiastiques, il s'est acquitté de tant de travaux journaliers pour le Saint Siége, que nous avons cru devoir récompenser par le cardinalat ses soins, son dévouement*

et son zèle. Le nouveau cardinal fut bientôt nommé préfet de la Propagande, place si importante, et qui a de si nombreuses attributions, que *la sollicitude de toutes les églises* semble lui être confiée, suivant l'expression de saint Paul. C'est par là que le cardinal Capellari préludait aux fonctions plus éminentes encore que la Providence lui destinait. Il fut élu souverain-pontife le 2 février de cette année. Presque aussitôt éclata la révolution dont l'Italie éprouve encore aujourd'hui les déplorables suites. Puisse le ciel réserver à un si sage pontife des jours moins orageux, qui le mettent à même de se consacrer tout entier à l'administration spirituelle du troupeau qui lui est confié.

NOTICE SUR M. L'ABBÉ DESCHARRIÈRES (1).

Un savant estimable, un prêtre plein de foi et de zèle, un homme d'un esprit aimable, est mort, il y a peu de mois, à Strasbourg, dans un âge avancé. Il avait beaucoup écrit, et, outre ce qu'il a publié, il laisse de nombreux manuscrits; nous en possédons même quelques-uns que l'auteur avait bien voulu nous communiquer. Il était un des lecteurs les plus assidus de notre journal et un de nos correspondans les plus utiles. Nous devons à son obligeance des renseignemens, des observations, des notices sur différens sujets. A tous ces titres, il a droit de notre part à des marques de souvenir et à des témoignages d'attachement et d'estime qu'il nous est doux de lui rendre. Nous nous persuadons d'ailleurs que ce que nous avons à dire de lui ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs, qui se rejouiront de voir toute une vie employé à des travaux honorables.

Jean-Joseph-Claude Descharrières naquit en 1744 au Valdajol, près Plombières, dans une partie de la Lorraine qui dépendait alors du diocèse de Besançon. Issu de parens aisés et chrétiens, il reçut tous les secours d'une éducation soignée et religieuse, et y répondit par ses heureuses dispositions. L'orage qui grondait alors sur les Jésuites ne le détourna point d'entrer dans la société, et il put librement suivre sa vocation pendant les premières années, grâ-

(1) Extrait de *l'Ami de la Religion*, n° 1843.

ces à la protection que le roi Stanislas accordait en Lorraine à un corps si digne, en effet, de son estime. Il fut envoyé au collége d'Avignon, où les Jésuites s'étaient aussi maintenus, et il y professa les belles-lettres. A l'époque du bref de Clément XIV, en 1773, M. Descharrières n'avait point encore fait ses derniers vœux, qui ne se prononcent dans la société qu'à 33 ans; il retourna dans son diocèse, et entra au séminaire de Besançon, pour y faire sa théologie, qu'il n'avait point encore étudié chez les Jésuites. Il aimait à s'entretenir des maîtres estimables qu'il avait connus dans cette maison, et il saisissait toutes les occasions de rendre hommage à leurs vertus. Devenu prêtre, on le nomma aumônier du 1er régiment d'artillerie, place qu'il remplit pendant quelques années avec succès. Il affectionnait spécialement les militaires, et dans sa vieillesse il aimait encore à s'occuper d'eux, et à indiquer les meilleurs moyens de gagner leur confiance et de travailler à leur salut.

Les supérieurs ecclésiastiques l'envoyèrent comme vicaire à Belfort, en Alsace; cette ville était alors du diocèse de Besançon, et avait pour curé M. Pierron, qui était en même temps chanoine de la collégiale. M. Descharrières se félicita de vivre avec un si pieux et si zélé pasteur, et il s'établit entre eux une grande intimité. Le vicaire ferma les yeux à son curé, qui mourut en 1780, et dont il a publié depuis la vie. Lui-même fut nommé peu après à la cure de Saint-Loup, près Luxeul, ou St.-Loup-en-Vosges, petite ville au pied méridional des Vosges, et il occupait cette place au moment de la révolution. Le refus du serment l'enleva à ses paroissiens, et le força même de quitter sa patrie. Il se retira à Augsbourg, où la protection de l'évêque, le prince Clément Wenceslas de Saxe, lui faisait espérer d'être mieux reçu; l'amour de son troupeau l'engagea à rentrer dès que les temps furent un peu plus calmes. Obligé de sortir de nouveau, sans doute après le 18 fructidor, il se confia à des protestans, qui favorisèrent sa fuite, et lui montrèrent même un généreux dévouement, en le guidant dans les montagnes. Sa première résidence fut à Altorff, au pied du Saint-Gothard, et il y donna des leçons aux enfans du landamman du canton. L'invasion des Français en Suisse ne le laissa pas long-temps tranquille dans ce séjour. Il s'enfonça en Allemagne et gagna Vienne, où son esprit et ses connaissances lui procurèrent bientôt quelque dédommagement de ce qu'il avait perdu. Il fut nommé professeur de mathématiques au collége Thérésien, et fut chargé, en outre, des jeunes princes Galitzin. Là, il vit de près les résultats des innovations de Joseph II; sage ob-

servateur, il jugeait très-bien la situation de l'Eglise d'Allemagne, et il nous a transmis, à cet égard, des notes dont nous souhaitons pouvoir faire usage un jour.

La tranquillité dont il jouissait en ce pays, et peut-être son affection pour ses élèves, le retinrent en Allemagne même après le concordat de 1801; il ne rentra en France qu'en 1806, et se fixa d'abord à Belfort, où il prit une place de professeur dans le petit collége de la ville : il desservait en même temps la paroisse du Valdoie, village voisin, où il avait exercé le ministère avant la révolution, étant vicaire de M. Pierron, et qu'il se faisait un plaisir de visiter gratuitement. Il s'amusa dans ses loisirs à faire des recherches sur l'histoire du pays, et il publia un extrait de son travail, sous le titre d'*Essai sur l'histoire littéraire de Belfort et du voisinage, avec un grand nombre de notes, par J.-J.-C. D. P. C. R.* Belfort, 1808, in-12 de 192 pages. En 1810, il devint aumônier du collége royal de Strasbourg. Ces fonctions convenaient à son affection pour la jeunesse, à son zèle pour l'instruire, et à ses connaissances, qui le mettaient en état de la prémunir contre les séductions de l'incrédulité. Mais en 1820 on lui donna sa retraite avec une petite pension. Il fut assez sensible à cette espèce de disgrâce, qu'il ne croyait point avoir méritée, et qui ne doit être attribuée sans doute qu'à son âge. L'abbé Descharrières avait alors 77 ans; il s'attacha à la paroisse de Saint-Jean et s'y rendait encore utile. Jusque dans sa vieillesse, il aimait à faire le catéchisme aux enfans, et s'occupait de travaux littéraires et de recherches historiques pour lesquelles il avait toujours eu beaucoup de goût. C'est au milieu de ces occupations que la mort le frappa; il succomba le 8 mai dernier à une attaque d'apoplexie, laissant à de nombreux amis des souvenirs qui leur seront toujours chers.

M. Descharrières a beaucoup écrit, et laisse un grand nombre de manuscrits sur différens sujets. Il n'a guère publié, avec son *Essai sur Belfort* déjà mentionné, que la *Vie et le martyre du P. Grégoire de St.-Loup* et la Notice sur M. Pierron. Le P. Grégoire de St.-Loup était un religieux capucin condamné révolutionnairement et exécuté à Vesoul le 15 janvier 1796; il y a eu trois éditions de sa *Vie* la même année, savoir, à Paris, sous le nom de Bâle, à Luxeul et à Orléans; c'est un in-12 de 90 pages. *L'Histoire de la vie de M. Pierron, par un de ses commensaux*, parut à Strasbourg en 1826; c'est un in-12 de 70 pages, y compris les notes et pièces qui suivent la vie du bon curé. L'auteur avait aussi rédigé sur le même sujet un autre travail, qu'il voulut bien

nous envoyer, sous le titre de *Précis de la vie de M. Pierron ;* il aurait souhaité que nous l'eussions fait imprimer à Paris, ou que nous en eussions donné des extraits dans ce journal ; mais nous ne crûmes ni l'un ni l'autre possible. Ce *Précis,* en 49 pages in-folio, est même plus étendu que la notice imprimée, où la vie de M. Pierron ne fait que 30 pages.

L'auteur avait fait beaucoup de recherches sur les prêtres et les fidèles morts victimes de leur foi pendant la révolution, et il envoya beaucoup de matériaux à l'abbé Carron, pour son recueil des *Confesseurs de la foi.* C'est de lui que sont, dans cet ouvrage, toutes les notices sur les confesseurs dans l'est de la France. Il fit aussi des notes sur les *Martyrs de la foi* de M. Guillon, et il nous adressa son travail, dont nous avons donné un extrait, nº 740. Il y relevait beaucoup d'erreurs, d'inexactitudes et de méprises, dont nous ne pûmes signaler que les plus importantes. Nous lui devons dans le même genre deux cahiers offrant une liste de personnages distingués par leur piété dans la haute Alsace et et dans le voisinage ; ce sont des ecclésiastiques, des religieux, des religieuses, des laïcs respectables : nous nommerons l'abbé Bourquenez, l'abbé Bruat, l'abbé Schuler, le Jésuite Durosoy, auteur de quelques ouvrages, l'abbé Durupt, le missionnaire Felemé, etc. Nous voudrions trouver l'occasion d'utiliser ces notices, rédigées, à ce qu'il nous a paru, avec beaucoup d'exactitude, et où on souhaiterait seulement un peu plus de précision.

M. Descharrières nous avait adressé également d'autres manuscrits curieux : 1º une liste d'abjuration de protestans depuis 50 ans, principalement à Strasbourg ; liste qui va jusqu'aux temps modernes, et qui renferme un grand nombre de noms ; 2º un article bien fait sur les conférences ecclésiastiques ; 3º un parallèle de la conduite des religieuses de Strasbourg, au commencement du protestantisme et pendant la révolution, écrit plein de recherches curieuses ; 4º un article sur le supplément au Propre des saints, du diocèse de Strasbourg ; 5º des notes pour nos *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle.* Ces notes, que nous conservons précieusement, nous serviraient beaucoup pour une nouvelle édition de nos *Mémoires.* L'abbé Descharrières y a fait entrer des faits et des observations qui prouvent autant de sagesse et de critique que de zèle. Il y a, entre autres, une note sur la collection des Décrétales, dont nous pourrons enrichir quelque jour ce journal. Enfin nous devons à l'obligeance de cet excellent homme quelques articles qui ont paru successivement dans notre collec-

tion, une lettre aux aumoniers de régiment, insérée dans notre n° 191, tome VIII; une autre lettre sur l'abbé Pochard et les autres directeurs du séminaire de Besançon, n° 323, tome XIII; une lettre sur les évêques constitutionnels Moyse et Gobel, n° 787, tome XXXI; une notice sur l'évêque Saurine, que nous avons fait entrer dans celle que nous avons donnée sur ce prélat; enfin beaucoup de petits articles sur des cérémonies, sur des abjurations, des premières communions militaires, sur des ecclésiastiques morts et autres faits relatifs à la religion. Nul homme n'était plus communicatif que M. Descharrières; il aimait à faire part aux autres de ce qu'il apprenait d'honorable et de consolant pour la religion, et nous avons eu souvent à nous féliciter des rapports que nous avions avec lui et de l'empressement avec lequel il nous aidait dans nos travaux.

Nous savons qu'il laisse des manuscrits plus importans encore que ceux qu'il a déposés entre nos mains, une Histoire de la ville de Belfort, dont l'*Essai* cité ci-dessus n'est qu'un extrait; un travail du même genre sur Plombières et sur le Valdajol, des Recherches sur l'histoire ecclésiastique et civile d'Alsace, et enfin une Dissertation sur un manuscrit de la Bibliothèque publique de Strasbourg, intitulé : *Code de Rachion*. Rachion était évêque de Strasbourg à la fin du 18e siècle, et le code copié par ses ordres en 1788 se conserve en entier dans la bibliothèque publique de cette ville, où il a passé pendant la révolution; il était auparavant dans la bibliothèque du séminaire.

L'abbé Descharrières n'était pas seulement instruit dans tout ce qui avait rapport à la religion, il s'était beaucoup occupé des mathématiques; il avait étudié les sciences physiques, et s'était mis en état de répondre aux difficultés que les incrédules tirent des nouvelles recherches ou des nouvelles découvertes. Il était lié avec des savans, et même avec des protestans, qui aimaient la franchise de son caractère, l'abandon de ses entretiens et la sûreté de son commerce. Mais ces liaisons n'avaient rien fait perdre au vertueux prêtre des habitudes et des convenances de son état. La religion occupait la première place dans son esprit et dans son cœur. Il a conservé jusqu'à la fin un tendre attachement pour le corps religieux auquel il avait été attaché, et il saisissait toutes les occasions de le venger contre des préventions dont il déplorait vivement l'injustice.

DU PROBLÈME SOCIAL AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

Une des plus belles allégories de l'antiquité est sans contredit la lutte que les chefs des peuples et les interprètes des dieux, héros et poètes, devaient livrer à ce sphynx, jaloux dépositaire des lois primordiales de l'humanité et du mystère de ses destinées futures. Ne semble-t-il pas que cet être, dont l'image est restée aux deserts de Thèbes et de Memphis, comme un dernier symbole de toute cette civilisation ignorée, soit revenu s'asseoir à la porte du temple de la science et de l'humanité? L'énigme de l'avenir devient chaque jour plus obscure et plus redoutable; et pourtant force est à tous de l'interpréter; car avant de parler aux nations, qu'épouvante la profonde obscurité de leurs destinées, il faut que chacun s'écrie, comme les initiateurs antiques : « J'ai dompté le » monstre, j'ai la parole de vérité et d'avenir. »

Au sein de cette décomposition universelle, qui broie et transforme les vainqueurs et les vaincus de la veille, au milieu de cette Europe qui refait à la fois et ses institutions et ses frontières, et ses croyances et ses mœurs, on éprouve comme un vertige. Malheur à celui qui regarde et se trompe : si son œil ne sonde la profondeur de l'abîme, il y tombe, comme les téméraires interrogateurs roulaient du haut du rocher, où, suivant le mythe grec, le sphynx avait placé son inaccessible demeure.

Quelle énigme en effet que celle du *dix-neuvième siècle!* quel mystère que celui qui enveloppe le sort des nations modernes! Jamais mouvement intellectuel et politique n'eut un caractère en même temps aussi universel et aussi vague, aussi insaisissable dans ses résultats définitifs. L'Europe entière est brisée par la même tempête; mais qui peut assigner encore le but vers lequel cette tempête la poussera? Il suffit de la contempler pour voir que son état actuel n'a aucune condition de durée, et que de fondamentales altérations

(1) Extrait de la *Revue Européenne*, n° 1, 15 Septembre 1831. — Ce nouveau recueil, rédigé par les Rédacteurs du *Correspondant*, auquel il succède, paraît à Paris le 15 de chaque mois. L'abonnement pour l'année est de 40 francs.

(*Note du Nouv. Conserv.*)

s'opéreront avant peu dans son droit public, dans son droit intérieur et dans tous les rapports des peuples et des hommes entre eux. L'édifice préparé à la paix de Westphalie, replâtré en 1815, sous les influences si peu morales et si peu prévoyantes qui dominèrent ce qu'on est convenu d'appeler la restauration européenne, cet édifice de convenances égoïstes, trop souvent oppressives, entamé déjà par sa base, lésardé de tous côtés, n'a plus que des étais provisoires. Parcourez cette Europe, où l'on ne saurait faire un pas sans trembler de voir s'ouvrir un cratère, et dites si l'on peut espérer de reculer bien long-temps une débâcle toujours imminente. Ici vous trouvez des peuples à la gêne sous des frontières artificielles; là des institutions qui survivent à leur principe, et d'où s'est retiré l'esprit qui les vivifiait dans un autre âge. Et pour n'apporter en exemple qu'un seul des grands intérêts de l'humanité, un intérêt qui, même dans nos jours d'indifférence, décide encore souverainement du sort des nations, ne se prépare-t-il pas une réforme universelle et prochaine, non dans les vérités religieuses elles-mêmes, mais dans leurs rapports avec la société civile? Déjà cette réforme s'opère au milieu de nous par la liberté, et peut-être la persécution viendra-t-elle la hâter encore. Pensez-vous que le vieux système de *state and church* ne soit pas partout menacé de modifications analogues? Ce n'est pas dans la protestante Angleterre seulement qu'il succombe sous le bill de réforme et les scandales d'une Eglise qui, interrogée sur ses dogmes et ses fidèles, ne sait répondre qu'en énumérant ses dignitaires et en montrant la feuille de ses bénéfices. L'union de l'Eglise et de l'État ne peut se prolonger long-temps ni dans l'Allemagne protestante ni dans l'Allemagne catholique : la pureté de la foi y est trop menacée; déjà des cris d'effroi montent de toutes parts vers le centre de l'unité religieuse, contre l'intolérance des sectaires et les tentatives non moins mortelles d'un despotisme de bureau et de chancellerie. Dans les deux péninsules méridionales catholiques, une réforme sociale est également nécessaire, et, nous l'espérons, également prochaine. Le sens de la sublime et harmonique constitution du moyen âge est altéré; la routine, l'ignorance, trop souvent la corruption, ont déposé leur rouille sur ces siéges d'où la vie chrétienne exhala pendant tant de siècles ses ardentes et populaires inspirations. Les autres institutions fondamentales y sont dans un même état de dépérissement et d'impuissance, auquel il faut promptement obvier : l'aristocratie, sans droits et sans devoirs, n'y conserve que des priviléges de mollesse et d'oisiveté; ce qui reste de libertés

locales ne se rattache plus à un système général, et ne présente aucune défense sérieuse contre l'invasion du jacobinisme, ni contre les tentatives d'un ministérialisme à la française. La royauté elle-même, auguste et dernier legs des ancêtres, isolée comme une colonne dans un désert, disparaîtrait sans retour devant les événemens qui se préparent, si elle ne profitait de ce qui lui reste de puissance et de popularité pour devenir la base d'un édifice dont le plan, encore obscur à nos yeux, est arrêté par la Providence.

L'Europe s'avance donc de concert vers d'immenses changemens, elle marche vers une constitution dont l'indépendance individuelle sera le principe générateur, comme elle marchait au dixième siècle vers l'organisation hiérarchique de la féodalité. Chaque peuple, des extrémités de la Péninsule Scandinave à celles de l'Europe Méridionale, venait alors se jeter naturellement dans ce moule commun. Quelque chose d'analogue se passe sous nos yeux : mais ce travail est si peu avancé, les matériaux gissent encore dans une telle confusion, que les espérances les plus incohérentes, les vœux les plus contradictoires s'exalent à l'aspect de tant de ruines. Le présent est tellement provisoire que tous les partis, toutes les sectes, toutes les écoles n'en tiennent compte, et vont de prime abord s'établir au-delà. L'avenir est une proie et comme une conquête que chacun aspire à faire ; tous l'hypothèquent d'avance à leur profit et en déshéritent leurs adversaires.

Au premier rang de ceux qui se donnent comme seuls divinateurs de la grande énigme du dix-neuvième siècle, se montre une secte ardente, fanatique, impitoyable. Elle croit que les peuples se laisseront fouler sous les pieds d'un futur Mahomet républicain, qui leur portera pour compensation de leur nationalité perdue, la déclaration des droits de l'homme : le drapeau aux trois couleurs est pour elle comme le *sandjiack-sheriff* du prophète, et les ignobles scélérats de la Convention sont devenus à ses yeux des espèces d'êtres mythologiques. Elle trouve un redoutable point d'appui dans les passions déréglées, dans l'amour du sang et de l'or ; mais elle se trompe, cette secte de jeunes fanatiques sans expérience, quand elle espère donner à tout cela de l'unité et de l'énergie, organiser enfin, autrement que pour quelques journées de massacres partiels, ce culte systématique de la destruction. Elle ne voit pas que la mollesse de nos mœurs lui est un obstacle plus invincible peut-être que ne serait leur pureté même, et qu'elle doit triompher à la fois et de notre corruption et de ce qui nous reste de vertu. Aussi

sentez-vous s'affaisser l'énergie révolutionnaire, et baisser graduellement même le brûlant thermomètre de juillet dans la tiède atmosphère de nos boutiques. L'avenir, j'entends un avenir permanent, non l'éphémère succès d'une échauffourée, n'est point réservé au républicanisme dogmatique et aux disciples de l'*école conventionnelle*; on peut en croire l'effroi qu'ils inspirent à la France et à l'Europe, et l'immense ridicule dont leurs atroces plagiats les ont couverts. Cette fièvre froide ne gagnera plus : ce mouvement avortera, l'on peut l'espérer en ce moment, comme le *teutonisme* des universités allemandes; et les guenilles sanglantes de Robespierre iront rejoindre la défroque d'Arminius. De cette fermentation peuvent sortir de grands crimes, elle rendra probablement pour longtemps impossible tout retour à l'ordre, tarira les sources de la prospérité publique, mais là s'arrête la puissance du génie républicain et de l'esprit de conquête.

Une autre école s'élève en face de celle-là, et se proclame, comme elle, seule héritière légitime de la dernière révolution. Tout aurait été fait pour elle et à son profit : suivant elle, de la fermentation présente doit sortir un grand fait européen, la destruction de toute aristocratie historique et la domination paisible de la classe moyenne. Celle-ci aurait la surveillance de ceux qu'elle est appelée à supplanter, elle tiendrait en tutelle les classes inférieures, et ne dispenserait la liberté que dans les bornes les plus étroites de la légalité constitutionnelle. Les idées et les intérêts de ce juste milieu intellectuel et social, deviendraient la mesure obligée, le lit de Procuste de toute civilisation. Et remarquez que ce parti ne prend de la classe moyenne ni ses mœurs de famille, ni ses habitudes religieuses et regulières, ni les vertus du foyer domestique; son type n'est point cette bourgeoisie provinciale si puissante et si nombreuse dans toute l'Europe, mais celle de Paris et de quelques cités commerçantes. Ainsi ce serait pour assurer la prépondérance sociale de la Chaussée-d'Antin, celle des Juifs d'Allemagne et de Pologne, en Angleterre, pour la substitution des gros marchands de la cité aux vieilles influences nationales, que l'Europe aurait perdu des millions d'hommes dans une lutte séculaire. Tel est le but *providentiel* de ce qui s'est passé et de ce qui se prépare. Entrez donc dans les voies du progrès, peuples incertains de vos destinées; concentrez toutes vos pensées sur la vapeur, l'importation et l'exportation, ne faites plus des méditations religieuses, des arts et des lettres que l'ornement et le délassement de la vie; que les basiliques tombent devant les bourses, que les colléges où se dispen-

sait gratuitement la connaissance des vérités divines et des lettres humaines, paient patente et prennent rang au nombre des établissemens industriels. Voici venir le siècle de la *mobilisation* universelle. Pour couronner tout cela, vous aurez une souveraineté, exercée collectivement par un roi des marchands, cent cinquante mille électeurs marchands, aussi, et trois cents pairs industriels, ayant leur majorat assis sur des tontines (1). Ce magnifique ordre de choses, si moral, si grandiose, si propre à rétablir entre les êtres un lien sympathique rompu, sera consolidé par une puissante organisation administrative dont nous possédons déjà les élémens et qu'il ne s'agit que de perfectionner. C'est pour préparer l'application de ces combinaisons que l'Europe est ébranlée des bords de la Néva à ceux du Tage, et qu'une force secrète fait tomber les vieux trônes en poudre.

On ne peut taxer d'exagération ce résumé des doctrines d'une portion très-importante de cette école. Tel ne serait pas sans doute le véritable *parti bourgeois* s'il parvenait à se constituer sur une base moins exclusive et plus morale, s'il avait plus de générosité dans la pensée, plus de disposition à respecter les influences naturelles, quel qu'en soit le principe, plus de respect aussi et de sympathie pour le peuple, qui ne se compose pas seulement de manœuvres, mais d'hommes ayant l'image de Dieu gravé au front. Mais jusqu'à présent, fier, et avide surtout de régner sans partage, aspire-t-il à autre chose qu'à exagérer à son profit les abus contre lesquels il s'est escrimé quinze ans? Lui aussi ne ferait-il pas ses *ordonnances*, n'était la peur? Si dans les rangs de ce parti, il y a une foule d'honorables caractères et quelques talens élevés, ont-ils une perception plus distincte des besoins universels de la société, des conditions de son existence future, et ne se laissent-ils pas traîner à la remorque de toutes les petites vues et de toutes les jalousies? Voyez les doctrinaires fléchissant sur la plus vitale des questions d'après leurs théories, celle de la pairie héréditaire : leurs notabilités n'ont pu depuis un an faire prévaloir une seule idée qui leur soit propre, et sont contraintes, pour n'être pas complètement annulées, de s'effacer derrière les hommes d'argent, comme les rares disciples de l'école américaine cachent leurs utopies philanthropiques et leur impuissance dans les rangs des révolutionnaires conventionnels. Aussi, le crédit éphémère de la *doctrine* est-

(1) Journal le *Temps*, 31 août, 3 septembre.

il anéanti pour jamais; et rien à coup sûr de moins contagieux pour l'Europe que ces ingénieuses théories d'organisme par poids et contrepoids, après leur impuissance radicale pour contenir un mouvement, trop légèrement suscité par quelques vanités, qui se refusent à en comprendre les conséquences, parce qu'elles dépassent certaines prévisions et certaines analogies historiques. Croit-on que si désormais l'Europe entre en révolution, ce soit pour échanger sa situation actuelle, quels qu'en puissent être les vices, contre nos disputes, nos misères, nos terreurs et nos inconséquences législatives? Mieux vaut encore pour l'Autriche la domination paternelle, quoique absolue, de ses souverains; pour la Prusse son équitable et sévère administration; pour l'Angleterre même son vieux patronage, malgré ce qu'il présente d'exclusif et d'oppresseur qu'un état de choses semblable au nôtre, acheté au prix qu'il nous a coûté.

Si la crise actuelle a pour les nations étrangères une issue violente, elles s'élanceront de prime abord vers une liberté plus féconde que notre constitutionalisme caduc. Il y a sans doute dans ce gros nuage noir qui les couvre de son ombre, un ordre de choses plus naturel, plus en rapport avec tous les droits, toutes les lumières, avec les traditions et les besoins nationaux; celui-là ne détruira pas, par des classifications arbitraires, les influences légitimes d'un pays, ne condamnera pas la masse de ses populations à l'ilotisme, et ne rompra pas vaniteusement avec tout le passé, pour mieux assurer à une classe d'hommes le monopole du présent. Cet ordre nouveau ne sera ni le jacobinisme avec son nivellement révolutionnaire, ni le bonapartisme, brutale apothéose d'un sabre, ni le constitutionalisme du milieu, plaisante divinité qu'on se représente malgré soi non assise sur le sac de laine, mais trônant sur un beau comptoir en acajou, une aune à la main en guise de sceptre, avec un monceau de paparasses sous les pieds.

Mais quel sera cet ordre nouveau qui donnera son nom au dix-neuvième siècle, anonyme jusqu'aujourd'hui? Sans formuler ici la réponse à cette question, nous croyons pouvoir espérer que cette solution ressortira de l'ensemble des travaux auxquels est consacré ce recueil. C'est parce que nous pensons avoir dans nos doctrines des élémens suffisans pour la préparer dans ses applications philosophiques et pratiques au mouvement de l'Europe moderne, que nous osons entreprendre un travail auquel sa forme et sa gravité même ne peut promettre une bien grande popularité. Nous croyons de toutes les puissances de notre âme, qu'il est une doctrine, une

seule, qui s'applique à la fois à tous les faits de l'activité humaine, à toutes les phases du grand travail contemporain. Indiquons rapidement comment nous envisageons ce travail, et quelle nous paraît être cette doctrine.

Au milieu des travaux des diverses écoles philosophiques qui d'un bout de l'Europe à l'autre mêlent et confondent incessamment leurs résultats si divers, un seul fait ressort jusqu'ici clair et patent, c'est l'abandon du froid dogmatisme et de l'aveugle analyse du dernier siècle. Ce fait sans doute est loin d'exclure les exceptions : mais il offre un caractère général qui témoigne suffisamment de la tendance et du génie de l'époque. La pensée ne se complaît plus à s'isoler au milieu de la création, et à s'épuiser dans un commerce stérile. Le monde, au contraire, est de toutes parts emporté vers les investigations historiques; on retrempe dans ces sources fécondes le génie d'un siècle usé; on aime à retrouver les naïves inspirations et les formes symboliques des existences primitives, on ne se concentre plus dans sa dédaigneuse civilisation, comme le baron du dixième siècle, qui, de la plate forme de son donjon, pensait découvrir les limites du monde habitable. Une curiosité puissante et régénératrice entraîne l'homme hors de lui même; de toutes parts son génie se remet en harmonie avec la nature et avec l'histoire. Si cette disposition d'esprit est chez nous parfois marquée au coin de la frivolité, si notre affectation de pittoresque et de coloris local peut prêter à rire, elle devient caractéristique dans un ordre plus élevé.

L'histoire proprement dite, dont on avait fait un répertoire d'anecdotes sans liaison, qu'on avait isolée de la nature en plaçant chaque siècle sous une sorte de machine pneumatique, reprend son autorité originelle, en retrouvant un principe de vie. Ce n'est plus cette laborieuse recherche d'anomalies, cette philosophie toute fondée sur des exceptions, dont Voltaire a laissé le modèle dans une œuvre désormais décréditée. On essaie de reconstruire l'horizon moral, de respirer dans l'atmosphère même où l'on place son action, de comprendre à la fois et les mobiles de la vie générale de l'humanité, et ceux de la vie spéciale, et en quelque sorte personnelle des sociétés humaines. Les lois de l'histoire deviennent l'idée fixe, le problème qui tourmente toutes les intelligences. La réalité n'en est pas plus contestée que celle des lois de Newton ou de Kepler. Or, qui dit philosophie de l'histoire dit nécessairement christianisme; car lui seul embrasse l'humanité dans ses faits universels, celui de sa chute, qui explique le monde antique, et celui

de sa réhabilitation, qui explique le nouveau, et prépare un état définitif. C'est en exposant pour la première fois, dans un enseignement public français, les données fondamentales de Herder, de Vico, de Hegel et de quelques esprits éminens de l'Allemagne contemporaine, que M. Cousin a obtenu un succès véritablement populaire : ce succès, qui ne pouvait manquer à son talent, eût manqué pourtant aux idées qu'il avait jusque-là développées, tant leur impuissance est constatée. C'est à peine si l'on ose, en effet, nommer encore l'éclectisme, comme si ce souvenir était une injure pour les ingénieux écrivains qui, pendant quelques années, se sont évertués à allier les deux tendances opposées de l'esprit humain, et qui dans tout ce qu'ils ont dit de vrai n'ont fait que répéter leurs devanciers, tandis qu'ils n'ont même pu arriver à formuler scientifiquement leurs erreurs. Sous ce rapport, la France est fort avancée en philosophie, non par ce qu'elle a conçu, mais par ce qu'elle a détruit et répudié : c'est la table rase. Le dix-huitième siècle est venu s'éteindre d'une part dans Condorcet et Volney, de l'autre dans la physiologie bestiale de l'auteur de l'*Irritation*, dont la donnée fondamentale suppose précisément un problème insoluble pour lui. Voici cependant que, sur ce sol déblayé, s'élève, lentement il est vrai, mais par des développemens progressifs et de jour en jour plus féconds, l'édifice d'une philosophie catholique pressentie tout entière par M. de Maistre, logiquement formulé par M. de La Mennais, et que M. d'Eckstein s'est efforcé d'agrandir et de vivifier, en arrivant, sans l'intermédiaire d'aucune idée abstraite, jusqu'aux réalités même de la nature et de l'histoire. Cette voie est aussi celle dans laquelle entre de plus en plus M. de La Mennais, à chaque pas de sa carrière. La France attend bientôt une œuvre qui résumera sous ce point de vue toutes ses méditations, lumineux miroir où se concentreront les rayons épars de la science catholique.

En Allemagne, centre aujourd'hui du mouvement intellectuel, comme la France l'est du mouvement social, le XVIIIe siècle est détruit en ce qu'il eut de rationnel, comme chez nous en ce qu'il eut de matérialiste. La philosophie de Kant successivement modifiée et transformée par ses disciples, vient se perdre dans une tendance entièrement opposée. L'Allemagne, répudiant l'abstraction sous toutes ses formes, entre de plus en plus dans les voies d'une large philosophie de la nature. Etudier tous les phénomènes, non plus dans l'idée qui les représente, mais en eux-mêmes, dans l'intimité de leur existence; connaître à fond l'histoire, pour n'a-

voir qu'à y lire, pour ainsi dire, naturellement des lois devenues visibles et palpables; pénétrer dans l'œuvre de la création, en aspirer l'âme et la vie; retrouver par la contemplation de ses forces cachées, le secret perdu de ces mystérieuses harmonies, dont la philologie et l'archéologie poursuivent en même temps les traces dans tous les monumens des civilisations antiques : tel est aujourd'hui le but de ces travaux auxquels il faudra pourtant que notre légèreté s'accoutume.

On a compris dans ce pays, où des guides éclairés feront souvent pénétrer nos lecteurs (1), que toute science suppose un objet certain, que la foi et le raisonnement, points de vue divers de la vérité, soit qu'on les sépare, soit qu'on les unisse, doivent

(1) MM. les rédacteurs de la *Revue Européenne* ont des relations précieuses avec l'Allemagne savante. Voici une lettre qui leur est adressée par le célèbre Gœrres. — « Messieurs, j'apprends que le *Correspondant*, dont la rédaction vous était confiée, va désormais, séparé de » la politique du moment, se transformer en recueil scientifique, sous » le nom de *Revue Européenne*. Je suis heureux de voir que vous ne » vous laissiez pas décourager dans votre résistance à un siècle d'erreur, » de désunion et de confusion; et, tout en abandonnant les régions politiques à la garde d'une plus haute puissance qui s'occupe si évidemment de leur régénération, que vous ne quittiez pas le domaine intellectuel, mais vous vous prépariez à en défendre avec courage la » partie la meilleure et la plus stable. Le *Correspondant* a obtenu, partout où il a pénétré, le plein suffrage de cette minorité qui sait ce » qu'elle a à faire et où la pousse le cours des choses. Ses principes » sont aussi instinctivement et pratiquement ceux de la grande majorité » des contemporains. Entre cette minorité d'en haut, et cette majorité » d'en bas est une région pleine de tempêtes et couverte de nuages; » mais l'éclair a brillé, et, après le passage de l'orage, l'atmosphère » intellectuelle s'éclaircira; il y aura union et fusion entre ce qui est » en haut et ce qui est en bas. Je prendrai à votre œuvre qui, comme » *Européenne*, devra sur-tout se répandre en Allemagne, toute la part » que me permettra mon temps absorbé par d'autres travaux. Plusieurs » de vos amis sont ici depuis quelque temps : je signalerai à leur attention ce que l'Allemagne produit, sous le rapport scientifique, de » nature à intéresser votre entreprise. Je m'occuperai pour vous, si cela » peut servir votre but, de la traduction d'un travail peu étendu que » je me propose de faire prochainement, quand ce travail sera achevé. » Enfin, je recommanderai votre recueil à la coopération de mes amis.

» Je me réjouirai, si, par mon tribut, je puis être utile à l'entreprise d'hommes que j'estime et honore sous tous les rapports. — » S. GOERRES. » (*Note du Nouv. Conserv.*)

reposer sur une base expérimentale, qui comprend d'une part les faits intellectuels, de l'autre les faits physiques, c'est-à-dire, l'histoire du genre humain, et celle du monde organique. Si cette histoire se reflétait en quelque sorte transparente dans la foi pure, dans le génie naïf des premiers âges, alors que la pensée divine se jouait dans son ouvrage, et qu'il restait au milieu des hommes de récens souvenirs des merveilleux entretiens de l'Eden ; c'est aujourd'hui par la science seule que nous pouvons élever l'édifice de la foi nouvelle, d'une foi en quelque sorte visible.

Or, les élémens de cette philosophie sont pour nous déposés dans les monumens de la nature, et surtout dans les langues, éternels monumens, débris vivans des peuples qui ne sont plus. Les langues ne sont-elles pas la révélation même de la nature originelle du genre humain, dans ses rapports avec la nature physique et le monde intellectuel ? La philosophie du langage précède nécessairement celle des idées ; c'est un fait, non une abstraction. On remonte par leur filiation jusqu'à la révélation primitive, dont les titres perdus se retrouvent au berceau des peuples : gigantesques matériaux qui s'accumulent de toutes parts, et recevront la plénitude de la vie, quand la parole qui féconda le chaos se sera reposée sur eux.

C'est dans ce sens traditionnel qu'il faut entendre le système du *sens commun*, défiguré par l'ignorance et la mauvaise foi. Se développant de plus en plus, il sera complet par la manifestation du catholicisme originel, accompli dans la loi de grâce, et par l'absorption dans la sphère chrétienne de toutes les vérités scientifiques, historiques, physiques et morales. Alors le christianisme, né dans la foi, sera achevé dans la science, et le Christ sera compris dans sa révélation totale. C'est vers cet océan de lumière et d'amour que nous portera ce fleuve de traditions, qui recommence à couler majestueusement. L'accord suprême de ce concert, dont les notes isolées retentissent à travers les âges, le dernier mot de ce symbole, que la science évoque pièce à pièce du fond des hypogées de l'Egypte, et lit en quelque sorte sur le front de l'Himalaya et des Cordilières, ne sera donc que le catholicisme : religion qui domine les temps, parce qu'elle n'en sort pas, et confond son présent, son passé, son avenir, dans l'idée de l'éternité divine. En suivant avec attention et avec une foi docile et soumise aux enseignemens de l'Eglise, cette disposition, de jour en jour plus visible, il nous sera peut être donné de pressentir, avec nos maîtres, quelque chose de cette *glorification* de la nature et de l'histoire, qui a

trouvé, en Allemagne, de si beaux et de si pieux génies pour interprètes.

Mais si l'on ne saurait nier que les intelligences ne gravitent en ce siècle vers le catholicisme, pensez-vous, hommes de peu de foi, que son action sur les cœurs soit impuissante, parce qu'elle vous paraît encore suspendue? Attendez seulement que l'effervescence de vaines disputes soit passée, et que des calamités peut-être prochaines vous appellent à méditer sur vous-mêmes : vienne vous surprendre, au milieu de vos préoccupations actuelles, l'ange d'extermination qui a jalonné sa route vers l'Europe par cinquante millions de cadavres, et vous nous direz alors si la foi est éteinte, si la présence d'un prêtre auprès d'un lit abandonné n'est pas encore considéré comme le plus signalé bienfait du Ciel, même dans cette ville que l'on vit applaudir à la chute d'une croix, comme les Juifs à l'érection de celle qui s'éleva sur le Calvaire. Nous vous attendons là pour savoir si le catholicisme est mort. Mais que dire de l'existence même de l'école bizarre qui aspire à le remplacer? N'est-elle pas la preuve vivante de cette impossibilité où nous sommes de vivre au milieu de nos semblables, sans qu'aucun lien sympathique nous y rattache, de nous sentir suspendus, comme un atôme, entre deux abîmes, sans croire à quelque chose qui ne soit pas cette inexorable fatalité dont la seule pensée étouffe comme un cauchemar? Si cette prétendue foi, cette hiérarchie et cette organisation basées sur une falsification évidente de l'histoire, sont au nombre des plus plaisantes inventions de ce siècle, et ne paraissent pas destinées à exercer grande influence sur son cours, tous ces symptômes ne témoignent-ils pas des indomptables besoins du cœur et du travail des intelligences?

N'y a-t-il pas aussi comme une révélation de l'état présent de l'humanité, avec ses angoisses et le vague de ses espérances, dans ce chaos vivant où s'agite le génie littéraire de l'époque? aux efforts inouis qui se font pour produire quelque chose, à l'impuissance radicale dont ils sont frappés, on sent que la société n'est pas morte comme au dernier siècle, qu'elle ne dort plus mollement dans son doute comme sur l'édredon d'une courtisane, et que pourtant son avenir n'est pas encore conquis. Aussi rien de grand, rien de vrai surtout pour le présent; partout du placage, de la bouffissure, de la religiosité vague, de la naïveté niaise. Pourtant il a été donné à quelques hommes de devancer leur âge; prophètes de paix et de foi, leur bouche s'est ouverte pour bénir; ils ont trouvé des can-

tiques d'amour : une auréole de christianisme couronne la tête des poètes du dix-neuvième siècle. Les *Méditations* et les *Harmonies* sont venues au milieu de nos tempêtes, comme ces belles nuits que le Ciel envoie pour rafraîchir la terre au milieu d'un ardent été. L'auteur du *Génie du Christianisme* a révélé avec la pénétration divine du poète et la profondeur du moraliste, le principe et le remède des maux qui nous font pâlir, telle n'est pas d'ailleurs la seule mission qu'il ait reçue d'en haut. Tout son siècle s'est résumé dans cette âme agitée par tant et de si diverses pensées, dans cette existence pleine de tant de vicissitudes : de telle sorte que la société, avec le respect de ce qu'il y a de vivant encore dans son passé, avec son profond dégoût du présent et ses espérances d'avenir, se réfléchit dans M. de Châteaubriand, qui ne rappelle pas mal un de ces héros *palingénésiques* de M. Ballanche, dont la vie est un mythe, expression de la vie universelle.

Faut-il enfin signaler par des faits, par le réveil de nationalités qui semblaient éteintes, cette renaissance de la foi chrétienne qui seule les a préservées? Pendant qu'en France, la religion résistait sans alarme pour elle-même à la grande épreuve, naguère signalée, par les écrivains du défunt éclectisme comme devant amener sa chute, et poussait un cri d'éternelle espérance du milieu d'une perturbation sociale qui allait changer toutes ses conditions d'existence, les catholiques d'Irlande mourant de faim étaient consolés par leurs prêtres, et secourus par le pain de notre charité fraternelle; les Belges réalisaient, au milieu des intrigues et des dégoûts de tous genres, ces complètes promesses de liberté loyale que leur foi et leur probité leur avaient inspirées, et la Pologne enfin renouvelait pendant un martyre de huit mois, l'antique alliance entre la sainteté et la gloire, au prix du plus héroïque sang de l'univers. Noble et catholique Pologne, quelles que soient désormais tes destinées, quelque tache que des mains impures aient imprimée sur ton chaste front, tes vœux sont exaucés, et ta gloire est désormais associée au nom du Sauveur et à celui de sa Mère. Et toi, pauvre Grèce, qui te débats aujourd'hui sous les plus ignobles cupidités, ta foi te fit grande aussi dans d'autres jours. Ce fut quand il n'y avait encore sur tes bords ni administrateurs, ni diplomates, ni députés, ni codes, ni journaux, mais de vieux évêques pour prêcher du pied d'une croix avant la bataille, et de pauvres pêcheurs, pour aller sur des coques de noix brûler les flottes ennemies, puis recevoir au retour le pain eucharistique pour prix de victoires qui sauvaient la patrie.

S'il est dans les six dernières années un seul grand spectacle où la religion ne soit pas, qu'on le cite, et peut-être consentirons-nous à confesser alors que le christianisme se meurt, que son alliance est impossible avec les nouveaux besoins des sociétés. Mais jusqu'à là voici comment l'histoire fera les parts entre vous et nous : à nous la Grèce de Canaris et de Germanos; à vous diplomates à protocoles, journalistes bavards, intarissables orateurs, la Grèce actuelle, avec ses factions politiques et militaires; à nous encore l'élan populaire de la Belgique, et l'honnêteté politique de cette révolution ; à vous diplomates, à vous orateurs à faconde et quiétistes du milieu, son impuissance et sa honte récente; à nous les saintes souffrances et les nationales résistances de l'Irlande ; à nous la Pologne de Skzrynecky, à nous toute cette part de gloire conquise sous le drapeau de la Vierge entre les assassinats de novembre et les égorgemens d'août; le reste aux francs-maçons, aux clubistes, aux sectaires, avec l'invasion sans résistance de l'Italie et le sang des malheureux qu'ils ont envoyés périr aux deux bouts de l'Espagne. Y a-t-il dans cette dispensation l'exagération la plus légère, n'est-ce pas de la statistique toute pure?

On le voit : c'est la religion seule qui a fait, même dans ce siècle, tout ce qui doit durer : c'est elle qui prépare une nouvelle division de l'Europe fondée sur des affinités plus intimes, car elle seule conserve dans les peuples le souvenir des origines communes et des antipathies historiques. Il est donc faux que le génie du mouvement actuel soit anti-catholique, et que le dix-neuvième siècle soit marqué du sceau de l'apostasie. Ne cherchez rien qui puisse imprimer caractère à notre temps dans la fange de votre civilisation, fardée comme une courtisane, dont l'impure stérilité n'engendrera pas. Bien au contraire, c'est précisément contre cette *civilisation* et les villes qui en sont le centre que le grand mouvement de l'époque s'opère.

Entendez-vous ce cri d'indépendance locale poussé d'un bout de la France à l'autre? là est l'avenir de notre patrie et plus tard en surgira celui de l'Europe. De ce sentiment, d'abord instinctif et vague, commencent à sortir déjà des vues pratiques plus précises, nécessairement destinés à aller au-delà du but où l'on les circonscrit encore. Application du système électif aux fonctions publiques; gouvernement des capacités et des influences dans la sphère où elles s'exercent légitimement; indépendance pleine et entière de l'individu, de la famille, de la commune et de toutes les circonscriptions formées ou préparées par une aglomération d'intérêt com-

muns ; substitution de l'égalité avec le simple lien fédéral à la dépendance hiérarchique centrale ; abdication au profit des consciences et des associations religieuses, morales et industrielles, de la plupart des fonctions gouvernementales et des fictions constitutionnelles ; gouvernement à bon marché, république pour les uns, monarchie héréditaire pour les autres, suivant les souvenirs et le génie des peuples, avec un même droit public et des conséquences pratiques à peu près semblables : telles sont les pensées fécondes qui germent et mûriront au soleil des révolutions. Un parti, écrasé sous bien des fautes[1], condamné non dans ses espérances qui sont les nôtres, mais dans un dogme que ses théoriciens et ses flatteurs avaient faussé, a reçu dans son malheur le pressentiment et comme la révélation d'un avenir que la France ne devra qu'à lui. C'est par la diffusion de ces idées qu'il est appelé à reparaître avec honneur sur la scène du monde. Dépositaire spécial des mœurs et des croyances religieuses, de vieux et respectables souvenirs de patronage, il trouvera plus de facilité que ne soupçonnent ses ennemis, pour opérer sa réconciliation avec les masses, et recevoir de nouveau le baptême populaire. Par ses soins, les populations s'élèveront graduellement dans la sphère du bien-être matériel et de la liberté politique : il moralisera l'industrie, comme le clergé sanctifiera les lumières.

De ce mouvement datera l'établissement d'un état de choses auquel la Providence paraît appeler le genre humain, pour faire épreuve de sa virilité, et pour en consacrer la plénitude : état nouveau où la conscience privée aura sa sphère indépendante de toute action du pouvoir public, et où les lois tendront à abdiquer leur caractère vengeur devant une opinion assez forte pour se faire respecter et se défendre elle-même. Si la fédération de l'Amérique du nord réalise *matériellement* plusieurs des conditions de cette société future, le génie moral qui seul peut la vivifier, sortira de la régénération catholique préparée par la liberté et par la science.

Que de cet état de choses, destiné à réunir les tendances jusqu'ici opposées de la société, doive sortir l'ère d'une unité nouvelle, c'est ce qu'il n'est pas interdit d'espérer ; car cette organisation libérale de tous les intérêts dans la sphère de leur activité naturelle, ouvrira un plus libre champ à la pensée humaine ; et la loi d'égalité chrétienne, combinée avec l'introduction du génie chrétien dans les arts et l'industrie doit produire des résultats dont nous ne saurions encore mesurer toute la portée. La force gouvernementale ne pesant plus sur les peuples, aux inspirations jalouses

d'une nationalité factice sera substitué quelque chose de semblable aux sentimens de famille, qui se concilient avec des affections plus générales, des sympathies plus universelles. Si la science de la politique disparaît, pour ainsi dire, du sein des sociétés dont les rapports seront réglés de la manière la plus simple et la moins artificielle, le droit public changera nécessairement; et peut-être verra-t-on luire le jour où une sublime misanthropie ne pourra plus se plaindre de voir un méridien décider du sort de cette « plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne. »

A Dieu seul le soin de préparer cet avenir, sur les limites duquel on tremble et l'on hésite, comme les mariniers de Colomb, effrayés de leur audace et prêts à reculer au moment de voir sortir du sein des eaux les vertes collines des Antilles : nul peuple jusqu'ici n'a marché dans les voies où nous nous précipitons; chrétiens qu'importe si Dieu est avec nous.

C'est à éclairer graduellement les principales conditions de la société nouvelle que nous consacrons des efforts dont personne mieux que nous ne connaît la faiblesse. Pourtant nous estimons qu'un peu d'indulgence nous est dû; car, en faisant succéder la *Revue Européenne* au *Correspondant,* nous n'avons d'autre but que d'ouvrir à la vérité catholique une plus large voie, et de donner aux doctrines de renovation religieuse et politique un organe indispensable. K.

EXPOSITION DU SYSTÈME PHILOSOPHIQUE

DE M. DE BAADER.

L'article suivant expose des idées avec lesquelles nous sommes généralement peu familiarisés en France. La lutte tracassière que le dix-huitième siècle avait engagée avec la religion, la manière étroite dont il avait conçu la science, nous ont trop fait perdre le goût de ces contemplations profondes de la nature humaine et de ses rapports avec la nature divine : nous voulons aujourd'hui faire nos études philosophiques, en écoutant quelque élégant et harmonieux orateur, ou en établissant, au sortir des leçons de la Sorbonne, quelque discussion d'amour-propre, dans laquelle puissent briller notre esprit et notre imagination, ou en lisant à la hâte quelque *Revue* dans un café, dans un cabinet de lecture. Il nous coûte de lutter contre cette paresse d'intelligence, qui

nous porte sans cesse dans le monde des sens et de l'imagination, de nous mettre aux prises avec l'humanité et son histoire, afin de pénétrer dans les mystères de notre origine et de notre destinée. De là, la nouveauté, l'étrangeté, pour nous, de ces méditations approfondies, auxquelles se livraient avec tant d'ardeur toutes les grandes intelligences du moyen âge. Et pourtant, croit-on que le domaine de la science soit une région où il n'y ait à recueillir que faciles et délicieuses impressions, où la connaissance des secrets de la nature s'élève tout-à-coup dans notre âme, comme une douce image ou une tendre passion naît et se développe dans le cœur du jeune homme? Croit-on qu'un vague amour de la vérité, le désir passager des conquêtes intellectuelles puisse nous faire jouir de ces extases que donne à l'homme de génie sa longue et pénible investigation? Non, la science, non, la philosophie ne n'achètent que par une consciencieuse étude. Elles ont leur joie pure et glorieuse, mais pour celui qui comprend les devoirs qu'elles lui imposent; elles vous dédommagent amplement, elles font descendre en vous une sainte et grave volupté qui vous fait sentir la dignité de votre nature et la hauteur de vos destinées, mais à condition que votre cœur sera fort et courageux; car aux lâches, rien n'est donné. C'est pour les hommes de bonne volonté que sont faites les belles et grandes choses de ce monde.

L'exposition des idées de M. de Baader fera sans doute naître des réflexions semblables à celles que nous venons d'exposer chez plusieurs de nos lecteurs peu faits encore à la pensée et à la langue philosophique de l'Allemagne. On ne doit point perdre de vue que le célèbre professeur laisse derrière lui tous les développemens élémentaires, qu'il s'élève au-dessus de l'estimable, mais superficielle philosophie écossaise, et que c'est dans l'histoire révélée de l'humanité, et au flambeau de cette histoire éternelle, que son génie va chercher la conception de tous les grands mystères religieux et philosophiques. Assurément il faut de l'attention, du travail pour le suivre dans cette haute région : aussi, nous le répétons, sans travail, sans méditation, point de science. Quant à la terminologie allemande, nous l'aurions évitée s'il eût été possible; car, tout en avouant qu'à un ordre nouveau de pensées il faut peut-être un ordre nouveau de mots, il nous a semblé que ce pouvait être de prime abord un obstacle pour quelques esprits. Mais nous avons craint de nuire à la précision des idées qui devait d'abord être conservée, et nous avons espéré que cette difficulté serait surmontée par une attention plus suivie. Du reste, jaloux de faire participer nos lecteurs au fruit des études allemandes, et conséquemment de leur présenter les graves et consciencieux travaux des plus savans professeurs de l'Europe, aussi bien que les productions plus agréables et plus gracieuses des écrivains du nord, nous sentons que c'est avec quelque réserve que nous devons offrir certaines idées, et que c'est peu à peu qu'on s'habitue à un langage qui est l'expression de si hautes et si belles inspirations.

La première question qui se présente dans la philosophie est celle de l'être et de ce qui le constitue; et comme l'être n'est autre

chose que Dieu, on peut dire que Dieu est pour la philosophie comme pour la religion, comme pour toute chose le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga. De même que Dieu est le fondement et le principe de la philosophie et de la science en général, ainsi le Christ ou l'Homme-Dieu en est le centre et le médiateur. Comme le mode d'union entre l'humanité et la divinité est déterminé par la position dans laquelle l'homme se trouve vis-à-vis Dieu, position qui est l'effet de sa volonté propre, parce qu'en qualité d'être intelligent, il est doué d'une volonté libre, on peut dire que la question de la liberté est la question centrale de la philosophie et de toute la science; enfin, comme la liberté ne nous a été donnée que pour que nous nous unissions à Dieu d'une union pleine et entière, et comme l'union personnelle de la divinité et de l'humanité n'a pour but que d'effectuer en chaque homme en particulier ce qui a été une fois accompli dans l'homme modèle, il est vrai de dire que l'union ou l'opposition consommée et éternelle de l'homme à Dieu est la question finale de la philosophie et de toute spéculation scientifique. Ainsi c'est toujours Dieu qui est l'objet de la science, et comme l'axe autour duquel s'exécute sa rotation. Dieu principe et modèle, Dieu médiateur et restaurateur, Dieu rémunérateur ou vengeur, tel est l'horizon de la philosophie. Baader l'a compris ou plutôt l'a pressenti; car cet homme au génie puissant, à la contemplation audacieuse ne combine point d'avance un plan, et ne trace point autour de son intelligence un cercle qui la retienne et la borne, son regard perçant s'élève; il voit bien haut, ou plutôt il entrevoit, il devine quelque mystère sublime qui flotte dans les espaces intellectuels comme un nuage obscur; il dit à son génie : « Pars, vole et contemple » ; et porté sur les ailes puissantes de la foi et de la science, il s'élance, il entre dans le nuage jusqu'au fond le plus ténébreux; l'idée qu'il a vue face à face le préoccupe et forme l'élément dans lequel son intelligence vit et respire; alors il écrit ce qu'il a vu et comme il l'a vu; il ne discute point, il contemple; cet homme est tout idée, tout intuition. Dans ses ouvrages vous ne trouvez point de transitions artistement ménagées. Les idées, chez lui, sont tellement pressées, et se pénètrent si étroitement, qu'elles se présentent à sa spéculation dans leur unité compréhensive. Il y a une région de l'intelligence, où l'espace et le temps disparaissent, et cette région est celle du génie; aussi les ouvrages de cet homme exigent-ils pour être compris parfaitement une disposition qui approche du génie. L'éclair qui perce le nuage au bout de l'horizon, parcourt

en un clin d'œil le sud et le nord, l'orient et l'occident, puis se renferme dans son obscurité; l'œil faible n'a rien vu, qu'une lumière incertaine; mais l'œil puissant et bien constitué a entrevu des choses admirables, et a suivi la trace lumineuse de la brillante étincelle. Il n'y a pas de suite non plus dans l'éclair; il y en a bien plus dans la lampe qui se consume lentement et éclaire d'une faible lumière les objets qui l'entourent.

Baader a contemplé toutes les questions de la philosophie. On peut dire cependant que son génie plane entre deux questions principales qui en sont comme les deux pôles, celle de l'être, et celle de la liberté. C'est du haut de ces deux éminences philosophiques qu'il a découvert cet immense horizon de science intuitive; et comme il a déposé dans l'état de semence ou de germe toutes ses idées sur ces deux questions essentielles, sur l'idée de l'esprit fini devenu bon ou positif et de l'esprit fini devenu *non bon* ou négatif, nous essaierons d'en déduire un ensemble de ses vues les plus générales. Mais nous devons avant tout prévenir comme nous en a prié de le faire l'auteur lui-même, que ses écrits ne sont pas des livres élémentaires, qu'ils ne s'adressent qu'à ceux qui ont déjà parcouru une partie du domaine philosophique, et approfondi les hautes questions de la science. Que tous ne croient pas pouvoir approcher de ce sanctuaire, mais si quelqu'un après une ou deux lectures, ne comprend pas encore, qu'il ne se décourage pas, car d'autres ont persévéré, et se sont trouvés largement payés de leurs efforts.

L'*être moi* parfait, substantiel et accompli, est constitué par trois termes unis, mais non confondus; distincts, mais non séparés, liés par un centre commun qui habite en chacun d'eux, habitant eux-mêmes l'un dans l'autre, et formant par leur trinité le *moi* parfait et essentiel. Le premier terme est comme le fond ou l'abîme de l'être qui s'ouvre dans le second et se renferme ou s'embrasse dans le troisième. Ces trois termes ne sont que la potentialisation de l'unité absolue considérée comme renfermée en soi-même; et c'est après cette triple opération interne que l'unité peut produire au-dehors des images d'elle-même. Le premier terme, c'est la puissance de se prononcer ou de se nommer; le second est dans la prononciation ou la parole : dans le troisième l'être sort en soi et non hors de soi comme esprit ou volonté. Ainsi la parole est le caractère propre et constitutif de l'*être moi*, et comme le terme médiateur auquel les deux autres ont un rapport essentiel. Ainsi encore

s'*égoïser* ou avoir la conscience de soi-même (*selbst bewust seyn*), c'est se prononcer ou se nommer.

Dieu produisit au-dehors des images de son être, des personnalités douées de puissance, de parole et de volonté, et dans lesquelles ces trois termes étaient unis et liés en Dieu et par Dieu qui habitait en elles comme centre et support par une inhabitation immédiate et qui devait être rendue médiate ou confirmée par un acte qui leur fût propre, c'est-à-dire qui fût le résultat de leur puissance et de leur volonté. Car comme œuvres de Dieu elles étaient pures et bonnes; mais comme créatures elles avaient la possibilité de se déplacer du centre divin et de s'appuyer sur elles-mêmes, ou plutôt de se vider en quelque sorte en poussant hors d'elles le centre vrai pour se faire centre elles-mêmes. Elles étaient donc dans un état innocent à la vérité, mais indéterminé, et pour le déterminer, il fallait qu'elles se prononçassent, non comme voyelles ayant un son par elle-même, mais comme consonnes formant un son à l'aide et avec l'union de l'Alpha éternel et divin. Car se déterminer, c'est se prononcer, et nous trouvons dans les langues allemande et française, le rapport entre la détermination et la parole ou la prononciation clairement exprimée dans le mot *bestimmen*, déterminer, racine, *stimme*, voix, et dans notre verbe *prononcer* qui signifie aussi déterminer. Or se prononcer, c'est se rendre témoignage; témoigner, c'est engendrer : *zeugen*, *bezeugen*, *erzeugen*.

Donc les esprits devaient se déterminer en engendrant une parole par laquelle ils se comprissent eux-mêmes tels qu'ils étaient. Or ils ne pouvaient se connaître ainsi qu'en se connaissant comme soumis à Dieu, et en reconnaissant Dieu comme leur auteur et leur appui, c'est-à-dire en l'adorant et s'humiliant. Car la connaissance d'un être au-dessus de soi, suppose l'admiration, l'admiration suppose l'adoration, l'adoration suppose la prière, la prière suppose l'humiliation, l'humiliation n'est que le sacrifice du moi particulier par lequel la créature se laisse couler à fond en Dieu, pour se tremper en quelque sorte dans sa substance et en sortir rayonnante et glorieuse. Cet acte était pour la créature une épreuve dont elle pouvait sortir par une victoire ou par une défaite. Or au lieu de s'égoïser par la soumission et de se placer sous Dieu, elle voulut être non-seulement sans lui, mais au-dessus de lui et contre lui, elle voulut se prononcer au-dessus de Dieu. Mais comme aucune créature ne peut se prononcer de la sorte, la parole mortifère qui s'efforce sans cesse de sortir est incessamment repoussée,

et retombe comme un poids énorme sur le cœur endurci de l'ange rebelle. Et c'est cette impuissance de se prononcer ou d'engendrer un fils de son orgueil qui constitue cette angoisse de la vie devenue désormais le centre de l'être fini désorganisé. Il y a donc dans le mal quelque chose de positif et quelque chose de négatif; ce qui est positif en lui, c'est cet effort tantalique, par lequel l'être mauvais veut se produire et prendre corps ou consistance; l'élément négatif, c'est l'impuissance pour lui de jamais prononcer effectivement, de jamais réaliser cette parole; car, au moment où l'être rebelle allait la pousser contre Dieu et en infecter le ciel, Dieu lui jeta la nature comme une limite et une borne; puis il créa l'homme qu'il établit son représentant et comme son chevalier contre le diable et ses complices. Car Satan avait entraîné dans sa chute un grand nombre de ses compagnons plus ou moins coupables, mais tous moins coupables que lui, tandis que d'autres, humbles et fidèles, confirmèrent en eux le bien et le centre positif de leur être.

L'homme placé dans l'univers comme son roi, devait, soumis aussi à une épreuve, déterminer par un acte libre l'état futur et la constitution assurée de son être, et de l'être de la nature tout entière, qui, privée d'*égoïté* ou du troisième terme qui complète le ternaire personnel, attendait de l'homme la fixation de son état non corrompu, mais non incorruptible; car de même que l'homme doué d'*égoïté* devait faire passer à l'état permanent son état d'innocence amissible, en se fondant et se constituant en Dieu comme dans un centre; ainsi devait-il faire passer la nature non corrompue et immatérielle, mais pouvant cesser de l'être à l'état d'incorruptibilité et d'immatérialité, en lui servant de centre, et en l'appuyant en quelque sorte sur un être propre, devenu un point d'appui solide par sa soumission et sa centralisation en Dieu. Alors Dieu aurait été le centre positif de l'homme, et par l'homme de la nature. Il aurait habité dans les deux pour glorifier l'un et l'autre. L'homme placé sous Dieu et au-dessus de la nature, devait en se personnalisant se soumettre à celui-là, et se soumettre celle-ci; adorer, admirer l'un et dominer l'autre. Les anges qui pouvaient encore expier leur péché, auraient ainsi été délivrés par l'homme et le Verbe de Dieu se serait ensuite uni personnellement à l'humanité : il aurait embrassé et glorifié l'homme, la nature et les esprits. Alors Dieu aurait été tout en tous, et tout aurait été glorifié en Dieu par le Verbe fait homme.

Mais l'homme manqua cette vocation sublime. Appelé par Dieu pour nommer, c'est-à-dire pour déterminer les animaux vivans sou-

mis en qualité d'êtres non *égoïsés* ou non *ternarisés* (1) à la dualité, il imagina cette dualité pour lui-même : il trouva bon d'avoir un autre être avec lequel il pût produire son image : par là il s'abaissa d'un degré, il s'endormit, tombant par là dans le domaine de la nature; et comme chaque région rend conforme à soi-même l'être qui est dans son domaine, la nature *dualisée dualisa* l'homme, ou plutôt l'homme se trouva transposé d'une région plus élevée, dans une région inférieure et partagé entre l'une et l'autre. Car en descendant dans la région inférieure, il ne perdit pas entièrement sa nature, mais il en conserva une partie qui se trouve maintenant en contradiction avec la nature plus basse qu'il a prise dans la région inférieure. Il fut ainsi coupé (*sectus*, ancien supin, *sexum*), c'est-à-dire partagé en sexes, et cette division fut en même temps et l'expiation de la première faute et le préservatif contre d'autres plus grandes. Alors Satan put tenter l'homme ainsi dualisé, et pénétrer dans ce paradis que Dieu lui avait donné pour demeure. C'était l'épreuve décisive dans laquelle l'homme pouvait encore se mettre sous Dieu et au-dessus de la nature. Mais loin de là, il voulut celle-ci jusqu'à lui, et s'assimiler en quelque sorte à elle en se laissant aller au désir de manger le fruit défendu, puis après ce péché de bassesse, il désira d'être comme Dieu, mais non au-dessus de lui ou contre lui comme avait fait Satan. Celui-ci heurta en quelque sorte contre Dieu, d'une manière directe et centrale. La répulsion fut donc directe et centrale aussi, au lieu que l'homme se porta contre Dieu d'un mouvement oblique; et comme toute obliquité renferme un commencement de retour, Dieu ramena l'homme en temporisant. Et telle est l'origine du temps, qui est l'effet de la chute oblique de l'homme, mais surtout de la miséricorde divine.

L'homme étant séparé de Dieu, la nature se souleva contre l'homme : et les esprits mauvais infectèrent la nature, et le dragon imprima en quelque sorte sa griffe sur tous les êtres. La discorde, la division s'introduisit dans toute la nature qui devint comme un champ de bataille où les bons et les mauvais esprits se disputent le plus petit espace de terrain. Tout se *déternarisa* et devint vide, pesant, épais et *abstrait* ou *transposé*. Et d'abord, l'homme qui avant la chute était plein, parce que Dieu était son centre, devint vide in-

---

(1) Le *moi*, l'être complet étant constitué par trois termes, comme on l'a dit plus haut, le moi *substantiel*, l'être accompli, le *ternaire* personnel sont des mots synonymes.

térieurement. Dieu ne fut plus par rapport à lui qu'un centre négatif, qui, au lieu de le remplir par le dedans, le prit et le comprima par le dehors. L'intérieur étant ainsi vide, devint pesant, car un être pèse, lorsque ne pouvant se tenir en soi-même à cause de sa vacuité, il est obligé de s'appuyer ou de peser sur un autre. Toute son énergie interne et centrale s'*extraligna,* se répandit dans la circonférence, s'épaissit formant cette croute épaisse de la matière qui enveloppe et opprime l'esprit. Dieu n'habitant plus en lui centralement, mais périphériquement, ne se manifesta plus à lui d'une manière centrale, mais seulement d'une manière périphérique et extérieure.

De là l'origine de la nécessité d'une révélation : et la vérité de cet être, de centre qu'elle était, devint aussi extérieure; de là, l'impossibilité d'avoir la conscience de soi-même si l'on n'est en rapport avec quelqu'être intelligent extérieur. La nature n'étant plus appuyée sur l'homme et *ternarisée* en lui, s'*extraligna* de la même manière et dans son *excentration* se matérialisa. Son centre étant vide elle devint pesante, et tous les corps de l'univers pesèrent les uns sur les autres, emportés par une dépression incessante dans une chute sans fin. Chaque être avant le péché avait en lui son temps et sa durée et son espace : temps et espace parfaits et constitués par la ternaire des trois temps et des trois étendues qui par leur union formaient la trinité de l'espace et du temps. Car un être éternel et spirituel a un temps et un espace comme un être temporel et matériel. La seule différence qui existe entre l'un et l'autre, c'est que le premier a son temps et son espace en lui, au lieu que l'autre l'a hors de lui, et est obligé pour les remplir tous deux de se mouvoir par un mouvement successif tandis que l'être éternel se meut au-dedans de lui-même d'un mouvement simple et absolu. Mais après le péché disparût le terme médiateur de l'espace et du temps : le temps et l'espace dualisés s'*extralignèrent,* et s'étendant et se *fluidisant* formèrent par leur union ce que nous appelons la matière, et cette matière est en même temps un voile et comme la peau qui cache la plaie hideuse de leur nature. C'est la bonté de Dieu qui, par égard pour nous et pour nous épargner, a jeté ce voile bienfaisant ; de là le rapport de *schœn,* beau et *schonen*, épargner. Les êtres tombèrent dans un *devenir* mobile et flottant, et leur durée privée d'un ou de deux termes languit dans un passé sans mouvement ou erre dans un avenir inquiet, toujours privée du présent, terme complémentaire et médiateur.

La grâce divine, en temporisant, suspendit ainsi la punition et

la vengeance que le péché méritait. Si cette punition avait eu lieu, les créatures coupables seraient passées tout de suite dans le temps éternel, dont le milieu ou le terme central aurait été, non un présent plein de développement comme dans le ciel, mais un passé sans espoir ni consolation. Un rédempteur fut promis, l'*homification* du Verbe eut lieu alors spirituellement et commença à *médiatiser* et à retenir l'ensemble des choses qui semblait devoir se dissoudre. Alors commença la passion de l'Homme-Dieu dans l'histoire essentiellement composée de quatre momens : Celui de la nature, celui de la loi, celui de la grâce, et celui de l'action dans lequel nous entrons et dans lequel on verra des peuples entiers prouver par leur action l'existence d'un Dieu, comme on verra des nations athées ou impies prouver par une action satanique l'existence du diable et de l'enfer. Tout fut souillé dans la nature : le diable qui pénètre et règne à la faveur de la division, entra ainsi dans le monde, imprima en quelque sorte ses formes, rendit constitutifs et essentiels dans certains animaux plus féroces et plus sauvages la fureur et les excès des passions destructives, et sema dans les plantes le poison mortel qui tue l'homme. Cependant tous les objets ne furent pas également souillés. Quelques-uns, choisis d'avance pour être les signes visibles de la grâce de Dieu, et comme les conducteurs du fluide électrique divin, furent préservés de cette corruption et devinrent en même temps pour l'homme, les alimens ordinaires qui doivent sustenter sa vie corporelle. Parce qu'il s'est soumis volontairement à la nature, il faut aujourd'hui qu'ils s'y soumette nécessairement dans la nutrition, et qu'il aille puiser la vie à cette vie générale de la nature qu'il s'assimile, ou plutôt à laquelle il s'assimile dans l'alimentation, comme il s'assimile au principe et au centre de la vie spirituelle dans la nutrition eucharistique.

Ce serait ici le lieu de développer la théorie sublime sur le sacrifice dans laquelle Baader semble s'être élevé au-dessus de lui-même, et qui nous paraît la découverte la plus haute peut-être de la spéculation scientifique. Le sacrifice est la suspension de la totalité de la vie de celui qui est sacrifié en faveur de celui pour qui il se sacrifie; car il y a une grande différence entre la mort ordinaire et la mort violente du sacrifice. Dans celle-là, le principe central de la vie peut rappeler à lui les principes secondaires répandus dans tout le corps, et c'est ce que nous voyons dans les maladies mortelles où la mort poursuit de partie en partie la vie qui se ramasse de tous les points de l'organisme, et se refugie vers le cœur où elle périt à la fois sous le dernier coup de la mort ; mais

dans la mort violente, la vie est séparée et partagée en deux en quelque sorte : le principe central passe dans l'*au-delà*, et les principes secondaires existant encore dans le sang qui ne se refroidit que quelques instans plus tard, restent *en-deçà* en communication avec le principe central qui est au-delà : de sorte que la vie est réellement suspendue et partagée, et que l'être sacrifié vit en même temps dans l'ordre général de la vie universelle par le principe central qui s'y est réuni, et dans l'ordre particulier de la vie individuelle par les principes secondaires qui sont restés en deçà ; de sorte encore qu'en participant à cette vie individuelle par les principes secondaires qui sont dans le corps, on entre en rapport avec la vie universelle. Et nous trouvons ici la clef de toutes les théories sur le sacrifice, sur la magie, et la divination par les entrailles des victimes palpitantes. Nous voyons aussi l'identité du sacrifice et de l'alimentation qui n'est qu'une immolation véritable de l'objet qui nourrit, et une participation à la vie universelle de la nature, par le moyen des principes secondaires restés dans le corps alimentaire.

Deux effets principaux ont résulté du péché : l'*abstraction* (1) de l'ordre actuel et le mutisme de la nature. On s'imagine que la matière est quelque chose de réel et de concret et que l'immatériel est quelque chose d'abstrait. Rien n'est plus faux. L'état réel, primitif et naturel, c'est l'immatérialité : c'est par le péché qui n'est lui-même dans son essence qu'une transposition, que la nature a été *abstraite* de son état réel et *transposée* dans la matérialité. Pour la même raison le temps et l'espace tel que nous les avons aujourd'hui, ne sont que des abstractions du temps et de l'espace réel qui existaient avant le péché ; car le troisième terme a été abstrait du temps et de l'espace qui, d'*organiques* qu'ils étaient, sont devenus *composés ;* et c'est encore ici le lieu de faire remarquer la fausseté du préjugé, d'après lequel on confond la distinction et la composition, les membres et les parties. Dans un tout organique, il y a des membres distincts, mais il n'y a pas de composé ni de parties. La *partition* et la composition ont été introduites par une transposition et ne sont elles-mêmes qu'une abstraction de la distinction et de l'unité. De plus, la nature en se matérialisant est devenue muette pour l'homme et, selon la belle expression de Baader,

(1) Qu'on n'oublie point qu'abstraction veut dire séparation, division d'*abstrahere*, tirer à part.

elle passe dédaigneusement devant lui sans daigner lui adresser la parole, se contentant de lui indiquer avec le doigt son créateur et son maître. L'homme lui-même a perdu la langue et l'écriture primitive dont la langue actuelle n'est qu'une transposition ou une pâle traduction. Impuissant à penser s'il n'a une parole à laquelle il puisse attacher sa pensée, il faut qu'on lui parle sans cesse, et que des agens cachés pour lui mettent en mouvement son intelligence condamnée autrement à une éternelle immobilité. Au reste, l'homme ne connaît plus comme autrefois. Avant le péché, l'être n'était point caché sous le voile épais de la matière, et comme Dieu, alors centre positif de l'homme, habitait en lui, l'homme connaissait *centralement* toute la nature : mais depuis que par le péché, la nature a été transposée et matérialisée, et que Dieu habite l'homme par le dehors, celui-ci n'a plus connu les choses centralement, et il aurait perdu entièrement la notion des objets matériels, s'il n'avait eu dans la parole un moyen de les spiritualiser et de les élever jusqu'à une sorte de parenté avec lui-même, comme il n'aurait pu connaître les objets spirituels si par la parole il ne leur avait donné un corps. La parole est donc la lumière ou plutôt l'élément constitutif de l'intelligence ; sans elle l'homme ne serait capable d'aucune fonction spirituelle : car nous ne savons que ce que nous faisons, et en parlant nous faisons véritablement ; et c'est dans l'identité de la parole et de l'action que se trouve la base de la certitude de notre connaissance. C'est par elle que l'élément *objectif* et l'élément *subjectif* forment (1) par leur union une connaissance assurée, et comme la parole nous est donnée extérieurement par la société dont elle *objective* en quelque sorte la raison ou la conscience, elle doit être reçue ou *subjectivée* dans la conscience individuelle par une foi obéissante et raisonnable en même temps, qui n'est pas quelque chose de purement passif, mais un acte au contraire plein d'*actuosité* et qui *subjective* la raison générale *objectivée* dans la parole. Ce serait ici le lieu de considérer les idées de l'auteur sur la société : mais ce travail, qui nous entraînerait trop loin, nous occupera plus tard, lorsque nous aurons occasion de parler de la philosophie sociale dont l'auteur s'occupe en ce moment.

Telle est l'esquisse bien abrégée des idées principales exposées

---

(1) Nous n'avons pas besoin de rappeler que l'élément *subjectif*, de *sujet*, c'est le *moi*, que l'élément *objectif*, d'*objet*, c'est le *non moi*, le monde extérieur.

dans l'un de ses ouvrages, car nous n'avons point prétendu donner un ensemble de sa doctrine; ce travail serait lui-même le sujet d'un ouvrage entier qui paraîtra en son temps, nous en avons la confiance; ce livre, s'il est fait avec méthode et clarté, offrira un tableau parfaitement harmonisé de toutes les sciences rattachées à la science par excellence, à celle de la religion; car c'est par l'étude de toutes les sciences, même des plus cachées, que Baader s'est acquis cette intelligence si volumineuse et si compréhensive : l'Ecriture sainte, la tradition catholique, la cabale ou la tradition juive, la philosophie des peuples de l'antiquité, celle du moyen âge, celle des temps modernes, la médecine, les mathématiques, la physique, la mystique, la magie, l'alchimie, la politique, les sociétés secrètes, leurs constitutions et leur esprit, le magnétisme, le somnambulisme, rien de tout cela n'est étranger à Baader et toutes ces connaissances se trouvent mêlées et fondues dans ses divers ouvrages, dont le titre rapproche presque toujours les sciences les plus disparâtes en apparence. Il n'a point d'ouvrage suivi, excepté peut-être ses leçons sur la dogmatique : ce sont toujours des traités sur quelque question qui lui a paru importante ou qui était particulièrement attaquée. Cependant il se trouve qu'il a parcouru de cette manière tout le domaine de la science. Ses ouvrages sont toujours difficiles à comprendre, même pour des Allemands, ce qui tient à la profondeur de l'auteur qui plonge tout d'un coup au fond d'une question à l'endroit le plus profond et le plus mystérieux. Toutefois si l'on fait attention qu'il a toujours combattu les philosophes les plus subtils et les plus obscurs, et qu'il les a suivis jusque dans les nuages ténébreux où ils échappaient aux regards de la multitude, on comprendra qu'il lui était difficile d'être aussi clair qu'il l'aurait été s'il avait exposé simplement une théorie.

Nous devons aussi faire remarquer : 1° Qu'en Allemagne les discussions philosophiques se sont portées depuis quelque temps sur le moi, sur la manière dont il se constitue ou *s'égoïse*. La philosophie n'a pas borné ses recherches sous ce rapport à l'égoïté créée; mais elle a voulu sonder le mystère même de la personnalisation divine, et en pénétrer les trois momens éternels. Pour cela, il a fallu, par abstraction, supposer un instant où le moi divin n'était pas encore, un même instant où il se constituait actuellement, et un troisième où il était constitué; et cette observation suffit pour déterminer le sens de certaines propositions qui pourraient choquer quelques personnes encore peu accoutumées aux hardiesses de la

spéculation allemande. 2° Que l'auteur a eu bien des fois en vue les philosophes de la nature qui tombent dans le panthéisme, en confondant la nature et la création avec le fils et la génération *immanente* du verbe, ou plutôt qui ne reconnaissent point de génération immanente, mais qui voient dans la production du fils une chute par laquelle l'idée tombe de Dieu, qui la rappelle à lui par la production de l'esprit. Il était d'autant plus important pour Baader de combattre cette erreur si dangereuse, que plusieurs hommes, chrétiens d'ailleurs, séduits par l'autorité de quelques grands noms, ont admis cette opinion destructive du christianisme.

Pour donner une idée du jugement que porte la science en Allemagne sur le philosophe Baader, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de citer les passages suivans, extraits d'un ouvrage moderne, assez remarquable sur l'influence de la philosophie, relativement au développement de la vie intérieure, par Kreuzhager. A la fin de sa trente-deuxième lettre : « Pour conclusion de cette lettre, dit-il, je dois encore faire particulièrement mention du glorieux François de Baader : je n'ai retrouvé nulle part la plénitude compacte de ses pensées, excepté dans Haman, Hegel et Erigène. Si pour comprendre cet écrivain si connu, nous avons besoin de la plus grande intensité d'énergie spirituelle, c'est pour nous un encouragement de plus, et nous sommes bien payés par le riche butin de connaissances que nous y gagnons. Baader a élevé la philosophie au point de vue du christianisme, et cette philosophie religieuse qu'il a appelée à la vie et developpée, pénètre plus profondément dans la vérité, selon toutes les directions, que n'a pu le faire jusqu'ici la philosophie basée sur elle-même. » Et à la fin de sa trente-cinquième lettre : « la dogmatique spéculative de Baader pousse jusqu'au sommet ce combat intérieur de la positivité et de la négativité ; car par les résultats profonds et sérieux de ses recherches dans le domaine de la philosophie religieuse, cette opposition intérieure a été portée jusqu'à la conscience. Avec un système philosophique abstrait, on peut penser profondément et cependant rester gai ; on peut plonger son regard dans la vaste étendue et tenir un discours satyrique. Mais dans la dogmatique spéculative (de Baader), il n'en est pas ainsi ; car elle s'avance devant nous comme une vestale, revêtue de la majesté de la religion, pour nous instruire de l'objet de notre prière, du sens de notre piété, de l'énorme péché pardonné par le sang, et du nœud gordien de l'univers dénoué par la croix. »

Nous avons voulu présenter dans un ensemble les principales idées de Baader, afin de préparer les esprits à l'examen plus détaillé des diverses parties de sa philosophie qui nous occuperont plus tard. Nous sommes assurés de la coopération du disciple le plus distingué de ce philosophe, du docteur Hoffmann, qui nous a promis de travailler avec nous pour la *Revue Européenne* sur les ouvrages qui contiennent cette doctrine si substantielle et si profonde. Nous sommes convaincus que plus on entrera dans cette philosophie, plus on la trouvera belle et riche, malgré les épines qui enveloppent la fleur. Dans quelque temps la terminologie allemande n'effraiera plus, et l'on sentira que la science, qui prétend ne s'exprimer que par des termes vulgaires, ne peut être que médiocre et commune elle-même. Ce premier article, destiné à servir d'introduction à la traduction d'un ouvrage de Baader, est essentiel pour l'intelligence des articles qui suivront et qui n'en seront que le développement. E. J.

(*Revue Européenne*, *n*° 1, *p.* 71.)

Geschichte der Philosophie, von Rixner. — Histoire de la Philosophie, par Rixner; deuxième édition. Munich.

L'histoire, ce n'est pas ce cercle extérieur où s'agitent les passions humaines, et où les hommes jouent à la face du ciel des farces à faire pleurer les anges, comme dit le poète anglais; l'histoire, ce n'est pas seulement ce bruit des peuples qui se ruent les uns sur les autres, ce fracas des armées qui se mêlent, ce tumulte des nations qui s'approchent, ou des empires qui s'écroulent; l'histoire, ce n'est pas ce fleuve instable et sans consistance qui promène autour du monde ses flots de vicissitudes humaines; ou bien encore ce n'est pas ce squelette décharné dans lequel je puis compter le nombre des os, et étudier la forme corporelle et inerte de l'être qui était autrefois, et qui maintenant est quelque chose de passé; mais c'est un corps vivant, dans lequel Dieu a soufflé un esprit qui éclaire et une âme qui anime, et qui, malgré ses déviations et ses altérations, renferme un principe unique, qui établit l'unité dans la variété, de telle sorte que les événemens qui se succèdent sont toujours la continuation de la même vie, et comme la pulsation du

même cœur. Jusqu'à présent on a séparé ces deux ordres naturellement inséparables, et on a présenté d'un côté le cadavre de l'histoire, la partie matérielle et extérieure, où l'on vous raconte sans miséricorde jusqu'aux plus petits détails, tous les siéges, combats et hauts faits de ce genre, et d'un autre côté, la partie spirituelle, qui n'est pas moins curieuse, et dans laquelle on vous détaille tous les combats d'orgueil et d'amour-propre que l'esprit humain a livrés. Ainsi vous n'avez que des faits qui exigent une mémoire infinie, parce que, n'étant point rattachés à un centre commun, ils ne peuvent être compris sous une même formule. Vous avez des effets sans causes et des causes sans effet; mais vous n'avez point de science; car la science est toujours une intuition de l'effet dans la cause, ou une déduction de celui-là à celle-ci.

Nous aurons donc une science historique quand nous aurons un tout organique, où le domaine spirituel et le domaine extérieur se produiront dans leur état de pénétration mutuelle, et où toutes les sciences planeront au-dessus de l'histoire, comme des anges protecteurs ou perfides, pour la diriger ou la séduire. Cette histoire s'élabore maintenant : un génie puissant l'a conçue; car la conception seule d'un tel plan demandait du génie. Mais jusqu'à ce que cette œuvre de création soit sorti de la pensée lumineuse de son auteur, nous serons obligés de compléter l'histoire des faits par celle des pensées et réciproquement, et la connaissance de l'histoire de la philosophie sera nécessaire non-seulement pour bien apprécier l'esprit humain dans ses progrès internes, mais encore pour comprendre l'histoire telle qu'elle se développe dans le domaine extérieur ou social. L'histoire de la philosophie est une des sciences dans lesquelles l'Allemagne peut réclamer une supériorité incontestable. En général, tout ce qui exige de la patience et des recherches convient au génie laborieux et érudit des Allemands. Mais comme des ouvrages trop-volumineux sur cet objet effraieraient la science française, qui n'est ni aussi patiente, ni aussi appliquée, et qui préfère le manuel abrégé aux ouvrages de longue haleine, nous croyons pouvoir recommander à ceux qui s'occupent de philosophie ou d'histoire l'ouvrage de Rixner.

L'auteur, disciple de Schelling, choisit pour épigraphe de son ouvrage ces paroles d'Hégel : « Si l'absolu aussi bien que la raison qui en est la manifestation est éternellement une seule et même chose, chaque raison, qui appuyée sur soi s'est reconnue elle-même, produit nécessairement une vraie philosophie, et a résolu avec exactitude le problème de la connaissance pris de son propre point

central. A cause de cela, tout ce qui est propre à chaque philosophie particulière, et ce sur quoi elle est en désaccord avec les autres philosophies appartient seulement à ce point de vue particulier qu'elle a choisi. » Et ces autres de Bacon de Vérulam : « On doit considérer les philosophies qui diffèrent les unes des autres comme autant de gloses diverses du livre, toujours le même, de la révélation de la nature et de la raison divine, dont l'une aujourd'hui, l'autre demain peut-être, se trouvera plus exacte. » Ce principe entendu dans le sens qu'aucune philosophie ne peut être complètement fausse, et qu'il y a toujours un côté par lequel elle présente une des faces infinies de la vérité, peut être admis sans restriction, et sera même de plus en plus certain pour la science, mais si l'auteur a pris les paroles d'Hégel dans le sens qu'elles présentent naturellement, le principe est faux, inadmissible, et conduit à une conséquence qui détruit la nature même de la vérité. « On peut distinguer dans l'histoire, dit il, la matière et la forme; celle-là se compose des événemens et des phénomènes fortuits en apparence de la nature, qui agit sans avoir la conscience de son action, et de la liberté humaine qui agit avec conscience. Celle-ci est la découverte de la loi qui s'exprime dans ce hasard apparent; c'est la connaissance de la liberté dans la nécessité et de la nécessité dans la liberté. Tous ces phénomènes fortuits en apparence forment un ensemble plein de sens. Une branche particulière et plus importante de l'histoire de l'humanité, c'est l'histoire de la philosophie, c'est-à-dire l'investigation et l'exposition scientifique de l'origine et du développement successif de la science. La matière de cette histoire est donc la manifestation de l'esprit tendant vers la contemplation et la compréhension scientifique de soi-même, et parvenu réellement à cette contemplation. La forme est l'unité plus élevée de la vue rationnelle qui doit précéder cette étude pour saisir les différens systèmes philosophiques, non-seulement dans leur individualité et leur séparation des autres systèmes, mais encore dans leur rapport à l'organisme entier de la vue rationnelle et générale du monde, dont il fait une partie intégrante. On doit donc distinguer dans la philosophie comme dans l'organisme vivant deux élémens; l'un intérieur ou *idéal*, qui en est l'âme; l'autre extérieur ou réel, qui en est le corps. Le premier est le principe d'unité qui fait un tout vivant des parties qui le composent : le second n'est que le recueil des idées, du système et des pensées humaines dans leur état de division ou d'isolement. L'élément idéal est un et éternel, et la cause de cette unité se trouve 1° dans l'unité de la

raison de tous les peuples et de tous les temps; 2° dans l'unité du plus haut problème de l'investigation philosophique dans tous les systèmes; 3° dans l'unité du but théorique et pratique qui est de contempler tout comme quelque chose d'un, et se retrouve en Dieu lui-même, avec tout ce qui existe; 4° dans l'unité du rapport de la philosophie à la connaissance générale, puisque partout la philosophie se présente comme opposée à la prétendue sagesse populaire. »

Nous devons faire remarquer ici que ce principe de l'auteur, évidemment paradoxal dans le sens qu'il lui donne, et qui est déterminé par la manière dont il l'applique dans la suite de son ouvrage, l'a rendu plus d'une fois injuste dans l'appréciation des divers systèmes de philosophie et dans l'indication des vues dominantes chez des peuples particuliers. Ainsi il traite avec dédain l'école écossaise, précisément parce qu'elle a posé pour base de la certitude philosophique le sens commun, doctrine introduite plus tard en France par l'illustre auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*, qui se l'est appropriée par la manière dont il l'a présentée; et nous croyons qu'il est au moins étonnant de ne pas trouver dans une histoire complète de la philosophie le nom de MM. de Bonald et de La Mennais. En général, l'auteur regarde les Français et les Anglais comme peu propres aux spéculations philosophiques : les premiers à cause de leur légèreté; les autres à cause de leur esprit mercantile. « L'éternité de la philosophie, dit-il, se manifeste dans l'éternité de la raison, dans l'éternité de la connaissance contemplative et compréhensive qui est son but. Chaque système a un côté vrai qui est éternel, et un côté imparfait, par lequel il est soumis aux conditions du temps. Toute bonne philosophie doit être organique, harmonique, spéculative et poétique. »

« L'histoire de la philosophie par rapport à celle de la culture de l'humanité en général ou de la culture politique en particulier est quelque chose d'intérieur, d'idéal et de purement spirituel. Une histoire quelconque de l'humanité, intérieure ou extérieure, doit présenter les mêmes époques et les mêmes périodes que nous observons dans la vie elle-même. Comme tout développement consiste en ce que ses élémens essentiels se produisent successivement dans leur état de particularité, jusqu'à ce que le cercle soit fermé, et que le dernier élément retourne à son point initial; ainsi nous voyons dans l'histoire des développemens de l'esprit philosophique que la connaissance parfaite de soi-même par la philosophie conduit l'homme au point où le multiple est connu dans la science comme quelque chose d'un. Les périodes principales de l'histoire de l'hu-

manité, et par conséquent de la religion, de la poésie et de la philosophie, sont — I. La période de l'unité de la vie originelle, qui ne réfléchit pas encore sur soi-même ; époque pendant laquelle l'homme, n'étant plus instruit immédiatement de Dieu, mais étant sous la direction des disciples immédiats de la divinité, ne voyait par l'imagination et l'instinct rationnel qu'une seule vie qu'il contemplait sans la connaître encore scientifiquement. A cette période correspondent, 1° dans l'ordre religieux, la religion asiatique primitive, d'où sont sortis le polythéisme réaliste, le monothéisme idéaliste, et la doctrine chrétienne de la trinité, comme la glorification du polythéisme et du monothéisme compris dans une unité plus élevée; 2° dans la poésie, le mythe, les hymnes et les scholies; 3° dans la philosophie, la doctrine de l'un, comme produit de l'imagination et de l'instinct rationnel. — II. La période de l'esprit rentrant de l'extérieur dans l'intérieur de la contemplation de la nature dans la contemplation de soi-même, époque où l'élément idéal domine sur le réel : c'est la période du christianisme comme Eglise, à laquelle correspond dans le domaine religieux la scolastique et la théosophie. — III. La période de l'harmonie parfaite de la vie extérieure et de la vie intérieure. C'est le second âge que vivifient et les arts et la science : âge dans lequel nous entrons, et auquel correspondent, dans la religion, le christianisme purifié comme religion rationnelle, et en même temps comme révélation divine de l'histoire; dans la poésie une pénétration mutuelle et une fusion de l'objectif et du subjectif, et c'est ainsi que la *Comedia divina* du Dante est comme une fusion de l'épopée, de la poésie lyrique, du drame, de la tragédie et de la comédie; enfin dans la philosophie la doctrine de l'unité comme science rationnelle se comprenant soi-même; époque où les deux élémens de l'idéalisme et du réalisme se concilient et se résolvent en l'unité. »

Nous ne prétendons point donner cet ouvrage comme parfait; mais il suffit pour donner une idée de l'ensemble de la philosophie ancienne et moderne. Il est un peu plus étendu que le Manuel de Tenneman, que M. Cousin a fait connaître en France, et renferme en trois gros volumes in-8° une esquisse des systèmes qui ont eu cours dans le monde philosophique. L'auteur ne dit presque rien de Hegel, dont l'importance scientifique est généralement reconnue en Allemagne. Pour suppléer à cette négligence, on peut lire un ouvrage moderne, très-court, qui a pour titre : *Communications sur l'influence de la philosophie relativement au développement de la vie intérieure*, et dans lequel l'auteur, M. Kreuzhager, s'est

particulièrement étendu sur Hegel. Cet ouvrage a été favorablement accueilli des savans allemands, et, quelque éloigné qu'il soit de notre manière de traiter la philosophie, nous ne pouvons que le recommander comme remarquable par la justesse des vues et la précision philosophique du style qui nous a paru en général aussi agréable que fort et énergique.

(*Revue Enropéenne*, *n*° 1, *p*. 86.)

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

L'antiquaire doit être frappé de la ressemblance des anciens monumens du nouveau monde avec ceux de l'Egypte. Son œil retrouve les mêmes pyramides, les marques du même culte du serpent, l'écriture figurative des premiers anaglyphes de l'Egypte, un langage hiéroglyphique d'un genre symbolique et phonétique semblable, les traces du culte d'une semblable divinité solaire uniternaire, des temples, des sculptures et des statues qui, caractérisés par quelques distinctions particulièrement américaines, ont une grande analogie avec ceux de l'Egypte.

En voyant ces monumens, on est étonné qu'un aussi grand juge que Robertson, l'historien de l'Amérique, ait pu croire qu'il n'y avait pas dans toute la nouvelle Espagne, de monument ni de trace de monument qui remontât au-delà de l'époque de la conquête; que le temple de Cholula n'était qu'une masse de terre couverte de gazon, et que les habitations y étaient de simples huttes aussi grossièrement construites que celles des plus sauvages indiens. Le même historien parle, avec la même légèreté, d'une coupe d'or possédée par le comte d'Oxford, comme de la seule relique précieuse de l'antiquité mexicaine, et ayant recours à la roue chronologique (*chronological wheel*) publiée par Gemelli Carrieri, il dit froidement : « Si cette pièce est originale, elle prouve que les Mexicains avaient outre les chiffres, des caractères particuliers représentatifs de diverses choses. » Sans parler de l'astronomie mexicaine, je veux faire remarquer le peu de valeur que l'historien attribue à un monument qui indiquait une civilisation aussi avancée, aussi supérieure à celle

des conquérans européens ; et rappeler les postes régulières, les routes, les canaux, la police des mexicains. Si Robertson avait vu la carte de l'ancien Mexique que possède M. Bullock, il aurait su que la cité de Mexico avait quelque chose de plus beau encore dans ses admirables institutions municipales et ses distributions paroissiales.

Les preuves surabondent pour démontrer que la civilisation mexicaine était à l'époque de la conquête bien plus avancee que ne l'a supposé Robertson : des routes, des acqueducs, des ponts, des palais, des temples, des monumens de tout genre de la plus grande magnificence, des pyramides dont la base égale quatre fois celle des pyramides d'Egypte, des sculptures de toute beauté, des hiéroglyphes d'une forme élégante, et indiquant par leur construction une science aussi étendue que celle de la Chine; en un mot, partout une grandeur de plan et une habileté d'exécution prodigieuse.

Le costume des Tultecans (qui ont peut-être précédé les Mexicains) a les plus grands rapports avec le costume égyptien : un tablier couvert d'ornemens, et recouvrant jusqu'à la moitié de la cuisse, analogue à la même partie du vêtement égyptien, et étant peut-être l'origine du tablier militaire romain et du *philibeg* écossais. Souvent leur coiffure quoique plus bizarre qu'en Egypte, est généralement composée des mêmes objets symboliques. Leur collier et leur plaque pectorale auxquels est suspendue une image du soleil sont précisément ceux que portent les rois et les héros d'Egypte. Souvent une queue d'animal, comme on en voit aux héros et aux demi-dieux égyptiens est portée par le héros mexicain ou par le conquérant Tultecan. Les sandales ressemblent aux sandales grecques et romaines. L'usage de porter sur la coiffure des crêtes, des oiseaux, des têtes d'animaux, des instrumens d'agriculture ou de musique, est commun aux Egyptiens et aux Mexicains. Les héros tultecans sont représentés étendus sur des couches de modèle égyptien, c'est-à-dire, représentant des corps d'animaux soutenus par les griffes de ces animaux.

Ces circonstances indiquent une origine égyptienne. Cependant il y a au milieu des analogies que nous venons d'indiquer, des signes d'une distinction primitive qui ne doivent pas être perdus de vue.

Les bijoux des narines, des lèvres, des oreilles sont d'origine indienne, les brasselets sont entièrement d'Amérique. Les temples ressemblent davantage à ceux du Japon : la partie ornamentale des sculptures, des portes intérieures, et surtout extérieures du *temple des fleurs* à Oaxala, est évidemment moresque et arabesque.

Le système astronomique des Mexicains leur est particulier et ne doit pas être confondu avec celui des Tultecans : quoiqu'il puisse dériver de celui-là, rien ne prouve qu'il en dérive. Ce système dont, malgré tous les efforts possibles, on ne saurait assigner la naissance, ni à Rome, ni en Grèce, ni en Egypte, ni en Asie, offrait un zodiaque divisé en vingt signes, et une année partagée en dix-huit mois, dont chacun avait vingt jours. Cette circonstance seule semblerait exclure tout lien entre les Mexicains et les anciens peuples dont nous avons parlé : ou s'il y avait quelque lien, il tendrait à établir le fait que les Mexicains furent une colonie chinoise chassée par une éruption de Tartares. Dans le fait, les calendriers des deux pays s'accordent d'une manière frappante : car tous les deux n'ont que trois cent soixante jours dans l'année, qu'ils divisent en mois de vingt jours chacun. Tous les deux commencent l'année au 26 février, et ajoutent cinq jours intercalaires à la fin de l'année. Mais en ce dernier point, ils s'accordent avec les Egyptiens. En Egypte, comme au Mexique, comme dans tout l'Orient, les jours intercalaires étaient consacrés à manger, à boire et à se divertir. Mais les Mexicains sont seuls à admettre un cycle de 52 ans, dont le double formait le siècle mexicain.

Il paraît que le système astronomique mexicain, pris généralement, ne ressemble à aucun autre qu'au chinois; mais qu'il a une analogie partielle avec l'Egyptien, pour la disposition et l'emploi des jours intercalaires. Inutile d'insister sur la grande analogie des antiquités chinoises et égyptiennes, spécialement pour les hiéroglyphes.

Toutefois les rapports astronomiques sont les seuls qu'on puisse établir entre les Chinois et les Mexicains. Les hiéroglyphes de Mexico (ou plutôt de Tultèques), n'ont avec les Chinois qu'une ressemblance purement et évidemment accidentelle. La langue mexicaine est aussi opposée à la chinoise par sa dureté que les consonnes le sont aux voyelles. Elle n'en a pas davantage avec l'égyptienne.

On doit donc conclure que l'air de famille qui rapproche les monumens égyptiens et mexicains, justifie l'opinion de cette affinité naturelle, qui a sa marque dans les traditions religieuses et astronomiques de tous les peuples de l'antiquité.

(*Gentleman's Magazine.*)

LETTRE

Adressée par un Ecclésiastique à M. le Rédacteur de la Revue Européenne, au sujet de l'exposition du système philosophique de M. De Baader (1).

Monsieur,

A milieu de l'admiration que j'éprouve en lisant votre premier numéro du 15 septembre, et particulièrement l'exposition du système philosophique de M. de Baader, je ne puis m'empêcher de vous faire part de quelques difficultés auxquelles il vous sera, sans doute, facile de répondre.

Rien de plus beau, rien de plus sublime que votre passage sur la Trinité, à moins de lire le discours de Bossuet sur le même mystère : rien ne montre mieux la grandeur de l'homme et l'excellence, la dignité de son âme, que ce qui le concerne, dans cet article. Je crois bien que si l'homme placé dans le paradis terrestre eût fait un saint usage de sa liberté, *Dieu alors aurait été le centre positif de l'homme, et par l'homme de la nature qu'il aurait fait passer à l'état permanent d'incorruptibilité et d'immutabilité...* Oui, mais comment entendre ces mots : *les anges qui pouvaient encore expier leur péché,* auraient ainsi été délivrés par l'homme.

Il me semble que ce système est contraire à la foi. Du moins je désirerais connaître quelques citations d'un Père ou d'un auteur célèbre, avant d'y donner mon adhésion.

---

(1) Extrait de la *Revue Européenne*, n° 2, p. 228, tom. I. — Voir ci-dessus pag. 357.

En effet, en quel sens pourra-t-on alors interpréter ces mots de S. Pierre, dans le second chapitre de la 2e épître : *Dieu n'a point épargné les anges qui ont péché, mais les a précipités dans l'abyme où les ténèbres leur servent de chaînes, pour être tourmentés et tenus comme en réserve jusqu'au jugement.*

Le Père Berruyer, dans son 1er volume de l'Histoire du Peuple de Dieu, parle bien de la création des anges, et commente plusieurs passages de S. Augustin et des autres Pères, relatifs aux bons et mauvais anges qu'ils entendent par la séparation des ténèbres et de la lumière; *et divisit lucem à tenebris ;* mais il ne dit point que : *les anges pussent encore expier leurs péchés*, avant de décrire l'horrible lieu dans lequel la main de la justice divine les précipita.

Le profond philosophe, M. de Maistre, à la fin de son 2e volume des soirées, dans l'éclaircissement sur les sacrifices, cite ces mots d'Origène :

« Que le sang répandu sur le calvaire n'avait pas été seulement » utile aux hommes, mais aux anges, aux astres, et à tous les » êtres créés ; » et ceux-ci de S. Jérôme : « Que la rédemption ap- » partenait au ciel autant qu'à la terre » ; et plusieurs autres textes remarquables ; mais il me semble qu'il n'y a rien là qui puisse m'expliquer cette proposition extraordinaire : *Les anges qui pouvaient encore expier leur péché, auraient été délivrés par l'homme*, s'il n'eût point préféré sa volonté à celle de Dieu. Comment l'homme serait-il devenu le sauveur du démon? Je ne puis le croire d'après vous : car, vous ajoutez ces paroles qui réfutent votre proposition :

« *Le démon heurta en quelque sorte contre Dieu d'une ma-* » *nière directe et centrale. La répulsion fut donc directe et cen-* » *trale aussi.* »

Pourquoi et comment l'ange rebelle aurait-il donc pu expier son péché par lui ou par l'homme? Non : Isaïe, d'après l'interprétation des Pères, nous prouve la fausseté de ce système :

Detracta est ad inferos superbia tua. Cap. 71, XIV.

Quomodo cecidisti....? qui dicebas in corde tuo : In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum... similis ero Altissimo. — Le démon avait bien mérité l'enfer... et dans

l'enfer, plus d'espérance et de pardon : *Nulla apud eum redemptio.*

Pardonnez-moi, Monsieur le Rédacteur, la liberté que je prends de vous exposer mes difficultés. *Mon œil faible n'ayant vu dans ce passage qu'une lumière incertaine*, j'ai besoin d'éclaircissement, et je crois y avoir droit en qualité d'abonné ancien, présent et futur du *Correspondant.*

Daignez me répondre ou directement ou indirectement.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Nous répondrons d'abord à cette lettre, que nous ne prenons pas la responsabilité de toutes les opinions du célèbre philosophe allemand : mais que nous voulons seulement faire connaître un système dont le fond et l'intention sont profondément catholiques, et où nous sommes bien sûrs que M. de Baader désavouerait tout ce qui serait en contradiction avec la doctrine de l'Eglise. Quant à cette proposition, que *les anges pouvaient encore expier leur péché et être délivrés par l'homme*, nous supposons que M. de Baader l'a recueillie dans les traditions de la Synagogue défigurées, mais pourtant conservées dans le Talmud et les livres cabalistiques. Sans nous charger de la défendre directement, nous ferons observer que la Bible ne nous a révélé que dans quelques paroles courtes et mystérieuses, les temps qui ont précédé la création de l'homme, et spécialement l'histoire de la chute des anges ; que, si l'Esprit saint a voulu que ces faits primordiaux restassent dans une obscurité impénétrable, parce qu'après tout, l'homme déchu n'est pas fait pour connaître, mais pour croire, quelque liberté peut être laissée aux conjectures dans une matière où l'erreur même ne pourrait avoir de résultats bien fâcheux, pourvu que toutes les hypothèses soient dominées par un esprit de docilité et de soumission à l'autorité catholique.

MOUVEMENT DES ESPRITS VERS LE CATHOLICISME.

« .... De nouvelles sectes s'élèvent; les pernicieuses erreurs de Wiclef et de Jean Hus, des Béguards et des Albigeois fermentent dans quelques têtes jeunes et spéculatives; un petit nombre de prêtres rompent les liens de l'unité, et empruntent de leur audace une mission que les évêques leur refusent (1). Qu'est-ce que cela? Notre première révolution avec la déesse Raison, la théophilanthropie, l'Eglise constitutionnelle. Que sont devenus leurs autels et leurs fêtes? Dieu a soufflé sur ce frêle édifice, et à peine en reste-t-il quelque léger vestige. L'avenir ressemblera au passé. Que dis-je? L'avenir, et un avenir peu éloigné, nous montrera le triomphe complet de toutes les saines doctrines, la religion mieux connue, mieux pratiquée que jamais, l'univers entier soumettant sa raison et ses lumières au joug de la foi.

» Cette conviction intime, nous la puisons dans ce qui se passe sous nos yeux. Le monde s'ébranle dans toutes ses parties, et ce n'est pas pour rien. Nous voyons dans toutes ces agitations les dernières convulsions de l'impiété expirante. Elle n'est plus aujourd'hui dans les hautes classes de la société : ces classes ont payé trop cher l'abandon qu'elles avaient fait des vérités de la foi, pour ne pas s'y rattacher de toutes leurs forces; l'impiété ne se trouve plus, sauf des exceptions assez rares, que dans ces classes infortunées, dévouées, en naissant, au travail, à l'ignorance et à la misère, qui peuplent, presque seules, les prisons et les bagnes. Voltaire perd tous les jours de son crédit; notre siècle est trop raisonneur et trop triste pour se contenter de la vaine pâture de ses *facéties* irréligieuses; quelques jeunes gens de provinces, qui n'ont jamais quitté leurs petites villes, et qui se croient de grands génies quand ils ont lu *Candide* et la *Pucelle :* voilà à-peu près ses seuls partisans. Mais la jeunesse studieuse, celle qui fréquente nos grandes écoles, et ici nous ne cherchons point à flatter, est beaucoup moins ennemie de la Religion qu'on ne le pense. Parmi elle un immense besoin de croire se manifeste. La philosophie immorale d'Helvétius et du

(1) L'abbé Chatel, etc.

club d'Holbac, celle de Locke, de Destutt-Tracy, n'ont plus de disciples; le matérialisme de Broussais est passé comme système médical, la physiologie prend tous les jours une direction plus morale et plus vraie; le docteur Alibert, et notre infortuné Bérard, enlevé si jeune à la science, ont pulvérisé les sophismes de Cabanis, que personne n'oserait défendre aujourd'hui; le spiritualisme s'établit sur les débris épars de ces dangereux systèmes; l'Allemagne n'a pas gardé pour elle le secret de la philosophie de Kant; M. Cousin marche sur ses traces : plus méthodique que son maître, enveloppé de moins de nuages, il ira, nous l'espérons, à la foi par la raison et déjà au milieu d'un nombreux auditoire qui l'a vivement applaudi, il n'a pas craint de proclamer que *toutes les vérités utiles à l'homme étaient renfermées dans le symbole des chrétiens*......

» La littérature elle-même, et les sciences participent à ce travail secret de la foi. M. Cuvier rend justice à la chronologie de Moïse; MM. Champollion, à la vérité de son histoire; les livres chinois, indiens, arméniens se montrent pleins de traditions chrétiennes dans les savantes traductions des Remusat et des Saint-Martin. Les recherches historiques faites depuis quelques années dans les chroniques de ce moyen-âge, tant décrié, diminuent tous les jours les préjugés que l'ignorance et la mauvaise foi avaient, avec tant d'art, accumulés contre la Religion, et les *leçons d'Histoire* de M. Guizot sont elles-mêmes forcées d'en reconnaître les bienfaits. Le roman n'est pas étranger à cette manière plus juste d'envisager les choses; ceux de Crébillon, de Diderot, ne seraient plus lus aujourd'hui, tandis que nous voyons l'immense succès de ceux de Walter-Scott et autres écrivains de son école, où la Religion est presque toujours grande, noble, digne de son fondateur et des hommes auxquels elle est destinée. Le succès est venu révéler aux plus aveugles tout ce qu'il y a dans les cœurs de sympathie pour les saines doctrines, de sentimens chrétiens, de besoin de foi, et d'émotions religieuses. La littérature incrédule, au contraire, est chassée peu-à-peu de toutes les positions qu'elle avait envahies. On ne la trouve plus que dans quelques pièces de théâtre que le bon goût réprouve autant que la morale, dans les couplets de Béranger dont le talent était appelé à de meilleures destinées, dans quelques petits journaux décriés, et dans ces brochures que la propagande révolutionnaire colporte jusque dans nos campagnes; mais on l'y trouve mesquine, pauvre, impuissante et usée; elle ne sait pas inventer la plus petite impiété nouvelle, elle se traîne sur de vieilles objec-

tions cent fois pulvérisées, sur des imputations cent fois démenties, sur le mensonge, la calomnie et l'obscurité (1). »

(*Mélanges occitaniques.*)

ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNE. — DÉCOUVERTES DE M. CHAMPOLLION DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA BIBLE.

Accord des dynasties égyptiennes de Manéthon avec la chronologie biblique. — Villes égyptiennes citées dans le Pentateuque, *Héliopolis*, *Ramessès*, *Gessen*, *Taphnis*, *No-Amon*. — Réponse aux objections que Moïse n'a pu écrire le Pentateuque dans le désert, que les arts n'étaient pas assez avancés pour la construction du tabernacle tel qu'il est décrit. — Silence de Moïse sur Sésostris, pourquoi ?

L'importante découverte de M. Champollion jeune, dont nous avons eu occasion d'entretenir nos lecteurs, a déjà produit d'intéressans résultats pour la critique sacrée, et nous en promet de bien plus intéressans encore. Nous avons vu que c'était à elle que nous étions redevables de l'explication du fameux zodiaque de Denderah, si souvent opposé depuis trente ans à la chronologie biblique. Nous lui devons encore bien d'autres lumières qui ne pourront que s'accroître quand nous serons au courant de toutes les recherches faites par M. Champollion dans son dernier voyage en Egypte. En attendant, nous allons indiquer quelques-uns des éclaircissemens qui résultent des travaux précédens de cet illustre archéologiste. Pour cela, il nous suffira de présenter l'analyse de l'excellent ouvrage de M. Greppo sur ce sujet (2).

Ce qu'il importerait le plus pour la philologie sacrée, ce serait

(1) Le mouvement des esprits vers le catholicisme est devenu un fait reconnu par tout homme consciencieux, même par ceux sur lesquels les sentimens religieux n'ont qu'un bien faible empire. Ce mouvement se distingue principalement, 1° dans l'histoire qui se refait entièrement au profit du catholicisme ; 2° dans cette philosophie religieuse ou catholique qui s'élève, couronnée de gloire et riche d'espérance, sur les débris de l'école éclectique ; 3° dans les sciences archéologiques et physiques qui conspirent en tout sens pour la défense des traditions, mosaïque et chrétienne. Catholiques, et vous surtout ministres du Seigneur, jeunes lévites, c'est un grand devoir pour vous de recueillir tout ce qui tend à la glorification du catholicisme !

(*Note du Nouv. Conserv. Belge.*)

(2) Voir ci-dessus, tom. I, p. 262, et tom. II, p. 545.

d'accorder la chronologie et l'histoire sacrées avec la chronologie et l'histoire égyptiennes, dans les points de contact qu'elles ont entr'elles. Malheureusement cette concordance est bien difficile. Tous les ouvrages qui traitent de l'histoire d'Egypte, ceux d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Manéthon, de Josèphe, etc., se contredisent de la manière la plus frappante; ils contiennent d'ailleurs tant de contes absurdes, de narrations fabuleuses qu'ils ne peuvent inspirer une grande confiance. Il était à espérer que la découverte de la langue hiéroglyphique et démotique de ce pays, pourrait concilier ces différens auteurs ou du moins servirait à discerner la vérité de l'erreur. Malheureusement les rois d'Egypte portaient un si grand nombre de noms qu'il est souvent impossible de reconnaître, dans les histoires connues, les rois dont les noms sont inscrits sur les monumens ou sur les papyrus découverts jusqu'ici.

Malgré ces difficultés, M. Champollion est parvenu à établir une sorte de concordance entre les monumens égyptiens et l'ouvrage d'un de ces anciens auteurs, de Manethon. Cet auteur nous a laissé une liste des dynasties égyptiennes qu'il fait remonter à une époque excessivement reculée. Mais M. Champollion avoue lui-même que la liste du prêtre d'Héliopolis n'est historique que vers la xviii dynastie. Le reste est entièrement fabuleux, ou du moins paraît enveloppé des plus épaisses ténèbres. Encore, dans ce qui paraît le plus certain à M. Champollion, il ne règne pas dans l'esprit de tout le monde la même conviction. Un critique très-éclairé, M. de Bovet, ancien archevêque de Toulouse, a publié récemment sur les *Dynasties égyptiennes* de Manethon, un savant ouvrage, dans lequel il s'efforce de démontrer que la chronologie de l'auteur égyptien est loin de mériter, toute la confiance que lui accorde M. Champollion. Il examine et discute à fond les documens nouveaux que la découverte de la langue égyptienne a procurés à ce dernier auteur.

La nature de cet article ne nous permet pas d'entrer dans les détails de cette discussion. Nous ajouterons seulement que M. de Bovet n'est pas le seul adversaire de M. Champollion, relativement à la confiance que mérite Manéthon. « Non-seulement tout est plein » d'absurdités, dit M. Cuvier, dans le récit de ce prêtre, mais » ce sont des absurdités propres et impossibles à concilier avec » celles que des prêtres plus anciens avaient racontées à Solon et » à Hérodote (1). » Au reste, en admettant la réalité de cette

(1) Voyez *Annales*, tom. ii., pag. 38.

XVIIIe dynastie de la liste de Manéthon, la seule sur laquelle les anciens chronologistes, ainsi que la table d'Abydos, récemment découverte, commencent à s'accorder un peu, on est obligé d'avouer que c'est la première qui ait laissé sur les monumens des traces de son existence.

On a souvent présenté la suite des dynasties pharaoniques de Manéthon, comme étant en opposition complète avec la chronologie biblique. Mais cette opinion est insoutenable du moment qu'il est bien prouvé que tout ce qui précède la XVIIIe race, doit être regardé comme entièrement fabuleux, c'est ce que démontre parfaitement M. Greppo, en distinguant dans cette chronique les temps proprement historiques, et les temps couverts de nuages. Ce que nous connaissons d'historique, dit-il, par rapport à l'Egypte, ne remonte guère au-delà du temps d'Abraham et finit même à l'époque de ce patriarche. Or dans les temps qui restent depuis cette époque jusqu'au déluge, on pourrait trouver encore la place d'un grand nombre de dynasties. Le texte hébreu suivi en cela par la Vulgate, ne donne, il est vrai, à ce second âge du monde qu'une durée de 367 ans, mais le texte samaritain la porte à 1017 ans, et la version grecque des Septante à 1147. On sait qu'aucune de ces chronologies ne peut être considérée comme tenant, à la foi, et que l'Eglise a laissé à chacun une entière liberté de choisir entre elles celle qui peut lui paraître préférable. Mais il y a bien des raisons pour préférer, sous les rapports chronologiques, la version des Septante, comme plus ancienne et faite sur un exemplaire du texte plus correct que ceux que nous possédons, ainsi que peut le faire croire le témoignage d'Eusèbe, surtout comme plus favorable aux synchronismes historiques avec les annales des anciens peuples; et comme sanctionnée d'ailleurs par l'autorité des premiers Pères de l'Eglise, qui presque tous ont fait usage de cette version et de sa chronologie. D'après M. Greppo, en adoptant cette dernière chronologie, on verrait s'évanouir toutes les difficultés que peut présenter le tableau des dynasties égyptiennes que nous a laissé Manéthon; les deux premières dépourvues de tout appui historique, se rangeraient fort naturellement dans la classe des faits fabuleux, comme les règnes des dieux, des demi-dieux, d'Héphaistos, etc. Mais qu'on pense devoir l'adopter ou non, il n'en est pas moins vrai, dit-il, que la chronologie de Manéthon ne remonte pas au-delà des limites admissibles de la chronologie biblique. C'est tout ce qu'il importe de bien constater pour répondre aux attaques contre la Religion, qu'on a tirées du catalogue informe du prêtre égyptien.

Après cet article, M. Greppo donne quelques aperçus géographiques fort intéressans sur certains lieux de l'Egypte cités par la Bible, qu'on ne pouvait reconnaître jusqu'ici et que les travaux de M. Champollion lui ont fait retrouver. Il s'occupe d'abord de la ville d'*Héliopolis*, dont il est question dans la Genèse (XLI, 45) à l'occasion du mariage de Joseph avec la fille d'un prêtre de cette ville. Les Septante dans ce passage se servent de la même denomination Ηλιου πολις, *ville du soleil*, nom que lui donnent aussi les écrivains profanes de l'antiquité. Mais ce nom ne pouvait se trouver dans le texte original, puisque ce ne fut que plusieurs siècles après Moïse, sous la domination des rois grecs, successeurs d'Alexandre, que l'Egypte vit les noms primitifs de ces villes changés contre des noms nouveaux tirés de la langue des conquérans. L'hébreu donne à celle-ci le nom de *On* qu'elle porte également dans un passage des Septante (1), où elle est comptée au nombre des villes bâties par les enfans d'Israël.

Il était bien naturel de voir dans ce nom, conservé par Moïse, et dont la langue hébraïque ne peut indiquer la signification, celui que porta cette ville dans la langue du pays, et on pouvait présumer avec beaucoup de vraisemblance que le nom de *ville du soleil*, que les Grecs lui donnèrent postérieurement, n'était que la traduction littérale de cette dénomination primitive, substituée avec connaissance de cause, dans une version qui, exécutée en Egypte par des hommes qui avaient tant de moyens de la connaître, semble promettre une grande exactitude dans ces sortes de détails. Cette conjecture pouvait s'appuyer encore sur un passage de Jérémie où le prophète parle d'une *domus solis*, qu'on regarde généralement comme ayant rapport à la ville d'Héliopolis. Ce qui change ces conjectures en certitude, c'est le nom donné à cette ville par les descendans actuels des anciens Egyptiens. « La ville d'Héliopolis, » dit M. Champollion, cité par M. Greppo, est toujours désignée » dans les écrits des Coptes par le mot *On*. Dans la version copte » de l'Ancien-Testament, Héliopolis est constamment nommée la » ville de *On*, ou bien *On, qui est la ville du soleil*, et saint » Cyrille, dans ses commentaires sur Osée, assure à cet égard que *On signifie le soleil parmi les anciens Egyptiens.* »

Ces résultats sont encore confirmés par un autre fait, la découverte du nom égyptien, *Pétephrè*, que M. Champollion a lu sur

(1) *Exode*, I, II.

le manuscrit funéraire de M. Cailliaud. Quel que soit, en effet, le personnage de l'antique Egypte auquel ce monument a été consacré, il est certain qu'il offre, le nom bien connu de l'égyptien père d'Aseneth, et beau-père du patriarche Joseph. Les Septante et la version copte l'appellent ausssi Πετεφρῆ, et l'orthographe dans ces deux traductions est absolument identique à celle du papyrus. La Genèse nous apprend que ce *Pétephrè* ou *Putiphare*, comme l'appelle la Vulgate, était prêtre de *On*, *Héliopolis* ou *la ville du soleil*. Or les élémens de ce nom égyptien, analysés grammaticalument, signifient à la lettre *celui qui est*, ou *qui appartient à phrè* ou *rè*, le soleil.

Un article plus intéressant encore, c'est celui que M. Greppo a consacré à la ville de *Ramessès*. On se rappelle que, parmi les travaux auxquel les Hébreux furent assujettis sous le règne de ce Pharaon qui voulut les rendre moins redoutables en les affaiblissant, l'Ecriture compte la construction des villes *Phiton et Ramessès*. Pour la première ville, M. Champollion la retrouve dans le lieu qui porte le nom de *Thoum* dans l'Itinéraire d'Antonin.

La ville de Ramessès a une plus grande importance, et sa situation bien déterminée peut servir à décider une question à laquelle se rattache un haut intérêt. Les livres saints la mentionnent plusieurs fois (1). La version grecque du livre de Judith, plus étendue que la version vulgate, nomme aussi cette ville Ραμεσση. Il est impossible de ne pas reconnaître l'antique *Ramessès* des Pharaons dans un petit village qui porte aujourd'hui le nom de *Ramsis*, bien peu différent de la dénomination donnée à ce lieu par l'Ecriture.

Ce village observé par plusieurs voyageurs (2), conserve encore les ruines d'une ville antique, placée sur les bords d'un canal qui conduisait les eaux du Nil au lac Maréotis. Il est situé à deux lieues et demie nord-ouest du bourg nommé *Eshlimé* par d'Anville dans sa carte de l'Egypte moderne, que les Arabes appelèrent *Aschlemeh* et qui fait partie de la Basse-Egypte occidentale, hors du Delta.

Dans son *Egypte sous les Pharaons* (3), M. Champollion a reconnu le *Ramessès* de l'Ecriture sainte dans le *Ramsis* des Arabes. M. Greppo donne l'explication suivante de ce nom. Il a

(1) *Exode;* XII, 37; *Nomb.* XXXIII, 3.

(2) NIEBUHR; *Voyage en Arabie*, tom. I, p. 78; SONNINI, *Voyage en Egypte*, tom. II, p. 146 et 147.

(3) Tom. II, p. 248.

établi dans un chapitre précédent que le Pharaon oppresseur des Hébreux qui les obligea à construire les villes mentionnées dans l'Exode, fut ou le second des *Achenchérès*, dont le père est nommé *Ramessès* dans les légendes hiéroglyphiques, ou le roi que les historiens et les monumens font connaître sous le nom de *Ramessès* ou *Ramsès Meïamoun*. Or, ce nom est absolument le même que celui de la ville dont parle l'Ecriture, ainsi que l'a observé M. Champollion. Ce rapport dans les noms indique d'une manière extrêmement probable que le Pharaon fondateur de *Ramessès* aura donné à cette ville ou son nom propre, ou celui de son père, si l'on aime mieux le retrouver dans *Achenchérès Mandoueï*. Cet usage s'est constamment observé chez tous les peuples.

M. Greppo cherche ensuite à déterminer dans quel endroit de l'Egypte se trouve le pays que la Genèse appelle *Gessen* (1) que le Pharaon de Joseph assigna à Jacob et à ses enfans. Il pense que ce pays est le même que celui où les Hébreux avaient bâti la ville de *Ramessès*. Il se fonde sur ce que cette ville fut le séjour de ce patriarche et de sa famille; sur ce qu'elle est désignée comme la partie la plus fertile d'Egypte, *in optimo terræ loco* (2), ce que l'Ecriture dit également du pays de *Gessen* (3); enfin sur ce que *Ramessès* est nommée deux fois comme le point de départ des Israélites se dirigeant vers Socoth pour sortir de l'Egypte (4); en effet, ajoute-t-il, de quelque manière qu'on explique les stations successives du camp des Israélites, ils durent partir du pays qu'ils habitaient. Telle est aussi l'opinion du savant Jablonski, qui intitule un de ses chapitres : *De terra Ramsès quæ fuit ipsa Gossen* (5). Il faut avouer que toutes ces raisons ne laissent rien à désirer en faveur de l'opinion de M. Greppo. Il résulte de là (la ville de *Ramessès* étant bien reconnue pour avoir occupé l'emplacement du village actuel de *Ramsès*), qu'il est possible, au moyen de cette donnée précieuse, de déterminer approximativement la portion de l'Egypte qu'occupèrent Jacob et ses descendans. On sent combien ce fait est important et à quelles découvertes il pourra conduire les voyageurs qui iront explorer ce lieu dans le but de rechercher

(1) *Genèse*, XLVII, 1, 4, 6, 27 et *alibi*.
(2) *Idem*. XLVII 11.
(3) *Idem*, XLVII, 6.
(4) *Exode*, XII, 37; *Nomb*. XXX, 3.
(5) *Opusc.*, tom. II, p. 136.

les débris qui peuvent rester des anciens Hébreux et des Egyptiens qui ont occupé ces lieux. La science et la religion ne pourraient que gagner à des fouilles bien conduites, pratiquées dans les environs de *Ramsès*, et il serait à désirer qu'un gouvernement, ou mieux peut-être, une société chrétienne, se chargeassent d'accomplir les vœux que fait M. Greppo pour cette entreprise.

Dans des temps bien postérieurs à ceux auxquels nous ont reportés les discussions précédentes, nous voyons les prophètes faire mention d'une ville égyptienne que la Vulgate appelle *Taphnis* (1), et les Septante Δᾶφναι. On la retrouve encore avec le même nom dans la version grecque de Judith, où elle figure au nombre des villes qui refusèrent de se soumettre au roi d'Assyrie. Jérémie et Baruch y furent emmenés par les Juifs, qui, après le sac de Jérusalem, se réfugièrent en Egypte malgré la défense de ces prophètes (2). Ce fut là que le premier prédit à la terre des Pharaons les maux que devaient lui faire éprouver Nabuchodonosor (3).

M. Greppo pense avec Bochart, que cette ville est la même qu'Hérodote désigne sous le nom de Δαφναι Πηλουσιαι, *Daphnæ Pelusiæ*, qu'Etienne de Bizance, qui la place auprès de Peluse appelle Δαφνῆ *Daphne*, que l'itinéraire d'Antonin traduit par *Daphnus* et place à seize milles de Peluse. L'analogie des noms nous rend tout-à-fait frappante l'identité de la ville des Ecritures avec celle des écrivains profanes. M. Champollion a découvert dans les légendes hiéroglyphiques le nom d'une déesse qui a le plus grand rapport avec le nom de la ville de *Taphnis*. Elle est appelée dans les monumens écrits *Taphnet* ou *Taphné*, fille de *Phré*, le soleil, et sœur jumelle de *Sôou* ou *Hercule Lunus*. Cet exemple donne lieu de conjecturer que le culte de la déesse *Tafné* dut être particulièrement en honneur dans la ville qui prit son nom.

M. Greppo s'est attaché à vérifier quelle était la ville que Nahum appelle *No-Amon* (4), Jérémie *Amon de No* (5), Ezéchiël seulement *No* (6). Il rejette d'abord la version de la Vulgate, qui

(1) *Jerem.*, II, 16; XLIII, 7, 8, 9; XLIV, 1, 14; *Ezech.*, XXX, 14, 18.

(2) *Jerem.* XLIII, 10-13.

(3) *Ibid.* XLII, 10-13.

(4) *Nahum.* III, 18.

(5) *Jerem.*, XLVI, 25.

(6) *Ezech.*, XXX, 14-16.

a traduit ce nom par *Alexandrie*, ville qui n'existait pas à l'époque où les prophètes que nous venons de citer écrivaient. Les Septante ont traduit le *No-Amon* de Nahum par μερὶς Αμμων, littéralement la *portion* ou l'*héritage d'Ammon*, et le *No* d'Ezechiël par le nom bien connu de *Diospolis*, Διοσπολις, qui signifie ville de Zeus. Ce nom n'était pas encore bien capable de dissiper tous les doutes, puisqu'il a été donné à trois villes différentes. Thèbes était une de ces villes. M. Champollion a retrouvé dans ses recherches le nom tout phonétique de *demeure d'Amon*, et il a reconnu que c'était un titre donné à la ville de Thèbes, où le dieu *Ammon* était spécialement honoré. Ce temple magnifique subsiste encore en partie au village de *Karnac*.

M. Greppo s'occupe ensuite à établir la véritable signification géographique de plusieurs autres lieux de l'Egypte désignés dans la Bible. Nous nous bornerons aux détails que nous avons donnés pour passer à un chapitre qui entre plus particulièrement encore dans le but des *Annales*. L'auteur y répond aux objections qu'on a faites contre Moïse en prétendant qu'il n'a pu écrire le Pentateuque dans le désert, que les arts n'étaient pas assez avancés à cette époque pour permettre de fabriquer le tabernacle et les autres objets consacrés au culte avec la magnificence qu'indiquent nos livres saints, que le législateur des Juifs aurait dû parler de Sésostris, dont le nom a retenti dans tout l'Orient, etc.

Déjà on avait refuté tous ces reproches; mais les réponses de M. Greppo tirées des nouvelles découvertes égyptiennes ont une force bien supérieure.

On a voulu contester au *Pentateuque* sa haute antiquité. On a dit que Moïse ne pouvait en être l'auteur, et on l'a attribué, en torturant un passage assez clair du souverain-pontife Helcias, lequel, selon le vrai sens de la Bible, retrouva dans le temple, sous le règne de Josias, roi de Juda, un exemplaire du *Pentateuque*, ou peut-être seulement du *Deutéronome*, écrit de la main de Moïse, *per manum Moïsi* (1). Pour appuyer cette prétendue impossibilité, on est allé jusqu'à avancer que Moïse ne savait probablement pas écrire. On a demandé du moins comment il aurait écrit dans le désert, et quelle matière assez portative il pouvait avoir à sa disposition pour tracer un ouvrage de cette étendue. Enfin on n'a point oublié de rappeler que le livre de la loi devait

(1) *Reg.*, XXII, 8; *Paral.*, XXXIV, 14.

être réduit à une médiocre dimension pour qu'il pût être déposé dans l'arche d'alliance. On a pleinement répondu sous tous les rapports à cette objection en partie ridicule. On a reproduit le sens vrai et naturel du récit relatif à Helcias, tel qu'on le trouve dans le texte sacré. Les apologistes ont indiqué une foule de moyens qui rendaient possible à Moïse d'écrire le Pentateuque, même dans le désert. Tout cela était fort juste, fort raisonnable, et bien suffisant; mais les recherches de M. Champollion, si bien mises à profit par M. Greppo, permettent aujourd'hui de faire mieux encore, d'invoquer le témoignage de monumens d'une date certaine, de répondre par des faits.

Les Nécropolis, ou lieux de sépulture des anciens Egyptiens, fournissent tous les jours, entre autres dépouilles des siècles, de nombreux manuscrits sur papyrus. Les uns, chargés de signes hiéroglyphiques et ornés de peintures qui représentent les divinités de l'*Amenti* ou enfer égyptien et des scènes mystiques du passage des âmes, ne sont que des répétitions plus ou moins complètes d'une sorte de rituel funéraire qui, dans un beau manuscrit du musée de Turin, occupe une longueur de soixante pieds.

D'autres, et ce sont les plus rares et les plus importans pour l'histoire, tracés ordinairement en écriture hiératique, présentent des actes de différens genres de monarques égyptiens, et portent leurs noms et les dates des années de leur règne. A cette classe appartient une suite de fragmens de papyrus qui, long-temps délaissés dans le musée de Turin, ont été heureusement reconnus par M. Champollion, suite tellement remarquable par le nombre et la variété des pièces, qu'il a été porté à conjecturer qu'elle formait les archives entières d'un temple ou de tout autre dépôt public (1).

Il y a trouvé une quantité prodigieuse d'actes appartenant pour la plupart à la XVIIIe dynastie, et dont aucun n'est postérieur à la XIXe. Mais le plus remarquable de tous et bien certainement le plus ancien manuscrit connu jusqu'à ce jour, contient un acte de la cinquième année du règne de Thouthmosis III, cinquième roi de la XVIIIe dynastie. Ce monument répond assez aux assertions des incrédules.

Voilà donc l'écriture connue et pratiquée dès le temps de ce Pharaon, et l'écriture *hiératique* bien plus facile et plus cursive

(1) Voir *Bulletin des sciences historiques;* tom. II, p. 301.

que la méthode hiéroglyphique. Voilà l'emploi du papyrus, que quelques savans, d'après l'autorité de Varon, ne jugeaient pas antérieur à la fondation d'Alexandrie. Or Thouthmosis III gouvernait l'Égypte au plus tard vers le temps où Joseph y fut amené comme esclave, et par conséquent deux siècles au moins avant celui auquel Moïse écrivit le Pentateuque. Il n'est donc pas vrai, comme Voltaire l'a prétendu, que « du temps de Moïse on n'écrivait qu'en » hiéroglyphes, que l'art de graver ses pensées sur la pierre polie, » sur la brique ou sur le bois, était alors la seule manière d'écrire, » et que les Egyptiens et les Chaldéens n'écrivaient pas autrement.»

Nous pouvons le demander à notre tour, dit M. Greppo, Moïse, instruit dans la science des Egyptiens, devait-il ignorer l'art d'écrire? Dut-il avoir beaucoup de peine à se procurer cette substance mince et légère d'un usage si général en Egypte, que nous trouvons employée à l'usage des scribes plus de deux siècles avant lui? Enfin est-il étonnant que l'autographe du législateur des Hébreux, objet de vénération pour tout un peuple, et pendant longtemps conservé soigneusement dans l'arche, ait pu subsister jusqu'au règne de Josias, c'est-à-dire moins de neuf siècles après Moïse, quand les hypogées de Thèbes viennent de nous rendre un papyrus qui ne contenait probablement que quelques transactions entre de simples particuliers, et qui remonte à trois mille cinq cents ans et plus?

L'Exode est entré dans les détails les plus circonstanciés sur les richesses du tabernacle, de l'arche d'alliance, des autels, du chandelier, des vêtemens du grand-prêtre, des vases et de tous les objets consacrés au culte du Dieu d'Israël. Elle nous fait connaître la quantité de peaux et de tissus colorés, de bois rares, d'or, d'argent, de bronze, de pierres précieuses employés à leur confection, et nous fait concevoir une haute idée de l'habileté avec laquelle tous les arts réunis surent les mettre en œuvre pour honorer dignement le vrai Dieu. On ne saurait lire sans admiration tout ce que l'Ecriture nous rapporte à ce sujet (1), et on est forcé d'en conclure que les artistes qui présidèrent à l'exécution de ces ouvrages magnifiques, *Beseléel* et *Ooliab*, dont elle a voulu nous conserver les noms, étaient des hommes profondément versés dans les procédés des arts de luxe.

Les incrédules modernes ont voulu convaincre le texte sacré

---

(1) *Exode*, XXV-XXXI.

d'invraisemblance; ils ont nié la possibilité de pareils travaux chez les Israélites dans le désert, et ont cru démontrer leur assertion en avançant 1° qu'ils étaient trop pauvres pour qu'il leur fût possible de fournir à de telles dépenses; 2° qu'ils étaient trop barbares, trop peu avancés dans les arts pour être en état d'exécuter par eux-mêmes des ouvrages aussi magnifiques et aussi recherchés.

Il était facile de réfuter la première objection. On a prouvé que les enfans d'Israël n'étaient point aussi misérables qu'il a plu à Voltaire de le supposer, que leur industrie et leurs travaux dans le pays où ils séjournèrent si long-temps n'avaient pu rester infructueux, et qu'ayant emporté avec eux tout ce qu'ils avaient acquis, augmenté encore des dépouilles des Egyptiens, on était fondé à dire avec l'auteur : *Eduxit eos cum argento et auro.*

Quant à la seconde objection, M. Greppo y répond de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit des incrédules les plus prévenus. Pour cela, il se borne aux résultats que nous devons à la lecture des inscriptions hiéroglyphiques, gravées sur les monumens de tous les styles et de tous les âges.

Il avait montré dans un autre chapitre que M. Champollion s'était appliqué spécialement à comparer, par rapport à l'histoire de l'art, les monumens de l'Egypte dont l'âge pouvait être déterminé au moyen des cartouches royaux, qui figurent dans leurs légendes. La première conséquence de cet examen avait été : que les arts de l'Egypte, bien loin d'avoir été redevables de leurs progrès à l'influence de ceux de la Grèce, sous la domination des rois Lagides, avaient atteint, au contraire, à leur plus grande perfection, dans les siècles d'une antiquité fort reculée. Le savant antiquaire a reconnu de plus, ce qui est beaucoup plus essentiel ici, que l'époque la plus brillante de leur gloire, dans toute la série des siècles pharaoniques, fut incontestablement celle qui vit régner sur l'Egypte la dynastie diospolitaine, qui est la XVIIIe de Manéthon, à laquelle on doit les temples et les palais de *Louqsor*, de *Karnac*, de *Quournah*, de *Médinetabou*, le *Memnonium*, les plus beaux obélisques de l'Egypte et de Rome, la plupart des statues colossales que nous connaissions, et une immensité de petits monumens remarquables dans les diverses collections de l'Europe, etc. (1).

(1) *Précis du système hiéroglyphique*, p. 292; *Lettre sur le musée de Turin*, p. 4.

Or, on a vu que cette dynastie fut contemporaine du séjour en Egypte des enfans d'Israël, qui y vinrent, pour le plus tard, sous son sixième roi, après le règne du grand *Thoutlmosis-Mœris*, et en sortirent sous *Ramsès V*, le dix-septième et dernier. Ce synchronisme résout la question d'une manière péremptoire.

Moïse élevé par la fille de Pharaon, fut instruit, comme on l'a rapporté tant de fois, dans *toute la science des Egyptiens;* son peuple, si long temps mêlé avec eux et employé à leurs travaux, ne put rester étranger à l'avancement de leur civilisation. Dès-lors, l'état des arts, chez ce peuple qu'on a gratuitement taxé d'ignorance et de barbarie, n'a plus rien qui puisse étonner. La somptuosité du tabernacle et de ces dépendances, la fonte du veau d'or, tous les ouvrages exécutés par les enfans d'Israël dans le désert, sont parfaitement en rapport avec ce que les monumens nous font connaître de l'habileté des artistes égyptiens, à cette époque. Il n'est pas nécessaire de recourir à une inspiration surnaturelle pour expliquer cet esprit de Dieu dont furent remplis Beseléel, Ooliab et les artistes habiles qui travaillèrent sous leurs ordres. L'Ecriture semble l'interpréter elle-même par *la sagesse et l'intelligence pour toutes sortes d'ouvrages* (1); et reconnaître l'heureuse influence des arts de l'Egypte sur le peuple de Dieu, résultat nécessaire de son séjour prolongé dans l'empire des Pharaons.

Les recherches de M. Champollion, si bien mises en œuvre au profit de la Religion par M. Greppo, servent encore à répondre à une objection des incrédules à nos livres sacrés. Il n'y est nullement question du fameux *Sésostris*, qui a été peut-être le souverain le plus renommé de cette grande contrée. Ce silence a été invoqué contre la Bible, on a voulu y trouver une objection contre son exactitude et même son authenticité. La réponse la plus raisonnable et la plus probable semblait être cette observation qu'on a souvent occasion de faire dans la lecture des Livres saints, que l'histoire des Hébreux telle qu'ils nous l'ont transmise, étant essentiellement religieuse et nationale, n'avait rien à dire d'un prince qui n'avait fait ni bien ni mal aux enfans d'Israël. Mais comme ce prince devait avoir traversé la Palestine en allié ou en vainqueur, dans ses expéditions militaires, cette réponse pouvait ne pas paraître satisfaisante à tous les lecteurs. Le seul moyen de résoudre entièrement cette difficulté, c'était de fixer la date de ce

(1) *Exode*, XXXI, 3, 6.

fameux conquérant. Plusieurs historiens et critiques avait fait jusqu'ici de vains efforts pour cela. Les doctes Frères, auxquels nous devons tant de travaux sur l'Egypte, ont été plus heureux.

M. Champollion jeune a reconnu l'identité du célèbre *Sésostris* que les historiens appellent aussi *Sethos*, *Sethosis*, *Sethron*, et *Ramessès* avec un prince auquel on pourrait à bon droit, dit-il, donner le nom de *Parietaire*, épithète dont l'antiquité voulut qualifier l'empereur Trajan. Son nom royal *Ramsès* et ses titres et prénoms qui le distinguent assez des autres *Ramsès* dont il a été question, se lisent plus fréquemment que ceux d'aucun autre Pharaon. On les retrouve sur une foule de constructions de tout genre, dans la Nubie, à Thèbes, à Abydos, sur plusieurs obélisques à Louqsor, et à Rome, sur des statues colossales transportées à Turin et à Londres, et sur une infinité de monumens d'espèces variées (1). Il existe même en Syrie, sur une inscription bilingue en hiéroglyphes et en caractères cunéiformes; et ce monument curieux est un témoin éloquent des expéditions guerrières de ce prince conquérant, sixième de son nom, chef de la XIX[e] dynastie.

M. Champollion-Figeac, ajoutant ses recherches à celles de son frère, s'est attaché à déterminer les dates de ce Pharaon, et par un calcul dont M. Greppo expose les bases dans son ouvrage, mais que nous n'avons pas cru devoir reproduire dans cet article; ce savant a reconnu que ce monarque célèbre succéda à son père *Ramsès V* ou *Aménophis*, l'an 1473 avant notre ère, et régna sur l'Egypte jusqu'en l'an 1418.

Cette détermination de l'époque de *Sésostris* fait évanouir toute difficulté, puisque son avénement au trône eut lieu 17 ou 18 ans après la sortie d'Egypte, que M. Greppo, d'accord avec la plupart des chronologistes, a placé sous le règne de son père *Ramsès Aménophis*, vers l'an 1491 avant notre ère.

On a demandé comment les Hébreux purent éviter le joug du conquérant qui envahit la Palestine, ou se soustraire à tout contact avec lui? Par une raison bien simple, c'est que le peuple de Dieu n'était point encore en possession de la terre promise. Il errait dans les déserts de l'Arabie, et ce pélerinage se prolongea longtemps encore après, puisque sa durée totale fut de quarante années. Or, dans sa marche, le conquérant égyptien dut éviter ces déserts

---

(1) *Précis du système hiérogl.*, p. 271, 272; 1[re] *Lettre sur le musée de Turin*; p. 67 et suiv.; 2[e] *Lettre*, p. 36 et suiv.

arides, où il eût vu son armée périr faute d'eau et de vivres. Il ne put donc avoir aucun rapport avec les Hébreux, et c'est à tort qu'on a reproché au Pentateuque son silence sur Sésostris.

Voilà les objets principaux traités par M. Greppo dans son ouvrage sur le système hiéroglyphique de M. Champollion. L'extrait que nous venons d'en donner, suffit pour montrer le haut intérêt que mérite ce livre. Espérons que ce savant auteur ne bornera point là ses travaux, et que suivant pas à pas les nouvelles recherches de notre célèbre antiquaire, il continuera à les faire tourner à la défense et au soutien de la foi. C'est une entreprise digne de son talent, dont il ne saurait faire un plus noble et plus utile usage. A. L.

(*Annales de Phil. chrét.*, *tom. III, p.* 148.)

SUR UN LIVRE EN FAVEUR DE L'ÉGLISE SCHISMATIQUE EN HOLLANDE (1).

Il y a des gens qui rient quand on leur parle du jansénisme; c'est un parti éteint, disent-ils. Qui songe en France au jansénisme? qui s'occupe encore de ces disputes? Nous avons plus d'une preuve que ce parti n'est pas mort, comme on le croit, et qu'il compte encore des hommes pleins de zèle, d'ardeur et de dévoûment pour ses intérêts. Qui croirait qu'on vient encore d'imprimer à Paris un long manifeste en faveur des évêques jansénistes de Hollande? Nous n'aurions pu l'imaginer, si nous n'avions l'écrit sous les yeux; il a pour titre : *Déclaration des évêques de Hollande, adressée à toute l'Eglise catholique, et Acte d'appel des Bulles d'excommunication lancées contre eux par Léon XII, les* 25 *août* 1825 *et* 13 *janvier* 1826. C'est un in-12, imprimé à Paris chez Moessard, et qui se vend chez Pélicier et Moutardier. L'ouvrage avait été d'abord imprimé en Hollande, en latin et en français; dans l'édition de Paris, on n'a mis que le français, et on y a ajouté différentes pièces et un précis de l'histoire de l'église de Hollande. Ce précis n'est qu'une répétition de ce que les écrivains de ce parti ressassent depuis cent ans sur cette petite

---

(1) Extrait de l'Ami de la Religion, nº 1835.

église de Hollande, si chère aux jansénistes de France. Cette église est en effet leur ouvrage; ce sont eux qui l'ont créée, dans la stricte acception du mot; ce sont eux qui l'ont soutenue et alimentée depuis cent ans, ce sont eux qui la soutiennent encore. Il y a des gens à Paris chargés de recueillir les fonds pour elle, et le président Agier, mort en 1823, était de ce nombre; nous le tenons de lui-même.

Le volume dont nous parlons est donc en trois parties; la première est le précis historique; la seconde comprend les pièces qui ne sont pas dans l'édition de Hollande, et la troisième est la réimpression de cette édition, qui a paru à Haarlem en 1826, in-4°. Il est assez remarquable que cette dernière édition soit en latin et en français, plutôt qu'en hollandais, qui est la langue du pays. Mais les Français faisaient les frais de l'impression, et il était tout simple qu'ils préférassent leur langue.

Nous ne donnerons point un extrait du précis pour ce qui regarde le 18e siècle, et nous renvoyons à ce qui en a été dit dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique* pendant ce siècle. Nous nous bornerons à ce qui regarde le 19e siècle, les faits qui concernent cette époque étant moins connus.

L'archevêque schismatique d'Utrecht, au commencement de ce siècle, était Jean-Jacques Van Rhyn, élu et sacré en 1797; Pie VI, par un bref du 26 août, avait déclaré son élection nulle et son sacre illicite. Brockman, évêque schismatique de Haarlem, était mort le 28 novembre 1800. Van Rhyn lui donna pour successeur, en 1801, Jean Nieuwenhuysen, curé à Amsterdam, qu'il sacra, assisté de Nelleman, prétendu évêque de Deventer. Il sacra de même, en 1805, pour Deventer, à la place de Nelleman, Gilbert de Jong. Pie VII excommunia par des brefs les deux nouveaux évêques et leur consécrateur; mais ils n'en tinrent aucun compte et persévérèrent dans le schisme. Van Rhyn mourut subitement à Utrecht le 24 juin 1808; Louis Buonaparte, qui régnait alors en Hollande, fit écrire, trois jours après, par son ministre au chapitre, pour qu'on eût à suspendre l'élection jusqu'à une nouvelle organisation des affaires ecclésiastiques pour la Hollande. Le chapitre présenta successivement deux requêtes; mais Louis persista dans la défense qu'il avait faite. Napoléon, ayant réuni la Hollande à la France, alla en 1811 à Utrecht, et le chapitre lui fit aussi la demande de procéder à l'élection; mais il répondit qu'il se proposait de nom-

mer lui même les évêques de Hollande, et qu'il s'arrangerait pour cela avec le pape.

Il n'y eut point d'arrangement, et les choses en restèrent là jusqu'en 1814. La Hollande ayant été affranchie du pouvoir de Buonaparte, les schismatiques d'Utrecht se hâtèrent de perpétuer le schisme qui menaçait de finir, et de se donner un archevêque; ils élurent, le 10 février, Willebrord Van Os, un des chanoines, curé et président du séminaire d'Amersfort, qui fut sacré le 24 avril par Gilbert de Jong. Pie VII donna, le 7 septembre suivant, sur cette élection un bref pareil à celui de ses prédécesseurs. Le siége de Haarlem était vacant depuis 1810; Van Os y nomma lui-même Jean Bon, curé de la ville. Les trois siéges schismatiques se trouvèrent ainsi remplis. Gilbert de Jong mourut le 9 juillet 1824; Van Os nomma à sa place pour Deventer, le 7 octobre, Guillaume Vet, curé à La Haye, et annonça cette élection au pape par une lettre du 27 novembre, remplie des protestations accoutumées. Il survécut peu à cet acte de schisme, et mourut à Amersfort le 28 février 1825, âgé de 81 ans. Comme il n'avait pas eu le temps de consacrer Vet, ce fut Bon, évêque de Haarlem, qui en fit la cérémonie à La Haye le 12 juin 1825. Deux jours après, le prétendu chapitre d'Utrecht, réuni à La Haye, élut pour archevêque Jean Van Santen, curé de Schiedam, qui fut sacré le 13 novembre suivant.

Tel est l'extrait du précis historique qui forme la première partie du volume, et qui conduit l'histoire du schisme de Hollande jusqu'à nos jours. La seconde partie contient quelques pièces inédites, entre autres la lettre de Van Os à Léon XII, du 27 novembre 1824, une autre de Vet au même pontife, un bref du pape, du 13 août 1825, contre Vet, et un autre, du 13 janvier 1826, contre Van Santen; le tout entremêlé, comme le précis historique, de réflexions pleines d'aigreur et d'insolence contre la cour de Rome. L'éditeur, qui est sans doute un Français, s'y montre un digne héritier de l'esprit de haine qui produisit, il y a cent ans, le schisme de Hollande, et qui le soutient contre le vœu de l'immense majorité des catholiques du pays. Car, il faut le dire ici, cette petite église, qui veut en quelque sorte rivaliser avec Rome, ne comptait en 1807, d'après des renseignemens certains, que 37 ecclésiastiques, y compris les 3 évêques, et à peine 5,000 laïques. Le chapitre de Haarlem était opposé au schisme, et ne prenait aucune part à l'élection des évêques que l'archevêque faisait tout seul. Quant à Deventer, l'évêque n'avait dans son prétendu dio-

cèse ni prêtre ni laïque de son parti; aussi n'y résidait-il pas et restait-il dans la paroisse dont il était curé précédemment. N'est-ce pas là une église bien imposante? Aussi l'éditeur fait-il tout ce qu'il peut pour cacher la situation de ce parti. Il cite un rapport de M. Codde au Saint-Siége, rapport d'après lequel il y aurait eu en Hollande 330,000 catholiques attachés à sa cause; mais il ne dit pas que ce rapport a plus de cent trente ans, et est antérieur au schisme. Les bons catholiques se sont détachés depuis ce temps-là d'un parti qui se mettait en révolte ouverte contre le Saint-Siége.

Dans la troisième partie est la déclaration des trois évêques; elle est datée du mois de février 1826, et adressée à tous les évêques, ecclésiastiques et laïques de l'Eglise catholique et à ceux des Pays-Bas en particulier. Ils y rapportent sommairement, mais d'une manière infidèle et partiale, les principaux faits relatifs à leur situation présente. Ils rendent compte, entre autres, de leurs démarches auprès de M. Nazalli, archevêque de Cyr, qui vint en Hollande en 1823 pour les négociations au sujet du concordat. Les trois évêques se rendirent à La Haye, où était le nonce; ils prétendent que le prélat répondît très-mal à leurs avances, mais ils ne donnent point sa lettre, et cette réserve est assez suspecte. Ils se plaignent qu'on leur eût demandé un acte d'adhésion aux bulles du pape; mais ces hommes scrupuleux déclarent qu'ils ne pouvaient accepter des bulles *qui n'avaient point obtenu l'aveu du gouvernement, et qu'il n'était point permis de mentionner sans encourir de fortes pénalités.* Ainsi il leur fallait l'aveu du gouvernement protestant pour se soumettre à des bulles pontificales, et ils redoutaient moins l'excommunication du chef de l'Eglise que les *pénalités* de l'autorité civile. Quelle délicatesse de conscience dans ces évêques! Il n'est pas vrai d'ailleurs qu'ils eussent à redouter quelques *pénalités* en se soumettant aux bulles, puisqu'à côté d'eux le clergé de la Belgique était soumis à ces mêmes bulles. Du reste, ils se félicitent de leur refus, qui les mit bien avec le gouvernement protestant. Le roi Guillaume, qu'ils appellent leur monarque chéri, leur laissa la liberté des élections, à condition qu'elles seraient soumises à son approbation. Ils acceptèrent cet arrangement, ravis de pouvoir opposer la protection d'un prince hétérodoxe aux condamnations du vicaire de Jésus-Christ. Ils engagent les évêques, et surtout ceux des Pays-Bas, à s'unir à eux; voudraient-ils bien nous dire combien, depuis ce temps, ils ont reçu d'adhésions? Pauvres gens, qui ne s'effraient pas de leur solitude et de tant de condamnations qui pèsent sur eux! Ils termi-

nent leur déclaration par un acte d'appel au *prochain concile écuménique*, qu'ils savent bien n'être pas *prochain*.

Tel est ce recueil qu'on vient d'imprimer à Paris, recueil plein de faussetés et dicté par l'esprit de haine et de schisme. L'éditeur se pâme continuellement d'admiration devant sa petite église de Hollande; tout ce qu'elle fait et dit est canonique, sage, fondé en raisons; tout ce que fait Rome est scandaleux. Sa critique des actes du Saint-Siége est entremêlée avec cela de formules hypocrites qui ressemblent beaucoup aux hommages dérisoires que les soldats rendaient au Sauveur pendant sa passion. Ce judicieux éditeur nous cite sérieusement en faveur de ses protégés deux articles du *Constitutionnel* en 1825, articles que peut-être il avait fait insérer lui-même, et où on parle des évêques de Hollande avec le plus tendre intérêt. Les suffrages d'un journal si religieux et si éclairé dédommagent abondamment ces évêques des censures de Rome.

Avons-nous eu tort de dire au commencement que le volume dont nous avons donné un extrait prouve l'existence et l'obstination d'un parti qui, au milieu de tant de sujets de troubles, travaille encore chez nous à éterniser de misérables querelles, et à aigrir les esprits contre le chef suprême de l'Eglise et contre l'Eglise qui a adopté ses décisions et qui repousse unanimement un parti de mutins et de schismatiques (1)?

---

(1) Voyez *Histoire des Révolutions de l'église d'Utrecht, par le comte Louis Mozzi, chanoine de la cathédrale de Bergame, traduite de l'italien* (par Mr l'abbé Verduyn, ancien membre du Congrès National, professeur de philosophie au séminaire de Gand); — Gand 1828, 3 vol. in-8o. Ce précieux ouvrage finit à l'année 1786. Il serait vivement à désirer qu'on entreprît la continuation de cette histoire, qui nous intéresse particulièrement. (*Note du Nouv. Conserv.*)

LETTRE DE M. ALPH. DE LAMARTINE

A M. LE RÉDACTEUR DE LA REVUE EUROPÉENNE (1)

SUR LA POLITIQUE RATIONNELLE.

Votre lettre m'arrive au fond de ma solitude, mon cher ami; mais il n'y a plus de solitude pour un esprit sympathique et pensant : dans les temps laborieux où nous vivons, la pensée générale, la pensée politique, la pensée sociale domine et oppresse chaque pensée individuelle; nous voulons la déposer en vain; elle est autour de nous, en nous, partout; l'air que nous respirons nous l'apporte, l'écho du monde entier nous la renvoie; en vain nous nous réfugions dans le silence des vallées, dans les sentiers les plus perdus de nos forêts; en vain, dans les belles nuits de septembre, nous contemplons d'un regard envieux ce ciel paisible et étoilé qui nous attire, et l'ordre harmonieux et durable de l'armée céleste; le souvenir de ce monde mortel qui tremble sous nos pieds, les

(1) *Revue Européenne*, tom. I, n. 2. — Nous donnons à nos lecteurs ce travail remarquable, gage précieux de la bienveillante amitié de M. de Lamartine, en regrettant vivement de ne pouvoir le leur faire connaître que par fragmens. La pensée de l'auteur a couru sur tout son vaste sujet, et il s'est trouvé avoir fait un livre alors qu'il croyait écrire une lettre. Cet ouvrage, qui dépasserait les bornes prescrites à ce recueil par sa nature même, paraîtra sous très-peu de jours (*). Nous ne doutons pas que nos lecteurs ne s'empressent de suivre jusqu'au bout les développemens féconds dans lesquels l'inspiration du poète s'unit si heureusement aux qualités qui font pressentir l'homme politique. La pensée fondamentale nous est commune avec l'illustre écrivain, nous acceptons toutes les applications qu'il en déduit, et s'il existait entre lui et nous quelques dissidences sur la manière de juger certains hommes et certaines choses, elles ne constateraient qu'une chose : c'est qu'on peut appartenir à la même école sans jeter ses pensées et ses sentimens dans un moule uniforme, et que l'unité de doctrines ne détruit en rien l'individualité.

(*) Il vient d'être réimprimé à Bruxelles, et se trouve en vente chez les principaux Libraires de la Belgique. (*Note du Nouv. Conserv.*)

soucis du présent, la prévision de l'avenir, nous atteignent jusqu'à ces hauteurs même; nous revenons de ces demeures de paix avec un esprit chargé de trouble; une voix importune et forte, une voix qui descend du ciel, comme elle s'élève de la terre, nous dit que ce temps n'est pas celui du repos, de la contemplation, des loisirs platoniques, mais que si l'on ne veut pas être moins qu'un homme, on doit descendre dans l'arène de l'humanité, et combattre, et souffrir, et mourir, s'il le faut, avec elle, et pour elle!

Vous le savez; je n'ai point refusé ce combat; je me suis présenté à la France avec la conviction d'un devoir à remplir, avec le dévouement d'un fils; elle n'a pas voulu de moi; je n'ai point manqué à la lutte, c'est la lutte qui m'a manqué; presque seul parmi les hommes qui n'ont pas renié ou combattu la restauration, j'ai affronté, pour accomplir ce devoir de citoyen et de Français, le sourire de pitié de nos Machiavels monarchiques, les insultes et les menaces du parti dont la politique n'est que de la haine, et qui appelle liberté la dérision de son despotisme de place publique; les uns n'ont vu en moi qu'un esprit faible, qui ne comprenait pas la neutralité dans les temps de lutte, ou l'habileté de l'inertie; les autres, qu'un ambitieux trop pressé, qui prenait un détour habile pour entrer avec les vainqueurs en partage de quelque honteuse dépouille; les autres enfin, qu'un absolutiste déguisé venant tendre un piége à la liberté pour la faire trébucher dans sa route, et rire ensuite avec ses complices de ce grand cataclysme de la civilisation moderne aboutissant à un coup-d'état, au profit de quelque impuissante ordonnance; ainsi sont jugés les hommes pendant qu'ils respirent dans cette atmosphère de corruption et de mensonge qu'on appelle les temps de partis. Je suis donc resté seul et dans le silence; mais seul avec une conscience qui m'approuve, avec un présent qui me justifie, avec un avenir qui du moins ne m'accusera pas! mais seul avec vous, avec tant d'hommes jeunes et sincères, avec tant d'esprits élevés et rationnels qui ont fait de leur pensée politique un sanctuaire où l'intrigue et la passion ne pénètrent pas, qui cherchent la vérité sociale à la seule lueur de la vérité divine, qui placent la morale, le devoir, le salut et le progrès de l'humanité au-dessus de leurs théories d'école et de leurs affections de famille, qui ont dans le cœur autre chose qu'un nom propre, qui comprennent de l'humanité toutes ses époques, toutes ses formes, toutes ses transformations : esprits marchant en dehors, mais en avant des générations, comme la colonne de feu en avant de l'ar-

mée de Moïse, véritable majorité pensante de ce siècle, qui laissera seule peut-être une trace lumineuse quand tout ce désert aura été franchi, quand toute cette poussière sera retombée.

Vous me demandez deux choses dans votre lettre : une coopération personnelle au journal que vous fondez, et mon opinion sur les principes politiques qu'il doit arborer et propager.

Quant à la coopération, je suis à regret forcé de vous répondre : non (1). Je n'ai jamais écrit dans aucun journal; je n'écrirai jamais dans un journal dont je ne serais pas seul responsable. Ne voyez pas dans ces paroles un superbe dédain de ce qu'on appelle journalisme; loin de là. J'ai trop l'intelligence de mon époque pour répéter cet absurde non-sens, cette injurieuse ineptie contre la presse périodique, je comprends trop bien l'œuvre dont la Providence l'a chargée; avant que ce siècle soit fermé, le *journalisme* sera toute la presse, toute la pensée humaine. Depuis cette multiplication prodigieuse que l'art a donnée à la parole, multiplication qui se multipliera mille fois encore, l'humanité écrira son livre jour par jour, heure par heure, page par page; la pensée se répandra dans le monde avec la rapidité de la lumière; aussitôt conçue, aussitôt écrite, aussitôt entendue aux extrémités de la terre, elle courra d'un pôle à l'autre, subite, instantanée, brûlant encore de la chaleur de l'âme qui l'aura faite éclore, ce sera le règne du Verbe humain dans toute sa plénitude; elle n'aura pas le temps de mûrir, de s'accumuler sous la forme de livre; le livre arriverait trop tard; le seul livre possible dès aujourd'hui, c'est un journal. Ce n'est donc pas chez moi mépris de cette forme nécessaire de publication, de cette démocratie de la parole; non, c'est un respect religieux pour ma conviction politique, conviction forte, absolue, entière, que je ne pourrais associer à d'autres convictions sans l'altérer souvent, sans la dénaturer peut-être; l'association, si utile pour agir, ne vaut rien pour parler; la solidarité de la pensée est celle qu'un esprit indépendant et convaincu accepte le moins; chaque pensée

---

(1) Nous n'avons jamais entendu proposer à M. de Lamartine d'accepter cette solidarité qui naît d'une coopération suivie et régulière à une œuvre périodique. Nous lui avons seulement demandé de nous choisir pour organes lorsqu'une pensée l'oppresserait, et qu'il aurait besoin de soulager son âme. Nous sommes autorisés à espérer que cette communication ne sera pas la dernière. (*Note du rédacteur.*)

est un tout auquel on ne peut ajouter ou retrancher sans changer sa nature; c'est l'unité morale.

I.

Quant à la haute direction politique dont vos amis et vous avez déjà si heureusement et si courageusement reconnu les sommités dans le *Correspondant*, voici les principales considérations morales, historiques et philosophiques qui la traceraient devant moi si j'avais la force et le talent de coopérer à votre œuvre sociale.

II.

Lorsqu'un homme veut embrasser du regard un horizon plus vaste, il s'élève à une hauteur proportionnée à celui qu'il veut découvrir; de là il plonge et il voit. Ainsi doit faire le philosophe; élevons nous donc à ces hauteurs intellectuelles d'où l'œil contemple le passé, domine le présent, et peut entrevoir l'avenir. Dépouillons-nous par la pensée de nos qualités d'âge, de pays, d'époque, de nos préjugés, de nos habitudes de patrie et de parti; laissons au pied de la montagne ces vêtemens et ces sandales du jour, réduisons-nous à la nature de pure intelligence, et regardons! Ce sommet d'où l'homme peut contempler la route passée et future de l'humanité, c'est l'histoire; la lumière qui doit éclairer à ses yeux ce double horizon, c'est la morale, ce jour divin qui émane de Dieu lui-même et qui ne peut ni égarer ni faillir! Ainsi placé, ainsi éclairé, avec le cœur droit et l'œil pur, on peut présenter au philosophe le problème social le plus complexe, le plus obscur, il le résoudra; il le résoudra avec une précision métaphysique; à quelques accidens, à quelques siècles d'erreur près dans la durée des phases sociales dont la Providence se réserve le secret, sublime prophète de la raison, il écrira l'histoire de l'avenir! Ce problème, les événemens l'ont posé devant nous: chaque cœur le sonde en secret, chaque intelligence le scrute, chaque bouche répète: Où sommes nous? où allons-nous? et que faire?

III.

Où sommes-nous? — Non point à la fin des temps, non point au cataclysme suprême des sociétés humaines, non pas même à une de ces époques honteuses sans espérance et sans issue où l'humanité

croupit dans une longue et vile corruption et se décompose dans sa propre fange; non : l'histoire et l'Evangile à la main, en voyant le peu de chemin qu'a fait l'homme, et la route immense que la raison humaine et le Verbe divin ouvrent à son perfectionnement ici bas, nous sentons que l'humanité touche à peine à son âge de raison. D'un autre côté, en plaçant la main sur le cœur de l'homme social, en sentant battre en lui cette espérance indéfinie, cette ardeur et cette audace viriles, cette sève de force et de désirs qui tarit moins que jamais à notre époque, en écoutant ses paroles hardies, ses promesses aventureuses, en s'effrayant même de cette surabondance d'énergie qui le révolte contre tout frein, qui le brise contre tout obstacle, nous sentons que le principe vital est loin d'être affaibli dans l'humanité. L'humanité est jeune, sa forme sociale est vieille et tombe en ruines; chrysalide immortelle, elle sort laborieusement de son enveloppe primitive pour revêtir sa robe virile, la forme de sa maturité; voilà le vrai! Nous sommes à une des plus fortes époques que le genre humain ait à franchir pour avancer vers le but de sa destinée divine, à une époque de rénovation et de transformation sociale pareille peut-être à l'époque évangélique; la franchirons-nous sans périr? sans que quelques générations se débattent ensevelies sous les débris d'un passé qui s'écroule? sans qu'un siècle ou deux soient perdus dans une lutte atroce et stérile? Voilà la question : avant le 27 juillet 1830, elle était résolue; le pont était jeté sur l'abîme qui sépare le passé de l'avenir; la restauration avait reçu d'en haut la plus belle et la plus sainte mission que la Providence pût donner à une race royale, la mission que reçut Moïse; de conduire la France, cette avant-garde de la civilisation moderne, hors de la terre d'Egypte, de la terre d'arbitraire, de privilége et de servitude; elle ne l'a pas comprise jusqu'au bout; le suicide de juillet si funeste au présent fut le meurtre de l'avenir! La race de saint Louis comme le prophète du Sinaï a péri pour son doute avant d'avoir touché la terre des promesses; mais nous, génération innocente de cette faute, la verrons-nous avant de mourir?

IV.

Où allons-nous? — La réponse est tout entière dans le fait actuel : nous allons à une des plus sublimes haltes de l'humanité, à une organisation progressive et complète de l'ordre social sur le principe de liberté d'action et d'égalité de droits; nous entrevoyons,

pour les enfans de nos enfans, une série de siècles libres, religieux, moraux, rationnels, un âge de vérité, de raison et de vertu au milieu des âges; ou bien, fatale alternative! nous allons précipiter la France et l'Europe dans un de ces gouffres qui séparent souvent deux époques, comme l'abîme sépare deux continens, et nous mourrons en léguant à nos fils un ordre social défait, des principes nouveaux, douteux, contestés, ensanglantés, le pouvoir impossible, la liberté impraticable, la religion persécutée ou avilie, une législation rétrograde, une guerre européenne universelle, sans fruit comme sans terme, la légalité de l'échafaud, la civilisation des bivouacs, la morale des champs de bataille, la liberté des satrapes, l'égalité des brigands; et, au milieu de tout cela, une idée étouffée dans le sang, mutilée par le sabre, germant çà et là dans quelques âmes généreuses comme le christianisme dans les catacombes, rejetée cent fois aux hasards des événemens et des catastrophes, et ne refleurissant sur la terre qu'après deux siècles de stérilité, de servitude, de forfaits et de ruines? Ce choix se fait à l'heure où je vous écris!

V.

Que faire donc? — Ce mot vous semble hardi, il ne l'est pas; Dieu, qui a donné la liberté morale à l'homme qu'il a créé pour choisir et pour agir, lui a donné le même jour la lumière pour éclairer son choix. La politique, dont les anciens ont fait un mystère, dont les modernes ont fait un art, n'est ni l'un ni l'autre : il n'y a là ni habileté, ni force, ni ruse; à l'époque rationnelle du monde, dans l'acception vraie et divine du mot, la politique, c'est de la morale, de la raison et de la vertu!

Laissez donc le scepticisme se complaire dans son impuissance et nier la vérité sociale, pour n'avoir pas la peine de la découvrir ou de la défendre! Laissez le machiavélisme, cette friponnerie politique prendre le genre humain pour dupe et la Providence pour complice! Laissez le préjugé et la routine user leur force dans la stérile contemplation d'un passé qu'ils ne peuvent ranimer, car il est déjà froid, et leur souffle n'a point de vie à lui rendre! Laissez enfin le fatalisme rêver le crime à défaut de la force, décimer l'humanité au lieu de l'éclairer, et du haut des échafauds jeter au peuple la terreur et la mort pour semer la vengeance et le sang! Systèmes atroces ou insensés, tristes produits de la faiblesse de l'esprit et de la perversité du cœur! Montez plus haut et vous verrez plus loin!

et la lumière de la vérité même, qui n'est autre que la morale, éclairera pour vous cet horizon de ténèbres, de mensonges, d'illusions, qu'on appelle la politique ! Tous les partis élèveront la voix pour vous accuser ou vous proscrire, tous ont intérêt à ces ténèbres, car tous ont quelque chose à cacher et quelqu'un à tromper! Le vôtre même s'inscrira le premier contre vous; mais la conscience du juste est d'airain : elle a à elle seule une voix plus forte que son siècle, qui retentit plus juste et plus haut que ces passagères clameurs, et, soyez-en sûr! c'est la seule voix qui ait son écho dans l'avenir et son applaudissement dans la postérité!

Votre théorie sociale sera simple et infaillible ; en prenant Dieu pour point de départ et pour but, le bien le plus général de l'humanité pour objet, la morale pour flambeau, la conscience pour juge, la liberté pour route, vous ne courrez aucun risque de vous égarer ; vous aurez tiré la politique des systèmes, des illusions, des déceptions dans lesquelles les passions ou l'ignorance l'ont enveloppée, vous l'aurez replacée où elle doit être, dans la conscience. Vous aurez saisi enfin dans le perpétuel mouvement des siècles, dans l'orageuse instabilité des faits des esprits et des doctrines, quelque chose de fixe et de solide qui ne tremblera plus dans vos mains!

VI.

Quatre grandes époques dominent l'état social des générations écoulées, semblables à ces époques créatrices que le naturaliste croit reconnaître dans les développemens séculaires du globe; l'âge théocratique, qui commence avec le monde sortant des mains du Créateur et qui finit aux temps héroïques; l'âge tyrannique ou le règne de la force brute, plus ou moins altérée par la législation commençante, qui se lève avec les temps historiques et qui tombe devant le Christ avec la polygamie et l'esclavage; l'âge monarchique mêlé ou tempéré d'oligarchie, d'aristocratie, de féodalité, de puissance sacerdotale, qui s'ouvre à Constantin et se ferme avec la tombe de Louis XIV, ou sur le rocher de Sainte-Hélène, dont le géant captif l'avait si glorieusement, mais si vainement ressuscité; nous touchons à l'époque *du droit et de l'action de tous*, époque toujours ascendante, la plus juste, la plus morale, la plus libre de toutes celles que le monde a parcourues jusqu'ici, parce qu'elle tend à élever l'humanité tout entière à la même dignité morale, à consacrer l'égalité politique et civile de tous les hommes devant

l'état, comme le Christ avait consacré leur égalité humaine devant Dieu ; cette époque pourra s'appeler l'époque évangélique, car elle ne sera que la déduction logique, que la réalisation sociale du sublime principe déposé dans le livre divin comme dans la nature même de l'humanité, de l'égalité et la dignité morales de l'homme reconnues enfin dans le code des sociétés civiles.

Chacune de ces époques a eu sa forme propre, son œuvre, sa force vitale et sa durée avant d'en enfanter une autre ; c'est d'abord Dieu tout seul se révélant par la nature et parlant par la conscience, le plus saint des oracles, si l'interprète n'eût pas été l'homme! puis le héros, ou l'homme fort, conquérant l'obéissance par la reconnaissance ou par la crainte; puis le tyran, ou le sénat, tyran à plusieurs têtes, ou l'aristocratie, ou le régime sacerdotal imposant, à l'aide de quelques-uns, sa volonté à tous; puis le roi et ses pairs, puis le roi et son peuple représenté devant lui par l'élection et non par un droit de fait et de naissance, et le constituant seulement organe et agent de la volonté universelle; cette forme se rapproche plus de la république rationnelle que la république fictive des anciens; c'est l'époque présente, république véritable : nous ne disputons que sur le nom.

L'œuvre de cette grande époque, œuvre longue, laborieuse, contestée, c'est d'appliquer la raison humaine, ou le Verbe divin, ou la vérité évangélique à l'organisation politique des sociétés modernes, comme la vérité évangélique fut dès le principe appliquée à la législation civile et aux mœurs ; remarquez le bien ! la politique a été jusqu'ici hors la loi de Dieu! La politique des peuples chrétiens est encore païenne! l'homme ou l'humanité n'est à ses yeux qu'un véritable esclave antique, né pour servir, payer, combattre et mourir! Horrible mensonge qui souille à leur insu tant de cœurs chrétiens, tant de bouches même pieuses! L'homme social doit être désormais, aux yeux du philosophe, aux yeux du législateur, ce que l'homme isolé est aux yeux du vrai chrétien : un fils de Dieu ayant les mêmes titres, les mêmes droits, les mêmes devoirs, la même destinée devant le père terrestre, l'*Etat*, que devant le Père céleste, Dieu : c'est la forme que nous cherchons dans le droit et l'action de tous ; cette forme que les modernes ont appelée démocratie par analogie inexacte avec ce que les anciens nommaient ainsi, et qui n'était que la tyrannie de la multitude ; ce nom de démocratie, souillé et ensanglanté récemment parmi nous dans les saturnales de la révolution française, répugne encore à la pensée,

bien que le philosophe lave les mots avant de s'en servir et purifie l'expression par l'idée; nous nommerons de préférence cette forme de gouvernement, la forme rationnelle, ou le droit de tous; or la forme rationnelle ou du droit de tous ne peut être autre chose que la liberté, où chaque homme est juge et gardien de son propre droit; donc l'époque moderne ne peut être que l'époque de la liberté; sa mission est d'organiser le droit et l'action de tous, ou la liberté, d'une manière vitale et durable!

Toute organisation est lente et pénible, c'est l'œuvre de plus d'un jour, de plus d'un siècle peut être; l'homme est homme; il se dégoûte, il se rebute, il se hâte de nier ce qu'il ne peut atteindre; ses réactions contre sa propre pensée sont promptes et terribles; elles le rejettent cent fois au point de départ, comme le vaisseau qui revient se briser contre le rivage, repoussé par le flot même qui devait le porter à un autre bord; ces réactions peuvent être longues : voyez Buonaparte! Sublime réaction contre l'anarchie, il a duré quinze ans et pouvait durer un demi-siècle! Les temps de l'œuvre sociale ne peuvent donc pas se calculer à quelques siècles près; Dieu seul les sait. Pendant qu'ils s'accomplissent, l'homme individu passe, souffre, espère, se plaint, et meurt; mais chaque vie individuelle a son œuvre complète et indépendante de l'œuvre sociale; un jour, une vertu lui suffisent. L'homme social ou l'humanité survit et s'avance vers une destinée plus haute et plus inconnue!

Il nous est peut-être déjà donné d'entrevoir au moins l'époque qui succédera à la nôtre; après les cinq ou six siècles qu'aura duré l'âge de liberté, nous passerons à l'âge de vertu et de religion pures, aux promesses accomplies du législateur divin, à l'époque de charité mille fois supérieure encore à l'époque de liberté, autant que la charité, amour des autres, sentiment divin émané de Dieu, est au-dessus de la liberté, amour de soi, sentiment humain émané de l'homme?

Ces principes posés et admis, les applications à la crise actuelle, les déductions politiques pour notre théorie sociale comme pour notre règle privée ou pour notre action publique, sont claires et incontestables; nous savons où nous sommes, nous savons où nous allons, nous savons par quelle route nous devons tendre au but prochain ou éloigné que la Providence, manifestée par les faits, pose sans cesse devant nous. Ces applications au temps actuel se présentent dans les innombrables questions qu'une révolution soulève,

comme le vent soulève la vieille poudre du désert quand une pierre tombe de la pyramide des siècles.

Révolution, dynastie, légitimité, droit divin, droit populaire, souveraineté du fait ou du droit, pouvoir, liberté, forme et but du gouvernement, questions de culte ou d'enseignement, de paix ou de guerre, existence et hérédité d'un pouvoir aristocratique ou d'une pairie, législation, élection, extension ou restriction des pouvoirs de communes, de municipalités, de provinces, tout se classe, tout s'éclaire, tout se juge ; la conscience politique n'a plus de doutes, le présent plus d'ambiguités, l'avenir plus de mystères ; tout se résout dans ces seuls mots : Le bien le plus général de l'humanité pour objet, la raison morale pour guide, la conscience pour juge. A l'aide de ce grand jury, l'esprit humain peut citer devant lui le siècle et prononcer sans crainte son infaillible verdict (1).

. . . .
. . . .

Voilà, mon cher ami, les principaux délinéamens de la route politique où je voudrais voir marcher nos amis et nos ennemis, où je voudrais que la presse et la parole, le pouvoir et les chambres guidassent la France et l'Europe ; c'est la seule route qui n'ait pas un abîme à son terme et qui conduise à un avenir. Vous le savez, avant la catastrophe qui a affligé nos cœurs sans avoir étonné nos prévisions, car nous la pressentions prompte, certaine, inévitable au bout de la voie fausse, étroite, rétrograde où l'aveuglement et l'erreur poussaient ceux que nous aimions à avoir pour guides, et que nous suivions comme le soldat doit suivre son chef jusqu'à la mort, mais non jusqu'au suicide ; c'étaient là nos pensées et nos paroles. Hélas ! pensées et paroles stériles, que le souffle de l'adulation ou de l'intrigue ne laissait pas arriver jusqu'à l'oreille des rois, que le vent des passions populaires emportera peut-être de même aujourd'hui ! N'importe : elles tomberont sèches et froides sur le sable ou sur le rocher ; mais elles n'y mourront pas pour toujours : une idée vraie, une idée sociale descendue du ciel sur l'hu-

(1) Ici commence une série de jugemens remarquables sur toutes les questions agitées aujourd'hui entre les partis, et que nous sommes heureux de voir résolues par M. de Lamartine dans le sens de tous les principes que nous défendons. (*Note du Rédacteur.*)

manité n'y retourne jamais à vide; une fois qu'elle a germé dans quelques cœurs droits, dans quelques esprits logiques et sains, elle porte en soi quelque chose de vital, de divin, d'immortel qui ne périt plus tout entier; les passions, les vils intérêts, l'ignorance, l'habitude, les préjugés, la haine peuvent l'écraser sous leurs pieds, peuvent la mutiler sous le sabre ou sous la hache; ses fruits sont retardés d'un jour, d'un siècle ou deux peut-être, la Providence a la main pleine de siècles, et ne les compte pas dans son œuvre; mais au siècle marqué, mais au jour fatal, et peut être y sommes-nous? l'idée vivace dont la semence a été répandue et multipliée par les orages même éclot dans tous les esprits à la fois, tous les partis la revendiquent comme leur, toutes les opinions l'avouent comme le fond de leur pensée commune; prévu ou imprévu, un événement arrive, un accident peut-être, et le monde est renouvelé; l'idée de liberté a tous ces caractères. Si la France voulait, si le pouvoir savait, ce grand fait de rénovation sociale s'opérerait sous nos yeux : rien ne s'y oppose, rien ne résiste dans les choses comme dans les esprits; l'heure a sonné.

Mais la France veut-elle? mais le pouvoir sait-il? Oui, la France voudrait; mais elle veut faiblement; ses longues convulsions, son repos de quinze ans, sa position fausse entre un droit méconnu et un droit contesté, sa peur des nouveautés, sa lassitude des expériences, sa défiance de l'erreur, de la vérité même, son industrialisme, culte amollissant de l'or, son engouement prompt, son dégoût rapide, ses éblouissemens de gloire militaire, sa secrète faveur pour un despotisme qui la flatte avec des conquêtes et qui l'étourdit avec des tambours; l'esprit de faction, de haine, de dénigrement mutuel, qui use ses forces contre lui-même; et surtout, disons-le, son peu de foi dans la haute morale; l'affaiblissement du sentiment religieux, sentiment qui vivifie tous les autres, héroïsme de la conscience sans lequel l'humanité n'a pas assez de foi en elle-même, ne comprend pas assez sa propre dignité, ne place pas son but assez haut, n'a pas assez la confiance et le désir de l'atteindre! Tout cela a altéré en nous le principe des grandes choses, le mobile des résolutions généreuses et fortes, la base morale de toute institution libre : la vertu politique. C'est la vertu politique qui nous manque, et c'est ce qui me fait douter de nous, et trembler sur nous! La vertu politique? je sais que la liberté la produit en l'exerçant, mais il en faut déjà pour supporter la liberté; quand Rome ne comptait plus qu'un Caton, César n'était pas loin!

Mais le pouvoir sait-il? Non : s'il continue à chercher sa base dans un élément qui manque dès aujourd'hui, qui manquera plus encore dans l'avenir, l'aristocratie ; dans la restriction et non dans l'expansion du droit et de l'action politiques ; s'il continue à resserrer la main au lieu de l'ouvrir tout entière ; s'il veut régner et non guider ; s'il veut dresser sa tente d'un jour, et forcer l'esprit social à une halte précaire dans le défilé où le dix-neuvième siècle est arrivé, et où il étouffera s'il ne le traverse pas avec un pouvoir hardi en tête de ses générations ; ainsi peut-être manque-t-il à la fois à cette époque deux choses sans lesquelles toute théorie tombe, toute espérance s'évanouit : un pays et un homme !

Faute d'un homme, d'un homme politique, d'un homme complet dans l'intelligence et la vertu, d'un homme résumé sublime et vivant d'un siècle, fort de la force de sa conviction et de celle de son époque, Buonaparte de la parole, ayant l'instinct de la vie sociale et l'éclair de la tribune, comme le héros avait celui de la mort et du champ de bataille, palpitant de foi dans l'avenir, Christophe Colomb de la liberté, capable d'entrevoir l'autre monde politique, de nous convaincre de son existence et de nous y conduire par la persuasion de son éloquence et la domination de son génie ; faute de cet homme l'anarchie peut être là, vile, hideuse, rétrograde, démagogique, sanglante, mais impuissante et courte ; car l'anarchie même suppose de la force. Le crime a aussi son parti en France, l'échafaud a aussi ses apôtres ; mais le crime ne peut jamais être un élément politique ; le crime est la plus anti-sociale des choses humaines, puisque la société n'est et ne peut être que de la morale et de la vertu ; ce parti est hors la loi du pays et de la civilisation, il est à la politique ce que les brigands sont à la société : ils tuent, mais ils ne comptent pas. La société n'a ni besoin ni appétit de sang ; elle n'a pas même à combattre, elle n'a rien à renverser devant elle, tout est nivelé sous ses pas ; cette admiration imitatrice pour les hommes et les œuvres de la terreur, n'est que du sophisme qui accompagne quelquefois le bourreau comme il le précède toujours, c'est un arrière-goût du sang versé et bu dans notre époque de honte que quelques insensés prennent encore pour de la soif, et qui n'est que le rêve du tigre !

Faute de vertu politique dans le pays, au premier tremblement du pouvoir, à la première bourasque sur la mer tempêtueuse de la liberté, une clameur générale s'élèvera : Retournons en arrière ! Perdons plutôt tout l'espace déjà parcouru ! Plions les voiles ! Regagnons le passé ! Le port le plus précaire sera bon ; le plus obs-

cur, le plus ignorant soldat, prendra le chapeau étriqué et la redingote grise, se croira un Bonaparte, sabrera la civilisation et la liberté des branches à la racine, et dira : Mon peuple, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que le héros n'est qu'un paillasse, et qu'on en cherche un autre qui porte moins mal la tyrannie et qui pare mieux la servitude ! Ce peuple libre n'aime pas assez la liberté ! Il croit toujours voir le temple de la gloire, avec un héros sur le seuil, ouvert pour le recueillir et le venger d'une nouvelle anarchie ; il se trompe ; le héros n'est plus, et la liberté est son seul asyle!

Cherchons donc la vertu politique. Cherchons-la pour nous et pour les autres, le temps se chargera de l'exercer ! Cherchons-la où elle est, dans une conviction forte, dans une foi sincère à la destinée progressive de l'humanité, dans un religieux respect pour notre dignité d'homme, dans une contemplation sévère du but divin que Dieu a placé devant la société comme devant la vie individuelle ; ce but, c'est lui-même, c'est le perfectionnement individuel, et le perfectionnement de l'être générique, l'humanité, qui doit rapprocher de Dieu l'homme vertueux et la société elle même.

. . . .

Revenons au jour où nous sommes et concluons. Vous le voyez ; espérance et lumière a un horizon éloigné, sur l'avenir des générations qui nous suivent ; incertitude et ténèbres sur notre sort actuel, sur notre avenir immédiat ; cependant l'espérance prévaut ; et si chacun de nous sans acception de parti, d'opinions ou de désirs, se plaçait dans la vérité qui est immédiatement devant lui, y cherchait son devoir du jour, et employait sa force sans la calculer, le résultat ne permettrait pas un doute ; le monde social aurait fait un pas immense, et ses chutes mêmes l'auraient avancé de plusieurs siècles. Je ne suis pas prophète, mais la raison prophétise : une loi éternelle, une loi morale que les anciens appelaient fatalité, que les chrétiens nomment providence, et qui n'est autre chose que la volonté divine, enchaînant les conséquences aux principes, les effets aux causes, travaille éternellement pour ou contre nous, selon que nous partons du faux ou du vrai. Dans la vie privée de l'individu, comme dans la vie sociale des empires, cette loi se manifeste sans cesse par ses applications heureuses ou vengeresses ; elle rétribue dès ce monde, rendant à chacun selon son œuvre, à chacun selon sa vérité et sa vertu ! C'est l'ombre de la justice céleste que l'on aperçoit de la terre ; cette loi divine sous les

yeux on peut prédire et l'on prédit en effet tous les jours avec une pleine et infaillible assurance.

. . . .
. . . .

Elevons souvent les regards des hommes, notre pensée et notre voix vers cette puissance régulatrice d'où découlent, selon Platon comme selon notre Evangile, la justice, les lois et la liberté, qui seule sait tirer le bien du mal, qui tient dans ses mains les rênes des empires, et qui les secoue souvent avec violence et rudesse pour réveiller l'humanité de son sommeil, et lui rappeler qu'il faut marcher dans la route de sa destinée divine vers la lumière et la vertu! Cet élan de l'humanité vers le ciel n'est pas stérile; c'est une force intime ; c'est la foi de l'humanité dans le progrès. Rappelons à nous cette force et cette foi des temps d'épreuve et de doute! Confions-nous à cette Providence dont l'œil n'oublie aucun siècle et aucun jour ; faisons le bien, disons le vrai, cherchons le juste, et attendons.

Adieu, mon cher ami ; tandis qu'inutile à mon pays, je vais chercher les vestiges de l'histoire, les monumens de la régénération chrétienne et les retentissemens lointains de la poésie profane ou sacrée dans la poussière de l'Egypte, sur les ruines de Palmyre ou sur le tombeau de David, puissiez-vous ne pas assister à de nouvelles ruines, et ne pas préparer à l'histoire les pages funèbres d'un peuple qui porte encore en soi des siècles de vie, de prospérité et de gloire! Puissent les cœurs et les esprits généreux que cette terre produit à chaque génération sans s'épuiser jamais de génie et de vertu, étouffer leurs passagères dissensions dans le sentiment de leur commun devoir, et garder cette fortune de la France que la France seule peut ternir ou éteindre! C'est là le vœu du plus dévoué de ses enfans, qui ne la quitte pour un jour que parce qu'elle ne le réclame pas, qu'elle peut rappeler à toute heure, et qui ne se croira libre de ses pensées ou de ses pas que s'il ne peut les employer mieux pour elle, et la servir ou l'honorer autrement!

Al. de Lamartine.

Saint-Point, 25 septembre 1831.

DU SYSTÈME DE L'ÉQUILIBRE

A L'OCCASION DE LA NATIONALITÉ POLONAISE (1).

Aujourd'hui que la Pologne a succombé dans une lutte inégale autant qu'héroïque, on est contraint de parler le froid langage de la politique, après s'être laissé aller à l'entraînement de ses vœux et de ses espérances. On se borne à réclamer le maintien de la nationalité polonaise, telle qu'elle avait été garantie par les actes de 1815. Il règne à cet égard en France et en Europe une unanimité que nous ne prétendons contrarier sous aucun rapport. Toutefois nous pensons que l'opinion publique, qui s'est prononcée sur cette question avec tant d'énergie, n'a pas bien compris quelle est sa portée inévitable. La chambre surtout s'est étrangement trompée si elle a cru qu'en stipulant le maintien de la nationalité polonaise, elle donnait une garantie à la paix de l'Europe. Cette nationalité, circonscrite entre le Bug et la Warta, ne peut être que transitoire. Quant à la constitution, ou elle sera violée, ou si elle ne l'est pas, on arrivera promptement à énoncer publiquement par la tribune et par la presse des vœux de renaissance. La reconstitution de la Pologne, c'est-à-dire la guerre européenne, est toujours le dernier mot de ce problème, dont la solution n'est qu'ajournée. La question polonaise est si intimement unie à celle de la réorganisation politique de l'Europe, que les deux sujets ne peuvent être séparés. On s'en convaincra si l'on descend au fond de cette grande thèse, et si on la creuse dans ses conséquences. Tel est le but que nous nous proposons. Après avoir épuisé la question de la nationalité et des traités de 1815 sous le point de vue purement polonais, on verra que nous serons conduits à l'envisager sous un point de vue européen. De là, nécessité pour nous de rechercher si la situation actuelle des sociétés n'est pas telle qu'une perturbation complète dans leurs relations politiques soit un événement prochain, et sous quelques rapports désirable.

Quel intérêt la Pologne, partagée entre les trois puissances, a-t-

(1) *Revue Européenne*, n. 2, tom. I, p. 144.

elle à désirer le maintien de la semi-nationalité qu'elle doit aux stipulations de Vienne et à la bienveillance personnelle d'Alexandre ?

Certes, s'il ne s'agissait du bonheur matériel des quatre millions de Polonais, auxquels on a laissé le droit de porter le nom de leurs pères, nous serions loin de désirer pour eux cette indépendance dérisoire. Les faits autorisent à penser ainsi. Depuis le premier partage, l'époque la plus heureuse pour la Pologne, sous le rapport de l'ordre et de l'allégement des charges publiques, a été sans contredit le temps de la domination prussienne qui précéda le traité de Tilsitt et la création du grand duché de Varsovie. La situation de ce malheureux pays s'améliorait alors assez rapidement pour que le patriotisme polonais s'effrayât presque de voir un bien-être inaccoutumé effacer les souvenirs d'indépendance, en rendre le désir moins impérieux. Et depuis cette époque, personne n'a songé à comparer la situation du grand duché de Posen sous l'administration du prince Radzivill à celle du royaume de Pologne sous la vice-royauté du Czarewitz. La Gallicie, paternellement administrée par des hauptmans autrichiens, et à laquelle on a donné une espèce d'assemblée des notables pour le réglement des matières financières; la Lithuanie, régie par les ukases impériaux, combinés avec ses vieilles coutumes locales respectées par le vainqueur, n'avaient, matériellement parlant, que peu de griefs à présenter contre leurs maîtres; elles trouvaient sous la domination étrangère un repos et une sorte de bonheur négatif que la malheureuse Varsovie ne connaissait pas. Croit-on, en effet, que cette ruine de la patrie ne fût pas pénible à voir? Comment empêcher que cette nationalité octroyée par des Cosaques ne parût une amère dérision? Qu'était-ce qu'une Pologne de quatre millions d'hommes, régie par un prince étranger, siégeant dans un palais sur lequel flottaient les drapeaux ennemis? Mieux aurait valu mille fois n'avoir pas devant les yeux cette ombre chérie qui vous appelait et vous échappait en quelque sorte. Si dès 1815, il eût été bien entendu qu'il n'y avait pas d'espoir de renaissance, si l'on avait cru que Dieu avait irrévocablement effacé le nom de la Pologne de la liste des nations, on eût fait comme font tous les hommes : on se fût consolé, en s'engourdissant dans une existence obscure. L'homme qui n'a plus d'espoir s'arrange de tout, même de ses chaînes; et leur poids finit à la longue par peser moins. Entrez dans un bagne, voyez ce forçat qui a passé un bail perpétuel avec l'infâmie et l'esclavage : il dort sous ses fers, il s'éveille résigné, presque joyeux; il chante, il rit, il engraisse. Mais cet autre, que vous apercevez pâle, méditatif et solitaire,

dites-vous bien que son temps va finir, ou qu'il aspire à tromper la vigilance de ses gardes pour respirer encore l'air de la liberté.

Telle fut, pendant les seize dernières années, la situation de la Pologne. N'acceptant son état que comme provisoire, toutes ses pensées étaient tournées vers la renaissance de la patrie. C'était le but de toutes les espérances, l'objet de toutes les conversations, la pensée qui unissait tous les citoyens dans l'armée, dans les administrations publiques, dans le clergé et dans la noblesse. On ne regarda jamais la semi-indépendance et la constitution octroyée par Alexandre que comme des moyens à employer pour arriver à ce résultat. De là l'oppression et la brutalité du Czarewitz, un espionnage devenu insupportable, une inquisition qui ne respectait rien. Une telle situation était forcée, et l'on ne saurait précisément en faire un crime aux Russes : ils se défendaient, et voilà tout. La véritable faute fut dans la création de cet état, si impuissant et si précaire. Aussi, dès 1815, et avant qu'on eût pu juger des résultats, les hommes d'état prévoyants, tout favorables qu'ils étaient à la noble cause polonaise, traitaient-ils la semi-nationalité de mesquine et insuffisante combinaison (1).

Ne blâmons pas pourtant Alexandre : pour bien comprendre la pensée qui présida à cette création, il faut connaître ses intentions premières, généralement ignorées.

En sanctionnant les arrangemens relatifs à la Pologne, le congrès n'eut aucune vue d'avenir. Il se borna à complaire à l'empereur, dont le cœur, ouvert alors à une noble amitié (2), ambitionnait le titre de restaurateur de la Pologne. Alexandre aspirait à couvrir de sa vertu la mémoire flétrie de son aïeule. Les pensées de ce prince à Vienne se portèrent d'abord sur le rétablissement de la Pologne, qu'il eût voulue grande, forte, indépendante, sous un prince de sa famille. La Prusse n'eût pas été éloignée de se prêter à cet arrangement, si on avait eu le bon esprit de lui sacrifier la Saxe, aujourd'hui morcelée, impuissante, aussi inutile à l'Europe qu'à elle-même. Mais de mystérieuses influences protégeaient la Saxe, tandis que la Pologne était seule avec ses malheurs et sa misère. La France abandonna cette cause européenne avec une fa-

(1) C'est, entre autres, l'opinion de M. De Pradt, judicieusement exposée dans son *Congrès de Vienne*, 2 vol., publiés en 1815.

(2) Le prince Adam Czartoryski, depuis président du gouvernement national, exerçait alors la plus grande influence sur Alexandre.

cilité que l'histoire jugera; les plénipotentiaires anglais, uniquement occupés à fonder la suprématie maritime de la Grande-Bretagne, ne prirent pas la question aussi sérieusement qu'elle eût pu l'être. Le généreux vainqueur de la Pologne restait seul pour la protéger : il fit à peu près tout ce qu'il put faire. Il promit de réunir au noyau de la Pologne royale les provinces polonaises de son empire. Si cette pensée, dont la réalisation eût au moins donné quelque consistance à l'état polonais, fut plus tard abandonnée, il faut l'attribuer à la réaction qui s'opéra dans l'esprit d'Alexandre lors des congrès de Carlsbadt et de Troppau. On sait que ses sentimens libéraux cédèrent alors à des terreurs fort légitimes, quoique peut-être exagérées. Ces influences agirent malheureusement aussi au moment même où la diète polonaise usait avec peu de prudence de ses prérogatives constitutionnelles (1). Dès-lors le projet de réunion fut abandonné, et le royaume de Pologne se trouva placé dans une situation complètement fausse.

On sait par combien de vexations fut acheté ce leurre d'indépendance; son seul résultat fut de préparer l'insurrection et de la rendre plus facile. Ce qui l'a favorisée, et lui a permis de s'étendre si promptement dans tous les palatinats du royaume, tandis qu'elle a pris peu de consistance en Lithuanie, en Volhynie, en Podolie, c'est l'organisation nationale de cette partie du pays, la force morale que la présence de la diète a dès l'abord donné au mouvement, c'est surtout l'existence d'une armée exclusivement polonaise. Si la Pologne avait été réunie, le succès de l'insurrection du 28 novembre devenait impossible.

L'empereur Nicolas ne manquera pas de tenir compte de ces circonstances, quand il s'agira de garantir le maintien de la nationalité polonaise et de la constitution donnée par son frère. Il se dira avec quelque raison que, si l'insurrection, et une insurrection facile, a été le seul résultat de l'état des choses établi en 1815, la position est encore aujourd'hui bien autrement défavorable. Certes, la terrible lutte qui n'est pas encore terminée, ne produira pas chez les Polonais une soumission que la bienveillance d'Alexandre ne put provoquer. La Pologne morcelée, irritée par la présence du vainqueur, et toute rayonnante de gloire, la Pologne de 1831 ne

---

(1) Dans la session de 1819, la plupart des projets ministériels furent rejetés; un acte d'accusation fut dressé contre le ministre qui avait signé l'ordonnance de censure.

peut être qu'esclave ou révolutionnaire. Si ce malheureux peuple tient à conserver encore sa semi-indépendance, malgré les agitations inséparables d'une telle situation, c'est uniquement parce que cette combinaison laisse plus de chances à l'avenir, et surtout parce qu'elle lui permettra d'organiser de nouveaux moyens d'insurrection, dans le cas où la situation si compliquée et si incertaine de l'Europe en rendrait l'emploi plus heureux. La restauration intégrale de la patrie sera donc, bien plus aujourd'hui qu'en tout autre temps, le but des espérances et des efforts de ces quatre millions d'hommes. Peut-être des tentatives menaçantes ou d'autres événements détermineront-ils Nicolas à revenir sur les concessions qu'on le suppose disposé à faire pour le moment, et alors le pouvoir en France peut, à raison des engagements pris avec les chambres et avec le pays, être contraint de tirer l'épée : peut-être aussi que ces mesures rigoureuses seront prévenues par l'insurrection renaissante, et alors la question redevient européenne.

Les cabinets sont aveugles s'ils ne voient pas que le repos du nord de l'Europe ne peut être assuré que par le rétablissement de la Pologne dans ses limites naturelles et *imprescriptibles* : cette mesure, combinée avec une constitution qui rallierait les membres épars de la famille polonaise, est la seule garantie de paix qu'un homme politique, tant soit peu prévoyant, puisse accepter. La mort violente ou la renaissance future de la Pologne, voilà la question. Notre choix n'est pas douteux : nous voulons la renaissance, sans nous dissimuler à quel prix elle sera trop probablement achetée. Une conflagration générale menace l'Europe ; c'est d'elle seule que sortira pour les peuples un avenir plus heureux dont aucun homme de la génération actuelle n'est peut-être appelé à jouir. Dieu interdit à son plus fidèle serviteur d'entrer dans la terre vers laquelle il avait conduit son peuple ; et Moïse, du haut de la montagne d'Abarim, salua d'un regard mourant les plaines de Chanaan, objet de son amour et de ses espérances. Les hommes de paix et de bonne volonté, ceux qui croient voir, dans les événemens actuels, une force secrète poussant les pouvoirs comme les factions vers certaines voies où les uns et les autres répugnent à s'engager : ceux-là ressemblent à ce prophète ; et l'avenir qu'ils promettent au monde n'est peut-être pas destiné à consoler leurs derniers jours. Placés entre des hommes de désordre, aux yeux desquels la perspective de toute conflagration révolutionnaire est douce, et des pouvoirs allant au rebours des nécessités sociales, leur position est

cruelle. Bien souvent la plume s'échappe des mains, et la parole vient mourir sur les lèvres.

En pensant à ces calamités suspendues sur le monde comme un avalanche qui grossit aux pluies de l'hiver, l'on se surprend parfois donnant des conseils de temporisation dans l'espérance de détourner l'orage. Mais ce qui importe surtout, c'est de dévoiler les causes de ce malaise universel qui se trahit par tant de symptômes. Il est le résultat forcé de la situation actuelle de l'Europe qui tend à changer dans ses principales conditions. Nous marchons vers une altération complète dans tous les principes du droit international, dans la circonscription des états et leurs rapports mutuels. C'est là ce que révèle la question polonaise, comme tant d'autres questions qui ne trouveront leur solution définitive qu'après que ce vaste travail de destruction et de réédification aura été opéré.

Le maintien de la nationalité polonaise peut, sous certains rapports, être considéré comme devant hâter cette collision, puisque rien n'est moins *définitif* et plus visiblement précaire que la situation qu'on s'efforce en ce moment d'assurer à la Pologne vaincue. Cette thèse se lie d'une manière si étroite et si intime à la réorganisation européenne, qu'elle ne peut en être séparée. L'occasion nous provoque donc à traiter avec quelque étendue ce vaste sujet. Puissent nos lecteurs suivre avec un peu d'attention des développemens dont nous avons dû élaguer une foule de faits et d'idées accessoires auxquels il leur sera nécessaire de suppléer. Laissant en ce moment de côté des intérêts isolés, matériaux destinés à se classer dans l'édifice de l'Europe nouvelle, nous posons en principe, que le droit politique consacré par les actes de Vienne et les traités antérieurs depuis Richelieu ne répond plus aux besoins de l'époque, et qu'il n'a pas mission de présider aux nouvelles destinées du monde. Etudions ce système politique et dans sa théorie et dans son histoire.

Le système des cabinets repose sur ce qu'on est convenu d'appeler l'équilibre des puissances, fiction analogue à celle de l'équilibre des pouvoirs. L'origine et les dates sont presque les mêmes. On s'est efforcé de maintenir la paix entre les peuples par la pondération des forces et des intérêts ennemis, comme on s'est évertué à faire sortir l'harmonie de la lutte des partis en les faisant peser d'un poids égal dans la balance constitutionnelle. Les cabinets ont cru à cet œuvre, comme Montesquieu croyait à sa théorie : malheureusement il est démontré qu'en droit public aussi bien qu'en droit constitutionnel, ces deux fictions ont toujours été également im-

puissantes, alors même qu'on leur faisait de très bonne foi les plus grands sacrifices. L'aristocratie dominait seule l'Angleterre, tandis que l'auteur de l'*Esprit des lois*, et plus tard l'avocat Delolme réglaient symétriquement la part que chacun des trois élémens avait dans la constitution de ce pays. Depuis la restauration française, la démocratie a lutté corps à corps, non contre l'aristocratie, mais contre la royauté; aujourd'hui elle gouverne et continuera de gouverner, quoique puissent faire et dire les aristocrates ou les doctrinaires.

Il en a été de même dans le monde politique depuis la naissance de l'Europe diplomatique. Tantôt une nation s'est abaissée sous certaines causes qui annulaient son influence, tantôt une autre s'est élevée par des institutions bien réglées, la présence d'un grand homme, ou toute autre raison; et à chaque modification le système a été renversé de fond en comble; l'équilibre n'a rien prévenu, rien empêché. A chaque période de guerres et de calamités, il n'est d'ordinaire resté que des dettes et des flots de sang répandus pour défendre une combinaison dont, suivant les circonstances, on changeait périodiquement les principales bases. Il sera facile de montrer que pas une seule fois, dans le cours de trois siècles, ce merveilleux système n'a prévenu une collision, ni donné une garantie à la paix et à l'indépendance des nations. L'histoire aura ici plus d'autorité que de vagues assertions. Que dit-elle?

Au seizième siècle, le premier essai d'équilibre européen et de moderne diplomatie sortit des luttes acharnées de François I[er] et de Charles-Quint, sous la médiation de l'Angleterre, dont le roi Henri VIII affectait alors le titre de modérateur de l'Europe, rôle dont héritèrent successivement Cromwell et Guillaume III. La prépondérance de Charles, maître à la fois de l'Espagne, de l'Autriche, des Provinces-Unies, de la plus grande partie de l'Italie, chef du saint empire, et sur les domaines duquel le soleil ne se couchait jamais, cette prépondérance, que rehaussait encore la supériorité personnelle de ce prince sur son compétiteur, aurait nécessairement amené l'asservissement de l'Europe, si un principe nouveau ne s'était glissé au sein de l'empire pour le diviser contre lui-même. La ligue de Smalkalde vint d'abord révéler aux politiques qu'il y avait en ce monde autre chose que des questions de frontières et de finances. Henri IV entra dans la voie des alliances allemandes. Richelieu vint et sut profiter à la fois des réformes favorables à l'autorité royale, opérées par son bras de fer, et des circonstances extérieures, pour réduire à de justes proportions l'édifice gigantes-

que de la maison d'Autriche. Sa séparation en deux branches, la révolte des Pays Bas, plus tard celle du Portugal, enfin la confédération protestante lui rendirent cette œuvre facile. Alors l'équilibre de l'Europe fut assis sur des bases que l'on crut à l'abri du temps et des vicissitudes de la fortune, et qui, pourtant, ne devaient par durer vingt années. Les traités d'Osnabruck et de Munster établirent à la fois l'équilibre général sur l'alliance de la France, de la Suède, des états du nord de l'Allemagne, d'une part, et, de l'autre, sur l'union des familles d'Autriche et d'Espagne, dominatrices de l'Italie. L'équilibre spécial de l'Allemagne fut assuré par l'égalité des deux religions, et les arrangemens relatifs aux électorats.

L'Angleterre se tint, pour ainsi dire, en dehors de cette combinaison, et resta dans cette position jusqu'à la révolution de 1688. Plus tard, elle sortit de ce quiétisme politique, et sut fort bien exiger qu'on lui fît une place dans le système européen. Telles furent les principales combinaisons de cette fameuse paix de Westphalie, dont les contemporains disaient qu'elle rendait la guerre quasi impossible. On va voir quels démentis gardait, à ces conceptions du génie, une prochaine expérience. Louis XIV prit les rênes de la monarchie au moment où les dernières résistances féodales étaient domptées. Colbert lui improvisa des finances, Louvois lui créa des armées : bientôt il prit le haut ton en Europe, et conçut des espérances que Richelieu n'avait point nourries. La paix de Nimègue consacra, au profit de la France, des altérations fondamentales dans le système de l'équilibre. Elle enleva la Franche-Comté à l'Espagne avec une partie de la Flandre, et arracha diverses cessions à l'empereur. A Riswick la prépondérance française dut encore être consacrée; à Utrecht seulement on revint au système d'équilibre : c'est que la France avait épuisé sa jeunesse et sa force dans les folies et la gloire de son maître. L'Angleterre, jusqu'à ce jour effacée, parut sur la scène politique, tenant la balance entre l'Autriche, forte de la dignité impériale, maîtresse des Pays-Bas et d'une grande partie de l'Italie, et la France liée à l'Espagne par le sang des Bourbons, à la Pologne et à la Turquie par des intérêts communs, à la Suède par ce qui subsistait encore des traditions de Munster. Mais ces traditions étaient désormais sans force : la Suède, que l'on comptait encore dans la balance, n'y mettait plus aucun poids ; elle succomba, comme la France de Louis XIV, sous la gloire et l'imprévoyance de ses souverains, et ce fut pour ne plus se relever. Bientôt l'empire ottoman s'affaissa de même, la Pologne dut subir l'influence russe sous les Auguste,

et la France se trouva sans alliés dans le nord et l'orient de l'Europe. Voilà donc tous les rouages essentiels à remplacer dans la machine politique détraquée. Voici surgir en même temps des peuples naissans, dont le nom avait à peine été prononcé à Munster, un électeur de Brandebourg qui s'est fait roi, un czar de Moscovie, au prédécesseur duquel le congrès avait refusé le titre d'altesse, comme on le refuserait peut-être aujourd'hui à Pétersbourg au khan de Bukkara, s'il lui prenait fantaisie de le demander. Que devient, au milieu de ces nations qui tombent et de ces peuples qui s'élèvent, l'équilibre européen? que devient l'*immuable* traité de Westphalie, qui devait assurer la paix du monde? Passons la régence et le ministère de Fleury. Voici la France épuisée comme son indolent et voluptueux monarque, voici que la Suède a disparu avec Charles XII; les princes d'Anjou ont déjà pris goût au cigarre et ont oublié Versailles; l'Espagne, d'ailleurs, menace de retomber aussi bas que sous Charles II; il faut donc que la France change toutes ses alliances sous peine de périr; il faut suivre les progrès du temps, c'est ce qu'elle fait. Elle s'allie à la Prusse, et s'imagine qu'avec cette puissance elle fera équilibre à l'empire. Malheureusement la Prusse a de l'ambition et de l'avenir; elle aspire pour elle-même à la domination de l'Europe, elle veut dépouiller la maison impériale, et commence par s'adjuger la Silésie.

La France s'effraie; des intrigues de ministres et de femmes se croisent dans tous les sens. Des hommes-d'état, des abbés de cour, des maîtresses veulent élever leur fortune sur un nouveau système, entièrement opposé à celui qu'on a suivi jusque là et que la paix d'Aix la-Chapelle a récemment consacré. Le prince de Kaunitz profite habilement des élémens divers que l'intrigue et la corruption lui fournissent; et, au grand étonnement de l'Europe, la France qui jusqu'à ce jour avait pris son point d'appui dans le Nord, qui s'était considérée comme en état d'hostilité permanente contre la maison d'Autriche, déclare un beau matin que l'Autriche sera désormais sa plus fidèle alliée, et que l'équilibre de l'Europe exige qu'on dépouille immédiatement le roi de Prusse. Qui avait raison du duc de Choiseul ou du cardinal de Fleury? quand agissait on d'après les vrais principes de l'équilibre; était-ce en 1748, quand on s'appuyait sur Berlin, ou en 1756, quand on s'appuyait sur Vienne? En vérité n'y a-t-il pas de quoi trembler pour la politique; et cette science n'est-elle pas encore plus conjecturale que la médecine? Cette pauvre France, ainsi livrée à deux systèmes opposés, rappelle le malade traité pour le même mal par des toniques

et des débilitans. Bientôt l'alliance autrichienne attire la France dans une querelle qui lui est étrangère : battu par la Prusse, écrasé par l'Angleterre, humilié dans sa gloire, compromis dans ses intérêts coloniaux, le cabinet de Versailles doit signer la paix de 1763, qui, sous le rapport continental, remet les choses à peu près sur le pied où elles se trouvaient avant ces grands événemens. Il n'y manque que tant de millions engloutis et ces milliers d'hommes tués pour établir la balance politique, hier sur l'alliance de la Prusse, demain sur celle de l'Autriche et l'union du Dauphin avec la fille de Marie-Thérèse.

Ici s'arrête à bien dire l'histoire de l'équilibre, qui jusqu'à ce moment, comme on voit, ne mérite guère les actions de grâce de l'humanité. Après la paix de 63, on entre dans une ère de spoliation et d'assassinat politique. La philosophie athée porte ses fruits, et les souverains les plus philosophes appliquent les premiers aux nations le système de la force brute. La Pologne disparaît d'abord. Bientôt Kaunitz et Joseph menacent l'Allemagne ; la Bavière n'est sauvée que par l'énergie du vieux Frédéric, auquel le partage de la Pologne pèse, sinon comme un remords, du moins comme une faute. Joseph et Catherine reportent alors vers la Turquie des vues ambitieuses dont l'orage révolutionnaire qui gronde sur l'occident de l'Europe suspend seul l'exécution.

Ainsi cette théorie de balance politique, qui fit répandre des flots de sang, qui provoqua à elle seule bien plus de guerres qu'elle n'en empêcha, n'aboutit en définitive qu'au droit du plus fort et à la morale du lion. En veut-on une preuve de plus ? on la trouve dans l'histoire de Napoléon : ce prince eut aussi des vues politiques, des idées de paix, de conservation et d'organisation régulière. Au début de sa carrière, à Leoben, à Campoformio et à Lunéville, il posa à peu près les principes traditionnels de l'équilibre, tant par rapport au système général de l'Europe que relativement à l'Allemagne en particulier. Eh bien ! que sont devenus, trois ans après, ces barrières, ces garanties, ces gages de paix fondés sur la possession d'une forteresse ou du cours d'un fleuve ? Tout ce régime artificiel, toutes ces combinaisons écrites sur parchemin ont-elles arrêté un seul jour dans sa marche le fléau de Dieu, le missionnaire de la Providence ? Et quand après s'être laissée fouler aux pieds du géant à Tilsitt, à Presbourg et à Schœnbrun, l'Europe s'est réveillée pour la vengeance et la liberté, croit-on que ce soit aux traités de Kalisch et de Chaumont qu'elle soit redevable de sa

délivrance? Le général York, voilà le vrai diplomate de ce temps. N'est-ce pas la dilatation de cette force populaire si long-temps comprimée par un orgueilleux vainqueur, qui deux fois permit aux cosaques d'éclairer nos places publiques des feux de leurs bivouacs?

La diplomatie a été constamment marquée, depuis la révolution de 89, d'un signe éclatant d'impuissance. Pas une vue d'avenir ne perça au congrès de Vienne : les influences les plus contraires et les plus égoïstes s'y croisèrent. On y inventa la doctrine de la légitimité, en l'honneur de laquelle on conserva douze cent mille sujets au roi de Saxe, uniquement afin qu'il pût trôner, ce qui suffisait pour sauver le principe. De droits imprescriptibles, de vieilles légitimités historiques, pas un mot. Cette brutalité était tempérée, quelquefois de la manière la plus bizarre, par les bouffées de libéralisme de l'empereur Alexandre. Du reste, il n'entra pas même dans cet incohérent édifice une vue sérieuse d'équilibre, suivant les vieilles doctrines; chacun tira de son côté : et les charlatans diplomatiques, qui croyaient tenir dans leurs mains les destinées du monde, se passèrent la rhubarbe pour le séné. Parmi leurs conceptions, aucune n'a été célébrée avec plus d'enthousiasme par les administrateurs de l'équilibre que la réunion de la Belgique à la Hollande (1), et l'on sait pourtant dans quel étroit égoïsme l'Angleterre conçut cette pensée. Cette combinaison devint, en quelque sorte, le pivot du système européen, qui s'appuyait en même temps sur le maintien de la maison de Bourbon sur le trône de France.

Mais voilà que la Providence qui, depuis long-temps, se charge de faire ses affaires elle-même, vient de renverser ces bases d'airain. Trois jours ont suffi pour Paris, une soirée pour Bruxelles : après avoir déjà déchiré la majeure partie des transactions de 1815, il lui sera facile, je pense, d'avoir bon marché des protocoles de 1831. Tout cela est frappé d'une nullité radicale. En voulez-vous connaître le principe? Le voici. Un jour, au milieu des ardens débats, auxquels donnait lieu la déclaration de guerre au roi de Hongrie et de Bohème, un girondin, pauvre tête politique, du reste, prononça ces mots : « La France a pour ennemis tous les despotes, et pour alliés tous les peuples qui aspirent à être libres. »

---

(1) Voyez surtout M. de Pradt, *loco. cit.* M. de Flassan, *Histoire du Congrès de Vienne*, 3 vol.; Heeren, *Système de l'Europe et de ses colonies.* Appendice.

Quoique ces paroles fussent une rapsodie, cet homme n'enterra pas moins pour jamais la diplomatie; il fut le fondateur d'une nouvelle ère politique : par cela seul qu'un peuple acceptait avec enthousiasme la mission que lui octroyait ainsi un tribun, la politique sortait des questions de frontières, de lignes militaires, de subsides et de supputations par âme, pour rentrer, comme au moyen âge, dans la voie des sympathies populaires, des analogies morales et religieuses, des affinités de race. Telle est aujourd'hui la seule base possible d'une véritable organisation politique. Quel est, dès à présent, le système d'alliance assez fort, les frontières assez bien garnies, les places assez bien bastionnées, pour empêcher une idée de faire son chemin et de renverser tôt ou tard, si elle répond à un besoin universel et intime, tous les obstacles d'un genre purement politique? Un peuple qui a raison, quelque faible qu'il soit, est aujourd'hui en état de résister à toute puissance, quelque formidable qu'on la suppose. C'est parce que la cause polonaise était bonne, que les Polonais ont résisté si long-temps; et, s'ils ont succombé, tenez pour certain que, sur le tombeau de cette héroïque nation, la Providence a écrit de sa main : *Resurgam.* C'est parce que la Grèce avait raison, qu'elle est émancipée. C'est parce que la Belgique avait raison, qu'elle est, au détriment de l'équilibre, séparée pour jamais de la Hollande. Dites-vous bien que si les patriotes italiens n'ont pu engager le combat, c'est qu'ils n'avaient pas raison. Qu'on ne voie pas dans ces paroles un optimisme ridicule, et moins encore une théorie philosophique. Elles n'ont rien de systématique ni d'absolu. Je veux dire seulement que l'adhésion morale de l'Europe prête aujourd'hui une force incalculable aux causes avec lesquelles la véritable opinion publique sympathise. Ce fait résulte des communications plus intimes des nations entre elles, de la solidarité qui s'établit de plus en plus entre les cabinets et les peuples; du système de crédit, qui livre même les gouvernemens absolus au jugement de l'opinion. Le libéralisme ne manquera pas de citer, pour contredire cette assertion, l'exemple de la sainte alliance, et c'est précisément cet exemple qui la corrobore d'une manière éclatante. A part les principes absolus, et par conséquent faux, sur lesquels elle s'est si imprudemment appuyée, la sainte alliance n'a guère agi que dans un sens favorable à la civilisation, au repos et au bien-être de l'Europe. Elle a sauvé l'Allemagne du joug de fanatiques imberbes; si elle n'a pas fait tout ce qu'elle eût pu pour l'Espagne et l'Italie, elle a au moins empêché que la bande noire des révolutionnaires cosmopolites ne démolît de véné-

rables édifices qui n'ont besoin que d'être réparés : mais quant aux causes de véritable régénération et d'indépendance nationale, où a-t-on vu que la sainte alliance les ait étouffées? Ne sont-ce pas ses vaisseaux qui brûlaient la flotte turque à Navarin, et ses ministres qui, en juillet 1827, signaient à Londres le traité des trois puissances pour l'indépendance et la pacification de la Grèce? Qui d'entre elles a essayé de remettre les colonies émancipées sous le joug de l'Espagne? ces puissances ne viennent-elles pas de consacrer le principe de la séparation de la Belgique? sont-elles intervenues d'une manière hostile dans la lutte polonaise? Et qu'on se garde d'alléguer la mauvaise volonté, les répugnances et les retards des cabinets dans ces grandes transactions : ces répugnances sont évidentes; qui le nie? mais c'est précisément par là qu'on peut prouver l'action de l'opinion contemporaine sur le pouvoir et le contrôle souverain qu'elle exerce. C'est à elle que viennent aboutir toutes les questions : elle décide en dernier ressort de la guerre et de la paix. Les cabinets ne sont plus assez forts, assez indépendans du pays et des intérêts privés, pour s'engager dans un système offensif, par suite des vues personnelles de quelques hommes d'état. De là, la difficulté de faire de pures guerres d'intérêts, comme celle du dix-huitième siècle, pour quelques bicoques, ou quelque île ignorée de la mer du Sud. Il faut dans ce temps-ci que la nécessité de la guerre soit mathématiquement démontrée aux yeux de tous. Aussi voyez l'impuissance du propagandisme systématique pour ébranler l'inertie des masses. La Russie est peut-être la seule puissance qui puisse encore tenter des guerres d'agrandissement : c'est une guerre de ce genre qu'elle a faite en 1828 à la Porte Ottomane. Et certes, si l'Europe n'eût pas été retenue par des influences morales, si puissantes déjà dans leur action quoique encore si obscures dans leur principe, l'occasion eût été belle pour revenir au système d'équilibre, et opposer au colosse du nord l'alliance de l'Europe occidentale. Au dernier siècle la Russie n'eût pas impunément porté ses frontières au Danube et sur l'Araxe : c'est qu'alors la société était organisée pour la guerre offensive, et qu'aujourd'hui la guerre défensive semble seule possible.

La difficulté d'entreprendre la guerre extérieure, que nous ressentons déjà sans trop nous en rendre compte, résulte de ce fait, que la force gouvernementale s'affaiblit à mesure que germent les idées de liberté locale, individuelle, religieuse, et à mesure que l'esprit de parti tue l'esprit national. Si ces idées, encore vagues et incohérentes, trouvent leur application dans une large et vaste

constitution fédérale, l'état cessera de former un être abstrait, ayant des intérêts *publics* distincts des intérêts *privés;* le système des grandes armées permanentes devant être abandonné, la guerre ne se fera qu'avec des gardes nationaux, *landwehr*, *yeomen*, c'est-à-dire avec des *individus* ayant les sympathies, les habitudes et les intérêts pacifiques de chefs de famille. L'état également cessera d'avoir, dans cette hypothèse, la disposition d'un budget général, que remplaceraient quelques dépenses centrales, auxquelles présiderait une rigoureuse spécialité, et des dépenses locales librement votées dans des intérêts déterminés.

Il est des publicistes qui, tout en admettant que la France gravite en effet vers une organisation nouvelle, repoussent peut-être les conséquences auxquelles nous arrivons par rapport à un nouveau système européen. La situation des puissances étrangères, qui n'a pas encore subi d'altération fondamentale, leur paraît rendre impossible cette sorte de paix obligée, dont nous trouvons le gage dans l'abolition des armées permanentes et un changement de système financier. Ils auraient raison si le mouvement actuel était français et non européen. Mais tel est son véritable caractère : il se manifeste bien plus clairement qu'en 89. Napoléon a avancé de deux siècles la révolution européenne. Patience donc, car les nations étrangères marchent à grands pas au but vers lequel nous avançons nous-mêmes : qui sait si plusieurs ne l'atteindront pas avant nous ? Sous quelques rapports la Belgique nous devance ; l'Allemagne méridionale fait chaque jour des progrès dans la carrière d'une liberté sérieuse, et l'on peut affirmer que le seul réveil de la Pologne a déjà fort avancé l'ère de la réorganisation européenne. Patience aussi pour nous-mêmes, car la France n'achèvera pas son évolution avant que l'Europe n'ait accompli la sienne. Tous les peuples chrétiens se tiennent; rachetés par le même sang, ils marchent dès ici-bas vers des destinées communes. Quel est, depuis l'invasion des barbares, la grande crise intellectuelle ou sociale qui n'ait pas été européenne ? C'est précisément à raison de la solidarité qui lie ses destinées à celles des autres nations, que la France ne saurait être définitivement constituée avant que le mouvement européen n'ait parcouru ses principales phases. Croire qu'aujourd'hui une restauration française put s'opérer par une pure substitution de nom propre, par le triomphe isolé d'un principe politique sur un principe différent, ce serait faire une question de parti d'une question d'humanité. Autant vaudrait soutenir que la féodalité ne

se serait point établie par toute l'Europe, si, en 987, Hugues Capet n'avait pas détrôné Charles de Lorraine.

Les défenseurs les plus éclairés de l'hérédité monarchique ont le sentiment de cette vérité à un degré remarquable. Nous citerons surtout la *Gazette de France*, qui, en fait d'instinct politique et d'habileté, laisse loin derrière elle tous les organes du parti royaliste. Elle paraît comprendre qu'un des plus puissans moyens d'agir sur les esprits, en faveur du principe qu'elle défend, c'est de le présenter comme essentiellement favorable à la régénération politique de l'Europe; aussi ses rédacteurs ont-ils eu le bon esprit de s'emparer de ce qu'il y a de vital dans la révolution belge, par exemple; et de porter au pouvoir de juillet le défi de faire pour la nationalité polonaise ce que la France de la restauration eût pu tenter, sans compromettre ses intérêts et sa sécurité. Quoi qu'on puisse penser de cet argument, on doit y voir un indice important du besoin des intelligences. Une réorganisation européenne est peut-être en ce moment la nécessité la plus universellement sentie. Nous avons dit quelles conséquences nous semblaient devoir en découler, quant à la constitution intérieure, à la paix et à l'indépendance des nations : reste à rechercher par quelles voies s'accomplira cette œuvre du temps et de la Providence.

De nombreux intérêts sont liés aux choses qui ont long-temps duré, comme le lierre aux vieilles murailles, qu'il embrasse et défend dans leur chute. De là les difficultés qui retarderont des changemens, désormais inévitables dans la forme et la circonscription des états; de là, l'imminence d'une guerre, qu'on ajournera sans en détourner le principe. Si des peuples souffrent dans cette lutte, ce seront surtout ceux dont la puissance est le résultat d'arrangemens artificiels, de conquêtes que n'a pas sanctionnées la fusion des intérêts et des nationalités. Les cabinets dont la prépondérance fût l'œuvre spéciale de la diplomatie, céderont le pas à ceux dont la force est l'œuvre et comme le vœu même de la nature. On pourrait formuler le travail qui s'opère dans les deux mondes, en le définissant la violente transition d'un état de choses fondé sur les combinaisons arbitraires de la diplomatie des trois derniers siècles, à une situation plus naturelle, qui reposera sur les agglomérations sympathiques, les circonscriptions par races, et les assimilations libres et volontaires. C'est dire assez que l'Angleterre éprouvera des perturbations considérables, dans son organisation actuelle qui s'étend, comme un réseau d'oppression, du Sund au

cap de Bonne-Espérance et à la muraille de la Chine : insupportable dictature, qui est, de fait, le résultat le mieux constaté du système d'équilibre, combiné dès Utrecht par l'habileté de Guillaume d'Orange.

L'aigle autrichienne, constante alliée du léopard britannique, n'étouffera plus dans ses serres des populations palpitantes : l'Italie respirera librement sous son beau ciel ; et si ce pays n'est pas régi par une puissance unitaire, idée toute spéculative, qui n'a rien de populaire au-delà des Alpes, il cessera d'être sous le joug étranger : une fédération italienne réunira les intérêts épars des peuples ultramontains.

La Russie, à laquelle la guerre de Pologne a révélé bien des choses, ne finira-t-elle pas par comprendre aussi que son intervention en Europe fut le résultat déplorable de la politique du dix-huitième siècle ; que ce système renversé, elle n'a que faire ni sur l'Oder, ni même sur la Vistule ; et n'entrera-t-elle pas dans les voies de grandeur et de gloire qui lui sont ouvertes vers l'Asie ? Le cabinet russe, depuis 1746, époque où, pour la première fois, ses troupes ont paru sur le Rhin, a été visiblement détourné de sa mission par la diplomatie. Ce peuple se consumant à retenir la pauvre Pologne sous son joug, tandis que l'islamisme à l'agonie lui livre sans défense les plus beaux pays qui soient sous le ciel, ressemble fort à ceux qui bâtirent Calcédoine, ayant l'emplacement de Byzance devant les yeux. Pour que la Russie renonce à la vanité d'exercer de l'influence à Madrid ou à Lisbonne, pour qu'elle consente à donner place entre elle et l'Allemagne à la Pologne ressuscitée avec tous ses enfans réunis, comme les juifs après la grande captivité, il faudra sans doute bien des événemens : on peut compter qu'ils ne manqueront pas. Qui sait, d'ailleurs, combien on comptera de Russies avant la fin du siècle? Les destinées des nombreuses populations slavonnes de l'est de l'Europe, sont encore fort incertaines. Il est difficile de pressentir ce qui sortira pour elles du déchirement de l'empire ottoman, des agitations de la Hongrie et des événemens dont l'empire russe peut devenir le théâtre.

L'œil embrasse mieux l'avenir de la Germanie. Berlin, Munich et Vienne sont trois centres, vers lesquels gravitent toutes ces populations : un nouveau traité de Lunéville élèvera tôt ou tard sur les ruines de cette mosaïque féodale, sur les débris du système *par âme* et par lieue carrée des négociateurs de Vienne, l'édifice de la véritable nationalité allemande. Si des intérêts légitimes

étaient froissés dans ces bouleversemens, un bon système fédéral pourrait leur conserver une place. Le grand problème pour l'Allemagne est de respecter, autant que possible, les individualités politiques réelles et vivantes, et de créer en même temps, pour tout ce vaste pays, des centres d'esprit public auxquels tous les grands intérêts sociaux ressortissent. Cette tâche ne fut pas même effleurée en 1815. On ne comprit alors que la nécessité de pondérer, tant bien que mal, les deux principales puissances, et que l'obligation de faire droit aux stipulations qui avaient antérieurement assuré à chaque souverain un certain nombre de sujets à prendre de la Vistule au Rhin et à la Meuse.

Il est évident que dans la réorganisation européenne la position de la France est fort simple. Elle ira jusqu'où la porteront les sympathies françaises : les limites de sa nationalité seront ses meilleures limites défensives. La Belgique, dont l'éternelle séparation de la Hollande est une nécessité, mais dont l'existence indépendante paraîtra bientôt une chimère, la Savoie toute française, probablement une portion de la Prusse Rhénane viendront compléter cette masse compacte vivifiée par une organisation énergique.

La chute du système diplomatique doit nécessairement influer aussi sur l'existence des peuples méridionaux : avec de bonnes institutions locales, il n'y a pas plus d'incompatibilité entre les Espagnols et les Portugais, qu'entre les Suédois et les Norwégiens. Ce qui entretint, depuis Philippe II, la haine des deux peuples, ce furent d'abord les influences anglaise et française qui dominaient à Lisbonne et à Madrid; c'était surtout l'opposition des intérêts maritimes et coloniaux : aujourd'hui que l'Espagne et le Portugal ont perdu leurs colonies, leurs relations doivent nécessairement changer. Aussi remarque-t-on déjà dans la classe élevée en Portugal moins de répugnance pour l'union avec l'Espagne ; les événemens qui, depuis huit ans donnent le Portugal en si triste spectacle au monde, ne peuvent que développer cette heureuse tendance.

Ainsi donc, en résumé, plus d'efforts pour arriver à une égalité de puissance impossible; plus de sacrifices arrachés aux vœux des peuples pour créer des frontières militaires, qui jamais ne sauvèrent une nation, mais un système dans lequel les chances de paix seront en raison directe de la difficulté de faire la guerre, et du peu d'intérêt qu'on y trouverait; enfin proclamation solennelle de cet imprescriptible principe : que la seule condition pour faire un peuple, c'est d'avoir une langue, une histoire, des mœurs et des

souvenirs communs. Telles sont les bases fondamentales de l'édifice à l'ombre duquel se reposera le monde, quand le jour du repos sera venu.

Il faut que ces principes de régénération soient proclamés avant que tu sortes, noble Pologne, du tombeau qu'un joug de fer ou une main de plomb va river encore sur toi. On ne te contestera pas une histoire : ta mission fut pendant quatre siècles de protéger l'Europe chrétienne; et l'Europe a pendant cent années fomenté les vices de ton orageuse liberté, puis t'a jetée dans les fers, comme ces pères libertins qu'une lettre de cachet débarrassait d'un fils trop faible pour résister à leurs impures leçons. Tes souvenirs, ce sont les seuls glorieux de l'époque actuelle; tes mœurs, elles ont été à toujours retrempées par ce dernier baptême de sang. Laisse des esprits qui se croient politiques, et qui ne sont que routiniers, disserter spirituellement sur la difficulté de concilier les intérêts de tes spoliateurs, sur l'impossibilité de faire une nation avec des frontières ouvertes, et sur la nécessité de maintenir au prix de ton existence l'équilibre si solidement établi en Europe. Cet édifice, auquel on prétend donner pour base le cadavre d'une nation, ressemblera fort, je le crains, à ce mont volcanique sous lequel s'agitait Encélade après sa chute, et qu'il ébranlait de ses convulsions gigantesques.

Et fessum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam.

LONGUE VIE DES PREMIERS HOMMES, CONFIRMÉE PAR LA NATURE ET PAR L'HISTOIRE.

Les incrédules modernes, et particulièrement Voltaire, ont révoqué en doute la longue vie des premiers hommes; cependant elle est attestée par Moïse et elle est confirmée par les plus anciens écrivains. Flave Josèphe appelait autrefois les historiens grecs en témoignage de la longue vie des hommes du premier âge.

« Quelque grande, dit-il, que soit la différence qui se trouve entre le peu de durée de la vie des hommes d'aujourd'hui, et la

longue durée de celle des autres, dont je viens de parler (Noé, etc.), ce que j'en rapporte ne doit pas passer pour incroyable. Car, outre que nos anciens pères étaient particulièrement chéris de Dieu, comme l'ouvrage qu'il avait formé de ses propres mains, et que les viandes dont ils se nourrissaient étaient plus propres à conserver la vie ; Dieu la leur prolongeait, tant à cause de leur vertu que pour leur donner moyen de perfectionner les sciences de la géométrie et de l'astronomie qu'ils avaient trouvées : ce qu'ils n'auraient pu faire s'ils avaient vécu moins de six cents ans que s'accomplit la grande année. Tous ceux qui ont écrit l'histoire, tant des Grecs que des autres nations, rendent témoignage de ce que je dis. Car Manéthon, qui a écrit l'histoire des Égyptiens, Bérose, qui nous a laissé celle des Chaldéens, Moschus, Hestéicus, et Jérôme l'Égyptien, qui ont écrit celle des Phéniciens, disent aussi la même chose; et Hésidore, Hécatée, Acésilas, Hellanique, Ephore et Nicolaüs rapportent que les premiers hommes vivaient jusqu'à mille ans (1). »

Le poète grec Hésiode, qu'on croit contemporain d'Homère, dit que les premiers hommes vivaient jusqu'à mille ans. *Opera et Dies. Vers.* 108.

Varron, qui était peut-être le plus savant des Romains, avait recherché la raison pour laquelle les premiers hommes étaient supposés avoir vécu mille ans.

Les mythologies des anciens peuples, la longueur que les histoires égyptienne, indienne, persane et chinoise donnent aux règnes de leurs premiers rois, déposent en faveur de la longue vie des patriarches,

On peut voir dans les *Lettres géologiques* de M. Deluc les causes physiques que ce savant physicien assigne à la longue vie des premiers hommes, page 329 et suivantes.

Si l'on nous demande, dit Buffon, pourquoi la vie des premiers hommes était beaucoup plus longue, nous pourrions en donner une raison, en disant que les productions de la terre étaient alors d'une nature différente de ce qu'elles sont aujourd'hui (2).

---

(1) JOSÈPHE. *Antiquités Judaïques*, liv. I, ch. III, à la fin et réponse à Appion.

(2) On trouve dans les couches les plus profondes du globe de nombreux débris de végétaux et d'animaux gigantesques, dont on ne voit plus aujourd'hui les analogues.

C'est une preuve, selon nous, que la terre avait alors une chaleur et une énergie qu'elle n'a plus maintenant.

La gravité n'agissant que depuis peu sur la surface du globe, les matières terrestres n'avaient pu acquérir la consistance et la solidité qu'elles ont eues depuis. Ainsi les productions de la terre et le corps de l'homme conservaient plus long-temps leur ductilité et leur mollesse; dès-lors toutes les parties du corps n'arrivaient à leur entier développement qu'après un plus grand nombre d'années. La génération ne pouvait s'opérer par conséquent qu'après l'accroissement pris en entier, c'est-à-dire à cent trente ans, et la durée de la vie humaine était proportionnelle à celle de l'accroissement, comme elle l'est encore aujourd'hui. Effectivement, l'âge de puberté est à la durée de la vie des patriarches dans le même rapport qu'il est actuellement; car la durée de la vie humaine est environ sept fois l'âge de puberté : donc, si la puberté arrivait à cent trente ans, la durée totale de la vie devait être de neuf cent dix ans (1).

Il est remarquable combien ces calculs de Buffon sont d'accord avec les tables chronologiques de la vie et de la puberté des patriarches : preuve que Moïse ne débitait pas de fables; autrement, il n'eût pas mis entre l'âge de puberté et celui de la vie humaine la proportion qu'exige la nature.

M. Deluc fait remarquer que la longueur de la vie des animaux, ainsi que les qualités nutritives des végétaux, dépendent de la température de l'air : or la révolution du déluge a dû opérer dans l'air de très-grands changemens; ces changemens ont dû, selon lui, non-seulement abréger la vie, mais éteindre même quelques espèces de plantes et d'animaux (2).

Le célèbre Vallérius, et avant lui Whiston, Burnet, Ray et Sturne, attribuent aussi au changement de l'atmosphère la moindre durée de la vie humaine.

Le tableau suivant prouve que si la vie humaine est considérablement diminuée depuis le déluge, elle peut encore s'étendre fort loin.

Le tableau des décès des individus du sexe masculin professant la religion gréco-russe, morts en Russie, en 1827, publié par le saint synode, présente huit cent dix-huit individus de l'âge de

---

(1) *Histoire naturelle*, 1er vol.

(2) Beaucoup de restes fossiles d'animaux et de plantes appartiennent en effet à des espèces inconnues et perdues. Voir Cuvier, *Recherches sur les fossiles*, et Brongniart sur les *Végétaux fossiles*.

100 ans, trente-trois au-dessus de 115 ans, vingt-quatre au-dessus de 120 ans, sept au-dessus de 125 ans, et un de 160 ans.

Un écrit périodique anglais, digne de confiance, cite les exemples suivans de longévité observés dans la Grande-Bretagne pendant le siècles dernier ; huit personnes ont atteint l'âge de 130 ans, deux sont parvenues à 131 ans, une à 133, trois à 134, une à 135, quatre à 136, deux à 137, quatre à 138, deux à 139, trois à 140, une à 142, une à 143, une à 144, une à 145, deux à 146, une à 148, une à 150, quatre à 153, une à 157, une à 159, une à 160, une à 168, une à 169, une à 175 et une à 180.

Voici la liste de ces macrobites, avec l'indication de l'année de leur mort et de l'âge auquel ils sont parvenus.

	mort en	âgé de		mort en	âgé de
David Cameron	1795	130	Thomas Dobson	1766	139
Jean de la Somel	1766	130	Marie Cameron	1785	139
George King	1766	130	William Laland	1752	140
John Taylor	1767	130	Comtesse Desmond		140
William Beattie	1778	130	James Sand	1770	140
John Watson	1778	130	Iwarling (moine)	1773	142
Robert Mac Bride	1780	130	Charles M'Findley	1773	143
William Elif	1780	130	John Effingham	1757	144
Elisabeth Taylor	1764	131	Evan Williams	1702	145
Peter Garden	1775	131	Thomas Winsloe	1766	146
Elir Merchant	1761	133	J.-C. Drahakemberg	1772	146
Mrs. Keit	1772	134	William Mead	1752	148
Francis Ague	1767	134	Francis Consir	1768	150
John Brookey	1777	134	Thomas Newman.	1542	152
Jane Harrison	1744	135	Thomas Parr.	1635	152
James Sheile	1759	136	James Bowles	1656	152
Catherine Noon	1768	136	Henri West		152
Margaret Forster	1771	136	Thomas Damme	1648	154
John Moriat	1776	136	Un paysan polonais	1762	157
John Richardson	1772	137	Joseph Surrington	1797	160
John Robertson.	1793	137	Williams Edwards	1668	168
William Sharpley	1757	138	Henri Jenkins	1670	169
John M'Donough.	1768	138	Louisa Truxo	1782	175
John Fairbrother	1770	138	Un mulâtre	1797	180
Mrs. Clum	1772	138			

Nous croyons devoir donner quelques détails sur plusieurs de ces macrobites.

Madame Keit, morte à 134 ans, avait trois filles, dont la plus jeune avait 109 ans, selon l'historien allemand Jean de Muller.

Le Jésuite Dragonetti donnait journellement des leçons dans un collège de Rome en 1626, à l'âge de 120 ans.

George Wunder, cité par le docteur Ufland, conserva jusqu'à l'âge de 136 ans l'usage de la vue et de l'ouïe.

Polotiman, chirurgien à Vaudemont en Lorraine, mort en octobre 1825, à l'âge de 140 ans, avait pratiqué la veille de sa mort, avec beaucoup de dextérité, l'opération du cancer à une femme âgée.

L'indien Hilario Pari a été vu par le voyageur Alexandre de Humboldt, à l'âge de 143 ans, dans le village de Chiguata, à quatre lieues de la ville d'Arequipa; la femme de ce vieillard avait vécu 117 ans. Jusqu'à l'âge de 130 ans, Pari faisait chaque jour quatre lieues à pied.

En 1760, l'Anglais Henri Jeukins meurt à l'âge de 169 ans. Les registres des chancelleries et des tribunaux ont démontré, dit le docteur Ufland, professeur de médecine à l'université d'Iéna, qu'il avait paru en justice et prêté serment pendant 140 ans.

En 1740, Jean Rowin, né dans le bannat de Temeswar, meurt à l'age de 172 ans; son plus jeune fils avait 90 ans, et sa femme 164.

Le 5 janvier 1724, Pierre Zorten ou Zortan, paysan de Keveresch, dans le bannat de Temesward, meurt âgé de 185 ans; le cadet de ses fils avait alors 97 ans. Zortan vivait uniquement de légumes. Le savant chirurgien français, Claude-Nicolas Le Cat, regarde Pierre Zortan comme le doyen de tous les centenaires connus.

Le même Le Cat rapporte avoir vu à Bruxelles, dans *la Bibliothèque du prince Charles*, les portraits en pied des macrobites Henri Jeukins, Jean Rowin et Pierre Zortan, avec un abrégé de leur histoire.

Le célèbre Haller, cité par le docteur Ufland, qui a publié, en juillet 1796, son *Traité sur l'art de prolonger la vie des hommes*, comptait alors mille exemples de longévité de cent à cent dix ans; soixante de 110 à 120; vingt neuf de 120 à 130; quinze de 130 à 140; six de 140 à 150, et un de 169 ans. (*Mémorial de chronologie, d'histoire, d'économie politique, etc*, imprimé chez Verdière en 1830, 3e partie, page 821 et suiv.)

H. de C.

(*Annales de Phil. chrét., tom. III, p.* 163.)

CHRONOLOGIE DE LA BIBLE JUSTIFIÉE.

(Troisième article.)

Il est faux que l'astronomie fut très-perfectionnée à une époque très-reculée, chez les anciens peuples, et qu'elle prouve une antiquité de ces peuples opposée au récit de la Genèse (1).

Mais, dit-on, si les anciens peuples ne nous ont pas laissé d'histoire, leur longue existence en corps de nation n'en est pas moins attestée par les progrès qu'ils avaient faits dans l'astronomie, par des observations dont la date est facile à assigner, et même par des monumens encore subsistans, et qui portent eux-mêmes leur date.

Astronomie des Egyptiens.

Ainsi la longueur de l'année, telle que les Egyptiens sont supposés l'avoir déterminée d'après le lever héliaque de Sirius se trouve juste pour une période comprise entre l'année trois mille et l'année mille avant Jésus-Christ, période dans laquelle tombent aussi les traditions de leurs conquêtes et de la grande prospérité de leur empire. Cette justesse prouve à quel point ils avaient porté l'exactitude de leurs observations, et fait sentir qu'ils se livraient depuis long-temps à des travaux semblables.

Pour apprécier un raisonnement, il est nécessaire que nous entrions ici dans quelques explications.

Le solstice est le moment de l'année où commence la crue du Nil, et celui que les Egyptiens ont dû observer avec le plus d'attention. S'étant fait dans l'origine, sur de mauvaises observations, une année civile ou sacrée de 365 jours justes, ils voulurent la conserver par des motifs superstitieux, même après qu'ils se furent aperçus qu'elle ne s'accordait pas avec l'année naturelle ou tropique, et ne ramenait pas les saisons aux mêmes jours (2). Cependant c'é-

(1) Cet article est le troisième extrait du beau discours de M. Cuvier, sur les révolutions du globe. Voyez, pour les deux premiers, ci-dessus, tom. III, p. 206 et 321.

(2) Geminus, contemporain de Ciceron, explique au long leurs motifs. Voyez l'édition qu'en donne Mhalma à la suite du Ptolomée; p. 43.

tait une année tropique qu'il leur importait de marquer, pour se diriger dans leurs opérations agricoles. Ils durent chercher dans le ciel un signe apparent de son retour, et ils imaginèrent qu'ils trouveraient ce signe quand le soleil reviendrait à la même position, relativement à quelque étoile remarquable. Ainsi ils s'appliquèrent, comme presque tous les peuples qui commencent cette recherche, à observer les couchers et les levers héliaques des astres. Nous savons qu'ils choisirent particulièrement le lever héliaque de Sirius d'abord sans doute à cause de la beauté de l'étoile, et surtout parce que, dans ces anciens temps, le lever de Sirius, coincidant à peu près avec le solstice et annonçant l'inondation, était pour eux le phénomène de ce genre le plus important. Il arriva même de là que Sirius, sous le nom de Sothis, joua le plus grand rôle dans toute leur mythologie et dans leurs rites religieux. Supposant donc que le retour héliaque de Sirius et l'année tropique étaient de même durée, et croyant enfin reconnaître que cette durée était de 365 jours et un quart, ils imaginèrent une période, après laquelle l'année tropique et l'ancienne année de 365 jours seulement devaient revenir au même jour; période qui, d'après ces données peu exactes, était nécessairement de 1461 années sacrées et de 1460 de ces années perfectionnées auxquelles ils donnaient le nom d'années de Sirius. Ils prirent pour point de départ de cette période qu'ils appelèrent année sothiaque, une année civile dont le premier jour était ou avait été aussi le lever héliaque de Sirius; et l'on sait par le témoignage positif de Censorin, qu'une de ces grandes années avait pris fin en 138 de Jésus-Christ (1). Par conséquent, elle avait commencé en 1322 avant Jésus-Christ, et celle qui l'avait précédée, en 2782. En effet, par les calculs de M. Ideler, on reconnaît que Sirius s'est levé héliaquement le 20 juillet de l'année julienne 139, jour qui répondait cette année là au premier de Thot, ou au premier jour de l'année sacrée égyptienne (2).

Mais, non-seulement la position du soleil, par rapport aux étoiles de l'écliptique, ou l'année sidérale n'est pas la même que l'année

(1) Tout ce système est développé par Censorin; *De di natali,* cap. XVIII et XXI.

(2) IDELER. *Recherches historiques sur les observations astronomiques des anciens,* traductions de Mhalma, à la suite de son canon de Ptolomée, p. 32 et suivantes.

tropique, à cause de la précession des équinoxes; l'année héliaque d'une étoile, ou la période de son lever héliaque, surtout lorsqu'elle est éloignée de l'écliptique, diffère encore de l'année sidérale, et en diffère diversement selon les latitudes des lieux où on l'observe. Ce qui est assez singulier cependant, et ce que déjà Bainbridge (1) et le père Petau (2) ont fait observer (3), il est arrivé par un concours remarquable dans les positions, que sous la latitude de la haute Egypte, à une certaine époque et pendant un certain nombre de siècles, l'année de Sirius était réellement, à très-peu de choses près, de 365 jours et un quart; en sorte que le lever héliaque de cette étoile revint en effet au même jour de l'année julienne, au 20 juillet, en 1322 avant et en 138 après Jésus-Christ (4).

De cette coincidence effective, à cette époque reculée, M. Fourier qui a constaté tous ces rapports par un grand travail et par de nouveaux calculs, conclut que, puisque la longueur de l'année de Sirius était si parfaitement connue des Egyptiens, il fallait qu'ils l'eussent déterminée sur des observations faites pendant longtemps et avec beaucoup d'exactitude, observations qui remontaient au moins à 2500 ans avant notre ère, et qui n'auraient pu se faire ni beaucoup avant ni beaucoup après cet intervalle de temps (5).

Certainement ce résultat serait très-frappant, si c'était directement et par des observations faites sur Sirius lui-même qu'ils eussent fixé la longueur de l'année de Sirius; mais des astronomes expérimentés affirment qu'il est impossible que le lever héliaque d'une

---

(1) Bainbridge. *Canicul.*

(2) Petau. *Var. diss.*, lib. v. cap. vi, pag. 108.

(3) Voyez aussi la Nauze, sur l'année égyptienne, Académie des belles-lettres, tom. xiv, pag. 346; et le Mémoire de M. Fourier, dans le grand ouvrage sur l'Egypte, *Mém.* t. 1, p. 103.

(4) Petau. *Loc. cit.* M. Ideler affirme que cette rencontre du lever héliaque de Sirius eut aussi lieu en 2782 avant Jésus-Christ. (*Recherches historiques dans le Ptolomée de Mhalma*, t. iv, pag. 3.) Mais pour l'année julienne 1598 de Jésus-Christ, qui est aussi la dernière d'une grande année, le père Petau et M. Ideler diffèrent beaucoup entre eux. Celui-ci met le lever héliaque de Sirius au 22 juillet; le premier le place au 19 ou au 20 d'août.

(5) Voyez, dans le grand ouvrage sur l'Égypte, *Antiquités, Mémoires,* tom. 1, p. 803. L'ingénieux mémoire de M. Fourier, intitulé : *Recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Égypte.*

étoile ait pu servir de base à des observations exactes sur un pareil sujet, surtout dans un climat où *le tour de l'horizon est toujours tellement chargé de vapeurs, que dans les belles nuits on ne voit jamais d'étoiles à quelques degrés au-dessus de l'horizon dans les seconde et troisième grandeurs, et que le soleil même, à son lever et à son coucher, se trouve entièrement déformé* (1). Ils soutiennent que si la longueur de l'année n'eut pas été reconnue autrement, on aurait pu s'y tromper d'un et de deux jours (2). Ils ne doutent donc pas que cette durée de 365 jours un quart ne soit celle de l'année tropique, mal déterminée par l'observation de l'ombre ou par celle du point où le soleil se levait chaque jour, et identifiée par ignorance avec l'année héliaque de Sirius; en sorte que ce serait un pur hasard qui aurait fixé avec tant de justesse la durée de celle-ci par l'époque dont il est question (3).

Peut-être jugera-t-on aussi que des hommes capables d'observations si exactes, et qui les auraient continuées pendant si longtemps, n'auraient pas donné à Sirius assez d'importance pour lui vouer un culte; car ils auraient vu que les rapports de son lever avec l'année tropique et avec la crue du Nil, n'étaient que temporaires et n'avaient bien qu'une latitude déterminée. En effet, selon les calculs de M. Ideler, en 2782 avant Jésus-Christ, Sirius se montra dans la haute Egypte le deuxième jour après le solstice; en 1322, le treizième, et en 139 de Jésus-Christ, le vingt-sixième (4). Aujourd'hui il ne s'élève héliaquement que plus d'un mois après le solstice. Les Egyptiens se seront donc attachés de préférence à trouver l'époque qui ramènerait la coïncidence du commencement de leur année sacrée avec celui de la véritable année tropique; et alors ils auraient reconnu que leur grande période devait être de 1508 années sacrées, et non pas de 1461 (5). On ne trouve certainement aucune trace de cette période de 1508 ans dans l'antiquité.

---

(1) Ce sont les expressions de feu Nout, astronome de l'expédition d'Égypte. Voyez Volney, *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*; tom. III.

(2) Delambre. *Abrégé d'astronomie*, p. 217; et dans sa note sur les Paranatellons, *Histoire de l'astronomie du moyen âge*.

(3) Delambre. Rapport sur le mémoire de M. de Paravay sur la sphère, dans le tom. VIII des *Nouvelles annales des voyages*.

(4) Ideler, *Loc. cit.*; p. 38.

(5) Voyez Laplace, *Système du monde*, troisième édition, p. 17; et *Annuaire* de 1818.

En général, peut-on se défendre de l'idée que, si les Egyptiens avaient eu de si longues suites d'observations, et d'observations exactes, leur disciple Eudoxe, qui étudia treize ans parmi eux, aurait porté en Grèce une astronomie plus parfaite, des cartes du ciel moins grossières, plus cohérentes dans leurs diverses parties (1).

Comment la précession n'aurait-elle été connue aux Grecs que par les ouvrages d'Hipparque, si elle eût été consignée dans les registres des Egyptiens et écrite en caractères si manifestes aux plafonds de leurs temples? Comment enfin Ptolomée, qui écrivait en Egypte, n'aurait-il dédaigné se servir d'aucune des observations des Egyptiens (2).

Il y a plus, c'est qu'Hérodote qui a tant vécu, avec eux, ne parle nullement de ces six heures qu'ils ajoutaient à l'année sacrée, ni de cette grande période sothiaque qui en résultait. Il dit au contraire positivement que les Egyptiens faisant leur année de 365 jours, les saisons reviennent au même point; en sorte que de son temps on ne paraît pas encore s'être douté de la nécessité du quart de jour (3). Thalès, qui avait visité les prêtres d'Egypte moins d'un siècle avant Hérodote, ne fit aussi connaître à ses compatriotes qu'une année de 365 jours seulement (4), et si l'on réfléchit que les colonies sorties de l'Egypte 14 ou 15 cents ans avant Jésus-Christ, les Juifs, les Athéniens en ont toutes apporté l'année lunaire, on jugera peut-être que l'année de 365 jours elle-même n'existait pas encore en Egypte dans ces siècles reculés. Je n'ignore pas que Macrobe (5) attribue aux Egyptiens une année solaire de 365 jours un quart; mais cet auteur récent comparativement et venu long-temps après l'établissement de l'année fixe d'Alexandrie, a pu confondre les époques.

Diodore (6) et Strabon (7) ne donnent une telle année qu'aux

---

(1) Voyez sur la grossièreté des déterminations de la sphère d'Eudoxe, M. Delambre, dans le premier tome de son histoire de l'astromie ancienne, pag. 120 et suiv.

(2) Voyez le discours préliminaire de *l'Histoire de l'astronomie du moyen-âge*, par M. Delambre, p. viij et suiv.

(3) Euterpe, ch. IV.

(4) Diog. Laert., lib. I, in Thalet.

(5) *Saturnal;* lib. I, cap. XV.

(6) *Bibl.*, lib. I, pag. 46.

(7) *Geogr.*, p. 102.

Thébains. Ils ne disent pas qu'elle fut d'un usage général, eux-mêmes ne sont venus que long-temps après Hérodote.

Ainsi l'année sothiaque, la grande année, a dû être une invention assez récente, puisqu'elle résulte de la comparaison de l'année civile avec cette prétendue année héliaque de Sirius, et c'est pourquoi il n'en est parlé que dans des ouvrages du second et du troisième siècle après Jésus-Christ (1), et que le Syncelle seul dans le neuvième semble citer Manéthon comme en ayant fait mention.

Astronomie des Chaldéens.

On prend, malgré qu'on en ait, les mêmes idées de la science astronomique des Chaldéens. Qu'un peuple qui habitait de vastes plaines sous un ciel toujours pur ait été porté à observer le cours des astres, même de l'époque où il était encore nomade, et où les astres seuls pouvaient diriger ses courses pendant la nuit, c'est ce qu'il est naturel de penser; mais depuis quand étaient-ils astronomes, et jusqu'où ont-ils porté l'astronomie? Voilà la question.

On veut que Calistènes ait envoyé à Aristote des observations faites par eux, et qui remonteraient à 2200 ans avant Jésus-Christ; mais ce fait n'est rapporté que par Simplicius (2), à ce qu'il dit, d'après Porphyre, et 600 ans après Aristote. Aristote lui-même n'en a rien dit; aucun véritable astronome n'en a parlé. Ptolomée rapporte et emploie dix observations d'éclipses véritablement faites par les Chaldéens; mais elles ne remontent qu'à Nabonassar (721 ans avant J.-C.); elles sont grossières, le temps n'y est exprimé qu'en heures et en demi-heures, et l'ombre qu'en demi ou en quart de diamètre. Cependant comme elles avaient des dates certaines, les Chaldéens devaient avoir quelque connaissance de la vraie longueur de l'année, et quelque moyen de mesurer le temps. Ils pa-

---

(1) Voyez, sur la nouveauté probable de cette période, l'excellente dissertation de M. Biot, dans ses recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne, p. 148 et suiv.

(2) Voyez M. Delambre, *Hist. de l'astronomie*, t. 1, p. 212. Voyez aussi son analyse de Géminus, *ibid.* p. 211. Comparez-la avec les Mémoires de M. Ideler, sur l'astronomie des Chaldéens, dans le quatrième tome de Mhalma, p. 166.

raissent avoir connu la période de 18 ans, qui ramène les éclipses de lune dans le même ordre, et que la simple inspection de leurs registres devait promptement leur donner, mais il est constant qu'ils ne savaient ni prédire ni expliquer les éclipses de soleil.

C'est pour n'avoir pas entendu un passage de Josèphe que Cassini et, d'après lui, Bailly ont prétendu y trouver une période lunaire de six cents ans qui aurait été connue des premiers patriarches (1).

Ainsi tout porte à croire que cette grande réputation des Chaldéens leur a été faite à des époques récentes par les indignes successeurs qui sous le même nom vendaient dans tout l'empire romain des horoscopes et des prédictions, et qui pour se procurer plus de crédit attribuaient à leurs grossiers ancêtres l'honneur des découvertes des Grecs.

Astronomie des Indiens.

Quant aux Indiens, chacun sait que Bailly croyant que l'époque qui sert de point de départ à quelques-unes de leurs tables astronomiques avait été effectivement observée, a voulu en tirer une preuve de la haute antiquité de la science parmi ce peuple. Mair tout ce système si péniblement conçu tombe de lui-même aujourd'hui qu'il est prouvé que cette époque a été adoptée après coup sur des calculs faits en rétrogradant et dont le résultat était faux (2).

M. Bentley a reconnu que les tables de Tervalour sur lesquelles portait surtout l'assertion de Bailly, ont dû être calculées vers 1281 de Jésus-Christ (il y a cinq cent quarante ans), et que le Surya-Siddhanta, que les brames regardent comme leur plus ancien traité scientifique d'astronomie, et qu'ils prétendent révélé depuis plus de vingt millions d'années, ne peut avoir été composé qu'il y a environ sept cent soixante ans (3).

---

(1) Voyez Bailly, *Hist. de l'astronomie ancienne;* et M. Delambre, dans son ouvrage sur le même sujet, tom. I, p. 3.

(2) Voyez Laplace, exposé du système du monde, p. 330; et le Mémoire de M. Davis, sur les calculs astronomiques des Indiens, *Mém. de Calcutta*, tom. II, p. 225 de l'édition in-8°.

(3) Voyez les Mémoires de M. Benteley, sur l'antiquité du Surya Siddhanta, *Mem. de Calcutta*, tom. VI, p. 540; et sur les systèmes astronomiques des Indiens; *ibid.*, tom. VIII, p. 195 de l'édition in-8°.

Des solstices, des équinoxes indiqués dans les pouranas, et calculés d'après les positions que semblaient leur attribuer les signes du zodiaque indien, tels qu'on croyait les connaître, avaient paru d'une antiquité énorme. Une étude plus exacte de ces signes nacchatrons a montré récemment à M. de Paravey qu'il ne s'agit que de solstices de douze cents ans avant Jésus-Christ. Cet auteur avoue en même temps que le lieu de ces solstices est si grossièrement fixé qu'on ne peut répondre de cette détermination, à deux ou trois siècles près. Ce sont les mêmes que ceux d'Eudoxe, que ceux de Tchéoukong (1).

Il est bien avéré que les Indiens n'observent pas et qu'ils ne possèdent aucun des instrumens nécessaires pour cela. M. Delambre reconnaît à la vérité avec Bailly et Le Gentil, qu'ils ont des procédés de calcul qui sans prouver l'ancienneté de leur astronomie en montrent au moins l'originalité (2); et, toutefois, on ne peut étendre cette conclusion à leur sphère, car ils ont au zodiaque les mêmes douze constellations que les Egyptiens, les Chaldéens et les Grecs (3); et si l'on s'en rapportait aux assertions de M. Wilfort, leurs constellations extra-zodiacales seraient aussi les mêmes que celles des Grecs, et porteraient des noms qui ne sont que de légères altérations de leurs noms grecs (4).

Astronomie des Chinois.

C'est à Yao que l'on attribue l'introduction de l'astronomie à la Chine : il envoya, dit le Chouking, des astronomes vers les quatre points cardinaux de son empire pour examiner quelles étoiles présidaient aux quatre saisons, et pour régler ce qu'il y avait à faire

(1) Mémoire encore manuscrit de M. de Paravey, sur la sphère de la Haute Asie.

(2) Voyez le traité approfondi sur l'astronomie des Indiens, dans l'histoire de l'astronomie ancienne de M. Delambre, tom. 1, p. 400—556.

(3) Voyez le Mém. de sir Will. Johnes sur l'antiquité du zodiaque indien, *Mem. de Calcutta*, tom. II, pag. 289 de l'édition in-8° ; et dans la traduction française, tom. II, p. 232.

(4) Voici les propres paroles de M. Wilfort, dans son Mém. sur les témoignages des anciens livres indous touchant l'Égypte et le Nil, *Mém. de Calcutta*, tom. III, pag. 433 de l'édition in-8°. « Ayant demandé à » mon Pandit, qui est un savant astronome, de me désigner dans le

dans chaque temps de l'année (1), comme s'il eut fallu se disperser pour une semblable opération. Environ deux cents ans plus tard, le Chouking parle d'une éclipse de soleil, mais avec des circonstances ridicules comme dans toutes les fables de cette espèce, car on fait marcher un général et toute l'armée chinoise contre deux astronomes parce qu'ils ne l'avaient pas bien prédit (2); et l'on sait que plus de deux mille ans après, les astronomes chinois n'avaient aucun moyen de prédire exactement les éclipses de soleil. En 1629 de notre ère, lors de leur dispute avec les jésuites, ils ne savaient pas même calculer les ombres.

Les véritables éclipses rapportées par Confucius dans sa Chronique du royaume de Lou, ne commencent que quatorze cents ans après celle-là, en 776 ans avant Jésus-Christ, et à peine un demi-siècle plus haut que celles des Chaldéens rapportées par Ptolomée ; tant il est vrai que les notions échappées en même temps à la destruction sont aussi arrivées vers le même temps, quand les circonstances ont été semblables, à un même degré de civilisation. Or, on croirait d'après l'identité des noms des astronomes chinois sous différens règnes (ils paraissent, d'après le Chouking, s'être tous appelés Hi et Ho), qu'à cette époque reculée leur profession était héréditaire en Chine comme dans l'Inde, en Egypte et à Babylone (3).

La seule observation chinoise plus ancienne, qui ne porte pas en elle-même la preuve de sa fausseté, serait celle de l'ombre faite

---

» ciel la constellation d'*Antarmada*, il me dirigea aussitôt sur Andro-
» mède, que j'avais eu soin de ne pas lui montrer comme un astérisme
» qui me serait connu. Il m'apporta ensuite un livre très-rare, et très-
« curieux, et sanskrit, où se trouvait un chapitre particulier sur les
» upanacshatras ou constellations extra-zodiacales, avec des dessins,
» de Capeya ; de Câsiapè assise tenant une fleur de lotus à la main d'An-
» tarmada, enchaînée avec le poisson près d'elle, et de Pârasyca, te-
» nant la tête d'un monstre qu'il avait tué, dégouttant de sang et avec
» des serpens pour cheveux. Qui ne connaîtrait pas là Persée, Cépbée
» et Cassiopée ? Mais n'oublions pas que ce pandit de M. Wilfort est
» devenu bien suspect. »

(1) Chouking ; pag. 6 et 7.

(2) *Idem*; p. 66 et suiv.

(3) Voyez dans les connaissances des temps de 1809, p. 382, et dans l'histoire de l'astronomie ancienne de M. Delambre, tom. 1, p. 391, l'extrait d'un mémoire du P. Gaubil, sur les observations des Chinois.

par Tcheou-Kong vers mille ans avant Jésus-Christ; encore est-elle au moins assez grossière.

Ainsi nos lecteurs peuvent juger que les inductions tirées d'une haute perfection de l'astronomie des anciens peuples ne sont pas plus concluantes en faveur de l'excessive antiquité de ces peuples que les témoignages qu'ils se sont rendus à eux-mêmes.

Mais quand cette astronomie aurait été plus parfaite, que prouverait-elle? A-t-on calculé les progrès que devait faire une science dans le sein des nations qui n'en avaient en quelque sorte point d'autres, chez qui la sérénité du ciel, les besoins de la vie pastorale ou agricole et la superstition faisaient des astres l'objet de la contemplation générale; où des colléges d'hommes les plus respectés étaient chargés de tenir registre des phénomènes intéressans, et d'en transmettre la mémoire; où l'hérédité de la profession faisait que les enfans étaient, dès le berceau, nourris dans les connaissances acquises par leurs pères? que parmi les nombreux individus dont l'astronomie était la seule occupation, il se soit trouvé un ou deux esprits géométriques, et tout ce que ces peuples ont pu après découvrir en quelques siècles.

Songeons que, depuis les Chaldéens, la véritable astronomie n'a eu que deux âges, celui de l'école d'Alexandrie, qui a duré quatre cents ans, et le nôtre qui n'a pas été aussi long. A peine l'âge des Arabes y a-t-il ajouté quelque chose. Les autres siècles ont été nuls pour elle. Il ne s'est pas écoulé trois cents ans entre Copernic et l'auteur de la mécanique céleste, et l'on veut que les Indiens aient eu besoin de milliers d'années pour arriver à leurs informes théories (1)?

---

(1) Le traducteur anglais de ce discours cite à ce sujet l'exemple du célèbre James Ferguson, qui était berger dans son enfance, et qui, en gardant les troupeaux pendant la nuit, eut de lui-même l'idée de se faire une carte céleste, et la dessina peut-être mieux qu'aucun astronome chaldéen. On raconte quelque chose d'assez semblable du fameux Duval.

ÉTAT ACTUEL DES JUIFS.

(Suite de l'article ci-dessus, p. 253.)

Si nous nous sommes jusqu'ici exclusivement occupés des Juifs d'Allemagne et de Pologne, c'est qu'ils exercent, relativement à la religion et aux intérêts politiques de la nation, une influence dominante sur tous ceux qui sont répandus dans le reste de l'Europe.

On peut évaluer à trente ou quarante mille le nombre de ceux qui habitent la France. Ils affluent sur-tout à Metz, sur les rives du Rhin, à Marseille et à Bordeaux. On les disait deux fois plus nombreux sous l'empire de Bonaparte; mais c'est que dans le dénombrement contenu dans le rapport du Sanhedrin qu'il avait fait assembler, les Juifs de ses provinces d'Allemagne et d'Italie y étaient sûrement compris. En France, comme en Hollande, ils sont libres de toute entrave civile. Les Juifs d'origine allemande ou portugaise sont très-nombreux dans cette dernière contrée. Il paraît que l'arrivée de ceux-ci date de la séparation des provinces unies d'avec l'Espagne. Ils ont une superbe synagogue à Amsterdam. L'hérésie a, dit-on, fait plus de progrès parmi eux que chez les Juifs d'origine allemande. Les Juifs sont en très-petit nombre en Italie, sauf à Gênes et à Rome, où l'on dit qu'ils sont au nombre de quatre mille environ. En parlant des différentes sectes hébraïques, nous avons passé sous silence ceux à qui la terreur de l'inquisition avait fait prendre le masque du christianisme. Ils occupèrent autrefois en Portugal et en Espagne des postes élevés, et ils y avaient acquis de grandes richesses. Il est curieux d'observer comme dans un autre pays, les mêmes motifs ont provoqué une dissimulation semblable. A Salonique, où les Hébreux, au nombre de vingt-cinq mille, ont trente synagogues et professent ouvertement leur religion, on a découvert dernièrement, que le corps entier de ceux qui avaient extérieurement embrassé le mahométisme était resté secrètement fidèle à la foi judaïque.

Les Juifs très-nombreux de Barbarie forment une race superbe; mais on dit que ceux de Mésopotamie l'emportent encore pour la beauté sur tous les autres. Ces derniers ont pour chef un Arabe qui se fait appeler Job. Il possède de nombreux troupeaux de bé-

tail, de chameaux, d'ânes et de moutons. Son amour de la justice et la manière dont il exerce l'hospitalité, lui ont acquis une renommée semblable à celle du patriarche du même nom dont il prétend descendre. Les quarante mille Juifs de Constantinople, de même que ceux des autres parties de la Turquie d'Europe, parlent l'espagnol et descendent, à ce qui paraît, des Israélites que la persécution chassa autrefois de l'Espagne. La Société biblique fait maintenant imprimer à Corfou une édition du Nouveau-Testament, qui leur est destinée.

L'histoire des Hébreux est interrompue pour nous dès l'époque de la destruction de Jérusalem pendant une longue suite de siècles. Le premier corps savant de cette nation qui attira l'attention de l'Europe fut celui d'Espagne. Ce peuple accomplit à la lettre cette prophétie : *qu'il serait répandu sur toute la surface de la terre.* On sait que depuis un temps immémorial il y a des Juifs en Chine où les étrangers sont abhorrés, ainsi que dans l'Abyssinie, où l'on éprouve tant de difficultés à pénétrer, mais plus encore peut-être à en sortir. L'histoire de la colonie qui, à une époque inconnue, s'établit dans cette dernière contrée, nous semble mériter tant d'intérêt que nous regrettons de ne pouvoir nous en occuper d'une manière plus étendue. Ils sont aussi très nombreux dans la Barbarie, où l'on en trouve de couleur blanche et de couleur noire, ainsi que sur la côte de Malabar. Une chose à remarquer, c'est que toutes les familles juives découvertes jusqu'ici prétendent être sorties originairement du royaume de Judée.

Quant à ceux d'Europe, et aux mesures que les gouvernemens doivent prendre à leur égard, deux partis seulement semblent s'offrir. L'un de les chasser du milieu de nous, chose à laquelle un homme d'état dans son bon sens ne pourra jamais songer ; l'autre, de travailler à les éclairer, afin de les identifier autant que possible avec les différens corps politiques, et confondre leurs intérêts avec ceux des chrétiens ; enfin leur donner une éducation qui les rende propres à remplir tous les devoirs civils qui leur seront imposés.

Mais si nous venons à réfléchir sur les moyens à employer pour amener ces résultats, et apporter ainsi un remède au malaise que leur situation actuelle fait éprouver aux nations chrétiennes avec lesquelles ils se trouvent mélangés, nous sommes effrayés de la masse d'obstacles qui se présentent. Si la position forcée de ce peuple naît de sa croyance religieuse et du refus qu'il fait d'adopter la

nôtre, alors toutes les règles d'une saine politique nous commandent de travailler à lui inculquer par la persuasion les doctrines de l'Evangile. Quant aux concessions civiles qu'un tel plan suppose, elles ne sauraient être accordées sans de mûres réflexions. Des tentatives trop brusques, quoique faites en vue de son bien, pourraient avoir un effet dangereux pour lui comme pour nous. La raison et la charité s'accordent à nous commander de réformer dans nos codes tout ce qui peut blesser les sentimens ou nuire aux intérêts de ces étrangers fixés au milieu de nous, car nous ne pourrions sans injustice et sans imprudence continuer à les maintenir dans un état qui les isole du reste de la population. Mais d'un autre côté, si nous leur accordons tous les droits des citoyens, tandis qu'ils adhèrent encore au judaïsme, nous nous lions par un contrat solennel envers des gens à qui leur croyance défend de s'engager à leur tour; et nous leur fournissons des armes qu'ils pourraient tourner un jour contre leurs protecteurs.

Quoique la conversion des Juifs nous semble très-désirable dans l'intérêt des gouvernemens, nous sommes loin de conseiller à ceux-ci une intervention directe qui irait à fin contraire en excitant la défiance; mais nous ne doutons pas qu'en employant seulement les avis et les encouragemens, on ne les trouvât favorablement disposés à entrer dans des vues dont ils ne pourraient méconnaître l'intention; et si une sage politique nous conseille cette conduite, la religion nous en fait encore un devoir. Mais la disposition malveillante envers ce peuple, qu'une longue habitude a invétérée parmi les chrétiens, se manifeste dans le peu d'encouragement qu'obtiennent les efforts de ceux qui travaillent à sa conversion.

Les mêmes gens qui contribuent avec largesse pour le soutien des missions destinées à porter l'Evangile à des nations idolâtres, refusent d'aider à la régénération des Juifs qui vivent au milieu de nous, et à qui nous devons de réparer la longue oppression que nous avons fait peser sur eux. Cette dégradation morale qui semblerait devoir appeler tout notre zèle est précisément le motif qu'on allègue pour se dispenser d'aucun effort en faveur de cette race malheureuse. S'ils demeurent fidèles à la foi de leurs pères, on les accuse d'obstination, de perversité; et s'ils y renoncent, on les traite comme des renégats, on les méprise pour la cupide fausseté qu'on suppose avoir dicté ce changement. D'autres, s'appuyant de ce que dit saint Paul : *Que si une partie d'Israël est tombée dans l'endurcissement*, *ce n'est que jusqu'à ce que la pléni-*

tude des Gentils soit entrée dans l'Eglise (1), pensent que tout effort dans ce sens n'obtiendrait aucun succès jusqu'à ce que la prophétie soit accomplie. Mais, sans entrer dans la discussion du sens de ces paroles *plénitude des Gentils*, nous ferons remarquer que l'Apôtre dit *une partie d'Israël* seulement; et si nous nous abstenons d'aider à la conversion des Juifs jusqu'à ce que l'événement ait lieu, nous décidons ainsi que cet aveuglement, au lieu d'être partiel, sera général! et nous refusons notre participation à cette belle dispensation qui doit éloigner toute amertume entre les Juifs et les Gentils, et compléter la réciprocité de bienfaits en rendant à ceux qui sont tombés dans l'aveuglement l'Evangile que nous avons reçu de leurs pères. . . . .

C'est à Halle, siége d'une université dans la Saxe prussienne, que se forma en 1728 la première association en vue d'amener les Juifs à la foi chrétienne. L'institution Callenberg se soutenait par des contributions volontaires recueillies en Allemagne; elle périt, faute de fonds, vers le commencement de la révolution française.

Parmi les ouvrages qu'elle fit publier, on remarque les Voyages du missionnaire Schultze en Europe, en Asie et en Afrique. Elle fit imprimer des fragmens du Nouveau Testament dont on a encore retrouvé dernièrement plusieurs exemplaires chez des Juifs de Pologne et d'Alep, ce qui prouve que ses travaux n'ont pas été infructueux. Il n'y a pas long-temps qu'un exemplaire d'une édition de l'Evangile de saint Luc, publié aussi par cette société, fut trouvé chez un Juif de Bombay, qui l'échangea contre une Bible, refusant tout autre mode de paiement. Il est maintenant en Angleterre: les longs voyages qu'il doit avoir faits entre les mains de Juifs seulement, et le prix auquel on le cède, disent assez le cas qu'on en faisait.

La seconde association qui s'est formée dans le même but est celle de la société de Londres, instituée en 1809 pour la *propagation de l'Evangile parmi les Juifs*.

Ses fondateurs ne paraissent pas avoir eu connaissance de celle de *Callenberg*. Pendant plusieurs années, elle se composa uniquement d'ecclésiastiques anglicans. Ses revenus proviennent de contributions volontaires, et ils s'élevaient l'année dernière à quatorze ou quinze cents livres sterling. Elle a fait réimprimer en hébreu

(1) *Epître aux Rom.* ch. XI.

le nouveau Testament, et envoie des missionnaires dans les pays étrangers, surtout en Pologne, où ils jouissent de la protection du gouvernement. D'autres sociétés ont ensuite été créées sur ce modèle en Angleterre, en Irlande et sur le continent. La société de Berlin s'est formée sous la protection du roi, un de ses aides-de-camp en est le président, et l'on compte parmi ses membres des personnes de la plus haute considération. Ses missionnaires obtiennent, dit-on, beaucoup de succès, soit en Prusse, soit en Pologne.

Quant à celle de Saint-Pétersbourg, elle a été instituée en vue d'assurer une protection aux Juifs déjà convertis.

Si l'on veut se former une idée des résultats que ces sociétés pourront obtenir, il faut se rappeler que, vingt ans plus tôt, les chrétiens comme les Juifs étaient peu préparés à des projets de ce genre; mais que dès-lors les chefs des plus grands états ont donné des témoignages de l'intérêt qu'ils y prennent. Grand nombre de chrétiens font preuve envers les Juifs d'une bienveillance dont la manifestation doit produre une impression favorable sur un peuple que la violence de sa haine ne caractérise pas plus que la force de ses liens d'affection. Cependant on ne doit pas se dissimuler les nombreuses difficultés qu'on aura à surmonter dans cette entreprise. Les traditions sur lesquelles les Hébreux s'appuyèrent autrefois pour rejeter l'Evangile se sont multipliées dès lors au centuple. Une des causes principales de la répugnance qu'ils montrent à embrasser la foi chrétienne, c'est qu'elle est la religion de leurs persécuteurs. Les Juifs firent mourir Jésus-Christ parce qu'il appelait les Gentils à la connaissance de la loi, et, comme ils ont été ensuite opprimés par ceux-ci pendant une longue suite de siècles, à cause de leur obstination à repousser l'Evangile, ils voient dans son auteur la source primitive de tous leurs maux, et ils lui ont voué une haine dont le Talmud et ses commentaires font foi (1).

Leurs législateurs et chefs spirituels, les rabbins, ont, en outre, un motif temporel pour s'opposer aux progrès du christianisme parmi les gens de leur nation, en sorte qu'ils tourmentent

(1) Les enfans des Juifs célèbrent encore la chûte et la mort de Haman. Le jour de cet anniversaire, ils frappent violemment la terre avec des marteaux de bois en signe des coups qu'ils auraient voulu lui porter. On a dernièrement défendu l'exercice de cette coutume dans le grand-duché de Baden.

de mille manières ceux qui montrent quelqu'inclination à l'adopter. Ils les maudissent et leur adressent toutes les imprécations que leur mémoire exercée peut leur fournir, ou que leur imagination orientale sait inventer. On dit cependant qu'ils ont beaucoup perdu de leur influence par la diminution de leurs richesses. Néanmoins, dans notre situation sociale, si différente de la leur, nous ne saurions comprendre la force du lien qui unit les Juifs entr'eux pour la sûreté de leurs intérêts les plus chers, non plus que l'énergie de leur sentiment national; et la puissance de leurs affections domestiques. Ils sont tels que l'un d'entre eux ne saurait, sans de violens efforts, séparer ses intérêts religieux de ceux de sa nation. Ils nous méprisent comme des êtres souillés par l'usage des viandes défendues, étrangers à Dieu et que sa colère doit anéantir un jour. On sait d'ailleurs que les Juifs rabbiniques s'attendent à la destruction prochaine de toutes les nations chrétiennes de l'Europe, surtout à celle des catholiques romains, comme accomplissant les prophéties relatives à Edom et à Babylone.

Le refus que font une partie des chrétiens de croire à leur réhabilitation en Palestine, les exaspère au dernier degré; ils nous accusent de partialité, d'injustice, et d'une grossière ignorance dans notre manière d'interpréter les prophéties de l'ancien Testament qui y sont relatives.

Un autre obstacle encore, c'est la dépravation et la misère des classes inférieures qui les engagent à feindre leur conversion pour obtenir des avantages temporels. Mais, comme les sociétés nouvelles se font une règle de ne jamais accorder des secours pécuniaires aux néophytes, ce danger est moins à craindre pour l'avenir.

Si nous avons cru devoir exposer les obstacles qui s'opposent à la diffusion de l'Evangile parmi les Juifs, afin de prévenir des espérances trop ardentes, nous devons dire aussi, pour empêcher le découragement que cette connaissance pourrait faire naître, que le goût de l'instruction plus généralement répandu de nos jours parmi les Juifs, est très favorable aux vues des sociétés créées en leur faveur. Les violentes commotions politiques qui ont récemment ébranlé l'Europe, et plus tard la révolution grecque, ont excité à un degré extraordinaire l'attention de ce peuple qui vit de son espérance dans l'avenir. Elles lui ont appris à employer ses moyens intellectuels d'une manière toute nouvelle, en même temps que l'intérêt que l'on commençait à prendre à sa propre destinée éveil-

lait en lui des sentimens analogues. L'ardente activité de l'esprit humain de nos jours, l'accroissement des connaissances, les mesures que les gouvernemens ont prises pour faciliter de plus en plus son instruction, ont donné à son énergie une impulsion toute nouvelle. Il paraît maintenant que dans les discussions avec les missionnaires, les Juifs opposent moins d'argumens captieux que Schultze et ses contemporains n'en eurent à combattre, et qu'ils se montrent plus accessibles aux preuves de sentimens.

Les missionnaires de la Pologne ont souvent trouvé chez les Juifs qu'ils visitaient, pour la première fois, des fragmens des évangiles qui leur avaient été transmis par des gens de leur nation, tandis que M. Wolff retrouvait à Ispahan et à Cachan des exemplaires du Nouveau-Testament en langue hébraïque, qu'il avait donnés à des Israélites d'Alep et de Jérusalem, et dont on recommandait la lecture aux Juifs de la Perse dans des notes écrites à la marge. Il paraît aussi qu'une partie des exemplaires donnés aux Juifs d'Ispahan ont été envoyés par eux à leurs frères de Bokhara, de Balk et d'Afghanistan. Les chefs d'un de leurs colléges de Mosul, près de l'endroit où l'on suppose qu'était l'ancienne Ninive, montrèrent à ce missionnaire un Nouveau-Testament arabe, écrit en caractères hébraïques, dont la traduction lui parut très-fidèle. Le rabbin qui l'avait traduit était mort, mais ses fils vivaient encore. Ils ne voulurent s'en séparer à aucun prix, parce que leur père y avait écrit l'injonction à tous les membres de sa famille et à leurs descendans, d'en faire la lecture.

Les efforts des missionnaires d'Allemagne n'ont pas été infructueux, et, quoiqu'il y ait eu quelques exemples de fraude et d'apostasie, on a de fortes raisons de croire que la plupart des prosélytes sont de bonne foi. Dans l'année 1825 on en a baptisé une centaine à Berlin seulement. Il y a maintenant dans la prison de l'arsenal de Constantinople deux Juifs convertis à qui les geoliers turcs gagnés par les rabbins font endurer des tourmens dont la seule pensée fait frémir. Un ecclésiastique anglais, témoin de leurs souffrances, dit que la mort serait douce en comparaison, et cependant elles n'ont pu ébranler leur résolution de demeurer fidèles à leur nouvelle croyance.

Mais à la vérité, quel que soit le nombre des conversions particulières, nous ne saurions leur accorder beaucoup d'importance, aussi long-temps que la position sociale de la nation demeure la même. L'objet qu'on doit avoir en vue pour le moment n'est point

la poursuite de ces conversions individuelles, mais bien d'affaiblir les préjugés sans nombre qui offusquent encore l'esprit de ce peuple, d'adoucir ses mœurs, et de préparer les voies à l'adoption générale du christianisme, au moyen des extraits du Nouveau-Testament répandus avec abondance, et de fréquentes explications orales. Les Juifs ont maintenant des notions assez justes sur les doctrines de l'Evangile pour renoncer aux sentimens hostiles qu'ils entretenaient autrefois. La manière toute bienveillante dont elles leur sont présentées, les a presque généralement convaincus de la droiture de ceux qui les leur prêchent. Leur empressement à rechercher les missionnaires, le libre accès qu'ils leur ouvrent parmi eux, sont des preuves incontestables que leur sentiment et leurs opinions à cet égard sont modifiés. Ils admettent maintenant la possibilité que les Juifs convertis soient de bons chrétiens, et, chose remarquable, ils leur permettent de leur prêcher l'Evangile et prêtent beaucoup d'attention à leurs discours. C'est ainsi que les Juifs d'Ispahan se conduisaient avec M. Wolff, et leur bienveillance alla même jusqu'à l'aider de leur bourse, lorsque ses ressources furent épuisées.

Nous en avons dit assez maintenant pour faire comprendre que le rabbinisme, attaqué tout à la fois par les Juifs éclairés et par les gouvernemens chrétiens, pourra bien résister encore long-temps, car il a de profondes racines, mais que plus tôt ou plus tard sa chute est certaine. Les Juifs eux-mêmes sont conduits à croire par les prophéties, qu'une nouvelle et importante dispensation de la Providence en leur faveur est au moment de se manifester.

Mais alors se présente cette grave question, quelle sera la forme du culte qui remplacera le rabbinisme? Comme les raisonnemens théologiques par lesquels l'auteur y répond ne sont pas de notre ressort, nous terminerons ici notre extrait (1).

---

(1) Il ne faut pas oublier que l'auteur de cet extrait est protestant.

CHRONOLOGIE DE LA BIBLE JUSTIFIÉE (1).

(Quatrième article.)

Les monumens astronomiques, laissés par les anciens, ne portent pas les dates excessivement reculées que l'on a cru y voir. — Zodiaques de Dendera et d'Esné ; leur interprétation par Burkard, Lalande, Hamilton, Nouet, Dupuis, MM. Jollois et Devilliers, Rhode, Latreille, Visconti, de Paravey, Testa, Delambre, Biot, Champollion, etc.

« On a eu recours à des argumens d'un autre genre. On a prétendu qu'indépendamment de ce qu'ils on pu savoir, les anciens peuples ont laissé des monumens qui portent, par l'état du ciel qu'ils représentent, une date certaine et une date très-reculée ; et les zodiaques sculptés dans deux temples de la Haute-Égypte parurent, il y a quelques années, fournir pour cette assertion des preuves tout-à-fait démonstratives. Ils offrent les mêmes figures des constellations zodiacales que nous employons aujourd'hui, mais distribuées d'une façon toute particulière. On crut voir dans cette distribution une représentation de l'état du ciel au moment où l'on avait dessiné ces monumens, et l'on pensa qu'il serait possible d'en conclure la date de la construction des édifices qui les contiennent (2).

---

(1) Quatrième extrait du discours de M. Cuvier, p. 249 de l'édit. in-8° ; Paris, 1830, 6e édit. — Voyez ci-dessus page 437.

(2) Ainsi à Dendera (l'ancienne Tentyris) ville au-dessous de Thèbes, dans le portique du grand temple, dont l'entrée regarde le nord (*), on voit au plafond les signes du zodiaque marchant sur deux bandes, dont l'une est le long du côté oriental et l'autre du côté opposé : elles sont embrassées chacune par une figure de femme aussi longue qu'elles, dont les pieds sont vers l'entrée, la tête et les bras vers le fond du portique : par conséquent les pieds sont au nord et les têtes au sud.

Le lion est en tête de la bande qui est à l'occident ; ils se dirigent vers le nord ou vers les pieds de la figure de femme, et il a lui-même les pieds vers le mur oriental. La vierge, la balance, le scorpion, le sagittaire et le capricorne le suivent, marchant sur une même ligne.

(*) Voyez le grand ouvrage sur l'Egypte, *Antiquités*, vol. IV. pl. XX.

» Mais pour en venir à la haute antiquité que l'on prétendait en déduire, il fallut supposer premièrement que leur division avait un rapport déterminé avec un certain état du ciel, dépendant de la précession des équinoxes, qui fait faire aux colures le tour du

---

Ce dernier se trouve vers le fond du portique et près des mains et de la tête de la grande figure de femme. Les signes de la bande orientale commencent à l'extrémité où ceux de l'autre bande finissent, et se dirigent par conséquent vers le fond du portique ou vers les bras de la grande figure. Ils ont les pieds vers le mur latéral de leur côté, et les têtes en sens contraire de celles de la bande opposée. Le verseau marche le premier suivi des poissons, du bélier, du taureau, des gémeaux. Le dernier de la série, qui est le cancer ou plutôt le scarabé, car c'est par cet insecte que le cancer des Grecs est remplacé dans les zodiaques d'Égypte, est jeté de côté sur les jambes de la grande figure. A la place qu'il aurait dû occuper est un globe posé sur le sommet d'une pyramide composée de petits triangles qui représentent des espèces de rayons, et devant la base de laquelle est une grande tête de femme avec deux petites cornes. Un second scarabé est placé de côté et en travers sur la première bande, dans l'angle que les pieds de la grande figure forment avec le corps et en avant de l'espace où marche le lion, lequel est un peu en arrière. A l'autre bout de cette même bande, le capricorne est très-près du fond ou des bras de la grande figure, et sur la bande à gauche le verseau en est assez éloigné : cependant le capricorne n'est pas répété comme le cancer. La division de ce zodiaque, dès l'entrée, se fait donc entre le lion et le cancer ; ou si l'on pense que la répétition du scarabé marque une division du signe, elle a lieu dans le cancer lui-même ; mais celle du fond se fait entre le capricorne et le verseau.

Dans une des salles intérieures du même temple était un planisphère circulaire inscrit dans un carré, celui-là même qui a été apporté à Paris par M. Lelorrain, et que l'on voit à la Bibliothèque du Roi. On y remarque aussi les signes du zodiaque parmi beaucoup d'autres figures qui paraissent représenter des constellations (*).

Le lion y répond à l'une des diagonales du carré ; la vierge, qui le suit, répond à une ligne perpendiculaire qui est dirigée vers l'orient, les autres signent marchent dans l'ordre connu jusqu'au cancer, qui, au lieu de compléter la chaîne en répondant au niveau du lion, est placé au-dessus de lui, plus près du centre du cercle, en sorte que les signes sont sur une ligne un peu spirale.

Ce cancer, ou plutôt ce scarabé, marche en sens contraire des autres signes. Les gémeaux répondent au nord, le sagittaire au midi et les poissons à l'orient, mais pas très-exactement. Au côté oriental de

(*) Voyez le grand ouvrage sur l'Égypte, *Antiquités,* vol. IV, planche XXI.

zodiaque en vingt-six mille ans ; qu'elle indiquait, par exemple, la position du point solsticial ; et secondement, que l'état du ciel représenté était précisément celui qui avait lieu à l'époque où le monument a été construit ; deux suppositions qui en supposaient elles-mêmes, comme on voit, un grand nombre d'autres.

---

ce planisphère est une grande figure de femme, la tête dirigée vers le midi et les pieds vers le nord, comme celle du portique.

On pourrait donc aussi élever quelque doute sur le point de ce second zodiaque où il faudrait commencer la série des signes. Suivant que l'on prendra une des perdendiculaires ou une des diagonales, ou l'endroit où une partie de la série passe sur l'autre partie, on le jugera divisé au lion, ou bien entre le lion et le cancer, ou bien enfin aux gémeaux.

A Esné (l'ancienne Latopolis), ville placée au-dessus de Thèbes, il y a des zodiaques aux plafonds de deux temples différens.

Celui du grand temple, dont l'ancien regarde le levant, est sur deux bandes contiguës et parallèles l'une à l'autre le long du côté sud du plafond (*).

Les figures de femme qui les embrassent ne sont pas sur leur longueur, mais sur leur largeur, en sorte que l'une est en travers près de l'entrée ou à l'orient, la tête et les bras vers le nord, et les pieds vers le mur latéral ou vers le sud, et que l'autre est dans le fond du portique également en travers et regardant la première.

La bande la plus voisine de l'axe du portique ou du nord présente d'abord, du côté de l'entrée ou de l'orient et vers la tête de la figure de femme, le lion placé un peu en arrière et marchant vers le fond, les pieds du côté du mur latéral ; derrière le lion à l'origine de la bande, sont deux lions plus petits ; au-devant de lui est le scarabé, et ensuite les gémeaux marchant dans le même sens ; puis le taureau et le bélier, et les poissons, rapprochés les uns des autres, placés en travers sur le milieu de la bande ; le taureau, la tête vers le mur latéral, le bélier vers l'axe. Le verseau est plus loin, et reprend la même direction vers le fond que les trois premiers signes.

Sur la bande la plus voisine du mur latéral et du nord, l'on voit d'abord, mais assez loin du mur du fond ou de l'occident, le capricorne, qui marche en sens contraire du verseau, et se dirige vers l'orient ou l'entrée du portique, les pieds tournés vers le mur latéral. Tout près de lui est le sagittaire, qui répond ainsi aux poissons et au bélier. Il marche aussi vers l'entrée ; mais ses pieds sont tournés vers l'axe et en sens contraire de ceux du capricorne.

A une certaine distance en avant, et près l'un de l'autre, sont le scorpion et une femme tenant la balance, enfin un peu plus en avant, mais

(*) *Idem*, vol. I, pl. LXXIX.

» En effet, les figures de ces zodiaques sont-elles les constellations, les vrais groupes d'étoiles qui portent aujourd'hui les mêmes noms, ou simplement ce que les astronomes appellent des signes, c'est-à-dire des divisions du zodiaque partant de l'un des colures, quelque place que ce colure occupe ?

Le point où l'on a partagé ces zodiaques en deux bandes est-il nécessairement celui d'un solstice ?

---

encore assez loin de l'extrémité antérieure ou orientale, est la vierge, qui est précédée d'un sphinx. La vierge et la femme qui tient la balance ont aussi les pieds vers le mur, en sorte que le sagittaire est le seul qui soit placé la tête à l'envers des autres signes.

Au nord d'Esné est un petit temple isolé, également dirigé vers l'orient, et dont le portique a encore un zodiaque (*), il est sur deux bandes latérales et écartées, celle qui est le long du côté sud commence par le lion, qui marche vers le fond ou vers l'occident, les pieds tournés vers le mur ou le sud, il est précédé du scarabé, et celui-ci des gémeaux, marchant dans le même sens. Le taureau, au contraire, vient à leur rencontre, se dirigeant à l'orient, mais le bélier et les poissons reprennent la direction vers le fond ou vers l'occident.

A la bande du côté du nord, le verseau est près du fond ou de l'occident, marchant vers l'entrée ou l'orient, les pieds tournés vers le mur, précédés du capricorne et du sagittaire, qui marchent dans le même sens. Les autres signes sont perdus, mais il est clair que la vierge devait marcher en tête de cette bande du côté de l'entrée.

Parmi les figures accessoires de ce petit zodiaque, on doit remarquer deux béliers ailés placés en travers, l'un entre le taureau et les gémeaux, et l'autre entre le scorpion et le sagittaire, et chacun presque au milieu de sa bande, le second cependant un peu plus avancé vers l'entrée.

On avait pensé d'abord que dans le grand zodiaque d'Esné, la division de l'entrée se fait entre la vierge et le lion, et celle du fond entre les poissons et le verseau. Mais M. Hamilton, MM. de Jollois et Villiers, ont cru voir dans le sphinx qui précède la vierge une répétition du lion analogue à celle du cancer dans le grand zodiaque de Dendera ; en sorte que, selon eux, la division aurait lieu dans le lion. En effet, sans cette explication, il n'y aurait que cinq signes d'un côté et sept de l'autre.

Quant au petit zodiaque du nord d'Esné, on ne sait si quelque emblême analogue à ce sphinx s'y trouvait, parce que cette partie est détruite (**).

(*) Voyez le grand ouvrage sur l'Égypte, *Antiquités,* vol. I, pl. LXXXVII.

(**) British Review, 1817, p. 136, et à la suite de la Lettre critique sur la Zodiacomenie, p. 33.

La division du côté de l'entrée est-elle nécessairement celle du solstice d'été ?

Cette division indique-t-elle, même en général, un phénomène dépendant de la précession des équinoxes ?

Ne se rapporterait-elle pas à quelque époque dont la rotation serait moindre ; par exemple, au moment de l'année tropique où commençait telle ou telle des années sacrées des Egyptiens, lesquelles, étant plus courtes que la véritable année tropique de près de six heures, faisaient le tour du zodiaque en mille cinq cent huit ans.

Enfin, quelque sens qu'elle ait eu, a-t-on voulu marquer par là le temps où le zodiaque a été sculpté, ou celui où le temple a été construit ? N'a-t-on pas eu l'idée de rappeler un état antérieur du ciel à quelque époque intéressante pour la religion, soit qu'on l'ait observé ou qu'on l'ait conclu par un calcul rétrograde ?

» D'après le seul énoncé de pareilles questions, on doit sentir tout ce qu'elles avaient de compliqué, et combien la solution quelconque que l'on aurait adoptée devait être sujette à controverse, et peu suspectible de servir elle-même de preuve solide à la solution d'un autre problème tel que l'antiquité de la nation égyptienne. Aussi peut-on dire que parmi ceux qui essayèrent de tirer de ces données une date, il s'éleva autant d'opinions qu'il y eut d'auteurs.

» Le savant astronome M. Burkard, d'après un premier aperçu, jugea qu'à Dendera le solstice est dans le lion, par conséquent de deux signes moins reculé qu'aujourd'hui, et que le temple a au moins quatre mille ans (1).

» Il en donnait en même temps sept mille à celui d'Esné, sans que l'on sache trop comment il entendait faire accorder ces nombres avec ce que l'on connaît de la précession des équinoxes.

» Feu Lalande voyant que le cancer était répété sur les deux bandes, imagina que le solstice passait au milieu de cette constellation ; mais comme c'était ce qui avait lieu dans la sphère d'Eudoxe, il conclut que quelque Grec pouvait avoir représenté cette sphère au plafond d'un temple égyptien, sans savoir qu'il représentait un état du ciel qui depuis long-tems n'existait plus (2).

---

(1) *Descriptions des Pyramides* de Gizé, par M. Grabert, p. 117.

(2) *Connaissances des temps pour l'an* XIV.

C'était, comme on voit, une conséquence bien contraire à celle de M. Burkard.

» Depuis, le premier, crut nécessaire de chercher des preuves de cette idée, en quelque sorte adoptée de confiance, qu'il s'agissait du solstice; il les vit, pour le grand zodiaque de Dendera, dans ce globe au sommet de la pyramide, et dans plusieurs emblêmes placés près de différens signes, et qui tantôt, selon d'anciens auteurs, comme Plutarque, Horus-Apollo ou Clément d'Alexandrie, tantôt, selon ses propres conjectures, devaient représenter des phénomènes qui auraient été réellement ceux des saisons affectées à chaque signe.

» Du reste, il soutint que cet état du ciel donne la date du monument, et que l'on avait à Dendera l'original et non pas une copie de la sphère d'Eudoxe, ce qui le conduisit à mille quatre cent soixante-huit ans avant Jésus-Christ, au règne de Sésostris.

» Cependant ce nombre de dix-neuf bateaux placés sous chaque bande lui donna l'idée que le solstice pourrait bien avoir été au dix-neuvième degré du signe, ce qui ferait deux cent quatre-vingt huit ans de plus (1).

» M. Hamilton (2) ayant remarqué qu'à Dendera le scarabé du côté des signes ascendans est plus petit que celui de l'autre côté, un auteur anglais (3) en a conclu que le solstice peut avoir été plus près de son point actuel que le milieu du cancer, ce qui pourrait nous ramener à mille ou mille deux cents ans avant Jésus-Christ.

» Feu Nouet, jugeant que ce globe, ces rayons et cette tête cornue ou d'Isis représentent le lever héliaque de Sirius, prétendit que l'on avait voulu marquer une époque de la période sothiaque, mais qu'on avait voulu la marquer par la place qu'occupait le solstice; or, dans l'avant-dernière de ces périodes, celle qui s'est écoulée depuis 2782 jusqu'à 1322 avant Jésus-Christ, le solstice a passé de trente degrés quarante huit minutes de la constellation du lion à treize degrés trente-quatre minutes du cancer. Au milieu de cette période il était donc à vingt-trois degrés trente-quatre

(1) Observation sur le zodiaque de Dendera, dans la *Revue philosophique et littéraire*, an 1806, deuxième trimestre, p. 257 et suiv.

(2) *Ægyptiaca*, p. 212.

(3) Voyez dans le *British Review* de février 1817, p. 136 et suiv., l'article VI sur l'origine et l'antiquité du zodiaque. Il est traduit à la suite de la *Lettre critique sur la Zodiacomanie de Swartz*.

minutes du cancer; le lever héliaque de Sirius arrivait alors quelques jours après le solstice; c'est à peu près ce que l'on a indiqué, selon M. Nouet, par la répétition du scarabé, et par l'image de Sirius dans les rayons du soleil placée au commencement de la bande de droite. D'après cette manière de voir, il conclut que ce temple est de deux mille cinquante-deux ans avant Jésus-Christ, et celui d'Esné de quatre mille six cents (1).

» Tous ces calculs, même en admettant que la division marque le solstice, seraient encore susceptibles de beaucoup de modifications; et d'abord il paraît que leurs auteurs ont supposé les constellations toutes de trente degrés comme les signes, et n'ont pas réfléchi qu'il s'en faut de beaucoup, du moins comme on les dessine aujourd'hui, et comme les Grecs nous les ont transmises, qu'elles soient ainsi égales entre elles. En réalité le solstice, qui est aujourd'hui en deçà des premières étoiles de la constellation des gémeaux, n'a dû quitter les premières étoiles de la constellation du cancer que quarante-cinq ans après Jésus-Christ. Il n'a quitté la constellation du lion que mille deux cent soixante ans avant la même ère.

» Il s'agirait encore de savoir quand on cessait de placer la constellation dans laquelle le soleil entrait après le solstice, à la tête des signes descendans, et si cela avait lieu aussitôt que le solstice avait assez rétrogradé pour toucher la constellation précédente.

» Ainsi MM. Jollois et Devilliers, à l'ardeur soutenue de qui nous devons l'exacte connaissance de ces fameux monumens, pensant toujours que la division vers l'entrée du vestibule est le solstice, et jugeant que la vierge a dû rester la première des constellations descendantes tant que le solstice n'avait pas reculé au moins jusqu'au milieu de la constellation du lion; croyant voir de plus, comme nous l'avons dit, que le lion est divisé dans le grand zodiaque d'Esné, ne font remonter ce zodiaque qu'à deux mille six cent dix ans avant Jésus-Christ (2).

» M. Hamilton, qui a le premier fait remarquer cette division du signe du lion dans le zodiaque d'Esné, réduit l'éloignement

---

(1) Voyez le *Mémoire* de Nouet dans les recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne de Volney, tom. III, pag. 328 à 336.

(2) Voyez le grand ouvrage sur l'Égypte, *Antiquités*, *Mémoires*, tom. I, pag. 486.

de la période où s'y trouvait le solstice à mille quatre cents ans avant Jésus-Christ.

» Il parut encore un grand nombre d'autres systèmes sur le même sujet. M. Rode, par exemple, en proposait deux : le premier faisait remonter le zodiaque du portique de Dendera à cinq cent quatre-vingt-onze ans avant Jésus-Christ ; d'après le second, il s'élèverait à mille deux cent quatre-vingt-dix (1). M. Latreille fixait l'époque du zodiaque à six cent soixante-dix ans avant Jésus-Christ ; celle du planisphère à cinq cent cinquante ; celle du zodiaque du grand temple d'Esné à deux mille cinq cent cinquante ; celle du petit à mille sept cent soixante.

» Mais il y avait une difficulté inhérente à toutes les dates qui partaient de la double supposition que la division marque le solstice, et que la position du solstice marque l'époque du monument ; c'est la conséquence inévitable que le zodiaque d'Esné aurait dû être au moins de deux mille et peut-être de trois mille ans plus ancien que celui de Dendera, conséquence qui évidemment battait en ruine la supposition ; car aucun homme, un peu instruit de l'histoire des arts, ne pourra croire que deux édifices aussi ressemblans par l'architecture aient été autant séparés par le temps.

» Le sentiment de cette impossibilité, uni toujours à la croyance que cette division des zodiaques indique une date, fit recourir à une autre conjecture, à celle que les constructeurs auraient voulu marquer celle des années sacrées des Egyptiens où le monument a été élevé. Ces années ne durant que trois cent soixante-cinq jours, si le soleil au commencement de l'une occupait le commencement d'une constellation, il s'en fallait de près de six heures qu'il n'y fût revenu au commencement de l'année suivante, et après cent vingt-un ans il devait ne se trouver qu'au commencement du signe précédent. Il semble assez naturel que les constructeurs d'un temple aient voulu indiquer à peu près dans quelle période de la grande année, de l'année sothiaque, il avait été élevé, et l'indication du signe par lequel commençait alors l'année sacrée en était un assez bon moyen. On comprendrait ainsi qu'il se serait écoulé de cent vingt à cent cinquante ans entre le temple d'Esné et celui de Dendera.

» Mais, dans cette manière de voir, il restait à déterminer dans

---

(1) Rhode. *Essai sur l'âge du zodiaque et l'origine des constellations*, en allemand. Breslau, 1809, in-4°, p. 78.

laquelle des grandes années ces constructions auraient eu lieu : ou celle qui a fini en 138 après, ou celle qui a fini en 1322 avant Jésus-Christ, ou quelque autre.

» Feu Visconti, premier auteur de cette hypothèse, prenant l'année sacrée dont le commencement répondait au signe du lion, et jugeant, d'après la ressemblance des signes, qu'ils avaient été représentés à une époque où les opinions des Grecs n'étaient pas étrangères à l'Egypte, ne pouvait choisir que la fin de la dernière grande année, ou l'espace écoulé entre l'an 12 et l'an 138 après Jésus-Christ (1), ce qui lui sembla s'accorder avec l'inscription grecque qu'il ne connaissait pas bien encore, mais où il avait ouï dire qu'il était question d'un César.

» M. Testa, cherchant la date du monument dans un autre ordre d'idées, alla jusqu'à supposer que si la vierge se montre à Esné en tête du zodiaque, c'est que l'on a voulu y représenter l'ère d'Actium, telle qu'elle avait été établie pour l'Egypte par un décret du sénat, cité par Dion-Cassius, et qui commençait au mois de septembre, le jour où avait eu lieu la prise d'Alexandrie par Auguste (2).

» M. de Paravey considéra ces zodiaques sous un point de vue nouveau, qui pourrait embrasser à la fois et la révolution des équinoxes et celle de la grande année. Supposant que le planisphère circulaire de Dendera a dû être orienté, et que l'axe du nord au sud est la ligne des solstices, il vit le solstice d'été au deuxième gémeau, celui d'hiver à la croupe du sagittaire, la ligne des équinoxes aurait passé par les poissons et la vierge, ce qui lui donnait pour date le premier siècle de notre ère.

» D'après cette manière de voir, la division du zodiaque du portique ne pouvait plus se rapporter aux colures, et il fallait chercher ailleurs la marque du solstice. M. de Paravey ayant remarqué qu'il y a entre tous les signes des figures de femme qui portent une étoile sur la tête et qui marchent dans le même sens, et observant que celle qui vient après les gémeaux est seule tournée en sens contraire des autres, jugea qu'elle indique la *conversion* du soleil ou le tropique, et que ce zodiaque s'accorde ainsi avec le planisphère.

---

(1) Traduction d'Hérodote, par Larcher, t. II, p. 570.

(2) Voyez la dissertation de l'abbé Dominique Testa : Sopra due zodiaci novellamente scoperte nell' Egitto. Rome, 1802, p. 34.

» En appliquant l'idée de l'orientement au petit zodiaque d'Esné, on y trouverait les solstices entre les gémeaux et le taureau, et entre le scorpion et le sagittaire ; ils y seraient même marqués par le changement de direction du taureau, et par des béliers ailés placés en travers à ces deux endroits. Dans le grand zodiaque de la même ville, les marques en seraient la position en travers du taureau et le renversement du sagittaire, il n'y aurait plus alors qu'une portion de constellation d'écoulée entre les dates d'Esné et celles de Dendera, espace toutefois encore bien long pour des édifices si ressemblans.

» Une opération de feu M. Delambre sur le planisphère circulaire parut confirmer ces conjectures favorables à sa nouveauté ; car en plaçant les étoiles sur la projection d'Hipparque, d'après la théorie de cet astronome et d'après les positions qu'il leur avait données dans son catalogue, augmentant toutes les longitudes pour que le solstice passât par le second des gémeaux, il reproduisit presque ce planisphère ; et « cette ressemblance, dit-il, aurait été » encore plus grande s'il eût adopté les longitudes telles qu'elles » sont dans le catalogue de Ptolomée, pour l'an 123 de notre » ère. Au contraire, en remontant de vingt-cinq ou vingt-six » siècles, les ascensions droites et les déclinaisons seront chan- » gées considérablement, et la projection aura pris une figure toute » différente (1).

» Tous nos calculs, ajoutait ce grand astronome, nous ramènent » à cette conclusion, que les sculptures sont postérieures à l'épo- » que d'Alexandre. »

» A la vérité, le planisphère circulaire ayant été apporté à Paris par les soins de MM. Saunier et Lelorrain, M. Biot, dans un ouvrage (2) fondé sur des mesures précises et des calculs pleins de sagacité, a établi qu'il représente, d'après une projection géométrique exacte, l'état du ciel tel qu'il avait lieu sept cents ans avant Jésus-Christ : mais il s'est bien gardé d'en conclure qu'il ait été sculpté dans ce temps-là.

---

(1) Delambre. Note à la suite du rapport sur le *Mémoire* de M. de Paravey. Ce rapport est imprimé dans les nouvelles *Annales des voyages*, tom. VIII.

(2) Voyez l'ouvrage de M. Biot, intitulé *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne appliquées aux monumens astronomiques, trouvés en Egypte*, Paris, 1823, in-8°.

» En effet, tous ces efforts d'esprit et de science, en tant qu'ils concernent l'époque des monumens, sont devenus superflus depuis que finissant par où naturellement l'on aurait commencé, si la prévention n'avait pas aveuglé les premiers observateurs, on s'est donné la peine de copier et de restituer les inscriptions grecques gravées sur ces monumens, et surtout depuis que M. Champollion est parvenu à déchiffrer celles qui sont exprimées en hiéroglyphes.

» Il est certain maintenant, et les inscriptions grecques s'accordent pour le prouver avec les inscriptions hiéroglyphiques, il est certain, disons-nous, que les temples dans lesquels on a sculpté des zodiaques ont été construits sous la domination des Romains. Le portique du temple de Dendera, d'après l'inscription grecque de son frontispice, est consacré au salut de Tibère (1). Sur le planisphère du même temple on lit le titre d'*Autocrator* en caractères hiéroglyphiques (2), et il est probable qu'il se rapporte à Néron. Le petit temple d'Esné, celui dont on plaçait l'origine au plus tard entre deux mille sept cents ou trois mille ans avant Jésus-Christ, a une colonne sculptée et peinte la dixième année d'Antonin, cent quarante-sept ans après Jésus-Christ, et elle est peinte et sculptée dans le même style que le zodiaque qui est auprès (3).

» Il y a plus; on a la preuve que cette division du zodiaque dans tel ou tel signe n'a aucun rapport à la précession des équinoxes, ni au déplacement du solstice. Un cercueil de momie, rapporté nouvellement de Thèbes par M. Caillaud, et contenant, d'après l'inscription grecque très-lisible, le corps d'un jeune homme mort la dix-neuvième année de Trajan, cent seize ans après Jésus-Christ (4), offre un zodiaque divisé au même point que ceux de Dendera (5); et toutes les apparences sont que cette division mar-

(1) Letronne. *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, p. 180.

(2) *Idem*, p. xxxviij.

(3) *Idem*, p. 456 et 457.

(4) Letronne. Observations critiques et archéologiques sur l'objet des représentations zodiacales qui nous restent de l'antiquité, à l'occasion d'un zodiaque égyptien peint dans une caisse de momie qui porte une inscription grecque du temps de Trajan. Paris, 1824, in-8°, pag. 30.

(5) *Idem*, p. 48 et 49.

que quelque thème astrologique relatif à cet individu, conclusion qui doit probablement s'appliquer aussi à la division des zodiaques des temples; elle marque ou le thème astrologique du moment de leur érection, ou celui du prince pour le salut duquel ils avaient été votés, ou tel autre instant semblable relativement auquel la position du soleil aura paru importante à noter.

» Ainsi se sont évanouis pour toujours les conclusions que l'on avait voulu tirer de quelques monumens mal expliqués, contre la nouveauté des continens et des nations, et nous aurions pu nous dispenser d'en traiter avec tant de détails si elles n'étaient pas si récentes et n'avaient pas fait assez d'impression pour conserver encore leur influence sur les opinions de quelques personnes.

» Mais il y a des écrivains qui ont prétendu que le zodiaque porte en lui-même la date de son invention, par la raison que les noms et les figures donnés à ses constellations sont un indice de la position des colures quand on l'inventa; et cette date, selon plusieurs, est tellement évidente et tellement reculée qu'il est assez indifférent que les représentations que l'on possède de ce cercle soient plus ou moins anciennes.

» Ils ne font pas attention que ce genre d'argumens se complique de trois suppositions également incertains : le pays où l'on admet que le zodiaque a été inventé, le sens que l'on croit avoir été donné aux constellations qui l'occupent, et la position dans laquelle étaient les colures par rapport à chaque constellation, quand ce sens lui a été attribué. Selon qu'on a imaginé d'autres allégories, ou que l'on admet que ces allégories se rapportaient à la constellation dont le soleil occupait les premiers degrés, ou à celle dont il occupait le milieu ou à celle où il commençait d'entrer, c'est-à-dire dont il occupait les derniers degrés, ou bien enfin à celle qui lui était opposée, et qui se levait le soir; ou selon que l'on place l'invention de ces allégories dans un autre climat, il faut aussi changer la date du zodiaque. Les variations possibles à cet égard peuvent embrasser jusqu'à la moitié de la révolution des fixes, c'est-à-dire treize mille ans et même davantage.

Ainsi Pluche, généralisant quelques indications des anciens, a pensé que le bélier annonce le soleil commençant à monter, et l'équinoxe du printemps; que le cancer annonce sa rétrogradation au solstice d'été; que la balance, signe d'égalité, marque l'équinoxe d'automne (1), et que le capricorne, animal grimpeur, indique le

(1) Varro, *de Ling. lat.*, lib. 6, Signa, quod aliquid significent, ut

solstice d'hiver après lequel le soleil nous revient. De cette manière, en plaçant les inventeurs du zodiaque dans un climat tempéré, on aurait des pluies sous le verseau, des naissances d'agneaux et de chevreaux sous les gémeaux, des chaleurs violentes sous le lion, les récoltes sous la vierge, la chasse sous le sagittaire, etc., et les emblêmes seraient assez convenables. En plaçant alors les colures au commencement des constellations, ou du moins l'équinoxe aux premières étoiles du bélier, on n'arriverait en première instance qu'à trois cent quatre-vingt-neuf ans avant Jésus-Christ, époque évidemment trop moderne, et qui obligerait de remonter encore d'une période équinoxiale tout entière ou de vingt-six mille ans. Mais si l'on suppose que l'équinoxe passait par le milieu de la constellation, on arrivera à mille ou mille deux cents ans plus haut à peu près, à seize ou dix-sept cents ans avant Jésus-Christ; et c'est là l'époque que plusieurs hommes célèbres ont crue véritablement être celle de l'invention du zodiaque, dont, sur d'autres motifs assez légers, ils ont fait honneur à Chiron.

Mais Dupuis, qui avait besoin, pour l'origine qu'il prétendait attribuer à tous les cultes, que l'astronomie et nommément les figures du zodiaque eussent en quelques sorte précédé toutes les autres institutions humaines, a cherché un autre climat pour trouver d'autres explications aux emblèmes et pour en déduire une autre époque. Si, prenant toujours la balance pour un signe équinoxial, mais la supposant à l'équinoxe du printemps, on veut que le zodiaque ait été inventé en Egypte, on trouvera en effet encore des explications assez plausibles pour le climat de ce pays (1). Le capricorne, animal à queue de poisson, marquera le commencement de l'élévation du Nil au solstice d'été; le verseau et les poissons, les progrès et la diminution de l'inondation, le taureau, le labourage; la vierge, la récolte; et ils les marqueront aux époques où en effet ces opérations ont lieu. Dans cette hypothèse le zodiaque aura quinze mille ans (2) pour un soleil supposé au premier degré de chaque signe, plus de seize mille pour le milieu, et quatre mille seulement, en supposant que l'emblème a été donné au signe à

---

libra æquinoctium; Macrob., *Sat.*, lib. I, cap. XXI, Capricornus ab infernis partibus ad superas solem reducens capræ naturam videtur imitari.

(1) Voyez le Mémoire sur l'origine des constellations dans l'*Origine des cultes* de Dupuis, tom III, p. 324 et suiv.

(2) *Idem*, tom. III, p. 267.

l'opposite duquel était le soleil (1). C'est à quinze mille ans que s'est attaché Dupuis, et c'est sur cette date qu'il a fondé tout le système de son fameux ouvrage.

» Il ne manque cependant pas de gens qui, tout en admettant que le zodiaque a été inventé en Egypte, ont imaginé des allégories applicables à des temps postérieurs. Ainsi, selon M. Hamilton, la vierge représenterait la terre d'Egypte lorsqu'elle n'est pas encore fécondée par l'inondation ; le lion, la saison où cette terre est le plus livrée aux bêtes féroces, etc. (2).

» Cette haute antiquité de quinze mille ans entraînerait d'ailleurs cette conséquence absurde que les Egyptiens, ces hommes qui représentaient tout par des emblèmes, et qui devaient attacher un grand prix à ce que ces emblèmes fussent conformes aux idées qu'ils devaient peindre, auraient conservé les signes du zodiaque des milliers d'années après qu'ils ne répondaient plus en aucune manière à leur sens primitif.

» Feu Remi Raige chercha à soutenir l'opinion de Dupuis par un argument tout nouveau (3). Ayant remarqué que l'on peut trouver aux noms égyptiens des mois, en les expliquant par les langues orientales, des sens plus ou moins analogues aux figures des signes du zodiaque ; trouvant dans Ptolomée qu'*epifi*, qui signifie *capricorne*, commence au 20 de juin, et vient par conséquent immédiatement après le solstice d'été, il en conclut qu'à l'origine le capricorne lui-même était au solstice d'été, et ainsi des autres signes, comme l'avait prétendu Dupuis.

» Mais indépendamment de tout ce qu'il y a de hasardé dans ces étymologies, Raige ne s'aperçut point que c'est par un pur hasard que cinq ans après la bataille d'Actium, en l'année 25 avant Jésus-Christ, à l'établissement de l'année fixe d'Alexandrie, le premier jour de thoth se trouva correspondre au 29 d'août Julien, et y correspondit depuis lors. C'est seulement de cette époque que les mois égyptiens commencèrent à des jours fixes de l'année julienne, mais à Alexandrie seulement ; et même Ptolomée n'en continua pas

---

(1) Dupuis suggère lui-même cette seconde hypothèse, *ibid.*, p. 340.

(2) *Ægyptiaca*, p. 215.

(3) Voyez, dans le grand ouvrage sur l'Egypte, *Antiquités, Mémoires*, tom. I, le *Mémoire* de M. Remi Raige sur le zodiaque nominal et primitif des anciens Egyptiens. Voyez aussi la table des mois grecs, romains et alexandrins dans le *Ptolemée* de M. Halma, tom. III.

moins d'employer dans son almageste l'ancienne année égyptienne avec ses mois vagues (1).

» Pourquoi n'aurait-on pas à une époque quelconque donné aux mois les noms des signes ou aux signes les noms des mois, tout aussi arbitrairement que les Indiens ont donné à leurs mois douze noms choisis parmi ceux de leurs vingt-sept maisons lunaires, d'après des motifs qu'il est impossible de deviner aujourd'hui (2)?

» L'absurdité qu'il y aurait eue à conserver pendant quinze mille ans aux constellations des figures et des noms symboliques qui n'auraient plus offert aucun rapport avec leur position, aurait été bien plus sensible si elle fût allée jusqu'à conserver aux mois ces mêmes noms qui étaient sans cesse dans la bouche du peuple, et dont l'inconvenance se serait fait apercevoir à chaque instant.

» Et que deviendraient en outre tous ces systèmes, si les figures et les noms des constellations zodiacales leur avaient été donnés sans aucun rapport avec la course du soleil? Comme leur inégalité, l'extension de plusieurs d'entre elles en dehors du zodiaque, leurs connexions manifestes avec les constellations voisines semblent le démontrer (3).

» Qu'arriverait-il encore si, comme le dit expressément Macrobe (4), chaque signe avait dû être un emblême du soleil, con-

---

(1) Voyez les *Recherches historiques sur les observations astronomiques des anciens*, par M. Ideler, dont M. Halma a inséré la traduction dans le troisième tome de son Ptolomée, et surtout le Mémoire de Fréret sur l'opinion de Lanause, relative à l'établissement de l'année d'Alexandrie, dans les *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, tom. XVI, p. 308.

(2) Voyez le *Mémoire* de sir Will. Jones sur l'antiquité du zodiaque indien, *Mémoire de Calcutta*, tom. II.

(3) Voyez le Zodiaque expliqué, ou *Recherches sur l'origine et la signification des constellations de la sphère grecque*, traduit du suédois de M. Swartz. Paris, 1809.

(4) *Saturnal.*, lib. I, cap. 21, sub fin. *Nec soles leo, sed signa quoque universa zodiaci ad naturam solis jure referuntur*, etc. Ce n'est que dans l'explication du lion et du capricorne qu'il a recours à quelque phénomène relatif aux saisons : le cancer même est expliqué sous un point de vue général, et relatif à l'obliquité de la marche du soleil.

sidéré dans quelqu'un de ses effets ou de ses phénomènes généraux, et sans égard aux mois où il passe, soit dans le signe, soit à son opposite?

» Enfin que serait-ce si les noms avaient été donnés d'une manière abstraite aux divisions de l'espace ou du temps, comme les astronomes les donnent maintenant à ce qu'ils appellent les signes, et n'avaient été appliqués aux constellations ou groupes d'étoiles qu'à une époque déterminée par le hasard, en sorte que l'on ne pourrait plus rien conclure de leur signification (1).

» En voilà sans doute autant qu'il en faut pour dégoûter un esprit bien fait de chercher dans l'astronomie des preuves de l'antiquité des peuples. »

---

(1) Voyez le *Mémoire* de M. de Guignes sur les zodiaques des Orientaux. (*Académie des belles-lettres*, tom. XLVII.)

DÉCOUVERTE DU SÉPULCRE DE SAINT-SEVER A AGDE (1).

Le 10 septembre 1822, à l'occasion des réparations qu'on faisait au chœur de l'église Saint-Sever de cette ville, on a trouvé à 5 ou 6 pieds de profondeur au dessous du pavé un cercueil en pierre dont la tête reposait perpendiculairement sous la pierre sacrée du maître-autel.

Dans ce cercueil étaient : 1° les ossemens d'un corps humain rangés dans leur ordre naturel, 2° une brique enchassée dans une autre, et entre deux une plaque de métal qui se réduisit en poudre, dès qu'on sépara les deux briques. Sur l'une de ces briques on voit cette inscription :

St. S : R :

3° Une autre brique avec les lettres, et le millésime suivant :

T . | . E

80 | 9

Ce qui rend ce millésime remarquable, c'est la date 808 qu'on lit à la clef de la voûte du chœur. Au dessous de cette croix on aperçoit l'extrémité de plusieurs lettres qui forment une ligne entière, mais qu'on ne peut pas lire, parce qu'on a perdu la moitié de la brique.

4° Une troisième brique qui porte ce qui suit :

SAJNT. SEUER. ATÉ
CANONJGÉ. L.XJ.
L. VII : XXXXXXX.
PAR. MOJ. JEN. ÉT. S. ÉUÈQE.

(1) Extrait d'une note de M. Pomarèdes, curé de Saint-Sever d'Agde (Hérault).

Si au témoignage de ces briques on ajoute celui qu'on trouve dans l'office de la fête de S. Sever : *antro corpus conditur, ædes sacra tollitur, mille votis debita*, et celui de la Gaule chrétienne (*Gallia christiana*), où l'on voit les passages suivans : In suburbio Agathensi, in loco ubi sepultus fuit sanctus Severus, exædificatum est cœnobium ejus nomine insignitum.................

Anno 37 Caroli imperatoris, Milo dedit ad Ecclesiam sancti Severi, cujus corpus requiescit, etc..........................

Elapso anno 1060, et regnante Philippo rege, Durantus cessit Deo et sancto Severo, et Ecclesiæ ubi sacrum ejus corpus quiescit, vineas, etc...

On aura, ce me semble, la certitude que le tombeau découvert en 1822 sous le maître-autel renferme le vrai corps de S. Sever.

On objecte que les chiffres arabes n'étaient pas connus en France au IXe siècle, ni la langue française parlée avec autant de perfection que le supposerait la troisième brique. Mais ne peut-on pas dire avec plus de raison que la découverte de ce tombeau prouve le contraire? D'ailleurs, l'histoire nous apprend que sous le règne d'Aron-Rachid, mort en 809, les chiffres arabes furent apportés en Europe; et les Sarrasins originaires de l'Arabie n'ont-ils pas pu, pendant leur séjour de 40 ans en Languedoc, au VIIIe siècle, y en établir l'usage. Quant à cette inscription, dont les mots sont presque semblables à ceux que nous employons aujourd'hui, il est constant qu'on les retrouve dans des fragmens d'écriture, qui remontent jusqu'au IXe siècle. Dans le VIIe vol. du Spectacle de la nature on en voit des exemples; on y trouve les mots *comte*, *sang*, *choses*, *commune*, *entière*, *personnes*, *substance*, *saint*, *moi*, etc., écrits comme nous les écrivons maintenant.

Mais ce qui a été jusqu'ici indéchiffrable, c'est la date qui suit ces mots : *Saint Sever a été canonisé*, peut-être sera-t-il donné de la lire, en la confrontant avec celles qu'on a pu rencontrer sur d'autres monumens.

Il est à observer que, dans cette inscription, comme dans celles de l'abbaye d'Hagmond en Angleterre, après chaque mot il y a un point, et puis : vous *qi* passez..... et, *évèqe;* la voyelle *u* manque dans l'un et l'autre mot.

TRAVAUX DE DELUC (1).

§ I.

Preuves géologiques de la mission divine de Moïse.

Jean-André Deluc, né à Genève en 1727, est mort en Angleterre au château de Windsor en 1817, âgé de 91 ans. Il était membre de la Société royale de Londres, correspondant de l'Académie des Sciences de Paris et professeur de géologie à l'Université de Gottingue. Il a enrichi la géologie et la météorologie de plusieurs découvertes intéressantes ; il a construit un hygromètre, substitué le mercure à l'esprit de vin dans le thermomètre de Réaumur, et il a beaucoup contribué à rendre familière la mesure de la hauteur des montagnes par le baromètre portatif dont il est l'inventeur.

« Ce qui distingue éminemment de plusieurs des philosophes de son temps, dit un de ses biographes (2), ce savant respectable,

(1) Beaucoup de systèmes différens ont été émis jusqu'à ce jour sur la théorie de la terre. La plupart d'entr'eux peuvent s'accorder avec nos livres saints. Comme la nature de ce recueil ne permet point d'entrer dans des détails purement scientifiques, nous déclarons que nous n'adoptons précisément aucun de ces systèmes. Nous les exposons dans le seul but de montrer qu'ils confirment le récit de Moïse ; mais nous ne nous chargeons pas de les concilier entr'eux, ni de les discuter. Nous en donnerons même qui se contredisent entièrement. Mais ils ont cela de commun, qu'ils s'accordent également avec l'écrivain sacré des premiers temps du monde. C'est tout ce qui nous importe. Il est essentiel de se rappeler cette observation en lisant les opinions de Deluc, de M. Cuvier, de M. Bonnaire-Mansuy, etc., que nous ferons connaître successivement.

Cet article et le suivant sont l'analyse des *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme, adressées à la reine de la Grande-Bretagne*, 6 vol. in-8°, et des *Lettres géologiques à Blumenbach*, renfermant de nouvelles preuves de la mission divine de Moïse, in-8°.

(*Note du R. des Ann.*)

(2) L'abbé Emery, neuvième supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice, a été l'éditeur de ces *Lettres géologiques*, et de plusieurs autres ouvrages de Deluc, 7 vol. in-8°. On doit encore à ce prêtre sa-

c'est le caractère religieux dont il a empreint tous ses écrits. Ayant observé qu'une des objections le plus souvent repétées contre la révélation, était une prétendue contradiction entre le récit de Moïse et les phénomènes géologiques ; il s'appliqua à la défendre sous ce rapport. De là ces essais renouvelés si souvent et avec un zèle infatigable, pour montrer l'accord de ce que la géologie moderne contient de plus avéré avec la théologie physique de Moïse ; et quel que soit le jugement définitif des savans sur les diverses hypothèses que cet habile physicien a défendues avec une profondeur et une solidité de savoir, reconnues par ses adversaires eux mêmes, il en résulte toujours que nos livres saints ne sauraient être attaqués de ce côté. Soixante-dix années de méditations et de travaux, poursuivis avec autant de bonne foi que de persévérance, avaient produit en lui une conviction intime et toujours croissante, qui n'eut pas besoin de se fortifier par d'autres autorités, et qui formait elle-même une autorité assez imposante : mais ce ne fut pas une joie médiocre pour ce respectable vieillard, que de voir notre illustre Cuvier, conduit par ses belles recherches aux mêmes résultats, et d'entendre ce savant rendre une pleine justice à sa sagacité, à l'exactitude de ses observations, aux services rendus par lui aux sciences naturelles et le mettre sur la même ligne que les Werner et les Dolomieu (1). C'est principalement dans ses *Lettres sur la terre et sur l'homme* et dans celles adressées à Blumenbach qu'il montre l'accord de l'histoire mosaïque avec l'histoire naturelle du globe (2).

L'objet des deux ouvrages qui vont nous occuper est de bien établir, d'après l'histoire de l'homme et les phénomènes de la terre, que, par une révolution subite, la mer a changé de lit ; que les

---

vant et respectable les *Pensées de Leibnitz et de Descartes sur la Religion*; la *Défense de la Révélation contre les objections des esprits forts, par le célèbre Euler*, le plus grand géomètre de son siècle ; *le christianisme de François Bacon*. Il se proposait de joindre Newton aux philosophes dont il avait fait connaître les sentimens, et de montrer que ce grand homme avait été aussi attaché à la révélation, mais il n'a pas eu le temps d'achever cet ouvrage ; ce digne successeur des Olier et des Tronson est mort en 1811.

(*Note de l'auteur de l'article.*)

(1) Voir M. Cuvier, *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles*, depuis 1789. Paris, 1810.

(2) *Biographie universelle*, tom. XXV ; p. 334.

continens habités aujourd'hui sont les lits qu'elle occupait autrefois; et qu'il ne s'est pas écoulé un grand nombre de siècles depuis que les eaux ont abandonné les nouvelles terres (1). Ces points d'histoire naturelle ouvrent une nouvelle route dans la chronologie, où nous nous empressons de suivre M. Deluc.

Dans cette histoire de la Terre et de l'Homme, l'auteur s'appuie de tous les phénomènes physiques et moraux qui attestent la fausseté des opinions à la mode sur l'origine et les progrès de la race humaine, sur la marche plus ou moins rapide de la nature dans les diverses modifications qu'ont subies nos continens depuis qu'ils sont soumis aux influences de l'air. Cette immense collection de phénomènes suppose de grandes recherches, de profondes méditations, et toute la patience d'un observateur infatigable. Les vues lumineuses de l'auteur sur l'homme et la terre que nous habitons, ne sont point le fruit des études paisibles d'une philosophie casanière; c'est dans les glaces des montagnes, à la source des volcans, sur les bords des précipices, au milieu des abîmes les plus effrayans que M. Deluc a souvent observé la nature et l'humanité. Sous cet aspect terrible la nature lui a toujours paru sage et bienfaisante; s'il l'envisage sous des formes plus riantes, elle est toujours la même, plus variée peut être, mais toujours l'amie de notre espèce. Quant à l'homme, il se montre partout bon (2) et heureux; ce n'est que dans les grandes villes que M. Deluc a vu

---

(1) Cette opinion est aujourd'hui généralement adoptée. « L'observation attentive des dégradations des montagnes, et celle de la marche des attérissemens ont conduit plusieurs célèbres géologues modernes, et particulièrement MM. Saussure, Deluc, Pallas et Dolomieu, à conclure que le commencement de l'état actuel du globe ne pouvait pas remonter au-delà des époques assignées par Moïse à la création et au déluge, époques auxquelles remontent seulement tout ce que la tradition des autres peuples présente de prouvé ou de probable.

» M. Cuvier, dans le beau discours qui sert d'introduction à ses recherches sur les ossemens fossiles, a développé tous les motifs qui militent en faveur de cette opinion, et fait sentir l'importance de ce résultat, *l'un des mieux prouvés et des moins attendus de la géologie, résultat d'autant plus précieux, qu'il lie, d'une chaîne non interrompue, l'histoire naturelle et l'histoire civile.* »

(*Nouv. Dict. d'hist. naturelle*; édit. de Déterville, 1818.)

(2) Toutefois avec le fond de méchanceté qu'il tient du péché originel. (*Note du R.*)

des exceptions à cette loi générale ; aussi n'est-ce pas là qu'il va chercher ordinairement les preuves de son système sur la race humaine. Les progrès des sciences ne sont point au nombre des phénomènes dont il s'étaie ; ces progrès tiennent à des causes trop souvent accidentelles pour rien prouver en cette matière. Cependant comme on suppose aux sciences une origine fort ancienne, et que cette opinion ne peut se concilier avec les idées de l'auteur, il se permet quelques considérations à ce sujet, non pour en tirer des preuves, mais pour écarter une objection. C'est dans l'ensemble seul de la *physique* qu'il cherche des connaissances sur l'ancienneté de notre espèce. Il a puisé dans les documens de la nature la chronologie de nos continens et celle de l'homme ; il remonte jusqu'aux traces des phénomènes des siècles les plus reculés ; ces traces subsistent clairement dans l'état actuel des choses ; tout y marque des progrès, tout y suppose une origine peu distante. « Cette origine, continue M. Deluc, paraît être celle de » continens nouveaux, sortis de la mer par le changement subit » de son lit. »

Il déclare ailleurs que la conséquence immédiate de toute la partie physique de son ouvrage est que la Genèse, le premier de nos livres sacrés, renferme la vraie histoire du monde ; en deux mots, voici l'énoncé de ce système : « D'anciens continens, contempo- » rains de l'ancienne mer, se sont enfoncés au-dessous du niveau » de son lit ; la mer en coulant dans cet espace enfoncé a laissé » à sec ce lit ancien qui forme aujourd'hui nos continens. »

M. Deluc voit dans cette révolution l'origine du déluge universel ; il réfute à ce sujet les systèmes de *Burnet*, de *Whiston*, de *Woodward*, de *Leibnitz*, de *Scheuchzer* et de l'abbé *Pluche.* Pour opérer cette grande catastrophe, tous ces philosophes ont supposé des bouleversemens qui ne sont pas nécessaires dans le système de M. Deluc ; ils ont craint surtout de n'avoir point une quantité d'eau suffisante, et pour s'en procurer, ils ont souvent recours à des expédiens bien extraordinaires. L'eau ne manque pas du moins dans le système de notre auteur, et si la simplicité des moyens est une présomption en faveur d'un système, on ne peut refuser à celui-ci l'avantage de la vraisemblance sur tous ceux qui l'ont precédé ; mais ce qui le rend surtout probable, c'est qu'il s'accorde parfaitement avec l'état actuel de nos continens, dont la surface est absolument conforme aux idées qu'on doit avoir du fond de la mer.

Quelques naturalistes ont regardé la forme extérieure de notre terre comme l'ouvrage des fleuves; l'auteur démontre que l'action des eaux courantes n'a dû produire aucun des effets qu'on leur attribue. Dans son système, le travail des torrens est moins destructeur qu'on ne le pense communément; ses ravages sont puissamment balancés par sa culture que l'homme a su leur opposer presque partout. M. Deluc les envisage d'ailleurs comme une des principales sources de la fertilisation, cette puissante conservatrice des montagnes. De là naît un équilibre final entre les matières que les eaux entraînent, et celles que la végétation accumule.

L'examen des opinions où l'on attribue la formation des continens à ces changemens progressifs dans le niveau de la mer, n'est pas plus favorable à leurs auteurs que celui des systèmes indiqués précédemment (1). M. Lecat publia le sien en 1750, ou

---

(1) Buffon et quelques autres naturalistes supposent un déplacement total et graduel de la mer d'orient en occident. Deluc réfute cette opinion qui n'est fondée sur aucune observation positive.

« Une expérience assez longue, dit Malte-Brun, celle de plus de vingt siècles éclairés par le flambeau de l'histoire, semble prouver que la mer actuelle, considérée quant à son volume et à sa masse totale, est dans un état parfaitement stationnaire; de sorte que l'évaporation de ses eaux est égale à la quantité dont les fleuves l'augmentent, et que son étendue n'est ni diminuée ni augmentée. Mais des circonstances locales, comme, par exemple, le défrichement des terres, la destruction des forêts, l'engorgement ou le déblaiement des rivières, peuvent, pour un certain temps, faire varier le niveau de quelques mers intérieures. D'autres causes temporaires ou locales peuvent produire dans l'Océan même, non pas une augmentation ou diminution de volume, mais de petites oscillations qui, en faisant sortir les eaux de leur équilibre, occasionnent d'un côté les petites retraites de la mer, par conséquent la formation des nouveaux terrains; et d'un autre côté, de petites invasions de la mer sur la terre. Ces changemens se composent mutuellement et sont de trop peu d'étendue, et surtout trop variables, pour influer sensiblement sur la forme des grands continens.

» Aigues-Mortes, dans le ci-devant Languedoc, était au 13e siècle, voisine de la mer, qui à présent en est éloignée de deux lieues. Depuis l'embouchure du Rhône jusques à Agde, la mer a perdu du terrain, ou, comme on dit, s'est retirée. Mais d'un autre côté, il y a sur la Méditerranée un nombre infini de ports célèbres qui conservent exactement le même niveau des eaux qu'aux temps des anciens; Marseille, Gènes, Syracuse, les ports de Malte, de Rhodes et de Cadix, Navarin ou Pylos et vingt autres lieux, se trouvent dans la même position. Ve-

l'accueillit avec beaucoup d'applaudissemens dans sa nouveauté. Cet académicien prétend que la terre *fut d'abord un globe ou un sphéroïde régulier et couvert d'eau dans toute sa surface. Elle aurait conservé éternellement cette figure, si, par l'influence de la lune, la couche de fluide qui l'environnait n'eût été violemment agitée. Cette agitation éleva la boue du fond, et la porta en monceaux énormes çà et là, comme on lui voit encore aujourd'hui former des bancs de sables dans les tempêtes ou flux violens. Ces amas ou montagnes, ne pouvaient s'élever sans qu'il se formât des vallées, dont la profondeur reçût enfin assez d'eau pour qu'une partie des terres relevées restât à sec, et formât un continent, qui s'est augmenté peu à peu par la même cause. En sorte que les vastes contrées de l'Europe, de l'Asie, etc., jadis couvertes de mers, se sont découvertes peu à peu. Ces eaux ont laissé dans les terres les débris des animaux terrestres, qui ont pu périr dans les flots, avant que les lieux où on les trouve fussent découverts.*

Tel est la base du système de M. Lecat, système que M. Deluc pulvérise dans ses fondemens, et dont il démontre l'incom-

---

nise n'est pas élevée d'un pouce de plus ou de moins au-dessus du niveau de la mer qu'il y a mille ans. Les ruines d'Herculanum touchent à la mer, comme la ville elle-même du temps de Strabon : donc il n'y a pas lieu à supposer une diminution générale, et tous les faits bien examinés, bien pesés, ne nous meneraient qu'à cette conclusion : que *la mer actuelle est dans un état stationnaire*, et que son niveau ne se baisse et ne s'élève que par de causes locales et temporaires, sans qu'en général son volume change.

» Si malgré cette vérité historique, on trouve au milieu des continens, et même à des hauteurs considérables, des ancres et des restes de vaisseaux, on peut s'expliquer ces phénomènes en admettant une tradition consacrée par Moïse, et habilement défendue par Deluc. Lorsque le sol de nos continens actuels était le fond de l'Océan, il existait un autre continent peuplé d'hommes, continent qui a disparu par une grande catastrophe, laquelle en même temps a mis à sec la terre aujourd'hui habitable. Les hommes anté-diluviens naviguaient donc au-dessus de nos champs actuels; ils poursuivaient la baleine où nous récoltons des blés; ils jetaient l'ancre sur nos montagnes, qui étaient alors des écueils et des iles au sein de la mer. Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, Deluc a parfaitement prouvé que ces restes d'anciens navires ne sauraient prouver une diminution successive de la mer actuelle. »

(*Théorie de la Géographie;* tom. II, p. 452 et 459, 2e édit.)

patibilité avec les lois de la nature et ses phénomènes les mieux constatés.

M. Deluc réfute avec plus d'avantage encore les rêveries originales de *Telliamed*. Demaillet, qui jugea à propos de se déguiser sous le masque d'un philosophe indien, couvrit le globe entier d'eau pendant des milliers d'années; il fit retirer les eaux graduellement; suivant lui, nos premiers ancêtres ont été des poissons, qui, devenus d'abord animaux amphibies quand les premières terres furent mises à sec, se sont transformés enfin en animaux tout-à-fait terrestres. Il ne craint pas d'appuyer son opinion sur les contes les plus ridicules de sirènes (1), de tritons, ou hommes marins, d'hommes à queue, d'hommes à une seule jambe et à une seule main. Quelquefois il défigure de la manière la plus singulière des histoires véritables : c'est ainsi qu'il croit pouvoir tirer un grand parti de la découverte que fit un vaisseau anglais dans les parages du Groen-

(1) M. Cuvier croit que les *Tritons* et les *Sirènes* des anciens étaient des dugongs ou des lamentins qu'on désigne quelquefois sous le nom de *nache*, de *bœuf* ou de *veau-marin*.

« Le lamentin et le dugong, dit ce grand naturaliste, se servent avec beaucoup d'adresse et de force, de leurs pieds pour s'accrocher à la terre et pour porter leurs petits; et l'on y distingue aisément, à travers des membranes, cinq doigts, dont quatre sont terminés comme les nôtres par des ongles plats et arrondis, ce qui a pu faire donner à juste titre à ces membres le nom de *mains*, par comparaison avec les nageoires des poissons ordinaires. Comme ces animaux ont leurs mamelles sur la poitrine, et qu'ils élèvent souvent la partie antérieure de leurs corps au-dessus de l'eau; comme le nom de main, donné à leur nageoire, a fait exagérer l'idée de la ressemblance de ces membres avec les nôtres; comme enfin leur mufle est entouré de poils, qui de loin peuvent faire l'effet d'une sorte de chevelure, on leur a donné des noms plus singuliers, qui ont conduit ensuite à des récits entièrement fabuleux. Les Portugais et les Espagnols ont appelé le lamentin, *pesce muler*, *pesce doux*, (poisson femme); les Hollandais ont nommé le dugong, *baard mannetje* (homme barbu). De ces noms à l'idée d'un être demi-homme et demi-poisson il n'y a pas loin. Il suffit d'un voyageur peu scrupuleux, ou de peu de mémoire, pour compléter la métamorphose. Chacun peut assurer en lisant les descriptions, données par les modernes, de prétendus *tritons* ou *sirènes*, qu'elles doivent leur origine à nos animaux.—Voilà pourtant à quoi se réduisent ces récits d'*hommes* et de *femmes* de mer, accumulés par Maillet, Lachesnaye-des-Bois, et par d'autres auteurs plus érudits que judicieux. » (*Recherches sur les ossemens des quadrup. fossiles;* tom. 5, p. 239.)

land, d'un grand nombre d'Esquimaux qui y naviguaient avec leurs chaloupes. Les Anglais parvinrent à prendre un de ces malheureux, qu'ils eurent la barbarie de laisser mourir de chagrin, et peut être de faim à leur bord; car, comme on ne lui présentait que des alimens tout-à fait différens de ceux auxquels il était accoutumé, il les refusa presque constamment, et mourut au bout de vingt jours, sans prononcer une parole. On conservait la barque et l homme desséché, à Hall en Angleterre, dans la salle de l'Amirauté; et Maillet pousse l'ignorance jusqu'à croire que le corps de ce malheureux était tout couvert d'écailles, de la ceinture jusqu'au bas, et qu'il ne possédait pas encore la voix. Il n'y a pas long-temps, dit l'ingénieux auteur des *Lettres sur les révolutions du globe*, qu'un écrivain n'a pas eu honte de réproduire toutes ces inepties dans un ouvrage destiné à l'instruction des gens du monde. Il nous semble que M. Deluc s'étend un peu trop dans sa réfutation de *Telliamed*. Le système qu'il combat n'est point assez vraisemblable pour devenir contagieux. C'est perdre son temps et sa logique, que de les prodiguer contre des erreurs aussi palpables; les raisonnemens et la physique de l auteur sont mieux employés dans sa théorie sur les montagnes marines qu'il divise en *primordiales* et *secondaires*. Les premières sont aussi anciennes que le monde; elles existaient sous les eaux de la mer, tandis que les autres, qui n'en sont que des excroissances, s'y formaient. Les montagnes du premier ordre renferment des massifs de granite et de vastes bancs de schistes purs, c'est à-dire, sans aucun mélange de débris des règnes végétal ou animal. Celles du second ordre sont couvertes le plus souvent d'une écouche de marne, et remplies de débris d'animaux et de végétaux, la plupart étrangers à l'état actuel de la nature. Le schiste argileux porte dans son sein les empreintes de toute une végétation antérieure à la constitution actuelle du globe (1). Dans le schiste marneux et bitumineux, on rencontre des poissons pétrifiés, et beaucoup d'empreintes d'animaux aquatiques. Les roches calcaires renferment des ossemens de quadrupèdes. Ces trois couches et d'autres qui sont analogues se succèdent souvent de manière que les restes des végétaux soient les plus enfoncés, et ceux des quadrupèdes les plus près de la surface (2).

(1) Dans l'ordre de la création décrite par Moïse, Dieu crée les végétaux avant le soleil. Nous nous étendrons plus loin sur cette conformité frappante de la nature avec la Genèse.

(2) Autre conformité avec la Genèse. Nous en reparlerons plus tard.

La comparaison et l'analogie des fossiles marins et terrestres, avec les corps naturels auxquels ils se rapportent, favorisent singulièrement les opinions de l'auteur sur l'origine, la formation et l'antiquité de nos continens ; mais sa physique n'est jamais plus lumineuse que dans l'examen des systèmes où l'on attribue aux feux souterrains la forme extérieure de notre globe. Il y bat en ruine l'hypothèse de plusieurs naturalistes qui regardent le feu comme l'unique agent de tous les phénomènes terrestres; il s'attache particulièrement à celle de *Lazzaro Moro*. L'opinion de ce cosmologiste italien, est « que les animaux et les autres corps marins, » dont on trouve aujourd'hui les restes dans les montagnes, étant » nés, et ayant vécu dans la mer avant que ces montagnes s'éle» vassent au-dessus de son niveau, furent poussés dans les lieux où » ils se trouvent à présent pétrifiés pour la plupart ; lorsque les » montagnes, sortant du sein de la terre, alors toute couverte » d'eau, s'élevèrent à la hauteur où nous les voyons aujourd'hui. »

Dans ce système ce n'est pas la mer qui s'abaisse, ce sont les montagnes qui s'élèvent au-dessus de sa surface. Deux faits lui servent de base : le premier est la naissance d'une nouvelle île dans l'Archipel en 1707; le second fait, aussi intéressant en lui-même, et mieux connu, quoique plus ancien, est la naissance de *Monte-Nuovo*, près de Naples. On ne saurait douter que les montagnes qui portent aujourd'hui le feu jusqu'aux nues, n'aient eu de pareils commencemens, plus terribles sans doute quoique de même genre. *Lazzaro Moro* l'a vu ainsi, avec cette imagination qui étend sur toute la nature un petit nombre d'observations. Il y a dans le système de cet auteur plus de causes réellement agissantes que dans plusieurs autres; mais leurs effets sont bien différens de ceux qu'il imagine; M. Deluc le combat victorieusement dans quelques-unes de ces lettres qu'il serait trop long d'analyser ; il faut les lire en entier, si l'on veut bien connaître la nature des volcans, la puissance des feux souterrains, l'étendue de leurs effets et les bornes de leur action.

Le système de Buffon (1) se trouve également refuté dans ses

(1) Le système de Buffon, dit M. Cuvier, n'est guère qu'un développement de celui de Leibnitz avec l'addition seulement d'une comète qui a fait sortir du soleil, par un choc violent, la masse liquéfiée de la terre, en même temps que celle de toutes les planètes..... Personne ne peut plus soutenir dans leurs détails ni le premier ni le second système

points principaux par M. Deluc ; il serait trop long de rapporter ici tous ses raisonnemens. Ce système d'ailleurs ne comptant plus aujourd'hui de partisans, même parmi ceux qui regardent le feu comme l'agent principal qui a formé notre globe, nous croyons superflu d'en parler ; nous nous contentons d'observer que si Buffon, a, par son éloquence, un grand avantage sur M. Deluc, celui-ci l'attaque avec les armes du raisonnement, et le flambeau d'une physique toujours lumineuse l'éclaire dans le combat.

Les idées systématiques de Buffon sont les dernières qui aient joui en France d'une certaine faveur. « De nos jours, dit M. Cuvier, les esprits, plus libres que jamais, ont aussi voulu s'exercer sur ce grand sujet. Quelques écrivains ont reproduit et prodigieusement étendu les idées de Maillet. D'autres ont donné la préférence aux idées de Képler. Comme ce grand astronome, ils accordent au globe lui-même les facultés vitales : un fluide, selon eux, y circule ; une assimilation s'y fait aussi bien que dans les corps animés ; chacune de ses parties est vivante.

» Il faut convenir pourtant que nous avons choisi là des exemples extrêmes, et que tous les géologistes n'ont pas porté la hardiesse des conceptions aussi loin que ceux que nous venons de citer ; mais, parmi ceux qui ont procédé avec plus de réserve, et qui n'ont point cherché leurs moyens hors de la physique ou de la chimie ordinaire, combien ne règne-t-il pas encore de diversité et de contradiction !

» Chez l'un tout est précipité successivement, tout s'est déposé à peu près comme il est encore ; mais la mer, qui couvrait tout, s'est retirée par degrés (1).

» Chez l'autre, les matériaux des montagnes sont sans cesse dégradés et entraînés par les rivières, pour aller au fond des mers se faire échauffer sous une énorme pression, et former des couches, que la chaleur, qui les durcit, relèvera un jour avec violence (2).

---

de Buffon, sur la théorie de la terre. Cette comète qui enlève des parties du soleil, ces planètes vitrefiées et incandescentes qui se refroidissent par degrés, et les unes plutôt que les autres, ces êtres organisés qui naissent successivement à leur surface, à mesure que leur température s'adoucit, ne peuvent plus passer que pour des jeux d'esprit. »

(*Biogr. univ.*, t. VI, p. 237.)

(1) DELAMETRIE, dans sa *Géologie*.

(2) HUTTON et PLAYFAIR, *Théory of the earth*. décembre 1812.

» Un troisième suppose le liquide divisé en une multitude de lacs placés en amphithéâtres les uns au-dessus des autres, qui, après avoir déposé nos couches coquillères, ont rompu successivement leurs digues pour aller remplir le bassin de l'Océan (1).

» Chez un quatrième, des marées de 7 à 800 toises ont, au contraire, emporté, par la suite des temps, le fond des mers, et l'ont jeté en montagnes et en collines dans les vallées, ou sur les pleines primitives du continent (2).

» Un cinquième fait tomber successivement du ciel, comme les pierres météoriques, les divers fragmens dont la terre se compose, et qui portent dans les êtres inconnus dont ils recèlent les dépouilles, l'empreinte de leur origine (3).

» Un sixième (4) fait le globe creux, et place un noyau d'aimant qui se transporte, au gré des comètes, d'un pôle à l'autre, entraînant avec lui le centre de gravité et la masse des mers, et noyant ainsi alternativement les deux hémisphères (5). »

On lit dans l'Ecriture que « Dieu, qui a fait toutes choses bonnes en son temps, a livré le monde aux disputes des hommes qui ne parviendront jamais à connaître ses œuvres. » (*Eccl.* III, v. 2.) Quel manifeste accomplissement de cet oracle du Sage, que le nombre des systèmes, des théories, des cosmogonies qui se multiplient sans fin, se succèdent rapidement, se croisent, se contredisent, se combattent les uns par les autres; et les efforts aussi orgueilleux qu'impuissans de tant de grands génies, qui n'ont ici accumulé tant de recherches que pour montrer, d'une manière plus sensible, le néant de leurs conceptions, et auxquelles on peut encore appliquer ces paroles d'un oracle non moins sacré : « que les superbes scrutateurs des secrets de la Divinité seront opprimés par sa gloire. » (Prov. XXV. v. 27.) Il faut donc reconnaître, avec M. Deluc, que « l'homme n'eût pas été capable de rien découvrir sur l'origine du monde, sans la révélation; que c'est d'elle que procèdent toutes les idées de cosmogonie répandues chez les plus anciens peuples; que cette révélation conservée dans sa pureté

(1) LAMANON, en divers endroits du Journal de physique.

(2) DOLOMIEU, en divers endroits du même Journal.

(3) M. DE MARSCHALL, *Recher. sur l'orig. de l'ordre actuel du globe*. 1802.

(4) M. BERTRAND, *Renouvellement périod. des continens terrestres*. 1797.

(5) *Rech. sur les ossemens des quadrupèdes, etc.* Discours préliminaire.

» chez un d'eux, est la vraie cause des progrès que les hommes
» ont faits dans l'étude de la nature, et le seul guide qui les ait
» dirigés; car si l'on suit avec soin l'histoire de la géologie, non
» dans les rêves des anciens peuples, mais parmi les hommes qui
» ont enfin étudié l'état actuel de la terre pour en conclure phy-
» siquement les états passés, on verra que toutes ces recherches
» ont eu en vue la Genèse, soit pour l'attaquer, soit pour la
» défendre. »

Mais comme c'est aujourd'hui pour l'attaquer, que des naturalistes dirigent leurs recherches (1); comme on cherche moins à satisfaire une curiosité inquiète qu'une impiété acharnée; comme il ne s'agit plus d'étancher cette soif inépuisable de la vérité, preuve de la grandeur et de la faiblesse de l'homme, qui ne préfère que trop souvent l'erreur à l'ignorance, mais d'assouvir une haine furieuse contre la foi, et que, pour se débarrasser de ce frein incommode à l'orgueil et aux passions, on voudrait le submerger au fond des mers, l'engloutir dans les antres de la terre; comme la fable des Titans est devenue l'histoire de ces prétendus sages, et qu'on escalade les montagnes pour porter la guerre au ciel; nous croyons devoir insister sur une matière aussi importante; parmi tant de sources empoisonnées, indiquer une source pure, où une jeunesse avide d'instruction pourra se nourrir l'esprit sans se corrompre le cœur, trouvera la science sans perdre la foi; et opposer à ces perfides naturalistes un homme dont ils sont forcés de reconnaître les lumières, qui leur arrache des mains ces armes homicides, et emploie, en faveur des vérités révélées, les connaissances naturelles qu'on leur avait si injustement et si traîtreusement opposées.

---

(1) Nous ne voulons citer personne, mais si l'on veut acquérir la preuve que des naturalistes, encore aujourd'hui, ne tenant aucun compte des belles découvertes des Cuvier, des Humboldt, des Férussac, etc., essaient encore de donner une tendance irréligieuse à la science, on n'a qu'à parcourir quelques articles d'un nouveau dictionnaire classique d'histoire naturelle, qui s'imprime dans ce moment, et on ne conservera aucun doute.

§ II.

Explication géologique de l'œuvre des six jours, et réponses à quelques objections contre la Genèse.

Des physiciens et des naturalistes avaient cherché, avant M. Deluc, à venger l'historien sacré, et à prouver que les notions les plus sûres en physique, loin de contredire le récit de Moïse, se réunissent pour le confirmer. On distingue parmi ces savans l'Anglais Jean Woodward et le célèbre Wallerius; nous avons parlé du premier, nous allons exposer en peu de mots le second système (1).

Le Suédois Walérius (2) est tout-à-fait de l'opinion que l'eau, et

---

(1) Cet article est en partie extrait des savantes *Dissertations* que M. Genoude a placées en tête de sa traduction de la Bible. Nous y avons ajouté seulement des réflexions et des notes de différens auteurs.

(2) Cet illustre physicien contribua efficacement avec le célèbre Linnée à répandre, dans les contrées septentrionales, les connaissances physiques et la science de l'histoire naturelle. Il était professeur de chimie et de métallurgie à l'académie d'Upsal, il s'est fait connaître dans le dernier siècle par des ouvrages devenus classiques dans les écoles du nord, et qui ont été traduits dans toutes les langues. Les savans ont surtout remarqué ses *Méditations physico-chimiques* dans lesquelles il explique avec une grande facilité l'œuvre des six jours. Appliquant à Moïse les principes de la chimie et de la géologie, il fait voir clairement que les sciences naturelles viennent à l'appui de l'histoire exposée dans les premiers chapitres de la Genèse, et qu'on ne peut élever contre elle aucune objection raisonnable.

Wallérius, comme son compatriote le grand Linnée, était pénétré de respect pour la Révélation, et il lui a souvent rendu hommage. On lit le passage suivant dans la préface du livre précité. « Ces *Méditations* sur l'origine du monde sont un ouvrage neuf, il est vrai, mais elles réposent sur une base bien antique; nous y avons suivi pas à pas Moïse, auteur divin, homme d'un génie si profond, *acutissimi ingenii vir et divinus scriptor Moses*. Dans mes *Méditations*, prenant pour guides Moïse et la Nature, je me suis réjoui en voyant qu'il y a harmonie parfaite entre l'histoire de Moïse sur la création et les phénomènes que nous observons dans la nature; ainsi disparaissent les difficultés que l'on voudrait élever contre le récit de cet auteur divin, et contre les expressions dont il s'est servi. » Wallérius est mort en 1785. M. Cuvier lui a consacré un article dans la *Biographie universelle*. Ses *Méditations* ont été traduites en français. (*Note du R.*)

non le feu, a été le grand agent de la nature, et que tout, excepté la lumière, a été composé de l'eau. Il explique l'œuvre des six jours d'une manière différente de celle dont l'entendent communément les interprètes. Selon lui, Dieu créa, au commencement, les premiers principes des corps : c'est ce qu'il suppose qu'a entendu Moïse par les mots de *cœlum et terram* : *cœlum* désigne le principe de la lumière; *terra*, le principe de tout le reste. La lumière fut faite quand le principe lumineux fut séparé des autres principes. Le firmament, fait au second jour, n'est pas l'atmosphère, mais les espaces célestes remplis d'une multitude innombrable d'étoiles et de planètes. Nous n'allons pas plus loin dans l'exposition du système de Wallérius, où l'on trouve certainement d'excellentes remarques sur la chimie et la minéralogie, mais qui n'est rien moins qu'une explication satisfaisante de la narration de Moïse.

Parmi tous les auteurs qui ont écrit sur la géologie, on doit particulièrement distinguer M. Deluc : c'est, comme nous l'avons déjà observé, un physicien très-habile, célèbre par de bons ouvrages (1); c'est un géologue consommé, qui a tout lu et tout examiné sur cette matière, et qui, pendant plus de soixante ans, en a fait l'objet principal de ses études; c'est un chrétien sincère, qui a étudié la géologie dans le dessein de la faire servir à la défense de la Religion. Ainsi rien ne manque à M. Deluc pour nous inspirer la plus entière confiance. La géologie est, selon lui, la connaissance des causes qui ont agi et qui continuent encore d'agir sur la terre : pour connaître ces causes, il faut examiner les effets; mais, comme nous ne pouvons pénétrer bien avant dans l'intérieur de la terre, il faut considérer les montagnes, où ces effets se montrent plus aisément et plus visiblement. Or, nous observons dans les montagnes une suite de couches assises les unes sur les autres, comme les pierres de nos édifices; nous distinguons dans les couches supérieures des dépouilles marines et même végétales. Ces productions ne sont pas de la même espèce, et elles sont aussi différentes de celles qui vivent maintenant : il paraît donc que ces couches

---

(1) Outre les ouvrages géologiques que nous avons cités, on a encore de Deluc : *Recherches sur les modifications de l'atmosphère. Nouvelles idées sur la météorologie. Introduction à la physique terrestre par les fluides expansibles. Relations de différens voyages dans les Alpes, la France, la Suisse et l'Allemagne. Précis de la Philosophie de Bacon, et des progrès qu'ont faits les sciences naturelles*, ouvrage d'un grand intérêt, etc., etc.

ont été formées sous les eaux de la mer, puisqu'elles contiennent tant d'êtres marins; elles devraient donc toutes être horizontales : cependant elles sont diversement inclinées à l'horizon, et quelques-unes même sont verticales. Nous remarquons aussi d'immenses brêches dans les chaînes des montagnes, sans voir où est allée la matière qui les remplissait autrefois. Enfin, dans les couches les plus profondes, composées de granit et autres matières dures, on ne rencontre aucun être organisé, ce qui indique qu'elles ont été formées les premières, et dans un temps où il n'y avait sur la terre ni plantes ni animaux; et cependant on est étonné de trouver repoussés sur la cîme des montagnes, ou roulés bien avant dans des plaines, d'immenses blocs de granit qui appartenaient incontestablement aux couches les plus profondes de notre globe. Tel est ce chaos que le géologue est appelé à débrouiller, en assignant toutes les causes naturelles qui ont pu produire de si étonnans effets. Pour y parvenir, M. Deluc remonte, par l'analyse de tous ces phénomènes géologiques, à leur véritable origine; et il a toujours l'avantage de voir les faits de la nature en harmonie avec la Révélation. Toutes les couches diverses dont sont formés nos continens, sans excepter même les primordiales, c'est-à-dire, les couches de granit, ont dû, à quelque époque reculée, faire partie d'un liquide qui couvrait tout le globe (1), et dont elles se sont successivement séparées par

---

(1) Le plus grand nombre des géologues et des physiciens modernes conviennent que nos continens ont été formés sous les eaux, et que la terre a été originairement fluide. Cette idée, la première qui semble devoir se présenter à l'esprit, lorsqu'on examine la nature cristalline des roches les plus anciennes, et les nombreux débris de corps marins que renferment les terrains plus nouveaux, paraît d'ailleurs conforme à l'histoire de la création, telle qu'elle est rapportée dans l'Ecriture sainte; *In principio, Deus creavit cœlum et terram : terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi, et spiritus Dei ferebatur super aquas.* Ce n'est qu'au troisième *jour* de la création, que les continens paraissent et qu'ils se peuplent de végétaux. Les animaux ne sont créés qu'aux cinquième et sixième jours.

Selon le philosophe Thalès, l'eau était le principe de toutes choses. Homère dit que l'Océan est l'origine de tout. Hésiode le regarde comme le premier des êtres qui aient existé. Plutarque soutient que le chaos des anciens n'était autre que l'eau. S. Pierre dit que la terre est sortie du sein des mers, et nous avons déjà vu (p. 56, t. II, des *Annales*) [tome III du *Nouveau Conservateur Belge*, pag. 339] que c'était une idée fondamentale de la théogonie des Brahmes. C'est donc la Révélation qui a enseigné autrefois ce que l'observation enseigne aujourd'hui, l'une confirme l'autre. (*N. du R.*)

une espèce de précipitation chimique, et ont été, par conséquent, trouvées formées horizontalement, les inflexions ne venant que des affaissemens et des bouleversemens : l'époque où commencèrent sur la terre toutes les opérations dont les monumens sont sous nos yeux, est celle où la liquidité vint régner dans les substauces dont la masse terrestre était composée ; car, sans liquidité, aucune combinaison ne pouvait avoir lieu : or, la liquidité est un effet du feu, et le feu, à son tour, est produit par la lumière ; par conséquent, les opérations chimiques du globe ont commencé au moment où la lumière a été jointe aux autres élémens dont la masse du globe était composée. Et c'est ainsi que la nature elle-même certifie ce grand ordre de Dieu dans le commencement du récit de Moïse, que la lumière soit, *fiat lux*.

M. Deluc, pour expliquer la formation de tous les corps qui sont sur la terre, suppose que les six *jours* de la création sont des époques dont la durée nous est inconnue. Il paraît autorisé, dans cette supposition, par le texte même qui emploie la même expression pour désigner la durée de tout l'ouvrage et celle de chacune de ses parties ; par la circonstance de *jours* existans avant que le soleil les réglât comme les nôtres ; par les interprètes (1) qui ont cru pouvoir s'écarter du sens littéral, Philon le juif, Origène, Procope, et surtout S. Augustin ; par l'usage des langues orientales, M. Bailly remarquant « que ces mots *jour* et *an*, ou ceux qui y répondent » en indien, n'ont signifié primitivement, comme le mot *sare* en » chaldéen, que révolution (2). »

---

(1) Le mot *jour* est souvent pris dans la Bible pour des années entières et des espaces de temps plus longs encore.

(2) On retrouve des traces de la tradition des six époques de la formation successive du globe chez beaucoup de peuples. Les Perses, dans quelques-unes de leurs traditions, placent la naissance des hommes après six mille ans passés (*). Le Chon-King dit que le ciel a été plusieurs mille ans à se former. D'après d'Herbelot, la chronique d'Abugiafar raconte que Dieu, avant la naissance du premier homme, donna aux dives (**) le monde à gouverner pendant sept mille ans ; tandis que Suidas (***) nous montre parmi les anciens Toscans, une histoire où l'ouvrage de la création est divisé en six époques de mille ans chacune, distribuées presque comme celles de Moïse. Ainsi les traces de la Révélation primitive se trouvent empreintes dans l'esprit des anciens peuples, comme sur la surface de la terre. (*N. du R.*)

(*) *Histoire de l'astronomie indienne ;* par Bailly, p. 103.
(**) Article *Dive*, p. 298.
(***) *Verbo Thyrrhenia.*

D'après cette supposition, prétendant, comme l'Ecriture l'insinue, et S. Grégoire l'enseigne, que la matière a été créée tout à la fois, mais n'a été organisée que successivement, soit que le Créateur ait voulu prouver qu'il n'opérait pas par une impétuosité aveugle et forcée, mais avec une parfaite liberté; soit qu'il ait voulu employer dans la formation du monde, comme dans sa conservation, les causes secondes dont l'action et le développement n'est que successif, notre savant naturaliste examine ce que nos connaissances en physique et l'état de la terre peuvent nous faire conjecturer sur la manière dont elle s'est formée chimiquement, comme on le pense aujourd'hui, et il y trouve les rapports les plus marqués avec le récit de Moïse, simples, sans détails, mais très-précis quant à l'ordre des événemens.

La condition la plus nécessaire, la première cause à laquelle on puisse remonter, pour donner le branle à des combinaisons chimiques, est l'existence de la lumière : nous ne connaissons rien au-delà, et c'est par là que Moïse commença ; et la chimie actuelle, dans ses progrès étonnans, donne la confirmation la plus précise de cet important passage, dont la sublimité avait frappé tous les esprits, et auquel on avait osé reprocher l'absurdité prétendue de placer les effets avant les causes.

Un des premiers effets sensibles de ces combinaisons chimiques est la formation, le dégagement des fluides expansibles, des substances capables de paraître sous la forme d'airs. C'est la seconde époque, la formation du firmament, ou de l'atmosphère qui sépare les eaux en les entraînant en vapeurs, si elles sont simples, comme le croit M. Deluc, ou mieux encore si elles sont composées, d'après les découvertes de M. Lavoisier, en se formant elles-mêmes de l'un de leurs élémens, et soutenant l'autre dans les régions supérieures où cette substance, par son excessive légèreté, donne à notre atmosphère cette élévation prodigieuse que prouvent les aurores boréales, visibles à de très-grandes distances, et qui est bien plus considérable que ce que la réfraction et le calcul avaient fait conjecturer (1).

En même temps que l'atmosphère se formait et enveloppait la terre des langes de son enfance, des précipitations chimiques en

(1) L'atmosphère entoure notre globe jusqu'à une hauteur qu'on peut évaluer à 12 ou 15 lieues ; du moins c'est à cette hauteur qu'elle n'exerce plus de réfraction. (*N. du R.*)

étendaient les premières couches, dans lesquelles on ne trouve point de corps organisés. Leur parallélisme prouve qu'elles se sont formées dans une situation sensiblement horizontale, quoiqu'on les trouve aujourd'hui rompues, renversées, dans le plus grand désordre, s'élevant à la crête des montagnes, et ensevelies à des profondeurs inconnues sous nos plaines.

M. Deluc conjecture que les substances qui servirent de base aux premières couches, à l'abri, par leur profondeur, des opérations chimiques, et restant par conséquent désunies, sans agrégation, sous forme de *pulvicules*, furent enfin imbibées par les eaux qui s'y infiltrèrent peu à peu; qu'alors elles se condensèrent, formèrent des masses, laissèrent des vides, des cavernes, dans lesquelles les couches s'enfoncèrent et se rompirent inégalement. Ces catastrophes, renouvelées à plusieurs reprises, expliquent bien des phénomènes. Ces affaissemens, s'étendant sous une grande partie du globe, creusèrent le lit de l'ancienne mer : les continens parurent, furent mis à sec et peuplés de végétaux par la main féconde du Créateur : car ici toutes les causes secondes disparaissent; et les téméraires qui prétendent tout expliquer physiquement, pour se passer de Dieu, se passent aussi de la raison.

C'est la troisième époque. Quoi qu'il en soit de la manière, le fait et l'ordre sont consignés dans les archives de la nature, comme dans celles de la Révélation. L'immense quantité de débris de végétaux que nous trouvons bien avant dans nos couches, prouve leur ancienneté, et leur énorme différence d'avec les nôtres rend vraisemblable leur existence avant le soleil (1).

Dans la quatrième période, Dieu répara la chaleur que la lumière avait communiquée au globe, et qui s'était épuisée en partie par les combinaisons chimiques et les décompositions du feu; car c'est par ces deux voies que la chaleur peut s'éteindre. La masse du soleil, qui, au commencement, avait reçu une immense quantité de lumières, avait aussi subi des opérations chimiques assorties à sa nature; elles furent complètes en cette période. Le soleil devint un immense phosphore, qui envoya vers la terre ses rayons,

---

(1) Il est vrai que ces végétaux, n'étant produits que par la seule lumière et le calorique, sans l'intervention du soleil, durent être d'espèces différentes des nôtres; et c'est ce que nous observons dans nos couches de houille ou de charbon de terre, ensevelies dans nos continens. Ces végétaux de l'ancien monde sont, en général, d'une grandeur gigantesque. (*N. du R.*)

propres à entretenir le feu qui y était encore : car, sans un feu existant dans la terre, le soleil ne pourrait jamais l'échauffer (1).

Dans la cinquième période, les causes terrestres, ayant subi de grands changemens par l'influence du soleil, produisirent dans le liquide des précipitations d'espèces différentes, et donnèrent lieu à la formation de couches de pierre calcaire, grisâtre et à grain fin, où l'on trouve les premiers vestiges d'animaux marins, plus anciens, comme le remarque Moïse, que les animaux terrestres, et qui furent créés le cinquième jour. C'est dans cette période que furent formées, outre ces couches de pierre calcaire, les couches de pierre sableuse, les éruptions volcaniques, les houillères, les couches de craie et de sel gemme. Cependant, comme dans cette période le liquide et l'atmosphère subirent de grands changemens,

(1) « En ne faisant paraître le soleil qu'au quatrième *jour*, Moïse prouve la vérité de son récit par son invraisemblance même. Ce n'est pas ainsi qu'on invente. On est sûr de ce qu'on avance, on est guidé par une lumière supérieure, on ne cherche point à séduire les hommes, lorsqu'on ne craint pas de heurter toutes leurs idées, lorsqu'au milieu des peuples qui adoraient le soleil comme un dieu, on ne se contente pas de l'abaisser avec toute l'armée du ciel au rang des créatures, mais qu'on le fait plus jeune que l'herbe des champs ; lorsqu'en montrant ainsi que le Tout-Puissant n'avait nul besoin des moyens qu'il veut bien employer, on remonte jusqu'à la véritable source de l'être et de la fécondité. On dit la vérité, et on l'a reçue de plus haut que de l'homme, quand gratuitement on propose à croire des choses qui doivent paraître absurdes, mais dont l'apparente absurdité diminue à mesure que les connaissances augmentent, et quand les objections les plus spécieuses se dissipent avec l'ignorance, et se tournent en preuves. » M. de Boulogne.

« Comment Moïse a-t-il connu, il y a plus de trois mille ans, des vérités que l'esprit humain n'a pu découvrir que de nos jours, aidé de toutes les recherches, de toutes les observations, de toutes les expériences des siècles qui nous ont précédés ? Comment ce Moïse a-t-il pu savoir et oser publier que le soleil, contre toutes les apparences, n'était point la lumière primitive, mais qu'il n'en était que le produit ? A cette époque, les sciences n'étaient pas nées, et l'observation ne se dirigeait guère alors que vers les usages communs de la vie. Il est donc incontestable que Moïse n'a pu connaître ces vérités que par une révélation immédiate, ou par une tradition dont la puissance créatrice, elle-même, est nécessairement la source. Cette preuve de la divinité du livre de la Genèse me semble inaccessible à toutes les petites chicanes philosophiques. »

(*Vérité de la Religion chrétienne, à l'usage des gens du monde.* 1819.)

il dut en résulter des couches différentes et des animaux marins de diverses espèces, qu'on distingue encore dans nos continens. C'est aussi dans cette époque que toute l'épaisseur des couches éprouva un seconde affaissement qui donna lieu à la formation de nos grandes chaînes de montagnes et à tous les désordres que l'observation nous apprend. Voyez M. Deluc, assignant la cause générale de toutes ces catastrophes.

Enfin, dans la sixième période, les précipitations qui continuèrent dans le liquide, ne produisirent presque plus de substances propres à former des couches dures; ce furent des poudres de différentes natures, calcaires, argileuses ou ferrugineuses, et des sables. Ainsi les produits de cette période sont les couches meubles de la surface de nos continens dans lesquelles on remarque aussi de grandes catastrophes : elles sont souvent rompues et inclinées aux couches pierreuses qu'elles recouvrent et quelquefois couvertes d'énormes masses de granit chassées par la force des fluides expansibles. Nous trouvons dans ces couches meubles des dépouilles d'animaux terrestres; ce qui indique qu'ils furent créés dans cette sixième période : effectivement Moïse dit qu'ils furent créés au sixième jour. Ces animaux se trouvent dans des climats où maintenant ils ne sauraient vivre, parce que la température de l'atmosphère, au temps où ils vivaient, était sûrement plus chaude qu'elle n'est à présent, toutes les opérations chimiques que le feu opérait sur le globe ayant dû en diminuer la quantité. On ne peut point supposer, comme fait Buffon, que le globe se refroidissant, ils aient passé des climats plus refroidis dans ceux qui l'étaient moins; car, comme toute la durée des observations n'a montré aucun signe de refroidissement dans notre globe, il n'y a point de limite au temps qu'il faudrait assigner pour un tel changement dans la température, tandis que le degré de conservation des cadavres dont il s'agit donne des limites très-étroites au temps qui s'est écoulé depuis que les animaux de leur espèce vivaient dans nos climats (1).

---

(1) Le cabinet de Saint-Pétersbourg renferme le squelette d'un rhinocéros fossile trouvé en 1771 en Sibérie, sur les bords du Vilhoni, à quelques pieds de profondeur, et si parfaitement conservé, qu'il était recouvert de ses chairs et de sa peau; mais il n'y a rien de plus admirable dans ce genre que l'histoire de l'éléphant trouvé dans le nord de la Laponie, vers l'embouchure de la Lena, au milieu d'une montagne de glace, et observé par M. Adams, naturaliste anglais.

Mais ce qui s'oppose formellement à cette émigration lente de climats en climats, c'est que la mer couvrait encore nos contrées au

---

Voici l'histoire telle que M. Cuvier l'a extraite des *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg*, tom. VIII, an 1815.

« En 1799, un pêcheur tongouse remarqua sur les bords de la mer glaciale, près de l'embouchure de la Lena, au milieu des glaçons, un bloc informe qu'il ne put reconnaître. L'année d'après il s'aperçut que cette masse était un peu plus dégagée ; mais il ne devinait pas encore ce que cela pouvait être. Vers la fin de l'été suivant, le flanc tout entier de l'animal et une des défenses étaient distinctement sortis des glaçons. Ce ne fut que la cinquième année que, les glaces ayant fondus plus vite que de coutume, cette masse énorme vint échouer sur la côte, sur un banc de sable. Au mois de mars 1804, le pêcheur enleva les défenses dont il se défit pour une valeur de cinquante roubles. On exécuta, à cette occasion, un dessein grossier de l'animal dont j'ai une copie que je dois à l'amitié de M. Blumenbach. Ce ne fut que deux ans après, et la septième année de la découverte, que M. Adams, adjoint de l'académie de Pétersbourg, et aujourd'hui professeur à Moscou, qui voyageait avec le comte Golowskin, envoyé par la Russie en ambassade à la Chine, ayant été informé à Jakustsh de cette découverte, se rendit sur les lieux. Il y trouva l'animal déjà fort mutilé. Les Jakoutes du voisinage en avaient dépécé les chairs pour nourrir leurs chiens, des bêtes féroces en avaient aussi mangé ; cependant le squelette se trouvait encore entier, à l'exception d'un pied de devant. L'épine du dos, une omoplate, le bassin et les restes des trois extrémités étaient encore réunis par les ligamens et par une portion de la peau. L'omoplate manquante se retrouva à quelque distance. La tête était couverte d'une peau sèche ; une des oreilles bien conservée, était garnie d'une touffe de crin. On distinguait encore la prunelle de l'œil ; le cerveau se trouvait dans le crâne, mais desseché ; la lèvre inférieure avait été rongée, et la lèvre supérieure détruite laissait voir les mâchelières. Le cou était garni d'une longue crinière ; la peau était couverte de crins noirs et d'un poil ou laine rougeâtre (*). Ce qui en restait était si lourd que dix personnes eurent beaucoup de peine à le transporter. On retira, selon M. Adams, plus de trente livres pesant de poils et de crins que les ours blancs avaient enfoncés dans le sol humide en dévorant les chairs. L'animal était mâle ; ses défenses étaient longues de plus de neuf pieds en suivant les courboures, et sa tête, sans les défenses, pesait plus de quatre cents livres. M. Adams mit le

(*) On peut voir au Musée d'histoire naturelle un bocal contenant du poil et de la peau de cet éléphant.

temps où vivaient ces quadrupèdes, puisque leurs cadavres sont dans des couches qui renferment des restes d'animaux marins (1). Il arriva donc, dans cette période, aux animaux terrestres, ce qui était arrivé dans la précédente à de grands amas de végétaux : ceux qui habitaient des îles dont le sol n'avait pas encore atteint

---

plus grand soin à recueillir ce qui restait de cet échantillon unique d'une ancienne création. Il racheta ensuite les défenses à Jakutsh. L'empereur de Russie, qui a acquis de lui ce précieux monument, moyennant la somme de 8,000 roubles, l'a fait déposer à l'Académie de Pétersbourg.

On peut lire ces détails intéressans dans l'ouvrage de M. Cuvier, sur les ossemens des quadrupèdes fossiles, tome 1er, p. 144 et suiv., édit. de 1824.

« Ce qui semble surtout digne de remarque, dans cette merveilleuse histoire, dit l'auteur des *Lettres sur les révolutions du globe*, c'est la double fourure dont la peau de cet animal anté-diluvien était couverte, et qui paraît si heureusement adaptée au climat du pays dans lequel on l'a retrouvé. Si on fait attention à la différence qui existe sous ce rapport, entre les éléphans qui ont vécu jadis dans les régions polaires et ceux d'aujourd'hui, qui leur ressemblent si fort et auquel la nature s'est pourtant bien gardée de donner des poils qui n'auraient pu que les incommoder dans les régions brûlantes qu'ils habitent, on aura une nouvelle preuve de l'attention vigilante avec laquelle elle sait mettre l'organisation des êtres vivans en rapport avec les circonstances locales dont elle les entoure. »

(1) « Tous les jours, dit Pallas, on déterre dans des dépôts sableux, et souvent limoneux, des ossemens d'éléphans, de rhinocéros, de buffles monstrueux qui font l'admiration des curieux. En Sibérie, où l'on a découvert, le long de presque toutes les rivières, les restes d'animaux étrangers, et l'ivoire même bien conservé, en si grande abondance qu'il forme un article important de commerce ; en Sibérie, dis-je, c'est la couche la plus moderne de limon sabloneux qui leur sert de sépulture.... Ces grands ossemens, tantôt épars, tantôt entassés par squelettes ; et tantôt par hécatombes, considérés dans leur site naturel, m'ont surtout convaincu de la réalité d'un déluge arrivé sur notre terre, d'une catastrophe dont j'avoue n'avoir pu concevoir la vraisemblance avant d'avoir parcouru ces plages, et vu par moi-même tout ce qui peut y servir de preuve à cet événement mémorable. Une infinité de ces ossemens couchés dans des lits mêlés de petites terrines calcinées, d'os de poissons, de glossopètres, de bois chargé d'ocre, etc., prouve qu'ils ont été transportés par des inondations. »

(*Mémoires de l'Académie de Pétersbourg ;* vol. XVIII.)

une base solide, furent enveloppés dans les catastrophes de leurs demeures; quelques autres, se sauvant à la nage, périrent dans les flots; et tels sont les cadavres que nous retrouvons dans nos couches.

Parmi les débris de corps marins et d'animaux terrestres que ces deux dernières époques conservent et qui en assignent les dates, on ne trouve point de dépouilles de l'homme (1), parce qu'il a été créé le dernier (2), qu'il n'a pas été répandu sur toute la terre,

---

(1) C'est l'opinion de M. Cuvier; voici comme il s'exprime : « Je dis que l'on n'a jamais trouvé d'os humain parmi les fossiles, bien entendu parmi les fossiles proprement dits, ou, en d'autres termes, dans les couches régulières de la surface du globe; car dans les tourbières, dans les alluvions, comme dans les cimetières, on pourrait aussi bien déterrer des os humains que des os de chevaux ou d'autres espèces vulgaires : il pourrait s'en trouver également dans des fentes de rocher, dans des grottes où la stalactite se serait amoncelée sur eux; mais dans les lits qui recèlent les anciennes races, parmi les palæoteriums, et même parmi les éléphans et les rhinocéros, on n'a jamais découvert le moindre ossement humain.

» Tout porte donc à croire que l'espèce humaine n'existait point dans les pays où se découvrent les os fossiles, à l'époque des révolutions qui ont enfoui ces os; car il n'y aurait eu aucune raison pour qu'elle échappât tout entière à des catastrophes aussi générales, et pour que ses restes ne se trouvassent pas aujourd'hui comme ceux des autres animaux : mais *je n'en veux pas conclure que l'homme n'existait point du tout avant cette époque*. Il pouvait habiter quelques contrées peu étendues, d'où il a repeuplé la terre après ces événemens terribles; peut-être aussi les lieux où ils se tenaient ont-ils été entièrement abymés, et ses os ensevelis au fond des mers actuelles, à l'exception du petit nombre d'individus qui ont continué son espèce. »

(*Recherches sur les ossemens des quadrupèdes fossiles*. Disc. prél.)

« Tout prouve cependant, dit un autre naturaliste, que, depuis que la race humaine est répandue sur la terre, elle a été victime d'une grande catastrophe, d'une inondation terrible qui a presque entièrement détruit son espèce; si donc on ne retrouve pas de ses débris sous des couches marines, cela tient à ce que, ne s'étant pas fossilisés, ils n'ont pu se conserver; ou bien plutôt encore, la mer n'ayant pas depuis ce temps changé de lit, c'est sous les profondeurs de ses abîmes qu'ils sont restés engloutis. »

(*Lettres de M. Bertrand;* p. 228, 3e édit.)

(2) Dans le récit de Moïse, 1° Dieu réunit les eaux dans un seul bassin, *Congregentur aquæ, ut appareat arida;* Genèse, chap. 1, v. 9.

mais réuni en famille, et qu'il a péri avec son habitation par le déluge ; car il paraît très-certain que les anciens continens n'existent plus, et que ceux où nous vivons ont été opérés, comme nous l'avons vu précédemment, par un changement du lit de la mer, et sont très-modernes. Selon M. Deluc, par suite de quelque nouvelle catastrophe du fond de la mer, dirigée par celui de qui dépendent les événemens, une grande portion du liquide pénétra tout à coup dans les cavernes les plus basses de ces terres, et y produisit l'affaissement des pulviscules jusque sous les appuis inférieurs de la masse caverneuse : celle-ci alors commença à s'ébouler ; sa démolition s'étendit successivement jusqu'à la croûte extérieure, dont l'affaissement acheva de briser tous les appuis par lesquels jusqu'alors elle avait été soutenue, et la mer, n'ayant plus alors de barrières, se porta sur cette partie du globe, où, en peu de temps, elle se fixa au même niveau que nous observons aujourd'hui. Une aussi grande catastrophe dut produire un grand changement dans les sols, dans l'atmosphère, dans l'influence des rayons du soleil, et par conséquent dans la température. Ce changement peut être tel, que la vie des hommes en fut diminuée, que quelques espèces en périrent (1), et que certains animaux qui vivaient

---

2° Dieu féconde ensuite la terre de végétaux : *Et protulit terra herbam virentem, et lignum pomiferum, etc.....* Genèse, v. 12.

3° Dieu peuple les eaux de reptiles et de poissons, et les rivages d'oiseaux ; *Genèse*, v. 21.

4° Dieu peuple ensuite la terre de quadrupèdes. *Idem*, v. 24.

5° Enfin, Dieu crée l'homme et complète ainsi ses œuvres. *Gen.*, v. 27.

On remarquera cet ordre admirable, si bien d'accord avec les plus saines notions qui servent de base à la géologie positive. Quel hommage ne doit-on pas rendre à l'écrivain inspiré ! »

(Demerson, *La Géologie enseignée, etc.*)

(1) Ce qui explique pourquoi chaque contrée a des animaux et de végétaux qui lui sont propres.

M. Cuvier s'est fait l'historien de ces animaux perdus de l'ancien monde ; ce grand naturaliste est parvenu à recomposer, au moyen des débris presque toujours très-imparfaits qu'on trouve en fouillant la terre, le squelette des animaux auxquels ils ont appartenu. Par ce moyen, il a enrichi la science de la connaissance d'un grand nombre de quadrupèdes terrestres, entièrement inconnus avant lui.

M. Cuvier partage ces animaux en genres et en espèces, et il en compte 49 qui appartiennent à des espèces tout-à-fait inconnues jusqu'à lui. Sur

dans certains élémens, ne purent plus y vivre. Mais depuis ce grand événement tout est demeuré dans le repos ; nulle couche nouvelle ne s'est formée ; la température n'a pas sensiblement va-

---

ces 49, il en est 27 dont les genres ont été perdus, et qui forment 7 nouveaux genres ; les 22 autres espèces se rapportent à des genres, ou sous-genres connus, ou ne sont pas encore assez bien déterminés pour qu'on puisse se prononcer, d'une manière positive, sur leur classification. Voyez ses *Recherches sur les ossem. des quadrupèdes fossiles.*

Et qu'on ne croie pas, dit M. Bertrand, que l'imagination de l'observateur ait pu l'égarer dans ses recherches ; l'assiduité avec laquelle elles ont été faites, aidée sans doute par d'heureux hasards, nous a procuré les squelettes presque entiers de plusieurs de ces animaux, et tous ont jusqu'ici complètement confirmé les conjectures avancées par M. Cuvier, sur des os ou même des portions d'os séparés.

« On remarque que les restes fossiles qu'on rencontre dans les couches les plus superficielles appartiennent tous, ou à des espèces actuellement vivantes, comme l'*éléphant*, le *rhinocéros*, l'*hippopotame*, ou à des animaux tout-à-fait voisins de ces espèces, comme les différens *mastadontes*, ceux qui gisent dans des couches plus profondes, ne forment guère, en général, que des genres entièrement différens des genres vivans.

» De tout temps on a trouvé des ossemens d'éléphans fossiles ; mais ces ossemens jusqu'ici avaient presque toujours été méconnus, et c'est à leur découverte qu'on doit les histoires fabuleuses de la mise à nu des cadavres d'anciens géans ; car, dans un temps où l'anatomie avait fait si peu de progrès, l'amour du merveilleux pouvait d'autant mieux s'emparer de pareils événemens pour accréditer des idées qui frappent l'imagination, que l'éléphant, est (aux dimensions près) un des animaux dont le squelette présente le plus de ressemblance avec celui de l'homme. On ferait un volume entier des histoires d'ossemens fossiles de grands quadrupèdes que l'ignorance ou la fraude ont fait passer pour des débris de géans humains. La plus célèbre de toutes, est celle du squelette que sous Louis XIII, on a voulu faire passer pour celui de Teutobochus, roi des Cimbres, celui qui combattit contre Marius.

On trouve des os d'éléphans dans tous les pays et à toutes les latitudes. On en a découvert beaucoup dans les parties les plus septentrionales de l'Irlande, dans la Scandinavie, en Norwège, et jusque dans l'Islande. On trouve leurs débris en grand nombre en Amérique, continent où il n'y en a jamais eu de vivant, depuis que les Européens le connaissent. Cet éléphant, assez différent de ceux que nous connaissons, par ses forces et par sa hauteur, qui est de 20 à 25 pieds, est appelé en Sibérie mammouth, de *mamma*, qui signifie *terre*. Ses chairs fraiches et sanglantes, ont fait croire aux habitans de ce pays, que c'était un

rié ; les espèces des végétaux et des animaux n'ont pas subi les nuances que nous avons observées auparavant.

M. Deluc vient ensuite à prouver la date très-moderne de nos continens actuels ; et ce fait qui est admis par nos plus grands géologues, de Saussure (1), Dolomieu (2), Pallas, etc., M. Deluc

---

animal actuellement existant dans le sein de la terre, à la manière des taupes. Les Chinois le regardent comme une grande souris. En général les animaux et les végétaux de l'ancien monde paraissent avoir été plus grands que ceux des espèces actuelles qui leur correspondent.

L'on prétend que les îles de Lachof, au nord de la Sibérie, formées en grande partie d'ossemens de mastadontes, d'éléphans, de rhinocéros, etc., renferment des os fossiles qui ont appartenus à des oiseaux de proie qui avaient au moins quatrevingt pieds d'envergure.

On a découvert dans la Louisiane, sur les bords du Missisipi, les os d'un animal colossal ; l'épine dorsale avait 16 pouces de diamètre, et les côtés 9 pieds de long ; plusieurs débris avaient chacun 20 pieds de long, et pesaient plus de 120 livres. On estime, d'après les dimensions de ces os, que l'animal vivant devait avoir environ 20 pieds de hauteur, 50 de longueur et 20 à 25 de largeur. C'est, dit un journal scientifique, la plus grande curiosité naturelle qu'on ait découverte jusqu'ici ; et cet animal, pour la dimension, doit avoir surpassé le mammouth, autant que celui-ci surpassait le chien de taille moyenne. Voyez les *Lettres* de M. Bertrand.

(1) « Ces observations (celles que Saussure a faites sur les glaciers), d'accord avec beaucoup d'autres, donnent lieu de croire, comme fait M. Delue, que l'état actuel de notre globe n'est point aussi ancien que quelques philosophes l'avaient imaginé. » (*Voyage dans les Alpes ;* S. 625.)

(2) « Je défendrai une vérité, dit Dolomieu, qui me paraît incontestable, et dont il me semble voir la preuve dans toutes les pages de l'histoire, et dans celles où sont consignés les faits de la nature .... que l'état de nos continens n'est pas ancien, ... qu'il n'y a pas long-temps qu'ils ont été donnés à l'empire de l'homme. » (*Journal de physique.*)

« Un fait dont on s'accorde aujourd'hui à reconnaître l'existence, dit le souvent Haüy, est que nos continens sont d'une date peu ancienne. » Cette opinion est partagée par MM. Cuvier, Biot, Euler, etc....

La population va toujours croissant ; cela est démontré par les registres de l'Angleterre et de l'Amérique septentrionale. Donc elle a été toujours moindre, de plus en plus, à mesure qu'on remonte à des temps plus reculés. Euler en a fait le calcul pour arriver à deux individus qui ont été la souche réparatrice du genre humain, ce calcul s'accorde parfaitement avec la date moderne de nos continens. Voyez ses *Lettres à une princesse d'Allemagne,* édit. de 1812 ; celle de Condorcet est incomplète et inexacte. (*N. du R.*)

le démontre par des raisons invincibles et auxquelles on n'a jamais répondu. Son argument, que nous ne pouvons analyser de peur de l'affaiblir, consiste à considérer plusieurs effets (1) qui ont

---

(1) Les phénomènes dont M. Deluc se sert pour chronomètres, sont : 1° les couches de mousse et de bruyères ; 2° les progrès des défrichemens ; 3° les tourbières ; 4° les attérissemens ; 5° les dégradations des côtes causées par la mer ; 6° la formation des glaces sur le sommet des montagnes ; 7° les accroissemens des glaces des régions polaires ; 8° les dégradations causées par les pluies et les torrens ; 9° la formation des falaises et des grèves ; 10° la profondeur des lacs qui se trouvent aux pieds des montagnes ; 11° la conservation des animaux dans les couches meubles de nos continens. Nous allons entrer dans des détails sur quelques-uns de ces phénomènes ; le premier qui, selon M. Deluc, atteste la nouveauté de nos continens, sont les *dépôts de la végétation*, ou le peu d'épaisseur de la couche végétale qui couvre les terrains restés entre les mains de la nature. (On sait que la terre végétale est cette couche de terre noirâtre qui est le produit des débris annuels de toutes les plantes qui croissent sur les terrains incultes). « Ces dépôts, dit » l'auteur, ont continué de s'accumuler jusqu'à présent sur les terrains, » en grand nombre, et rien ne les a troublés. Or, si, partant de la » quantité que nous trouvons de ces *dépôts*, et de ce que nous con» naissons de la manière dont ils se forment, nous voulions en déduire » l'*âge* de nos *continens*, sans avoir égard à ce qu'a dû retarder la vé» gétation dans l'origine, nous les ferions plus jeunes que l'histoire cer» taine seule ne peut nous le permettre. »

« L'histoire de nos *tourbières*, ou le changement des végétaux en » tourbe par des causes qui ne peuvent exister qu'avec nos continens, » sont de vrais chronomètres qui nous donnent la date de l'origine de » nos continens, et qui ne permettent de les renvoyer à une époque » plus reculée que celle du déluge mosaïque. »

(*Lettres géologiques*, p. 252.)

« La marche des atterrissemens, et le plus ou moins de rapidité avec » laquelle se déposent les terrains d'alluvion, sont très-importantes à » noter, car elles fournissent des données précieuses pour calculer, d'une » manière approximative, l'époque à laquelle peut remonter l'ordre ac» tuel des choses : or, il est remarquable que tous ces phénomènes na» turels, d'accord avec les traditions historiques, se réunissent pour » prouver qu'il ne peut exister depuis plus de quatre à cinq mille ans.

» La masse totale des glaces qui couvrent le sommet des hautes mon» tagnes comparée avec leurs progrès dans des temps connus nous don» nent le même résultat.

» Les calculs qu'on peut faire sur les dunes conduisent au même laps » de temps.

dû commencer à la formation de nos continens, et qui, par leur marche rapide, seraient terminés il y a long-temps, si le monde actuel avait une date aussi ancienne que le supposent les incrédules. Bien plus, il trouve dans quelques monumens humains dont on connaît l'époque, le degré où en étaient ces phénomènes, par conséquent les progrès qu'ils ont faits depuis un temps déterminé, et fixe ainsi, par la loi des proportions, l'époque de leur commencement. Or, tous ces différens chronomètres que lui fournit la terre, sont toujours d'accord avec la chronologie mosaïque. Ainsi les époques sacrées, confirmées par celles de la nature, renversent sans retour ces chronologies ambitieuses des Chaldéens, des Indiens, des Egyptiens et des Chinois; ces tables astronomiques de l'Inde, tant vantées par Bailly; ces zodiaques égyptiens dont on a fait tant de bruit il y a quelques années.

« Enfin M. Deluc explique physiquement la narration de Moïse sur le déluge. Selon lui, Dieu détruisit l'ancien continent, qui fut abîmé avec ses habitans (1) : *disperdam terram et habitatores*

» Toutes les classes de phénomènes que j'ai rappelés, dit M. Deluc,
» sont dans le cours des *causes physiques ;* la nature y marche d'un
» pas sûr et réglé : il n'en est pas de même d'une autre classe, celle
» qui tient à l'histoire de l'homme : ici mille causes viendraient em-
» brouiller la chronologie, si nous n'avions dans la nature des docu-
» mens qui éclaircissent les obscurités, déterminent les signes équivo-
» ques, et font taire les fables de fastueuses antiquités. Alors nous
» revenons à une considération très-simple. Les hommes tendent à *dé-*
» *fricher la terre ; ils étudient la nature :* et cependant ils se trouvent loin
» d'avoir rempli le premier de ces buts, et sont fort peu avancés dans
» le dernier. »

C'est de là, ainsi que des phénomènes que nous avons rapportés, que M. Deluc tire la conclusion que nos continens ne sont pas anciens et qu'il n'y a pas long-temps qu'ils ont été soumis à l'empire de l'homme. Voyez ses *Lettres géologiques.* (N. du R.)

(1) M. Cuvier partage cette opinion. « Je pense, dit ce grand naturaliste, avec MM. Deluc et Dolomieu, que, *s'il y a quelque chose de constaté en géologie,* c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq à six mille ans ; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces des animaux aujourd'hui les plus connus ; qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond de la dernière mer, et en a formé les pays aujourd'hui habités ; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des indivi-

ejus. Tout le continent s'affaissa, les digues de la mer furent brisées, l'eau surmonta de quinze coudées les plus hautes montagnes de cet ancien continent ; de nouveaux fluides expansibles, s'élevant dans l'atmosphère, produisirent une pluie de quarante jours, changèrent la nature, et donnèrent lieu au phénomène de l'arc-en-ciel, qui vraisemblablement n'existait pas avant le déluge. L'arche flotta miraculeusement sur les abîmes qui devaient l'engloutir, et alla s'arrêter, tandis que la mer couvrait encore son ancien lit, sur une de ces îles qui allaient devenir une des montagnes du nouveau continent (1).

Plusieurs explications du déluge, dit un critique célèbre, étaient prématurées, appuyées sur un premier aperçu, contredites par des découvertes subséquentes ; elles offraient des difficultés, qu'on ne pouvait, sans mauvaise foi, employer contre le fait, le texte n'étant pas responsable des vices de ces commentaires.

L'explication de M. Deluc, conséquence nécessaire des principes avoués par nos adversaires, trouve son fondement dans la Genèse comme dans la nature ; et la grande circonstance de la destruction de la terre est clairement marquée dans l'une et dans l'autre. En annonçant ce châtiment terrible, Dieu prédit qu'il détruira les hommes, et la *terre* avec eux, et la *terre* aussi. *Ego disperdam*

---

dus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur les terrains nouvellement mis à sec, et par conséquent que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissemens, etc. » *Recherches sur les ossem. des quadrup. fossil.* Disc. prélim.

On voit par les expressions un peu vagues de M. Cuvier, qu'il ne prétend pas fixer une date absolument précise, et il se trouve que l'époque d'environ cinq mille ans, à laquelle il nous est permis de faire remonter le déluge, conformément à la version des Septante, s'accorde avec l'opinion de ce célèbre naturaliste. En effet les Septante comptent 1147 ans depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham ; il faut y joindre 1921 ans qui se sont écoulés depuis cette époque jusqu'à la naissance du Messie, ce qui fait en tout 4899 ans depuis le déluge jusqu'à cette année 1831.

(1) Il n'y a pas long-temps encore que l'on croyait que les plus hautes montagnes de la terre se voyaient en Amérique ; mais on sait positivement aujourd'hui qu'elles se trouvent en Asie, où Moïse a placé le berceau du genre humain. Le Chimboraso, le point le plus élevé des Cordillières, dans l'Amérique septentrionale, a 3350 toises d'élévation ; le plus haut pic de l'Himalaya, dans le Thibet, en a 4390. (*N. du R.*)

eos cum terra (1). A peine ce fléau a-t-il cessé, que pour rassurer ceux qu'il en avait sauvés, Dieu leur promet de ne plus maudire la *terre* à cause des hommes (2); il leur répète qu'il n'y aura plus de déluge qui détruise la *terre* (3). C'est toujours dans la bouche du Seigneur que nous trouvons cette circonstance mémorable. Si l'observation nous la fait découvrir aujourd'hui, on ne devait pas la soupçonner autrefois. Les témoins même de l'événement ignoraient ce qui se passait au fond des abîmes, au-dessus desquels ils étaient miraculeusement soutenus par les eaux violemment agitées. Dieu seul pouvait le savoir; c'est donc Dieu seul qui l'a dit à Moïse, tant de siècles avant que la nature nous le répétât. Ne l'a-t-il pas aussi appris à S.-Pierre dans ce passage qui semble justifier toute la théorie de M. Deluc. La *terre*, y est-il dit, *subsistait de l'eau et par l'eau. Les cieux et la terre d'alors ont péri par le déluge*, et on leur oppose les *cieux* et la terre d'à présent (4). C'est sur ce texte que saint Augustin se fonde (5) pour autoriser la conjecture, que les cieux d'autrefois, c'est-à-dire, l'atmosphère d'avant le déluge, a été changée en eau, a été détruite pour submerger la terre. Par là une foule de difficultés s'évanouissent, et le récit du déluge devient aussi miraculeux, aussi surnaturel que le déluge même. M DE BOULOGNE.

Tel est l'aperçu rapide, que nous avons cru pouvoir offrir de la cosmogonie de M. Deluc, uniquement pour inspirer le désir de recourir à la source, convaincus qu'il ne suffit pas pour en donner l'idée qu'on l'affaiblit, qu'on la défigure en l'abrégeant, et qu'elle ne trouve son soutien, sa force, sa beauté et ses preuves, que dans les détails.

Quelle reconnaissance, ajoute l'illustre écrivain que nous avons cité plus haut, ne doit-on pas à M. Deluc, dont le zèle égalant les lumières, nous offre un système aussi satisfaisant pour l'esprit, que rassurant pour la piété; lequel paraît être tout à la fois l'interprétation de la nature et la démonstration de la Genèse? Si un homme a trouvé le moyen de les concilier, peut-on douter

---

(1) Genès. VI. 13.

(2) Gen. VIII. 21.

(3) Gen. IX. 11.

(4) II Pet III. *Cœli erant prius et terra, de aquá et per aquam*, etc.

(5) Lib. III. de Gen. ad litteram. Cap. 3.

que Dieu n'en trouve une infinité dans sa sagesse et dans sa puissance ? Cette réflexion suffit à ceux qui sont assez sages pour savoir ignorer, et dont la simplicité fait la sûreté et le repos, s'en rapportant à Dieu sur les moyens d'accorder ce qu'il a fait avec ce qu'il a dit.

« Nous remarquerons, avant de terminer cet article, que le récit de Moïse, sur la création, que nous venons de voir s'accorder si bien avec la nature, est aussi conforme avec les traditions les plus constantes de l'antiquité. C'est un fait, dit M. de Pouilly (1), qui est attesté par tous les peuples de la terre, que le monde a eu un commencement. On trouve cette tradition dans l'ancienne Egypte, dans la Chaldée, dans la Perse, dans l'Inde, dans la Judée, à Siam, à la Chine, au Japon, chez les anciens peuples du Nord, enfin dans l'ancienne Grèce. Si nous traversons la mer du Sud, nous entendons la même voix au Pérou, au Mexique et dans toutes les îles. Or cette tradition ancienne et universelle, et qui a rapport à un fait qui pouvait difficilement être inventé est, parfaitement d'accord avec l'histoire de la création donnée par Moïse, qui non-seulement nous dit que le monde a eu un commencement, mais qui va même jusqu'à nous en fixer l'époque. La division de la semaine en sept jours, reçue chez tous les peuples et dans tous les pays, est encore une de ces traditions anciennes qui doivent remonter jusqu'à l'origine du genre humain : or cette tradition est parfaitement d'accord avec la narration de Moïse, qui nous dit que Dieu travailla pendant six jours et se reposa le septième. Diderot la regardait même comme une preuve sans réplique du récit de Moïse ; et elle fait tant d'impression sur les lettrés de la Chine, que quand on la leur propose, ils en restent comme interdits. Grotius a fait voir, dans son *Traité de la vérité de la religion chrétienne* (2), que le récit de Moïse sur la création se trouve confirmé par les traditions des Phéniciens dans Sanchoniathon, des Egyptiens dans Diodore de Sicile, des Indiens dans Mégasthènes et

(1) *Mémoire de l'Académ. des bell. lett.* tom. VI.

(2) Ce traité de Grotius est très-estimé ; Voltaire a eu ses raisons pour le déprimer, il était trop évidemment partie intéressée pour être juge, et sa critique est au moins suspecte. Il n'en est pas ainsi des éloges de Saint-Évremont qui, malgré son épicurisme, faisait grand cas du traité de Grotius. Ecrit originairement en latin, il a été traduit par l'abbé Goujet. (*N. du R.*)

Strabon, des Grecs dans Linus, Hésiode, Epictète, Anaxagore, Platon, etc. Toutes les cosmogonies des anciens peuples ont quelque ressemblance avec celle de Moïse, ou plutôt ne sont que le récit de Moïse défiguré par les idées superstitieuses des idolâtres ou les rêveries de l'ancienne philosophie; et ce n'est que dans le premier chapitre de la Genèse qu'on peut trouver la clef de tous les systèmes intelligibles formés des traditions anciennes mêlées aux erreurs de la philosophie et aux fictions de la Mythologie. (Voy. Bryant, William Jones, et Morice.)

» Il faut remarquer encore que la cosmogonie mosaïque est, de toutes les cosmogonies anciennes, celle qui est la plus conforme aux découvertes physiques. Moïse dit qu'au commencement la terre était vide et sans forme, et toute couverte d'eau, ce qui pouvait bien signifier que la terre, dans son état primitif, était pénétrée par l'eau, qui tenait ses parties en dissolution; et voilà ce qu'a dû être la terre, non-seulement d'après les traditions des peuples, mais encore d'après les plus célèbres naturalistes, Dolomieu, Pini, Saussure, etc. Cet état de fluidité de la terre que suppose la Genèse, explique encore naturellement l'aplatissement de la terre vers les pôles. Il n'y a qu'à supposer que Dieu, en la créant, lui imprima un mouvement de rotation : ce mouvement, combiné avec l'attraction, a dû nécessairement amener la forme sphéroïdale de la terre et son renflemment vers l'équateur.

» Moïse dit que la lumière fut créée avant le soleil; et cette assertion de l'écrivain sacré n'est contraire à aucun des systèmes de physique, car tous admettent un fluide lumineux indépendant de la lumière du soleil.

» Moïse dit que Dieu fit une substance étendue, propre à séparer les eaux des eaux : or cette substance étendue pourrait être l'atmosphère, dont l'usage principal est de recevoir et d'élever toutes les vapeurs qui s'exhalent de la terre.

» Moïse fait naître les arbres, les plantes et les fruits avant la création du soleil; et sa narration, que devaient contrarier les idées populaires, est conforme aux lois de la nature qui n'a besoin que de la lumière et du calorique, déjà créés au premier jour pour opérer la germination de tous les végétaux (1).

---

(1) M. Ad. Brongniart, par ses recherches sur les végétaux fossiles, a été conduit à une hypothèse bien ingénieuse, sur la composition de l'atmosphère selon les époques primitives de sa formation : il pense que

» Moïse nous dit qne les poissons furent formés de l'élément de l'eau ; les animaux de celui de la terre ; et les oiseaux, de l'un et de l'autre élément : c'est-à-dire, que les parties aqueuses et terrestres sont également réparties dans l'oiseau ; tandis que les parties aqueuses dominent dans les poissons, et les terrestres dans les quadrupèdes. La création simultanée des poissons et des oiseaux semble expliquer les analogies frappantes que la zoologie découvre tous les jours dans leur organisation.

» Moïse nous dit que les plantes furent créées en premier lieu ; ensuite les poissons et les oiseaux, enfin les quadrupèdes : or cet ordre de création est attesté par les phénomènes géologiques, puisque l'observation prouve que les débris des quadrupèdes se trouvent en général plus rapprochés de la surface de la terre que ceux des poissons et des oiseaux, de manière que ces dépouilles végétales et animales suivent dans leurs degrés de profondeur l'ordre des jours ou époques de la création, tels que Moïse les a déterminés. Cette conformité du récit de Moïse avec les faits géologiques a fait dire au célèbre Cuvier que *de toutes les cosmogonies celle de Moïse seule est conforme à la nature* (1).

---

l'acide carbonique y était beaucoup plus abondant qu'à l'époque actuelle, et y entrait peut-être pour sept ou huit centièmes, il explique par là la grande activité de la végétation anté-diluvienne, les dimensions énormes des végetaux fossiles, la formation de ces immenses couches de houille et de tourbe, enfin, l'absence des animaux aériens à sang chaud, qui ont besoin d'un air plus pur. Voyez le *Résumé de Météorologie*, par M. Bailly de Merlieux. 1820, in-32. (*N. du R.*)

(1) « C'est une chose admirable, dit ailleurs le même naturaliste, » que les dépôts suivent absolument, dans les degrés de leur enfonce- » ment dans le sein de la terre, l'ordre des jours où les substances » auxquelles elles ont rapport furent créés d'après le récit de Moïse. » (*Recherches sur les ossemens des quadrupèdes fossiles*, tom. 1er.)

Un savant minéralogiste et un physicien distingué de nos jours, M. Beudant, fait la même remarque. Il divise les dépôts immenses de matières qui composent les couches du globe en trois époques. « Le premier de ces deux dépôts, dit-il, repose sur les montagnes primitives, ils ne renferment, et sur-tout dans la partie inférieure, qu'un très-petit nombre de débris de corps organisés, qui consistent principalement en végétaux ; mais dans des couches plus élevées, on trouve quelques restes de poissons, de reptiles et de coquillages, dont les espèces, et souvent même les genres, sont très-différens de ceux que nous rencontrons dans les dépôts de deux époques suivantes, et de ceux qui vivent actuellement sur notre globe.

» Moïse dit que la lumière était créée dès le premier jour, et il ne place la création du soleil qu'au quatrième; donc la lumière primitive n'est point une émanation du soleil. C'est cependant la présence de cet astre qui rend tous les objets visibles, et tous les objets disparaissent avec lui. Moïse avait-il donc le télescope d'Herschel, pour savoir que la masse du soleil était opaque et obscure

---

» Les seconds dépôts ou la formation de grés rouges et de grés houiller, reposent évidemment sur les premiers, et enveloppent même souvent de toutes parts les montagnes plus anciennes. On y trouve une grande quantité de débris organiques de plantes, de poissons, de mollusques, qui offrent aussi des caractères particuliers.

» Enfin on arrive à une troisième époque de bouleversement, à celle qui a creusé nos vallés actuelles au milieu des roches primitives et des dépôts précédens; elle a accumulé de nouveaux débris par dessus lesquels se sont déposées ces couches immenses de calcaire sableux et coquillers dont les environs de Paris nous offrent un exemple frappant, et que l'on trouve dans un grand nombre de lieux différens. La quantité de débris organiques que cette époque nous présente est immense, et ce sont ceux qui se rapprochent le plus des êtres qui vivent ou végètent actuellement sur notre terre. Une circonstance bien remarquable, c'est que c'est absolument dans les débris amoncelés par cette dernière catastrophe, que se trouvent les ossemens de quadrupèdes et d'oiseaux; il n'en existe aucun dans les débris accumulés dans les époques précédentes, où l'on ne trouve que des animaux aquatiques, ou dits végétaux.... Mais ce qui est plus remarquable encore, et qui ne peut manquer de conduire à de profondes méditations, c'est que l'apparition des quadrupèdes et des oiseaux, suivant l'ordre de la création que nous retrace la Genèse, n'a eu lieu qu'après celle des végétaux et des animaux aquatiques, des poissons et des reptiles, c'est-à-dire précisement dans l'ordre où leurs dépouilles se présentent au milieu des terrains; concordance extraordinaire qui ne peut être l'effet du hasard, et qui en nous conduisant à admettre des faits que les livres saints ont voulu nous cacher, nous entraîne aussi à reconnaître dans les détails qu'ils nous ont laissés, une profondeur de connaissances, qui contraste d'une manière frappante avec l'ignorance des temps où ils ont été dictés. La géologie nous indique des bouleversemens avant la création des mammifères, mais elle nous en montre aussi un qui a eu lieu évidemment depuis leur existence; rien ne s'oppose, et tout, au contraire, conduit à ce qu'on admette que cette dernière catastrophe est celle dont la Genèse nous a donné à la fois la cause et les détails, et dont on retrouve, sous diverses formes, la tradition chez tous les peuples. »

Voyage minéralogique et géologique en Hongrie, pendant l'année 1818 par F. S. Beudant, Paris, in-4°, tom. 2, pag. 358. 1822.

au centre d'une atmosphère en perpétuelle incondescence? Moïse avait-il épuisé la science des Newton, des Prietsley, des Saussure, des Lavoisier, des Deluc et des Delomieu?

» Il faut enfin remarquer, que l'œuvre des six jours a toujours fait l'admiration des sages et des philosophes : il a été commenté par S. Basile, S. Ambroise, S. Augustin, S. Jean Chrysostôme; c'est-à-dire par les beaux génies, par les plus éloquens de tous les Pères : il a été développé par le grand Bossuet dans ses *Elévations sur les Mystères*, et dans son éloquent *Discours sur l'histoire universelle :* il a été cru et révéré par Descartes, Newton, Leibnitz, Euler et Bacon; ce dernier réduisait toute la science humaine à l'explication de l'œuvre des six jours, et le donnait comme le principe de toutes ses connaissances : enfin le savant Deluc le regarde comme une démonstration rigoureuse de la révélation. »

Résumons : le voile qui couvrait les anciens temps est déchiré; les monumens des peuples et ceux de la nature sont également connus; les deux flambeaux de l'histoire, la chronologie et la géographie, jettent d'éclatantes lumières; toutes les méthodes, tous les instrumens sont perfectionnés, et l'on sait de quelles importantes découvertes se sont enrichies de nos jours la physique, l'astronomie, toutes les sciences exactes, et les diverses branches de l'histoire naturelle. Eh bien! loin de pâlir devant ce faisceau de lumières, jamais les vérités saintes ne brillèrent d'un plus vif éclat. C'est contre les monumens les plus authentiques de tous les anciens peuples; c'est contre le témoignage de la nature elle-même dans ses phénomènes les plus directs, que viennent aujourd'hui s'émousser et tomber les traits que la mauvaise foi, le faux bel-esprit, l'ignorance et le demi-savoir lançaient depuis un siècle contre nos livres saints. Venez et voyez, pouvons-nous dire à l'incrédule, venez et voyez tracées dans les cieux, empreintes sur toutes les parties du globe, dans les entrailles de la terre, et jusqu'au plus profond des abîmes, ces vérités dont vous fîtes, dans votre ignorance, le sujet de vos sacriléges railleries. Venez et voyez cette préexistence de la lumière au soleil; cette production des végétaux, antérieure à la formation de l'astre qui féconde la nature : cette terre ensévelie sous les eaux et rendue à l'homme. Il n'y a pas fort longtemps, ces faits et plusieurs autres que vous regardiez comme absurdes ou comme impossibles, sont aujourd'hui rigoureusement démontrés. Venez et voyez tomber et s'éteindre devant ses nouvelles lumières que nous offre la nature plus soigneusement observée, tous

les efforts que vous fîtes pour affaiblir la vérité du déluge mosaïque. Des sommets des montagnes aux profondeurs des abîmes, tout atteste que la mer a séjourné sur nos terres, qu'elle ne les a point abandonnées successivement et par une retraite lente et graduelle, mais qu'elle s'est retirée dans une seule révolution (1), et par un mouvement soudain, comme le dit Moïse. Tout atteste enfin que nos terres sont nouvelles, et qu'il n'y a pas long-temps qu'elles ont été données à l'homme pour habitation. A ces faits reconnus aujourd'hui par les plus célèbres naturalistes, joignez les traditions de tous les peuples de la terre, d'après lesquelles ils descendent tous d'*une famille qui fut sauvée des eaux par un Etre supérieur* (2), et vous aurez une démonstration rigoureuse de la vérité du déluge mosaïque, et de l'époque que l'historien juif assigne à cette grande catastrophe du genre humain.

---

(1) C'est l'opinion de Saussure, qui donne à cette révolution le nom de *débâcle*.

(2) Voyez l'*Analyse de l'ancienne mythologie* par Bryant ; les *Antiquités indiennes*, et l'*Histoire de l'Indostan*, par Thom. Maurice ; l'*Histoire de la Terre*, par Ph. Howard, et les *Recherches asiatiques*. Outre la tradition sur le déluge, on trouve dans les annales de presque tous les peuples, des traces nombreuses des récits contenus dans la Genèse ; la plupart de ces coïncidences sont connues ; nous en avons indiqué plusieurs dans le septième numéro des *Annales* (voyez *Recherches asiatiques*). [*Nouv. Conserv. Belg.*, tome III, pag. 334 et suiv.] Il en est une autre qui nous a frappés, et qu'on n'a peut-être pas assez remarquée ; c'est le nombre précis des générations humaines placées par Moïse, entre la création et le déluge, nombre qu'on retrouve à la tête des annales d'un grand nombre des peuples. Les Chinois comptent dix générations de Fohi à Ju, qui forment la première dynastie de leurs empereurs. Les Perses en comptent le même nombre depuis Soliman Hoki, à Kê Kobad, chef de leur seconde race. Sanchoniathon, phrygien, parle de même de dix générations des dieux ou des demi-dieux, placés entre Uranus et la race présente des mortels. Bérose le chaldéen en compte le même nombre avant le déluge. Les Egyptiens en disent autant des Atlantides avant cette époque. Les Tartares et les Arabes renommés pour leur simplicité et l'attachement qu'ils ont pour leurs généalogies et leurs traditions, ont non-seulement conservé le souvenir de ces dix générations, mais de concert, quoique séparés par d'immenses distances, ils donnent à plusieurs de leurs rois anté-diluviens, aussi bien qu'à leurs successeurs immédiats, les mêmes noms qu'ils ont dans la Genèse. Voir l'*Histoire universelle* des Anglais.

(*N. du R.*)

Or, souffrez que je vous le demande : un pâtre (1), qui, dans un petit coin de l'Arabie, donne à la nation dont il est devenu le chef une religion sublime dans ses dogmes, pure dans sa morale, raisonnable dans ses rites, et qui, seule de toutes les religions de la terre, enseignait l'unité, la spiritualité de Dieu ; un pâtre qui laisse à son peuple une législation à laquelle on n'a rien ajouté, de laquelle on n'a rien retranché, et qui, toujours la même depuis tant de siècles, continue, malgré l'univers conjuré, de gouverner et de maintenir en corps de nation un peuple répandu sur la terre, et qui, dispersé au milieu des autres peuples, parle dans tous les pays sa langue maternelle, s'entend d'un bout de l'univers à l'autre, et forme au milieu des nations une nation à part, et aussi distincte que lorsqu'elle habitait la Palestine, sous ses juges ou sous ses rois ; un pâtre enfin qui, traçant l'histoire du monde, fixe la date de sa création, décrit jour par jour la manière dont s'est formée chaque partie de ce monde, nous apprend les généalogies des premiers hommes, les établissemens des anciens peuples, la naissance des arts, etc., sans qu'on puisse trouver un seul monument des peuples, un seul monument de la nature, qui force de reculer ou d'avancer les époques qu'il a déterminées : sans qu'on puisse trouver ni dans la physique ni dans l'astronomie, ni dans aucune des parties de l'histoire naturelle, rien qui contredise la manière dont il assure que furent formés les cieux, la terre et tout ce qu'ils renferment. Je le demande : comment ce pâtre législateur, au milieu de la plus monstrueuse idolâtrie, au milieu des superstitions les plus absurdes et les plus barbares, sut-il donner à son peuple une religion si pure (2) et des lois si sages ? Com-

---

(1) Moïse passa quarante ans dans le pays de Madian, occupé à paître les troupeaux de son beau-père.

(2) Tout le monde connaît le magnifique hommage que rend Tacite à la religion juive; nous croyons devoir rapporter ici les réflexions que M. Burnouf fait sur ce passage : « *Judæi mente sola, unumque numen intelligunt.* Cette phrase et les suivantes sont une magnifique réfutation du mal que Tacite vient de dire du culte hébraïque. Et comme le style de l'historien s'élève, avec le sujet, à l'enthousiasme calme, mais profondément senti, avec lesquels il énumère les attributs de ce Dieu unique et immatériel, de ce Dieu suprême, éternel, immuable, qui ne mourra jamais, on voit que sans les liens qui l'attachent aux vieilles divinités du Capitole, ce serait là sa Divinité. C'est pour avoir entrevu ce Dieu souverain, et l'avoir obscurément annoncé dans les philosophiques

ment sut-il inspirer pour sa législation cet attachement inviolable que ni la ruine de la république, ni la dispersion des tribus, ni les persécutions, ni le mépris des peuples n'ont pu arracher du peuple d'Israël? Et par quel art ce pâtre historien a-t-il parfaitement connu les premiers événemens du monde, déterminé toutes les *grandes origines*, et surpris, pour me servir de vos expressions, la nature sur le fait? Moïse ne fut qu'un législateur, un historien humain! On peut le dire de bouche en bouche; mais je doute qu'un homme dont la raison est saine, et le cœur libre de passions, puisse jamais le croire et le dire sérieusement; et si j'ajoute que toutes les grandes découvertes, qui ont eu lieu de nos jours dans la physique, dans l'astronomie, dans l'histoire de la nature, et dans celle des anciens peuples, rendent hommage de concert à chacune des assertions de cet homme extraordinaire, ne sera-t-on pas forcé de conclure que rien n'est plus raisonnable ni même plus conforme à l'état présent de nos connaissances et aux progrès de nos lumières, qu'une adhésion franche aux vérités qu'il nous propose? Rejeter aujourd'hui la cosmogonie mosaïque, c'est montrer qu'on n'est à la hauteur de son siècle ni en physique ni en histoire naturelle; c'est donner la preuve d'une instruction extrêmement bornée, ou d'une mauvaise foi qu'il n'est plus possible de voiler. Et d'autre part, comme il est évident que Moïse, qui proclama le premier ces vérités géologiques, ne put les connaître par des moyens purement naturels, un bon esprit ne balancera point à conclure que le récit de Moïse est non-seulement véritable, mais de plus qu'il est surnaturel et divin; c'est-à-dire qu'il est le produit ou d'une révélation immédiate, ou d'une tradition dont la puissance créatrice est elle-même la source nécessaire. Ainsi, comme le soleil, à mesure qu'il s'élève sur l'horizon, chasse, dissipe ces vapeurs et ces nuages formés dans l'ombre de la nuit, et qui menaçaient d'obscurcir l'éclat du jour, de même dans ce progrès des

---

entretiens, que Socrate but la cigüe chez le peuple le plus éclairé de la terre; et l'existence de ce Dieu était chez les Hébreux le dogme fondamental! voilà le trait caractéristique de l'antique religion d'Israël; voilà ce qui la rend digne d'avoir servi de fondement à cette religion plus sublime encore, plus spirituelle, plus dégagée des formes extérieures et grossières, qui a renouvelé la face du monde, et qui est, pour ainsi dire, la vie et l'âme de la civilisation moderne. » Voyez l'excellente traduction de M. Burnouf; Paris, 1829; t. 5, p. 509.
(*Note du R.*)

lumières et des sciences naturelles dont notre siècle s'honore, se sont évanouis successivement toutes les difficultés qu'une orgueilleuse ignorance, le demi-savoir et le libertinage de l'esprit et du cœur avaient élevées contre nos livres saints. Une connaissance superficielle de la nature peut conduire à l'incrédulité; une instruction plus vaste, plus profonde, plus solide, attache étroitement à la religion. Buffon fut un *philosophe*, et Deluc un fervent chrétien (1).

H. de C.

(*Annales de Phil. chrét., tom. III, p.* 195 *et* 255.)

ACCORD DE LA GÉOLOGIE ET DE LA GENÈSE, RELATIVEMENT A LA CRÉATION.

L'antiquité de la terre, que tendent à prouver les recherches géologiques, peut se concilier naturellement avec l'époque assez récente de la création, indiquée par Moïse.

Nous l'avons dit plusieurs fois et nous le répéterons de nouveau, nous n'adoptons positivement aucun système de géologie; cette science n'est pas faite encore; elle se compose d'une masse de faits bien constatés sans doute, mais qu'il est impossible jusqu'aujourd'hui d'expliquer et de coordonner de manière à élever un édifice scientifique complet. C'est ce qui rend compte de la multitude et de la divergence des théories de la terre publiées jusqu'ici.

Parmi ces théories la plupart confirment nos croyances, quelques-unes les attaquent. Notre but est de présenter succinctement les premières et de réfuter les secondes, lorsque les objections qu'elles opposent à la vérité de nos livres saints peuvent présenter quelque apparence de vraisemblance. Mais nous ne nous chargeons pas de concilier entre elles celles de ces opinions qui se contredisent. Notre but est rempli, pourvu que nous montrions qu'elles se concilient avec le récit de la Genèse, ou qu'elles présentent une des manières d'interpréter les paroles de Moïse, relativement aux

(1) *De la vérité de la Religion chrétienne à l'usage des gens du monde.*

grandes époques du monde. C'est ce que nous allons voir en présentant un résumé de l'ouvrage de M. Bonnaire-Mansuy sur ce sujet (1). Cet auteur a eu pour but de prouver que *l'antiquité incontestable des matériaux dont notre monde est formé se concilie naturellement avec l'époque récente de la création indiquée dans la Genèse.*

On voit par là que cet auteur a abordé la plus grave des difficultés qui s'élèvent dans l'étude comparative des faits géologiques et de l'histoire de la création, rapportée par la Bible. Voici l'exposé de ce système; nous le discuterons ensuite :

Lorsque sur la voie romaine, dit-il, un chêne antique frappé par la tempête tombe déraciné et laisse à découvert le tombeau sur lequel il fut planté, je reconnais, dans les débris empreints de vétusté qu'il livre à mes regards, des vestiges dégradés d'une génération éteinte. Ces ossemens corrodés, et cette vieille armure me prouvent que long-temps avant la génération contemporaine il a existé des guerriers parmi les hommes. Ces fibules, cette lance, ce bouclier rongés et incrustés par la rouille attestent l'antiquité du monument. Des pointes, des lames et des plaques indiquent que l'équipement du guerrier dont elles environnent la dépouille, différait essentiellement de celui des soldats de nos jours. L'absence des armes à feu dans ce tombeau, et la présence, au contraire, d'une armure complète qui n'est point en rapport avec les armes modernes, me font conclure que la construction de ce sépulcre est antérieure à l'invention de la poudre.

Ainsi, continue M. Bonnaire-Mansuy, suppléant autant que possible par le raisonnement au défaut d'une inscription qui m'instruirait de l'époque à laquelle ce guerrier fut inhumé, je trouve par la comparaison des circonstances qui l'accompagnent des indices de son antériorité à l'invention des armes employés en Europe depuis plus de quatre siècles. Je demeure donc convaincu que la construction de ce tombeau date au moins de quatre cents ans, mais je ne supposerai jamais que l'arbre sous lequel il se trouvait placé soit plus ancien que ce tombeau lui-même, parce qu'il serait absurde de dire que la plante a précédé le sol.

M. Bonnaire-Mansuy trouve que cette comparaison s'applique en tout point à l'histoire des fossiles. Voici comment il établit cette

---

(1) *Cosmogonie ou de la formation de la terre et de l'origine des pétrifications*; in-8°.

analogie. Lorsqu'après un orage dévastateur je parcours, dit-il, les ravins dont l'eau impétueuse a sillonné le coteau, je reconnais dans les fossiles pétrifiés qu'elle a mis à nu les vestiges de corps organisés dont les races sont éteintes.

Les fragmens de quadrupèdes, d'animaux de tout genre, de coquillages incrustés et identifiés avec la pierre que le soleil éclaire pour la première fois me prouvent qu'avant la formation de cette terre et des êtres dont elle est peuplée, il a existé des quadrupèdes, des plantes, des poissons, des oiseaux et des coquillages. L'état de pétrification et de cristallisation de ces débris, de ces bois, de ces coquillages, atteste l'antiquité de leur gissement. La conformation extraordinaire des os, des dents, ou des coquilles de ces animaux fossiles et la taille gigantesque de quelques-uns, indiquent que les races pétrifiées ne sont pas les souches des races vivantes dont au contraire elles différaient pour la plupart essentiellement.

L'absence de débris humains et d'aucun ouvrage de main d'homme parmi les fossilles qui présentent une quantité innombrable d'animaux terrestres, fluviatiles et marins dont les espèces exterminées n'ont pas été reproduites lors de la création de la terre de l'homme, me fait conclure que l'enfouissement et la pétrification de ces animaux fossiles est antérieure à la création de l'espèce humaine et des animaux qui habitent le même monde qu'elle.

Ainsi, suppléant autant que possible par le raisonnement au défaut d'une révélation qui instruirait de l'époque à laquelle ces animaux fossiles ont été exterminés, enfouis et pétrifiés, M. Bonnaire trouve par la comparaison des caractères anatomiques qui les distinguent des races vivantes, des indices suffisans qui lui révèlent que leur pétrification est antérieure à la dernière création.

Il pense avec raison que l'état des fossiles pétrifiés ne saurait être attribué à l'action des eaux incrustatrices, puisque les couches profondes de la terre dans lesquelles ces fossiles sont ensevelis, ont dû être formées avant que les fontaines chargées de sédimens pierreux fussent organisées dans les interstices de ces mêmes couches. Selon lui, l'absence des antropolithes qu'il regarde comme incontestable, ainsi que celle de tant d'espèces d'animaux contemporains de l'homme, est une preuve incontestable que ces corps organisés ont été pétrifiés et enfouis avant la dernière création (car il en admet deux), et qu'ils lui sont absolument étrangers ; et quand il serait vrai, ajoute-t-il, que quelques-unes des espèces vé-

gétales ou animales fossiles fussent identiques avec des espèces existantes sur notre terre, cela ne prouverait rien contre ma conclusion, parce qu'il est possible que Dieu ait jugé convenable de reproduire quelques-unes des espèces qu'il avait anéanties. Mon opinion subsiste donc dans toute sa force, puisque la majorité des espèces fossiles ne se trouve pas sur notre globe, et que la plupart de nos animaux terrestres ou marins n'existent réellement pas parmi les fossiles, ce qui constitue deux créations bien distinctes.

Après cela, M. Mansuy examine si les deux créations qu'il a admises, se sont succédé sur le même monde.

Pour anéantir la première, il eut suffi que les mers envahissent les continens; par ce moyen les animaux marins eussent péri sur la vase desséchée, et les animaux terrestres eussent été détruits par submersion. Mais alors les débris de ces espèces primitives fussent restés à la surface de la terre, et on ne les retrouverait ni pétrifiés, ni enfouis dans les couches inférieures.

On invoquera peut-être les tempêtes, les tremblemens de terre, les éruptions des volcans, etc., afin d'enfouir les débris de la première création. Mais quelle puissance invoquera-t-on pour pétrifier ensuite ces mêmes débris? car les ruines de Pompeïa et d'Herculanum ont appris que les enfouissemens ne pétrifient pas. En vain chargerait-on les eaux de la mer du soin d'opérer cette pétrification; elles ne peuvent produire elles-mêmes le plus petit caillou.

Supposerait-on que les eaux d'autrefois ont possédé la vertu exclusive et temporaire de faire de la pierre, ce serait tomber dans l'absurde. Attribuerait-on au feu la formation des couches solides de la terre. Nos chimistes répondront que des calcaires ne sont pas de la lave. Au surplus, si quelqu'un prétend reconnaître dans les fluides existans les agens pétrificateurs, ils sont à sa disposition; qu'il fasse de la pierre, et M. Bonnaire-Mansuy s'avouera vaincu par cette démonstration.

On peut bien fabriquer un ciment solide, plus dur même que certaines pierres, on peut aussi imiter la lave par des concrétions chimiques, mais on ne parvient point à fabriquer de véritables pierres, des silex. Le feu, l'air, l'eau, et les gaz analogues capables d'opérer quelques concrétions secondaires ne sont pas véritablement des pétrificateurs. Ce serait donc en vain que l'on tenterait par leur moyen de produire des pierres semblables aux

pierres naturelles qui composent les rochers et les couches solides de la terre.

La présence des corps organisés dans les couches de pierre, dénote que ces pierres ont été composées d'une pâte liquide capable d'immerger ces corps et de les pénétrer de sa propre substance. Un agent inconnu a donc tenu cette pâte *lapidifique* en dissolution au défaut des fluides actuels qui en sont incapables? Cet agent originel que notre auteur admet pour expliquer les pétrifications, forme ce qu'il appelle le *fluide incubateur.* Il donne à ce fluide la propriété de détruire la cohésion qui unissait les molécules lapidifiques et métalliques; mais il ne lui donne sur les substances végétales et animales qu'une action imprégnative, fondé sur ce que certaines pétrifications ont conservé les formes les plus délicates d'êtres organisés.

D'après M. Bonnaire-Mansuy, il n'y a nul doute que la première création des plantes et des animaux appartenait à un premier monde avec lequel elle a été détruite, puisque notre planète n'est composée que de leurs débris. Si cette première création eût existé sur notre terre, ses débris ne se seraient enfouis que dans la couche superficielle, laquelle formerait une croute de pierre stérile et inhabitable, le fluide incubateur ayant été éteinte après l'avoir dissoute.

L'idée que les couches compactes de la terre n'étaient que des dépôts successifs de la mer a dû naturellement se présenter à l'esprit des naturalistes et leur être suggérée par la présence de corps marins dans ces mêmes couches, qui, pour la plupart, sont horizontales, et dont l'état antérieur de liquidité paraît indubitable. Ces auteurs auraient raisonné d'après les lois actuelles de la nature, s'ils n'avaient pas donné aux eaux de la mer des vertus lapidifiques, dont elles n'ont jamais pu être douées.

Voilà à peu près quel est le système de M. Bonnaire-Mansuy. Pour lui la terre est un *édifice nouveau construit des débris d'un monde antique.* Les êtres organisés, ensevelis dans ses entrailles, ne sont pas les enfans de sa surface. Ils vivaient dans ce premier monde dont elle présente les dépouilles. La terre actuelle est la terre spéciale de l'homme, c'est pourquoi, dit M. Mansuy, parmi les débris accumulés dans son sein il ne s'en trouve aucun appartenant à l'espèce humaine.

Notre auteur croit encore que la formation de la terre actuelle est due non-seulement au bouleversement de la terre primitive,

mais encore à une catastrophe semblable arrivée à la lune. Les décombres qui composent les couches meubles de la terre et les nombreux cailloux granulés dont son sol est comme parsemé, sont des preuves, d'après lui, que ces corps sont tombés d'en haut, c'est-à-dire de la lune, dont le globe paraît comme dépouillé et abrupte. Il pourrait s'appuyer aussi des pierres tombées du ciel, phénomène assez fréquent.

Le système de M. Mansuy est un de ceux qui concilient le mieux les traces d'antiquité de la terre avec la date assez récente assignée par Moïse au monde actuel. Mais il admet comme certains plusieurs faits qui sont loin de l'être autant qu'il le pense. 1° Il regarde comme prouvé qu'il n'existe point d'hommes fossiles ; il est vrai que c'est l'opinion de presque tous les géologistes, et entre autres, du célèbre Cuvier, qui a démontré qu'on s'était trompé jusqu'ici dans la détermination des caractères de quelques débris antiques regardés à tort comme des fossiles humains; mais, depuis les derniers travaux de cet auteur, nous avons fait connaître dans ce journal quelques restes qui paraissaient bien appartenir à l'espèce humaine. Nous avouerons que plusieurs hommes versés dans ces matières n'ont pas partagé notre opinion à cet égard, et, malgré nos doutes, nous consentirons à admettre l'opinion généralement admise jusqu'aujourd'hui.

2° M. Mansuy admet encore que les ossemens fossiles trouvés jusqu'ici appartenaient à des animaux dont les espèces n'existent plus. Les belles recherches de M. Cuvier prouvent l'inexactitude de cette assertion. Il suffit d'ouvrir le grand ouvrage de cet auteur pour s'assurer qu'il a retrouvé les espèces encore vivantes aujourd'hui de plusieurs animaux fossiles; il en est un grand nombre, il est vrai, qui ne peuvent pas se rapporter à celles qu'on est parvenu à connaître.

A l'exception de ce fait, qui ne peut point d'ailleurs ébranler la théorie de M. Mansuy, nous reconnaissons volontiers que cette théorie s'accorde mieux que beaucoup d'autres avec les faits géologiques. Car, d'un côté, nous voyons des caractères évidens d'énormes bouleversemens dans la nature, tels que des déchiremens, des fractures de masses de terre, des inclinaisons diverses des couches qui composent le globe, des quantités prodigieuses de débris d'êtres organisés terrestres ou marins, souvent transformés en silex, ou placés au milieu des pierres les plus dures ; d'un autre côté, la multitude des couches de la terre paraissent établir une

antiquité du globe supérieure à celle qu'une interprétation commune lui assigne, d'après la Genèse.

On attribue généralement tous les signes de bouleversement que présente la terre au déluge universel; les pétrifications des êtres organisés sont regardées généralement comme des médailles de cette grande catastrophe. M. Mansuy ne partage point cette opinion. Il pense que le déluge de Noé n'a pas pu produire tous ces changemens; d'abord parce que l'eau n'ayant aucune action chimique sur les silex, n'a pu les dissoudre et les transformer en pâte, comme la chose a dû nécessairement avoir lieu, pour expliquer les pétrifications; en second lieu, parce que le récit de Moïse ne donne aucun lieu de supposer que le déluge ait bouleversé la surface de la terre. Il fait plutôt augurer le contraire. Il est dit, en effet, que la colombe que Noé lâcha en dernier lieu pour connaître l'état de l'inondation revint dans l'arche avec une branche d'olivier. Or, si le sol avait été lacéré et déchiré, comme le feraient croire les pétrifications et les animaux fossiles, bien certainement les végétaux auraient péri, et comme il n'est pas dit que Noé ait renfermé avec lui dans l'arche les plantes qui croissent à la surface du sol, il en serait résulté que la terre serait restée stérile. L'histoire sacrée et profane nous prouve le contraire.

En admettant cette opinion, on serait obligé de reconnaître avec M. Mansuy que les fossiles, du moins ceux qui occupent les couches un peu profondes de la terre, ne sont point le résultat du déluge universel. Mais alors comment expliquer leur formation? Admettrons-nous avec notre auteur deux créations opérées à des espaces de temps très-considérables, l'une d'un monde primitif, l'autre des êtres désignés comme l'œuvre des six jours?

Pour cela, étudions avec soin les paroles de Moïse sur la création et voyons si elles peuvent permettre cette explication. Plusieurs auteurs avaient déjà soutenu l'opinion de M. Bonnaire-Mansuy, c'est-à-dire que la création de la terre était antérieure à l'ouvrage des six jours. Comme il n'est pas possible de mieux traiter cette question, nous allons donner quelques fragmens de ces auteurs, en regrettant de ne pouvoir faire connaître ici l'ouvrage de M. Gervais de la Prise, sur ce sujet (1), un des auteurs

---

(1) *Accord du livre de la Genèse avec la géologie et les monumens humains;* Caen 1803.

qui ont les premiers traité cette question dans le sens que nous indiquons ici.

Un autre écrivain, M. Gosselin, s'exprime ainsi (1) : « Est-il vrai que, suivant le récit de Moïse, l'origine de la terre et la naissance du genre humain datent de la même époque? Rien absolument ne paraît favoriser cette interprétation, ou plutôt les paroles de la Genèse indiquent positivement le contraire, puisque, après avoir dit en deux mots, qu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre, elle répond ainsi en forme de narration : *mais la terre était vide et déserte*. Et pourquoi était-elle vide et déserte? si ce n'est parce qu'elle était privée d'êtres vivans et organisés, dont sans doute elle avait déjà été peuplée; car on ne peut être privé des choses qu'on n'a pas encore possédées. Ensuite elle ajoute que cette même terre se trouvait couverte d'eaux, et ces eaux revêtues d'une atmosphère opaque et ténébreuse, ce qui n'annonce certainement point ce chaos où tous les élémens seraient confondus, puisqu'ils sont ici séparés en grandes masses.

» .... Cependant, continue M. Gosselin, on objecte que dans le récit de Moïse on voit paraître la lumière avant qu'aucun astre fût formé, on y voit aussi une distinction du jour et de la nuit avant qu'il existât aucun signe propre à la produire, ce qui est contraire à la nature. »

Mais, croit-on que Moïse eût pris sur lui d'ordonner ainsi sa narration, s'il n'y eût été forcé par une raison supérieure? En effet, on voit que la lumière existait avant qu'il fût question de compter les jours? Et qui a dit que le soleil, la lune et les étoiles ne concourussent point à l'apparition de cette lumière. De ce que ces astres n'étaient point visibles pour la terre, s'ensuit-il qu'ils ne fussent point créés? Il est certain que le feu existait, puisque l'eau était fluide. Or le feu ne se fait-il pas sentir sans donner aucune lumière et la lumière sans la vue d'aucun astre lumineux (2)?

---

(1) *L'antiquité dévoilée au moyen de la Genèse;* 1807.

(2) On n'est pas obligé aujourd'hui de se livrer à beaucoup de raisonnemens pour prouver la proposition que soutient ici M. Gosselin. La science est venue à l'appui de la foi, comme en tant d'autres points. Il est prouvé par les expériences de plusieurs chimistes et physiciens, et surtout par celles de M. Fresnel, que la lumière est indépendante du soleil, qui n'en est que le moteur et non le producteur. Nous consacrerons un article à ce sujet important.

Sans doute le soleil existait puisque Dieu l'avait créé en même temps que le globe céleste ; car qu'est-ce que le ciel dont parle la Genèse au premier verset , si ce n'est cette voûte immense que nous voyons parsemée d'une multitude innombrable de corps opaques et lumineux ? Mais ces astres étaient restés invisibles pour la terre, parce que celle-ci était enveloppée d'une atmosphère si dense que leur lumière ne pouvait la pénétrer, jusqu'à ce que cette atmosphère rendue perméable aux rayons de cette lumière par la parole de Dieu, eût acquis un certain degré de transparence. Avec cette demi-transparence , la terre jouit du bienfait de la lumière, mais sans la vue des corps même qui l'occasionnent ou qui en sont la source. Et comme elle tournait sur son axe, ainsi qu'elle fait aujourd'hui, elle en jouissait successivement par les différens points de sa surface ; de là l'alternative du jour et de la nuit qui peut exister naturellement , sans que le soleil se montre à son tour.

...... Pourquoi donc, réplique-t-on , Moïse affirme-t-il positivement après le troisième jour expiré, que Dieu fit le soleil, la lune et les étoiles pour présider au jour et à la nuit, et qu'il les plaça dans le firmament du ciel, afin qu'ils servissent de signes propres à marquer les temps, les jours, les mois et les années, et qu'il fit tout cela par rapport à la terre, n'est-ce pas ce qui s'appelle placer l'effet avant la cause ? Réduit à épiloguer sur les mots afin de trouver Moïse en défaut, on veut que quand Dieu commande aux luminaires, *sint luminaria*, de montrer leurs disques à la terre, ce soit les créer; comme si d'écarter l'obstacle qui empêche un flambeau d'être aperçu, était lui donner l'existence ; or Dieu, comme nous l'avons déjà dit, n'avait-il pas créé tous ces luminaires, en créant ensemble le ciel et la terre au commencement de toutes choses. Que si Moïse, au quatrième des six jours, ajoute que Dieu voulut qu'ils servissent alors à éclairer la terre et qu'ils fussent pour elle des signes propres à marquer les différentes périodes de temps, comme s'ils étaient faits uniquement pour elle à l'instant, il énonce d'abord un fait, qui est que ces astres étant devenus invisibles pour la terre, l'acte par lequel ils sont devenus visibles, devient pour elle une espèce de création qui les fait sortir du néant à son égard........ Qu'est-ce donc que le globe terrestre d'après le texte de la Genèse ainsi expliqué ? Est-ce une terre peuplée nouvellement, et pour la première fois ? ou une vieille planète très-anciennement habitée, laquelle ayant subi une

grande révolution, a eu besoin d'être régénérée après l'extinction de tout être vivant et organisé ? C'est sur quoi l'Écriture garde le silence et ce que Dieu sans doute a voulu abandonner aux discussions humaines.

Vous donc qui désirez savoir depuis quel temps la terre existe, dit encore M. Gosselin, savans de toutes les nations, creusez, fouillez dans ses entrailles, examinez scrupuleusement toutes les parties dont elle est composée, si vos recherches aboutissent à découvrir qu'elle est aussi nouvelle que le genre humain qui l'habite maintenant, la Genèse ne s'y oppose en aucune manière; si, au contraire, vous trouvez qu'elle est plus ancienne que nous, elle vous l'accorde également, pourvu que vous reconnaissiez qu'elle ne s'est point faite d'elle-même, et qu'elle n'est point l'effet du hasard ou d'une force aveugle et nécessaire.

Avant les auteurs que nous venons de citer, le jésuite Pérerius avait donné la même explication des paroles de Moïse sur la création. Comme sur un pareil sujet, on ne saurait accumuler un trop grand nombre d'autorités, nous allons reproduire ici un passage d'un auteur qui a exposé le système de Pérerius, en y joignant ses propres idées qui sont celles d'un savant également versé dans les connaissances sacrées et profondes, nécessaires pour traiter avec fruit une semblable question. Cet écrivain, c'est M. Genoude, qui a consigné les réflexions que nous allons citer en tête de son excellente traduction du Pentateuque.

« Au commencement de toutes choses, Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire le soleil, les étoiles, les planètes et la terre elle-même. Cette première supposition, dit M. Genoude, n'a rien qui puisse alarmer les orthodoxes, puisque le sentiment commun des interprêtes est que non-seulement la terre, mais les cieux ont été créés dès le commencement, avant l'époque des six jours. Il est vrai que presque tous les interprètes depuis le vénérable Bède, ont cru que les cieux dont il est parlé ici, sont le ciel empyré, la demeure des bienheureux. Mais le jésuite Pérerius, un des plus doctes commentateurs de la Genèse, ne fait pas difficulté de les abandonner en ce point, parce qu'il s'agit évidemment, dans le récit de Moïse, des cieux visibles, des cieux qui font l'ornement de cet univers, de ces cieux qui ne cessent de publier la gloire du Créateur. Il faut donc dire avec lui que les cieux matériels furent créés en même temps que la terre. Or les cieux matériels ne sont autre chose que les astres, puisqu'on a démontré qu'il n'y a plus

de cieux solides, pas même de fluides qui remplissent les espaces célestes, mais un véritable vide. »

« Pérerius dit, à la vérité, que ces astres, quoique créés et disposés en leur ordre présent, n'étaient pas lumineux, puisque la lumière n'était pas faite. Mais comment concevoir les corps lumineux par eux-mêmes, tels que sont le soleil et les étoiles, sans qu'ils envoient la lumière. Enfin des cieux sans astres lumineux ne sont pas des cieux dans le langage ordinaire. »

« Ainsi, en disant que les cieux ont été créés avant l'époque des six jours, on ne dit rien qui ne soit conforme aux interprètes catholiques, ou qui du moins ne soit une conséquence légitime de leurs sentimens. Ce fut vraisemblablement à l'époque de cette création que les planètes furent peuplées d'habitans. Comme leur histoire ne nous intéressait point, Moïse ne nous en a rien appris et il passe de suite à l'état où était notre planète au moment où Dieu voulut la peupler une seconde fois d'êtres vivans, car il paraît qu'une horrible révolution arrivée sur notre globe les avait tous fait périr. Elle était selon la force de l'original, *vastitas*, une vaste solitude semblable à un pays dévasté, *inanitas*, c'est-à-dire selon la force du même original, un lieu où il ne se trouve plus rien de ce qui en faisait l'ornement, comme une maison vide de meubles. La paraphrase d'Oukélos rend ces mots de l'original par *desolata et vacua*, et celle de Jonathan est encore plus expressive, car il traduit ces mots par *vacua hominibus et jumentis*. Jérémie s'est servi des expressions qu'emploie ici Moïse pour décrire l'état où était Jérusalem après sa dévastation par les Chaldéens, et on les trouve aussi employées par Isaïe dans une semblable occasion. Moïse pouvait-il exprimer plus clairement l'état de dévastation où se trouva notre globe après la catastrophe qui avait fait périr ses habitans. Ceux qui ont pensé, avec M. Deluc, que Moïse avait voulu décrire la confusion de tous les élémens qui avait eu lieu avant l'action des lois générales, n'ont pas fait attention que l'auteur de la Genèse suppose les élémens bien séparés, la terre et l'eau qui la couvre, l'air agité par un vent violent; puisqu'il ajoute que la terre était toute submergée, que d'affreuses ténèbres couvraient les abîmes dont elle était inondée, qu'un vent impétueux soufflait sur les eaux. »

« Il est impossible de dire quelle fut la cause de cette révolution première; si ce fut une comète, qui s'approchant trop près, bouleversa notre globe, et le couvrit d'un déluge d'eau; ou si Dieu

n'intervint pas d'une manière immédiate pour opérer cette dévastation. Quoi qu'il en soit de l'état intérieur de notre planète et des causes qui l'avaient produite, que Moïse ne nous apprend que d'une manière très-obscure, il nous montre clairement ce que Dieu fit pour la renouveler et la rendre la demeure des vivans : il commence au premier jour à dissiper en partie les épaisses ténèbres qui la couvraient tout entière : il dit donc, *que la lumière soit;* et cette lumière qui existait déjà dans le soleil et les autres astres que Dieu avait déjà formés en créant le ciel, s'insinue au travers de cette atmosphère dense et opaque qui entourait la terre, et commence à l'éclairer de ses faibles rayons. La supposition que nous faisons ici d'une lumière faible qui commence au premier jour d'éclairer le globe, et que nous disons provenir du soleil, est admise par le docte Pérerius dans son commentaire sur la Genèse; il suppose que quand Dieu fit la lumière, il alluma, pour ainsi dire, le flambeau du soleil qui était comme éteint; mais cette lumière semblable, à celle du crépuscule, était, selon lui, trop faible pour rendre les astres brillans; ce ne fut qu'au quatrième jour qu'elle acquit ce degré de force. Mais qui se persuadera que Dieu ait voulu faire le soleil à deux reprises? N'est-il pas plus simple d'attribuer ces graduations de lumière, non au soleil lui-même, mais aux obstacles qui étaient autour de la terre et empêchaient ses rayons d'y pénétrer? Au reste, au moyen de cette supposition, qui au moins n'a rien d'hétérodoxe, on conçoit aisément ce qui paraissait auparavant contradictoire, que la lumière a pu exister avant le soleil, et qu'il y eut une succession de lumières et de ténèbres, des jours et des nuits, avant qu'il parût dans les cieux. »

« Au second jour, Dieu dilate cette atmosphère peut-être en y envoyant une plus grand abondance de calorique, c'est ce que Moïse, dont il ne faut pas attendre un langage conforme aux nouvelles découvertes, exprime par ces mots : *Fiat expansio inter aquas et dividat aquas ab aquis.* Le résultat de cette expansion et du calorique qui la produit est la vaporisation des eaux, leur ascension dans l'atmosphère et le dégagement d'une partie du globe. »

« Au troisième jour, la masse des eaux qui couvrait encore notre globe était diminuée, mais il s'en fallait encore beaucoup qu'il fût entièrement dégagé. Dieu creusa alors, par des ruptures et des affaissemens, un lit immense et profond. Bientôt, par leur tendance naturelle, les eaux se précipitent dans ces cavités, et notre continent paraît. Le même jour, Dieu revêt le continent desséché d'une

agréable verdure ; il ordonne à la terre de produire des arbres et des arbres fruitiers. »

« Jusqu'au quatrième jour, une sombre lumière, semblable à celle que nous recevons dans les jours nébuleux, avait éclairé la terre, mais avant de créer les animaux, il convenait de rétablir l'astre du jour dans son ancien domaine. Le jour devait être marqué par l'apparition de ce brillant luminaire, la nuit devait être éclairée par la lune et les étoiles. Aussi le Seigneur ordonna-t-il au soleil de paraître dans les cieux et de dissiper jusqu'au moindre vestige de l'obscurité du premier chaos. L'écrivain sacré dit à la vérité que Dieu fit ces luminaires ainsi que les étoiles, *fecit luminare majus et luminare minus et stellas.* Mais il faut remarquer que l'Ecriture parle assez souvent selon ce qui paraît extérieurement, et non selon ce qui se fait réellement ; elle dit, par exemple, que le soleil s'arrête, quoique cela ne se fasse pas réellement et n'ait lieu que selon les apparences. Ainsi elle a pu dire que le soleil fut fait, quoiqu'il ne fut pas fait réellement, mais seulement selon l'apparence extérieure. »

« Effectivement, si, au moment que Dieu faisait ainsi paraître le soleil dans le firmament, quelque nouvel habitant de la terre l'ait vu subitement montrer son disque, caché depuis tant de temps, n'eut-il pas pu dire que le soleil était produit, était fait sur la terre? Un flambeau qui n'éclaire pas n'est rien pour ceux qui n'en reçoivent pas la lumière ; on peut dire qu'il est fait pour eux au moment qu'il commence à les éclairer. Au reste, le verbe *Asah*, dont Moïse se sert en cet endroit, ne signifie pas toujours la production réelle d'une chose, il signifie encore *le passage d'une chose à un nouvel état, la préparation et la disposition qu'on en fait pour produire certains effets :* ainsi l'on dit : *faire de l'or et de l'argent à Baal,* pour les consacrer à cette fausse divinité, faire l'aurore et les ténèbres, pour les amener successivement sur la terre. Ainsi *faire le soleil* pourrait signifier *le faire luire sur la terre.* Enfin le soleil se prend assez souvent pour la lumière qu'il produit ; ainsi *faire le soleil* serait produire la *lumière.* »

« Or, c'est ce que Dieu fit dans notre explication ; il ne créa point la substance du soleil qu'il avait déjà faite dès le commencement, mais il produisit sa lumière sur la terre. Il fit qu'au quatrième jour elle parvint avec tant d'abondance sur la terre qu'elle y fit paraître l'image du soleil (1). Au reste, cette interprétation

(1) La théorie des oscillations, admise aujourd'hui pour la lumière,

n'est pas nouvelle, car Pércrius, qui soutient, avec tous les auteurs juifs et plusieurs interprètes catholiques, que le soleil avec tous les autres astres avait été fait dès le commencement, qui prétend même que c'est lui qui, au premier jour, avait produit la lumière, est obligé de ne pas prendre à la rigueur le verbe *fecit;* il dit donc que le soleil ne fut pas fait quant à sa substance, mais seulement quant à cette lumière plus forte qu'il produisit le quatrième jour. Ainsi, selon cet auteur très-orthodoxe, la force du mot *fecit* ne tombe pas sur la substance du soleil, mais seulement sur sa lumière. Or, c'est ce que nous disons aussi. Dieu, selon nous, fit la lumière du soleil sur la terre; il la produisit de manière qu'on vit l'image du soleil dans les cieux. »

« On dira que cette explication est nouvelle : mais on peut en dire autant de celle qui entend la station du soleil sous Josué, non d'une station véritable, mais d'une station apparente; et cependant on peut soutenir ce sentiment sans craindre la censure, quoiqu'il soit opposé à toute l'antiquité, et qu'il ait été flétri par le tribunal de l'inquisition. On peut dire la même chose du système de M. Deluc, quoique ce système prenne crédit parmi les savans catholiques eux-mêmes. »

« On objectera que cette explication fait violence aux paroles de l'écrivain sacré; mais en quoi est-elle moins vraisemblable que celle de M. Deluc, qui entend les jours que Moïse dit avoir eu un soir et un matin, par des époques composées de plusieurs milliers de siècles? Nous ne forçons pas plus les paroles de l'Ecriture que ne le fait M. Bullet, lorsqu'il dit que le soleil n'a pas rétrogradé au temps d'Ezéchiël, mais que ce sont uniquement ses rayons qui ont été inclinés de manière à produire les mêmes apparences. Ainsi nous disons de même que ce n'est point la substance du soleil qui a été faite au quatrième jour, mais que c'est sa lumière qui a été disposée de manière à produire le phénomène d'une production apparente. Au reste, le récit de Moïse étant très-succinct, et exprimé d'une manière conforme aux idées populaires, il ne faut pas y

---

vient à l'appui de cette explication. En effet, si l'existence de la lumière est indépendante du soleil, et si toutefois la lumière n'éclaire le monde qu'autant qu'elle est mue par cet astre, il en résulte que le soleil n'est devenu existant pour nous qu'au jour où, paraissant dans notre monde, il a commencé à mettre la lumière en mouvement. Nous y reviendrons dans un autre article.

chercher une précision philosophique, et prendre à la rigueur toutes ses paroles : il suffit que le fonds soit véritable, et que la chose se soit passée extérieurement, comme il nous l'a décrit. Autrefois, avant qu'on eût fait aucune découverte en physique, on prenait les paroles de Moïse selon leur sens populaire, on disait en conséquence que la lumière avait été créée avant le soleil, que les cieux étaient solides, qu'il y avait des eaux au-dessus du firmament. Les découvertes physiques ont fait abandonner les explications, quoique les plus communes et les plus autorisées. Pourquoi les faits géologiques qu'on vient de découvrir dans ces derniers temps, ne nous feraient-ils pas abandonner l'explication la plus commune sur la création du soleil et des astres, puisque, selon les règles de saint Augustin, il faut toujours expliquer l'œuvre des six jours d'une manière conforme aux expériences certaines? On dira encore que nous enlevons tout moyen de prouver le dogme de la création par l'Ecriture; mais nous conservons toute la force de cette preuve, puisque nous n'entendons point ces premières paroles, *in principio creavit*, etc., d'un renouvellement, mais d'une création proprement dite du ciel et de la terre. D'ailleurs, combien d'autres passages peuvent être apportés comme preuves du dogme de la création ! »

« Mais, ajoutera-t-on, les autres écrivains sacrés qui ont fait allusion aux paroles de la Genèse sur la production du soleil et des astres, les ont entendues d'une production proprement dite, et non d'une simple apparition. L'objection serait forte, si nous supposions que Moïse, dans le récit de la création, n'a jamais parlé que d'une apparence des astres; mais nous soutenons que, dès le commencement de son récit, il parle d'une production véritable, puisqu'il dit que dès le commencement Dieu créa le ciel, et par conséquent tous les astres, sans lesquels on ne peut le concevoir. Ainsi il n'est point étonnant que les autres écrivains sacrés aient supposé que ces astres ont été véritablement produits. »

« On dira de plus que nous supposons le globe peuplé avant l'œuvre des six jours, et que l'Ecriture et la tradition ne nous ont rien appris de cette population primitive. Mais l'Ecriture et la tradition parlent-elles de la pluralité des mondes? Et cependant oserait-on avancer, malgré ce silence, que le sentiment qui l'admet soit contraire à la foi? Si les découvertes astronomiques ont rendu ce dernier sentiment vraisemblable, pourquoi les découvertes géologiques qui nous montrent des dépouilles animales et végétales déposées dans le sein de la terre long-temps avant l'époque des six

jours, ne rendraient-elles pas aussi vraisemblable le sentiment que la terre a été primitivement habitée? La création du ciel et de la terre, que Moïse suppose avant l'œuvre des six jours, l'état de dévastation et de désordre où il décrit le globe au moment que Dieu commence à opérer, ne viennent-ils pas à l'appui des faits géologiques pour rendre cette opinion vraisemblable? L'Ecriture sainte ne nous dit-elle pas que ce que nous connaissons des œuvres de Dieu n'est qu'une légère partie, et comme l'extrémité et les bords de cet immense tableau? *Multa abscondita sunt, majora his, pauca enim videmus operum ejus. Qui desiderabilia omnia opera ejus, et tanquam scintilla, quæ est considerare?* Voilà ce que le sage conclut, après avoir fait la plus magnifique description de l'œuvre des six jours. Doit on s'étonner alors que toutes les œuvres de Dieu n'y soient point contenues? »

« Au reste, cette explication n'étant opposée à aucun texte formel de l'Ecriture, ni à aucune décision de l'Eglise, ne supposant rien qui répugne en soi, pourquoi ne la proposerait-on pas aux incrédules, comme une hypothèse propre à résoudre toutes les difficultés que présentent la physique, la théorie de la terre et les découvertes astronomiques? Car, en l'admettant, toutes les objections s'évanouissent. »

« 1° Il ne faut plus demander comment la lumière, qui est produite par le soleil et les étoiles, soit par émission, soit par vibration, a pu exister avant le corps lumineux, de manière à produire la succession du jour et de la nuit. La réponse est évidente : cette lumière n'exista point avant la création des corps lumineux; mais seulement avant leur apparition, comme elle existe dans les temps sombres et nébuleux, quand le soleil est caché dans les nuages. »

« 2° Il ne faut plus se plaindre que le temps assigné par Moïse n'a pas été suffisant, pour former, depuis l'époque des six jours, les couches successives, les pétrifications et cristallisations qu'on observe dans l'intérieur du globe : la terre a existé long-temps auparavant, et l'on peut prendre autant de siècles que l'on voudra. »

« 3° Il ne faut plus demander comment il se trouve à de si grandes profondeurs tant de dépouilles végétales et animales qui paraissent être des espèces différentes de celles qui existent aujourd'hui : on répondra que tous ces dépôts viennent des plantes et des animaux du monde primitif, dont la température, différente de celle du monde actuel, devait donner lieu à des espèces différentes, et propager les animaux qui vivent maintenant sur notre

globe, dans des climats où ils ne pourraient plus subsister, et que toutes ces dépouilles avaient été déposées sur le globe long-temps avant la grande catastrophe qui l'avait dépeuplée. »

« 4° Enfin, si l'astronome est choqué de ce que Dieu ait fait pour la terre, qui occupe une place si petite dans notre système, non-seulement tous les autres corps qui tournent avec nous autour du soleil, mais encore toutes les étoiles, c'est-à-dire une multitude innombrable de systèmes, tous aussi considérables que le nôtre, nous lui répondrons qu'il n'est point obligé de le croire, puisque, selon notre explication, Dieu les a tous créés long-temps auparavant pour les desseins de son infinie sagesse, et qu'au quatrième jour il les a seulement rendus visibles à la terre, afin qu'outre les autres fins que Dieu a eues en les créant, ils pussent, comme dit Moïse, marquer les jours et les nuits, les saisons et les années. »

« Enfin quelqu'un pourrait peut-être objecter l'autorité du dixième concile de Latran, qui a décidé contre les Albigeois, espèce de Manichéens, que Dieu, dès le commencement, a tout créé ensemble, les esprits et les corps : *Qui suâ omnipotenti virtute, simul ab initio utramque de nihilo condidit creaturam spiritualem et corporalem, angelicam videlicet et mundanam, ac deinde humanam, quasi communem ex spiritu et corpore constitutam.* »

« Il est facile de répondre que le concile de Latran n'a rien dit qui combatte cette opinion : il décide seulement contre les Manichéens, qui admettaient deux principes différens pour la production des esprits et des corps, que tout a été fait en même temps, *simul*, par le Dieu tout-puissant; que les Anges et la matière ont été créés dès le commencement, et qu'ensuite, *deinde*, c'est-à-dire dans un autre temps que le concile ne détermine pas, les créatures humaines ont été formées. Or il n'y a rien dans cette décision qui soit contre notre hypothèse, qui, n'ayant jamais été soutenue par les Albigeois, ne pouvait devenir l'objet des décisions du concile. »

On le voit, tous ces auteurs et beaucoup d'autres qu'il aurait été trop long de citer, s'accordent à regarder la création du ciel et de la terre, comme antérieure à l'œuvre des six jours, et à admettre par conséquent, avec M. Bonnaire-Mansuy, deux créations bien distinctes. Il est libre aux commentateurs de mettre, entre ces deux époques, tel intervalle de temps qu'il leur conviendra. Moïse n'a rien décidé à cet égard, mais le mot *in principio* paraît indiquer que cet intervalle a dû être considérable. Il est tout aussi permis de supposer divers événemens qui se seraient passés sur cette an-

cienne terre. M. Mansuy veut qu'elle ait été habitée par une foule d'animaux et recouverte de végétaux, comme la terre actuelle, que l'homme n'y ait point existé, que tous les fossiles que l'on rencontre dans les couches du globe soient des restes de ces êtres exterminés, et non des débris du déluge de Noé, comme on le pense généralement. On n'a pas besoin, dit-il, de se jeter dans des difficultés insolubles pour prouver le déluge par ces débris; le déluge est écrit dans l'histoire de tous les peuples du monde. Tout en admettant que les explications de M. Mansuy sont généralement très-satisfaisantes, nous n'adoptons pas entièrement son opinion relativement au grand cataclysme; oui, sans doute, on peut soutenir, par de fortes raisons et sans s'éloigner du vrai sens de la Genèse, que les pétrifications ne sont pas des débris des êtres exterminés par le déluge, mais dire que la terre actuelle ne possède point de traces de cette grande catastrophe, c'est, je crois, ce que les travaux de nos plus célèbres géologistes ne permettent pas d'accorder; nous le prouverons dans un autre article en rapportant la partie du discours de M. Cuvier sur les révolutions du globe, relative au déluge.

Au reste, nous n'avons que des éloges à donner à l'excellent ouvrage de M. Bonnaire-Mansuy, et nous ne saurions trop engager à le consulter, ceux qui veulent avoir une solution satisfaisante des graves questions qui y sont traitées A. L.

(*Annales de Phil. chrét. tom. III, p.* 235.)

REMARQUES CRITIQUES

SUR

L'HISTOIRE DE SAINT WILLIBRORD,

ARCHEVÊQUE DES FRISONS;

Par le Docteur A. J. Binterim, chevalier de l'ordre de l'Epéron d'or, membre de l'Académie catholique de Rome, auteur des *Vorzuglichsten Denkwürdigkeiten der Christ-Katholischen Kirche, etc.*

TRADUITES DE L'ALLEMAND.

§ I.

Sur le titre d'archevêque au moyen âge, et en particulier sur celui de S. Willibrord.

De même que les termes d'*archidiaconus*, d'*archipresbyter*, d'*archimandrita* signifient le premier des diacres, des prêtres, des moines, de même le mot *archiepiscopus* doit indiquer un évêque supérieur, ou le premier des évêques.

Eu égard à l'Eglise entière, ce titre appartient au Souverain-Pontife, qui est *episcopus episcoporum*, ou le premier évêque. Au quatrième siècle, ce titre se donnait aux patriarches, en leur qualité d'évêques des principaux et des plus anciens siéges. (V. *Acta concilii Chaledon.* Action II; tome II, concil. Harduini, p. 275.) Dans la suite il passa aux premiers évêques de la province. Le primat était en même temps l'archevêque; d'où ces paroles du pape Adrien : « Nullus archiepiscoporum, nisi qui primas sedes tenent, » appelletur Primas. « (*Capitula Hadriani* pap., tom. III, *concil. Harduini*, cap. 25, p. 206.) Lorsque les limites des provinces fu-

rent mieux marquées, ceux qui avaient été nommés *métropolitains* reçurent le titre *d'archevêques* (1).

Le titre d'archevêque désignait donc à tous égards un évêque supérieur, auquel d'autres évêques étaient subordonnés, et à qui l'ordre hiérarchique reconnaît une certaine primauté, attachée, non à la personne, mais au siége. L'Afrique seule faisait exception à cet égard, où le plus ancien évêque selon le sacre était en même temps archevêque, ou ce qu'on appelait *Senex*, c'est-à-dire *primas*, *archiepiscopus*, *episcopus episcoporom*. S. Augustin, dans plusieurs de ses lettres, donne au premier évêque de la province le titre de *Senex*; il dit, *epist.* 65 : « *Domino beatissimo et venerabiliter* » *suscipiendo Patri et consacerdoti Seni Xantippo* (tome II, edit. » Maurin. p. 154). » Dans la lettre 209 il s'exprime en termes formels sur le sens qu'il attache à ce mot. « Habebam, » dit-il, « de » quo cogitabam paratum presbyterum, propter quem ordinandum » sanctum *Senem*, qui tunc *primatum Numidiæ gerebat*, de lon- » ginquo ut veniret, rogans litteris impetravi. » (Page 777.)

Au septième siècle, les papes conférèrent à quelques évêques, qui n'étaient pas métropolitains ou archevêques dans l'ordre hiérarchique, le *pallium*, soit parce qu'ils voulaient les distinguer à cause de leur mérite personnel, soit parce qu'ils les nommaient vicaires apostoliques. C'est ainsi que le *pallium* fut accordé par le pape Jean V à Aigilbert, évêque du Mans, en 685; par le pape Honorius I à Paulin, par Zacharie à Egbert, tous deux évêques d'York; par Serge II à Drogon et par Jean VIII à Wallon, tous deux évêques de Metz; par Etienne IV à Théodulphe, évêque d'Orléans etc. Cet acte leur conférait un certain privilége et les rendait indépendans des métropolitains, lors même qu'ils n'étaient pas nommés *Vicarii apostolici*. De là ces vers de Théodulphe (*epist. ad Modoinum*, dans Canisius, t. II, c. II, p. 64) :

Solius illud opus Romani præsulis extat,
Cujus ego accepi pallia sancta manu.

Ce privilége s'éteignait avec la personne, et ne passait pas au siége ni au successeur; mais il valait aux évêques qui le possédaient le titre d'archevêque, quoiqu'ils n'eussent pas d'autres évêques qui leurs

---

(1) Pour la différence qui existe entre évêque et métropolitain, voyez Binterim, *Denkwürdigkeiten etc.*, tom. III, p. 269.

fussent subordonnés. C'était plutôt un titre d'honneur (*titulus honoris*) que de juridiction (*jurisdictionis*) puisqu'ils n'en avaient pas. Les Grecs nomment ces évêques *αὐτοκεφαλοί*. On lit dans Nilus Doxopatrius, à propos du patriarcat de Jérusalem : « Praeterea autocephalos episcopatus viginti quinque non habentes sub se episcopos. » (Voyez à ce sujet *Morini Exercitation. ecclesiast.* — *Schelstrate Antiquit.* — *De Marca concord.* etc.)

Les papes ne donnaient pas seulement le *pallium* aux vicaires apostoliques dans les provinces déjà catholiques ; mais aussi aux missionnaires apostoliques, envoyés avec qualité d'évêques dans les pays idolâtres. Le pape Grégoire II donna aux missionnaires envoyés en Bavière les instructions suivantes : « Ut consideratis locorum » spatiis juxta gubernationem unius cujusque ducis episcopia dis» ponatis et subjacentia singulis sedibus terminetis. Et si tres aut » quatuor aut majoris numeri visæ fuerint constitutæ sedes, re» servato præcipua sedis loco pro archiepiscopo residendo, adhibito » trium episcoporum conventu, probabiles fide ac boni testimonii » et eruditos sana doctrina viros ordinetis antistites ex authoritate » B. Petri apostoli et in subsequentis vigoris tradita dispensatione » locis eos creditis collocantes (tome I, concil. German. p. 36). » — Quoiqu'ils eussent une juridiction assez étendue, ce n'étaient pas des *archiepiscopi fixæ sedi adstricti*, comme nos archevêques d'aujourd'hui, mais des *archiepiscopi regionarii*.

Il y aurait donc, outre les archevêques que nous connaissons, trois autres sortes d'archevêques, savoir :

1° Archevêques qui étaient en même temps *vicaires apostoliques*, et qui avaient en cette qualité la direction de certains pays catholiques.

2° Archevêques régionnaires, qui annonçaient, en véritables apôtres, la foi dans les pays des infidèles, en suivant la règle que nous venons de citer.

3° Archevêques honoraires, qui n'en portaient que le titre, à cause du pallium qu'ils avaient reçu.

Une vive discussion s'éleva entre deux écrivains célèbres, Cave et Oudin, parce que celui-ci, dans la vie d'Egbert d'York, s'était servi de l'expression *archiepiscopus Eboracensis*. Cave remarque avec raison que York n'était pas alors un archevêché, mais un simple évêché. Oudin déclara que cette expression était une faute typographique, qu'il avait déjà signalée dans l'errata. (Guillelmus Cavus in Hist. scriptor. ecclesiast. ad an. 732, p. 486, me immerito arguit, quod illum archiepiscopum scripserim Cantuariensem,

cum id typographiae mendum sit, in erratis correctum.) Mais la faute typographique ne portait que sur le nom du lieu, Oudin ayant écrit *Cantorbéry* au lieu de York; c'est pourquoi la dispute continua. — Ce qui prouve suffisamment que York était un diocèse suffragant de Cantorbéry : c'est la dispute de Théodore de Cantorbéry avec Wilfride d'York; la plupart des auteurs anglais néanmoins donnent à Egbert d'York le titre d'archevêque, à cause du pallium qu'il avait reçu du pape, et quoique York ne fût pas alors un archevêché, Egbert pouvait cependant être archevêque *honoraire*.

Nous avons déjà remarqué, dans une dissertation critique sur S. Suitbert (Denkwürdigkeiten, t. V, 1re partie, p. 340 (1)), que Butler s'est trompé en faisant de S. Willibrord un archevêque d'Utrecht. Il n'était pas question d'un archevêché honoraire ou régionnaire; car Butler dit formellement : « Le saint archevêque bâtit » à Utrecht l'église du Sauveur, dont il fit son siége métropolitain. » (Sous le 7 novembre). Il dit dans la vie de S. Suitbert (sous le 1er mars), que le pape Serge I sacra saint Willibrord archevêque d'Utrecht (2). Ainsi Utrecht aurait été un archevêché au septième siècle. Qui ne sait, qu'il ne fut élevé à ce rang qu'au seizième siècle seulement? Il est vrai qu'on m'a opposé quelques auteurs du huitième siècle qui appellent S. Willibrord archevêque d'Utrecht. A cela je n'ai rien à redire, si l'on veut entendre par là un archevêque régionnaire : dans ce sens il n'était pas archevêque d'Utrecht, mais des Frisons, ce que Butler n'a pas toujours distingué.

Pour placer cette question dans son véritable jour, voyons ce que disent à ce sujet les biographes de S. Willibrord. Le vénérable Bède rapporte (libr. V. hist. Anglor., cap. 12) : « Misit Pipinus, » favente omnium consensu, virum venerabilem Willibrordum Ro» mam, cujus adhuc pontificatum Sergius habebat, postulans ut » idem Frisonum genti archiepiscopus ordinaretur. » Serge acquiesça à la demande de Pepin, le sacra archevêque le jour de la fête de Ste. Cécile, si on en croit Anastase *in vita Sergii*, et le nomma Clément. Ceci est confirmé par Alcuin, qui a écrit une vie détaillée de S. Willibrord. Il dit, ch. 7 : « Advocatus venerabilibus » in societate ministerii sacerdotibus, publice in ecclesia beatissimi » Petri principis apostolorum cum magna eum dignitate more apos-

(1) Voir la nouvelle édition de Butler, tom. VI, pag. 447.

(2) Cependant Butler dit aussi dans la Notice du Saint sous le 7 Nov., qu'il fut sacré archevêque des Frisons.

» tolico ordinavit *archiepiscopum*, ac ordinato nomen ei imposuit » Clemens, suisque vestimentis sacerdotalibus induit, eum et sancto, » quasi superhumerali Aaron, Pallio dignitatis et indumento con» firmavit gloriæ. » (Apud Mabillon. sæcul. III Benedict. part. I. p. 566, edit. venet.) Ces deux rapports ne font aucune mention d'un siége fixe; Bède, au contraire, dit formellement, que Willibrord fut sacré archevêque des Frisons, ainsi archevêque régionnaire. Du reste, Serge ne pouvait pas convenablement sacrer notre saint missionnaire évêque d'Utrecht, puisque cette ville appartenait encore au prince Radbod, qui était ennemi du christianisme, et qui, en païen, persécuta les chrétiens toute sa vie. Voici ce qu'Alcuin raconte de Willibrord après sa consécration : « Tentavit idem vir Dei ultra » Francorum regni fines cœlestis vitæ flumina derivare. Nam tunc » temporis regem Frisonum Radbodum cum sua gente paganum » non timuit adire; sed præfatus Frisonum rex virum Dei humi» litatis gratia benigne suscipiens, nullis tamen vitæ fomentis saxeum » ejus cor emollire potuit; et dum apud eum non posse fructifi» care agnovit, ad ferocissimos Danorum populos iter evangelizandi » convertit. »

Quelques années après, lorsque les armes victorieuses des Francs eurent chassé le roi des Frisons, et étendu les limites de leur empire, Willibrord put librement prêcher dans la Frise. Ce fut alors seulement qu'il se fixa à *Wiltaburg* ou Utrecht. Selon Bède, ce fut Pepin, mais selon Alcuin, Charles-Martel qui lui assigna cette ville comme siége épiscopal. On lit dans le premier, ch. 12 : « Dona» vit ei Pipinus locum cathedræ principalis in castello suo illustri, » quod antiquo gentium illarum vocabulo Wiltaburg, id est op» pidum Wiltorum, lingua autem gallica Trajectum vocatur, in » quo ædificata ecclesia etc. »

Mais Alcuin dit, ch. 13 : « Contigit autem Pipinum, ducem » Francorum, diem obire, et filium ejus Carolum regno patris » potiri : qui multas gentes sceptris adjecit Francorum, inter quas » etiam cum triumphi gloria Fresiam devicto Radbodo paterno su» peraddidit imperio. In qua tunc gente S. Willebrordus positus » est prædicator, sedique episcopali in Trajecto castello delegatus » est. » Cet événement est rapporté de la même manière dans la vie de S. Willibrord écrite en vers (Canisius, tome II) :

. . . . Pipinus tempora vitæ
Præsentis complens, Carolo sua regna relinquit.

Qui mox nobiliter regales rexit habenas,
Amplificans fines, gentes superando triumphis
Externas etiam bello vicitque Fresones,
Et ferrata super illos carpenta subegit,
De manibus tulerat horum quoque frena tributi;
Tunc vir evangelicus remeans Willibrordus et illis
Verba ferens vitæ, sacro et baptismate tinxit.
Quos fidei donis primo sacer induit almis,
Et lux orta fuit residenti mortis in umbra.
Jamque diu populo verus sol Christus ubique
Eluxit, subito tenebris cedentibus atris.
Tunc data pontifici est Trajecto sedes in urbe.

Utrecht commence donc à être un siége fixe à partir de l'entière soumission des Frisons par Charles-Martel. Mais cela n'arriva que vers l'an 720, après la mort de Radbod. Car bien que les Frisons aient été battus sous Pepin et dans les premières années du règne de Charles et que Willibrord eût fait une riche moisson dans les pays conquis, les chrétiens ne jouirent pas cependant d'un repos parfait, et les églises qu'ils avaient commencé à bâtir, furent bientôt renversées. Radbod fit même essuyer à Charles une défaite complète en 716, et s'avança jusqu'à Cologne, détruisit la ville d'Utrecht et chassa les chrétiens. C'est ce qu'on lit dans la vie de S. Boniface, écrite par S. Willibaud, ch. 4 : « Quoniam gravi in- » gruente Paganorum impetu hostilis exorta dissensio inter Karo- » lum principem et Radbodum, regem Fresonum, populos ex » utraque parte perturbabat, maximaque pars ecclesiarum Christi, » quæ Francorum prius in Fresia subjectæ erant imperio, Rad- » bodi incumbente persecutione ac servorum Dei facta expulsione, » vastata erat ac destructa, idolorum quoque cultura exstructis » delubrorum fanis lugubriter renovata. » (Tome II, Canisii, p. 1, page 237.)

Radbod resta maître de la Frise jusqu'à sa mort, qui arriva, selon les *Annales Nazariani*, *Petaviani* et *Tiliani*, en 719, l'année même où il avait fait de grands préparatifs pour faire une nouvelle invasion en France. Car on raconte ce qui suit dans la vie du saint abbé Erminon (Mabillon, sæcul. III, Benedict, p. 629) : « Cum completa esset malitia præfati viri Radbodi, » cœpit adunare turbas gentilium exercitumque valde copiosum, » cupiens irrumpere in Francorum terras, ut suam in eis ultionem

» exerceret. Hæc audientes Franci metuebant eum nimis, remi» niscentes quod olim ab eo graviter vulnerati terga vertissent. Tunc » misertus dominus servis, non permisit illum intrare in regnum » Francorum, sed percussit eum et mortuus est. »

Après la mort de Radbod, les Frisons se rendirent, et les troupes de Charles occupèrent de nouveau le pays. Willibrord bâtit à Utrecht une église, qu'il dédia au Sauveur, et qu'il destina pour sa cathédrale. En 722, Charles donna diverses terres au saint évêque, et lui procura les moyens de bâtir à Utrecht un couvent avec une église, (Miræus, libr. II, *Diplomat. Belgic.*, p. 3. — *Heda, Histor. ultrajectin.* — *Chronicum magn. belgicum*, lib. I, c. 19.)

Il s'agit de savoir à présent, si Willibrord a fondé l'église d'Utrecht comme église archiépiscopale ou épiscopale. Dans tous les actes et toutes les anciennes chroniques, Utrecht figure comme église épiscopale. La lettre de S. Boniface au pape Etienne ne laisse pas de doute à cet égard. Aussitôt après la mort de S. Willibrord, l'archevêque de Cologne voulut faire valoir ses droits de juridiction supérieure sur l'église d'Utrecht. Boniface s'opposa à cette tentative de l'archevêque Hilger, non qu'Utrecht eût été élevé au rang d'archevêché, mais parce que ce nouvel évêché était sous la dépendance immédiate du Saint-Siége, et par suite exempt de la juridiction archiépiscopale. « Vult Coloniensis episcopus, » dit saint Boniface, « sedem supradicti Willibrordi prædicatoris sibi con» trahere, ut non sit episcopalis sedes subjecta romano pontifici, » prædicans gentem Fresonum. Cui respondebam, ut credidi, quod » majus et potius fieri debeat præceptum apostolicæ sedis et or» dinatio Sergii papæ et legatio venerandi prædicatoris Willibrordi, » ut et fiat sedes episcopalis subjecta romano pontifici etc. »

La décision du pape n'est pas connue. Mais l'archevêque Hildegar de Cologne paraît avoir réussi dans ses prétentions; car Utrecht, dans toutes les notices ecclésiastiques, est cité comme diocèse suffragant de Cologne, et les évêques d'Utrecht figurent aux synodes de cette ville.

Aucun des successeurs ne s'est attribué le titre d'archevêque, mais ils signent tout simplement *Episcopus Ultrajectinus*. Willibrord lui-même porta constamment ce titre, comme le prouve son testament, dans Miræus, *codex probation.* Nous savons aussi qu'Albéric, troisième évêque d'Utrecht, fut sacré par l'archevêque de Cologne. S. Grégoire, le successeur immédiat de S. Willibrord, fut sacré par S. Boniface, en sa qualité de légat apostolique. Le pape Etienne ratifia cette consécration, et plaça ce Grégoire, comme

successeur de Willibrord, sur le siége épiscopal d'Utrecht. « Gre-
» gorius a Stephano, apostolicæ sedis præsule et ab illustri et
» religioso rege Pipino suscepit auctoritatem seminandi verbum
» Dei in Fresonia, in qua primus S. Willibrordus cognomento
» Clemens archiepiscopus, in conversione gentis illius initiavit ru-
» dimenta Christianæ fidei cum discipulis suis; deinde, senescente
» eo in opere, et stabilito episcopatu in loco qui dicitur Trajec-
» tum, et migrante ad Dominum de hac luce successit S. Boni-
» facius. » S. Ludger, évêque de Munster, auteur de la vie de S. Grégoire, dont nous avons tiré ce passage (Bollandistes, t. V, Augusti, p. 261), nomme partout S. Willibrord *archiepiscopum*, sur quoi le savant Bollandiste J. Stilting remarque : « Eodem sensu,
» quo Bonifacius, vocatur archiepiscopus necdum ulli sedi affixus,
» ab ipsomet pontifice, ut videmus, vocatus archiepiscopus, quia
» ad gentium conversionem ordinatus, nullique alteri subjectus.
» Nam sedes Ultrajectina ab initio archiepiscopalis non fuit etc. »

Le saint martyr Frédéric, huitième évêque d'Utrecht, a reçu, à la vérité, de l'auteur des Actes de son martyre, le titre de *Frisonicæ gentis archiereus*, que quelques-uns confondent avec celui d'*archiepiscopus*. Mais Ἀρχιερεὺς ne signifié autre chose que grand prêtre ou évêque ; ce mot est composé de ἄρχων τῶν ἱερέων, *princeps sacerdotum*.

§ II.

Recherches critiques sur l'année de l'ordination et celle de la mort de S. Willibrord.

Pour éclaircir l'histoire de S. Suitbert, l'auteur des *Vorzüglichsten Denkwürdigkeiten der christ-katholischen Kirche* (1), a dû parler de l'arrivée de S. Willibrord en Frise et de son ordination, parce qu'il figure comme chef de la mission d'Egbert. Il plaça l'arrivée des missionnaires dans l'année 690 ou 691 (et non 761, faute typographique qui s'est glissée dans les *Denkwürdigkeiten*, t. V, 1re partie, p. 339), et l'ordination de S. Willibrord dans l'année 692, dans laquelle S. Suitbert aussi fut sacré évêque. L'auteur des *Denkwürdigkeiten* s'écarte en ceci de Butler, qui place l'or-

---

(1) Voir la nouv. édition de Butler, tom. VI, pag. 447.

dination de S. Willibrord en 696 et celle de S. Suitbert en 698. Butler dit dans la vie de S. Suitbert, tome III, p. 303 de la nouv. édit. : « Le pape Serge I ayant sacré à Rome, en 696, » S. Willibrord archevêque d'Utrecht, on représenta de toutes » parts à S. Suitbert qu'il devait aussi se laisser ordonner évêque, » afin d'être en état de pourvoir plus facilement aux besoins des » nouveaux convertis. Les raisons qu'on lui apporta étaient si con» vaincantes, qu'il fut obligé d'acquiescer à ce qu'on exigeait de » lui. Il repassa donc en Angleterre quelque temps après l'année 697, » et y fut sacré évêque régionnaire par Wilfrid d'York, qui, étant » alors chassé de son siége, faisait des missions dans la Mercie. » D'après ce récit, l'ordination de Willibrord eut lieu deux ans avant celle de S. Suitbert. Il est vrai que Butler, en ce qui concerne l'époque de l'ordination de S. Willibrord, suit le vénérable Bède, mais s'en écarte entièrement touchant celle de S. Suitbert. Car Bède dit formellement, que Suitbert fut sacré évêque par Wilfrid, qui se trouvait dans la Mercie, parce que Berthwald, élu pour le siége de Cantorbéry, n'était pas encore de retour de la Gaule, où il avait été se faire sacrer (1). Bède avait déjà remarqué auparavant que Berthwald, élu le 1er juillet 692 archevêque de Cantorbéry, fut sacré le 29 juin 693 par Godwin, archevêque de la Gaule, et prit possession de son siége archiépiscopal le 31 août de la même année (2). — Il n'y a rien à objecter contre ces dates, fixées par Bède.

Comme la lettre dominicale de 693 était l'E, le 29 juin et le 31 août étaient réellement des dimanches; Godin (ou Godwin, selon Bède) était aussi alors archevêque de Lyon, si on en croit l'auteur de la vie de S. Bonitus (Bollandistes, t. I, de janvier, p. 1074, au 15.) L'ordination de S. Suitbert a donc certainement

(1) Quem (Suitbertum) ordinavit reverendissimus Wilfridus episcopus, qui tunc forte patria pulsus in Mercionum regionibus exulabat. Non enim eo tempore habuit episcopum Cantia. Defuncto quidem Theodoro sed necdum Berthwaldo successore ejus, qui trans mare ordinandus ierat, ad sedem episcopatus reverso. Beda *Hist. Angl.* libr. V, cap 12.

(2) Electus est in episcopatum anno dominicæ incarnationis sexcentesimo nonagesimo secundo, die primo mensis Julii, regnantibus in Cantia Wichtredo et Suebhardo. Ordinatus autem anno sequente, tertio die Kalendarum Juliarum, dominica, a Godwino Metropolitano episcopo Galliarum, et sedit in sede sua pridie Kalendarum Septembrium, dominica. Beda *Hist. Angl.* lib. V, cap. 9.

eu lieu, ou dans la dernière moitié de 692, ou dans la première de 693. Ce qui confirme encore ce fait, c'est que Wilfrid ne fut chassé de son siége et ne se trouvait dans la Mercie que vers la fin de 692. Car Eadmer, *in vita Wilfridi* (Bolland. tome III, d'avril, p. 307, ou Mabill. sæcul. III, Benedict. t. III, Actor. part. I, p. 196, édit. Venet.) dit que Wilfrid, après avoir été rétabli sur son siége épiscopal par le pape Serge, en 687, y demeura en paix pendant cinq ans (1). Il fut donc expulsé pour la seconde fois vers la fin de 692. (Voyez aussi Bède, lib. V, cap. 20.) Altford, à la vérité, place le second exil de Wilfrid en 691. (*Annales Britanniæ*, tome I, ann. 691); mais Bède dit clairement, que Wilfrid fut réintégré la seconde année du règne du roi Alfrid, et qu'au bout de cinq ans il fut chassé une seconde fois. Or la seconde année du règne d'Alfrid fut l'année 687; en y ajoutant cinq ans, il vient 692; ainsi le second bannissement de Wilfrid doit avoir eu lieu dans la septième année de ce règne ou en 692.

Si donc, comme dit Butler, Willibrord fut sacré avant Suitbert, ce sacre devrait tomber en 691 ou 692, date que donnent en effet quelques anciens historiens, comme nous le montrerons plus bas.

Dans la vie de S. Willibrord, Butler (sous le 7 nov.) passe sous silence l'année de son ordination; mais il admet, que Willibrord arriva chez les Frisons en 690 ou 691, et qu'il commença la mission sous les auspices de Pepin et de Plectrude (2); que bientôt après (ainsi en 692) il fit un voyage à Rome, pour obtenir du Saint-Siége des pleins-pouvoirs et des reliques dans le but de dédier de nouvelles églises, et qu'enfin au bout de six ans (ainsi en 697),

---

(1) Per quinquennium in sui status dignitate mansit.

(2) Bède, *Hist.* lib. V, cap. 12, appelle la femme de Pepin Slichdedride. Nous ne savons si c'est une faute des copistes, ou si le nom de Plectrude se prononçait ainsi en anglais. Dans les histoires des Francs, on la nomme tantôt Plectrude, tantôt Blichtrude, tantôt Blichtride. Le *Continuator Fredegarii*, cap. 100; le *Chronicum Wirceburgens.* (Eckhard, *Francia orient.* t. I, p. 807, et Baluzius, *Miscellan.* p. 501); Théofrid, *in vita S. Willibrordi* dans Surius, la nomment Blittrude. Même dans les actes dressés par Pepin et Plectrude, elle se nomme tantôt Plechtrude, tantôt Blitrude. Voyez la *Charta Pipini pro Suestrensi Monasterio*, dans Martène, *Collectio amplissima*, t. I, p. 20 et 21. Cette diversité de noms n'est pas rare dans l'histoire du moyen âge.

il retourna à Rome à la demande de Pepin, pour y être sacré évêque.

L'auteur des *Denkwürdigkeiten*, sur l'autorité d'Alcuin (*in vita Willibrordi*), de Théofrid. (*vita ejusd.*) et des *Monachi Mediolanenses* (*vita S. Adelberti, discipuli S. Willibrordi*), plaça l'ordination de S. Willibrord en 692 (*Denkw.*, tome V, 1[re] partie, p. 340.) Un savant ami qu'il a en Belgique (M. le professeur De Ram), et qui y publie une nouvelle édition de Butler, lui fit à ce sujet des observations critiques, qu'il jugea dignes d'un examen ultérieur.

Les opinions sont extrêmement partagées sur l'année de l'ordination et sur celle de la mort de S. Willibrord. On ne peut nier, que le Pseudo-Marcellin, qui publia au quatorzième siècle une vie de S. Suitbert (1), n'ait causé la plus grande confusion dans l'histoire et la chronologie des deux évêques Willibrord et Suitbert. Baronius, Altford et plusieurs autres savans annalistes, lui ont accordé une confiance absolue; l'auteur du martyrologe gallican puisa aussi à cette source impure; il confond, de même que Marcellin, le prêtre et abbé Egbert avec Egbert, archevêque d'York, qui vécut au huitième siècle. Bollandus et Henschenius sont parvenus par leur critique à dévoiler l'imposteur, ce qui lui fit perdre toute autorité aux yeux des savans, et depuis il ne fut plus question de lui. Cependant l'auteur des présentes recherches ne conçoit pas comment Henschenius a pu dire dans le *Commentarius prævius ad vitam Adalberti diaconi* (tom. V, junii, p. 95) : « Sancti Adalberti ætatem certius discimus ex ætate S. Willibrordi, qui cum » sociis circa annum DCCX, missus in Frisiam est, et multis ibi» dem annis laboravit, usque ad annum ejus sæculi XLIV. » N'y aurait-il pas ici une double faute typographique, de manière qu'au lieu de DCCX ou 710, il fallût lire DCXC et XXXIX au lieu de XLIV ou 44? Car Henschenius ne pouvait pas se tromper à ce point, lui qui dit clairement (annotata p. 99) : « Venerunt hi » anno 690, » et plus loin, litt. E : « Consecratum a Sergio papa » Romæ Willibrordum anno 695 ostendimus ex propria ejus scrip-

---

(1) Butler cite dans la vie de S. Willibrord, tom. XI, p. 181, édit. fr. de 1818, une vie de S. Suitbert par S. Ludger. Cette vie n'est pas connue dans la littérature agiologique. Ne serait-ce pas une faute d'impression, par suite de laquelle on aurait mis *Ludgeri* au lieu de *Marcellini?* Il est vrai que dans la vie de S. Ludger par Altfried on parle d'un *libellus de vita Willibrordi*, mais on ne l'attribue pas à Ludger.

» tura, » (*in præfat. generali ad acta januarii*, p. XLVI.) Le *Chronicon. S. Benigni Divionens.* (Tome I, Spicileg. d'Achery) met aussi l'arrivée de S. Willibrord au commencement du huitième siècle; mais on voit par l'ensemble que ce n'est que par hasard qu'il rapporte l'histoire de cette mission, sans vouloir en préciser la date.

Le *Chronicon incerti auctoris* (dans Canisius, *Thesaur.*, *Monumentorum*, tome III, p. II, edit. Basnagii, p. 246) rapporte sous l'an 691 : « His temporibus Willibrordus, cognomento Clemens de Britannia in Gallias transiens, a Sergio papa in episcopum Fresonum consecratur. » On lit aussi dans Hermannus Contractus, sous la même année : « Hoc tempore Willibrordus, » qui et Clemens, a Sergio papa episcopus ordinatus, Fresonum » gentem ad fidem convertit. » (Tome I, scriptorum Germaniæ Pistorii, p. 208.) Dans l'édition de Canisius on trouve ces mots sous l'année 695 : « Vir sanctus Willibrordus a Sergio papa archiepiscopus ordinatus et Clemens vocatus, genti Frisonum verbum vitæ prædicans plurimis saluti fuit. » (Tome III, Canisii p. I, p. 238.)

Mais si l'on veut suivre le simple récit des biographes de saint Willibrord, c'est-à-dire Alcuin et Théofrid et le biographe de saint Adalbert, diacre de S. Willibrord, il faut placer l'ordination de ce dernier en 692. Il est certain qu'il fit en cette année le voyage de Rome. Il ne paraît pas moins certain, que Suitbert, après le retour de S. Willibrord de Rome, se rendit dans le pays des Boructuaires. Il s'en suit, que si Willibrord, après son retour, n'avait pas encore été sacré évêque, la mission de Frise n'aurait pas eu d'évêque, ce qui importait le plus et ce qui était le motif qui avait fait partir Suitbert pour la Mercie et Willibrord pour Rome. D'un autre côté, tous les historiens racontent que Willibrord rapporta des reliques pour la dédicace des églises; mais à moins d'être évêque il ne pouvait dédier ni églises ni autels.

Ces motifs ont engagé l'auteur des *Denkwürdigkeiten* à placer l'ordination de saint Willibrord dans la même année que celle de S. Suitbert. Ils avaient donc été sacrés en même temps, Suitbert en Mercie, évêque régionnaire, par Wilfrid, Willibrord à Rome archevêque et légat apostolique pour la Frise par le pape. Mais un nouvel examen des faits l'a forcé d'abandonner cette opinion et de mettre l'ordination de S. Willibrord en 695. Les motifs nous les donnerons plus bas, après avoir passé en revue les opinions ultérieures des historiens.

On lit dans le très-ancien *Chronicon Wirceburgense* (dans

Baluze et Eckhard), cité plus haut, sous l'année 694 : « Willi-
» brordus a Sergio papa episcopus ordinatus Fresonum gentem con-
» vertit. » Marianus Scotus paraît ne pas avoir été bien d'accord avec lui-même sur ce point, car il annote l'ordination de Willibrord sous les deux années 693 et 694 à la fois. Il paraît cependant avoir tiré sa note mot à mot d'un chronologiste contemporain ; c'est du moins ce qu'il faut conclure des mots *usque hodie.* Voici textuellement toute sa note : « Idem papa Sergius ordinavit venerabilem
» virum Willibrordum cognomento Clementem, Phrysonum genti
» episcopum in qua *usque hodie*, pro æterna patria desudans,
» peregrinus multis virtitubus claruit. » Marianus qui composa ses livres au onzième siècle, ne pouvait pas dire *usque hodie* en parlant de S. Willibrord. Tout cela est tiré de Bède *de Sex ætat.* Sigebert de Gemblours est beaucoup plus exact en fixant les années de Willibrord, quoiqu'il ait écrit un siècle plus tard que Marianus. Il était Belge de naissance, et avait peut-être trouvé dans les archives de son couvent des notices particulières. Il met l'arrivée de S. Willibrord en 692 : « Willibrordus cum sociis veniens
» ab Anglia sanctitate claret in Gallia. » Le *Codex Lipsianus* cite les mêmes mots sous l'année 645, et Struvius remarque à ce sujet : « Uterque recte, vixit enim usque ad ætatis suæ annum 95 » : nous dirons, nous : « Uterque erroneè. » On pourrait cependant défendre en quelque sorte la donnée du codex de Sigebertus Ortelianus et de Miræus, qui ne dit pas précisement que Willibrord soit arrivé en 691, mais qu'il brillait principalement à cette époque : « Claret in Gallia. » On lit en outre dans Sigebert, sous 694 : « Pipinus Radbodum, ducem Frisonum, bello vicit, et Willibro-
» dum genti illi ad prædicandum dirigit, » et sous 697 : « Wil-
» librordus a Sergio papa Clemens agnominatus et ad prædicandum
» genti Frisonum episcopus consecratus, ex dono Pipini principis
» sedem episcopalem statuit in loco Vultaburch dicto, qui nunc
» Ultrajectum dicitur, a nomine gentis *Vultarum* et *trajecto* com-
» positum, quasi Vultarum oppidum. Nam Trajectum lingua gal-
» lica oppidum dicitur. » Enfin sous l'année 739 il mentionne la mort du saint évêque. Réginon de Prüm paraît s'écarter d'une manière très-remarquable de tout ceci. On lit dans le premier livre de sa *Chronique* : « Anno dominicæ incarnationis DCXXII (d'a-
» près l'édition de Pistorius, script. german. t. I, p. 23, edit. III ;
» ou *anno dom. incarn.* 632, d'après l'édition Monumentor. his-
» toric. Germaniæ de Pertz, t. I, p. 552), Leo augustalem dig-
» nitatem arripiens. Justinianum regno privavit eumque exulem in

» Ponto servavit.... His temporibus venerabilis vir Willibrordus, » cognomento Clemens, de Britannia gentis Anglorum, ob gratiam » Evangelii in Gallias transiens a Sergio papa episcopus Fresonum » consecratur, atque in eandem gentem ad prædicandum dirigi- » tur. » Quoique Réginon, du témoignage des critiques, auxquels se joint aussi Pertz dans la *præfat. ad Reginon* ait composé son premier livre principalement sur l'ouvrage de Bède *De sex ætatibus mundi*, et que le passage dont il s'agit se trouve aussi dans Bède, il s'écarte cependant du calcul chronologique de Bède et de la chronologie ordinaire de Denys. C'est la remarque qu'il fait aussi à la fin du premier livre, où il compare les règnes des papes avec ceux des empereurs. L'année 622 ou 632 de Réginon est, selon la chronologie ordinaire l'année 695, chose que confirme le détrônement de Justinien, qui eut lieu en effet en 695, et qu'il place dans la même année.

Il est surprenant que la plupart des annalistes, après avoir copié le vénérable Bède, ne le suivent pas cependant quand il s'agit de la chronologie de S. Willibrord. Dans l'ouvrage *De sex ætatibus mundi*, Bède réunit l'ordination de ce Saint au détrônement de Justinien, et comme cela arriva en 695, il doit en être de même de l'autre. Mais dans le cinquième livre de l'Histoire d'Angleterre, ch. 12, il dit 696. « Quod ut petierat impletum est, anno ab in- » carnatione Domini sexcentesimo nonagesimo sexto. Ordinatus est » autem in ecclesia sanctæ martyris Cæciliæ die natali ejus, im- » posito sibi a papa memorato nomine Clementis, et mox remissus » ad sedem episcopatus sui, id est, post dies quatuordecim ex quo » in urbem venerat. » Le vénérable Bède a été suivi par la plupart des historiens subséquens; par Adon *in Chronic.*, Ubbo Emmius, Miræus, Beka et Héda, les auteurs de la *Batavia sacra* et de l'*Episcopatus Ultrajectinus*, Mabillon *in Annalib. Benedictin.* et *in Actis Sanctorum ordinis S. Bened.* On lit cependant sur le portrait gravé de S. Willibrord dans l'ouvrage *Episcopat. Ultrajectin*, ces paroles : « Consecratus est Romæ a Sergio papa anno » domini 697, obiit anno 736, 7 novemb. ætas 80. »

Les opinions sont aussi partagées sur l'année de sa mort que sur celle de son ordination. Les uns la placent en 736, les autres en 737, d'autres encore en 738. Pagi et Mabillon (*in Actis ordinis S. Bened.*) préfèrent l'année 739. D'un autre côté, Mabillon paraît hésiter dans les *Annal. Benedict.*, où il adopte l'année 740 ou 741.

Cette extrême divergence justifiera les détails où nous allons en-

trer. Voyons avant tout quelle en est la source. Elle provient selon nous des premiers biographes du Saint. Alcuin, qui en a laissé deux vies, l'une en prose, l'autre en vers, et après lui Théofrid, abbé d'Epternach, qui a étendu encore l'ouvrage d'Alcuin, ainsi que le biographe de S. Adalbert, diacre de S. Willibrord, n'admettent qu'*un* voyage de ce Saint à Rome, voyage qui eut lieu la seconde année de son arrivée en Frise. C'est à la même époque qu'il doit avoir été sacré par le pape Serge. Ceux qui s'en tiennent rigoureusement aux biographes précités, placent l'ordination en 692. Mais Bède, qui était contemporain de saint Willibrord, rapporte qu'il fit *deux* voyages à Rome. La première fois, peu de temps après son arrivée, pour obtenir du Saint-Siége la mission nécessaire etc. Il paraît que le Saint fit ce voyage de son propre mouvement; car on lit dans Bède « Primis sane temporibus adventus eorum in Fresiam, mox ut comperit Willibrordus datam sibi a principe licentiam ibidem prædicandi, acceleravit venire Romam cujus sedi apostolicæ tunc Sergius papa præërat, ut cum licentia et benedictione desideratum evangelizandi gentibus opus iniret. » Il n'est pas dit qu'il ait eu des compagnons dans ce voyage. — Le second voyage à Rome se fit :

a) — Quelques années après son arrivée;

b) — A la demande de Pepin;

c) — Du consentement de toute la mission;

d) — Avec une députation royale;

e) — Pour demander au pape la dignité épiscopale : voilà le récit détaillé de Bède (1). — Lequel mérite maintenant le plus de croyance? N'y eut-il qu'*un* voyage à Rome? Nous avons trois témoins pour l'affirmer; mais comme Théofrid a copié Alcuin, et que le biographe d'Adalbert s'en réfère aussi à Alcuin, ou au *Libellus de gestis Willibrordi*, ces trois témoins au fond n'en valent qu'un. Nous n'avons donc à concilier que deux autorités, celles d'Alcuin et de Bède, qui parle de deux voyages. D'après les règles de la critique, c'est Bède qui paraît mériter le plus de confiance; car il a vécu et écrit dans le pays même que Willibrord a quitté pour venir en Frise, et dans le même temps; il était peut-être ami du

(1) Postquam per annos aliquot in Fresia qui advenerant, docuerunt, misit Pipinus, favente omnium consensu, virum venerabilem Willibrordum Romam, cujus adhuc pontificatum Sergius habebat, postulans ut eidem Fresonum genti Archiepiscopus ordinaretur.

Saint, peut-être même en correspondance avec lui : il connaît avec tant d'exactitude le nombre de jours que Willibrord passa à Rome (1). Alcuin écrivit à peu près un siècle plus tard ; il n'était peut-être pas encore né, lorsque Willibrord mourut. Quelques-uns en font à la vérité un disciple du vénérable Bède ; mais comme Bède mourut en 735, et qu'Alcuin vivait encore en 803, cette supposition est inadmissible. Il est plus probable au contraire qu'Alcuin n'a pas même connu le récit de Bède, ou du moins qu'il n'en a pas fait usage, sans quoi il ne s'en écarterait pas aussi sensiblement. Car Bède rapporte que Willibrord fut sacré dans l'église de sainte Cécile, le jour de sa fête ; Alcuin au contraire fait célébrer cette cérémonie dans l'église de Saint-Pierre, sans en dire le jour.

Willibrord entreprit son second voyage à Rome dans l'automne (peut-être au commencement d'octobre) de l'an 695 et arriva à Rome au milieu de novembre ; il fut sacré le 22 du même mois, qui était un lundi, le jour de la Ste. Cécile, dans l'église de cette martyre, et repartit après un court séjour, c'est-à-dire au bout de quinze jours. En suivant cette chronologie, nous ne nous écartons pas de Bède, qui dit à la vérité : « Quod ita ut petierat impletum » est, anno ab incarnatione Domini sexcentesimo nonagesimo sexto » ; cependant il ne veut pas indiquer par là l'époque de l'ordination, mais celle où le désir de voir donner un évêque aux Frisons fut rempli. Or Willibrord devenu évêque n'ayant été de retour en Frise qu'au commencement de 696, ce ne fut aussi qu'à partir de cette époque que les vœux de Pepin furent remplis. Que l'on pèse les paroles de Bède : « Postulans, » dit-il, « ut eidem Frisonum genti archie- » piscopus ordinaretur ; quod ut ita petierat impletum est anno 696. » Plus loin il ajoute : « Ordinatus est autem in ecclesia sanctæ Cæ- » ciliæ die natali ejus, » c'est-à-dire de l'année précédente 695.

Cette supputation s'accorde non-seulement avec les données de Bède dans son ouvrage *De sex ætatibus mundi*, mais encore avec celle que nous avons citée de l'histoire d'Angleterre. Car il dit à la fin du 12 ch. V, 6, qu'alors, au moment où il écrit, Willibrord est déjà 36 ans évêque (2). Or Bède écrivait cela en 731,

---

(1) Et mox remissus ad sedem episcopatûs sui, id est, post dies quatuordecim ex quo in urbem venerat.

(2) Ipse Wilbrordus adhuc superest, longe jam venerabilis ætate, utpote tricesimum et sextum in episcopatu habens annum.

comme il résulte du chapitre 24 (1); il faut donc que Willibrord ait été fait évêque en 695, car en retranchant 36 de 731 il vient 695

C'est ainsi que la critique nous conduit en quelque sorte à un résultat extrêmement probable et intimement lié à toutes les circonstances accessoires. Cette probabilité se change en une complète certitude par la note autographe placée par S. Willibrord en tête d'un martyrologe de S. Jérôme qu'il avait copié. Voici cette note : « Au nom du Seigneur. Clément Willibrord est venu de par de là de » la mer en France, l'an six cent quatre-vingt-dix de l'incarnation de » Jésus-Christ; et quoique indigne, il fut sacré au nom de Dieu, » évêque à Rome par l'homme apostolique le pape Serge, l'an de » l'incarnation six cent quatrevingt-quinze. Mais à présent, l'an sept » cent vingt-huit, il se porte bien au nom de Dieu (2). » Les mots *quamvis indignus* qui se trouvent dans cette note marginale ne permettent pas de douter que Willibrord n'ait écrit cette note lui-même. Bollandus remarque fort bien : « Quis illud *quamvis indignus* » de alio etiam vulgaris notæ homine dixerit, præterquam de se ? » Deinde *nunc vero* indicat ipso vivente hoc scriptum : quis esset » ita imprudens et effrons, qui de viro tanto et vivente scribere » illud auderet *quamvis indignus* ? » (Praefatio generalis ad t. I januar. p. XLVI.) Butler parle aussi de cette note, dans une note de la vie du saint évêque.

Ainsi nous serions parvenus à connaître avec certitude l'année de l'ordination ; il sera plus facile de nous entendre sur celle de la mort. La chronique du couvent d'Epternach, où S. Willibrord est mort, commence par ces mots : « Anno incarnationis Domini » DCCXXXVIII, Indict. VII, migravit ex hoc mundo S. Willi- » brordus. » (Tome IV, Collection. ampliss. Martenii, p. 505.) Il est vrai qu'en 738 c'était la 6e *indictio ;* mais elle n'allait que jusqu'au mois de septembre, où commençait la septième. Willibrord étant mort la nuit du 6 au 7 novembre, c'est avec raison qu'on

(1) Hic est in præsentiarum status Britanniæ .... dominicæ incarnationis anno septingentesimo tricesimo primo.

(2) In nomine Domini. Clemens Willibrordus anno sexcentesimo nonagesimo ab incarnatione Christi veniebat ultra mare in Francia ; et in Dei nomine, anno sexcentesimo nonagesimo quinto ab incarnatione quamvis indignus fuit ordinatus in Roma episcopus ab apostolico viro domino Sergio papa. Nunc vero in Dei nomine agens septingentesimum vigesimum octavum ab incarnatione Domini nostri Jesu-Christi, in Dei nomine feliciter.

dit *Indict. VII.* Le seul fait qui s'oppose à cette date, c'est la 67e lettre de S. Boniface, adressée au pape Etienne II, où il dit que Willibrord prêcha en Frise pendant cinquante ans. Or s'il est vrai que Willibrord a commencé son apostolat en 690, il faudrait, d'après le rapport de S. Boniface, ne le faire trépasser qu'en 740 ou même 741. Pour résoudre cette difficulté, quelques-uns y ajoutent les années que Willibrord prêcha en Irlande et en Ecosse; mais cela est entièrement contraire au sens des paroles de S. Boniface, qui ne fait mention que du temps de sa prédication en Frise. Il est plus probable que Boniface, dans sa lettre au pape, a voulu se servir d'un nombre rond, d'autant plus que la durée de son saint ministère était ici une question accessoire. Cependant Théofrid, abbé d'Epternach, dans la vie du saint évêque, paraît placer sa mort en 739, et s'écarter en ce point d'Alcuin, son auteur et son guide, qui dit, dans la *Vita metrica :*

Qui postquam vitae meritis perfectus in annis
Bis octena pius complevit lustra sacerdos
Ter quater et menses, mensis jam jamque novembris
Idibus octenis cœli migravit ad aulam.

Les *bis octena lustra* et *ter quater menses* font 81 ans. Si Willibrord est arrivé chez les Frisons dans sa 33e année, comme Alcuin l'a dit plus haut, il reste quarante-huit ans pour son saint ministère, et il mourut en 738. Théofrid ne place pas expressément sa mort en 739; mais Pagi et Mabillon concluent à cette année par celle que Théofrid donne pour la translation. Celle-ci arriva, selon Théofrid, *XII kalend. novembr. anno progeniti Verbi MXXXI, a transitu ejusdem gloriosi patris CCXCII.* Si on retranche 292 de 1031, il reste 739. Mais Théofrid n'a compté que les années complètes écoulées entre la mort et la translation, sans tenir compte des mois excédans. Pour rendre son calcul exact il aurait dû dire 292 *ans, onze mois et quinze jours.*

DU PROMÉTHÉE D'ESCHYLE.

Après la chute de l'homme un rédempteur fut promis ; la religion de l'espérance et du désir fut donnée au monde, et le premier rayon de cette révélation divine qui commença de poindre au paradis terrestre montant toujours plus haut ou pénétrant toujours davantage, l'obscurité des erreurs que l'esprit humain avait amoncelées comme des nuages autour de la vérité, éclaira de sa lumière le monde des intelligences, jusqu'à ce que le sauveur promis s'avançant au milieu des temps, et réunissant autour de son front comme une glorieuse auréole ou comme un diadème divin tous les rayons dispersés de cette révélation, illuminât les profondeurs ténébreuses des mystères antiques, et, pénétrant dans les symboles et les mythes païens qui tenaient l'idée enveloppée sous un voile épais, rendît cette idée visible à l'œil de l'intelligence. Aussi le Christ est-il la solution de tous les problèmes, la clef de tous les mythes, la lumière de tous les symboles, le nœud de toutes les difficultés, le centre de toute l'histoire, le principe d'unité d'un grand drame que représente sur le vaste théâtre du monde l'humanité tout entière avec ses vertus et ses crimes, sa science et ses erreurs, en présence des anges et de Dieu, des démons et de Satan, du ciel et de l'enfer. « *Spectaculum facti sumus angelis* (1). » — Otez le Christ, et ce drame n'est plus qu'une farce, et ce monde n'est plus qu'un ignoble théâtre, et les hommes ne sont plus que de ridicules marionnettes qui amusent par leur jeu les loisirs d'une divinité inoccupée.

Toutes les vérités et par conséquent toutes les erreurs tiennent à la vérité ou à l'erreur principale sur Jésus-Christ le médiateur du monde intellectuel. L'étude des erreurs, loin d'être inutile, est donc au contraire indispensable au philosophe et au théologien, comme l'étude de l'anatomie est nécessaire au médecin qui suit dans les fibres du cadavre les voies de la vie qui y circulait autrefois; car l'erreur n'est que le cadavre de la vérité, corps plein de vie lorsque le souffle de Dieu s'y jouait dans le développement successif

(1) St. Paul aux Corinth.

des mouvemens et des actes organiques, mais qui n'est plus qu'un cadavre dès que ce souffle l'abandonne. — La science est donc composée de deux parties principales, la physiologie et l'anatomie, autrement la synthèse et l'analyse, dont l'une considère et étudie la vérité dans son état d'organisme vivant, et dont l'autre l'envisage et la cherche dans la dépouille morte qu'elle a laissée ; et nous vivons dans un temps où tout se prépare pour une étude approfondie des erreurs, et où la régénération complète de la science ressortira de cette étude impartiale et consciencieuse. Le grand jour du jugement est arrivé, des signes non équivoques l'ont annoncé, de grands mouvemens dans la nature physique et intellectuelle, un tumulte effroyable de peuples et de nations, de guerres et de combats religieux et politiques, le monde intellectuel ébranlé jusque dans ses fondemens et chancelant sur ses bases, les abîmes profonds entr'ouverts et vomissant de leur large cratère ces flammes sans éclat et ces laves bouillantes qui ont éclairé de leur fausse lueur et échauffé de leur chaleur dévorante le siècle qui vient de s'écouler, le soleil et les astres voilés et le ciel de l'intelligence se repliant comme un livre qui se ferme, l'homme de l'iniquité blasphémant contre Dieu et faisant adorer le mensonge et le vice! Voilà ce que nous avons vu, nous qui vivons aujourd'hui. Mais la trompette a sonné, elle a dit aux morts : levez-vous, venez au jugement; et les vérités et les erreurs sont sorties de leurs tombeaux, et le catholicisme assis comme un juge, la croix à la main, va maintenant séparer les unes des autres; et déjà la vérité montant au ciel entonne l'hymne de gloire, tandis que l'erreur, irrévocablement jugée, blasphême dans son désespoir et frémit dans sa rage impuissante.

La science catholique ne doit donc pas craindre de pénétrer les erreurs antiques pour en extraire ce qu'il y a de vrai. Les païens, les athées, les déistes, les hérétiques et tous les sectaires sont pour les catholiques des Egyptiens qu'ils peuvent dépouiller sans scrupule, parce que Dieu leur a donné leurs richesses et leurs trésors, et de même que dans les siècles de conquêtes les empereurs et les rois venaient faire hommage au Dieu des armées des trophées qu'ils avaient conquis, et paraient son temple des étendards que l'ennemi leur avait cédés, de même dans ce siècle de conquêtes intellectuelles les *croisés* de la science catholique doivent orner l'Eglise des dépouilles conquises sur l'ennemi ou sur les étrangers. Or le Prométhée d'Eschyle nous a toujours paru un des plus beaux tro-

phées, et nous avons été souvent étonnés de voir qu'on n'ait pas encore songé à tirer parti de cette admirable composition, et à la placer parmi les traditions défigurées qui se rapprochent le plus de la vérité. Un mot de l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* indique en passant le rapport catholique du Prométhée d'Eschyle.

Avant d'entrer dans l'examen des rapports importans que présente cette œuvre, nous devons faire plusieurs remarques qui confirmeront ce que nous avons intention de développer. Et d'abord la première chose qui frappe dans la lecture d'Eschyle, c'est le sérieux, la majesté, le caractère religieux et symbolique qu'il sait imprimer à toutes ses compositions : quelque chose d'auguste comme un mystère, d'obscur et de voilé comme un symbole, des sentences toutes bibliques, un sens moral toujours profond ne permettent pas de douter qu'Eschyle ne fût particulièrement versé dans la connaissance des mythes antiques, et comme il vivait à une époque où le symbole ne s'était pas épaissi au point d'envelopper et de cacher l'idée, on peut penser qu'il savait porter le regard d'un philosophe au fond de toutes ces allégories dans lesquelles le peuple ne voyait que la surface et l'extérieur. On trouve de temps en temps dans ce poète, qu'on pourrait appeler à certains égards le Shakespeare grec, des sentences morales qui sont renfermées textuellement dans la sainte Bible, ce qui prouve au moins une direction toute religieuse de son génie. Aussi, quoique l'inimitable Aristophane exerce dans les *Grenouilles* sa verve comique sur Eschyle, on aperçoit cependant en lui un profond respect et une préférence marquée pour ce tragique si grave et si sérieux. La seconde observation se rapporte à la personne de Prométhée lui-même, à l'idée qu'il représente et qu'il symbolise. — On peut faire à ce sujet trois hypothèses. Prométhée représente ou le médiateur qui meurt pour les hommes condamnés à mourir et se sacrifie pour leur salut ; ou l'ange rebelle qui veut ravir à Dieu sa gloire, qui par orgueil se soulève contre lui, puis séduit l'homme sous l'apparence d'un bienfaiteur et d'un ami, et blasphème sur son rocher la divinité qui l'a justement puni ; ou bien encore Prométhée exprimait d'abord dans la tradition primitive l'idée du rédempteur ; mais la tradition s'obscurcissant et le règne de l'erreur et du mensonge s'étendant toujours de plus en plus, le père du mensonge s'appropria ce symbole en le détournant de sa signification première. Cette dernière hypothèse expliquerait les contradictions que présente le caractère de Prométhée, faisant du bien aux hommes et se livrant pour eux

en même temps qu'il blasphème contre Jupiter et s'exalte insolemment. Dans la première supposition le parallèle que nous voulons établir se trouve confirmé ; dans la seconde, on devrait regarder la pièce de Prométhée comme une contrefaçon de la rédemption et comme une prophétie arrachée à l'esprit de mensonge, semblable à celle que Dieu arracha jadis à Balaam, et notre parallèle conserverait encore toute sa force. Enfin nous remarquerons que, pour qu'une comparaison puisse être valide, il n'est pas nécessaire que tout soit égal dans les deux objets comparés, surtout lorsqu'on veut aller puiser une vérité au fond d'un mythe païen ; tout ce qu'on peut légitimement exiger, c'est qu'entre ces objets il y ait des rapports tellement frappans qu'il soit impossible de les méconnaître. Or, quiconque lit attentivement et sans prévention le Prométhée d'Eschyle ne pourra s'empêcher de reconnaître des rapports singulièrement frappans entre Prométhée et le Christ, entre le supplice de celui là et la passion de celui-ci. — 1° Le nom de Prométhée exprime l'idée de la sagesse, il est fils de *Thémis*, symbole de la justice. Or, le Christ est la sagesse incarnée, et son corps a été formé dans le sein de Marie par l'Esprit-Saint, qui est le bien ou la justice essentielle. 2° Prométhée a aidé Jupiter à conquérir son royaume sur ses ennemis. Le royaume de Dieu c'est l'Eglise que Jésus-Christ a acquise par son sang et qui est devenue par là sa conquête. 3° Prométhée est attaché par *Vulcain, Bia* et *Kratos* (1), qui représentent, les deux derniers surtout, dans l'étymologie même de leur nom, les princes de ce monde dont parle saint Paul, ou les démons qui ont crucifié le Seigneur de gloire. 4° Les bourreaux de Prométhée ne sont que les exécuteurs de la volonté de Jupiter. Or, saint Jean nous apprend que Dieu a tant aimé les hommes qu'il a donné son Fils unique et l'a livré à la mort pour nous ; et, dans un sermon sur la passion, Bossuet, en parlant du Père éternel, dit, avec son énergie inimitable, qu'il se mit lui-même de la partie contre le Sauveur. 5° Prométhée se plaint à Jupiter. A Dieu ne plaise que nous veuillons établir un parallèle entre les blasphêmes orgueilleux de ce dieu de la fable et les plaintes soumises de Jésus-Christ ; mais nous voyons que le Sauveur dit à son Père : Pourquoi m'avez-vous abandonné ? et Bourdaloue, si exact et si précis, dit, en parlant de Jésus-Christ, qu'il fallait

(1) La force et la puissance.

qu'il souffrît en quelque sorte la peine du dam, dans un sens bien différent sans doute de celui de Calvin, mais qui exprime nécessairement un état d'abandon de Jésus-Christ de la part de son Père.

Vulcain, en annonçant à Prométhée le supplice auquel Jupiter l'a condamné, lui dit : « Voilà ce que tu as gagné par ton amour pour les hommes ; car étant Dieu, et ne craignant pas la colère des dieux, tu donnas aux mortels des honneurs excessifs ; pour cela tu resteras sans plaisir sur ce rocher où tu ne goûteras point le sommeil, te plaignant et gémissant en vain. » Kratos et Bia cherchent à étouffer en Vulcain les sentimens de compassion qu'excite en lui la parenté qui l'attache à Prométhée. « Allons, que tardes-tu, lui disent-ils, pourquoi t'apitoyer en vain? comment, tu ne hais pas ce dieu ennemi des dieux, qui a donné perfidement tes dons aux mortels? jette lui cette chaîne : que je ne te voie plus temporiser; saisis-le, perce-lui les mains, frappe-le avec ce marteau, cloue-le sur ce rocher ; frappe-le mieux, attache-le, ne cède pas, car il est habile à trouver des issues dans les positions les plus embarrassantes; cela lui apprendra à être plus sage que Jupiter. Il n'a que ce qu'il a mérité. Descends, attache-lui plus fortement les jambes avec cet anneau. » Ces sarcasmes, cette fureur représentent très-bien les railleries insultantes et les cris de rage des ennemis de Jésus-Christ. La timidité, la compassion de Vulcain nous rappelle l'anxiété et les incertitudes de Pilate; et de même que celui-ci cherche à se laver du reproche qu'on pourrait lui faire d'avoir condamné le Sauveur, ainsi celui-là s'excuse sur les ordres de Jupiter, qu'il doit exécuter. En entendant Kratos et Bia recommander à Vulcain de prendre des précautions, parce que Prométhée est un homme rusé qui sait toujours se tirer d'embarras, on se rappelle ce que les princes des prêtres et des pharisiens disaient à Pilate : « Maître, nous nous souvenons que ce séducteur a dit pendant qu'il vivait : je ressusciterai après trois jours. Faites donc garder sa sépulture jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent et qu'ils ne l'enlèvent. » Et dans ces paroles de Kratos : « Fais ici l'orgueilleux, ravis le don des immortels pour le donner aux mortels! Peuvent-ils maintenant soulager tes maux? Les dieux t'appellent faussement Prométhée, car si tu l'étais tu trouverais le moyen de te tirer de ces maux ; » ne reconnaît-on pas ces paroles des ennemis de Jésus-Christ : « Qu'il se sauve lui-même s'il est le Christ fils de Dieu. — Si tu es roi des Juifs, sauve-toi. » Prométhée resté seul se plaint en ces termes :

« Je vois clairement ce qui doit m'arriver, mais il faut que je supporte les maux qui me sont destinés; je sais qu'il n'est point de force qui résiste à la nécessité. Je ne puis taire ces maux, et cependant je ne puis parler. C'est pour avoir fait du bien aux hommes que je suis attaché comme à un joug à cette nécessité : j'ai ravi le feu, il a enseigné tous les arts aux mortels, et est devenu pour eux le bien le plus utile. J'expie ainsi mes fautes. Voyez ce dieu malheureux et captif qui a encouru la haine de tous les dieux qui impriment leurs traces sur le palais de Jupiter à cause de son trop grand amour pour les hommes. » Quel rapport entre ces plaintes et ces paroles des saintes lettres : « J'ai un baptême dont je dois être baptisé et je suis dans l'angoisse jusqu'à ce qu'il soit accompli. Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que veux-je sinon qu'il soit allumé? O vous qui passez par le chemin, voyez s'il est une douleur égale à la mienne. » Le chœur des Océanides arrive; Prométhée leur dit : « Si Jupiter m'avait enchaîné au fond du Tartare, de sorte qu'aucun homme ni aucun dieu ne pût se réjouir de mes maux! Mais je souffre à la face du ciel : sujet de risée pour mes ennemis. » — Nous lisons dans les psaumes : « Ma honte est tout le jour contre moi, et la confusion de ma face m'a couvert; on s'est moqué de moi, on a grincé des dents sur moi. » — Prométhée raconte aux Océanides comment il a sauvé les hommes, et c'est ici que le rapport devient plus frappant : « Les dieux, dit-il, étaient irrités, les uns voulant, les autres refusant Jupiter pour roi. Je ne pouvais les persuader; méprisant dans leur orgueil tout moyen de douceur, ils pensaient réussir par la violence : de tous les partis, le plus sûr était de secourir Jupiter. Par mes conseils Saturne et ses alliés sont en enfer. Dès que Jupiter fut assis sur le trône il partagea les récompenses et distribua le gouvernement. Il ne tint aucun compte des mortels, voulant les anéantir pour faire naître une autre race..Personne ne s'y opposait; moi j'osai le faire. J'empêchai les mortels de tomber en enfer. C'est pour cela que je souffre des maux horribles à souffrir et terribles à voir. » Il y a tant d'analogie entre ce passage et le commencement du second livre du *Paradis perdu* de Milton, qu'on pourrait croire que celui-ci en a pris l'idée dans Eschyle, si la révélation n'avait suffi pour la lui donner. Le Père éternel déclare à la cour céleste ses desseins sur l'homme dévoué à cause de son péché à la destruction, il doit mourir avec toute sa postérité, il faut qu'il périsse lui ou la justice, à moins que quelqu'un réunissant le pouvoir et la volonté ne paye pour lui une satisfaction

entière. « Mort pour mort. Parlez, pouvoirs célestes. Où trouverons-nous un tel amour? Qui de vous se fera mortel pour racheter le crime mortel de l'homme, et juste pour sauver le coupable? Une charité si précieuse se trouve-t-elle dans le ciel? » Il dit : tous les pouvoirs célestes se tenaient muets, et le ciel était en silence. Aucun patron, aucun intercesseur ne paraissait en faveur de l'homme. On osait encore moins prendre sur sa propre tête ce crime mortel et cette terrible rançon. Le genre humain allait rester sans rédemption, perdu, adjugé à la mort et à l'enfer, si le fils de Dieu ne s'était offert pour médiateur. « Père, dit-il, votre parole est engagée, l'homme aura sa grâce. » Prométhée dit encore aux Océanides : « Celui qui a le pied hors du malheur, il lui est facile de conseiller et d'instruire ceux qui souffrent. Je savais tout cela. J'ai péché volontairement, oui volontairement, je ne le nie pas; mais c'est en secourant les hommes que je suis devenu malheureux. »

L'Océan vient aussi prendre part aux malheurs de Prométhée : « Tu sais bien mieux, lui dit-il, conseiller les autres que tu ne sais te conseiller toi-même. » Ainsi les Juifs disaient de Jésus-Christ : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui même. » Tiens-toi tranquille, dit Prométhée à l'Océan, car si je souffre, je ne voudrais pas que d'autres souffrissent avec moi. — Ne pleurez pas sur moi, disait Jésus-Christ aux saintes femmes. — Prométhée dit encore : « Ne croyez pas que je me taise par orgueil et par présomption. Je sens le déchirement de mon cœur en me voyant ainsi traité; mais apprenez dans quel état étaient les hommes : d'insensés qu'ils étaient je les ai rendus sages, je leur ai rendu la raison. Je ne veux pas me plaindre d'eux, mais seulement rappeler les services que je leur ai rendus. Car regardant, ils regardaient en vain; entendant, ils n'entendaient pas. » — Et dans la Sainte-Ecriture : « Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière, et ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort, la lumière s'est levée pour eux. — A vous il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu, mais je parle aux autres en paraboles, afin que voyant ils ne voient point, et qu'entendant ils n'entendent point. » Le chœur dit à Prométhée : « tu es un mauvais médecin : tombé dans la maladie, tu perds courage et tu ne peux trouver un moyen de guérir tes maux. » — Ainsi Jésus-Christ dit aux Juifs : « Vous me direz sans doute cette parabole : médecin guéris-toi toi-même. » Prométhée dit encore qu'il

est venu apprendre aux hommes l'art de connaître les augures et de faire aux dieux des sacrifices qui leur fussent agréables. — Comme il est prédit dans Malachie qu'après la naissance du Sauveur on sacrifierait en tout lieu et on offrirait au nom du Seigneur une oblation pure. — Nous avons vu d'abord les Océanides, puis l'Océan, venir rendre hommage à Prométhée. On peut regarder celles-là comme représentant l'air, et celui-ci comme représentant la mer ou l'eau, de sorte que les chœurs de la pièce ne sont au fond que les voix de la nature tout entière qui vient répondre par des chants de compassion et d'attendrissement aux gémissemens et aux soupirs de son auteur et de son maître. Et le rapport devient plus frappant par l'arrivée d'Io, qui, changée en genisse, représente la terre. Et en effet les hommes qui l'habitent étaient devenus par leur aveuglement et leurs crimes semblables à des animaux sans raison, exactement symbolisés dans Io, perdue et poussée par un instinct de fureur qui la pique comme un taon, errant çà et là sans but ni dessein, et venant à Prométhée comme à un médecin et à un prophète, afin d'apprendre de lui quand et comment doivent finir ses maux. Prométhée lève le voile de ses destinées. « Ce que tu désires apprendre je vais te le dire sans énigme, simplement, comme on doit parler à des amis. » Ainsi le Christ dit à ses apôtres : « L'heure est venue où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais ouvertement. » — Et après lui avoir ainsi prédit tout ce qui lui devait arriver, Prométhée ajoute : « Mais pour qu'elle sache que je n'ai pas parlé en vain, je lui dirai tout ce qu'elle a fait auparavant, et ce sera la garantie de la vérité de mes paroles. » Et la Samaritaine dans saint Jean : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait, serait-ce le Christ ? » Enfin Prométhée entend le tonnerre de Jupiter : les vents soufflent, les éclairs brillent, la terre et la mer se confondent, et le fils de Thémis s'écrie : « O ma mère, vois ce que je souffre injustement ; » cette exclamation termine la pièce. — Jésus-Christ meurt après avoir dit : « Mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » La terre tremble, le soleil refuse sa lumière, et le centurion étonné s'écrie : Vraiment cet homme est juste. — Il nous semble qu'il est difficile de désirer une analogie plus frappante : elle le deviendrait peut-être encore davantage si nous avions la troisième partie de la trilogie où Prométhée délivré et comme sorti du tombeau représentait le Christ ressuscité. — C'est ainsi que bien des siècles avant la passion du Sauveur, ce Christ qu'Isaïe avait vu comme un homme sans beauté ni apparence, meurtri pour nos crimes et pour nos ini-

quités, ce Christ que Confucius avait vu dans la personne du Saint, frappé, abreuvé d'amertume, ce Christ que Platon voyait plus tard comme un juste patient et luttant contre le malheur, Eschyle le représentait peut-être à son insu sous les traits de Prométhée, et, en croyant tisser une fable, il faisait une prophétie dont l'événement devait plus tard donner le sens.

(*La Revue Européenne, n°* 3, *p.* 287.)

REMARQUES SUR LA PHILOSOPHIE DE BAADER, ET SUR LES OBJECTIONS AUXQUELLES ELLE PEUT DONNER LIEU (1).

Le voyageur qui doit parcourir un pays immense coupé de montagnes élevées, traversé par des fleuves larges et impétueux, et confinant de tous côtés à une mer sans rivage et sans fond, avant d'entreprendre le voyage et de s'aventurer sur ces routes que quelques hommes seulement ont parcourues avant lui, dessine sur une carte qui doit lui servir de guide, les lignes principales. Il trace et les chemins spacieux et larges où plusieurs hommes peuvent marcher ensemble de front, qui sont plus fréquentés et plus connus, et ces sentiers détournés, étroits, obscurs et rocailleux où l'homme est forcé de marcher seul à peine guidé par la faible lumière du soleil qui ne perce que difficilement l'obscurité de ces lieux, et les circuits de ces fleuves qui roulent avec majesté une eau toujours fuyant et toujours renouvelée, et dont le large lit reçoit les eaux des rivières et des ruisseaux plus faibles qui passent sans bruit sous les dômes sombres de mille arbres touffus entrelacés au-dessus de leurs flots, et les montagnes qui élèvent jusqu'au ciel leurs sommets, où l'homme peut à peine respirer. Il marque avec des signes plus visibles les lieux plus remarquables qui méritent d'être observés et étudiés, et, après s'être ainsi orienté, il marche, dirigé par la carte qu'il a tracée, connaissant et le but vers lequel il tend, et les routes

(1) Extrait de la Revue Européenne, n. 3, p. 299. — Voir ci-dessus, p. 357 et 378.

qui y conduisent. Nous aussi, avant de parcourir le pays immense et si riche que Baader a découvert dans le monde scientifique, et qui touche de tous les côtés à l'infini, nous avons voulu esquisser une carte itinéraire, et tracer d'abord ces montagnes sublimes d'où l'on découvre devant soi un horizon immense, et ces fleuves qui courent sans cesse renouvelés par une eau toujours fraîche et pure, et ces grandes routes battues par cette suite non-interrompue d'hommes qui forment la chaîne de la tradition, et ces sentiers étroits et obscurs auparavant abandonnés, mais que le génie de Baader s'est frayés à travers les ronces qui les flétrissaient et les herbes qui y avaient crû. Aussi ceux qui liront les articles suivans ne devront jamais perdre de vue la carte qui a été tracée dans le premier, et qui doit nous diriger nous-mêmes dans la course que nous entreprenons.

Il était naturel que quelques personnes, en lisant le premier article, fussent effrayées de l'extrême hardiesse de la pensée de Baader. Nous sommes d'autant plus disposés à excuser cette impression, que nous l'avons ressentie nous-mêmes. Quand on est au pied d'une église gothique qui cache dans les nuages sa flèche svelte et ouvragée, on est saisi de je ne sais quel sentiment de frayeur, on s'éloigne involontairement, comme pour éviter d'être écrasé par sa chute, et on ne peut concevoir que quelque chose de si élevé puisse se soutenir ainsi. Mais quand on monte ces degrés si fermes, quand on considère les murs épais, les pierres solides qui forment la tour, on se rassure, et on admire le génie de l'architecte. Que personne ne juge et ne condamne la philosophie de Baader avant d'en avoir monté les degrés, et d'en avoir considéré les parties. Il ne conviendrait pas plus de juger irrévocablement la philosophie de Baader d'après notre premier article, qu'il ne l'eût été de juger l'ouvrage d'Erwin de Steinbach d'après le plan qu'il avait tracé, et qui devait naturellement paraître inexécutable. Nous concevons que des idées aussi hardies paraissent nouvelles en France, où depuis plusieurs siècles l'étude des traditions antérieures et postérieures au christianisme a été négligée, et où la philosophie et la théologie ont été réduites à des formes si étroites.

Mais il est temps que la France s'unisse au mouvement scientifique qui s'opère en Allemagne. Ce pays est pour la science

et pour la spéculation ce que la France est pour l'action et pour la politique. La révolution religieuse, principe de la révolution politique dont la génération actuelle a été témoin, s'est faite en Allemagne, et c'est de là qu'elle s'est répandue sur toute l'Europe, comme la dernière est partie de la France, et parcourt encore l'Europe ébranlée dans ses fondemens, et incertaine de ses destinées futures. Il est temps que les deux nations s'unissent, et portent élevée au-dessus du catholicisme triomphant la triple couronne de la foi, de la science et de l'action, et que, renonçant toutes deux à ce faux libéralisme religieux et politique qui les a perdues l'une et l'autre, elles attachent à la croix du Sauveur le drapeau glorieux de la véritable liberté dans la science et dans l'état.

Nous avons voué notre admiration au génie de Baader, parce que nous avons cru voir en lui l'un des philosophes les plus remarquables que le catholicisme ait produits dans notre époque; mais nous ne lui avons pas voué l'obéissance d'un disciple. Nous ne reconnaissons de maître que Jésus-Christ et l'Eglise. Nous exposerons la doctrine de Baader telle que nous la concevons. Dans tout ce qui n'est qu'opinion, nous n'y attachons de prix qu'autant que nous y croyons trouver une solution plus facile d'une vérité religieuse ou un point de vue nouveau qui enrichit la science; et Baader lui-même sait bien faire la distinction de ce qui dans la philosophie appartient à la doctrine, et de ce qui n'est qu'opinion. Nous savons que les pensées des hommes sont incertaines, et, pleins de défiance pour les nôtres propres, nous n'entreprenons qu'avec un sentiment d'effroi un travail que le désir seul de contribuer à la gloire du catholicisme nous a suggéré. Fiers de notre obéissance de chrétiens, nous le soumettons, ainsi que toutes nos pensées, à l'autorité vivante de l'Eglise que nous honorons et aimons comme notre mère, et dont la foi nous est précieuse comme notre âme qu'elle a éclairée. Avant de nous élever dans les espaces sublimes de la philosophie, attachés à l'aile de cet aigle sublime, nous nous prosternons aux pieds de l'Eglise, mère de toutes les autres, et *nourrice de l'intelligence* (1), et nous adressons à son pontife, souverain interprète de la foi,

---

(1) Shakespeare, *Henry VIII*.

ces paroles que Ruth adressait à Noémi : « Partout où vous » irez, j'irai aussi, et où vous vous arrêterez, je m'arrêterai » pareillement. Votre peuple est mon peuple, votre Dieu est » mon Dieu. »

Après cette déclaration, et, avant de commencer le développement de la philosophie de Baader, nous voulons ajouter quelque chose à la réponse que nous avons faite dans notre dernier numéro à quelques observations qui nous avaient été communiquées au sujet du premier article. Comme nous ne voulions tracer qu'une esquisse, nous devions laisser de côté tout développement, et employer la forme axiomatique, ne nous dissimulant pas tout ce qu'elle présentait d'inconvéniens dans une matière aussi délicate. Nous sommes disposés à donner et à recevoir tous les éclaircissemens que le développement des différens points de la doctrine de Baader pourra suggérer. Mais nous croyons que des explications sur le premier article ne feraient qu'arrêter sans produire aucun résultat; car nous espérons que les difficultés disparaîtront successivement dans les articles qui suivront. Nous voulons en donner une preuve en répondant directement à l'observation qui nous avait été faite.

1° Nous ferons remarquer que nous ne prétendons point revendiquer pour Satan ou le démon la possibilité et l'espérance d'un bonheur dont la foi nous enseigne qu'il sera éternellement privé, parce que le choc ayant été direct ou central, la répulsion a été directe ou centrale aussi. Mais la tradition nous enseigne que tous les anges n'ont pas été aussi coupables que Satan qui les a séduits, et a mérité par là même un châtiment plus grave. Nous ne sommes donc pas en contradiction avec nous-mêmes quand nous disons, d'un côté, *que les anges pouvaient expier leur péché*, et de l'autre, *que le démon heurta contre Dieu d'une manière centrale.* Car les conditions ne sont pas les mêmes par rapport aux premiers que par rapport au second. 2° Si l'on désire quelques citations des pères, nous pouvons satisfaire sur ce point, et apporter quelques passages des docteurs les plus anciens qui prouvent que l'éternité des peines, en tant qu'applicable à tous les anges rebelles, n'est pas un article de foi, et ce point une fois gagné, chacun peut chercher à résoudre le problème, et expliquer quand et comment ces anges auraient pu expier

leur faute. Or l'explication la plus naturelle nous semble celle de Baader, d'après laquelle, si l'homme avait confirmé son être dans son état d'innocence, et la nature dans son état d'incorruption, le Verbe se serait aussitôt uni hypostatiquement à l'humanité, et aurait accompli la rédemption de ces esprits tombés, il est vrai, mais non sans espérance. Or on trouvera dans le livre II, question XI[e] des *Origeniana* de Huet les textes de plusieurs pères que nous nous contenterons d'indiquer ici.

1° Saint Justin paraît croire que les âmes des damnés mourront, et que leurs tourmens finiront ainsi; ce qui prouve au moins que ce père ne regardait pas comme éternelles les peines de tous les damnés. Ces âmes, dit-il, seront punies aussi long-temps que Dieu voudra qu'elles existent et qu'elles soient punies. Saint Irénée adopte la même doctrine (*lib.* 20, *cap.* 64). Arnobe pense de même, et prétend que c'est cette mort qu'on appelle la mort éternelle. Saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* 39) doute si les peines des damnés seront éternelles, ou si Dieu les abrégera. Saint Grégoire de Nysse (*Catecheticæ Orationis, cap.* 8, 26, 35) pense même que les bienfaits du fils de Dieu s'étendent jusqu'au diable, qui sera purgé, comme l'or, par le feu. Saint Ambroise dit que les coupables sont condamnés au supplice, parce qu'ils doivent en être un jour délivrés; que le diable seul souffrira éternellement; et le Commentaire de l'épître aux Ephésiens, attribué à saint Ambroise, enseigne que la prédication de l'Eglise est utile même aux anges rebelles, pour leur faire rejeter l'empire du diable, et les convertir à Dieu. Enfin, après avoir cité plusieurs pères ou docteurs, nous voulons apporter le témoignage du poète de l'Eglise catholique, glorieux anneau de cette chaîne de la tradition qui se noue à Dieu pour s'y renouer à la fin des temps. L'admirable Dante, nourri de la plus pure substance de la foi et de la lecture du docteur angélique, qui lui a inspiré peut-être ses plus beaux chants, parle de ces anges qui ne furent ni rebelles ni fidèles à Dieu, mais qui furent pour eux-mêmes. Les cieux les chassèrent, pour n'être pas moins beaux, et le profond enfer ne les reçut point.

.... Angeli che non furon ribelli,
Nè fur fideli a Dio, ma per se foro.
Cacciarli i ciel', per non esser men belli,
Nè lo profondo Inferno gli riceva.

(*Inf.*, can. III, v. 38.)

Saint Augustin et saint Chrysostôme, celui-là dans son *Enchiridion*, cap. 110 et 112, celui-ci dans sa troisième homélie sur l'épître aux Philippiens, croient que les supplices des damnés peuvent être adoucis par les prières. Nous nous sommes un peu étendus afin de montrer combien nous sommes fondés à croire que les autres difficultés s'éclairciront dans la suite du développement ; et, pour prouver que nous sommes disposés à défendre sur le terrain du catholicisme, lorsque cela nous sera possible, les spéculations de la science. Après avoir rapporté les différens passages de la tradition qui peuvent favoriser l'hypothèse de l'illustre philosophe, nous donnerons sa propre réponse qu'il a bien voulu nous adresser comme un témoignage de son intérêt pour nous et pour tous ceux qui le mettront à même de donner des développemens sur sa doctrine.

La question fondamentale et première de la philosophie est celle de la certitude ; et c'est aussi celle par laquelle nous croyons devoir commencer, espérant concilier par l'exposition de la doctrine de Baader sur ce point, doctrine qui est en même temps celle de presque tous les savans catholiques d'Allemagne, les diverses opinions et les différens systèmes qui se sont succédés et contredits sur cette question. Nous pensons pouvoir promettre pour le prochain numéro le développement de ce point de la doctrine de Baader.

Nous joignons aux observations précédentes de notre collaborateur de Munich quelques réflexions que M. de Baader nous fait l'honneur de nous transmettre :

« La tradition enseigne que dans ce grand événement qui eut pour suite immédiate la création de l'univers matériel ou sa matérialisation, une partie des intelligences qui se tourna directement (centralement ou totalement) vers Dieu, se dévouant tout-à-fait à lui, fut confirmée comme bons anges, et qu'une autre partie, au contraire, se tournant tout-à-fait ou directement contre lui, devint démons, et qu'ainsi l'une et l'autre partie se fixa dans le bien comme dans le mal ; mais cette assertion ne contredit et n'exclut point cette hypothèse ou opinion, qu'une troisième partie de ces intelligences ne se tourna ni directement vers Dieu, ni directement contre lui, laquelle a voulu être *sans* Dieu, non pas pourtant *contre* lui. Pour de telles intelligences il fallait donc un état, une ma-

nière d'être, ou région, dans lesquels elles pussent compléter leur demi-tendance vers Dieu, en détruisant leur demi-tendance contre lui, c'est-à-dire, il fallait du *temps* pour ces êtres, car le mouvement circulaire de ce temps ne se comprend que par une telle direction oblique et non directe de son origine, et le temps n'a aucun autre but que de ramener et de *relier* l'être égaré à son Dieu ou à sa région native, ou que de laisser compléter la direction anti-divine; c'est-à-dire le temps lui-même est une religion, un culte, et, sans une théorie approfondie du temps ou de la matière, nous n'aurions jamais une théorie de l'histoire ou de la religion proprement dite. Le temps est donc, quoique représenté par un plan incliné, de création divine, et la créature qui se trouve *dans* le temps et non pas *dessous* lui, peut encore y trouver son Dieu aimant et réintégrant. « C'est le salutaire présent qu'a fait la mère de la famille à ses créatures égarées. Ne voyons-nous pas tous les jours les mères se baisser et s'incliner pour relever leurs enfans qui sont tombés (1)? » — Mais si le temps a cette destination pour l'homme qui s'y trouve tombé, il faut reconnaître que ce temps fut créé avant l'homme et non pas pour lui, parce que, selon sa mission, il devrait se tenir au-dessus de ce temps. Si donc ni la chute de l'homme ni celle des démons n'explique l'origine du temps (car Dieu ne temporisa pas pour les démons), il faut absolument, comme il me semble, avoir recours à la reconnaissance d'une chute des êtres intelligens avant l'homme, lesquels ne furent pas des démons, c'est-à-dire à une chute pardonnable, laquelle on ne doit nullement confondre (comme *Origène*) avec la chute impardonnable des démons. »

François Baader.

---

(1) Saint-Martin.

LE SACRIFICE DE PAIX,

PAR JEAN EMMANUEL VEITH.

Nous recommandons cet ouvrage à tous les catholiques comme un de ceux qui sont le plus capables de donner sur la religion, sur ses dogmes principaux, les idées les plus justes, d'inspirer au cœur les sentimens de la plus vive piété, et de présenter dans un cadre abrégé l'ensemble des vérités catholiques. Un livre dans lequel se trouvent recueillies, analysées, et en quelque sorte ascétisées, si j'ose me servir de ce mot, les idées de de Maistre, de Windishmann, de Frédéric Schlegel, de Gœrres, de Baader, de M. de La Mennais, se recommande de soi-même à la piété et à la science. Le style est d'une perfection, d'une simplicité, d'une clarté, d'un éclat, d'une richesse étonnante : c'est un des ouvrages qui seraient le plus faciles à traduire, et qui se prêtent le mieux à la phrase française si délicate et si susceptible. L'ouvrage est composé de dix-neuf chapitres formant dix-neuf instructions faites pendant le carême de 1827, et dans lesquels l'auteur traite des différens sacrifices de la religion catholique, qui se rapportant tout entière à l'eucharistie établie de Dieu comme sacrifice perpétuel, ne commande et ne peut commander aux chrétiens que sacrifices, parce qu'elle est elle-même dans sa racine, dans son principe, dans son auteur, un sacrifice universel. Nous nous contenterons de traduire les premières lignes pour donner une idée du style et de la manière de l'auteur. « Comme les glaces rayonnent étincelantes de mille lumières qui scintillent au milieu de la solitude de l'hiver! Pourquoi les sons des cordes et des flûtes tournaient-ils comme les vagues, si gais dans la nuit silencieuse? Là les filles d'Eve brillent de tout l'éclat emprunté à l'art le plus raffiné; là se rencontrent sans rougir les malheureux enfans d'Adam, et il semble que dans cette vallée de larmes, ils aient retrouvé le paradis; et toujours plus hauts et plus gais, tournaient les sons des cordes, toujours plus brillantes rougissent les joues des heureux mortels qui, portés par les sons voltigeans de la musique, ondoient dans des danses grâcieuses : le monde des sens célèbre leur politesse perfide, et en elle et par elle l'esprit de mensonge fête ses triomphes! Il est passé, il est rêvé, le dernier quart d'heure du dernier mardi! Minuit sonne, et tout est tranquille à

la ville et à la campagne. *Carne, vale*, dit-on. Oui, adieu, puissance et victoire de la chair : adieu, félicité de la chair! »

Tout le reste de l'ouvrage est écrit dans ce style étincelant d'images, mais conservant toujours la simplicité qui convient aux objets dont il traite.

(*La Revue Européenne, n° 3, p.* 367.)

VIE D'ALFRED-LE-GRAND, ROI D'ANGLETERRE,

PAR LE COMTE DE STOLBERG, TRADUITE DE L'ALLEMAND PAR WILLIAM DUCKETT, TRADUCTEUR DE SCHLEGEL.

Peu de noms présentent autant que celui du comte Frédéric de Stolberg l'idée d'un ensemble de qualités intellectuelles et morales. C'est l'être complet, religieux et savant, accessible à toutes les impressions poétiques comme à toutes les méditations sérieuses, c'est la foi dans la science, et la sainteté dans la vie sociale. M. Duckett initie cette fois le public français à la connaissance d'un nouvel ouvrage de ce grand homme de bien, ouvrage de peu d'importance, au milieu de ses grandes compositions historiques, et dont on doit pourtant savoir gré au traducteur d'avoir enrichi les bibliothèques nationales; ce service peut rendre indulgent sur le mérite de la traduction elle-même, qui, parfois, en effet, a besoin d'indulgence.

La *Vie d'Alfred* est une rapide biographie, où il était impossible à l'auteur de toujours éviter les écueils inséparables de ce genre : sécheresse chronologique, absence d'intérêt à raison de l'absence de détails, et de l'obligation de résumer en peu de pages une multitude de faits. Cette difficulté était d'autant plus grande que le comte de Stolberg s'est efforcé d'esquisser dans ce volume toute l'histoire d'Angleterre antérieure à la naissance d'Alfred, c'est-à-dire jusqu'à la moitié du neuvième siècle. Il trace d'abord le tableau de la Bretagne sous la domination romaine, raconte les expéditions successives de Claude, de Caligula, de Suetonius Paulinus et d'Agricola, sous Domitien, de Sévère, de Constance et des autres Césars ou généraux romains pour appaiser les révoltes continuelles des indigènes. Il fait suivre ce récit d'un tableau animé quoique rapide de la chute de l'empire romain, et de la prédication de l'Evangile en Bretagne. C'est d'abord la persécution générale sous Dioclétien, dans laquelle saint Alban de Vérulam conquiert la palme

du martyre, puis les schismes d'Arius et de Pélage, dont l'évêque Germain arrêta les progrès. Ce grand homme contribua à élever l'église de Bretagne à ce haut degré de lumière et de sainteté qui en faisait la gloire, avant l'invasion des Saxons. Mais au cinquième siècle ce peuple déborda sur les Bretons, occupés à repousser les invasions des Pictes et des Scots, et s'établit sur un sol auquel il imprima le nom d'une de ses tribus, comme tous les peuples conquérans de cette époque de rénovation. Le comte de Stolberg est parvenu à mettre un peu d'ordre et à répandre quelque intérêt sur l'histoire des descendans de Hengst et de Horst, et à classer avec une espèce de méthode les luttes des royaumes de l'heptarchie saxonne. Convenons pourtant que les documens manquent, et que la raison de ces effroyables guerres intestines nous échappe chez les Saxons, comme dans les royaumes francs du continent, sous les descendans de Clovis. Enfin les ténèbres du paganisme, que la conquête saxonne a ramenés sur l'Angleterre, disparaissent à la voix du moine Augustin; Adelbert devient chrétien, toute l'heptarchie imite cet exemple. La lumière brille de nouveau sur cette contrée reculée, l'évêque Théodore, Bède le Vénérable et le grand Alcuin surgissent avant que l'invasion danoise ait rapporté la barbarie. Dans ces temps, la civilisation ressemble au flux et reflux d'une mer agitée, elle avance, recule pour avancer encore. Le terrible chef des Danois, le roi de mer Ragnard-Lodbrock, meurt dans les supplices, il est bientôt vengé par ses fils, et chaque jour l'Océan pousse des barques ennemis sur cette terre de désolation. A la bataille d'Yorck les princes saxons Osbert et Ella sont défaits, et leur mort prépare le triomphe des Danois.

Un enfant restait : espoir des vaincus, il cachait dans les bois et les cavernes des jours prédestinés à de grandes choses; c'était Alfred, fils d'Adelwolf, né en 849. Elevé à Rome, au milieu de la piété et du culte des lettres, le jeune prince avait rapporté dans sa sauvage patrie des habitudes étrangères qui ne l'empêchèrent pas d'accomplir la patriotique tâche réservée au sang de Wodan. Il délivra l'Angleterre, battant les Danois en mille rencontres, pénétrant dans leurs camps sous les habits et avec la lyre d'un scalde, réveillant par ses chants l'enthousiasme des vieux jours, combattant de son glaive, et disposant, au milieu de cette anarchie et de cette guerre d'extermination, les élémens de l'unité de l'Angleterre. Cette tâche est par lui accomplie : Alfred suit les traces de Charlemagne; il délivre sa patrie, la régit par des lois d'une inconce-

vable portée politique, l'éclaire par ses travaux, traduit pour l'usage du peuple et des pastorales apostoliques, et de nombreux fragmens de l'Ecriture, et l'histoire universelle d'Orose; il compose des livres, improvise des chants et des vers, sans cesser un seul jour de combattre et de prier.

L'existence d'Alfred est une des plus belles qu'il soit donné à l'historien de reproduire : on conçoit que l'âme pieuse et enthousiaste de Stolberg ait cédé à cet entraînement. Son travail est animé, et il y a dans cette courte esquisse un résumé de vastes lectures; on doit pourtant regretter que l'auteur n'ait pas toujours puisé aux sources et qu'en plusieurs circonstances il se borne à répéter sans trop de critique Turner, Hume, et Edmond Burke, dans son abrégé de l'histoire de sa patrie : si le comte de Stolberg avait pu profiter des vastes travaux du docteur Lingard, son récit eut gagné souvent en exactitude, et il eut moins rarement cédé à la tentation d'attribuer une origine saxonne à des institutions évidemment normandes. Du reste, l'esprit dans lequel ce livre est composé est admirable d'élévation et de libéralité. On voit que chez le comte de Stolberg les sentimens catholiques échauffaient les idées d'indépendance et de liberté chrétienne : il n'est pas un mot qui sente ou le despotisme moderne ou les théories d'ordre administratif : c'est le franc moyen âge dans toute sa hauteur; et l'auteur se retrempe avec bonheur dans ces fécondes sources de foi et de dignité humaines.

(*La Revue Européenne*, *n*° 3, *p*. 379.)

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.



